

**Paṇḍit Īśvaracandra Vidyāsāgara (Iswarchandra  
Vidyasagar) (1820-1891) : la tradition au service d'un  
humanisme moderne**

**France Bhattacharya**



## Avant propos

Ce livre s'inscrit dans la continuité de la recherche que j'ai entreprise sur l'histoire intellectuelle et sociale du Bengale au XIXe siècle à l'aide de documents essentiellement en langue vernaculaire. Entre la venue sur la scène indienne de Rammohun Roy et celle des penseurs et écrivains que furent Bhudev Mukhopadhyay et Bankimchandra Chatterji, dont j'ai tenté d'analyser l'œuvre et l'influence dans un précédent ouvrage, une autre personnalité avait joué un rôle important qu'il convenait d'étudier. Il s'agit du pandit Īśvaracandra Vidyāsāgara, écrit en anglais Ishwarchandra Vidyasagar. Ce livre a pour but de faire connaître cette personnalité hors du commun dans le milieu qui fut le sien.

Toute ma reconnaissance va à ma collègue et amie Catherine Clémentin-Ojha qui a pris la peine d'écrire un rapport sur un premier état du texte et de suggérer des modifications importantes dans le plan et l'organisation générale du livre.

## Note sur la transcription

Les noms propres bengalis posent problème du fait de leurs multiples transcriptions. Les noms de personne ont été très déformés par les Anglais, mais ils sont devenus courants sous cette forme, et les porteurs de ces noms les ont utilisés ainsi, par exemple *Ghoṣa*, est devenu Ghosh ou Ghose, Basu, Bose, Bandyopādhyāya, Banerjee, ou Banerji, ou encore Banerjea ! A la première occurrence, ils sont écrits selon le système de transcription du sanskrit, toutefois généralement sans le a court final, sauf pour les titres tels que *Tarkālaṅkāra*. *Vidyasagar* est écrit sans signe diacritique et sans le a final. Le a court final qui ne se prononce pas en bengali n'est pas noté non plus dans les mots de cette langue. Le ḍ est, dans quelques mots comme *Rāḍha* et *rāḍhī*, la transcription du r rétroflexe et non celle du ḍ rétroflexe. Les voyelles nasalisées sont transcrites par un n, par exemple le ā long nasalisé doit se lire comme en français, par exemple dans *gan-i*.

## Introduction

Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, un extraordinaire brahmane vit le jour dans un village du sud-ouest du Bengale. Sa famille était pauvre et sans renommée particulière. Depuis des générations, ses membres vivaient de l'enseignement du sanskrit à domicile. Cet homme, Īśvaracandra Vidyāsāgara, ou Iswarchandra Vidyasagar, Océan de savoir, fut une des personnalités les plus admirées au Bengale à l'époque, mais elle le fut pour des raisons différentes selon les points de vue de ses compatriotes. Les biographies qui lui furent très vite consacrées donnent à voir le paysage intellectuel de la deuxième moitié du XIXe siècle jusqu'à la dernière décennie. A cette époque, en effet, la société hindoue du Bengale était divisée. Certains de ses membres, éduqués à l'occidentale, se considéraient redevables à la présence britannique de l'introduction de la philosophie des Lumières qui mettait en avant la raison qui gouverne les hommes, où qu'ils fussent, et les conduit au progrès par la science et les techniques. Quelques-uns, appartenant à la secte du *Brahmo Samaj*, souhaitaient des réformes sociales à la suite de son fondateur, Rammohun Roy. Par ailleurs, il y avait aussi ceux qui, bien qu'éduqués et connaissant l'anglais, déniaient aux philosophies rationalistes une portée universelle et souhaitaient maintenir leur communauté dans l'adhésion stricte aux textes de lois hindous, les *śāstra*, et aux coutumes de la religion traditionnelle. Ils se réclamaient d'un nationalisme culturel qui n'empêchait pas leur soutien à la présence anglaise sur le sol indien. Iswarchandra Vidyasagar fut donc l'objet de l'admiration de tous ses biographes, mais pour des raisons diverses. Les uns mirent au premier plan ses réformes sociales, ses luttes pour la légalisation du remariage des veuves et pour l'interdiction de la polygamie, sans ignorer son rôle en faveur du développement de l'éducation en langue vernaculaire ni son exceptionnelle générosité; d'autres louèrent, avant tout, ses folles largesses envers tout un chacun et son travail sur la langue bengalie, regrettant, toutefois, son défi des usages de la religion sous l'effet de son émotivité excessive. Plus tard, au XXe siècle, la plupart de ceux qui écrivirent sa vie appartenaient à la frange dite « progressiste » des intellectuels bengalis. Ils blâmaient l'impérialisme britannique pour les échecs du grand homme dans le domaine des réformes sociales, échecs qui étaient non pas ceux d'un individu, mais ceux d'une classe à laquelle était interdit tout progrès économique. D'autres encore insistaient sur son rôle de passeur qui conduisit ses compatriotes bengalis à une morale moderne « vernaculaire », issue à la fois de l'éthique bourgeoise de l'Angleterre victorienne et du code des valeurs brahmaniques. Enfin, un psychologue du colonialisme vit dans la démarche de Vidyasagar une tentative en vue de « mettre la culture indienne à la page sans en altérer l'authenticité. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Nandy Ashis, *L'ennemi intime*, 1983, trad. fr. 2007, p. 69.

Avant propos .....	3
Note sur la transcription .....	4
Introduction .....	5
<b>Première partie .....</b>	<b>11</b>
<b>Les sources et la société bengalie .....</b>	<b>11</b>
<b>Chapitre 1 .....</b>	<b>12</b>
<b>Les sources biographiques et journalistiques .....</b>	<b>12</b>
<b>Chapitre 2 .....</b>	<b>17</b>
<b>La société bengalie à l'époque coloniale.....</b>	<b>17</b>
<b>Chapitre 3.....</b>	<b>20</b>
<b>Rammohun Roy (1774-1833) et Vidyasagar.....</b>	<b>20</b>
<b>Deuxième partie .....</b>	<b>22</b>
<b>Vidyasagar, sa vie, sa famille et son milieu .....</b>	<b>22</b>
<b>Chapitre 1 .....</b>	<b>23</b>
<b>Le grand-père voyageur et la dure vie du père .....</b>	<b>23</b>
- L'enfance de Ṭhākurdāsa, le père .....	24
- Le Mariage de Thakurdas.....	25
<b>Chapitre 2 .....</b>	<b>27</b>
<b>Naissance de Vidyasagar et son enfance à Birsingha .....</b>	<b>27</b>
- Vidyasagar à l'école du village .....	29
<b>Chapitre 3.....</b>	<b>30</b>
<b>Départ pour Calcutta et études au <i>Sanskrit College</i> .....</b>	<b>30</b>
<b>Chapitre 4.....</b>	<b>39</b>
<b>Vie professionnelle .....</b>	<b>39</b>
- Au Fort William College .....	39
- Premier poste au <i>Sanskrit College</i> .....	41
- Retour au <i>Fort William College</i> et achat de l'imprimerie.....	41
- Retour au <i>Sanskrit College</i> en tant que Directeur et démission .....	42
<b>Chapitre 5.....</b>	<b>43</b>
<b>Activités du pandit après sa démission. Sa maladie et sa mort .....</b>	<b>43</b>
- Vidyasagar à Karmatar au Santal Pargana.....	44
<b>Chapitre 6.....</b>	<b>47</b>
<b>La famille étendue .....</b>	<b>47</b>
- les frères .....	47
- Les filles de Vidyasagar et ses gendres.....	52
- La mère.....	53
- Le fils .....	55
- L'épouse .....	56
- Le père .....	58
- La grand-mère paternelle .....	60
- Le testament de Vidyasagar .....	60
<b>Troisième partie.....</b>	<b>64</b>
<b>Vidyasagar réformateur et fondateur d'écoles.....</b>	<b>64</b>
<b>Chapitre 1 .....</b>	<b>65</b>
<b>La réforme du <i>Sanskrit College</i>.....</b>	<b>65</b>
- Les premiers changements.....	68
- La visite de J. R. Ballantyne, directeur du <i>Sanskrit College</i> de Bénarès .....	73
<b>Chapitre 2 .....</b>	<b>76</b>

<b>L'enseignement primaire vernaculaire : rénovation et développement.....</b>	<b>76</b>
- L'enseignement traditionnel et ses limites.....	76
- Les autorités britanniques et l'enseignement vernaculaire.....	78
- Vidyasagar et l'établissement d'écoles vernaculaires.....	81
- Ouverture d'écoles à Birsingha, le village du pandit.....	84
- Une évaluation.....	84
- Autres expériences éducatives menées par Vidyasagar.....	86
- Le développement de la Metropolitan Institution (Vidyasagar College).....	86
- Fondation de l'université de Calcutta et défense du Sanskrit College et de l'étude du sanskrit.....	88
<b>Chapitre 3.....</b>	<b>91</b>
<b>La question de l'instruction des filles.....</b>	<b>91</b>
- Les tentatives faites par les missionnaires et par les autorités britanniques.....	91
- Les <i>bhadralok</i> et l'instruction des filles.....	92
- La <i>Bethune School</i> et Vidyasagar.....	93
- La fondation d'une école normale pour d'éventuelles futures institutrices.....	95
- Vidyasagar établit des écoles de filles dans les districts.....	99
<b>Chapitre 4.....</b>	<b>101</b>
<b>La campagne pour le remariage des veuves hindoues.....</b>	<b>101</b>
- Vidyasagar pleure sur le sort des veuves et s'oppose aux mariages d'enfants.....	101
- Les efforts pour permettre le remariage des veuves avant Vidyasagar.....	103
- Vidyasagar entreprend sa campagne.....	104
- Le premier ouvrage du pandit sur la question.....	108
- Le second ouvrage sur la question.....	111
- Démarches auprès du gouvernement.....	112
- La loi de 1856 permettant le remariage d'une veuve hindoue.....	114
- Les premiers mariages de veuves.....	116
- Les premiers mariages de veuves dans la littérature et la presse.....	120
- Le fils unique de Vidyasagar épouse une veuve.....	124
- Suite des réactions.....	125
- Les réserves et les objections de la communauté hindoue.....	129
- Pamphlets anonymes attribués à Vidyasagar.....	130
- Jugements de quelques contemporains.....	132
<b>Chapitre 5.....</b>	<b>135</b>
<b>La lutte pour l'interdiction de la polygamie des <i>kulīn</i>.....</b>	<b>135</b>
- Origine de cette pratique.....	135
- La polygamie des <i>kulīn</i> et Vidyasagar.....	136
- Premières démarches.....	137
- Reprise de la campagne.....	138
- Les écrits du pandit contre la polygamie.....	139
- Les nombreuses objections.....	140
- Vidyasagar, son second livre sur la polygamie et le pandit Tārānātha Tarkavācaspati .....	143
- Bankim Chandra Chatterji et les réactions de la presse.....	146
<b>Chapitre 6.....</b>	<b>151</b>
<b>Le projet de loi sur l'Âge du consentement (<i>Age of Consent Bill</i>).....</b>	<b>151</b>
<b>Quatrième partie.....</b>	<b>156</b>
<b>L'homme, ses idées, ses relations avec les Autorités et ses écrits.....</b>	<b>156</b>
<b>Chapitre 1.....</b>	<b>157</b>
<b>Les idées religieuses de Vidyasagar.....</b>	<b>157</b>
- Vidyasagar, les <i>śāstra</i> et la coutume.....	157
- Vidyasagar et les brahmanes de Bénarès-Kāśī et de Bhāṭpāḍā.....	161
- Interrogations sur le <i>dharmā</i> .....	163

- Visite de Rāmakṛṣṇa Paramahansa à Vidyasagar.....	165
- Vidyasagar et le <i>Brahmo Samaj</i> .....	168
<b>Chapitre 2</b> .....	<b>174</b>
<b>Vidyasagar et les autorités Britanniques</b> .....	<b>174</b>
- Ses premiers soutiens.....	174
- Les relations de Vidyasagar avec Frederick James Halliday,.....	176
- Halliday, Gordon Young et la démission du <i>Sanskrit College</i> .....	177
- La suite de ses relations avec les officiels britanniques.....	180
- L'amour-propre du pandit face aux Britanniques.....	180
-Honneurs et distinctions venus d'Europe.....	182
<b>Chapitre 3</b> .....	<b>183</b>
<b>Les écrits de Vidyasagar</b> .....	<b>183</b>
- Les premiers abécédaires en bengali.....	184
- Editions de textes.....	185
- Rédaction de grammaires sanskrites et adaptations d'œuvres de la littérature sanskrite.....	186
- Manuels pour les enfants adaptés de l'anglais.....	188
- Publication de <i>Varṇaparicaya</i> (La connaissance des lettres).....	190
- Travaux divers .....	191
- Jugements contemporains sur Vidyasagar prosateur .....	192
- Vidyasagar et Bhudev Mukhopadhyay : deux pédagogues et deux écrivains .....	196
<b>Chapitre 4</b> .....	<b>199</b>
<b>La personnalité de Vidyasagar</b> .....	<b>199</b>
- Vidyasagar et le poète Michael Madhusudan Datta.....	206
<b>Chapitre 5</b> .....	<b>209</b>
<b>Témoignages et jugements sur l'homme et son œuvre de réformateur</b> .....	<b>209</b>
- Les jugements des défenseurs du renouveau de l'hindouisme traditionnel .....	209
- La presse juge Vidyasagar.....	212
- Le point de vue de Rabindranath Tagore.....	215
<b>Conclusion</b> .....	<b>218</b>
<b>Vidyasagar et les débuts du nationalisme</b> .....	<b>218</b>
- Vidyasagar et le système colonial.....	218
- Ses relations avec les milieux défenseurs d'un nationalisme culturel .....	219
- Vidyasagar et le nationalisme des <i>bhadralok</i> .....	220
<b>Annexes</b> .....	<b>226</b>
<b>Le crime des mariages d'enfants (<i>Bālyavivāher Doṣa</i>)</b> .....	<b>228</b>
Notes .....	233
<b>Doit-on mettre un terme à la polygamie ?</b> .....	<b>235</b>
<b>(<i>Bahuvivāha rahita haoyā ucita kinā etadviṣayaka prastāva</i>)</b> .....	<b>235</b>
Note préliminaire.....	235
Premier livre.....	235
Annonce.....	235
Première objection .....	238
Deuxième objection.....	244
Troisième Objection .....	253
Cinquième objection .....	269
Sixième objection .....	270
Septième objection .....	274
Conclusion .....	276
Notes .....	278
<b>Biographie résumée de Vidyasagar</b> .....	<b>280</b>
<b>Glossaire des noms de personnes</b> .....	<b>282</b>
<b>Glossaire des termes sanskrits et bengalis</b> .....	<b>293</b>



<b>Principaux périodiques de l'époque mentionnés dans l'ouvrage</b> .....	<b>298</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>302</b>
Biographies d' Īśvaracandra Vidyāsāgara .....	302
- en bengali :.....	302
- en anglais.....	302
Œuvres anonymes qui lui sont attribuées .....	303
Editions de textes .....	304
Œuvres complètes.....	304
Ouvrages secondaires et articles en bengali et en langues européennes .....	304
<b>Summary</b> .....	<b>312</b>
Foreword.....	312
Introduction.....	312
Chapter 1 Biographical and journalistic sources.....	313
Chapter 2 The colonial society in Bengal.....	314
Chapter 3 Rammohun Roy (1774-1833) and Vidyasagar .....	316
Chapter 1 The migratory grand-father and the hard-working father .....	316
Chapter 2 Birth of Vidyasagar and his childhood in the village .....	317
Chapter 3 Departure for Calcutta and studies in <i>Sanskrit College</i> .....	317
Chapter 4 Vidyasagar's Professional Life.....	318
Chapitre 5 : Activities of the pandit after his resignation, his illness and his death..	318
Chapter 6 A joint family .....	319
Chapter 1 Reforming the Sanskrit College .....	321
Chapter 2 Vernacular Primary Education: renovation and development.....	321
Chapter 3 The question of female education.....	323
Chapter 4 The campaign for the remarriage of Hindu widows.....	324
Chapter 5 Against the polygamy of <i>Kulīn</i> Brahmins in Bengal .....	326
Chapter 6 The Age of Consent Bill and Vidyasagar.....	327
Chapter 1 Vidyasagar's religious ideas .....	328
Chapter 2 Vidyasagar and the British Authorities .....	329
Chapter 3 Vidyasagar's writings .....	330
Chapter 4 The personality of Vidyasagar .....	332
Chapter 5 Vidyasagar in the eyes of his contemporaries.....	333
Conclusion : Vidyasagar and early nationalism .....	334



## **Première partie**

### **Les sources et la société bengalie**

## Chapitre 1

### Les sources biographiques et journalistiques

Les ouvrages bengalis consacrés à la vie et à l'œuvre du grand réformateur sont très nombreux. Pas moins de cinq biographies furent publiées dans les dix années qui suivirent sa mort. Il y eut d'abord sa très courte autobiographie, écrite en bengali, qui fut publiée à titre posthume par son fils Nārāyaṇa Candra Bandyopādhyāya (Narayan Chandra Bandyopadhyay), sous le titre *Vidyāsāgara-carita (svaracita)*. La seconde édition date de 1893, deux ans après la mort du pandit. Elle compte seulement quinze pages dans ses oeuvres complètes réparties en deux chapitres. Vidyasagar y fait une très grande place à ses ancêtres, ce qui permet de cerner son milieu d'origine, mais il ne dit quasiment rien sur lui-même puisque son récit s'arrête brutalement alors qu'il est âgé seulement de 8 ans. Dans son premier chapitre, il insiste beaucoup sur la personnalité de son grand-père paternel, homme d'une grande force de caractère, allant jusqu'à l'obstination, qui préfigure le tempérament volontaire de son petit-fils. Dans son récit, le pandit donne aussi une grande importance à sa mère Bhagavatī. On peut dire qu'elle fut le véritable amour de sa vie et, dans son entourage, la première à l'émouvoir au sujet de la condition féminine dans son pays. Une traduction française de ce texte a été publiée.<sup>2</sup>

La biographie en bengali écrite par le troisième frère de Vidyasagar, Śambhucandra Vidyāratna (Shambhuchandra Vidyaratna), parut deux mois seulement après la disparition de Vidyasagar en 1891. Cet ouvrage, intitulé *Vidyāsāgara-jīvaṇacarita*, est relativement court et doté de peu de recherches stylistiques. Shambhuchandra, qui avait environ huit ans de moins que son aîné, écrit qu'il a vécu avec lui la plus grande partie de sa vie et qu'il correspondait avec lui quand ils étaient séparés. Il dit avoir reçu près de deux mille lettres de son frère. Celui-ci lui avait confié la tenue de ses comptes, c'est pourquoi, sans doute, il insiste beaucoup sur les dépenses en charités de tous ordres faites continuellement par son aîné. Ce Shambhuchandra, après des études au *Sanskrit College*, resta dans l'ombre de son frère que ce fût à Calcutta, à Bénarès ou à Birsingha, leur village natal, suivant les instructions qui lui étaient données. Au *Sanskrit College*, il avait obtenu le titre de *Vidyāratna*, Joyau de la connaissance. Il ne fit pas carrière, toutefois, mais se consacra aux affaires de son frère et à leur famille. Il eut bien quelques velléités de révolte, au moment du mariage de Narayan, le fils du pandit, ainsi que lors de l'incident qui eut pour résultat le départ définitif de Vidyasagar de son village natal, mais elles ne durèrent pas (*infra*). Shambhuchandra se considérait comme étant le seul véritablement habilité à écrire la vie du grand pandit. En 1894, il publia séparément, sous le titre *Bhramanirāsa*, Rectification des erreurs, le relevé de ce qu'il appelle « les erreurs » d'un autre biographe, Caṇḍīcaraṇa Bandyopādhyāya (Chandicharan Bandyopadhyay) qui avait bien connu Vidyasagar mais avait aussi

---

<sup>2</sup> Benoît Philippe Etude de l'œuvre du Pandit Vidyāsāgar 1820-1891, *Bulletin des Etudes indiennes*, 01.01. 2002, n° 20.1, pp.11-56.

glané beaucoup de ses connaissances auprès du fils unique de ce dernier, Narayan Chandra. Dans la préface de la biographie qu'il consacre à Vidyasagar, Chandicharan Bandyopadhyay (1858-1916) mentionne les noms de beaucoup d'amis du pandit qui l'ont aidé à rédiger son ouvrage dont il publia la première édition en 1902 B.S. ( Bāṅgālī sāla) (1895) sous le titre *Vidyāsāgara*. Il avait lu l'ouvrage de Shambhuchandra, le frère, car il en reprenait mot à mot certains passages, ne manquait pas de faire plusieurs fois allusion à la version de son censeur et donnait ses sources. Dans les éditions suivantes, il prit en compte les « erreurs » dont l'accusait le frère biographe et en corrigea certaines. Il mit en tête de son ouvrage un poème à la gloire de Rammohun Roy et mentionna son nom à plusieurs reprises dans son introduction. En effet, Chandicharan appartenait au *Brahmo Samaj*, la secte réformatrice de l'hindouisme fondée par Roy. Esprit de loin plus « moderne » que le frère biographe, il mettait en avant le rôle social joué par Vidyasagar auquel il attachait beaucoup de prix. Cette biographie est restée longtemps la plus appréciée des admirateurs de Vidyasagar, le réformateur, et elle fut introduite à l'université de Calcutta parmi les textes au programme. L'édition qui est citée ici date de 1404 B.S. (1997).

Bihārīlāla Sarakāra (Biharilal Sarkar) (1855-1921) publia, lui aussi, une biographie en bengali, intitulée *Vidyāsāgara*. La première édition date de 1895, quelques mois seulement après la parution de l'ouvrage de Chandicharan Bandyopadhyay. Une édition, basée sur la quatrième, a été publiée à Calcutta, en 1986, précédée d'une longue introduction du Professeur Asit Kumar Bandyopadhyay, de l'université de Calcutta, qui met en garde contre les nombreux préjugés de ce biographe. Une courte préface, écrite par Prahladkumar Pramanik, qui prépara la publication, donne des indications sur l'auteur. Biharilal naquit dans un village du district de Howrah, proche de Calcutta. Venant d'une famille pauvre, il ne put pas faire de longues études et se cultiva lui-même au fil du temps. Très jeune, il vint chercher du travail à Calcutta. Il en trouva dans une imprimerie et apprit le nouveau métier d'imprimeur. En 1883, il fut recruté en cette qualité par le rédacteur en chef du périodique *Baṅgabāsī*. Il y fit toute sa carrière et en devint rédacteur adjoint. Cet hebdomadaire s'inscrivait dans le courant d'un hindouisme attaché à l'orthodoxie et prônait un fort nationalisme culturel. En tant que maison d'édition *Baṅgabāsī* publiait des textes religieux préparés par des pandits. Biharilal était un vishnouite dévot. Patriote, il participa en 1905 au mouvement *svādeśī*. Sa biographie de Vidyasagar fut le fruit d'une commande que lui fit le périodique *Janmabhūmi*, Terre natale, le premier périodique illustré bengali. *Janmabhūmi* fut lancé par Jogendra Chandra Basu en décembre 1890. Ce Jogendra Chandra Basu était aussi propriétaire de *Baṅgabāsī*. Biharilal fit paraître trois articles historiques, dont l'un, intitulé Plassey, était un essai de réhabilitation de Sirajuddaula, le *Nabāb* du Bengale vaincu par les Britanniques précisément à Plassey en 1757. Cet article est le premier d'une série d'ouvrages par différents auteurs dans le but de répondre aux écrits, jugés diffamatoires, des historiens britanniques<sup>3</sup>. Biharilal écrivit plus d'une demi-douzaine d'ouvrages et d'articles sur des sujets historiques. Tout au long de la biographie, qu'il consacre au pandit, Biharilal ne cesse de s'émerveiller de l'incroyable générosité de l'homme Vidyasagar et de louer son œuvre de styliste et de pédagogue. Toutefois, il considère sa tâche de réformateur comme une erreur de jugement. Il condamne le pandit, dont il loue, par ailleurs, l'intelligence et les connaissances, pour avoir « porté des coups » à la société hindoue. Sa bonté excessive l'a emporté loin de l'orthodoxie des *śāstra* et de la coutume, *lokācāra*. Bien que précieuse parce que fort bien documentée,

<sup>3</sup> Sen A. P. 1993, *Hindu Revivalism in Bengal 1872-1905*, p. 245.

sa biographie de Vidyasagar ne rend pas justice au grand homme. Biharilal n'hésite pas à déplorer que les qualités du pandit n'eussent pas été mises au service d'un hindouisme scripturaire. Toute la modernité de l'homme lui échappe. Sa biographie semble avoir été écrite pour « recadrer » Vidyasagar et montrer à ceux qui auraient tendance à l'admirer sans retenue les limites de la grandeur de l'homme et le côté destructeur de son action. Le chapitre sur la campagne en faveur du remariage des veuves est, à cet égard, révélateur.

Brajendranātha Bandyopādhyāya (Brajendranath Bandyopadhyay), dans son ouvrage en plusieurs volumes, *Sāhitya-Sādhaka-Caritamālā*, Guirlande de la vie des dévots de la littérature, fait une place importante à Vidyasagar<sup>4</sup>. Il traite de son enfance, de sa carrière, de sa vie professionnelle et de ses ouvrages littéraires, mais passe sous silence son œuvre de réformateur social qui n'est pas dans son sujet. La cinquième édition, corrigée, date de 1362 B.S. (1955).

Une autre biographie en bengali est de rédaction beaucoup plus récente puisqu'elle date de 1969. Son auteur Indramitra, nom de plume d'Aurobindo Guha, lui a donné le titre significatif de *Karuṇāsāgara Vidyāsāgara*, Vidyasagar, océan de compassion. Comme ce titre le montre, l'auteur met l'accent sur la générosité et la compassion du pandit. *Vidyāsāgara*, qui signifie océan de savoir, est le titre que décernèrent les enseignants du Sanskrit College à un élève remarquable au cours même de ses études, tandis que *Karuṇāsāgara* est choisi par l'auteur du fait de la réputation du pandit parmi ses contemporains. Plus généralement encore, Vidyasagar est appelé *Dayāsāgara*, océan de pitié, de bonté. Indramitra fit une carrière de fonctionnaire, mais il fut aussi poète, romancier et chercheur. Il édita également la correspondance de Vidyasagar qu'il publia. Sa biographie du pandit, très documentée, a obtenu un important prix littéraire. C'est le fruit d'un excellent travail de recherche, mais aussi celui d'un conservateur qui n'apprécie pas vraiment Vidyasagar, le réformateur.

En 1902, parut, toujours à Calcutta, la première biographie en anglais du pandit sous le titre *Isva Chandra Vidyasagar Story of His Life and Work*. L'auteur, Subal Chandra Mitra, lexicographe de renom, reconnaissait s'être basé sur les ouvrages bengalis qui avaient précédé le sien. Il mentionne particulièrement celui de « Behari Lal Sarkar, auteur et journaliste ». L'ouvrage de Mitra est en grande partie une simple traduction de celui de Sarkar, avec quelques ajouts importants de documents en anglais. Mitra, comme Sarkar, n'est pas favorable aux réformes sociales que Vidyasagar avait tenté d'introduire. Il se situe dans la même famille idéologique que lui : celle des hindous fidèles aux valeurs traditionnelles. Dans la première édition de la biographie de Mitra, Romesh Chunder Dutt écrivit une introduction, reprise dans les éditions successives, dans laquelle le célèbre historien et traducteur du *Rg Veda*, membre de l'*Indian Civil Service*, définissait la tâche que Mitra n'avait pas pu faire en écrivant son ouvrage et qui restait à accomplir : « *To assign to Vidyasagar his true place in history, to trace the influences which shaped his character, and the influences he himself created and left behind him ; to delineate the true nature of his work and the endeavours of those who lived and worked around him – in one word to point out how the time called forth the man, and the man fulfilled the mission entrusted to him.* »<sup>5</sup>. (Assigner à Vidyasagar sa vraie place dans l'histoire, retracer les influences qui ont formé son caractère et les influences qu'il

---

<sup>4</sup> Brajendranātha Bandyopādhyāya *Sāhitya-Sādhaka-Caritamālā*, vol. 2, pp. 1-138.

<sup>5</sup> Mitra Subal Chandra *Isva Chandra Vidyasagar Story of His Life and Work*, p. XXV.

a lui-même créées et laissées derrière lui ; tracer la vraie nature de son œuvre et des entreprises de ceux qui vécurent et travaillèrent autour de lui – en un mot, souligner comment l'époque produisit l'homme et comment l'homme remplit la mission qui lui avait été confiée.) La biographie écrite par Subal Chandra Mitra eut une seconde édition révisée en 1907, et une dernière en 2008 pour laquelle Sibnarayan Ray, disciple de M. N. Roy, l'intellectuel communiste qui se définit ensuite comme « radical humanist », écrivit une préface rappelant les événements marquants de la vie de Vidyasagar qu'il qualifie d'homme 'vertical'.

Ce travail de mise en contexte de Vidyasagar, l'homme et l'œuvre, que demandait R. C. Dutt a été la tâche qu'ont voulu accomplir un sociologue Vinaya Ghoshā, (Benoy Ghose), dans son *Vidyāsāgara o Bāṅgālī Samāja*, Vidyasagar et la société bengalie, publié en 1959 en trois volumes, un historien, Amalesh Tripathi, dans *Vidyasagar The Traditional Moderniser*, de 1974, plus largement encore, l'économiste Asok Sen dans son ouvrage *Iswar Chandra Vidyasagar and his Elusive Milestones*, publié en 1977, et, enfin, Gopal Haldar dans deux textes ; l'un en anglais *Vidyasagar : A Reassessment*, qui date de 1972, et un autre en bengali *Prasaṅga : Vidyāsāgara*, A propos de Vidyasagar, de 1991. Ces études apportent beaucoup à la connaissance de l'homme et de l'œuvre en les situant dans le Bengale colonial de l'époque. Il faut noter que Benoy Ghose, Ashok Sen et Gopal Haldar se classent parmi les intellectuels marxistes, ainsi que l'historien, Sumit Sarkar, qui écrivit un important article intitulé « *Vidyasagar and Brahmanical Society* » qui trouve place dans son ouvrage *Writing Social History*, publié en 1997.

Benoy Ghose a aussi publié en plusieurs volumes les articles de presse de l'époque, en bengali et aussi en anglais, très précieux pour l'historien, *Sāmayikapatre Bāṅlār Samājacitra* et *Selections from the English Periodicals of 19th century Bengal*. Ils seront largement utilisés ici.

Dans son introduction, Gopal Haldar insiste sur la « modernité » de Vidyasagar, n'hésitant pas à écrire qu'il a été « le seul réaliste et moderniste de son temps, essayant d'introduire une vision positive par l'éducation et les réformes sociales - alors que cette grande époque, de Ram Mohun Roy à Rabindranath Tagore, était de plus en plus dominée par l'idéalisme religieux, le subjectivisme, le nationalisme romantique et, dans une certaine mesure même, par l'obscurantisme. »<sup>6</sup> L'historien Sibnarayan Ray, dans son ouvrage *Bengal Renaissance The First Phase*, consacre un chapitre à Vidyasagar parmi les Bengalis qu'il qualifie d'individus « verticaux », ceux qui « se modèlent eux-mêmes par leurs propres efforts conscients et qui ne veulent pas être réduits à des créatures de circonstances, ou de simples membres d'un groupe. »<sup>7</sup>

L'étude que l'on doit à Ashok Sen met l'accent sur le contexte historique, celui de l'impérialisme, et sur ses conséquences économiques qui ont empêché la formation d'une classe moyenne dynamique et industrielle, capable de soutenir le pandit dans ses efforts pour une société plus juste et mieux instruite. L'auteur ne cache pas l'échec qu'a subi le pandit dans la réalisation de ses objectifs dans les domaines de l'éducation pour tous et des réformes sociales, échec dont « les causes étaient liées aux contraintes coloniales sur l'économie et la société du Bengale, et au complexe historique de l'impérialisme que Vidyasagar ne pouvait pas vraiment clarifier pour lui-même ou pour

---

<sup>6</sup> Haldar Gopal *Vidyasagar : A Reassessment*, p. VII.

<sup>7</sup> Ray Sibnarayan *Bengal Renaissance The First Phase*, p. 6.

sa société. »<sup>8</sup> Quant à Sumit Sarkar, il s'efforce de placer le pandit dans le contexte d'une classe moyenne, *madhyavitta*, qui comportait plusieurs niveaux et était soumise à une rapide évolution dans laquelle les brahmanes lettrés, mais pauvres, voyaient leur mode de vie menacé<sup>9</sup>.

Dans une tout autre perspective idéologique, un chercheur américain, Brian A. Hatcher, a publié, en 1996, un ouvrage, fruit de sa thèse à Harvard : *Idioms of Improvement : Vidyasagar and Cultural Encounter in Bengal*. Hatcher est aussi l'auteur de plusieurs articles concernant Vidyasagar. Dans ce livre, l'universitaire s'intéresse à Vidyasagar en tant que rédacteur d'ouvrages pédagogiques mettant en avant une morale que le chercheur appelle « bourgeoise », empruntée à l'Angleterre, à laquelle vint s'ajouter l'influence des textes de morale véhiculés en sanskrit, les *Nītiśāstra*. A partir de ces deux sources, Vidyasagar sut opérer une synthèse dynamique à laquelle Brian Hatcher donne le nom de « vernacularization ». Par ailleurs, Hatcher cherche à définir la vision du monde du pandit, son « *dharma* », en tenant le plus grand compte du rôle joué par le milieu des membres du *Brahmo Samaj*, parmi lesquels Rāmacandra Vidyāvāgīśa, assistant fidèle de Rammohun Roy, et Akṣaya Kumāra Datta (Akshay Kumar Datta) pour qui le pandit eut une profonde amitié. Hatcher insiste beaucoup sur l'emploi du terme *yatna* qu'il traduit par « *devoted effort* ». Il considère cet 'effort dévot' la meilleure définition de l'attitude de Vidyasagar, ce qui est loin de rendre toute la complexité du personnage.

Le récit des débuts de la vie de Vidyasagar, tel qu'il l'a, lui-même, écrit, permet, avec son luxe de détails, de dessiner le tableau de la société brahmanique pauvre pendant les premières décennies du XIXe siècle dans un village du Bengale. C'est pourquoi il nous a paru utile de s'y arrêter.

La presse anglaise et bengalie de l'époque a été aussi d'une très grande utilité. La liste des principaux titres avec quelques données sur leurs fondateurs, leurs rédacteurs et leurs lignes éditoriales figure en appendice.

Tenant le plus grand compte des riches matériaux fournis par ces nombreuses biographies, y compris par la très courte autobiographie de Vidyasagar lui-même, ainsi que de l'image que la presse de son temps renvoie de lui et de ses travaux, j'essaierai de tracer un portrait aussi fidèle que possible de ce remarquable brahmane dont le parcours s'inscrit dans la période historique appelée, avec plus ou moins de justesse, la 'Renaissance' du Bengale.

---

<sup>8</sup> Sen Ashok *Iswar Chandra Vidyasagar and his Elusive Milestones*, p. XIV.

<sup>9</sup> Sarkar Sumit and Tanika Sarkar *Writing Social History*, O.U.P. 1997, pp. 216-281.



## Chapitre 2

### La société bengalie à l'époque coloniale

Le pandit Iswarchandra Vidyasagar naquit et exerça ses activités dans la partie occidentale du Bengale et à Calcutta, ville qui, à l'époque, était la capitale de l'Inde britannique. L'ouest du Bengale était alors, comme maintenant, peuplé en majorité d'hindous. Vidyasagar a eu peu, ou pas, de contacts personnels avec des musulmans. Il avait toutefois cotoyé des lettrés en persan et en arabe lorsqu'il était employé au *Fort William College*, mais il n'en est pas question dans ses diverses biographies. Bien que la communauté musulmane fût de peu majoritaire dans la province, elle était concentrée dans sa partie orientale et était essentiellement formée de cultivateurs et d'artisans pauvres. Pour la plupart, les Bengalis musulmans étaient des ruraux qui étaient restés le plus souvent à l'écart des changements qu'entraînait la colonisation. Jusqu'en 1870, cette communauté avait été négligée par les Britanniques.

La société hindoue au Bengale ne comporte que deux *varṇa*, ou classes : les brahmanes, divisés en plusieurs groupes, *śreṇī*, et les *śūdra*. Parmi ces derniers, les *kāyastha* et les *vaidya* sont considérés de rang supérieur aux castes, *jāta* ou *jāti*, de marchands, d'artisans et de cultivateurs. Les *kāyastha*, traditionnellement instruits, ont toujours servi les dominants comme scribes et administrateurs. Les *vaidya*, peu nombreux, pratiquaient la médecine traditionnelle, l'*āyurveda*. Vidyasagar était un brahmane *rādhī* de la partie du Bengale occidental appelée Rāḍha. C'est précisément dans ce groupe que s'était développée la polygamie, combattue par le pandit (*infra*).

La vie de Vidyasagar couvre la majeure partie du XIXe siècle, même si la période pendant laquelle il exerça son activité avec le plus d'intensité se situe plutôt au milieu du siècle, de 1850 à 1875 environ. Treize ans après sa naissance, Rammohun Roy mourait en Angleterre, et Rabindranath Tagore avait déjà trente ans quand le pandit perdit la vie. Ces deux personnalités, Rammohun et Rabindranath, ont, en quelque sorte, ouvert et fermé ce qui a été appelé, avec plus ou moins de bonheur, la Renaissance du Bengale, période dans laquelle s'inscrit la vie et l'œuvre du pandit.

Sur le plan politique, la Compagnie anglaise, *East India Company*, poursuivait avec succès sa conquête du territoire indien jusqu'à ce que la grande Mutinerie des Cipayes, ces soldats indiens recrutés dans l'armée britannique, vînt, en 1857, temporairement, remettre en question sa domination. Cette révolte, dans laquelle les historiens indiens voient une première guerre d'indépendance, marqua un changement d'importance. Après une lutte et une répression sanglantes, la compagnie de marchands, l'*East India Company*, qui s'était lancée à la conquête du sous-continent, dut laisser le gouvernement de l'Inde à la Couronne britannique. Bien qu'au Bengale les membres des classes supérieures et moyennes éduquées ne participassent en rien aux mouvements insurrectionnels et qu'ils aient au contraire, profité de cette crise politique pour réaffirmer leur attachement à la présence anglaise, les autorités de Londres s'efforcèrent, par la suite, de gouverner en observant la plus grande neutralité religieuse et sociale possible. La création du *Hindu College*, établissement fondé en 1817 par des

hindous fortunés et des Anglais de bonne volonté, et qui avait développé un enseignement en langue anglaise laïque et inspiré par la philosophie des Lumières, avait permis l'émergence d'une classe d'hindous éduqués à l'occidentale. En même temps, s'était développé un enseignement fait par des missionnaires protestants soucieux de convertir au christianisme l'élite naissante. Des membres du personnel de la Compagnie avaient fait l'effort d'apprendre le sanskrit et de traduire les grandes œuvres écrites en cette langue. Ces lettrés souhaitaient la préservation de l'héritage de la civilisation indienne classique et le maintien d'une classe de pandits savants. Dans ce but, le *Sanskrit College* de Bénarès avait été fondé en 1792, tandis que celui de Calcutta, où se déroulera dans les années cinquante une des périodes les plus fécondes de la vie de Vidyasagar, fut établi en 1824. Cet établissement était au début réservé aux brahmanes et aux médecins traditionnels, les *vaidya*. Tout au long d'un cursus d'au moins douze ans, les élèves y étaient instruits dans les connaissances transmises par la langue sanskrite : grammaire, rhétorique, littérature, textes de lois, astrologie et mathématiques, philosophie, médecine traditionnelle, l'*āyurveda*, etc. Des pandits y enseignaient à l'ancienne manière. Rāmamohana Rāya (1774-1833) (Rammohun Roy) s'était opposé à la fondation de cet établissement dans une lettre restée célèbre<sup>10</sup>. Ce collège se différenciait nettement de l'autre institution, établie en 1817 dans la même ville, le *Hindu College*, dont la langue d'enseignement était l'anglais et dont le cursus était calqué sur le modèle occidental. Les membres des classes supérieures et moyennes y envoyaient bien plus volontiers leurs fils qu'au *Sanskrit College* afin qu'ils puissent prétendre ensuite à des postes dans l'administration et la justice, ou bien encore travailler dans les sociétés commerciales anglaises. Tels étaient les deux grands établissements d'enseignement à Calcutta, alors capitale de l'empire britannique, si l'on fait abstraction des écoles missionnaires dont les élèves appartenaient surtout aux basses castes. Ce fut au *Sanskrit College* que Vidyasagar fit ses études, et ce fut là que se déploya ensuite son activité professionnelle. La fondation de cette institution marqua, pour un temps très court, la victoire des « Orientalistes » sur les « Anglicistes ». Les « Orientalistes », avec à leur tête le sanskritiste Horace Hayman Wilson, étaient soucieux de préserver les richesses de la culture ancienne de l'Inde. Les « Anglicistes », appelés aussi « Utilitaristes », disciples des philosophes J. Bentham et J. Stuart Mill, souhaitaient développer en Inde l'enseignement des sciences occidentales par le moyen de l'anglais. Ces derniers finirent par dominer la scène avec l'arrivée du Gouverneur Général William Bentick en 1828 et, particulièrement, suite à la *Minute* de Thomas Babington Macaulay, en 1835, dans laquelle était préconisé le développement exclusif des études en langue anglaise.

Comme l'explique Ashok Sen dans son étude sur Vidyasagar, les mesures économiques prises, dès le début de leur conquête, par le pouvoir britannique allaient dans le sens de la création d'une classe de propriétaires terriens qui vivaient le plus souvent en ville des revenus que leur remettaient leurs fermiers. Dès 1793, le *Permanent Settlement* avait posé le cadre législatif de cette politique. Ces rentiers formèrent une aristocratie fidèle au pouvoir britannique qui accordait à ses membres titres et honneurs. Par ailleurs, la classe moyenne dont les membres éduqués connaissaient l'anglais trouvait à s'employer dans les professions libérales, droit et médecine, dans les entreprises commerciales britanniques et dans l'administration aux échelons inférieurs. Ils constituèrent une élite dont les membres furent connus sous le nom de *bhadralok*, gens de bien, personnes respectables. Toutefois, après quelques décennies, le nombre de ceux qui avaient suivi un cursus de type occidental augmentant,

---

<sup>10</sup> *Letter to Lord Amherst*, 1824 ; Collet S. pp. 457-460 ; Bhattacharya F., 2010, pp. 75-77.

les échelons inférieurs de la classe moyenne virent leurs possibilités d'emploi se limiter à des postes subalternes. Plus tard, à partir de 1840, l'importation massive des textiles anglais, le monopole du sel, ainsi que l'imposition de fortes taxes sur les produits locaux réduisirent à peu de choses les industries locales et l'artisanat<sup>11</sup>. Dans les campagnes, qui avaient aussi été décimées par la famine de 1769-70, puis par les fièvres, la situation était dramatique. La population rurale ne trouvait pas à s'employer sur les terres en nombre suffisant. Les brahmanes savants n'obtenaient que difficilement le patronage local qui était indispensable à leur survie. Pour cette raison les jeunes hommes partaient pour Calcutta à la recherche d'un emploi, aussi modeste fût-il. Le père de Vidyasagar donne un exemple de ce déplacement forcé.

Mis à part Rammohun Roy et les membres du *Brahmo Samaj*, ses disciples, ce furent les jeunes élèves de *l'Hindu College* qui, dans les années trente, prirent fait et cause pour une série de réformes sociales. Influencés par un jeune professeur d'origine indo-portugaise, Henry Louis Vivian Derozio (1809-1831), ils questionnèrent, au nom de la raison universelle, le bien-fondé des règles et des usages de la société hindoue. Grands admirateurs de Hume, Locke et Tom Paine, ils appelaient de leurs vœux la fin des superstitions et de la bigoterie. Leur attitude iconoclaste qui allait jusqu'à les faire se moquer des divinités hindoues, ou bien se convertir au christianisme, et leur goût pour les nourritures et les boissons interdites ne furent pas les seuls domaines dans lesquels ils exercèrent leur esprit critique et leur exigence de liberté individuelle. Dans *Jñānānveṣaṇa*, Recherche du savoir, et *The Inquirer*, les périodiques qu'ils éditérent, et lors des réunions des sociétés qu'ils avaient formées, *l'Academic Association*, puis la *Society for Acquisition of General Knowledge*, ces jeunes gens en colère se firent les champions, entre autres, de l'égalité des sexes, et donc de l'instruction des filles, et du remariage des veuves. Toutefois, l'extrémisme de leurs exigences – ils allèrent jusqu'à demander au gouvernement d'introduire un mariage civil- fit que leur influence fut limitée. Plus tard, un des anciens élèves de Derozio, Rāmagopāla Ghoṣa (Ramgopal Ghose) (1814-1868), fut un des plus fidèles appuis de Vidyasagar dans sa tâche de réformateur. Ce fut ensuite, et, plus longuement, autour de Devendranātha Ṭhākura (Debendranath Tagore) (1817-1905) et de sa *Tattvabodhinī Sabhā*, Société pour la recherche philosophique, que se réunirent les esprits que l'état moral de leur société ne satisfaisait pas. Vidyasagar fut un certain temps proche de ce groupe d'individus éclairés et fut même un contributeur du périodique *Tattvabodhinī Patrikā* dont le rédacteur en chef fut son ami, Akshay Kumar Datta (1821-1887).

---

<sup>11</sup> Sen Ashok, *Vidyasagar and his elusive Milestones*, p. 125.

## Chapitre 3

### Rammohun Roy (1774-1833) et Vidyasagar

Le parcours de Vidyasagar est d'autant plus intéressant que, comme Rammohun Roy avant lui, il n'a pas fréquenté l'école anglaise lorsqu'il était enfant. Il a été entièrement formé par l'enseignement traditionnel dans l'école de son village, puis au *Sanskrit College*. Il est donc impossible de parler à son sujet de l'influence hégémonique qu'auraient exercée sur sa pensée, dès sa jeunesse, les philosophes européens. Les différences qui le séparent de Roy sont par ailleurs immenses. Rammohun était un brahmane *rāḍhī*, comme Vidyasagar, mais il appartenait à une famille de grands propriétaires terriens, *jamidāra* (*zamindars*), des aristocrates qui avaient compté de nombreux serviteurs des gouverneurs musulmans. Pour assurer leur réussite sociale, les ancêtres de Roy n'avaient pas hésité à apprendre le persan et à fréquenter les cours régionales issues de l'empire moghol. Quant à Vidyasagar, on l'a dit, il venait d'une famille très modeste et très pauvre. C'était un brahmane lettré destiné, au mieux, à enseigner le sanskrit à domicile, ou dans une école de village, sans aucun contact avec les puissants, qu'ils fussent musulmans ou Britanniques. Le premier connaissait, outre le bengali et le sanskrit, le persan et l'arabe. Il apprit l'anglais plus tardivement auprès d'administrateurs en poste au Bengale et réussit à maîtriser cette langue dans laquelle il écrivit abondamment. Vidyasagar, lui aussi, apprit l'anglais à l'âge adulte et sut utiliser cette langue dans ses rapports avec ses employeurs, mais il fit porter tous ses efforts sur l'amélioration du bengali en traduisant ou, plus exactement, en adaptant des chefs d'œuvre de la littérature sanskrite et en rédigeant des manuels scolaires souvent inspirés des *text-books* anglais. Rammohun obtint du gouvernement britannique la promulgation d'une loi interdisant la crémation des veuves, la *Satī*, en 1829 ; en 1856, Vidyasagar réussit à faire autoriser légalement le remariage des veuves hindoues. Dans les deux cas, l'opposition des milieux orthodoxes fut d'une extrême vigueur. Roy plaida en faveur de l'enseignement des sciences par le moyen de l'anglais, ce qui allait dans le sens d'une éducation élitiste s'adressant aux classes supérieure et moyenne, telle que le colonisateur l'instaura en fin de compte, tandis que Vidyasagar profita d'un court moment où il eut en face de lui des administrateurs bienveillants pour créer des écoles vernaculaires dans les villages du Bengale. Il dépensa également beaucoup d'énergie en faveur de l'instruction des filles. Rammohun fut reçu par les souverains d'Angleterre et de France, fraya avec les principaux philosophes et hommes politiques du moment, fut élu membre honoraire de la Société asiatique de Paris et mourut à Bristol en 1833, où l'un de ses fidèles admirateurs lui construisit un grand tombeau, quelques années plus tard. Vidyasagar, déçu et amer du peu de succès de ses campagnes de réforme, passa à la fin de sa vie beaucoup de temps, loin de Calcutta, dans un village habité par des Santals, vivant auprès de ces populations, dites aborigènes, pauvres et illettrées. Il mourut à Calcutta en 1891, à l'âge de 71 ans. Aujourd'hui, Vidyasagar est compté, avec Rammohun Roy et le poète Rabindranath Tagore, parmi les très grands hommes du

Bengale, davantage pour sa folle générosité que pour son action en faveur des veuves. En Inde, aujourd'hui encore, leurs remariages ne sont pas facilement acceptés par la société hindoue dans son ensemble. De plus, malgré ses efforts et ceux d'autres encore, sans parler du gouvernement de l'Inde indépendante, l'illettrisme n'a pas totalement disparu du pays.

Roy, qui voulait revenir à la pensée des *Upaniṣad*, fonda une secte dissidente à l'intérieur de l'hindouisme, le *Brahma Samāj* (*Brahmo Samaj*), monothéiste et hostile au culte des idoles. Il possédait un profond sentiment religieux. Vidyasagar, quoi qu'il pût penser, resta fidèle au mode de vie brahmanique et ne se sépara pas de sa communauté, mais il s'efforça d'en corriger de l'intérieur certaines cruelles pratiques. Avait-il eu besoin de s'initier à la philosophie des Lumières pour prendre ses positions en faveur des femmes, faibles et ignorantes ? Où se situent les relents du colonialisme dans sa démarche ? A-t-il initié les mouvements en faveur des victimes de l'orthodoxie brahmanique, ou bien a-t-il emboîté le pas aux missionnaires et aux administrateurs anglais quand ils étaient bienveillants ? En fait, Vidyasagar a su réagir, à titre personnel et avec une extraordinaire énergie, à la circulation d'idées généreuses dans le Bengale du XIXe siècle. Il n'y faut voir ni imitation servile de l'Europe, ni simple affirmation identitaire.

## **Deuxième partie**

### **Vidyasagar, sa vie, sa famille et son milieu**

## Chapitre 1

### Le grand-père voyageur et la dure vie du père

Vidyasagar était un brahmane *rādhī* dont le nom de famille était Bandyopādhyāya, écrit aussi Banerji en anglais. Selon la tradition, les brahmanes de l'ouest du Bengale, région appelée *Rāḍha*, furent installés dans cette province, selon les généalogies qui restent sujettes à caution, par le roi Ādiśūra vers le VIII<sup>e</sup> siècle. Dans son autobiographie, éditée après sa mort par son fils, qui s'arrête lorsqu'il a huit ans seulement, Vidyasagar évoque son arrière-grand-père paternel, Bhuvaneśvara Vidyālaṅkāra. Cet homme eut cinq fils dont le troisième Rāmajaya Tarkabhūṣaṇa fut le grand-père du réformateur. L'un et l'autre, comme le révèle le titre qui suit leurs prénoms, avaient étudié le sanskrit et l'enseignaient. Ramjay se disputa avec ses frères, après le décès de leur père, à propos de l'héritage. Pensant que c'était une faute de se quereller au sein de sa famille, écrit Vidyasagar, son petit-fils, il revêtit le costume ocre des ascètes et quitta la demeure familiale de Banamalipur, dans le district de Hooghly, pour partir en pèlerinage, laissant sa femme, Durgā, et ses enfants à leur triste sort. Ramjay avait épousé Durga, la fille cadette d'un célèbre grammairien, Umāpati Tarkasiddhānta, qui habitait le village de Birsingha, dans le district actuel de Midnapur, appelé aussi Midnapore du temps de la présence britannique, au sud-ouest du Bengale occidental. Le couple avait deux fils et quatre filles. L'aîné, nommé Ṭhākuraḍāsa, fut le père de Vidyasagar. Après le départ furtif de son époux, Durga, maltraitée par ses beaux-frères, dut quitter le village de son mari. Elle revint s'établir auprès de son père à Birsingha dans la plus grande misère, très mal accueillie par les épouses de ses frères. Umāpati Tarkasiddhānta construisit alors une hutte de feuillages pour y loger sa fille et les enfants de celle-ci sur un terrain que le propriétaire terrien lui loua, puis, voyant son indigence, lui permit d'occuper gratuitement. Durga se procura un rouet et vécut très chichement de la vente du fil de coton qu'elle filait. A l'époque, cette activité était le domaine des femmes, quelle que fût leur caste. Le père de Durga l'aidait, de temps en temps, en lui donnant un peu d'argent. Shambhuchandra, le troisième frère de Vidyasagar et son biographe, raconte que leur grand-père, Ramjay, toujours en pèlerinage, eut un rêve dans lequel il lui était reproché de délaisser sa famille. Il retourna donc à Banamalipur où il apprit qu'elle n'y résidait plus. Il se rendit à Birsingha pour y chercher son épouse et ses enfants, et les ramener à Banamalipur. Vêtu de couleur ocre, tel un renonçant, il arriva à Birsingha où il fut reconnu par une de ses filles. Lorsqu'il voulut repartir chez lui, dans son village, avec femme et enfants, Durga refusa tout net. Avec peine, Ramjay consentit à rester à Birsingha. Le frère biographe est très désireux de présenter ce grand-père, que beaucoup jugeront peu soucieux de sa famille, comme un homme exceptionnel. Ce rêve qui le poussa à retourner auprès de sa femme en est un premier signe. Ramjay, en marchant, ne se séparait jamais d'un solide bâton en fer. Grâce à lui, un jour, il tua un ours qui l'avait attaqué<sup>12</sup>. Très soucieux de sa dignité et refusant d'offrir à un propriétaire terrien les mérites d'avoir fait don d'un terrain à un

---

<sup>12</sup> Shambhuchandra, ensuite SC. p. 3

brahmane, il insista pour en payer les frais de location et les taxes. Il ne nous est pas dit comment Ramjay gagnait finalement sa vie. Dans son autobiographie, Vidyasagar brosse un portrait semblable de ce grand-père original.

### - L'enfance de Thākurdāsa, le père

Thakurdas étudia à l'école du village, la *pāṭhasālā*, le bengali, le calcul et un peu de comptabilité, ce qui pouvait éventuellement lui permettre de trouver à s'employer dans une grande propriété foncière, une *zamindari*. Toutefois, lorsqu'il eut quatorze ou quinze ans, Ramjay préféra emmener son fils aîné à Calcutta pour qu'il y trouvât un emploi. Ils se rendirent chez un parent aisé, Sabhārāma Vācaspati. Celui-ci pensait enseigner la grammaire sanskrite au jeune garçon, mais Ramjay voulut que son fils apprît l'anglais pour pouvoir gagner sa vie plus aisément. « Ayant donné ses biens à ses frères, il ne possédait plus rien. »<sup>13</sup> A l'époque, il n'y avait pas d'école anglaise gratuite, écrivit le frère biographe. Vācaspati pria un courtier, *dālāl*, de ses amis de bien vouloir se charger d'enseigner l'anglais à Thakurdas. Finalement, la tâche fut confiée à un employé du port, un *shipsarkar*, un *kāyastha*, meilleur connaisseur de cette langue. Les leçons avaient lieu tôt le matin et tard le soir. En peu de temps, l'adolescent sut assez d'anglais pour pouvoir prétendre à un emploi modeste dans une petite maison de commerce. Ramjay, le père, décida alors de reprendre la route des pèlerinages en assurant à son fils que le Tout Puissant le protégerait !

Issu d'une famille de lettrés traditionnels qui vivaient de l'enseignement de la grammaire et des textes sanskrits qu'ils donnaient dans des *ṭol*, écoles qui se tenaient généralement au sein de leurs demeures, Thakurdas avait commencé d'étudier la grammaire sanskrite dans son village et souhaitait ardemment en poursuivre l'étude afin de ne pas être indigne de ses ancêtres<sup>14</sup>. Il regretta toute sa vie d'avoir dû y renoncer. Comme ses leçons d'anglais avaient lieu tard le soir à la demeure de son professeur, il ne pouvait pas être présent au moment du repas du soir chez son hôte. Le *shipsarkar* lui proposa alors de venir loger chez lui s'il était capable de faire sa propre cuisine. Etant brahmane, il ne pouvait pas manger la nourriture préparée par les autres castes ; précisément, celle préparée par le *shipsarkar*, qui était *kāyastha*, lui était interdite. Certains jours, son hôte rentrait du travail très tard, et Thakurdas devait attendre d'avoir eu sa leçon pour pouvoir cuisiner. Il avait très faim mais ne possédait pas même un sou pour s'acheter le moindre aliment au marché. Pour tout bien, il avait un plateau et une cruche en cuivre qui lui servaient d'assiette et de verre. Un jour où il était affamé, il se rendit au marché de Jorasanko, dans le nord de la ville, dans l'espoir de les vendre. Le marchand les pesa et fixa un prix mais, craignant d'acheter des ustensiles usagés à un inconnu qui les avaient peut-être volés, il refusa finalement de les prendre. Un autre jour, toujours aussi affamé, il marchait au hasard dans la ville. Il arriva devant une boutique où une femme d'un certain âge vendait du riz soufflé, *muḍi*. Il lui demanda de lui donner un peu d'eau. La marchande lui en versa et, voyant son état physique, lui donna aussi une poignée de paddy soufflé, *muḍki*. Thakurdas, ému, en eut les larmes aux yeux. La femme lui demanda : « Petit *ṭhākur*, pourquoi pleures-tu ? » Il répondit : « Mère, je n'ai rien mangé de toute la journée. – Et pourquoi ? demanda-t-elle. – Le *sarkār* a quitté la maison dès l'aube, et il n'est pas encore revenu. » La femme,

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Voir sur les *ṭol* et l'enseignement traditionnel l'ouvrage de Harmut Scharfe, 2002.



compatissante, lui offrit une collation de riz et de paddy soufflés avec du lait caillé. Elle lui dit aussi de revenir la trouver les jours où il n'aurait pas eu à manger. Vidyasagar écrit dans son autobiographie qu'il tira de cet incident arrivé à son père un immense amour et un grand respect pour les femmes. Si le propriétaire de la boutique avait été un homme, il n'eût pas été aussi généreux, affirme-t-il<sup>15</sup>. Un jour, l'hôte de Thakurdas qui était aussi son professeur, revenant dans la nuit de son travail, s'aperçut que l'adolescent, à jeun, l'attendait toujours. Il s'en émut et lui dit qu'il savait assez d'anglais à présent pour trouver du travail. Il promit d'en parler à Vācaspati, son parent. Le lendemain, il alla au domicile de celui-ci pour lui annoncer que Thakurdas était à présent capable de tenir des comptes en bengali et en anglais, et qu'il fallait lui trouver du travail. Vācaspati le plaça comme comptable chez une veuve de sa parenté qui avait un fils de son âge. Il était nourri et logé chez cette femme. Un an plus tard, Vācaspati lui procura un nouvel emploi chez un *kāyastha* du nom de Bhagavat Simha (Bhagavat Singha), homme bon et généreux qui lui donna logement, nourriture et vêtement, et lui offrit un salaire mensuel de deux roupies. Sa mère, à qui il envoya aussitôt ce premier gain, fut folle de joie. Peu après, voyant ses capacités, le patron augmenta son salaire de trois roupies. Plus tard, lorsque Bhagavat mourut, son fils fit preuve de la même bonté envers Thakurdas et les siens.

#### - Le Mariage de Thakurdas

En 1735 *śaka* (1813), Thakurdas qui avait alors environ vingt-trois ans, fut marié à Bhagavatī Devī (Bhagavati Devi), la deuxième fille de Rāmakānta Tarkavāgīśa du village de Goghata. Cette femme qui donna le jour à Iswarchandra Vidyasagar tint une très grande place dans sa vie. Dans son autobiographie, Vidyasagar fournit beaucoup de détails sur la famille d'origine de sa mère. Le grand-père et les oncles de Bhagavati étaient particulièrement savants. Ils avaient des *catuṣpāthī* chez eux dans lesquels ils enseignaient la *Smṛti*<sup>16</sup>. La mère de Bhagavati, Gaṅgāmaṇi, qui était la fille aînée d'un certain Pañcānana Vidyāvāgīśa, avait été mariée à un personnage peu ordinaire. Ce Rāmakānta Caṭṭopādhyāya se vit décerner le titre de Tarkavāgīśa, éloquent dans les débats, et se mit à enseigner la grammaire et la *Smṛti*, précisément les textes de loi. Il logeait de nombreux élèves chez lui. Gangamani et ce Ramakanta eurent deux filles, Lakṣmī et Bhagavatī, la cadette qui devint la mère de Vidyasagar. Ramakanta se voua ensuite à l'étude des *Tantras* et négligea son enseignement. Ses élèves le quittèrent sans qu'il s'en préoccupât. Il pratiquait assidûment les rituels tantriques et la méditation assis sur un cadavre, *śava-sādhanā*, et, selon Vidyasagar, son petit-fils, il en obtint les fruits. A force de répéter son *mantra*, il fit, un jour, claquer ses doigts en disant : « *Mañjur* », ce qui signifie 'obtenu', puis il se releva. A partir de ce moment-là, il ne parla plus à personne. De temps en temps, il faisait claquer ses doigts en répétant « *Mañjur* ». On le prit pour un fou. Comme il n'avait pas de frère qui eût pu les entretenir, Gangamani dut retourner vivre chez son père avec ses deux filles et son mari dément. Pañcānana Vidyāvāgīśa, le grand-père maternel de Vidyasagar, les accueillit chez lui. Il installa son gendre à part et le fit soigner, mais en vain. Après la mort de Pañcānana, son fils aîné, Rādhāmohana Vidyābhūṣaṇa, devint chef de famille ; le second fils, Rāmadhana

<sup>15</sup> Vidyāsāgara, *Vidyāsāgara-carita (svaracita)*, dans *Vidyāsāgara Racanāvalī*, vol. 1, p. 27.

<sup>16</sup> Alors que dans les *śol*, on enseignait surtout la grammaire sankrite, les *catuṣpāthī* étaient destinées à l'enseignement de savoirs plus spécialisés. La *Smṛti* est la « tradition » mémorisée. Elle est différente de la *Śruti* qui est dite « écoutée », et donc révélée.

Nyāyaratna, continua d'enseigner dans la *catuṣpāṭhī* de son père tandis que les deux derniers fils partirent travailler à Calcutta. Ils maintinrent, toutefois, le mode de vie d'une famille étendue, chacun remettant ses gains à l'aîné. Dans son autobiographie, Vidyasagar fait preuve d'un très grand respect pour Radhamohan, l'aîné des oncles maternels de sa mère, homme juste et bon qui s'occupait des familles de ses frères et de celle de sa sœur comme de la sienne. Vidyasagar consacre plusieurs pages aux mérites de ses grands-oncles. Il fait une longue digression sur les jalousies et les querelles habituelles dans les familles étendues, tandis qu'il loue l'hospitalité, le respect mutuel et la générosité de celle de sa grand-mère maternelle. L'aîné de ses grands-oncles, ce Rādhāmohana Vidyābhūṣaṇa, semble bien avoir été son modèle. Cet homme eut d'importants revenus dont il fit profiter son entourage. Sa générosité et sa compétence étaient remarquables, écrivit le petit-neveu. La mère de Vidyasagar, Bhagavati, allait souvent chez ses oncles maternels avec ses enfants pour des séjours de plusieurs mois, et ils y étaient très bien accueillis.

## Chapitre 2

### Naissance de Vidyasagar et son enfance à Birsingha

Shambhuchandra tient à présenter son frère aîné comme un être exceptionnel en racontant un second rêve qu'aurait fait Ramjay, le grand-père de Vidyasagar. Il était reparti en pèlerinage, après avoir installé son fils à Calcutta, considérant qu'il n'avait plus de souci à se faire pour sa famille. Après plusieurs années pendant lesquelles il ne prit aucune nouvelle de sa femme ni de ses enfants, il eut tout à coup un rêve qui lui ordonna de repartir pour son village. Un petit-fils remarquablement doué allait naître. Il serait un grand pandit et un océan de compassion. Il ferait don de son savoir et se chargerait d'héberger et de nourrir un très grand nombre de nécessiteux. Il serait la gloire de sa lignée. Comme Ramjay hésitait à abandonner le *sannyāsa* pour redevenir maître de maison, *grhī*, un second rêve le poussa à quitter les montagnes. Il lui fallut six mois pour rejoindre à pied Birsingha depuis le temple de Kedarnath dans l'Himalaya. Il apprit alors le mariage de Thakurdas dont l'épouse, enceinte, passait par une période de démence<sup>17</sup>.

Vidyasagar lui-même dans son autobiographie ne dit rien de cela. Son deuxième, et dernier chapitre, débute par son entrée à l'école, la *pāṭhaśālā*, de son village, et se termine par la décision prise par Thakurdas d'envoyer son fils étudier au *Sanskrit College*, plutôt qu'au *Hindu College* où il aurait suivi un cursus anglais et se serait préparé à une carrière dans les établissements commerciaux modernes. On y reviendra.

Shambhuchandra, quant à lui, a d'autres merveilles à raconter avant d'arriver au récit des études de son frère aîné. Elles ne sont pas dénuées d'intérêt pour la connaissance des milieux brahmaniques du Bengale dans les premières décennies du XIXe siècle. Ramjay, de retour à Birsingha, apprend le mariage de son fils aîné et la folie dont sa belle-fille est affligée depuis le début de sa grossesse. Dès le commencement de cette démence, la belle-mère de Bhagavati, croyant que sa belle-fille était possédée par un esprit, un *bhūta*, avait essayé par tous les moyens de la guérir, sans aucun succès jusqu'à la venue du plus célèbre médecin et astrologue de la région. Cet homme voulut d'abord voir l'horoscope de la malade qu'il prit la peine de calculer de nouveau. Il déclara enfin que Bhagavati n'était pas folle, mais que la force, l'énergie, *tejah*, de l'enfant qu'elle portait l'avait momentanément affectée. Aucun médicament ne devait lui être administré. Dès que l'enfant serait né, elle recouvrerait son équilibre mental. Il en fut bien ainsi<sup>18</sup>. Le grand-père gyrovaque, avant même que le cordon ombilical ne fût coupé, introduisit son doigt dans la bouche du bébé et écrivit quelques mots sur sa langue avec la laque rouge dont les femmes se décorent les pieds ! Il ordonna à la mère de ne pas

---

<sup>17</sup> SC. pp. 5-6.

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 7.

l'allaiter immédiatement et ajouta qu'à cause de la rudesse de son doigt, l'enfant bégaierait quelque temps. Il prédit les qualités exceptionnelles de son petit-fils qui serait la gloire de sa lignée. Personne d'autre ne devrait lui communiquer de *mantra*, car il avait été lui-même désigné comme son gourou vénéré. « Cet enfant est comparable au Seigneur incarné, *sākṣāt īśvaratulya*, c'est pourquoi je lui donne le nom de Īśvaracandra. »<sup>19</sup>

Un autre incident, raconté par Vidyasagar et par son frère, à la suite du précédent, met en scène, une fois encore, le grand-père. Le jour de la naissance de son fils, Thakurdas, le père, était allé à un marché à quelque distance de son village pour y faire des achats. Au retour, il rencontra sur son chemin Ramjay, son père, qui lui dit : « Un petit taureau têtue, *enḍe bāchur*, nous est né aujourd'hui. » Comme une de leurs vaches allait mettre bas, Thakurdas crut qu'il s'agissait d'un veau particulièrement difficile jusqu'à ce qu'il découvrit son fils nouveau-né. Ramjay lui dit alors : « Une fois grand, ce garçon sera aussi têtue qu'un taureau... Il rendra service à son pays. Ne pense pas qu'il sera têtue comme un homme ordinaire. Il agira avec obstination et sera partout victorieux... » On fit venir un astrologue qui établit l'horoscope du bébé et y découvrit, du fait de la présence des plus importantes planètes, le même avenir glorieux ! L'horoscope du pandit est reproduit par un autre biographe avec un commentaire<sup>20</sup>.

Le grand-père mourut à soixante-seize ans. Vidyasagar dépeint ainsi l'homme qui marqua son enfance et à qui il ressemblait : « C'était un homme très obstiné et indépendant. Il était extrêmement fort et volontaire, *tejasvī*. Il ne supportait pas du tout de s'abaisser devant quiconque ni d'être insulté ou ignoré. En tous lieux et en toutes choses, il poursuivait le but qu'il s'était fixé et était totalement opposé à suivre les intentions ou les habitudes d'autrui... Il était persuadé qu'il était préférable de perdre la vie plutôt que de supplier un autre homme ou de se soumettre à lui. Il n'avait aucun désir, c'est pourquoi il n'eut jamais besoin de quémander ni de se soumettre à quiconque. »<sup>21</sup> Ramjay s'opposa à un homme important qui voulait exercer sur lui son autorité. Parfois, il était mis hors de sa communauté, *ekaghare*, et supportait toutes sortes d'avaries. « Dans ce village, il n'y a pas un seul homme, ce sont tous des vaches » disait-il. Sans transition, Vidyasagar poursuit : « Il était humble et dépourvu d'orgueil. Il ne faisait pas de différence entre les petits et les grands. Il refusait de frayer avec les hypocrites et avait son franc parler. Il se fâchait s'il avait des raisons de le faire et ne demandait l'aide de personne. Il ne prenait qu'un seul repas par jour, était végétarien, accomplissait scrupuleusement ses pratiques rituelles quotidiennes et était particulièrement sourcilieux dans l'observance des pratiques occasionnelles. » Et encore : « Ceux qu'il voyait se conduire mal, qu'ils fussent savants, riches ou puissants, il ne leur pardonnait pas et ne les considérait pas comme des gens respectables, *bhadra lok*. »<sup>22</sup> Il était considéré comme un sage, un *ṛṣi*, ajoute-t-il.

En faisant ainsi le portrait de son grand-père, long de plusieurs pages sur le petit nombre que comporte l'autobiographie, Vidyasagar faisait aussi le sien, sauf pour ce qui est du respect des observances rituelles et du régime végétarien.

---

<sup>19</sup> *Ibid.* Īśvaracandra veut dire Lune de Dieu.

<sup>20</sup> Biharilal Sarkar, ensuite B. S., pp. 20-22.

<sup>21</sup> VR. vol.1 : *Vidyāsāgara Carita (svaracita)*, p. 31.

<sup>22</sup> *Ibid.* pp. 31-32.

### - Vidyasagar à l'école du village

Ce récit introduit le second chapitre de l'autobiographie. Vidyasagar y raconte son enfance pendant laquelle il avoue avoir été très turbulent et désobéissant. Il commença d'étudier à l'école du village, la *pāṭhasālā*, à l'âge de cinq ans. A cette occasion, le lecteur apprend que le maître battait ses petits élèves qui, ayant toujours peur de lui, refusaient d'aller à l'école. Il sera plus longuement question de l'enseignement donné dans ces écoles dans le chapitre sur l'enseignement primaire vernaculaire (*infra*). Un certain Kālikānta Caṭṭopādhyāya de Birsingha aurait pu remplacer ce maître brutal et incompétent, mais, étant *bhaṅga kulīn*, il avait plusieurs épouses auxquelles il rendait visite chez leur père respectif dans les villages à l'entour pour recevoir les cadeaux dus à un gendre bien né, *kulīn*. Dans son livre pour dénoncer la polygamie de ces brahmanes, Vidyasagar revient sur le mode de vie criticable de cet homme (*infra*).

Thakurdas réussit à installer ce Kalikanta à Birsingha et ouvrit pour lui une école. Il y fit preuve de savoir et de qualités pédagogiques. Après un an passé à cette *pāṭhasālā*, Vidyasagar tomba malade. Son grand-oncle maternel l'emmena dans son village et l'y guérit. Toute sa vie, Vidyasagar garda une grande affection pour cet homme et sa famille. L'enfant retourna ensuite à l'école de Kalikanta à Birsingha. Il en était l'élève préféré et y resta jusqu'à sa huitième année.

Le maître Kalikanta aimait Vidyasagar plus que son propre fils. Le soir, il le gardait auprès de lui pour lui enseigner les tables de multiplications et une méthode particulière d'énumération arithmétique, le *dhārāpāta*. Un jour, il vint trouver Thakurdas pour lui dire que son fils avait tout appris ce qu'il pouvait lui enseigner. Il fallait donc l'emmener à Calcutta et lui faire suivre un cursus anglais. Son écriture était si parfaite qu'il pourrait copier des manuscrits et se faire ainsi quelques revenus. Shambhuchandra explique qu'à l'époque il n'y avait pour ainsi dire pas d'imprimerie bengalie et que ceux qui avaient une belle écriture pouvaient copier des textes sanskrits et gagner ainsi l'estime de tous. Au moment de choisir un prétendant, les parents de la jeune fille à marier lui demandaient d'écrire quelques lignes pour juger de ses qualités. A cette époque, l'habitude de partir étudier à Calcutta n'était pas encore très répandue. Lorsqu'ils étaient encore jeunes, les brahmanes continuaient plutôt leurs études de sanskrit dans les écoles, *ṭol*, de leur village. Ils pouvaient ensuite aller poursuivre leur formation dans d'autres *ṭol* ou *catuṣpāthī* plus éloignés de chez eux et plus spécialisés dans l'un ou l'autre des savoirs traditionnels. D'autres adolescents apprenaient à rédiger des documents et à tenir les comptes dans le bureau d'une *zamindari*. Le chapitre sur l'enseignement primaire vernaculaire fera mieux connaître l'enseignement traditionnel ainsi que les changements que voulut y apporter Vidyasagar.

## Chapitre 3

### Départ pour Calcutta et études au *Sanskrit College*

A l'automne 1828, Vidyasagar partit pour Calcutta avec son père et son maître d'école<sup>23</sup>. Un serviteur les accompagnait. Calcutta était à soixante-dix-huit kilomètres environ à l'est de Birsingha. Il n'y avait pas de bonnes routes, et les brigands s'attaquaient souvent aux voyageurs. Il était possible de prendre un bateau à partir de Ghatal sur le Rupanarayan pour rejoindre Calcutta, mais la présence de pirates sur le fleuve constituait un danger. Il fallait donc faire presque toute la route à pied. Thakurdas, sachant que son jeune fils ne pourrait pas marcher toute cette distance, avait emmené avec eux un serviteur qui, de temps en temps, portait l'enfant dans les bras ou sur l'épaule. Le premier jour, ils parcoururent dix-huit kilomètres pour arriver chez l'oncle maternel de Bhagavati où ils passèrent la nuit. Le lendemain, ils parcoururent encore près de trente kilomètres avant d'arriver à l'étape. Le troisième jour, à l'aube, ils prirent une route nationale qui allait jusqu'à Salika et qui comportait des bornes indiquant la distance en *miles*. Ici se place l'épisode célèbre qui fait partie du discours construit autour du personnage extraordinaire que fut Iswarchandra Vidyasagar pour les Bengalis. Tout en marchant, le garçonnet remarqua les bornes qui se succédaient à intervalles réguliers. Elles portaient des signes qu'il ne comprenait pas. Son père lui expliqua qu'il s'agissait de bornes servant à mesurer les distances en *miles*. Elles étaient placées à intervalles réguliers, en effet, et portaient des chiffres anglais. Depuis le village de Syakhala jusqu'au *ghāt* de Salika, Vidyasagar compta les bornes et apprit ainsi à reconnaître les chiffres arabes de 1 à 10. Son père et son maître d'école essayèrent en vain de l'induire en erreur en cachant une borne. Ce fut ainsi que le jeune Vidyasagar s'initia à la façon d'écrire les chiffres utilisés en Europe occidentale<sup>24</sup>.

A Salika, ils traversèrent le Gange en bateau. Puis, enfin parvenus à Calcutta, ils se rendirent au quartier de Barabazar, au nord de la ville, chez Jagaddurlabha Simha, le fils de celui qui avait, quelques années auparavant, logé le jeune Thakurdas. Le lendemain, Vidyasagar parvint à lire plusieurs factures que lui présenta Jagaddurlabha. Tous les présents lui prédirent un bel avenir !

Thakurdas souhaitait inscrire Vidyasagar à l'école attachée au *Hindu College*, mais on lui fit remarquer que, gagnant seulement dix roupies par mois, il serait incapable de payer les frais de scolarité qui s'élevaient à cinq roupies mensuelles. Thakurdas leur répondit qu'il n'enverrait plus que cinq roupies à sa famille au village, emprunterait et paierait les sommes nécessaires au collège. Il était employé dans une boutique d'objets en fer et en cuivre à Barabazar. Son travail consistait à aller réclamer aux clients le

---

<sup>23</sup> La date de 1829, donnée par Shambhuchandra et plusieurs autres biographes à sa suite, est erronée. Le frère convertit l'année bengalie 1235 en 1829, d'où l'erreur, p. 9. La date correcte est 1828. Vidyasagar lui-même écrit qu'il arriva à Calcutta au mois de *kārtik* 1235, c'est-à-dire novembre 1828. Ghoṣa Vinay *Vidyāsāgara o Bānālī Samāj*, vol. 2, p. 101.

<sup>24</sup> SC. pp. 9-10.

paiement des objets vendus à crédit. Il partait tôt le matin et rentrait tard le soir. Vidyasagar fut d'abord admis dans une *pāṭhasālā* chez un particulier, en compagnie du fils de son hôte Jagaddurlabha et d'autres enfants du quartier. Dans son autobiographie, Vidyasagar s'attarde sur la famille étendue de ce Jagaddurlabha. Il mentionne son épouse, sa sœur aînée avec son mari et ses deux fils, et il insiste tout particulièrement sur sa sœur cadette, appelée Rāimoṇi, jeune veuve avec un fils. Vidyasagar, garçonnet éloigné de sa mère et de sa grand-mère, s'attacha à cette Raimoni. Il attribue à sa relation avec elle son respect affectueux pour le sexe féminin qui l'accompagnera toute sa vie. Il avait fait la même remarque à propos de la femme qui avait nourri son père affamé (*supra*).

Après deux mois passés à fréquenter la *pāṭhasālā*, Vidyasagar tomba malade et dut retourner à Birsingha. Il fut guéri en quelques mois et reprit le chemin de Calcutta avec son père, venu le chercher. Cette fois, le garçonnet, sûr de lui, déclara qu'il pourrait marcher seul et refusa qu'un serviteur les accompagnât pour le porter, comme la dernière fois. Mais le deuxième jour, il fut incapable de couvrir à pied les derniers neuf kilomètres jusqu'à l'étape. Son père promit de lui acheter une pastèque s'il marchait encore un peu. Il couvrit encore quelques kilomètres mais dut s'arrêter. Les reproches paternels et les coups n'y firent rien. Thakurdas fut obligé de le porter un moment, mais il n'en eut pas longtemps la force. Il le remit à terre, puis le reprit de nouveau sur ses épaules. Ils couvrirent ainsi la distance jusqu'au fleuve qu'ils traversèrent en bateau comme lors du voyage précédent.

De retour chez Jagaddurlabh, la question des études de Vidyasagar se posa à nouveau. On conseilla à Thakurdas de le faire admettre à l'école du célèbre David Hare, l'horloger écossais qui offrait un enseignement anglais gratuit aux jeunes garçons pauvres. Vidyasagar y apprendrait la langue des colonisateurs. S'il parvenait à acquérir une bonne écriture et des notions de comptabilité, il trouverait facilement un emploi dans une société commerciale anglaise ou locale. Cette fois, Thakurdas se rebiffa devant cet avenir mercantile promis à son remarquable fils. « De père en fils, dit-il, nous enseignons le sanskrit. » Il poursuivit, et on sent toute son amertume devant ce que le destin lui avait réservé : « Je n'ai pas fait venir Īśvara à Calcutta pour qu'il soit à même de gagner de l'argent et de me sortir de la misère. Mon désir ardent est qu'il apprenne très bien les textes sanskrits et qu'il établisse une *catuṣpāthī* de retour au village. Si tel est le cas, je n'aurai plus de chagrin.»<sup>25</sup> Malgré l'insistance générale, il refusa, cette fois, que Vidyasagar allât à l'école anglaise. Madhusūdana Vācaspati, neveu du grand-oncle maternel de Vidyasagar, étudiait au *Sanskrit College*. Il conseilla à Thakurdas d'y faire admettre son fils. Si, plus tard, Vidyasagar ne voulait pas retourner à Birsingha pour exaucer le vœu de son père, il pourrait passer l'examen du *Law Committe*, à la fin de ses études, et devenir Juge-pandit auprès d'un tribunal. Le conseil de Madhusūdan Vācaspati fut finalement suivi.

C'est ici que se termine l'autobiographie de Vidyasagar. Pourquoi Vidyasagar s'est-il arrêté si tôt de raconter sa vie ? Ou plutôt pourquoi a-t-il commencé si tard à l'écrire ? Son autobiographie ne comporte que peu de pages imprimées dont plus de la moitié sont consacrées aux ancêtres paternels et maternels. Quand le pandit a-t-il pris la décision d'écrire le récit de sa vie et pourquoi a-t-il commencé à le faire pour s'arrêter si vite en chemin ? Est-il mort alors qu'il avait seulement écrit ces quelques pages ? Ou

---

<sup>25</sup> V. *Vidyāsāgara Carita (svaracita)*, Vol. 1, p. 36. Le texte occupe de la page 23 à 36.

bien a-t-il souhaité ne pas insister plus longtemps sur sa vie dans un esprit d'humilité ? Il n'est pas possible de répondre à ces questions. Ce texte est remarquable par le soin que prend l'auteur à s'attarder sur les éléments biographiques qui lui paraissent importants, à la fois pour se situer dans une lignée qui explique, et justifie, peut-être, certains traits de son caractère, ainsi que pour éclairer la genèse de ses actions en faveur des femmes. Les acteurs masculins, grand-père et père, représentent pour lui la force, l'obstination et une dureté certaine, tandis que les femmes, grand-mère, mère et la jeune veuve Raimoni surent dispenser à l'enfant tendresse et soins dont il leur fut à jamais reconnaissant.

Le premier juin 1829, à l'âge de 9 ans, Vidyasagar entra au *Sanskrit College* pour y faire des études qui dureraient douze ans et cinq mois. Il étudia d'abord dans la troisième section de la classe de grammaire, *vyākaraṇa*, qui en comptait quatre. Pour se rendre de son logis au *College*, il devait marcher pendant sept kilomètres. Au bout de quelques mois, il fut capable de s'y rendre seul. Madhusudan, le neveu de son grand-oncle maternel, surveillait ses études, ce que Vidyasagar n'oubliera jamais. Plus tard, il prendra à sa charge l'éducation du fils de ce Madhusudan, comme il le fera pour beaucoup d'autres de ses parents proches et éloignés. Au *College*, le jeune villageois dut d'abord faire face aux moqueries de ses camarades, car il était petit et avait une tête plus grosse qu'il n'eût fallu par rapport à sa taille. Il ne pouvait pas répondre aux insultes ni aux moqueries car, comme l'avait prédit son grand-père, il était bègue.

Le *Sanskrit College* de Calcutta n'avait que cinq ans d'existence quand Vidyasagar y fut accueilli. Il avait été conçu pour être l'organe officiel et le conservatoire du savoir traditionnel de l'Inde hindoue comme l'était celui de Bénarès. L'anglais y avait été introduit comme matière optionnelle en 1827, mais il y fut supprimé en 1835. L'organisation matérielle et la pédagogie différaient peu de celles d'une *pāṭhaśālā*. Les élèves étaient assis par terre sur un tapis de coton épais, et les professeurs étaient, eux aussi, assis sur le sol mais appuyés sur un coussin. Le sanskritiste Horace Hayman Wilson avait lui-même recruté les premiers enseignants au nombre de dix : Nimāicānd Śiromaṇi enseignait le *Nyāya* ; le *Vedānta* était l'affaire de Śambhucaraṇa Vācaspati ; les textes de loi, *Smṛti*, celle de Rāmacandra Vidyāvāgīśa. La médecine, *Āyurveda*, était enseignée par Kṣudirāma Viśārada, la rhétorique, *Alaṅkāra*, par Nāthurāma Śāstrī ; la littérature, *Sāhitya*, par Jayagopāla Tarkālaṅkāra et la grammaire, *Vyākaraṇa*, dont l'apprentissage était fort long, avait trois enseignants : Gaṅgādhara Tarkavāgīśa, Hariprasāda Tarkālaṅkāra et Haranātha Tarkabhūṣaṇa. L'astrologie et les mathématiques, *jyotiṣa*, étaient le domaine de Yogadhyāna Miśra<sup>26</sup>.

Vidyasagar fut admis dans la classe de *Vyākaraṇa*, grammaire, de Gaṅgādhara Tarkavāgīśa qui s'aperçut bien vite des qualités exceptionnelles du petit garçon. Au début, Thakurdas faisait répéter les leçons à son fils quand il rentrait de son travail, le soir. Lorsque l'enfant s'endormait en attendant le retour de son père, Thakurdas le battait si fort que les femmes de la famille de leur hôte, ne pouvant plus supporter les hurlements de l'enfant, menacèrent de les mettre à la porte. Elles craignaient que Thakurdas ne finît par tuer son fils.

Après les premiers six mois, Vidyasagar obtint une bourse de cinq roupies. Il voulait toujours être le meilleur et, pour cela, veillait tard le soir au détriment de sa santé. Pendant ses trois années passées en classe de grammaire, il obtint deux fois le

---

<sup>26</sup> B.S. p. 37.



premier prix. La seule fois où il n'obtint pas ce prix, il fut si fâché qu'il refusa de retourner au *College*. On le convainquit à grand'peine qu'il était dans son intérêt de poursuivre ses études. Il était extrêmement obstiné et, malgré les coups, n'en faisait qu'à sa tête.

A l'âge de onze ans, Vidyasagar reçut le cordon sacré lors de la cérémonie de l'*upanayana*. Son frère biographe ne nous dit rien de plus à ce sujet. Mais Biharilal Sarkar écrit que, peu après, il oublia d'accomplir les rituels obligatoires, *sandhyāhnika*, et il ne sut plus le *mantra* qu'il devait réciter, la *gāyatrī*. Son père le punit et le lui fit apprendre de nouveau. Par peur de Thakurdas, Vidyasagar faisait ses prières du soir, *sandhyāvandanā*<sup>27</sup>. Shambhuchandra, le frère cadet, note seulement que Vidyasagara donnait l'impression d'accomplir la séquence des rites mais qu'il en avait oublié les formules sacrées, *mantra*. Quand son père comprit qu'il ne se les rappelait pas, il le battit et lui interdit de boire tant qu'il ne les aurait pas apprises de nouveau<sup>28</sup>. C'est là une première indication du peu d'intérêt porté par Vidyasagar aux observances religieuses, lui qui avait, par ailleurs, une excellente mémoire (*infra*).

En 1830, alors qu'il était encore dans la classe de grammaire, il suivit le cours d'anglais qui était encore offert. L'introduction de l'enseignement de cette langue répondait à la nécessité de former les étudiants de sanskrit à la traduction des livres de médecine anglais en bengali ou en sanskrit. En 1822, en effet, la Compagnie britannique avait ouvert la *Native Medical Institution* où la médecine occidentale était enseignée au moyen de la langue vernaculaire. Cet établissement fut fermé en 1835 par une décision du Gouverneur Général Bentinck. Le *Calcutta Medical College*, qui le remplaça, fut fondé la même année. L'enseignement y était donné en anglais. Le cours d'anglais du *Sanskrit College* fut supprimé pendant cette même année 1835. Peu d'élèves s'y intéressaient. Vidyasagar suivit ce cours pendant six mois, ce qui ne lui permit pas d'acquérir une connaissance suffisante de cette langue. Selon Brajendranath Bandyopadhyay, Vidyasagar, le suivit à partir de 1830 et obtint par deux fois des livres de prix<sup>29</sup>.

Au bout de trois ans et six mois, Vidyasagar, âgé de douze ans, quitta la classe de grammaire et entra dans celle de littérature, *Sāhitya*, dont le professeur était Jayagopāla Tarkālaṅkāra. H. H. Wilson avait fait venir ce pandit de Bénarès pour enseigner au *Sanskrit College* de Calcutta. Vidyasagar était le plus jeune de la classe, et Jayagopāla fut vite étonné par ses capacités intellectuelles. Shambhuchandra, dans sa biographie, précise les ouvrages au programme. La première année, Vidyasagar étudia, entre autres, les œuvres suivantes : *Raghuvamśa*, *Kumārasambhava* et *Rāghavapāṇḍavīya*. Il obtint la plupart des prix de fin d'année. La deuxième année, il avait au programme les œuvres de Māgha et de Bhāravi, ainsi que *Meghadūta*, *Śakuntalā*, *Uttaracarita*, *Vikramorvaśī*, *Mudrārākṣasa*, *Kādambarī* et *Daśakumāracarita*. Brajendranath Bandyopadhyay donne une liste un peu différente. Selon lui, pendant les deux années, de février 1833 à janvier 1835, Vidyasagar étudia les ouvrages suivants : *Raghuvamśa*, *Kumārasambhava*, *Meghadūta*, *Kirātārjunīya*, *Śīsupālavadhā*, *Naiśadhacarita*, *Śakuntalā*, *Vikramorvaśī*, *Veṅīsaṃhāra*, *Ratnāvalī*, *Mudrārākṣasa*, *Uttararāmacarita*, *Daśakumāracarita* et *Kādambarī*<sup>30</sup>. Le jeune Vidyasagar apprit tous ces textes par cœur, comme c'était l'usage,

---

<sup>27</sup> B.S. p.45.

<sup>28</sup> SC. p.16-17.

<sup>29</sup> Brajendranath Bandyopadhyay, ensuite B.B., vol. 2. pp. 12-13.

<sup>30</sup> *Ibid.*

et se qualifia en littérature. Il put conserver sa bourse de cinq roupies et sortit premier de sa classe en obtenant plusieurs livres de prix.

A l'époque, le *Sanskrit College* ne fermait pas le dimanche. Par contre, l'étude du sanskrit était interdite les huitièmes jours, *aṣṭamī* et les premiers jours, *pratipada*, des mois lunaires, aussi le *College* était-il fermé ces jours-là. Les douzièmes jours, *dvādaśī*, les treizièmes, *trayodaśī*, les quatorzièmes, *caturdaśī*, et les jours de pleine lune, *pūrṇimā*, aucune nouvelle leçon n'était étudiée. C'est pourquoi, ces jours-là, les élèves s'exerçaient à la composition en sanskrit et aussi à la traduction, tantôt du sanskrit en bengali, tantôt du bengali en sanskrit. Vidyasagar était le meilleur élève de traduction. Il ne faisait jamais de fautes de grammaire ni d'orthographe. Il apprenait par coeur les poèmes, *kāvya*, et les pièces de théâtre, *nāṭaka*. Sa mémoire était extraordinaire. Chaque année, il recevait le prix de la plus belle écriture. Pendant ses loisirs, il copiait des ouvrages sanskrits. A cette époque, Thakurdas décida de faire venir à Calcutta son deuxième fils, Dīnabandhu, âgé de huit ans. A partir de ce moment-là, Vidyasagar dut cuisiner pour son père, son frère et lui-même, deux fois par jour. A l'aube, après avoir étudié pendant un moment, puis être allé prendre son bain dans le Gange, le jeune Vidyasagar devait se rendre au marché, allumer le feu dans le foyer, écraser les épices, préparer les légumes et le poisson, faire cuire le repas, manger et enfin laver la vaisselle. Auparavant, son père préparait, au moins, le repas du soir. Si les garçons ne mangeaient pas proprement, le père les battait. Ces difficiles conditions de vie n'avaient rien d'exceptionnel. Elles étaient partagées par la plupart des brahmanes pauvres à Calcutta<sup>31</sup>. Shambhuchandra raconte que les deux frères célébraient les rites du matin et, après avoir pris leur repas, ils partaient pour le *Sanskrit College* où Dinabandhu avait, lui aussi, été admis. La grand-mère et la mère de Vidyasagar filaient le coton et envoyaient des vêtements grossiers, un *dhoti* et une écharpe, *cādar*, fabriqués avec ce fil, aux deux frères qui s'en revêtaient, même si, seuls, les très petites gens en portaient de semblables. Les femmes brahmanes filaient mais ne tissaient pas, travail réservé à certaines castes et aux musulmans. Toute sa vie, Vidyasagar resta fidèle à ces épais tissus de coton. Chaque mois, il remettait l'argent de sa bourse à son père. Mais, un jour, celui-ci lui dit de le garder afin de pouvoir acheter un terrain au village sur lequel il construirait une école sanskrite, *ṭol*, dans laquelle il instruirait les enfants. Puis, il lui ordonna d'acheter des copies manuscrites des œuvres sanskrites, ce qu'il fit. Ce furent les premiers ouvrages de sa bibliothèque. Quand il revenait dans son village, Vidyasagar éblouissait les habitants car il était capable de parler sanskrit, ce dont les pandits locaux étaient, pour la plupart, incapables.

La famille de Vidyasagar était pauvre et ne possédait pas de maison en briques, signe d'une certaine aisance. Toutefois, plusieurs offres de mariage furent faites concernant le jeune homme, à cause de sa réputation de savoir. Il n'était pas désireux de se marier mais, par peur de son père, il y consentit. Il épousa Dīnamayī, fille de Śatrughṇa Bhaṭṭācārya. Elle était âgée de huit ans<sup>32</sup>. Ce Satrughna était un homme considéré dans son village, Ksirpai, célèbre pour son commerce important de tissus de soie et de coton. Dinamayi avait tous les signes d'une épouse faste et un excellent horoscope. Shambhuchandra, le frère, ne donne ni l'âge du marié ni la date de la cérémonie, mais, juste après la mention du mariage, il indique qu'à quinze ans son frère entra dans la classe de rhétorique, *Alaṅkāra śāstra*. Brajendranath Bandyopadhyay écrit

<sup>31</sup> Śāstrī Śivanātha Rāmtanu Lāhiḍī o tatkālīn Baṅga Samāj p.137.

<sup>32</sup> SC. pp. 17-18.

que Vidyasagar avait environ quatorze ans lors de son mariage<sup>33</sup>. Sarkar, dans sa biographie, avait donné quatre dates possibles : 1836 ou 1837, ou bien 1844 ou 1833. L'éditeur de la seconde édition, Prahladkumar Pramanik, corrige le texte, en invoquant des erreurs et des fautes d'impression, et écrit que Vidyasagar fut marié en 1838<sup>34</sup>. Il ne donne pas ses sources. Selon les rédacteurs de la biographie du pandit dans the *Golden Book of Vidyasagar*, le mariage eut lieu en 1834. Le biographe Subal Chandra Mitra, qui consacre plusieurs pages à raconter les exploits du beau-père de Vidyasagar, homme très violent et querelleur, ne propose aucune date. Ces incertitudes à propos des dates donnent l'impression que ce mariage est une affaire de peu d'importance. En lisant l'article que Vidyasagar écrivit sur le crime que constitue les mariages d'enfants, *Bālyavivāher Doṣa*, on ne peut s'empêcher de penser que Vidyasagar a, lui-même, éprouvé le caractère insatisfaisant des relations d'un couple marié trop jeune (*infra*). Lors de son mariage, Vidyasagar était encore jeune étudiant au Sanskrit College qu'il quitta en 1841 seulement.

Vidyasagar était encore le plus jeune et le plus petit de taille lorsqu'il entra dans la classe d'*Alaṅkāra*, rhétorique. Son professeur fut Premacānd Tarkavāgīśa. En un an, il étudia *Sāhitya Darpaṇa*, Le miroir de la composition, de Visvanātha, *Kāvya prakāśa*, L'illustration de la poésie, par Mammata, et *Rasagaṅgādhara*, L'océan du *rasa* par Jagannātha. Il fut le premier de la classe et obtint encore tous les prix qui consistaient en un certain nombre d'ouvrages sanskrits. Comme il devait alors cuisiner deux fois par jour et qu'il passait la nuit à étudier, il tomba malade et dut rentrer à Birsingha pour y être soigné. De retour à Calcutta, il reprit ses études et ses tâches ménagères. Il prenait soin de Dinabandhu, son frère cadet.

Selon Shambhuchandra, à l'époque, au *Sanskrit College*, après la classe de rhétorique, la règle était d'étudier d'abord dans la classe de *Nyāya*, puis dans celle de *Vedānta* et, ensuite seulement, dans celle de *Smṛti*. Toutefois, écrit-il, Vidyasagar demanda à passer directement de la classe d'*Alaṅkāra* à celle de *Smṛti*, ce qui lui fut accordé en 1837<sup>35</sup>. Brajendranath Bandyopadhyay, qui a consulté les documents conservés au *Sanskrit College* et qui est donc plus fiable, rapporte, au contraire, que Vidyasagar passa de la classe de rhétorique, *Alaṅkāra*, à celle de *Vedānta* dans laquelle il resta deux ans, de mai 1836 à 1838<sup>36</sup>. Les textes au programme ne sont pas mentionnés. A partir de 1837, sa bourse passa de cinq à huit roupies par mois. Il obtint la première place à l'examen de fin d'année et reçut en prix des ouvrages qui lui seraient précieux plus tard : *Manu Saṃhitā*, *Les lois de Manu*, *Prabodhacandodaya*, Le lever de lune de la connaissance de Kṛṣṇamiśra, *Aṣṭāvīṃśati Tattva*, Les vingt-huit réalités de Raghunandana, *Dattakacandrikā*, Le clair de lune de l'adoption, et *Dattakamīmāṃsā*, L'investigation sur l'adoption de Nandapaṇḍita.

En 1838, Vidyasagar entra dans la classe de *Smṛti*, selon Brajendranath Bandyopadhyay. Madanamohana Tarkālaṅkāra, qui sera longtemps son ami et que l'on retrouvera plus tard, étudiait avec lui. Shambhuchandra cite comme textes au programme *Manu-Saṃhitā*, *Mitākṣarā*, (Texte) aux syllabes (dûment mesurées) par Vijñāneśvara, et *Dāyabhāga*, La portion relative à l'héritage de Jimūtavāhana. Brajendranath ajoute *Dattakamīmāṃsā*, L'investigation sur l'adoption, *Dattakacandrikā*,

<sup>33</sup> B.B. p. 20.

<sup>34</sup> B.S. p. 452.

<sup>35</sup> SC. p. 20.

<sup>36</sup> B.B. p. 14.

Le clair de lune de l'adoption, *Dāyatattva*, Les principes sur l'héritage, *Dāyakramasaṁgraha*, Le résumé sur l'héritage et *Vyavahāratattva*, Les principes sur la procédure, ouvrages qu'il avait, pour certains, reçus en prix.<sup>37</sup> Les pandits ordinaires mettaient deux ou trois ans pour savoir par coeur ces textes de *Smṛti*, mais Vidyasagar les apprit tous par coeur en six mois seulement, si l'on en croit son frère<sup>38</sup> !

Après avoir étudié dans la classe de *Smṛti*, les élèves se présentaient à l'examen du *Law Committee* pour pouvoir postuler à une poste de Juge-pandit auprès des tribunaux. Afin de réussir à cet examen, Vidyasagar demanda à son père la permission de ne pas cuisiner pendant six mois. Ce fut Dinabandhu, alors âgé de dix ans, qui prépara les repas, deux fois par jour ! Dès l'aube et jusqu'à neuf heures, Vidyasagar étudiait et récitait les textes. Après le repas, il partait pour le *College* tout en continuant sa récitation. A quatre heures de l'après-midi, il revenait à leur logis et se remettait à l'étude. Il dînait à vingt-deux heures, puis dormait deux heures. Quand minuit sonnait au clocher de l'église arménienne voisine, il se réveillait et mémorisait ses leçons le reste de la nuit. En 1839, au bout de six mois, il réussit l'examen du *Law Committee* alors qu'il n'avait que dix-neuf ans. Sur le certificat qui lui fut remis, signé entre autres par H. T. Prinsep, président du jury, le 16 mai 1839, Iswarchandra est déjà gratifié du titre de *Vidyāsāgara*, Océan de savoir. Brajendranath Bandyopadhyay reproduit le document et souligne qu'il est erroné de croire que le titre de *Vidyāsāgara* ne lui a été attribué qu'en 1841, à la fin de ses études<sup>39</sup>. Le jeune homme se vit alors offrir le poste de *Juge-pandit* à Tripura pour lequel il avait fait une demande mais son père lui interdit de l'accepter, sans doute parce qu'il voulait garder son fils aîné près de lui. Vidyasagar obéit, une fois encore, à ce géniteur bien tyrannique. Renonçant à ce poste, il entra dans la classe de *Nyāya*, selon Bandyopadhyay, de *Vedānta*, selon le frère biographe<sup>40</sup>.

Le père fit venir aussi à Calcutta Shambhuchandra, le frère biographe, lorsqu'il fut âgé de 8 ans. Son aîné le fit entrer dans la classe de grammaire du *Sanskrit College*. Vidyasagar devait alors préparer les repas pour les trois frères et pour Thakurdas, le père, sans compter d'autres personnes, plus ou moins apparentées, qui logeaient avec eux.

En 1838, Thakurdas fit de grosses dettes pour le mariage de Dinabandhu, son second fils. Il fallut réduire les dépenses encourues à Calcutta, et le poisson et le lait furent, pendant un certain temps, supprimés de l'alimentation et remplacés par un ragoût de potiron et de pois chiches ! Jagaddurlabha, leur hôte, avait fait de mauvaises affaires et, lui aussi, avait des dettes. Il dut louer le logement que Thakurdas occupait gracieusement depuis si longtemps. Thakurdas et ses trois fils furent obligés de déménager pour s'installer dans une pièce très humide et sombre au rez-de-chaussée de la même demeure. Vidyasagar ne put supporter l'humidité et souffrit de rhumatismes.

Sous la conduite du célèbre professeur Nimāicandra Śiromaṇi, dans la classe de *Nyāya*, il étudia, en une année, *Bhāṣāpariccheda*, La détermination du langage, de Viśvanātha, *Siddhāntamuktāvalī*, La rangée de perles de la doctrine par Viśvanātha, *Kusumāñjali*, L'hommage des fleurs (du *Nyāya*) par Udayana, et la *Śabdaśaktiprakāśikā*, L'exposé sur la puissance des mots. Brajendranath reprend ses titres mais ne

---

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> SC. p. 20.

<sup>39</sup> B.B. p. 16.

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 17.

mentionne pas la *Śabdaśaktiprakāśikā* qu'il remplace par les *Nyāyasūtra*, Aphorismes sur le *Nyāya* de Gotama<sup>41</sup>. La seconde année, Vidyasagar reçut le premier prix de cent roupies pour ses connaissances en *Nyāya* et cent de plus pour une composition sanskrite en vers. Lorsqu'il étudiait dans la deuxième année de la classe de *Nyāya*, raconte Shambhuchandra, le professeur Nimāicandra Śiromaṇi quitta ce monde, et il fallut le remplacer. Celui qui fut nommé n'était pas très savant dans cette discipline. Vidyasagar alla trouver le Secrétaire du *college*, G. T. Marshall, pour le prier de faire un appel de candidature, ce qui fut fait. De nombreux pandits firent une demande. Les candidats devaient ensuite passer un examen. Jayanārāyaṇa Tarkapañcānana que Vidyasagar jugeait être le meilleur connaisseur du sujet, n'avait pas fait acte de candidature. Vidyasagar alla le trouver dans la ville où il enseignait et lui fit signer les papiers de sa demande qu'il remit ensuite, lui-même, dans les mains du secrétaire du *Sanskrit College*. Jayanārāyaṇa fut jugé le meilleur à l'examen et devint titulaire du poste de professeur de *Nyāya*. On peut noter que Brajendranath ne mentionne pas le rôle joué par Vidyasagar dans la nomination de ce Jayanārāyaṇa.

Vidyasagar étudia trois ans dans sa classe après avoir passé quelques mois dans celle de Nimāicandra Śiromaṇi. En quatre ans, souligne son frère, il termina le cursus que l'on met souvent huit ans à compléter<sup>42</sup>. Il n'est pas exclu que le frère cadet exagère les prouesses de son aîné! Pour un autre biographe, généralement mieux informé sur les études de Vidyasagar au *Sanskrit College*, il ne resta pas plus de trois ans dans la classe de *Nyāya*. Selon Sarkar, Vidyasagar ne s'intéressa pas beaucoup à la philosophie, *Darśanaśāstra*, pendant la période où il étudia dans la classe de *Nyāya*<sup>43</sup>. Cependant, il sortit premier et obtint des prix pour ses compositions sanskrites en vers<sup>44</sup>.

Quand il était encore étudiant dans cette classe, on lui fit remplacer pendant deux mois un enseignant de grammaire malade. Il reçut pour cela la somme de quarante roupies qu'il donna à son père en lui disant de partir pour Gaya afin d'y célébrer des rites au bénéfice du grand-père décédé. Thakurdas dut faire le voyage à pied.

Pendant l'année 1839, les étudiants du *Sanskrit College* firent une pétition auprès du Secrétaire Marshall pour demander la réintroduction de l'enseignement de l'anglais. Vidyasagar en fut un des signataires. Lorsqu'il étudiait dans la classe de *Nyāya*, à un moment qui n'est pas précisément connu, il dut suivre les cours de celle de *Jyotiṣa*. L'étude portait sur *Lilāvātī* de Bhāskarācārya et *Vijagaṇita*, un manuel d'algèbre. Vidyasagar fit remplacer ces ouvrages sanskrits par des manuels de mathématiques européennes lorsqu'il devint Directeur du *College*.

A cette époque, le secrétaire du *Sanskrit College*, G. T. Marshall, quitta son poste et fut remplacé par Rasamay Datta, juge au tribunal d'instance de Calcutta, qui n'était pas spécialiste de sanskrit.

Le 10 décembre 1841, signé par Rassomoy Dutt (*sic*) et tous les enseignants du *Sanskrit College*, Vidyasagar reçut un certificat de fin d'études, après douze ans et cinq mois passés dans cet établissement. Il avait déjà reçu le titre de Vidyāsāgara, océan de savoir.

---

<sup>41</sup> B.B. p. 18.

<sup>42</sup> SC. p. 24.

<sup>43</sup> B.S. p. 56.

<sup>44</sup> B.B. pp. 18-19.

Cet exposé de la jeunesse du pandit permet de découvrir la dureté de sa vie personnelle à Calcutta et son opiniâtreté à mener ses études le mieux possible dans le cadre traditionnel du *Sanskrit College* où l'apprentissage était long et rude. L'enseignement reposait sur le « par cœur » et n'offrait aucune possibilité de discussion ni d'ouverture sur le reste du monde. Les changements qu'il apportera, plus tard, modifieront les habitudes de cet établissement dans bien des domaines (*infra*). Le récit de la jeunesse de Vidyasagar est aussi une fenêtre ouverte sur les conditions de vie des membres masculins des familles de brahmanes ruraux qui avaient jusqu'à cette époque put vivre au village en enseignant le sanskrit, grâce à des patronages locaux, mais qui, dès les premières décennies du XIXe siècle, étant bien souvent privés de cette aide, étaient obligés de partir pour Calcutta à la recherche d'un très modeste emploi. Sumit Sarkar parle des « *conditions of extreme genteel poverty* » de cette classe<sup>45</sup>.

---

<sup>45</sup> Sarkar Sumit 'Vidyasagar and Brahmanical Society' in *Writing Social History*, p. 217 et 222-23

## Chapitre 4

### Vie professionnelle

En décembre 1841, trois semaines seulement après la fin de ses études, grâce à l'appui de G. T. Marshall, devenu Secrétaire du *Fort William College*, Vidyasagar se vit offrir le poste de Premier Pandit, *Pradhāna Paṇḍit*, dans cet établissement avec un salaire de cinquante roupies par mois. Il n'avait que vingt et un ans.

#### - Au Fort William College

Cet établissement avait été fondé en avril 1800 par Lord Wellesley pour offrir une formation aux jeunes employés de la Compagnie britannique des Indes Orientales à peine arrivés du Royaume Uni. Ils y suivaient des cours sur les langues, le droit et l'histoire de l'Inde pendant trois ans. S'ils réussissaient à l'examen, à la fin de leurs études, ils étaient nommés juges ou administrateurs dans les districts; s'ils échouaient, ils étaient renvoyés en Angleterre. Les langues enseignées étaient, entre autres, le sanskrit, le persan, le hindi, l'ourdou et le bengali. Vidyasagar dut rapidement améliorer sa connaissance très rudimentaire de l'anglais et apprendre le hindi pour pouvoir corriger les copies d'examens. Avec son opiniâtreté habituelle, il prit des cours d'anglais chaque jour, d'abord auprès de son ami Durgācaraṇa Bandyopādhyāya, qui deviendrait médecin et serait le père de Surendranath Banerjea, fondateur de l'*Indian Association*, puis auprès d'un élève du *Hindu College*. En peu de temps, il fut capable de corriger les copies d'examens de hindi et d'anglais des élèves, et d'écrire très correctement des rapports. Il poursuivait aussi ses études de sanskrit, particulièrement celles de *Sāṃkhya* et des *Purāṇa*. Il est précisé qu'il eut l'occasion de faire connaissance avec des Britanniques importants comme le docteur F. J. Mouat, Secrétaire de l'*Education Council*<sup>46</sup>. Le directeur du *Fort Willam College*, G. T. Marshall, homme de cœur, qui fut un soutien fidèle de Vidyasagar, était ému lorsque de jeunes Anglais, venus en Inde faire carrière, échouaient de peu aux examens et devaient rentrer honteusement en Angleterre. Il souhaitait que Vidyasagar augmentât un peu leurs notes, ce que le jeune employé refusa toujours de faire, révélant ainsi son caractère honnête et intraitable<sup>47</sup>.

Thakurdas travaillait toujours pour un petit salaire. Vidyasagar insista pour qu'il quittât son emploi et retournât vivre dans son village. Il pouvait subvenir aux besoins de toute la famille, lui assura-t-il. En vérité, ce n'était pas très facile. Il envoyait à Birsingha vingt roupies sur les cinquante qu'il gagnait. Avec les trente roupies restantes, il avait du mal à payer le logement et à nourrir, outre lui-même, ses deux frères, cinq cousins et un serviteur de la caste des barbiers, neuf personnes au total. Comme il n'y avait pas de cuisinier brahmane, chacun des membres de la famille, y compris Vidyasagar, faisait la cuisine à tour de rôle. Vidyasagar avait aussi de nombreux élèves qui prirent l'habitude

---

<sup>46</sup> B.B. p. 22.

<sup>47</sup> Bandyopadhyay Chandicharan, ensuite C.B. p. 59.

de venir, le soir, à son domicile pour étudier avec lui le sanskrit. Il ne refusait jamais d'enseigner. C'est à Shobhabazar où Vidyasagar allait améliorer son anglais auprès d'un des petits-fils du *rājā* Rādhākānta Deva (Radhakanta Deb), qu'il rencontra Akṣay Kumār Datta, qui allait devenir son ami. Ce dernier serait bientôt responsable du périodique mensuel *Tattvabodhinī Patrikā*, fondé, en 1843, pour être l'organe de l'association *Tattvabodhinī Sabhā*, qu'avait créée, en 1838, Debendranath Tagore, le successeur de Rammohun Roy au *Brahmo Samaj*.

A cette époque, Vidyasagar fit aussi la connaissance d'un jeune étudiant du *Hindu College*, Rājkr̥ṣṇa Bandyopādhyāya qui décida de quitter cet établissement et d'étudier plutôt le sanskrit sous la direction de Vidyasagar, son voisin. Il suivit la grammaire *Mugdhabodha*, L'instruction des sots, attribuée à Vopadeva, appréciée alors au Bengale malgré sa difficulté. Toutefois, grâce à la pédagogie dont se servit Vidyasagar, il en termina l'étude en seulement dix mois (*infra*).

A cette époque, Lord Hardinge (1785-1856), devenu Gouverneur Général de l'Inde en 1844, visita le *Sanskrit College* et apprit que les élèves n'y étudiaient plus l'anglais et ne trouvaient donc pas de travail depuis que des postes de Juge-pandit avaient été supprimés dans les districts. Le nombre des élèves, de ce fait, y avait beaucoup diminué. Hardinge, par une *Minute* du 10 octobre 1844, avait ouvert aux diplômés du *Muhammedan College* de Calcutta, ainsi qu'à ceux du *Sanskrit College* de Bénarès, la possibilité de postuler pour des postes dans le Gouvernement<sup>48</sup>. Les diplômés du *Sanskrit College* de Calcutta n'y étaient pas autorisés. Plus tard, lors de la visite de Lord Hardinge à cet établissement, Vidyasagar, qui avait rejoint le *Sanskrit college*, osa lui demander de permettre aux élèves de postuler, eux aussi, pour des emplois auprès du gouvernement<sup>49</sup>. Il s'agissait de postes d'enseignants. Les biographes ne manquent pas de souligner la jalousie des autres pandits qui enseignaient au *Sanskrit College* à cause du rôle qu'y jouait déjà Vidyasagar. En 1846, Hardinge fit ouvrir cent écoles où les élèves devaient être enseignés par un pandit. G.T. Marshall fut chargé de recruter ces professeurs parmi les anciens élèves du *Sanskrit College*. Comme sa connaissance du bengali était limitée, il chargea Vidyasagar de faire passer l'examen aux candidats et de choisir les maîtres. A l'époque, le manque de bons manuels en bengali se faisait cruellement sentir. Vidyasagar, conscient de la pénurie de livres de classe, se promit d'en rédiger lui-même (*infra*).

Deux professeurs de grammaire du Sanskrit College moururent. Le Secrétaire de l'*Education Council*, le Dr. F. J. Mouat, demanda à G.T. Marshall de trouver deux pandits compétents pour les remplacer. Marshall recommanda Vidyasagar pour le premier poste mais ce dernier refusa de quitter Marshall qu'il considérait comme son mentor et son bienfaiteur. Vidyasagar proposa qu'un poste de grammaire fût plutôt offert à Tārānātha Tarkavācaspati, un ancien élève du *Sanskrit College* qui était ensuite allé parfaire ses connaissances en grammaire de Pānini et en *Vedānta* à Bénarès. A son retour, il avait ouvert une *catuṣpāthī* à Ambika Kalna et y formait beaucoup d'élèves. On sait, par ailleurs, que ce lettré original faisait du commerce sur une grande échelle. Marshall répondit qu'il fallait d'abord savoir si Tārānātha voulait le poste. Vidyasagar se mit en route immédiatement pour cette ville, sur l'autre rive du Gange. Comme il allait à pied il y arriva le lendemain dans l'après-midi. Il promit au pandit un traitement de

---

<sup>48</sup> John F. Riddick, *History of British India*, p. 47

<sup>49</sup> SC. p. 30-31 ; CC. B. p. 66-67.



quatre-vingt-dix roupies et emporta la lettre de félicitation que Tārānātha avait reçu du *College* pour la montrer à G.T. Marshall. Puis il reprit la route, couvrit à pied et en bateau les soixante kilomètres séparant Kalna de Calcutta et présenta le document à Marshall qui offrit le poste à Tārānātha Tarkavācaspati. Pour le second poste, Rasamay Datta avait en tête la candidature d'un pandit traditionnel qui n'était pas passé par le *Sanskrit College*. Quand il parla de lui au Dr. F. J. Mouat, celui-ci lui conseilla de suivre l'avis de Vidyasagar et de recruter de préférence un ancien élève du *College*, ce qui fut fait. Shambhuchandra fait remarquer que son aîné réussit ainsi à faire recruter d'excellents enseignants au *Sanskrit College*<sup>50</sup>. Ces alliés lui seraient précieux lorsqu'il y serait lui-même à un poste de responsabilité. Biharilal Sarkar raconte la chose un peu différemment mais souligne que cette affaire pour laquelle l'opinion du jeune Vidyasagar compta plus que celle de Rasamay Datta, le Secrétaire du *Sanskrit College*, indisposa quelque peu ce dernier à l'égard de Vidyasagar<sup>51</sup>.

#### - Premier poste au *Sanskrit College*

En 1846, le Secrétaire adjoint du *Sanskrit College* mourut. Le Dr. Mouat, Secrétaire de l'*Education Council*, voulut que fût recruté un pandit connaissant à la fois le sanskrit et l'anglais. Il se plaignit auprès de G.T. Marshall que les deux précédents titulaires n'eussent pas fait progresser l'institution. Il souhaitait offrir le poste à Vidyasagar qui, cette fois, accepta. Vidyasagar quitta ainsi le *Fort William College* où il avait travaillé quatre ans et quatre mois. Ce fut à l'époque où il était employé dans ce *College* qu'il commença à rédiger, à traduire et à éditer des livres pouvant servir de manuels (*infra*).

En avril 1846, à l'âge de vingt-cinq ans, Vidyasagar devint Secrétaire adjoint du *Sanskrit College* avec le même traitement de cinquante roupies. Il ne resta que peu de temps à ce poste et, l'année suivante, il démissionna, non sans avoir proposé et initié certaines des réformes qu'il mènerait plus tard en tant que directeur (*infra*). Sa démission du *Sanskrit College* fut acceptée le 16 juillet 1847. Rasamay Datta, qui jalousait Vidyasagar pour ses excellentes relations avec les autorités britanniques, s'en félicita. Un biographe écrit que ce Rasamay Datta demanda ironiquement à un tiers : « Que va-t-il manger à présent ? » Lorsqu'il apprit cela, Vidyasagar répondit qu'il fallait faire savoir à Datta qu'il mangerait des pommes de terre !

#### - Retour au *Fort William College* et achat de l'imprimerie

Vidyasagar resta sans travail pendant un an et demi, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1849. A ce moment-là, son ami, Durgacharan Bandyopadhyay qui occupait le poste de Commis principal aux écritures, *Head Writer*, et de caissier au *Fort William College*, et qui faisait en même temps ses études de médecine, obtint son diplôme au *Medical College* et décida de se consacrer à la médecine. G. T. Marshall offrit à Vidyasagar ce poste au *Fort William College* à quatre-vingt roupies par mois contre une caution de cinq mille roupies<sup>52</sup>. En outre, c'est en 1847, qu'après avoir pris conseil de son ami et collègue, Madanamohana Tarkālankāra il acheta avec celui-ci, qui devint son partenaire, une imprimerie ainsi qu'un local où entreposer les livres, pour la somme de six cents

---

<sup>50</sup> SC. p. 33.

<sup>51</sup> B. S. p. 91.

<sup>52</sup> B.B. p. 26.

roupies qu'il emprunta. Il donna à cette entreprise le nom de *Sanskrit Press and Depository*. Bien plus tard, Vidyasagar se sépara de son ami et, après arbitrage et partage des avoirs, il resta seul propriétaire<sup>53</sup>. Il parla un jour de cet achat à G. T. Marshall et lui demanda si le *Fort William College* pouvait lui confier quelques travaux pour son imprimerie. Marshall aussitôt lui confia l'édition critique et l'impression du long poème narratif bengali *Annadāmaṅgala*, de Bhāratacandra Rāya. Les exemplaires du texte édité et imprimé seraient destinés aux étudiants anglais du *Fort William College* qui étudiaient le bengali. Marshall s'engageait à en acheter cent exemplaires qu'il paierait six cents roupies. Vidyasagar pourrait ainsi rembourser sa dette et vendre les autres exemplaires au public. C'était une aide inespérée. A l'époque, les imprimeries bengalies et sanskrites étaient encore rares, si l'on fait exception de celles des missionnaires. Par la suite, tous les manuels de *Nyāya*, de *Sāhitya* et de *Darśana* destinés aux bibliothèques du *Fort William College* et du *Sanskrit College* sortirent de cette imprimerie. Comme le public aussi se mit à acheter les livres écrits et publiés par Vidyasagar, l'établissement grandit et rapporta de l'argent. Dans le dépôt, il vendait ses ouvrages et ceux d'autres auteurs. La qualité des caractères d'imprimerie bengalis le préoccupant, il se procura ce qu'il y avait de mieux à l'époque et améliora en les simplifiant ceux qu'il acheta<sup>54</sup>. Sauf quelques rares exceptions, ce n'était pas habituel qu'un pandit se fit homme d'affaires. On peut y voir un signe de la modernité de Vidyasagar.

#### - Retour au *Sanskrit College* en tant que Directeur et démission

A la fin de l'année 1850, le professeur de littérature du *Sanskrit College* renonça à sa charge. Le poste vacant fut proposé à Vidyasagar qui refusa d'abord. Toutefois, le 9 décembre 1850, sur les instances de F. J. Mouat, Secrétaire de l'*Education Council*, il accepta. On lui promit qu'il serait bientôt nommé directeur et aurait les mains libres pour réformer l'institution. Il se retrouva donc au *Sanskrit College* avec un salaire de quatre-vingt-dix roupies par mois. Son action dans cet établissement, ainsi que ses initiatives en faveur de l'instruction vernaculaire, d'abord, des garçons, puis des filles, seront étudiées dans des chapitres séparés.

Le 25 septembre 1858, le gouvernement du Bengale accepta la démission de Vidyasagar du *Sanskrit College* et de ses autres postes officiels, après plusieurs mois de discussions qui feront l'objet de développements ultérieurs dans le chapitre consacré aux relations du pandit avec ses supérieurs britanniques. En quittant volontairement tous ses postes, Vidyasagar se privait d'un traitement de cinq cents roupies par mois, une très grosse somme à l'époque. Sa situation était cependant bien meilleure que lorsqu'il avait quitté son poste au *Sanskrit College* la première fois. Avec son imprimerie et son dépôt, il gagnait environ quatre mille roupies chaque mois.

---

<sup>53</sup> B.S. pp. 119-120.

<sup>54</sup> Dutta Prasun, Bengali Letter-forms : From Vidyasagar to To-day, *The Golden Book of Vidyasagar*, pp. 215-222.

## Chapitre 5

### Activités du pandit après sa démission. Sa maladie et sa mort

Par la suite, le pandit continua de s'intéresser à l'éducation de façon bénévole et indépendante, parfois aussi à la demande des autorités. Il fut le véritable fondateur du *Metropolitan College* qui porte aujourd'hui son nom (*infra*). Il comprit aussi l'importance de la presse en bengali et en anglais pour la formation du public. Le 15 novembre 1858, parut le premier numéro de l'hebdomadaire *Somprakāśa*, La clarté de la lune, orthographié en anglais *Somprakas*, ou *Somprakash*, qu'il avait fondé. Par manque de temps, le pandit ne parvenait pas toujours à le faire paraître chaque lundi, il en confia donc la direction à son ami Dvārakānātha Vidyābhūṣāṇa qui s'acquitta de cette tâche avec succès. Ce journal devint rapidement un des plus prestigieux périodiques de la presse en bengalie. En 1861, après la mort précoce de Harishchandra Mukhopadhyay, propriétaire et brillant rédacteur en chef du *Hindoo Patriot*, ce journal fut acheté, à la demande de Vidyasagar, par Kaliprasanna Sinha qui, peu après, le confia à Vidyasagar. Celui-ci chercha un responsable compétent qu'il trouva en la personne du jeune Krishnadas Pal, jusque là modeste employé de la *British Indian Association*. Inconnu à l'époque, il allait se révéler un journaliste de grand talent.

Le pandit fut aussi à l'origine d'un système d'assurance, le *Hindu Family Annuity Fund* qui vit le jour en 1872 (*infra*).

Sa santé lui causant de graves soucis, Vidyasagar prit l'habitude de quitter Calcutta pour séjourner dans des endroits où le climat était meilleur et où il était moins dérangé par les visiteurs. Il allait d'un lieu de villégiature à un autre, à la recherche d'un endroit où l'air serait moins humide et moins chaud qu'à Calcutta. Il aimait les villes au bord du Gange et passa quelque temps à Chandernagore dans le comptoir français. Il se plaignait que ses visiteurs, souvent des quémandeurs, le suivaient partout où il allait. Toutefois, il se glorifiait de ne pas employer de portier et de laisser pénétrer tous les importuns jusqu'à sa chambre<sup>55</sup>.

Vidyasagar n'avait jamais joui d'une bonne santé. Ses biographes évoquent, dès son arrivée à Calcutta, à l'âge de huit ans, les maladies qui l'obligèrent à retourner à Birsingha pour s'y faire soigner par sa grand-mère et sa mère. Il est vrai que les nuits passées à étudier et son alimentation irrégulière allaient au détriment de son bon état physique. En 1866, il eut un grave accident qui contribua beaucoup à l'affaiblir. Il fut projeté hors de la voiture à cheval dans laquelle il revenait d'Uttarpara, ville proche de Calcutta, où il était allé visiter une école de filles. Il chercha à se soigner par tous les moyens. Il avait d'abord cru en l'allopathie, pour lui-même et pour les autres. Il avait poussé quelques-uns de ses amis à étudier au *Medical College* et à devenir médecins. Il avait aussi ouvert à ses frais des dispensaires à Birsingha et dans bien d'autres bourgs et villages, et avait encouragé ses amis *zamindars* à le faire. Pourtant, il se tourna bientôt

---

<sup>55</sup> *Ibid.* pp. 263-64.

vers l'*āyurveda*, la médecine ayurvédique, et les massages avec les huiles qu'elle recommandait lorsqu'il eut des insomnies pendant sa direction du *Sanskrit College*. Toute sa vie, il continua de se soigner, parfois par la médecine ayurvédique, souvent par l'allopathie, et enfin par l'homéopathie qu'il découvrit quand elle fut introduite à Calcutta par un médecin européen, le docteur Bérigny, en 1868. Le premier homéopathe bengali, Rājendra Datta, (1818-1889) le guérit de maux de tête. C'est pourquoi, il poussa son frère Dinabandhu à apprendre cette méthode de soins. Quand il fut convaincu de la valeur de cette nouvelle thérapie, il encouragea le célèbre médecin, le Dr. Mahendralal Sarkar (1833-1904) à s'y intéresser. Mahendralal Sarkar en devint un praticien renommé à l'époque où sa réputation en tant qu'allopathe était déjà bien établie. De ce fait, sa conversion à l'homéopathie en surprit plus d'un. Vidyasagar, lui-même, s'intéressa vivement à ce système thérapeutique. Il s'acheta des ouvrages sur le sujet et apprit assez de cette méthode pour soigner des malades en distribuant des granules autour de lui. On a retrouvé trois pages écrites de sa main. Il y avait consigné les noms des élèves de la *Metropolitan Institution* qu'il soignait, lui-même, par l'homéopathie. Plus étonnant encore, un journal de quatre-vingt-seize pages, écrit de sa main, donnant les prénoms des malades, les diagnostics et la posologie, ainsi que la durée du traitement, montre qu'il ne prenait pas cette nouvelle méthode thérapeutique à la légère. Cette liste va du 19 septembre 1880 au 13 septembre 1883<sup>56</sup>. Le pandit, convaincu lui-même que l'homéopathie était une méthode à la fois supérieure à l'allopathie et surtout bien moins chère, chercha à la faire connaître autour de lui<sup>57</sup>.

En 1869, Vidyasagar vendit les deux tiers de son imprimerie pour payer ses dettes dues aux frais causés par les mariages de veuves et aussi par les sommes envoyées au poète Michael Madhusudan Datta (*infra*). En 1884, malade, il se détacha complètement de cette entreprise et en vendit le dernier tiers à un ami.

#### - Vidyasagar à Karmatar au Santal Pargana

A partir de 1871, sa santé ne s'améliorant pas, il alla de plus en plus souvent à Karmatar, dans le district de Santal Pargana, au Bihar. Il y acquit une maison et un jardin, comme il l'indiqua dans son testament de 1875. A Karmatar, il vivait au milieu des Santals. Il disait d'eux que c'étaient des hommes simples, travailleurs et honnêtes. Il les aidait et les soignait avec ses granules homéopathiques. Il passait son temps à écrire et à s'occuper de son jardin. Il allait rendre visite aux Santals dans leurs huttes recouvertes de feuillages. Il aimait beaucoup leur façon de parler qui était très familière. Il souhaitait que leurs enfants puissent être instruits, et il ouvrit une école pour laquelle il versait une somme mensuelle. Les Santals étaient très libres avec lui. Vidyasagar leur donnait souvent de la nourriture et de petits cadeaux. Un jour, ce fut un Santal qui arriva chez le pandit pour lui offrir un poulet. Vidyasagar lui montra son cordon sacré pour lui faire comprendre qu'étant brahmane il ne pouvait pas accepter ce don. Devant le chagrin de l'homme, le pandit lui prit le poulet des mains. Subal Chandra Mitra, dans sa biographie de Vidyasagar, insiste sur l'affection du pandit pour ces hommes qui le lui rendaient bien<sup>58</sup>. Le mythe du « bon sauvage » n'est pas absent de ce récit<sup>59</sup>.

<sup>56</sup> Bhowmik Samar, « Homoepath Vidyasagar », *The Golden Book*, pp. 249-52.

<sup>57</sup> B.S. pp. 278-79.

<sup>58</sup> SC.M. pp. 391-93.

Lorsque la maladie chronique de Vidyasagar empira, les médecins, deux praticiens de l'allopathie et un de l'*āyurveda*, qui le soignaient, déclarèrent que les remèdes qu'ils ordonnaient ne pouvaient pas faire d'effet à cause de la grande quantité d'opium que le malade prenait pour soulager ses maux d'intestins. On fit alors venir un *hākim*, spécialiste de la médecine *yunānī*, pour l'aider à abandonner la consommation d'opium. Ses soins eurent, au début, un effet positif mais, deux jours plus tard, un hoquet fit son apparition ainsi que de la fièvre avec des tremblements. Du fait de la prise d'autres drogues pour remplacer l'opium, il délira en parlant des écoles et de la *Metropolitan Institution* qu'il avait fondées. Une jaunisse se déclara, et on renvoya le *hākim*. Deux allopathes bengalis, qui se rendirent à son chevet, décidèrent d'appeler un médecin anglais en consultation. Ce premier praticien ne parvint pas à décider d'un traitement. Il fit venir un confrère qui, après examen, déclara que le malade souffrait d'une tumeur dans les intestins. Il avait en effet des troubles intestinaux depuis de longues années. Tous ces médecins, anglais et bengalis, reconnurent leur impuissance. Un homéopathe fut de nouveau appelé. Comme le hoquet ne diminuait pas, on écrasa des fleurs de tubéreuses qu'on lui fit prendre ! Le hoquet diminua, mais la fièvre réapparut et ne fit qu'augmenter. Le pandit resta conscient jusqu'à la fin. Il voulut refaire son testament mais ne put pas le signer (*infra*). Son fils, à qui son père avait pardonné, ne quittait pas son chevet<sup>60</sup>.

Le 29 juillet 1891, pendant la nuit, Vidyasagar perdit connaissance et rendit bientôt l'âme. Ses intimes placèrent le corps sur un châlit, puis son fils, ses petits-fils, ses frères et ses autres parents le portèrent jusqu'à la *Metropolitan Institution* qui était son œuvre, où ils le déposèrent pendant un moment. Puis, de nouveau, ils reprirent la dépouille sur leurs épaules jusqu'au *ghāt* de Nimtala. Là, sur le champ de crémation, on brûla le corps et on célébra les rites funéraires. Tous les présents allèrent ensuite se baigner dans le Gange et faire les offrandes d'eau aux mânes, *tarpaṇa*, avant de revenir à la maison de la famille, à Badurbagan.

C'est ainsi que se termine, très sobrement, la biographie écrite par Shambhuchandra, le troisième fils de Thakurdas, ce frère qui avait été le plus fidèle assistant du pandit. La première biographie en anglais, au contraire, décrit longuement la foule qui suivit le corps jusqu'au ghat de Nimtala, la crémation sur un bûcher de bois de santal qui fut allumé par Narayan, le fils repentir. La presse anglaise et bengalie de Calcutta, et même d'Allahabad, publièrent des éloges du grand homme. Les écoles et les boutiques de Calcutta fermèrent en signe de respect. Des meetings de condoléance eurent lieu au *Sanskrit* et au *Hindu Colleges*, ainsi qu'à la *Metropolitan Institution*. A l'issue d'une grande assemblée au *Town Hall* de Calcutta, sous la présidence du Lieutenant Gouverneur du Bengale, Charles Elliot (1890-1895), le 27 août 1891, il fut décidé de commander une statue de Vidyasagar qui serait placée devant le *Sanskrit College*. Un 'Comité de dames' fut constitué à la *Bethune School* comportant des femmes hindoues et brahmos. Pour honorer la mémoire du pandit, et en reconnaissance de ses efforts pour répandre l'instruction des filles, des contributions, venues des anciennes élèves de l'école, permirent d'instituer une bourse annuelle destinée à une fille hindoue qui, après avoir réussi l'examen final de l'école, souhaiterait se préparer pour celui d'entrée à l'université.

---

<sup>59</sup> Bhattacharya F. 'Forest and Forest Dwellers in Modern Bengali Fiction', Jeeffery, R. (ed.) *The Social Construction of Indian Forests*, Manohar, 1998, pp. 25-38.

<sup>60</sup> B.S. pp. 367-69.

D'autres assemblées se tinrent au Bengale et dans plusieurs autres régions de l'Inde. Quelques années plus tard, une grande réunion eut lieu à *l'Emerald Theatre* à Calcutta, réunion pendant laquelle Rabindranath Tagore prononça un discours mémorable (*infra*).

## Chapitre 6

### La famille étendue

Cette étude sur le pandit Iswarchandra Vidyasagar voudrait aussi ouvrir quelques perspectives sur sa société et son milieu d'origine. Son entourage familial et sa place dans ce cercle ne peuvent donc pas être passés sous silence, d'autant plus que les mésententes et les incompréhensions au sein de sa famille contribuèrent à assombrir les dernières années de sa vie.

#### - les frères

Vidyasagar avait six frères, dont il était l'aîné, et aussi trois sœurs, ses cadettes. Les quatrième et cinquième frères moururent jeunes, l'un à douze ans, l'autre à huit. Le père les avait envoyés à Calcutta pour faire des études au *Sanskrit College*. Vidyasagar et son père comptaient sur le quatrième, le plus intelligent, disait-on, pour retourner au village, y établir une école de sanskrit et ainsi rendre service aux habitants. On ne sait rien du benjamin, Śivacandra, dont le nom apparaît seulement dans le tableau généalogique reproduit dans la biographie de Vidyasagar écrite par Shambhuchandra, le troisième frère. Il est probablement mort très jeune. Le deuxième frère, Dīnabandhu Nyāyaratna, étudia au *Sanskrit College* et obtint un poste, d'abord au *Fort William College*, puis au *Sanskrit College*, grâce aux recommandations de son aîné. Il semble qu'il supportât assez mal l'autorité de ce dernier qui pesait lourdement sur ses frères (*infra*).

Quant à Śambhucandra Vidyāratna, le troisième de la fratrie, il rédigea en bengali l'importante biographie du pandit, intitulée *Vidyāsāgara-Jīvanacarita* qui fut publiée en 1891. Des détails sur la vie et les travaux de Vidyasagar nous sont connus aussi par les lettres qu'il envoya à Shambhuchandra, ce frère qui fut son homme à tout faire. Le biographe Indramitra reproduit dix-huit de ces missives qui se trouvent aussi rassemblées par Shambhuchandra dans son *Bhramanirāsa*. Vidyasagar, en écrivant ses lettres, mentionne le jour et le mois, mais jamais l'année<sup>61</sup>. Vidyasagar assure à son cadet qu'il est son seul soutien et devra exécuter ses ordres sans jamais prêter l'oreille aux critiques malveillantes des femmes ou des serviteurs ! En retour, il s'engage à ne jamais lui manquer de respect. Plus encore que la correspondance de Vidyasagar avec son père, dont il sera question plus loin, celle de l'aîné à son cadet est essentiellement consacrée à des questions d'argent. Shambhuchandra s'occupe de régler les dépenses des trois écoles que le pandit a établies dans son village : celle de garçons, celle de filles, ainsi que les cours du soir pour les bouviers, sans oublier le dispensaire. Vidyasagar écrit, un jour, qu'il est souffrant et qu'il manque d'argent. Dinabandhu, le deuxième frère, avait promis d'envoyer quarante roupies pour l'école du soir et le dispensaire. On peut en déduire qu'il ne l'a pas fait, dans la mesure où Vidyasagar annonce que, pendant les quatre mois

---

<sup>61</sup> SC. pp. 163-176.

à venir, les pandits qui enseignent à l'école de filles ne toucheront que la moitié de leurs salaires. Ensuite, ils les toucheront de nouveau en entier. En effet, même si, à la fin de sa vie, Vidyasagar ne revint jamais à Birsingha, il n'en continua pas moins d'envoyer l'argent nécessaire à leur maintien. Shambhuchandra doit aussi s'occuper des mariages de veuves. Vidyasagar lui fait parvenir des fonds pour les célébrations éventuelles de ces unions et l'entretien de ces couples que leurs familles rejetaient. S'il a entendu parler de jeunes veuves de bonne famille brahmane, les mariages pourront se faire, écrit-il. Il connaît des jeunes gens prêts à épouser des veuves à leurs frais. Quant à lui, il ne peut plus payer pour ces unions et se contentera de trouver des prétendants. C'est à Shambhuchandra qu'appartient de le faire savoir à tous les intéressés. Souvent, ces derniers sont persuadés qu'une veuve qui se marie à Calcutta reçoit de l'argent et beaucoup de bijoux. Il faut les détromper sur ce point. Le contenu de ces lettres offre un éclairage supplémentaire sur la campagne pour le remariage des veuves (*infra*). Des propos de Dinabandhu, rapportés par Chandicharan, montrent bien que les dépenses excessives de Vidyasagar à propos des mariages de veuves et de ses charités, déplaisaient aux membres de sa famille qui les jugeaient bien inconsidérées. Il n'est pas du tout certain non plus que tous fussent convaincus du bien fondé de cette réforme sociale.

Dans une autre lettre, le pandit écrit qu'il refuse de payer les réparations de la maison de son fils Narayan, mais qu'il paiera les frais du procès concernant l'*āśvattha*, le *ficus*, planté par la grand-mère. Shambhuchandra peut donc l'intenter sans délai (*infra*). Pour le dispensaire, il envoie cinquante roupies dont vingt-cinq pour le salaire du médecin, cinq pour son assistant, dix-huit pour les médicaments et deux pour les faux-frais<sup>62</sup>.

Tous les membres de la famille qui vivaient à Birsingha faisaient cuisine commune et habitaient ensemble suivant le système d'une famille étendue, *joint family*. Toutefois, en 1868-69, après un incendie qui ravagea leur demeure, Vidyasagar décida que le second frère et le troisième, ainsi que son fils, habiteraient séparément et feraient cuisine à part, malgré l'opposition de ses frères, de sa mère et de sa femme. Il donnerait chaque mois une certaine somme d'argent à chacun et ferait vivre ainsi les différents ménages. Il souhaitait éviter les querelles qu'il disait inévitables entre les habitants d'une même maison. Il avait déjà fait construire une demeure pour chacune de ses sœurs. Par la suite, son fils, Narayan eut aussi un toit séparé. Le pandit organisa également une cuisine particulière, avec cuisinier et serviteur, pour les nombreux élèves de l'école de Birsingha qui venaient des villages du district. Ce fut ainsi la fin de la famille étendue au sens strict, mais toutes les dépenses continuèrent d'être à la charge du seul Vidyasagar. Biharilal Sarkar, dans la biographie qu'il consacra au pandit, lui reprocha d'avoir agi ainsi. Selon lui, c'était une preuve de son incompréhension, et même de son hostilité, à l'égard de la famille étendue hindoue, *ekānavartī parivār*. Sarkar consacre un très long paragraphe à ces reproches. Mitra, qui partageait les convictions religieuses de Sarkar, écrivit à son tour : « C'est son manque de compréhension qui l'a poussé à se mêler des coutumes de la société hindoue, ce que prouve le démembrement de sa famille étendue. »<sup>63</sup>

---

<sup>62</sup> IM pp. 459-467.

<sup>63</sup> B.S. pp. 268-69 ; SC.M pp. 316-17.



Ce frère aîné si soucieux du bien-être de ses cadets mais, en même temps, si exigeant en terme d'obéissance, fut bien souvent déçu. La gestion de son imprimerie et dépôt de livres n'alla pas sans difficulté. Après le renvoi de quelques employés malhonnêtes, il confia l'affaire à son ami Rajkrishna Bandyopadhyay, mais il le fit ensuite nommer professeur de sanskrit au *Presidency College (ex-Hindu College)*. Comme il ne parvenait pas à trouver de responsables honnêtes, Vidyasagar, insatisfait de la gestion de son Dépôt, le donna en 1868 à une tierce personne sans même l'avoir mis en vente. Dinabandhu le lui reprocha et décida d'intenter un procès à son aîné pour réclamer sa part de la *Sanskrit Press* et du dépôt de livres. Dinabandhu affirma qu'il possédait la moitié de cette entreprise parce qu'il y avait longtemps travaillé. En fin de compte, l'affaire se régla par arbitrage devant deux juges : Dwarkanath Mitra et Durgamohan Das. Dinabandhu dut abandonner toute revendication sur l'imprimerie et le dépôt, mais, mécontent, il refusa ensuite de recevoir la somme mensuelle que lui versait son aîné. Celui-ci fut obligé de la donner secrètement à sa belle-sœur<sup>64</sup>. Cette affaire affligea Vidyasagar au point qu'il voulut renoncer au monde. Il écrivit à chacun des membres de sa famille pour les avertir de sa détermination (*infra*). Dinabandhu revint ensuite sur sa décision, comme Vidyasagar sur la sienne, et il accepta de nouveau la mensualité que lui versait son frère aîné. Le biographe Chandicharan Bandyopadhyay raconte cette vilaine affaire que le frère biographe avait, dans un premier temps, omis de narrer<sup>65</sup>. Après la publication du récit de la vie de Vidyasagar par Chandicharan, Shambhuchandra décida d'en dire plus sur ce sujet, non sans insister une fois encore sur ses propres rapports, étroits et affectueux, avec son aîné, ce qui lui permettait d'écrire de façon véridique l'histoire de la vie de ce dernier. Selon Biharilal Sarkar, et Subal Chandra Mitra qui reprend sa version, c'est en 1869 seulement que Vidyasagar, bien que très endetté, décida de faire don de son Dépôt à un étranger à la famille parce qu'il était très mécontent de ses employés. Le lendemain de son don, quelqu'un lui offrit dix mille roupies pour acheter ce même Dépôt. Il refusa puisqu'il avait déjà donné sa parole<sup>66</sup>.

Après avoir quitté le *Sanskrit College*, Dinabandhu, le deuxième frère, occupa pendant deux ans le poste de *Deputy Magistrate* à Barisal, au Bengale oriental, poste qu'il avait obtenu grâce à une intervention de son frère aîné auprès du Lieutenant Gouverneur. Il démissionna à la suite d'une discussion avec Vidyasagar, selon Shambhuchandra<sup>67</sup>. Dinabandhu demeura cependant à Barisal où il ouvrit plusieurs écoles. Il fut ensuite nommé *Deputy Inspector of Schools* au Bihar qui faisait alors partie de la *Bengal Presidency*. Puis, il retourna à Birsingha où il soignait les malades à l'aide de ses connaissances en médecine homéopathique. Vidyasagar l'encourageait en lui fournissant livres et médicaments. Ce frère, qui semble avoir eu une forte personnalité, mourut du paludisme avant son aîné. De son vivant, Vidyasagar perdit ainsi quatre frères. Seuls, Shambhuchandra, le biographe, et Īśānacandra, le sixième, lui survécurent. Ce dernier ne fut pas tel que son aîné l'aurait voulu. Il n'hésitait pas à critiquer Vidyasagar et à aller contre sa volonté. En 1865, lorsque Thakurdas, le père, voulut partir pour Bénarès en laissant sa famille au village, à la suite d'un mauvais rêve, Vidyasagar essaya de l'en dissuader, s'inquiétant de le savoir seul, là-bas, sans personne pour le soigner s'il tombait malade, Ishanchandra, au contraire, l'y encouragea, ce qui

---

<sup>64</sup> SC.M. pp. 325-27.

<sup>65</sup> CC.B. pp. 349- 351.

<sup>66</sup> SC. M. p. 347.

<sup>67</sup> SC. pp. 68-69.

irrita fort son aîné<sup>68</sup>. Comme Dinabandhu et même Shambhuchandra, ce jeune frère fit aussi preuve de désobéissance dans l'incident à la suite duquel le pandit quitta son village à jamais.

En effet, en 1869, un incident se produisit qui déplut à Vidyasagar au point de lui faire renoncer pour toujours à se rendre à Birsingha, son village natal, auquel il était, pourtant, très attaché. Le premier pandit d'une école proche de Birsingha, un brahmane, Mucirāma Bandyopādhyāya, décida d'épouser une veuve. Il vint trouver Vidyasagar pour lui demander son aide afin que le mariage fût célébré à Birsingha, les gens de son village étant hostiles aux remariages de veuves. Peu de temps après, les membres d'une famille importante du village d'où le futur marié était originaire, les Hāladhāra, vinrent supplier Vidyasagar de ne pas permettre cette union. Auparavant, ces personnes s'étaient cependant déclarées en faveur du remariage des veuves. Vidyasagar, dit-on, fut ému par leurs prières et donna sa parole que le mariage n'aurait pas lieu dans son village. La raison de l'opposition de ces villageois respectables, *bhadra*, n'est pas révélée dans la biographie de Mitra. Il y est seulement raconté que le second frère du pandit, Dinabandhu, et le sixième, Ishanchandra, organisèrent à Birsingha la célébration du mariage pendant la nuit, sans en parler à Vidyasagar, leur aîné. Lorsque celui-ci l'apprit, le lendemain matin, en entendant les sons de la conque, sa colère fut grande : « J'avais donné ma parole, mais je n'ai pas pu y être fidèle, je vais donc quitter Birsingha pour toujours. Je ne reviendrai plus jamais ici. » Shambhuchandra raconte, lui aussi, l'incident avec un peu plus de précision, ce qui aide à mieux comprendre l'opposition à ce mariage et la réaction de Vidyasagar. Les Haldar, ces villageois 'respectables', vinrent dire à Vidyasagar que le jeune pandit, désireux de se marier avec la veuve, était leur *bhikṣāputra* et que ce mariage leur déplaisait. Le « fils de la mendicité » est un jeune brahmane qu'un homme, dépourvu de fils, adopte, après lui avoir fait rompre son vœu de *brahmacarya* à la fin de la cérémonie de l'initiation, *upanayana*<sup>69</sup>. Cette forme particulière d'adoption donne des droits sur le jeune homme. Les Haldar étaient donc en position de s'opposer à son mariage avec une veuve. Shambhuchandra ajoute que le couple avait obtenu une lettre de Narayan, le fils de Vidyasagar, demandant à son oncle biographe de loger les futurs mariés, ce qu'il avait fait. Vidyasagar, sans connaître tous ces détails, avait promis aux Haldar que le couple serait obligé de quitter sa maison et son village, et qu'il ne serait en rien impliqué dans cette union. Mais quelques habitants de Birsingha, parmi lesquels le deuxième frère, Dinabandhu, toujours un peu rebelle, relogèrent le couple quelque part à Birsingha et firent célébrer, pendant la nuit, la cérémonie de mariage. Lorsque Vidyasagar reprocha à ses frères de l'avoir fait manquer à sa parole, le plus jeune, Ishanchandra, se rebella et dit : « En présence des Haldar, lorsque je vous ai demandé si, selon les *sāstra*, il était permis de célébrer ce mariage, vous avez répondu que vous reconnaissiez que c'était juste et en accord avec les *sāstra*, mais que les Haldar en auraient de la peine. » Ishanchandra poursuivit alors : « Il est condamnable qu'un homme comme vous se tienne à l'écart de toute cette affaire, seulement pour faire plaisir à des individus. » Cette réplique fit violemment réagir le

---

<sup>68</sup> IM p. 389.

<sup>69</sup> SC. pp. 110-111; IM pp. 395-96. Sur le sens de *bhikṣāputra* voir Dās Jñānendramohan, *Bāṅgālā Bhāṣā Abhidāna*, vol. 2, p. 1684. Voir aussi Sen Ashok, pp. 161-62. Les parents du marié avaient autorisé les Haldar, d'une caste inférieure, à donner les premiers l'aumône au jeune brahmane après l'initiation. Ils avaient un droit sur lui. Il est possible aussi qu'il fût leur prêtre officiant, *purohita*. Voir Pandey, R. *Hindu Saṃskāras*, p. 139, et Kane, P.V. vol. 2, 1, pp. 308-309.

frère aîné qui, en colère, annonça solennellement qu'à partir de ce jour, il quittait son village à jamais<sup>70</sup>.

Cet incident, qui reste un peu mystérieux, est révélateur des tensions qui existaient dans la famille et de l'autorité que le pandit exigeait d'exercer sur ses proches mais qui lui était souvent contestée. Dans sa biographie du pandit, Chandicharan a raconté ce grave incident encore un peu différemment et a reproché à Shambhuchandra d'avoir fait porter le blâme sur ses frères, et non sur lui-même. Plus généralement, il l'a accusé de n'avoir pas compris la tâche de réformateur dans laquelle s'était engagé son aîné. Chandicharan s'indignait que ce frère eût traité, après sa mort, son aîné de poltron et qu'il eût écrit qu'il avait fait marche arrière à propos du mariage des veuves dans l'affaire des Haldar. Dans *Bhramanirāsa*, Shambhuchandra s'éleva, une nouvelle fois, avec force, contre l'attitude de Vidyasagar lors de cette affaire. Il tenta également d'expliquer pour quelles raisons il avait, lui-même, eu une attitude défavorable au moment du mariage de Narayan avec une veuve<sup>71</sup>. L'animosité entre les deux premiers biographes était bien réelle. Peu avant sa mort, Vidyasagar eut envie de retourner une fois encore à Birsingha. Le 3 *vaiśākh* 1298 B.S. (mi-avril 1891), il écrivit à son frère Shambhuchandra pour lui annoncer sa venue prochaine. Toutefois, son état de santé ne lui permit pas de quitter Calcutta.

L'incident qui eut pour effet de retenir Vidyasagar loin de son village le marqua profondément. Très émotif, il traversa une période de découragement et de dépression. Une dizaine d'années après la promulgation de la loi sur le mariage des veuves, il écrivit à tous les siens pour leur signifier son retrait des affaires les concernant. En *agrahāyaṇ* 1276 B.S. (mi-novembre-mi-décembre 1869), il écrivit au chef de son village pour prendre congé de lui. Il s'engageait à continuer de payer tous les frais des écoles et du dispensaire, ainsi que les mensualités qu'il accordait à des habitants du village, tant qu'il en aurait la force. Il se déclarait malade de corps et d'esprit, et ajoutait qu'il ne reviendrait plus à Birsingha. Le même jour, il écrivit aussi à sa mère pour lui faire savoir son détachement, *vairāgya*, à l'égard du monde. Il ne voulait garder aucun lien avec la famille et, malade, souhaitait passer ses derniers jours dans la paix. Il lui demandait pardon pour les fautes qu'il avait commises. Il ne manquerait pas de lui faire parvenir ses trente roupies mensuelles. En outre, il enverrait deux cents roupies chaque année pour son père et elle. Leurs rapports seraient uniquement épistoliers. Vidyasagar écrivit aussi à son père, le même jour, pour lui annoncer son détachement du monde « pour diverses raisons ». Il ne voulait plus avoir de contact avec les affaires de la famille, sinon il mourrait bientôt. Il regrettait de n'avoir pas réussi, malgré ses efforts, à rendre heureux tous ses proches. Il admettait, à présent, que c'était impossible et qu'il était donc préférable qu'il se détachât de la famille. Il demandait pardon de ses fautes. Il confessait qu'il avait beaucoup de dettes et qu'il ne pourrait donc pas s'éloigner complètement du monde des hommes aussi longtemps qu'il n'en serait pas libéré. Il assurait son père que tant que celui-ci serait en vie il assurerait ses dépenses. En réponse à une lettre du père regrettant sa décision, Vidyasagar lui écrivit de nouveau en insistant sur les souffrances et les humiliations qu'il avait subies. Son détachement lui apportait le bonheur. Il avait pensé pouvoir éviter cette décision de retrait tant que ses parents étaient en vie, mais : « Tous ont fait preuve d'une telle cruauté à mon égard et m'ont fait subir de telles avanies qu'il ne m'est plus possible de supporter cela plus

---

<sup>70</sup> SC. p. 110-11 ; B.S. p. 292.

<sup>71</sup> SC. pp. 153-54.

longtemps. ... Je suis délivré d'une intolérable souffrance et je fais en sorte de pouvoir vivre l'esprit tranquille. Vous devez donc vous en réjouir et non pas vous en affliger. »<sup>72</sup>

A l'épouse de son fils, il écrivit aussi trois lignes non datées pour prendre congé et lui promettre de continuer à défrayer ses dépenses. Il lui envoyait les cent cinquante roupies habituelles.

#### - Les filles de Vidyasagar et ses gendres

Vidyasagar fut marié par son père en 1834 alors qu'il n'avait que quatorze ans et qu'il était encore étudiant au *Sanskrit College*. Son épouse, Dīnamayī, était âgée de huit ans. En 1867, l'aînée des filles, Hemalatā, épousa Gopālacandra Samājapati. Lorsqu'il mourut du choléra en 1873, à Bénarès, Vidyasagar fit venir auprès de lui, à Calcutta, non seulement sa fille et ses deux petits-fils, mais aussi la mère de son gendre, sa sœur et son frère. Il loua pour eux une maison et prit tous les frais de leur foyer à sa charge. Comme sa fille Hemalata suivait le modèle de vie des veuves, mangeant de la nourriture végétarienne et prenant un seul repas par jour, son père fit de même. Il observa même pendant quelque temps, le jeûne complet du onzième jour, *ekādaśī*. Désolé du chagrin inconsolable de sa fille, Vidyasagar lui confia, pour la distraire, la responsabilité complète de son ménage. Il lui appartenait d'en gérer les dépenses et de tenir les comptes. On peut donc penser qu'elle avait reçu une certaine instruction. Elle demeura la maîtresse de sa maison toute sa vie. La question de son remariage ne semble pas s'être posée. Il est vrai qu'elle avait eu deux enfants et ne le souhaitait pas. En fait, dans la pensée de Vidyasagar, la possibilité d'un second mariage devait être offerte, avant tout, aux très jeunes veuves sans enfant, particulièrement à celles qui étaient toujours restées vierges, *akṣatayoni*. P.V. Kane rappelle cette possibilité<sup>73</sup>. Cette réserve ne fut cependant jamais formulée. Elle aurait semblé encourager les mariages d'enfants. Toutefois, ce furent souvent de très jeunes veuves que l'on remaria.

Vidyasagar voulut élever et éduquer les deux fils d'Hemalata de façon telle qu'ils ne ressentent pas la perte de leur père. Bien qu'il prît grand soin de ses deux petits-fils qu'il éleva auprès de lui, l'aîné Sureshchandra lui en voulut de son autoritarisme. Lorsque son grand-père ne lui permit pas de se rendre en Angleterre pour y étudier, il dit à sa mère : « Si mon père avait été en vie, est-ce que j'en aurais parlé à ton père ? »<sup>74</sup> Au Bengale et en Inde du nord, au moins, il n'est pas vu d'un bon œil de vivre dans sa famille maternelle qui n'a, en principe, aucune autorité sur les enfants de sa fille. Le pandit instruisit lui-même ses deux premiers petits-fils en sanskrit, puis en anglais. Il s'occupa d'eux autant que l'eût fait un père, c'est pourquoi la rancune de Sureshchandra le blessa profondément. Plus tard, Sureshchandra se fit un nom dans le journalisme. Il édita la revue littéraire *Sāhitya*, Littérature, et fut un des critiques les plus acerbes du poète Rabindranath Tagore.

La seconde fille de Vidyasagar, Kumudinī, épousa Aghoranātha Caṭṭopādhyāya. Le pandit apprécia beaucoup ce gendre qui occupait un modeste poste dans l'administration en dehors de Calcutta. Les deux autres filles, Binodinī et Śaratkumārī, se marièrent aussi dans des familles de brahmanes. L'époux de Binodini, Sūrya Kumār

---

<sup>72</sup> IM pp. 398-401.

<sup>73</sup> Kane, P.V. *History of Dharmasāstrā*, vol. 3, p. 931.

<sup>74</sup> B.S. p. 318.

Adhikārī, diplômé de l'université, fut le préféré de son beau-père. Vidyasagar l'obligea à quitter un poste d'enseignant à la *Hare School* pour un autre à la *Metropolitan Institution*. Il fit de lui le Secrétaire, puis le Directeur, en 1876, de cet établissement qu'il avait fondé. Malheureusement, ce gendre le déçut, et il le renvoya en 1888. Vidyasagar avait, en effet, trouvé un déficit de trois mille roupies dans les comptes de l'institution. Il remplaça son gendre sur le champ et ne fit plus confiance à personne pour s'occuper de la *Metropolitan Institution*. Il s'obligeait à y aller, lui-même, chaque jour et supervisait toute l'activité de l'établissement<sup>75</sup>. Pour sa fille, épouse de ce Surya Kumar, et leurs enfants, l'histoire ne s'arrêta pas là. Une des filles de Surya Kumar écrivit, dans le magazine *Brahmavidyā*, bien des années plus tard, les succès étonnants obtenus par les élèves de la *Metropolitan Institution* pendant que son père en était directeur. Elle raconta un songe que son père avait fait. Il avait rêvé qu'il était obligé de quitter son poste, pour une raison non précisée, et de s'éloigner de Calcutta, avec toute sa famille, à la recherche de difficiles moyens d'existence. Le rêve se réalisa point par point, ajouta-t-elle. Il est clair qu'elle en voulait à son grand-père<sup>76</sup>. Le quotidien anglais *Statesman* du 21 mars 1888 raconte différemment le départ de Surya Kumar de la *Metropolitan Institution*. Selon ce journal, Vidyasagar décida, alors que son gendre était déjà en place depuis douze ans, de nommer un comité directeur composé des principaux enseignants. Cette décision rendit l'exercice de l'autorité du directeur difficile, car elle compliquait sa position face à ses professeurs qui, bien que ses subordonnés, étaient membres du comité directeur. Surya Kumar préféra ne plus se rendre à l'institution qu'il était supposé diriger. En 1890, Vidyasagar nomma directeur un des professeurs<sup>77</sup>.

La benjamine de ses filles, Śāratkumārī épousa Kārtikacandra Caṭṭopādhyāya. Le couple vécut chez Vidyasagar. Le pandit eut plus de vingt petits-enfants dont, nous dit-on, il appréciait beaucoup la compagnie. Fidèle à ses idéaux, qui rejetaient les mariages d'enfants, il maria ses filles à un âge plus avancé que ne le voulait la coutume et les *śāstra*. Śivanātha Śāstrī raconte qu'une de ses filles qui l'accompagnait dans une de ses visites à Vidyasagar, s'inquiéta de l'accueil qu'elle recevrait du pandit. Elle avait, en effet, seize ans et n'était pas encore mariée. Elle avait peur que le pandit en fût fâché. Lorsqu'il apprit sa crainte, Vidyasagar l'informa que ses filles étaient encore plus âgées qu'elle au moment de leurs mariages<sup>78</sup>. Toutefois, le pandit n'hésitait pas à remarier de très jeunes veuves.

#### - La mère

Bhagavatī, la mère de Vidyasagar, soutenait son fils aîné dans toutes ses entreprises. Vidyasagar avait pour elle une profonde vénération. Elle l'encouragea vivement à trouver dans les *śāstra* la possibilité de remarier les veuves et, malgré les critiques hostiles de la majorité des membres de la société hindoue, elle ne changea jamais d'opinion. Elle partageait, par ailleurs, les croyances des membres de sa caste et de sa région. Elle vénérât toutes les divinités et célébrait le vœu, *vrata*, de *Subacānī* (Śubhacaṇḍī), déesse qu'elle pensait capable de protéger ses fils qui vivaient loin d'elle. Elle faisait célébrer aussi les rites au bénéfice des ancêtres. Une fois par an, elle organisait la fête de *Jagaddhātrī*, autre nom de la déesse *Durgā*, dans sa demeure. Quand

<sup>75</sup> Ibid. p. 360-61.

<sup>76</sup> IM p. 366, d'après 'Vicitra Svapan Darśan, *Brahmavidyā, bhādra* 1327.

<sup>77</sup> Adhikari S.K. *Vidyasagar and the Regeneration of Bengal*, pp. 80-81.

<sup>78</sup> IM, p. 566.

elle était à Calcutta, elle ne manquait pas d'aller au temple de *Kālī*. En même temps, elle semble avoir été très large d'esprit en ce qui concernait les règles de caste. Un jour où Vidyasagar avait invité dans leur demeure de Birsingha un jeune administrateur anglais en poste dans la région, la mère du pandit, heureuse de savoir que le visiteur comprenait le bengali, cuisina pour lui et le servit de ses mains. Puis, elle resta en face de lui, pendant tout son repas, assise sur une chaise. Cette attitude était surprenante pour une hindoue de haute caste. Le *Saheb*, lui-même, en fut fort étonné. Il est dit aussi qu'elle se rendit chez le peintre anglais Hudson pour qu'il fit son portrait<sup>79</sup>.

Bhagavati était aussi très compatissante et mettait au-dessus de tout autre devoir le service du prochain. Vidyasagar lui demanda, un jour, s'il valait mieux dépenser six ou sept cents roupies, une fois par an, pour célébrer un culte divin, une *pūjā*, ou bien aider chaque mois les pauvres du village avec cette somme. « Si les villageois pauvres peuvent manger chaque jour, répondit-elle, il n'est pas nécessaire de célébrer ce culte. Je serai très heureuse que tu donnes chaque mois un peu d'argent pour les habitants du village. »<sup>80</sup> A la suite d'un incendie qui détruisit entièrement leur maison de Birsingha pendant son sommeil et celui d'un de ses fils - tous deux heureusement échappèrent à la mort - le pandit accourut au village. Contemplant le désastre, il voulut emmener sa mère à Calcutta avec lui mais elle refusa en disant qu'elle ne voulait pas abandonner les pauvres qu'elle nourrissait chaque jour.

En 1869, Vidyasagar envoya sa mère à Bénarès - le nom *Kāśī* sera utilisé par la suite - auprès de son époux *Ṭhākurdās* qui y résidait de façon permanente depuis 1865. Elle passa plusieurs jours dans la ville sainte avant de partir en pèlerinage dans la région. Quand elle revint elle déclara à son époux qu'elle trouvait plus utile de vivre au village, où elle s'occupait de tous les pauvres gens, que dans cette ville sainte. Elle croyait ne pas mourir bientôt. Plus tard, il serait donc temps pour elle de revenir finir ses jours à *Kāśī*. Elle reprocha à *Thakurdas* d'être allé dans la ville où il est bénéfique de mourir bien avant d'être proche de sa fin. Il aurait mieux fait de demeurer dans son village et d'y faire le bien. Elle l'assura qu'elle mourrait avant lui. Elle retourna donc à Birsingha où elle se levait à l'aube et se mettait à cuisiner pour les pauvres qu'elle nourrissait de ses mains. Quant à elle, son repas était très léger. Elle ne manquait pas de préparer aussi le régime spécial des malades du dispensaire et les repas des enfants accueillis chez eux pour qu'ils puissent aller à l'école. Elle servait elle-même tout ce monde. Lorsqu'elle alla à *Kāśī* avec trois de ses fils pour soigner, une fois encore, son mari malade, elle demanda à Vidyasagar d'y pourvoir à la nourriture de femmes âgées sans ressources. Bhagavati resta deux mois à Bénarès après le retour de son fils aîné à Calcutta. Le dernier jour du mois de *caitra*, le 12 avril 1871, elle y mourut du choléra en laissant derrière elle son époux et une nombreuse famille. Plus encore qu'à son habitude, Vidyasagar pleura abondamment. Selon les règles et la coutume, il accomplit les cérémonies funéraires de sa mère au bord du Gange et fit don d'une vache en santal. Pendant une année, il mangea de la nourriture végétarienne, qu'il cuisinait lui-même, et prit un seul repas, le soir. Il renonça à ses sandales en cuir et à son parapluie. Abandonnant son lit, il prit l'habitude de se coucher à même le sol<sup>81</sup>.

Deux ans avant sa mort, Vidyasagar voulut rendre un dernier hommage à sa mère. Il avait été obligé de fermer l'école de Birsingha à la suite d'une épidémie de paludisme

---

<sup>79</sup> Borthwick, M., *The Changing Role of Women in Bengal 1849-1905*, pp. 258-59.

<sup>80</sup> SC. p. 197.

<sup>81</sup> SC. p. 116.

qui avait décimé enseignants et élèves. La maladie l'empêchant d'y aller lui-même, il chargea son frère d'ouvrir l'école de nouveau. Shambhuchandra eut cette fois le courage d'avancer quelques faibles protestations : ses fils étaient malades, il avait beaucoup d'ennemis dans la région à la suite des procès à propos de l'arbre de la grand-mère. L'école avait, avant tout, besoin d'un bâtiment pour fonctionner de façon indépendante. Vidyasagar n'abandonna pas son projet de réouverture pour autant. L'année suivante, en 1890, il engagea cinq instituteurs, dont un de ses neveux, et ouvrit de nouveau l'école de Birsingha en lui donnant, cette fois, le nom de sa mère Bhagavati<sup>82</sup>. Le neveu ne se montrant pas à la hauteur de la tâche, il confia le soin de l'école à Shambhuchandra qui recruta cinq instituteurs de plus. Le nombre des élèves augmenta parce que l'école était gratuite et bien administrée. Les villageois d'alentour, jaloux, se plaignirent de Shambhuchandra auprès de Vidyasagar qui renouvela sa confiance à son frère. Celui-ci poussa le pandit à faire construire des bâtiments pour l'école de garçons et celle de filles, pour le dispensaire qu'il fallait rouvrir aussi et pour l'école du soir destinée aux jeunes gardiens de troupeaux occupés pendant la journée. Vidyasagar fit enregistrer les écoles sous le nom de *Bhagavatī Vidyālaya* auprès de la direction de l'Instruction publique. Il donna des terrains et de l'argent pour la construction des bâtiments. A cette époque, les écoles de Birsingha comptaient quatorze enseignants, et toutes les dépenses étaient payées régulièrement par le pandit. Tel fut son dernier hommage à sa mère, une remarquable femme sans nul doute<sup>83</sup>.

#### - Le fils

Le fils unique de Vidyasagar, Nārāyaṇa, ou Nārāyaṇacandra, l'aîné de ses enfants, naquit le 14 novembre 1849. Il se rendit coupable d'errements dont la nature n'est pas dévoilée. A plusieurs reprises, Vidyasagar avait reproché à son père de gâter de façon excessive Narayan ainsi que le plus jeune frère du pandit, Ishanchandra, qui, lui aussi, s'avéra indiscipliné. Les fautes de Narayan furent suffisamment graves pour que le père se fâchât avec son fils, refusât de le voir pendant de longues années et le déshéritât formellement dans son testament de 1875 (*infra*). A cette époque, il envoya une lettre à un certain Shashibhushan Sinha dans laquelle il écrivait à propos de son fils : « Narayanbabu aussi est devenu, à présent, un homme important. Il cherche par tous les moyens à se faire connaître comme quelqu'un qui déteste son père. Si ce n'était pas le cas, il ne s'emploierait pas à faire le contraire de ce que nous faisons, mon père et moi. C'est avec beaucoup de chagrin que j'ai quitté le village. » Un mois plus tard, dans une autre lettre, il s'exprimait de nouveau sur son fils : « Śrīyuta Nārāyaṇa Bandyopādhyāya, qui est connu pour être mon fils, est extrêmement indiscipliné et suit un mauvais chemin. Pour cela et pour d'autres raisons, j'ai rompu tout lien avec lui. »<sup>84</sup> Cette rupture eut lieu deux ans environ après le mariage de Narayan avec une veuve, c'est-à-dire vers 1872. Narayan eut quatre enfants : trois filles et un fils. Même quand il était fâché avec son fils, Vidyasagar avait conservé l'habitude de donner de l'argent en cachette, de temps à autre, à sa bru. Entre 1878 et 1885, il écrivit au moins six lettres à sa belle-fille dans lesquelles il mentionnait des envois d'argent, ainsi que plusieurs lettres à ses petits-enfants, faisant montre à leur égard de beaucoup d'affection<sup>85</sup>. Plus tard, Narayan souhaita se réconcilier

---

<sup>82</sup> B.S. p. 361.

<sup>83</sup> SC. p. 131-32.

<sup>84</sup> IM. p. 391-93.

<sup>85</sup> *Ibid.* pp. 469-71.

avec son père. Il lui écrivit une lettre pitoyable le 30 jyaiṣṭha 1295 B.S. (milieu de juin 1887). Il lui demandait pardon pour ses fautes et plaidait pour avoir une place dans sa maison comme serviteur ou même comme chien qui garderait sa porte. Il mettait en avant la souffrance de son fils qui ne voyait pas son grand-père. Vidyasagar, si compatissant envers tout un chacun, pourquoi ne l'était-il pas à l'égard de son fils unique ? Il promettait de bien se conduire à l'avenir. Après avoir reçu cette missive, le pandit accepta de recevoir chez lui son fils avec femme et enfants. Un mois après le décès de Dinamayi, sa mère, le 10 août 1888, Narayan envoya une seconde lettre à son père dans laquelle il pleurait la mort de sa mère et se réjouissait que son père l'eût accepté après quatorze années de séparation. Le ton est, une fois encore, pitoyable. Il se disait prêt à tout pour servir son père : faire son lit, épousseter ses sandales, préparer sa pipe. Lorsqu'il voyagerait il porterait ses bagages<sup>86</sup>. Quand le pandit se fut réconcilié avec son fils, ils vécurent ensemble et, pendant la dernière maladie de Vidyasagar, Narayan était près de lui pour le soigner.

Cette attitude du fils prodigue n'était probablement pas désintéressée. Après la mort du pandit qui n'avait pas pu refaire son testament, Narayan se disputa avec son oncle Shambhuchandra, ainsi qu'avec son propre fils, à propos de l'héritage. A partir de 1895, une série de lettres, écrites par son oncle à diverses autorités administratives et judiciaires, montre que Narayan conserva les mauvaises habitudes que son père avait condamnées en son temps. Lorsqu'il eut, en fin de compte, hérité, après un procès fait à son fils, il chercha par tous les moyens à se soustraire aux obligations financières inscrites dans le testament, concernant, par exemple, l'école que Vidyasagar avait établie à Birsingha au nom de sa mère et que Shambhuchandra avait longtemps administrée. Il changea le nom de l'école de *Bhagavatī Vidyālaya* en *Ṭhākurdāsa Vidyālaya* espérant ainsi ne pas avoir à verser les cent roupies mensuelles inscrites à cet effet dans le testament. L'oncle demanda l'avis des hommes de loi du gouvernement qui affirmèrent que le changement de nom n'enlevait pas l'obligation de paiement. Narayan, au grand chagrin de son oncle, dilapida en peu d'années l'héritage paternel<sup>87</sup>. Shambhuchandra, le 13 mai 1893, porta le jugement suivant sur son neveu : « Il est de notoriété publique dans la société de ce pays (*native*) que ses sentiments envers son père sont tels que ce n'est pas exagéré de dire qu'il est prêt à voir tous les nobles restes et souvenirs laissés par son illustre père disparaître l'un après l'autre. »<sup>88</sup> Il faut, malgré tout, mentionner, à la décharge du fils, que la vente des livres du pandit, seule source de revenus, avait diminué avec le passage du temps.

#### - L'épouse

L'épouse du pandit, Dīnamayī, occupe très peu de place dans les récits biographiques concernant Vidyasagar. Il semble bien que ce fût le cas aussi dans la vie du pandit. Elle naquit en 1826. Son père était un homme riche qui jouait un rôle important dans son village et qui avait du caractère. Elle avait huit ans quand, en 1834, elle épousa Vidyasagar qui en avait quatorze. Il ne désirait pas se marier si tôt mais n'osa pas s'opposer à son père. Dinamayi n'était pas instruite quand elle fut mariée, et il semble qu'elle ne reçut aucune éducation par la suite non plus, Thakurdas ne voulant pas que ses filles et belles-filles fussent instruites. Vidyasagar, qui établit plus de trente

---

<sup>86</sup> Ibid. note 384, pp. 407-08.

<sup>87</sup> Guha Arabinda (ed.) *Unpublished letters of Vidyasagar*, 1971, pp. 203-236.

<sup>88</sup> *Ibid.* p. 207.



écoles pour les filles, ne paraît pas s'être soucie de son instruction. Était-ce pour ne pas désobéir à son père ? Sa loyauté envers son père l'emportait parfois sur ses convictions. Pieuse, Dinamayi suivait fidèlement les règles et les usages d'une épouse de brahmane. Elle poursuivit de longues années l'observance d'un vœu, *vrata*, particulièrement exigeant. Subal Chandra Mitra écrit qu'elle était une parfaite maîtresse de maison hindoue. Il est dit aussi que, fille chérie de son père, elle avait développé une forte personnalité et un caractère bien trempé. Lorsque Vidyasagar commença sa vie professionnelle en 1841, elle demeura à Birsingha sous l'autorité de sa belle-mère. Contrairement à Bhagavati, la mère du pandit, elle n'appréciait guère, semble-t-il, le zèle réformateur de son époux. Il fallut attendre 1849 pour que Dinamayi, âgée de vingt-trois ans, donnât naissance à leur premier enfant, un fils, Narayan. Depuis quelques années, au moins, cette apparente stérilité avait dû lui être reprochée. Le 12 *agrahāyaṇ* 1276 B.S. (novembre 1869), Vidyasagar avait écrit à son épouse la seule lettre qui a été préservée. Elle est peu amène et reste, pour nous, énigmatique : « J'ai épuisé le désir de jouir de la vie domestique, *saṃsāra*, je ne désire plus rien à ce sujet. Surtout maintenant étant donné mon état mental et physique... A présent, je prends congé de toi à jamais, et si j'ai commis quelques erreurs ou si je t'ai donné quelque cause de mécontentement, je te prie humblement, de me pardonner. Ton fils est capable, il prendra donc soin de vous autres. Les arrangements que j'ai pu faire pour assurer vos dépenses quotidiennes, s'ils sont poursuivis intelligemment, permettront de pourvoir aisément à tous vos besoins. J'ai une dernière requête : que tous les sujets (de conflit) soient traités avec un peu de patience, sans quoi tu en pâtiras personnellement et tu feras souffrir les autres. »<sup>89</sup> Il y a là une allusion assez claire aux malentendus familiaux et au caractère bien affirmé de l'épouse. Le même jour, il avait écrit à sa mère qui était aussi à Birsingha. Il exprimait le même désir de quitter le monde de la famille, mais il lui proposait de venir le rejoindre et de vivre avec lui si elle en avait envie<sup>90</sup>.

A cause de leur fils, indiscipliné et rebelle, les relations entre mari et femme se détériorèrent au fil des années, semble-t-il. Dinamayi paraît avoir reporté beaucoup de son affection sur ce fils qu'elle ne réussit pas, malgré tout, à maintenir dans le droit chemin. Lors du mariage de Narayan avec une veuve, Shambhuchandra, qui se trouvait au village, fut mis au courant avec retard des noces de son neveu à Calcutta. Il ne s'y rendit donc pas. Il fut toutefois chargé d'en informer les autres membres de la famille, dont la mère du jeune homme ! Quand, deux ans plus tard, Vidyasagar se brouilla avec son fils qu'il déshérita dans son testament de 1875, Dinamayi en ressentit une grande peine. En cachette, elle donnait souvent de l'argent à Narayan et mettait en gage ses bijoux pour lui apporter de l'aide, ce qui irritait Vidyasagar. Elle fut très malheureuse de la mésentente entre le père et le fils et semble s'être tenue émotionnellement éloignée de son époux pour le restant de sa vie. Elle demeura à Birsingha et ne le rejoignit qu'en 1876 quand la maison de Badurbagan fut construite à Calcutta. Elle avait passé, semble-t-il, plus de quarante années loin de lui. A cette époque encore, il avait souhaité vivre seul dans sa nouvelle demeure en compagnie des livres de sa bibliothèque mais, une seconde maison n'étant pas prête à recevoir le reste de la famille, il se résigna à habiter avec ses filles, ses gendres, ses petits-enfants et, probablement aussi, sa femme.

Dinamayi mourut à Calcutta, le 13 août 1888, à l'âge de soixante-deux ans, après une assez longue maladie. Quelques instants avant sa mort, elle se frappa le front avec le

---

<sup>89</sup> *V.R.*, vol. 2, p. 1355.

<sup>90</sup> *Ibid.* p. 1354.

poing, geste qui, au Bengale, signifie généralement que l'on accuse son destin des malheurs de sa vie. C'est précisément sur le front, *kapāla*, que le Dispensateur, *Vidhātā*, vient écrire la destinée du nouveau-né. Mais le biographe Subal Chandra Mitra explique que, dans ce cas, ce geste exprimait sa douleur de l'absence de son fils dans ses derniers instants et demandait pardon pour lui à son père. Lorsque Hemalata vint dire à Vidyasagar que sa mère mourante faisait ce geste, le pandit qui n'était donc pas à son chevet, répondit à sa fille que le souhait de sa mère serait satisfait et qu'elle ne devait avoir à ce sujet aucune inquiétude. Dinamayi mourut apaisée..

Il semble bien que Vidyasagar, au cœur si tendre, aux larmes si faciles, lui qui avait écrit un texte émouvant sur la mort de la petite fille de son ami Rajkrishna Bandhyopadhyay, *Prabhāvatīsambhāṣaṇa*, Conversation avec Prabhāvatī,<sup>91</sup> n'eût qu'un seul amour féminin dans sa vie, sa mère, pour qui il éprouva une véritable adoration. Très jeune, il avait été ému par la condition féminine et a fait ensuite tout son possible pour la soulager, mais son épouse n'éveillait en lui aucune tendresse. En 1850, il avait écrit dans le périodique *Sarvasubhakarī* un article sur les mariages d'enfants. Il y déplorait l'absence de véritable amour, *praṇaya*, entre les époux mariés trop jeunes<sup>92</sup>.

#### - Le père

Vidyasagar avait un très grand respect et un immense amour pour son père, Thakurdas. Celui-ci, pourtant, l'avait élevé avec une grande sévérité, le battant durement dans son enfance et le forçant à cuisiner et à veiller tard pour étudier. Plus tard, il continua d'exercer son autorité aussi longtemps qu'il le pût. Lorsqu'il décida de s'établir à Kāśī, en 1865, Vidyasagar s'engagea à subvenir à ses besoins très généreusement. La décision de Thakurdas fut la conséquence d'un rêve dans lequel il avait vu Birsingha transformé en un terrain de crémation. A son réveil, effrayé, il fit venir l'astrologue et lui montra son horoscope. C'était Vidyasagar qui était concerné, prédit ce dernier. Il allait tomber sous l'emprise de *Śani*, la planète Saturne. Bouleversé, Thakurdas ne voulut plus demeurer à Birsingha et s'en alla vivre seul à Kāśī<sup>93</sup>. On peut aussi penser que Thakurdas préféra s'éloigner des conflits que la campagne pour les mariages de veuves soulevait dans le village et toute la région.

Lorsque Vidyasagar apprenait que son père était tombé malade à Kāśī, il accourait pour le soigner, cuisinait pour lui, le faisait manger et mangeait ses restes comme s'il s'agissait de ceux d'une divinité. Après le repas, il lui lisait le *Mahābhārata*, ou bien lui faisait raconter tout ce qu'il savait sur leurs ancêtres. Il demandait à Shambhuchandra de noter les souvenirs de leur père à propos des noms, lieux, conduite, usages et personnalités de leurs arrières-grands-pères, grands-pères paternels et maternels, puis de lui envoyer ses notes à Calcutta. Il fit ensuite usage de ces renseignements dans son autobiographie. Lorsqu'il se trouvait à Kāśī, Vidyasagar allait lui-même faire le marché pour nourrir son père. Il se disait heureux de pouvoir le faire.

Il ne faisait rien sans demander l'avis de Thakurdas. Il lui dit un jour que ses revenus avaient diminué, à la suite de sa mésentente avec le nouveau Lieutenant Gouverneur George Campbell (1871-1874). Celui-ci avait, en effet, décidé de supprimer

---

<sup>91</sup> *V.R.*, vol. 2, pp. 1303-07.

<sup>92</sup> La traduction française de ce texte *Bālyāvivāher Doṣa* se trouve en annexe.

<sup>93</sup> *SC*. p. 89.

le poste de professeur de *Smṛti* au *Sanskrit College* et prétendu que c'était avec l'accord de Vidyasagar (*infra*). Lorsque celui-ci avait protesté, Campbell s'était fâché et avait ordonné au département d'instruction publique d'acheter en moins grande quantité les manuels écrits par le pandit, ce qui diminua beaucoup ses revenus. Vidyasagar demanda donc à son père ce qu'il devait faire, car tous ceux à qui il donnait une certaine somme mensuelle seraient mécontents s'il la réduisait. Le père lui conseilla de diminuer plutôt le montant de ce qu'il lui accordait, à lui et à ses frères<sup>94</sup>.

Un jour, Vidyasagar demanda à son père ce qu'il pensait de l'idée de faire construire une maison à Calcutta pour lui et les siens. Il vivait toujours dans des locations, lui dit-il, et il lui était pénible de déplacer sa bibliothèque chaque fois qu'il déménageait. Thakurdas l'encouragea à acheter un terrain et à se faire bâtir une demeure. Vidyasagar emménagea dans sa nouvelle maison pendant l'hiver 1876-77. Il avait décidé qu'il y mettrait sa bibliothèque et y vivrait seul. Sa famille serait logée à proximité dans une autre maison. Mais cette dernière ne fut pas prête à temps et, finalement, toute la famille s'installa avec lui. Hemalata, sa fille aînée qui était veuve, et la plus jeune, Saratkumari, s'occupèrent des tâches ménagères. Quand Saratkumari fut mariée, l'année suivante, Vidyasagar garda le jeune couple auprès de lui et instruisit son gendre lui-même<sup>95</sup>.

La correspondance de Vidyasagar avec son père, qui donne un éclairage supplémentaire sur leurs relations, est reproduite par Indramitra dans sa biographie. Il précise qu'il l'a obtenue du fils d'Ishanchandra, le benjamin des frères. Il s'agit d'une soixantaine de lettres, malheureusement non datées, ou portant seulement parfois les jours et les mois, sans les années. Vidyasagar y fait preuve d'un très grand respect pour Thakurdas et se soucie beaucoup de sa santé. En effet, le père qui réside à Kāśī y est la plupart du temps seul et doit faire ses courses et sa cuisine. Vidyasagar donne brièvement aussi des nouvelles de sa propre santé. Il se déplace constamment entre Calcutta, Burdwan, Karmatar. L'essentiel de la correspondance est voué aux envois d'argent que le fils fait à son père. Ces sommes étaient destinées à Thakurdas, mais aussi aux nombreux habitants de Kāśī que le pandit aidait de ses deniers. La mère de son ami défunt, Madanamohan Tarkālaṅkāra, figure régulièrement parmi les récipiendaires. Dans plusieurs de ces lettres, Vidyasagar se réjouit que son père ait fait appel à des brahmanes du Maharashtra pour réciter le *Veda* et prendre part aux repas pour les obsèques ainsi que pour les rites annuels en souvenir de ses deux grands-mères et de son grand-père (*infra*). Tous ces rituels et festins se faisaient à ses frais<sup>96</sup>.

Thakurdas mourut à Kāśī, le 12 avril 1876. Vidyasagar pleura comme un enfant, ce qui ne manqua pas de surprendre les témoins de la scène. Le lendemain, il tomba lui-même malade. Son père avait laissé un testament dans lequel il demandait que son fils aîné fît célébrer les premiers rites funéraires, *ādyāśrāddha*, à Kāśī, et y offrît un repas aux brahmanes du Maharashtra et du nord de l'Inde (*infra*). Il devait ensuite aller à Gaya accomplir les rituels d'usage. Le troisième frère, Shambhuchandra, interrogea ces brahmanes pour savoir ce qu'il fallait faire étant donné que Vidyasagar était tombé malade. Ceux-ci lui conseillèrent d'emmener immédiatement le pandit à Calcutta pour l'y faire soigner. Il reviendrait plus tard, en bonne santé, pour organiser le repas des brahmanes en l'honneur de leur père. Les obsèques, *aurdhvadaiḥika kṛtya*, furent donc

---

<sup>94</sup> SC. p.122-23.

<sup>95</sup> B.S. p. 355.

<sup>96</sup> IM. pp. 433-458.

célébrées le dixième jour. Plus tard, Vidyasagar retourna à Kāśī. Il y accomplit la volonté paternelle et nourrit les brahmanes. Avant le départ de Thakurdas pour Kāśī, Vidyasagar avait fait faire son portrait par le peintre anglais Hudson<sup>97</sup>. En fait, il fit faire le portrait de ses deux parents par cet artiste, et il les accrocha dans sa chambre.

#### - La grand-mère paternelle

Shambhuchandra raconte encore une anecdote qui montre l'extraordinaire dévotion de Vidyasagar à l'égard de sa grand-mère paternelle, Durga. Il y consacre un long développement. Il s'agit de la préservation d'un arbre, un *ficus religiosus*, un *aśvattha*, planté par Durga à Birsingha. Le pandit reprocha, un jour, à son frère de ne pas veiller sur cet arbre et lui ordonna d'aller l'arroser au moins une fois par an, le mois prévu par la coutume. La grand-mère avait fait acheter le terrain sur lequel avait été planté cet arbre, mais des parents éloignés en revendiquèrent la propriété et intentèrent un procès à ce sujet qu'ils perdirent. Néanmoins, la dispute continua. Vidyasagar, qui n'avait jamais voulu aller en justice pour défendre ses intérêts personnels, n'hésita pas à intenter un second procès pour défendre les droits de sa famille sur le grand *ficus* planté par la grand-mère et sur le terrain qui l'entourait<sup>98</sup>.

#### - Le testament de Vidyasagar

En 1875, seize ans avant sa mort, le pandit avait rédigé son testament au plus fort de la querelle avec son fils. Il ne le fit pas figurer dans le document et le priva de tout héritage, ce qu'il prit la peine de préciser dans un codicille.

Lorsque Vidyasagar fit son testament, il n'était âgé que de cinquante-quatre ans. Toutefois, sa santé était mauvaise, et il était persuadé qu'il ne vivrait plus longtemps. Il nommait trois exécuteurs testamentaires : Beṇi Mādhava Mukhopādhyāya, un de ses neveux, fils d'une de ses sœurs, son ami Kālicaraṇa Ghoṣa, et Kṣīrodanātha Siṃha. C'était à eux, écrivait-il, qu'il appartiendrait de réaliser ses dues et de payer ses dettes. Ils pourraient aussi modifier ou arrêter le paiement des sommes mentionnées. Ce testament est un long document, écrit en bengali, dans lequel sont énumérés les très nombreux bénéficiaires des largesses du pandit sous la forme de mensualités. Les bénéficiaires sont divisés en deux groupes. Dans le premier sont mentionnés les membres de sa famille proche et, en tête, figure Ṭhākurdāsa, le père, encore vivant à l'époque, à qui seraient versées cinquante roupies mensuelles. Les trois frères du pandit toujours en vie: Dīnabandhu Nyāyaratna, Śambhucandra Vidyāratna et Īśānacandra Bandyopādhyāya, recevraient quarante roupies chacun. Venaient ensuite ses trois sœurs qui percevraient dix roupies chacune. Son épouse Dīnamayī, mentionnée ensuite seulement, recevrait trente roupies. Les quatre filles de Vidyasagar auraient chacune quinze roupies, ainsi que sa belle-fille, l'épouse de son fils, Bhavasundarī. Une petite-fille du côté de son fils, et une du côté d'une fille, ainsi que ses deux petits-fils, Sureścandra et Yatīndranātha, recevraient quinze roupies chacun. La femme de son jeune frère, Ishanchandra, devrait toucher dix roupies ainsi que la belle-mère de son jeune frère (?), la belle-mère et la belle-sœur de sa fille aînée. A partir de là, trois bénéficiaires, encore plus lointainement apparentés, devraient recevoir trois roupies chacun. Vidyasagar

---

<sup>97</sup> SC. p. 159.

<sup>98</sup> *Ibid.* pp. 127-28.

mentionnait encore sept autres personnes avec des montants allant de trois à deux roupies.

Le deuxième groupe de bénéficiaires comptait encore onze personnes, et les sommes variaient de dix à deux roupies<sup>99</sup>. Il y avait trente-deux personnes dans le premier groupe et treize dans le second. Il ajoutait ensuite la liste de ses dépenses récurrentes qu'il faudrait continuer à assumer : cent roupies pour l'école de Birsingha, cinquante pour le dispensaire, trente pour les orphelins et les nécessiteux du village et, enfin, cent pour les mariages de veuves. A l'époque, il ne mentionnait ni l'école de filles ni celle du soir. Si ses trois serviteurs étaient encore en vie à sa mort, ils devraient toucher trois cents roupies chacun. Vidyasagar faisait ensuite la liste de ses biens : un tiers de l'imprimerie *Sanskrit Press*, ainsi que les livres qu'il avait déjà rédigés et publiés. Il citait quinze ouvrages en bengali, six en sanskrit et deux en anglais. Il ajoutait ceux dont il avait acquis les droits : *Śīśuśikṣā* en trois parties de Madanamohana Tarkālaṅkāra et *Kulīnakulasarvasva* de Rāmanārāyaṇa Tarkaratna. Il y ajoutait *Kādambarī* et le *Rāmāyaṇa* de Vālmiki qu'il avait imprimés. Il mentionnait ensuite les ouvrages de sa bibliothèque en sanskrit, bengali, hindi, persan et anglais. Les visiteurs qui se sont rendus chez lui ont témoigné de la richesse de sa bibliothèque en ouvrages superbement reliés. A l'époque de la rédaction du testament, il ne possédait aucune maison à Calcutta, mais son bungalow et son jardin à Karmatar, au Santal Pargana, figuraient dans la liste de ses possessions. Il précisait encore qu'il ne laissait rien à celui qui était connu comme son fils parce qu'il était extrêmement indiscipliné et suivait un mauvais chemin<sup>100</sup>. Des trois exécuteurs, il n'en resta bientôt plus qu'un seul, Ksirodanath Sinha. Le neveu, Benimadhav Mukhopadhyay, mourut avant son oncle, et Kalicharan Ghosh refusa la responsabilité de l'exécution du testament.

Lorsque Vidyasagar mourut, en 1891, il n'avait plus aucune dette. Chez lui et à sa banque, il y avait près de vingt mille roupies. Toutefois, au moment du testament, il avait moins d'argent. A mesure que ses gains augmentaient il augmentait aussi le montant de ses dons occasionnels, ainsi que le nombre des bénéficiaires de ses mensualités. Certains de ceux qui figuraient dans le testament décédèrent avant le pandit<sup>101</sup>.

Après la mort de Vidyasagar, son petit-fils, le fils de Narayan, Pyārīmohana Bandyopādhyāya, intenta un procès à son père devant la Haute Cour. Il semblerait que Vidyasagar, réconcilié avec son fils, eût désiré modifier son testament en sa faveur, mais qu'il ne l'avait pas fait. Pyarimohan, s'appuyant sur le testament de 1875, qui rejetait son père, se déclara seul héritier de son grand-père. Les juges de la Haute Cour n'acceptèrent pas les arguments du petit-fils. Il fut reconnu que, selon la loi hindoue, le codicille par lequel Vidyasagar annulait les droits de son fils était nul et non avenu, car il était impossible de déshériter un fils unique. Narayan fut donc réaffirmé dans ses droits à l'héritage paternel. Indramitra reproduit l'arrêt de la Haute Cour<sup>102</sup>. Le 31 août 1892, le périodique *Sambāda Prabhākara*, rendit compte de l'issue du procès. Le journal se réjouissait de la décision des juges<sup>103</sup>. Narayan dilapida cet héritage rapidement comme son oncle Shambhuchandra l'avait craint.

---

<sup>99</sup> SC. pp.182-187 ; SCM. pp. 396-401.

<sup>100</sup> IM pp. 427-431 ; SC. *Bhramanirāsa*, pp. 182-187.

<sup>101</sup> SC. p.189.

<sup>102</sup> IM p. 736.

<sup>103</sup> *Ibid.* p. 432.





## **Troisième partie**

### **Vidyasagar réformateur et fondateur d'écoles**



## Chapitre 1

### La réforme du *Sanskrit College*

Un *Sanskrit College* avait été établi à Bénarès en 1792 par Lord Cornwallis et celui de Calcutta l'avait été en 1824. A l'époque où Vidyasagar y commença sa carrière, les autorités penchaient plutôt pour la suppression de cet établissement qui avait été fondé au temps révolu où les « Orientalistes » dominaient dans les cercles dirigeants. La querelle entre les « Orientalistes » et les « Anglicistes » s'était déchaînée à propos du type d'enseignement que les autorités devaient promouvoir dans leurs possessions indiennes. Pendant un temps, les uns et les autres étaient en nombre égal au *Committee of Public Instruction*. Horace Hayman Wilson était alors le plus vigoureux défenseur de l'enseignement des langues sanskrite et arabe, et de leurs littératures. Toutefois, après l'accession de Lord Bentinck au poste de Gouverneur Général, en 1828, et la *Minute* de Macaulay en 1835, les Anglicistes sortirent vainqueurs de cette longue querelle. L'enseignement que le gouvernement de l'Inde britannique pensait devoir promouvoir, en considération de ses intérêts à court terme – la formation d'employés de rang subalterne – et de sa « mission civilisatrice », était celui de la littérature et des sciences européennes par l'intermédiaire de la langue anglaise. Les moyens financiers attribués à l'éducation dans le sous-continent ne devaient plus être dépensés pour le maintien des établissements transmettant des savoirs « orientaux ». Vidyasagar, alors étudiant au *Sanskrit College*, s'était vu privé de la petite bourse qu'il recevait quand les sommes allouées au *College* avaient été réduites de moitié entre 1835 et 1841. Soixante-dix étudiants avaient alors envoyé une pétition au Gouverneur-Général pour que ces bourses fussent revalorisées<sup>104</sup>. Bien que le Gouverneur-Général Auckland (1836-1842), dans sa *Minute* de 1839, eût réintroduit quelques-unes des anciennes subventions, sanctionnées avant 1835 pour les établissements orientalistes, et eût garanti la pérennité de ces derniers, la prééminence accordée aux écoles et aux *colleges* où étaient enseignées les sciences et les littératures européennes par le moyen de l'anglais, demeura une constante de la politique britannique à l'égard de l'éducation en Inde<sup>105</sup>. Le *Sanskrit College* eut plusieurs fois à prouver son utilité et à défendre son existence (*infra*) Ce *College* avait été établi pour que les savoirs qu'ouvrait la connaissance de la langue sanskrite fussent conservés par les brahmanes selon la tradition. Cet établissement, fondé par des Britanniques, et qui faisait donc partie du système d'éducation colonial, mais qui avait gardé des façons de *ṭol* et de *catuṣpāthī*, semblait de moins en moins utile à mesure que le temps passait et que certains colonisateurs, eux-mêmes, devenus linguistes et traducteurs, commençaient à dominer ces connaissances, au moins dans la mesure de leurs besoins en tant qu'administrateurs et juges. Le nombre des élèves du *Sanskrit College* était en constante diminution, tandis que ceux du *Hindu College* qui enseignait en anglais les savoirs occidentaux étaient en nombre croissant. De surcroît, les études étaient plus longues dans le premier, et les

---

<sup>104</sup> Sen A, p. 17, citant Kerr et Sharp.

<sup>105</sup> Ghosh Suresh Chandra *The History of Education in Modern India 1757-1986*, 1995, pp. 20-48.

élèves, à la sortie, avaient beaucoup de mal à obtenir un emploi. Il fallait donc trouver au *Sanskrit College* une autre raison d'être et une plus large utilité qui fut adaptée à une certaine modernité. C'est donc avec son *alma mater* que Vidyasagar commença son œuvre de réformateur. Il allait y faire des changements importants dans les habitudes des enseignants et des élèves, dans l'admission de ces derniers, dans les programmes et dans la pédagogie. Il fit ces réformes de 1846 à 1847 en tant que Secrétaire adjoint, puis de 1851 à 1858, d'abord comme professeur de littérature, puis en tant que directeur. Il comprit les enjeux, pour le *Sanskrit College* et pour ses étudiants, de la préférence gouvernementale pour l'enseignement en anglais et à l'occidentale. Le pandit avait, toutefois, une visée qui allait au-delà de la préservation du *Sanskrit College* et des études sanskrites. Son but était de mettre la connaissance du sanskrit au service du développement de la langue bengalie et de faire en sorte que les élèves sortant du *Sanskrit College* fussent d'excellents professeurs de bengali dans les écoles de toute la province. Il souhaitait aussi y réintroduire l'étude obligatoire de l'anglais et en faire, à la place du sanskrit, la langue d'enseignement des mathématiques.

En 1846, le Secrétaire adjoint du *Sanskrit College* mourut. Le Dr. Mouat, Secrétaire de l'*Education Council*, voulut que fût recruté un pandit connaissant à la fois le sanskrit et l'anglais. Il souhaitait offrir le poste à Vidyasagar. G.T. Marshall écrivit une lettre de recommandation pour Vidyasagar qui se terminait ainsi : « Dans l'ensemble, je considère qu'il réunit à un point exceptionnel de grandes compétences, de l'intelligence, de l'industrie, une bonne disposition et un caractère hautement respectable. »<sup>106</sup> Cependant, le jeune pandit n'accepta pas facilement le poste qui lui était proposé. Il répondit qu'il préférerait toujours travailler à *Fort William College* auprès de Marshall. Finalement, il accepta à condition que son deuxième frère, Dīnabandhu Nyāyaratna, qui était aussi diplômé du *Sanskrit College*, prît sa place au Collège de Fort William. Vidyasagar craignait de ne pas s'entendre avec Rasamay Datta, le Secrétaire, et si c'était le cas, il démissionnerait. Sa famille aurait alors à souffrir d'un grave manque d'argent, il serait donc souhaitable qu'il y eût au moins un membre de la fratrie qui eût un gagne-pain. Il assura Marshall que son frère était aussi savant que lui. G.T. Marshall accepta le marché et recruta Dinabandhu<sup>107</sup>. Vidyasagar quitta ainsi le *Fort William College* où il avait travaillé quatre ans et quatre mois.

En avril 1846, à l'âge de vingt-cinq ans, Vidyasagar devint Secrétaire adjoint du *Sanskrit College* avec le même traitement de cinquante roupies. Il ne resta que peu de temps à ce poste et, l'année suivante, en juillet 1847, il démissionna.

Dès qu'il fut en place au *College* pour la première fois, Vidyasagar se mit aussitôt au travail pour y introduire plus de discipline. Professeurs et élèves devaient arriver le matin à 10h 30. Beaucoup de pandits respectables se présentaient avec du retard. Les montres et horloges n'étaient pas encore d'usage courant. Vidyasagar prit l'habitude de se tenir à la porte de l'établissement, chaque matin, pour attendre les enseignants. Peu à peu, le nombre des retardataires diminua. La soumission de tous à un horaire fixe fut une première innovation<sup>108</sup>. Sous sa supervision, ni les enseignants ni les élèves ne pouvaient s'absenter sans permission. Il était interdit à un professeur de somnoler en classe et à un élève de l'éventer ! Les élèves ne pouvaient plus aller chez le jardinier (aux

<sup>106</sup> B.B. p. 23.

<sup>107</sup> SC. p. 37 ; B.S. p. 111.

<sup>108</sup> L'importance du temps d'horloge, à l'époque, est soulignée par Sumit Sarkar dans « Kaliyuga, Chakri and Bhakti » dans *Writing Social History*, pp. 309-310.

toilettes ?) tous ensemble. On peut penser que le jeune Secrétaire adjoint avait été le témoin admiratif de la discipline qui régnait très probablement au *Fort William College* !

Vidyasagar introduisit pour les étudiants des trois classes une nouvelle méthode d'enseignement de la grammaire sanskrite qui raccourcissait la durée d'étude. Ce fut sa *Sam̐skṛta vyākaraṇer upakramaṇikā*, Introduction à la grammaire sanskrite, publiée en 1851. Il fit aussi expurger des textes de littérature au programme les passages licencieux ! Il divisa le *College* en deux sections : *junior* et *senior*. Les classes de grammaire, de littérature et de rhétorique constituèrent la section *junior*, et celles de *Nyāya*, de *Vedānta* et de *Smṛti* la section *senior*. Les élèves trouvaient la grammaire ennuyeuse et, faisant montre de paresse, échouaient aux examens. Vidyasagar introduisit des examens mensuels et changea la méthode d'enseignement. Il modifia aussi la façon d'enseigner l'arithmétique et l'algèbre dans la classe de mathématiques et d'astronomie.

L'année qui suivit l'introduction des premières réformes, les résultats des étudiants furent bien meilleurs, et le Docteur Mouat fut satisfait. Vidyasagar qui avait préconisé la fermeture du *College* pendant les deux mois d'été, partit pour son village de Birsingha, à pied, comme il le faisait toujours, parfois même en portant ses bagages sur la tête.

Peu après la prise de fonction de Vidyasagar, Jayagopāla Tarkālaṅkāra, célèbre professeur de littérature, mourut. Rasamay Datta offrit ce poste à Vidyasagar. C'était aussi une façon de l'empêcher de poursuivre ses premières réformes qui bouleversaient les habitudes du *College*. Vidyasagar, voulant, au contraire, mener à bien les changements qu'il jugeait indispensables, refusa et suggéra que Madanamohana Tarkālaṅkāra, son ancien condisciple, fût recruté à sa place. Pendant la vacance, Sarvānanda Nyāyavāgīśa faisait le cours, mais il somnolait pendant la classe et prisait de façon continue. Les étudiants se moquaient de lui. De plus, il se contentait de réciter les commentaires de Mallinātha sans en donner ni le sens ni la charge émotionnelle, *bhāva*. Il n'en expliquait pas non plus la syntaxe. Les élèves se plainquirent auprès du Secrétaire adjoint, Vidyasagar, qui transmit leurs griefs au Docteur. F. J. Mouat. Beaucoup pensèrent que le pandit avait lui-même excité les étudiants contre « ce vieux brahmane » pour mettre son ami d'enfance à sa place. Le vieux Nyāyavāgīśa s'en alla de lui-même quand il sut que l'ordre de confier le poste à Madanmohan avait été donné. Le gendre de Madanmohan, Yogendranātha Vidyābhūṣaṇa, dans l'ouvrage qu'il consacra à son beau-père, bien des années plus tard, minimisa autant que faire se peut, la portée de l'appui reçu de Vidyasagar<sup>109</sup>. C'est un exemple, parmi bien d'autres, de la jalousie des proches du grand pandit. L'occasion se retrouvera de souligner à nouveau la vindicte de ce Vidyābhūṣaṇa (*infra*).

Vidyasagar donna sa démission de Secrétaire adjoint le 16 juillet 1847, plusieurs de ses décisions n'ayant pas été acceptées par Rasamay Datta, le Secrétaire. A la fin de l'année 1850, sur les instances de ce même F. J. Mouat, Secrétaire de l'*Education Council*, il accepta le poste de professeur de littérature, de nouveau vacant, avec la promesse d'être bientôt nommé Directeur.

Dans les premiers jours de décembre 1850, le Docteur Mouat demanda à Vidyasagar de rédiger un premier rapport sur le fonctionnement du *Sanskrit College*, à

---

<sup>109</sup> CC. B. p. 78.

peine y avait-il pris son poste de professeur de littérature. Le 16 décembre 1850, le pandit envoya ce rapport en anglais qui est reproduit par Subal Chandra Mitra dans sa biographie du pandit<sup>110</sup>. Il suggérait diverses mesures de redressement qui furent très appréciées par les autorités britanniques. Rasamay Datta comprit alors qu'il n'avait plus la confiance de ces dernières qui souhaitaient confier à un autre la responsabilité des affaires du *College*. Il présenta donc sa démission. F. J. Mouat ajouta, en l'acceptant, qu'il aurait à passer la main au Pandit Iswar Chandra Vidyasagar. Auparavant, le *Sanskrit College* était administré par un Secrétaire, assisté d'un Secrétaire adjoint. Vidyasagar fut nommé *Principal*, c'est-à-dire Directeur, et le poste d'*Assistant Secretary* fut aboli. Le traitement du nouveau directeur, nommé en janvier 1851, fut fixé à cent cinquante roupies par mois. Vidyasagar écrivit lui-même l'historique de sa nomination et le publia dans la préface de la onzième édition de sa traduction du *Vetālapañcaviṃśati*<sup>111</sup>. Entre 1851 et 1853, Vidyasagar entreprit une grande réforme de cet établissement d'enseignement.

### - Les premiers changements

Suite à son premier rapport de décembre 1850, il en écrivit un second, en avril 1852, beaucoup plus concis que le premier, qui mettait en valeur ses perspectives pédagogiques résolument novatrices. Il écrivait : « La création d'une littérature bengalie éclairée devrait être le premier objectif de ceux qui sont chargés de la supervision de l'éducation au Bengale. Cette littérature ne peut pas être créée par les efforts de ceux qui ne sont pas compétents pour rassembler les matériaux issus des sources européennes et pour les présenter dans un bengali élégant, expressif et idiomatique. Un style bengali élégant, expressif et idiomatique ne peut pas être à la disposition de ceux qui ne sont pas de bons connaisseurs du sanskrit. De là découle la nécessité de faire en sorte que les érudits en sanskrit soient de bons connaisseurs de la langue et de la littérature anglaises. »<sup>112</sup> Il demandait aussi que fût introduite au *Sanskrit College*, l'étude de l'histoire, des mathématiques occidentales, et non sanskrites, et de ce qu'il appelait la philosophie naturelle pour la section *junior*. Pour les élèves plus âgés, il voulait y ajouter les disciplines suivantes : *Moral and Mental Philosophy (sic)*, *Logic and Political Economy*.

Dans son rapport de décembre 1852, Vidyasagar reprenait des passages de celui qu'il avait écrit deux ans plus tôt. Dans ce dernier, il prenait en compte chaque section et chaque classe, une par une, en commençant par celle de grammaire. Il voulait raccourcir d'un an les cinq années passées à étudier cette matière. Il faisait une critique de la grammaire *Mugdhabodha*, qui était, selon lui, difficile à comprendre et incomplète. La brièveté était, pensait-il, le but principal que son auteur Vopadeva s'était fixé. Il proposait que les étudiants apprennent les règles fondamentales du sanskrit par le moyen du bengali. Ils étudieraient ensuite des morceaux choisis extraits de l'*Hitopādeśa*, du *Pañcatantra* et des épopées, le *Rāmāyaṇa* et le *Mahābhārata*. Ceci prendrait deux ans. Il recommandait ensuite l'étude de *Siddhānta Kaumudī* de *Bhattojīdīkṣita* qu'il considérait comme étant la meilleure grammaire sanskrite parmi celles qui existaient. En 1851, il avait publié lui-même, sous le titre *Samśkrta Vyākaraṇer Upakramaṇikā*, une introduction à la grammaire sanskrite qui était restée longtemps manuscrite. Elle devait permettre une maîtrise plus rapide des premières notions grammaticales à partir de la

<sup>110</sup> SC.M. pp. 118-31.

<sup>111</sup> CC. B. pp. 82-83.

<sup>112</sup> IM, appendix 5, pp. 652-655.

langue vernaculaire. En outre, il souhaitait que les étudiants lisent *Raghuvamśa* et des extraits de *Bhāttikāvya* et de *Daśakumāra Carita*. Il composa lui-même des morceaux choisis, intitulés *Rjupāṭha*, Textes simples, qu'il publia en quatre parties entre 1851 et 1853 (*infra*). Chandicharan Bandyopadhyay, dans sa biographie, insiste sur l'importance du travail accompli par Vidyasagar pour la diffusion de la langue et des textes sanskrits au Bengale<sup>113</sup>.

Pour la classe de littérature, *Sāhitya*, dans laquelle l'élève passait deux ans, le rapport ne proposait que peu de changements aux treize œuvres prescrites qui incluaient depuis le poème *Kumārasambhava* jusqu'à la prose de *Kādambarī*. Vidyasagar portait un jugement sur chacune de ces treize œuvres, car il supposait que les membres de l'*Education Council* ne les connaissaient pas toutes. Les étudiants devaient aussi s'exercer à la traduction du bengali en sanskrit et vice-versa, ainsi qu'à la composition dans les deux langues.

Pour la classe de rhétorique, *Alaṅkāra*, qui durait aussi deux ans, il suggérait l'étude de *Kāvya prakāśa* de Mammata qu'il jugeait supérieur à *Sāhitya Darpaṇa* de Viśvanātha. Il proposait aussi *Daśarūpaka* de Dhanañjaya. Il donnait les raisons de ses choix de façon très brève et lucide.

La classe de *Jyotiṣa* ou Classe de mathématiques, comme il l'appelait, devait, selon lui, être grandement modifiée. *Lilāvati* et *Vijagaṇita* étaient au programme. L'étude de ces ouvrages, qui sont en vers, demandait beaucoup de temps pour peu de profit, jugeait-il. Selon Vidyasagar, il fallait traduire en bengali des manuels anglais d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie. Seulement après les avoir étudiés, les élèves pourraient tirer quelque profit de l'étude de *Lilāvati* et de *Vijagaṇita*. Il faudrait ensuite poursuivre la traduction en bengali d'ouvrages anglais de plus haut niveau, ainsi que celle d'un traité simple d'astronomie. Ces traductions en bengali seraient très utiles ensuite pour les instituteurs dans les écoles. Les cours donnés par le professeur de mathématiques, une fois modifiés, devraient être suivis par les élèves des classes de *Sāhitya* et d'*Alaṅkāra*, mais aussi par ceux de *Nyāya* et de *Smṛti*.

Pour ces quatre premières classes qui formaient la section *junior* du *College*, Vidyasagar souhaitait introduire aussi des lectures amusantes et pratiques en bengali : sur les animaux et les plantes, l'imprimerie, la navigation, les tremblements de terre, la Muraille de Chine, les abeilles, etc. Il n'oubliait pas de prescrire l'ouvrage des frères Chambers sur les rudiments du savoir ainsi que le livre de morale qu'il avait lui-même traduits et publiés ! Pour la classe d'*Alaṅkāra*, il voulait ajouter la lecture d'essais sur la morale, la politique et la littérature, ainsi que des éléments de philosophie naturelle. L'effort que faisait ce pandit pour introduire davantage de connaissances « occidentales » dans son *Sanskrit College* était, pour l'époque, très nouveau et significatif. Les pandits à l'ancienne manière et les partisans d'un hindouisme traditionnel ne pouvaient que s'y opposer.

Dans la section *senior* venait d'abord la classe de *Smṛti*, qu'il appelait *Law Class*, dans laquelle les étudiants restaient trois ans. Des sept ouvrages prescrits jusqu'alors, Vidyasagar voulait n'en garder que six. Très brièvement, il indiquait leur sujet et l'intérêt qu'ils présentaient. A propos de *Manu Samhitā* qui venait en premier, il écrivait : « Les *Lois de Manu* sont la plus haute autorité en ce qui concerne la loi hindoue. Il y est

---

<sup>113</sup> CC.B. p. 89-90.

traité des lois sociales, morales, politiques, religieuses et économiques. C'est une sorte d'index de la société hindoue des temps anciens. » Il pensait qu'il fallait garder aussi *Mitākṣara*, (Texte) aux syllabes (dûment) mesurées, de Vijñāneśvara, *Vivādacintāmaṇi*, Le joyau idéal de la controverse, par Vācaspati Mīśra, *Dāyabhāga*, La portion (relative à) l'héritage, *Dattakamīmāṃsā*, L'investigation sur (le droit d') adoption, par Nandapaṇḍita et *Dattacandrikā*, Le clair de lune de l'adoption. Ce dernier ouvrage, ajoutait-il, était en usage au Bengale. Il rejetait vingt-six des vingt-huit traités de Raghunandana, intitulés *Aṣṭāvīṃśati Tattva*, car, écrivait-il « bien qu'ils soient utiles pour les brahmanes en tant que classe de prêtres, ils ne conviennent pas du tout pour un cursus académique. » Le rejet des traités de Raghunandana, qui, dans le Bengale du XVIe, étaient allés dans le sens d'un renforcement de l'orthodoxie avec tous ses interdits, se comprend aisément chez un pandit réformateur tel que Vidyasagar. Il précisait que l'étude des autres ouvrages mentionnés permettrait aux élèves d'acquérir une compétence dans la loi hindoue de toutes les parties de l'Inde, et pas seulement de celle en usage au Bengale.

Ses critiques à propos de la classe de *Nyāya*, la logique, et les souhaits qu'il formulait pour son amélioration sont aussi très révélateurs. Ils permettent d'approcher l'homme et l'intellectuel dans sa profonde originalité. Il écrivait : « Le système *Nyāya* de philosophie traite principalement de logique et de métaphysique et, à l'occasion, touche des sujets concernant la chimie, l'optique, la mécanique, etc. La même description s'applique plus ou moins aux autres systèmes, exception faite de la *Mīmāṃsā* et de *Pātañjala* (*sic*). Ces ouvrages traitent respectivement des cérémonies religieuses et de la contemplation abstraite de la divinité. »<sup>114</sup> La *mīmāṃsā* est l'exégèse du *Veda*, et ce qu'il appelle *Pātañjala* renvoie au yoga et à l'auteur présumé des *Yogasūtra*. Vidyasagar citait ensuite les dix ouvrages au programme et faisait une très brève description de chacun d'eux. A propos d'*Anumānacintāmaṇi*, Le joyau de la déduction, de Gaṅgeśopādhyāya, il déclarait : « Son raisonnement est similaire à celui des scolastiques du Moyen-Âge en Europe. Ce traité est ce que Bacon appellerait une 'toile d'araignée de connaissance' (*a cobweb of learning*). L'étude de cet ouvrage présente d'insurmontables difficultés »<sup>115</sup> Il s'agit, sans doute, de *Tattvacintāmaṇi*, Le joyau de la vérité, du logicien Bengali Gaṅgeśvara. Vidyasagar critiquait ainsi le style abscons et diffus de presque tous les auteurs, sauf peut-être, celui de Vācaspati Mīśra dans son *Tattvakaumudī*, Le clair de lune de la vérité. Il proposait que cette classe de *Nyāya*, soit appelée plutôt classe de *Darśanaśāstra*, c'est-à-dire de philosophie, et qu'elle soit ouverte aux autres systèmes considérés comme orthodoxes. Il souhaitait que soient introduits à la place de trois ouvrages de *Nyāya*, les textes suivant : *Sāṃkhyapravacana* (*bhāṣya*) de Vijñānabhikṣu, un commentaire sur l'exposé du *Sāṃkhya*, les *Pātañjala Sūtra* sur le *Yoga*, *Pañcadāśī*, Les quinze (chapitres) par Mādhava, qui est un exposé du *Vedānta* shankarien, et enfin *Sarvarasasaṃgraha*, probablement mis pour *Sarvadarśanasamgraha*, brève description par Mādhava de quinze doctrines philosophiques ou religieuses. En proposant l'introduction de ces ouvrages, le pandit élargissait le champ des connaissances philosophiques des élèves jusqu'alors limitées. Il terminait par un jugement général qui est très révélateur de sa pensée : « La durée d'étude au *Sanskrit College* est de quinze ans. L'étudiant est supposé avoir une connaissance parfaite du sanskrit à la fin de cette longue période. Mais on ne peut pas être considéré comme l'ayant acquise si l'on n'est pas familier avec tous les systèmes philosophiques qui prévalent en Inde. Il est vrai que la plus grande partie des systèmes philosophiques hindous ne s'accordent pas avec les

<sup>114</sup> SC M. p. 126.

<sup>115</sup> *Ibid.* p. 127.

idées avancées des temps modernes. Toutefois, il est indéniable que leur connaissance est absolument nécessaire à un bon lettré en sanskrit. Si le Conseil adopte les suggestions que je vais faire dans la partie suivante de mon rapport à propos du département d'anglais, lorsque les étudiants arriveront à la classe de *Darshana*, ou classe de philosophie, les connaissances qu'ils auront acquises en anglais leur permettront d'étudier la philosophie européenne moderne. Ils auront amplement la possibilité de comparer leurs propres systèmes philosophiques avec la nouvelle philosophie du monde occidental. Des jeunes gens ainsi formés seront à même d'exposer les erreurs de l'ancienne philosophie hindoue mieux que s'ils devaient puiser leur connaissance de la philosophie uniquement auprès des sources européennes. Une des principales raisons pour laquelle j'ai osé suggérer l'étude de tous les systèmes philosophiques prévalant en Inde est que l'étudiant verra clairement que les promoteurs des différents systèmes se sont attaqués entre eux et ont signalé leurs erreurs et sophismes réciproques. Ainsi, il pourra juger par lui-même. Sa connaissance de la philosophie européenne lui servira de guide inestimable pour comprendre les mérites des différents systèmes.»<sup>116</sup> On retrouve ici les accents courageux et iconoclastes de Rammohun Roy dans sa lettre de 1824 à Lord Amherst<sup>117</sup>. Vidyasagar ne précise pas les auteurs des textes qu'il recommande<sup>118</sup>. A ce stade, la position philosophique du pandit apparaît clairement. Il n'hésitait pas à revendiquer sa modernité en rapprochant les systèmes philosophiques indiens de la pensée scolastique du Moyen-Âge qu'il jugeait, tous deux, dépassés. Il critiquait tout particulièrement les auteurs de *Navya Nyāya*, La logique nouvelle, école qui s'était développée au Mithila et au Bengale au seizième siècle, et qualifiait Raghunātha Śīromaṇi, commentateur d'*Anumāna Cintāmaṇi*, ou *Tattvacintāmaṇi*, de « *dictator* ».

Il consacrait ensuite son exposé à l'organisation de l'enseignement de l'anglais qu'il voulait rendre obligatoire et souhaitait faire débiter en classe de rhétorique, *Alaṅkāra*, quand l'élève aurait déjà acquis une certaine connaissance du sanskrit. Il resterait encore sept ou huit années de plus au *Sanskrit College* pendant lesquelles il pourrait suffisamment se familiariser avec la langue et la littérature anglaises. Il terminait son rapport en insistant sur la nécessité de la discipline « comme dans une institution anglaise. » En même temps, il souhaitait faire interdire tout châtement corporel.

En conclusion de ce rapport, envoyé le 16 décembre 1850, alors que Vidyasagar n'était encore que professeur de littérature, il écrivait : « Si le Conseil accepte ces suggestions, j'ai le ferme espoir que leur effet heureux et prompt, sous une efficace et constante supervision, sera que le *College* deviendra le siège d'une pure et profonde connaissance du sanskrit et, en même temps, une pépinière (*nursery*) de littérature vernaculaire améliorée et d'enseignants parfaitement qualifiés pour disséminer cette littérature parmi les masses de leurs compatriotes. »<sup>119</sup> On remarque, chez Vidyasagar, le souci constant de lier la connaissance approfondie de la langue et de la culture sanskrites au développement de la littérature bengalie et à la formation de ses enseignants.

---

<sup>116</sup> *Ibid.*, pp. 127-28.

<sup>117</sup> Collet S. pp. 457-60 ; Bhattacharya F. 2010, p. 74-77.

<sup>118</sup> Les noms des auteurs ont été ajoutés, dans la mesure du possible, d'après la *Littérature sanskrite* de Louis Renou.

<sup>119</sup> SC.M. p. 131.

Vidyasagar prit la décision de supprimer les congés des huitième et premier jours du mois lunaire bengali pour introduire à la place celui de la fin de semaine. Il décida aussi de faire passer un examen d'entrée aux futurs élèves du *Sanskrit College*<sup>120</sup>.

L'enseignement de l'anglais fut donc réintroduit à grande échelle avec le plein accord des autorités. Il avait fait son entrée une première fois en 1827, avait été supprimé sur ordre du *General Committee of Public Instruction* en 1835, puis remis au programme en 1842, sur ordre de l'*Education Council*. Vidyasagar recruta comme professeur de cette langue un jeune Bengali à qui les élèves ne témoignaient aucun respect à cause de son âge. Ils l'insultaient et cherchaient à l'obliger à partir. Lorsque le pandit l'apprit, il fit venir les élèves dans son bureau et les menaça d'expulsion s'ils ne reconnaissaient pas leurs fautes et s'ils ne désignaient pas les meneurs. Comme aucun n'obtempéra, il renvoya du *College* toute la classe. Les élèves allèrent alors se plaindre de leur directeur auprès des autorités de l'*Education Council* qui demandèrent des explications à Vidyasagar. Celui-ci, toujours ferme sur ses positions, exigea d'avoir la responsabilité pleine et entière de ses actes à l'intérieur du *College*, ce que ses supérieurs lui accordèrent<sup>121</sup>.

Beaucoup plus innovante encore, et même révolutionnaire, fut sa décision d'ouvrir le *Sanskrit College*, réservé jusqu'alors aux seuls brahmanes et aux *vaidyas*, pratiquants de l'*Āyurveda*, d'abord aux *kāyasthas*, en juillet 1851, puis à tout hindou « respectable », *bhadra*, à partir de décembre 1854. Auparavant, les *vaidyas* n'avaient le droit d'étudier ni dans la classe de *Vedānta* ni dans celle de *Smṛti*, mais les autres cours leur étaient ouverts. Vidyasagar fut vivement critiqué par de très nombreux brahmanes pandits lorsqu'il ouvrit ainsi le *College* aux *kāyasthas*, membres du *varṇa śūdra*. Il leur répondit par deux questions aussi pertinentes qu'embarrassantes : « Comment se fait-il que les pandits enseignent le sanskrit aux *Sahebs* européens ? Le Raja Radhakanta Deb de Shobhabazar est un *śūdra*, comment se fait-il qu'on lui ait enseigné le sanskrit ? » Selon Shambhuchandra, Vidyasagar était d'avis que les *śūdras* pouvaient étudier la grammaire, la littérature, la rhétorique et les *Darśana*, les *śāstra* ne l'interdisant pas. Par contre, il pensait qu'ils ne devaient pas avoir le droit d'étudier les *Dharmaśāstra*<sup>122</sup>. Toutefois, il ne permit pas à un jeune garçon appartenant à la caste des *Suvarṇavaṇīk* de s'inscrire au *Sanskrit College*, le statut de cette caste étant très bas. Il préféra attendre que les préjugés anciens eussent disparu pour proposer une plus vaste ouverture. Il avait toutefois initié un processus qui permit d'ouvrir le *College*, comme il l'avait voulu, à tous les fils de familles « respectables ». Son successeur à la direction du *Sanskrit College*, E. B. Cowell, dans son rapport de 1863-64, écrivit : « La nouvelle règle pour l'admission de toutes les castes au (*Sanskrit*) (*sic*) *College* a été appliquée au commencement de la session et, à présent, il y a vingt élèves inscrits qui auraient été exclus auparavant. Ces élèves sont vingt *Subarnabanīks* (*sic*), trois *Tantis*, trois *Gopas* et un *Kaivarta*. »<sup>123</sup>

Comme Vidyasagar avait réintroduit l'anglais et rendu son étude obligatoire, il obtint du gouvernement de l'Inde, par l'intermédiaire des autorités locales, que les élèves méritants de son institution puissent accéder aux postes de *Deputy Magistrate*, comme c'était le cas pour ceux du *Hindu College* et de la *Calcutta Madrassa*. Par ailleurs,

---

<sup>120</sup> CC. B. p. 94.

<sup>121</sup> *Ibid.* p. 95.

<sup>122</sup> SC. pp. 49-50 ; CC.B. p. 86-87.

<sup>123</sup> Sinha Samita *Pandits in a Changing Environment*, p. 110, reprenant le *General Report on Public Instruction in the Lower Provinces of the Bengal Presidency, for 1863-64*, Appendix A, p. 405.



depuis sa fondation, le *Sanskrit College* accueillait gratuitement tous les élèves sans distinction de revenus. Vidyasagar ne trouvait pas juste que ceux qui venaient de familles aisées n'eussent rien à payer pour leur éducation. Ces jeunes garçons s'inscrivaient d'abord au *Sanskrit College*, mais si, plus tard, les parents trouvaient pour eux de la place au *Hindu College* ou dans une autre école anglaise, ils les y envoyaient de préférence. Ces garçons ne venaient alors jamais dans l'établissement dont l'enseignement était jugé moins valorisant. Leurs noms restaient cependant sur les listes. Vidyasagar introduisit un droit d'inscription de deux roupies, puis, en 1854, le paiement d'une roupie mensuelle fut exigé. Cette mesure encouragea une présence régulière des élèves. Un établissement où tout est gratuit manque de prestige, pensait le directeur.

- La visite de J. R. Ballantyne, directeur du *Sanskrit College* de Bénarès

En juillet 1853, l' *Education Council* invita le directeur du *Sanskrit College* de Bénarès, le sanskritiste J. R. Ballantyne, à venir visiter l'établissement de Calcutta en pleine période de réforme. Il s'agissait d'une sorte d'inspection à la fin de laquelle le savant anglais écrivit un rapport. Comparant les deux institutions, il rejeta l'idée d'ouvrir, dans la sienne, une section anglaise, comme Vidyasagar venait de le faire. Par ailleurs, il fit beaucoup d'autres commentaires et suggestions. Vidyasagar n'accepta aucune de ses recommandations et écrivit à ce sujet à l' *Education Council* en expliquant sa position. Ballantyne avait conseillé quelques modifications dans la liste des ouvrages prescrits. Par exemple, il suggérait de faire étudier aux élèves un résumé de l'ouvrage de John Stuart Mill, intitulé *Logic* (1843), résumé qu'il avait rédigé lui-même, de préférence à l'ouvrage entier. Vidyasagar insista, au contraire, sur la très grande valeur de ce livre et affirma que les élèves le liraient en entier avec grand profit. Il défendit ses choix pied à pied. Ballantyne proposait d'introduire *Inquiry (The Querist, containing Several Queries proposed to the Consideration of the Public, 3 parts, 1735-37)*, ouvrage de l'évêque George Berkeley. Vidyasagar y fut tout à fait hostile. Il souligna qu'il était impossible au *Sanskrit College* de ne pas enseigner le *Sāṃkhya* et le *Vedānta*. Ce sont, écrivait-il, des systèmes philosophiques erronés, *bhrānta*, il n'y avait aucun doute à cela. Bien que faux, ils faisaient l'objet d'une extraordinaire vénération de la part des Hindous. Puisqu'on ne pouvait se dispenser de les enseigner dans un cursus de sanskrit, il était impératif de les faire contredire par l'étude d'une véritable philosophie anglaise moderne. La pensée de Berkeley était proche de celles du *Sāṃkhya* et du *Vedānta*. Elle n'était pas acceptée en Europe. Si elle était introduite au *Sanskrit College* les élèves, qui feraient le rapprochement avec leur propre philosophie hindoue, y verraient une confirmation de leurs erreurs de la part d'un penseur européen. Vidyasagar, pour cette raison, s'y opposait résolument. Il croyait aussi, contrairement à l'orientaliste anglais, que les élèves, compétents en sanskrit et en anglais, sauraient discerner le vrai du faux et ne mettraient pas, par exemple, les deux logiques à égalité, ce que Ballantyne appelait « croire qu'il y a deux vérités. » Avec une franchise déconcertante et quelque peu choquante de la part d'un brahmane, Vidyasagar écrivait : « Il faut reconnaître que beaucoup des parties de la philosophie hindoue sont très difficiles à faire comprendre en anglais ; la raison est qu'il n'y a en elles aucune substance, *padārtha kichu nāi*. »<sup>124</sup> En même temps, les pandits traditionnels du Bengale n'accepteraient jamais de reconnaître la fausseté de leurs croyances, pensait-il. Si on leur montrait qu'au départ les deux pensées étaient proches, ce que souhaitait faire l'orientaliste anglais, et qu'ensuite

---

<sup>124</sup> B.B. p. 36.

l'Européenne avait avancé vers une démarche scientifique, alors que la leur était restée stagnante, ils penseraient que c'était à partir de leurs prémisses que les avancées avaient été possibles. Ils en resteraient d'autant plus attachés à leur système et n'accepteraient aucun changement, contrairement à ce que pensait le savant anglais. Vidyasagar précisait qu'il ne fallait attendre aucune aide de la part des pandits du Bengale, mais il ne pouvait pas se prononcer sur ceux de l'Inde du nord. Il ne fallait pas non plus craindre ces brahmanes lettrés bengalis car, reconnaissait-il, ils avaient perdu l'essentiel de leur prestige. Les Bengalis, à présent, étaient avides d'éducation. Sa tâche était de la répandre grâce à l'établissement d'écoles vernaculaires. Ces établissements auraient besoin de manuels et d'instituteurs, dotés du sens du devoir et des connaissances nécessaires. Avec force et clarté, Vidyasagar exprimait dans ce texte ce qu'il appelait son but, sa détermination, *uddeśya, saṅkalpa* : former des enseignants possédant parfaitement leur langue maternelle, ayant un savoir suffisant dans bien des sujets concernant la géographie, l'histoire et les sciences, et étant, surtout, complètement libres de l'emprise des superstitions, *kusamsāra*, locales<sup>125</sup>. Selon lui, toutes les ressources et l'énergie du *Sanskrit College* devraient être mises au service de cet idéal. Il était persuadé qu'en suivant son programme il pourrait former de futurs enseignants de cette qualité et que, si on lui laissait poursuivre les réformes qu'il avait initiées, ce but serait atteint.

Le 14 septembre 1853, l' *Education Council* réaffirma sa confiance dans le jugement du Dr. Ballantyne et ordonna l'introduction de son résumé de la *Logique* de Mill, ainsi que celle des autres manuels qu'il avait suggérés. Il ajouta : « Le directeur du *Sanskrit College* (Vidyasagar) devra toujours correspondre avec le Dr. Ballantyne et prendre conseil auprès de lui. » L' *Education Council* désirait que les directeurs de ces deux établissements importants eussent des échanges réguliers de points de vue pour améliorer la pédagogie. Dans la réponse qu'il écrivit au Dr. Mouat, Vidyasagar exprima son profond mécontentement devant ces nouvelles instructions qui, selon lui, iraient à l'encontre des progrès déjà engagés. Il pensait aussi que sa dignité de directeur ne lui permettait pas de devoir consulter une personne dont le poste était seulement d'un rang égal au sien. Aucun Anglais n'accepterait cela, écrivit-il. Outre cette objection personnelle, il demandait qu'on lui laissât suffisamment d'indépendance pour faire en sorte qu'en quelques années les élèves du *Sanskrit College* fussent capables d'écrire et d'enseigner dans leur langue et en anglais. Il pouvait accepter d'introduire dans son *Sanskrit College* le résumé de la *Logique* de John Stuart Mill, rédigé par Ballantyne, et tout autre livre suggéré par lui, s'il les considérait utiles, mais il refusait d'y être obligé. Le rapport de Ballantyne et la réponse de Vidyasagar se trouvent entre autres dans l'ouvrage d'Ashok Sen *Iswar Chandra Vidyasagar and his Elusive Milestone*<sup>126</sup>.

Les autorités acceptèrent de laisser à Vidyasagar la liberté qu'il demandait. Elles avaient déjà pu constater les bénéfiques apportés par les réformes qu'il avait introduites et noté l'augmentation du nombre des élèves dans son établissement. En 1854, le salaire du directeur fut porté de cent cinquante à trois cents roupies ! Le premier Lieutenant Gouverneur de la province du Bengale, Frederick James Halliday, nommé en 1854, admirait profondément le pandit et souhaitait utiliser ses talents plus généralement pour le bien de l'enseignement primaire au Bengale (*infra*). Dans ses efforts pour rendre le *Sanskrit College* mieux adapté aux besoins de la société en plein changement,

---

<sup>125</sup> *Ibid.* p.39.

<sup>126</sup> Sen Ashok *Iswar Chandra Vidyasagar and his elusive Milestones*, pp. 169-178.

Vidyasagar fit preuve d'un esprit remarquablement rationnel et moderne, comme le reconnaissent volontiers les historiens qui travaillent sur cette période<sup>127</sup>.

Le rapport de Vidyasagar, écrit en excellent anglais, est loué pour son style par Biharilal Sarkar qui reconnaît que seul Bhūdeva Mukhopādhyāya, des années plus tard, obtînt un prestige équivalent pour la rédaction d'un rapport auprès des autorités chargés de l'éducation. Tous deux, aussi différents qu'ils fussent, méritaient la reconnaissance des Bengalis. On pourrait penser que les réformes introduites par Vidyasagar au *Sanskrit College* qui assurèrent la pérennité de l'établissement recueillirent aussi l'approbation de tous ses biographes. Ce ne fut pas le cas de Sarkar, au contraire, qui se plaignit de l'allègement de l'enseignement de la langue sanskrite. Il déplora la place accrue faite à l'étude de l'anglais qui, selon lui, venait au détriment du temps consacré à celle du sanskrit<sup>128</sup>. Contrairement à Vidyasagar, Sarkar n'avait pas étudié au *Sanskrit College* et n'avait de cet établissement qu'une vue teintée par sa défense de la tradition hindoue et de l'orthodoxie.

La réorganisation du *Sanskrit College* par Vidyasagar fut appréciée par la presse qui le soutenait dans ses initiatives. L'hebdomadaire *Somprakas*, en 1862, publia un éditorial dans lequel il félicitait le pandit pour les réformes qu'il avait introduites dans cet établissement, mais se plaignait du peu d'égards du gouvernement pour ses enseignants mal payés. Le journaliste rappelait que la connaissance du sanskrit était indispensable pour le développement du bengali, idée très chère à Vidyasagar<sup>129</sup>.

---

<sup>127</sup> Sarkar Sumit, 1997, p. 243.

<sup>128</sup> B.S. p. 168.

<sup>129</sup> Ghose B. (ed) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra*, vol. 4, p. 497-499.

## Chapitre 2

### L'enseignement primaire vernaculaire : rénovation et développement

#### - L'enseignement traditionnel et ses limites

A l'époque, l'éducation primaire en langue vernaculaire était dispensée dans des écoles élémentaires, les *pāṭhasālā*, comme celle qu'avait fréquentée Vidyasagar dans sa petite enfance. Elles étaient en fait réservées aux garçons. Selon les rapports de William Adam, le missionnaire chargé par le Gouverneur Général William Bentinck, en 1835-1838, de faire une vaste enquête sur l'enseignement « indigène », il y avait environ cent mille *pāṭhasālā* dans les cent cinquante mille sept cent quarante-huit villages de la province comprenant principalement le Bengale et le Bihar. Le nombre des *pāṭhasālā* fait l'objet de discussions. Pour certains, les chiffres fournis par Adam sont exagérés<sup>130</sup>. Un autre missionnaire, William Ward, dans son ouvrage *A view of the History of the Religion and Mythology of the Hindus*, écrivit cependant que « presque tous les villages possèdent une école pour enseigner la lecture, l'écriture et l'arithmétique élémentaire. »<sup>131</sup> On y enseignait aussi des éléments de comptabilité, les mesures agraires et les poids, et la rédaction de la correspondance commerciale élémentaire. L'enseignant était rémunéré par la communauté villageoise en espèces et en nature. Dans ces écoles, les enfants apprenaient à former les lettres de l'alphabet, d'abord sur le sol, puis sur des feuilles de palmier borasse, le *tāl*, et de bananier, avant de s'essayer sur du papier avec de l'encre faite avec du noir de lampe. On se servait très peu, ou pas du tout, de livres. Sivanath Sastri, dans son ouvrage *Rāmtanu Lāhiḍī o Tatkālīna Baṅgasamāja*, donne des détails précieux sur l'enseignement qui y était dispensé. Il précise d'abord que les petits brahmanes n'y restait que peu de temps, ils allaient ensuite étudier la grammaire sanskrite dans un *ṭol*. Dans les premières décennies du XIXe siècle, jusqu'à ce qu'en 1836 le gouvernement remplaçât le persan par l'anglais dans les tribunaux, les pères qui voulaient préparer leurs fils pour une carrière dans l'administration ou la justice leur faisaient étudier le persan. Ceux que l'on destinait à un emploi dans une *zamindari* restaient à la *pāṭhasālā*. Ils y apprenaient, outre l'écriture bengalie, la table des nombres jusqu'à cent, appelée *śatākiyā*, la table d'énumération par vingt, *buḍikiyā*, et celle pour compter les cauris de un à cent, *kaḍākiyā*. On apprenait ensuite à faire des additions, *teriya*, à tenir des comptes, *jamākharaca*, le système de calcul introduit par Śubhaṅkara, les surfaces mesurées en *cottah*, et celles mesurées en *bighā*. La capacité de calcul mental des écoliers était souvent remarquable. Selon Sastri, le maître unique était rémunéré au tout début des études après accord avec le père du nouvel élève. Lors des fêtes du village et des cérémonies dans la famille, il recevait une petite gratification supplémentaire. L'attention accordée par le maître à un élève, plutôt qu'à un autre, dépendait beaucoup de l'importance des dons que recevait le *gurumahāśay*.

---

<sup>130</sup> Riddick John F. *The History of British India*, p. 161.

<sup>131</sup> Ghosh S.C. 2000 *The History of Education in Modern India 1857-1998*, p. 8.

Le garçonnet de famille prospère n'était pas puni en cas d'absence, de retard ou d'inattention. Au contraire, les garçons pauvres étaient souvent frappés du bâton que l'instituteur gardait toujours à portée de la main. Sastri énumère les punitions couramment infligées et rappelle que William Adam dans ses rapports sur l'instruction dans les *pāṭhasālā* en mentionne quatorze<sup>132</sup>. Les données recueillies par William Adam sont reprises par Harmut Scharfe dans son *Education in Ancient India*.

Ces écoles traditionnelles ne faisaient jamais usage de livres, trop rares et coûteux. Les manuels produits par la *School Book Society*, fondée en 1819, éveillaient la méfiance à cause de la peur que suscitait l'influence prépondérante des missionnaires chrétiens. Certaines *pāṭhasālā* se servaient de copies manuscrites d'ouvrages classiques<sup>133</sup>. Il suffit de relire la partie de l'autobiographie de Vidyasagar consacrée à ses années passées à la *pāṭhasālā*, sous la férule de son premier maître, pour se faire une idée des limites de cet enseignement (*supra*).

En Inde indépendante, les historiens de l'éducation soulignent que l'enseignement qu'on y donnait répondait précisément aux besoins d'une économie agricole dans un milieu rural<sup>134</sup>. L'enseignant y était maître de son programme, de ses horaires et de son emploi du temps. Toutefois, ces écoles montraient des signes de décadence à la suite de l'arrivée des Britanniques. La destruction des industries villageoises et la paupérisation de la communauté rurale du fait, entre autres mesures, du *Permanent Settlement* de 1793, y étaient pour beaucoup. Lorsque le Gouvernement colonial s'intéressa à l'instruction primaire des couches populaires, il pensa que l'introduction d'un système occidental avec curriculum, meilleure pédagogie, formation des maîtres, examens et manuels, était seule capable de dissiper l'ignorance des campagnes. « Dans l'Inde coloniale, la tâche de décider, de choisir et de modeler le savoir de l'école était accomplie par « l'étranger éclairé. » Tel était le rôle que les fonctionnaires britanniques et les missionnaires, qui s'occupaient du développement d'un système d'enseignement, avaient cru devoir adopter. Du point de vue de « l'étranger éclairé », très peu du savoir et des capacités que la population locale possédait paraissaient pouvoir être utile à l'instruction. Ils étaient plutôt considérés comme des symboles d'ignorance. Avec la diffusion de l'éducation coloniale, les Indiens éduqués jouèrent le rôle de cet étranger éclairé<sup>135</sup>. Un exemple du peu de respect accordé, à l'époque, au systèmes des *pāṭhasālā* par les Bengalis éduqués 'à l'anglaise' se trouve dans le discours prononcé par l'éminent membre du *Brahmo Samaj*, Rajnarayan Bose, en 1848, lors d'une cérémonie en hommage à David Hare, fondateur d'une école qui porte encore son nom. L'orateur, sur un ton passionné, décrit ces *pāṭhasālā* comme « la demeure de l'obscurité ». On y enseigne juste un petit peu d'arithmétique pour permettre de faire de simples calculs et de tenir des comptes, des modèles de lettres en mauvaise orthographe à ceux qui ont appris à écrire et, pour ceux qui savent lire, il n'y a que des louanges à Sarasvatī, au gourou, au Gange et au bienfaiteur<sup>136</sup>.

---

<sup>132</sup> Śāstrī Śivanāth *Rāmtanu Lāhiḍī o tatkālīn Baṅga Samāj*, 1903, 1957, pp. 34-36.

<sup>133</sup> Mitra R.C. « Education » p. 430, dans Sinha N.K. *The History of Bengal 1757-1905*.

<sup>134</sup> Kazi Shahidullah, 'The purpose and Impact of Government Policy on Pathshala Gurumohashoys in Nineteenth- century Bengal,' in Nigel Crook (ed.) *The Transmission of knowledge in South Asia*, pp. 119-134.

<sup>135</sup> Kumar Krishna *Political Agenda of Education. A Study of Colonial and Nationalist Ideas*. 2<sup>nd</sup> ed. 2005, pp. 15-16)

<sup>136</sup> Bose Rajnarayan, *Sekāl ār Ekāl*, p. 7. IM pp. 161-169.

Nous aurons à nous demander où se situe l'action de Vidyasagar, en faveur de l'ouverture d'écoles primaires sur un nouveau modèle, par rapport à ces deux points de vue, l'un plus récent qui essaie de sauver d'une totale condamnation l'instruction dans les écoles traditionnelles, et l'autre, celui d'un des tout premiers 'nationalistes' qui le juge, malgré tout, désastreux. Krishna Kumar souligne la dimension « morale » du jugement porté sur cet enseignement : « Néanmoins, l'idée que les masses indiennes souffraient d'une sérieuse faiblesse de caractère, et que l'Indien éduqué devait améliorer la fibre morale de la société indienne était aussi importante pour Ranade qu'elle l'était pour Vidyasagar et leurs contemporains dans les deux régions. C'était le point central du discours colonial sur l'éducation auquel les intellectuels anglais, aussi bien qu'indiens, contribuèrent, un discours qui impliquait un enseignant moralement supérieur et une société dont le caractère avait besoin de réforme.»<sup>137</sup>(*infra*)

#### - Les autorités britanniques et l'enseignement vernaculaire

Le Gouvernement, qui avait constitué un *General Committee of Public Instruction* en 1823 et mis de côté une somme d'un *lakh*, c'est-à-dire cent mille roupies, pour l'éducation, ne s'intéressa pas à l'enseignement primaire en langue vernaculaire. Les missionnaires, de leur côté, avaient compris la nécessité de développer un système d'éducation primaire autre que les *pāṭhasālā*, tout en conservant la langue maternelle des enfants comme moyen d'instruction. Ils eurent bien certains succès, mais la peur de la conversion demeura un obstacle. Indramitra, dans sa biographie du pandit, consacre de nombreuses pages à recenser les écoles gratuites établies par les diverses missions chrétiennes, entre 1814 et 1838<sup>138</sup>. A Calcutta, des particuliers, tels que Rammohun Roy, Debendranath Tagore, sans compter David Hare, établirent eux aussi des écoles qui permirent aux fils des nouvelles classes supérieure et moyenne de s'instruire en anglais, mais aussi en bengali, dès leurs premières années, sans aller dans les écoles missionnaires. Quand, en 1829, Vidyasagar, âgé de huit ans, fit son entrée au *Sanskrit College*, petit brahmane pauvre venu de la campagne, William Bentick était déjà Gouverneur General de l'Inde depuis un an. Sous son autorité, et avec la nomination à la présidence du *General Committee of Public Instruction* de Thomas Babington Macaulay, la politique du gouvernement prit une nouvelle direction en réduisant son soutien à l'Orientalisme et en se déclarant en faveur de l'enseignement des sciences et de la littérature européennes au moyen de l'anglais. Dans sa célèbre *Minute* de février 1835, Macaulay ne s'intéressa que très secondairement à l'enseignement primaire. Il écrivit : « Nous devons à présent nous efforcer de former une classe d'hommes qui seront des interprètes entre nous et les millions que nous gouvernons, une classe d'individus indiens par le sang et la couleur de la peau, mais anglais par leurs goûts, leurs opinions, leurs idées morales, leurs conceptions intellectuelles. A cette classe nous pouvons laisser le soin de raffiner les dialectes vernaculaires du pays, d'enrichir ces dialectes des termes scientifiques empruntés à la nomenclature occidentale et de les rendre graduellement capables de transmettre le savoir à la plus grande partie de la population. »<sup>139</sup> Bentinck donna son approbation au texte de Macaulay, malgré les objections des Orientalistes. Il déclara que toutes les sommes réservées à l'éducation seraient utilisées pour l'enseignement de l'anglais et par le moyen de l'anglais. Il ne fit aucune allusion à

---

<sup>137</sup> Krishna Kumar. 2005, p. 44.

<sup>138</sup> IM pp. 150-158.

<sup>139</sup> Cité par Ghosh S.C., p. 32-33.

l'enseignement en langue vernaculaire. Toutefois, il ne supprima pas les *colleges* d'enseignement classique ni les bourses ni non plus les gratifications qu'y recevaient les élèves brillants tel que Vidyasagar. Le gouvernement comptait sur ce qu'il appelait la « *filtration theory* », selon laquelle les connaissances descendraient des couches supérieures de la société jusqu'aux masses populaires. Par contre, le *General Committee of Public Instruction*, ainsi que William Adam, étaient convaincus que les couches populaires devaient être instruites dans leur langue maternelle et qu'il était indispensable de rédiger une littérature scolaire dans chacune d'elles. William Adam, dans son rapport de 1838, avait, à juste titre, écrit : « Si toutes les autres ressources manquent, il y en a une qui reste, le revenu général du pays sur lequel les pauvres et les ignorants ont un droit prépondérant – un droit qui ne le cède à nul autre, car d'où vient ce revenu si ce n'est des os et des muscles, du travail et de la sueur de ceux dont je plaide la cause. »<sup>140</sup> Le plan que William Adam détaillait dans les dernières pages de son troisième rapport et qui prévoyait, entre autres, de récompenser financièrement les instituteurs et les élèves des écoles primaires vernaculaires les plus méritants fut rejeté par le Gouvernement.

En 1841, l'année où Vidyasagar quitta le *Sanskrit College*, après douze ans et cinq mois d'études, le gouvernement voulut placer les autorités chargées de l'éducation plus directement sous son contrôle. Il remplaça le *General Committee of Public Instruction* par un *Education Council* qui devait conseiller le gouvernement sur tous les sujets relevant de l'instruction publique. F. J. Mouat en devint le Secrétaire. En 1844, un inspecteur fut nommé, à la demande de l'*Education Council*, pour mettre en place les moyens de répandre une éducation de haut niveau, au moyen de l'anglais, et pour aider les élèves à acquérir un niveau suffisant dans leur langue vernaculaire afin de communiquer correctement aux couches populaires les connaissances acquises dans les *Central Colleges*. Dans le domaine des enseignements secondaire et supérieur, en 1845, Cecil Beadon rédigea un plan qui prévoyait l'établissement de *Central Colleges* dans trois villes du Bengale. Pour leur procurer des étudiants, il proposait l'ouverture, dans chaque district, d'écoles qui dépendraient de chacun de ces *Colleges*. Les élèves de ces écoles primaires d'un nouveau genre seraient tentés d'y continuer leurs études grâce à un système de bourses. Il s'agissait aussi d'établir des écoles vernaculaires dans les districts, ou d'améliorer celles qui existaient, et de préparer des manuels dans ces idiomes. Enfin, il fallait introduire un curriculum uniforme et systématique dans tous les établissements financés par le gouvernement. Sir Henry Hardinge, qui fut Gouverneur Général de 1844 à 1848, prit des initiatives dans le domaine de l'éducation. Il fit ouvrir une école normale à Calcutta pour former les enseignants. Ouverte en 1847, elle dut cependant fermer deux ans plus tard par manque de financement. En 1844, le gouvernement du Bengale qui avait obtenu des fonds, put établir une centaine d'écoles vernaculaires dans la *Presidency*. Les *Collectors* en étaient responsables à l'échelle des districts. Elles devaient être ouvertes dans les villes et les villages importants si toutefois les habitants acceptaient de construire un bâtiment à leur usage et de le maintenir ensuite en état. Les élèves y seraient instruits gratuitement, et les manuels leur seraient fournis gracieusement. L'inspecteur des écoles et collèges devait faire un plan d'étude complet. Quelques écoles furent ouvertes dans la division de Jessore, au Bengale oriental, mais elles n'attirèrent que peu d'élèves à cause de la concurrence d'établissements missionnaires voisins qui avaient de meilleurs instituteurs. Dès 1848, le Gouvernement cessa de financer ce projet.

---

<sup>140</sup> IM pp. 158-59.

Entre 1848 et 1856, Dalhousie fut Gouverneur Général de l'Inde. En 1854, il nomma Frederick James Halliday premier Lieutenant Gouverneur du Bengale. Cet homme fut le soutien amical de Vidyasagar pendant les années où le pandit travailla avec son enthousiasme habituel pour ouvrir des écoles.

Pendant l'administration de Dalhousie, l'enseignement reçut un développement inespéré. Dans la province du Nord-Ouest, N.W.P, le Lieutenant Gouverneur James Thomason se servit du fait que, dans sa région, le cadastre avait été révisé et que les droits de chacun, propriétaires et métayers, avaient été enregistrés, afin d'essayer de développer l'enseignement primaire. En effet, il fallait savoir lire pour pouvoir s'informer de ses droits, et une connaissance de l'arithmétique et des mesures agraires était un avantage supplémentaire. En 1848, Thomason proposa que fussent établies, à la charge de l'Etat, une école modèle dans chaque *tehsil*, ou *revenue district*, et une école ordinaire dans chaque village. Il y aurait un *visitor*, ou inspecteur, dans chaque district, trois « *Pargana Visitors* » c'est-à-dire inspecteurs de sous-divisions d'un district, et un « *Visitor General* » pour superviser l'ensemble. Ce projet, expérimenté dans huit districts, fut envoyé à Dalhousie qui le communiqua aux Directeurs à Londres. Ceux-ci donnèrent leur accord en 1849. Le plan de Thomason se révéla très vite un succès dans les huit premiers districts. A la demande de Dalhousie, il fut étendu à tout le territoire de la Province du Nord-Ouest, puis au Bengale, Bihar et Punjab sur la recommandation du Docteur Mouat, sans même attendre l'accord des Directeurs à Londres. Henry Woodrow, inspecteur général des écoles pour le Bengale oriental, s'inspirant du plan de Thomason, introduisit le schéma dit des *Circle schools* selon lequel trois ou quatre *pāthasālā* formaient un cercle autour d'une école « modèle » qui avait à sa tête un pandit, payé par le gouvernement. Ce pandit, particulièrement compétent, devait se rendre régulièrement dans chacune des écoles de son cercle pour conseiller le *gurumahāśay* comme on appelait l'instituteur. Ce dernier devait recevoir une incitation financière et être envoyé pour se former dans une école normale<sup>141</sup>. Toutefois, ce système s'avéra trop coûteux et ne fut pas non plus poursuivi.

En même temps que Dalhousie envoyait ses propositions à Londres pour approbation, la *Court of Directors*, indépendamment, chargeait Charles Wood, Président du *Board of Control*, de préparer un schéma général pour l'éducation dans l'ensemble de l'Inde britannique. Le *Board of Control* de Londres reconnaissait ainsi ses responsabilités à l'égard de l'instruction de ses sujets indiens. Le Secrétaire du Président Wood, qui devint plus tard Gouverneur Général sous le nom de Lord Northbrook, rédigea l' *Education Despatch* n° 49 de juillet 1854 qui reste connue sous le nom de *Wood's Despatch*. Ce document devait permettre le développement de l'enseignement depuis l'école primaire jusqu' à l'université. Il faisait une place à la langue maternelle pour les classes populaires, l'anglais étant réservé à l'élite. Dans ce document, il était question, entre autres, d'établir des écoles normales pour former les instituteurs et les professeurs, d'accorder plus d'attention aux écoles vernaculaires, indigènes ou autres, et d'introduire un système d'aides financières, *grants-in-aid*, aux établissements jugés performants. Les écoles créées devaient être non confessionnelles et, pour bénéficier de l'aide de l'Etat, elles devaient être correctement gérées et inspectées régulièrement. Les élèves devaient aussi payer de très modestes frais de scolarité<sup>142</sup>. Il revenait à la

---

<sup>141</sup> Sen A. p. 31-32. Ce Thomason n'était pas dépourvu d'ambition missionnaire malgré la distance que devaient garder les officiels, Bayly, C.A., 1998, pp. 280-81.

<sup>142</sup> Buckland C.E., *Bengal under the Lieutenant-Governors*, 1901, pp. 6-11.



communauté villageoise le soin d'assurer la construction du bâtiment de l'école. Selon le vœu du gouvernement, le système inorganisé des *pāṭhasālā* devait, à terme, être transformé en celui d'écoles primaires sur le modèle occidental. Les autorités souhaitaient l'augmentation du curriculum, l'introduction d'horaires fixes, la distribution de bourses ainsi qu'une formation standard pour les maîtres d'écoles. Ces changements modifiaient profondément le recrutement des instituteurs villageois. Peu à peu, les écoles aidées par le gouvernement remplacèrent les *pāṭhasālā* financées par les habitants eux-mêmes. Comme l'écrit Kazi Shahidullah : « Le développement d'un nouveau cadre de gourous mena par la suite à l'introduction d'un nouveau type d'éducation élémentaire au Bengale qui virtuellement remplaça le système traditionnel des *pathshalas*. »<sup>143</sup>

Cette même année 1854, alors qu'un poste de Lieutenant Gouverneur fut créé pour chacune des provinces et qu'au Bengale le premier titulaire fut Frederick James Halliday, l'intitulé du service concernant l'éducation fut encore une fois changé. L'*Education Council* fut remplacé par le *Department of Public Instruction* avec à sa tête un directeur. C'était un pas de plus vers la bureaucratisation. En janvier 1855, Frederick James Halliday mit, à la place de F. J. Mouat, reparti pour l'Angleterre, un jeune employé de la Compagnie, fraîchement arrivé au Bengale, nommé William Gordon Young. Vidyasagar qui était alors directeur du *Sanskrit College*, reprocha à Halliday de confier un poste aussi important à quelqu'un d'inexpérimenté, mais le Lieutenant Gouverneur promit de s'intéresser personnellement à la question de l'éducation et pria le pandit de former ce William Gordon Young à sa tâche. Vidyasagar lui prodigua ses conseils pendant quelques mois, et leurs relations furent bonnes durant cette période. Elles se détériorèrent ensuite, et l'hostilité de ce fonctionnaire contribua à pousser Vidyasagar à la démission (*infra*)<sup>144</sup>.

#### - Vidyasagar et l'établissement d'écoles vernaculaires

Vidyasagar voulut profiter de l'intérêt des Britanniques pour l'enseignement primaire des garçons. Dès février 1854, il avait transmis au Lieutenant Gouverneur un plan dont il est important de détailler certaines propositions. Dans l'esprit de la Dépêche de Wood, F. J. Halliday fit, à son tour, connaître au Gouverneur Général son point de vue sur le développement de l'enseignement primaire au Bengale. Pour améliorer le niveau des *pāṭhasālā*, il proposait que des écoles modèles, *model schools*, fussent créées. Elles seraient régulièrement inspectées. Pour cela, il proposait que fût adopté le projet du pandit Vidyasagar, « éminent directeur du *Sanskrit College* ». Ces écoles modèles seraient d'abord gratuites, puis, plus tard, elles deviendraient à même de s'autofinancer. Pour la formation des maîtres, Halliday pensait que le *Sanskrit College*, sous la direction du pandit Iswarachandra Vidyasagar, pourrait fonctionner comme une école normale.

Selon le projet du pandit, les écoles dont il souhaitait la création ne devaient pas se contenter d'enseigner la lecture, l'écriture et un peu de calcul, comme le faisaient les *pāṭhasālā*, mais elles devaient y ajouter la géographie, l'histoire, le récit de vies exemplaires, l'algèbre, la géométrie, les sciences naturelles, la morale, la science politique et l'hygiène. Il énumérait les manuels qui devraient être employés, parmi

---

<sup>143</sup> Kazi Shahidullah ' The Purpose and Impact of Government Policy on Pathshala Gurumohashoys in Nineteenth-century Bengal' in Nigel Crook (ed.) *The Transmission of Knowledge in South Asia*, p. 133.

<sup>144</sup> SC. p. 70.

lesquels figuraient en bonne place ses propres publications (*infra*). En ce qui concernait l'enseignement de l'histoire, il proposait celles de l'Inde, de la Grèce, de Rome et de l'Angleterre, pour commencer. Comme il faudrait trois à cinq classes de différents niveaux dans ces écoles, un seul instituteur ne suffirait pas, il en faudrait au moins deux. Il suggérait le montant de leur salaire qui devrait être de vingt à trente roupies, selon leur capacité. Les écoles seraient établies, proposait-il, d'abord dans quatre districts du Bengale occidental : Midnapur, Nadia, Burdwan et Hooghly. Il faudrait commencer avec cinq écoles réparties dans ces districts à bonne distance d'établissements et de collèges anglais, sinon l'enseignement en bengali n'attirerait personne. Il en venait ensuite à la nécessité de nommer des inspecteurs bengalis. Le directeur du *Sanskrit College*, c'est-à-dire lui-même, superviserait les inspecteurs en allant visiter chaque école une fois par an. Il serait chargé de choisir les manuels et d'en rédiger de nouveaux. La *pāṭhasālā* qui avait été ouverte au *Sanskrit Collège*, et dont Vidyasagar s'était vu confier la charge en 1855, ferait office d'école normale. Les deux institutions, le *Hindu College* et le *Sanskrit College*, partageaient, à l'époque, le même bâtiment, ce qui n'allait pas, d'ailleurs, sans difficulté. Vidyasagar, directeur du *Sanskrit College*, aurait un adjoint qui le remplacerait quand il serait en tournée d'inspection en dehors de Calcutta. Les inspecteurs, ses assistants, devraient aussi visiter les *pāṭhasālā* pour essayer de les mettre à niveau et pour encourager les maîtres à utiliser les mêmes manuels que dans les nouvelles écoles. Ils iraient aussi dans les établissements dirigés par les missionnaires et dans ceux qui avaient été établis par des particuliers, dans la mesure où il s'y trouvait des enseignants capables, afin de les encourager et de les aider au besoin. Vidyasagar, qui avait ainsi élaboré ce plan, n'attendait qu'un encouragement et qu'une aide des autorités pour le réaliser. Il ne voulait pas inclure dans ce schéma les écoles confessionnelles par crainte des conversions<sup>145</sup>.

En 1855, Halliday, convaincu des capacités de Vidyasagar, voulut lui confier, outre sa charge de directeur du *Sanskrit College*, l'inspection des écoles qui seraient nouvellement ouvertes dans les quatre districts que le pandit avait, lui-même, mentionnés : Midnapur, Nadia, Burdwan et Hooghly. Il toucherait alors une somme de deux cents roupies qui s'ajouterait à son traitement de directeur. Halliday était prêt à suivre mot pour mot le plan de Vidyasagar. Toutefois, certains membres de l'administration jugèrent que le pandit ne pourrait pas faire justice à ces deux fonctions : directeur du *Sanskrit College* et inspecteur en chef. Halliday passa outre à ces objections et chargea Vidyasagar de sélectionner les villages où il jugerait bon d'installer les écoles dites modèles. Il souhaitait sans doute aussi faire des économies : un employé bengali coûtant moins cher qu'un Britannique. Pendant les vacances d'été, le *Sanskrit College* étant fermé, Vidyasagar parcourut un grand nombre de villages du district de Hooghly et présenta son rapport à Halliday. Il précisait qu'il n'avait pas eu le temps de se rendre dans les trois autres districts mais qu'il avait pris suffisamment de renseignements à leur sujet. Il affirmait que les habitants semblaient décidés à construire les bâtiments des écoles et que, dès qu'il recevrait l'ordre d'ouvrir les établissements aux endroits qu'il avait choisis, il ne lui faudrait que deux ou trois mois pour le faire, sans même attendre la construction des bâtiments.

Halliday souhaita mettre en œuvre le plan préparé par Vidyasagar dans les quatre districts. Toutefois, il échoua à faire nommer le pandit Inspecteur en chef. Jusqu'en 1856, le pandit avait eu le simple titre d'Inspecteur adjoint. Comme le Lieutenant

---

<sup>145</sup> B.B. pp. 48-51.

Gouverneur insistait auprès de ses supérieurs, il fut autorisé à recruter Vidyasagar temporairement en tant qu'inspecteur « spécial », en attendant la prise de fonction du nouvel impétrant, M. Hodgson Prat. Halliday ne fut pas satisfait car il craignait que le pandit ne refusât une nomination temporaire. Il écrivit de nouveau pour que Vidyasagar eût, au moins, la pleine responsabilité de superviser les quatre districts dont il s'était déjà occupé. Selon lui, M. Hodgson Prat aurait assez à faire avec les écoles anglaises et les collèges. On voit à quel point Halliday comptait sur ce collaborateur passionné et compétent qu'était pour lui Vidyasagar. En fin de compte, le gouvernement écrivit au directeur de l'Instruction publique qu'il serait bon de suivre les vœux du Lieutenant Gouverneur du Bengale et de charger Vidyasagar de superviser la mise en place des écoles dans les quatre districts qu'il avait déjà explorés. Il lui serait versé deux cents roupies par mois, et ses frais seraient remboursés. Vidyasagar accepta. Il recruta quatre assistants, dont son frère Dinabandhu et, à partir du mois de mai 1855, il les envoya sur place dans ces districts. Bien qu'il eût reçu beaucoup de candidats aux postes d'enseignants dans les écoles modèles, il ne fut pas satisfait de leurs compétences. Il demanda au directeur de lui confier l'organisation d'une école normale pour que les futurs instituteurs fussent formés aux méthodes nouvelles. Pour diriger cette école normale, il proposa le nom de son ami Akshay Kumar Datta. A juste titre, il énuméra ses qualités d'écrivain en bengali, sa grande connaissance de l'anglais, son savoir scientifique et sa vaste culture générale. Le gouvernement du Bengale et le directeur de l'Instruction publique acceptèrent ces propositions. En juillet 1855, l'école normale fut établie avec Akshay Kumar Datta comme premier maître, *pradhān śikṣak*, à la tête de la première classe, et Madhusūdana Vācaspati, à celle de la seconde. Quelques mois plus tard, la maladie obligea Akshay Kumar Datta à démissionner.

Au début, seuls les membres des castes supérieures étaient admis à la nouvelle école normale. Ils furent soixante et onze à l'ouverture. On leur faisait étudier *Bodhodaya*, *Nītibodha*, *Śakuntalā*, *Kādambarī*, *Cārupāṭha*, traduits, ou plutôt adaptés, par Vidyasagar, et publiés par lui, et, enfin, *Bāhyavastur sahit mānav prakṛtir sambhanda vicār*, rapport de la nature humaine avec les objets matériels, composé par Datta (*infra*). Ce dernier ouvrage explorait les relations de l'homme avec son environnement. La géographie, la physique et les sciences naturelles faisaient aussi partie du programme d'études. Des examens avaient lieu une fois par mois. Les élèves négligents étaient renvoyés tandis que les meilleurs étaient recrutés pour enseigner dans les écoles modèles récemment ouvertes dans les quatre districts.

Un an plus tard, Vidyasagar avait réussi à établir cinq écoles modèles dans chacun de ces quatre districts, vingt écoles modèles au total. Une école exigeait un budget de cinquante roupies par mois. Les villageois devaient avoir construit le bâtiment à leurs frais. Le directeur de l'Instruction publique avait décidé que les écoles seraient gratuites pendant les six premiers mois et que les élèves paieraient ensuite une petite somme mensuelle dans la mesure du possible. Vidyasagar se donna à fond dans toutes ces tâches : la direction du *Sanskrit College*, la supervision de l'école normale et l'inspection des écoles modèles dans les quatre districts, sans compter celle des *pāṭhaśālā* bengalies. En novembre 1856, le gouvernement changea l'intitulé de son poste : il devint Inspecteur spécial pour les écoles du Bengale du sud. Dans un rapport, envoyé depuis qu'il s'était engagé dans la fondation et l'inspection des écoles nouvelles, Vidyasagar écrivit qu'en trois ans les écoles modèles s'étaient bien développées, que les élèves maîtrisaient parfaitement le bengali et avaient acquis des connaissances sur bien des sujets. Ses doutes à propos de l'intérêt que les habitants des districts porteraient à ces

établissements s'étaient dissipés à la vue du nombre croissant d'élèves qui s'y pressaient. Il joignait la liste des vingt écoles, cinq par district, qu'il avait pu ouvrir<sup>146</sup>.

#### - Ouverture d'écoles à Birsingha, le village du pandit

Par ailleurs, Vidyasagar qui, à titre personnel, n'avait sans doute pas gardé un très bon souvenir de ses années à la *pāṭhasālā*, avait depuis longtemps senti le besoin d'établir une école de garçons sur un autre modèle à Birsingha, son village. Conquis par les idées nouvelles des responsables de l'éducation, il souhaitait donner aux habitants de Birsingha une école moderne. Il pensait aussi répondre aux vœux de ses parents. Le manque d'argent l'avait empêché jusqu'alors de réaliser ce projet. Dès qu'il eut un traitement de trois cents roupies par mois, auquel s'ajoutaient les revenus de l'impression et de la vente de ses livres, il décida de le mettre à exécution. Au début de l'été 1853, il partit pour Birsingha et, dès son arrivée, il acheta un terrain et commença la construction du bâtiment de l'école qu'il paya entièrement de sa poche. Pour nettoyer le terrain et permettre le début de la construction, le pandit se mit au travail avec ses frères<sup>147</sup>. Il ne faisait payer aucun frais de scolarité. Comme il n'y avait jamais eu ce type d'école primaire dans la région, les réticences furent nombreuses : les élèves n'allaient-ils pas devenir chrétiens ? Ou bien athées ? Les brahmanes ne perdraient-ils pas la caste ? De plus, la pauvreté de la classe paysanne était très grande, ce qui obligeait les enfants des plus démunis à travailler pour gagner un peu d'argent. Malgré tout, quelques jours après l'ouverture, une centaine d'enfants se présenta à l'école, certains même étaient venus des villages voisins. Comme la plupart des élèves n'avaient pas les moyens d'acheter les manuels scolaires, Vidyasagar envoya de Calcutta des livres, des ardoises, du papier, etc. Il ordonna à Shambhuchandra, son frère, d'acheter des vêtements pour les enfants de Birsingha qui en manquaient. A l'école, on enseignait le bengali et un peu de sanskrit ; plus tard, l'étude de l'anglais fut introduite<sup>148</sup>. Les fils des métayers pauvres et des ouvriers agricoles qui travaillaient, eux aussi, la terre, ou bien faisaient paître les bêtes pour le compte d'un propriétaire, ne pouvaient pas aller à l'école pendant la journée. Vidyasagar fit donner pour eux des cours du soir par deux instituteurs qu'il recruta spécialement. Les pandits qui enseignaient dans les *pāṭhasālā* des environs, avant l'ouverture de l'école gratuite, n'eurent plus de travail et vinrent se plaindre à Vidyasagar. Shambhuchandra raconte qu'il fut, lui-même, chargé de former quatre de ces brahmanes et de les instruire à partir de la grammaire sanskrite écrite par son aîné et de morceaux choisis extraits du *Pañcatantra*, du *Rāmāyaṇa*, etc. Vidyasagar les recruta ensuite pour enseigner dans les petites classes de l'école et leur donna un salaire supérieur à ce qu'ils gagnaient auparavant. Son ancien maître fut chargé d'enseigner la lecture et l'écriture avec le manuel *Varṇaparicaya* en deux parties, écrit par Vidyasagar et publié en 1855 (*infra*).

#### - Une évaluation

Il paraît évident que Vidyasagar avait accepté, pour une très grande part, les idées de ses contemporains européens à propos de l'enseignement primaire, idées nées à la suite de la Renaissance et de la Réforme en Occident. Il souhaitait des enseignements

---

<sup>146</sup> Sur toute cette question, voir B.B. pp. 44-61.

<sup>147</sup> IM p. 179.

<sup>148</sup> SC. p. 53.

non confessionnels et uniformes. Il ne trouvait pas beaucoup à regretter en abandonnant le modèle des *pāṭhasālā* pour des écoles d'un nouveau genre. Il voulait que fût constitué un corps d'instituteurs, formés sur un même modèle. Il ne voyait aucun mal à ce que le gouvernement prît en charge le coût de l'enseignement, au contraire, et jugeait ce financement plus sûr que la dépendance à l'égard des notables du village. Le contenu qu'il proposait de donner à l'instruction, au moins dans les écoles modèles, allait bien au-delà de la lecture, de l'écriture et du calcul, tels qu'on les enseignait dans les *pāṭhasālā*. Il favorisait les matières qui ouvraient l'esprit à la connaissance du monde, et non pas seulement celles qui étaient immédiatement utiles dans un cadre villageois. Bien des historiens de l'éducation, aujourd'hui en Inde, lui en font le reproche, en soulignant qu'il n'avait pas vu qu'il servait les intérêts des colonisateurs, désireux de formater leurs sujets sur un seul modèle dit de 'progrès'. Quant à Vidyasagar, il pensait que la science, à son époque, était occidentale, et que les connaissances indispensables à la régénération de son pays l'étaient aussi. Désireux du bien de tous, il voulait que ce savoir fût répandu jusque dans le menu peuple du Bengale. Il se réjouissait que la Compagnie s'intéressât enfin au développement de la langue vernaculaire, ce qu'elle n'avait pas fait jusqu'alors<sup>149</sup>. Plus tard, le contenu des manuels rédigés et prescrits par Vidyasagar sera examiné avec ses autres écrits. Les premiers nationalistes, soucieux de la préservation de la culture indienne, ont trouvé ses ouvrages discutables. Mais ces hommes en vinrent bien souvent à adopter des points de vue conservateurs. Le travail du pandit dans le domaine de l'instruction primaire des garçons fut délibérément celui d'un moderniste. Il accompagna, et même anticipa, les efforts du gouvernement pour développer des écoles élémentaires d'un modèle nouveau. Il s'efforça d'intégrer les *gurumohāśay* des *pāṭhasālā* au nouveau système, ce qui s'avéra difficile. Jusqu'à la fin de sa vie, par ses propres moyens, Vidyasagar s'efforça de répandre les bienfaits d'une éducation moderne, au moins dans son village. Le développement de l'enseignement primaire à l'échelle du pays était une tâche immense. Les autorités continuèrent de chercher des moyens peu coûteux d'y parvenir afin d'accomplir ce qu'elles appelaient leur 'mission civilisatrice'. Vidyasagar, pédagogue, semble bien avoir cru en cette tâche de l'Europe conquérante, comme beaucoup de ses contemporains, ce que bien des historiens récents de l'éducation, au Bengale, souhaiteraient sans doute oublier<sup>150</sup>.

Après sa démission du *Sanskrit College* et de l'inspection des écoles vernaculaires, Vidyasagar répondit de façon surprenante au Lieutenant Gouverneur J. P. Grant qui avait succédé à F. J. Halliday et qui demandait l'opinion de nombreuses personnalités, dont Vidyasagar, sur les moyens de répandre à peu de frais l'instruction élémentaire dans les villages du Bengale. La réponse du pandit fut que le gouvernement ne pourrait pas éduquer tous les enfants bengalis. Il devrait concentrer ses efforts sur les classes supérieures : « Plutôt que d'enseigner la lecture, l'écriture et un peu de calcul à cent enfants, il vaut mieux instruire correctement un seul garçon, ce qui aidera bien davantage le gouvernement à répandre l'éducation dans le peuple. »<sup>151</sup> Cette réponse peut donner à penser que le pandit s'était converti à la théorie de la diffusion du savoir du haut vers le bas qui avait, si longtemps, été celle des autorités. On peut plutôt penser qu'il a considéré que l'échec d'une tentative d'expansion généralisée de l'instruction était assuré, les moyens humains et financiers du département d'instruction publique étant ce qu'ils étaient. Il ajoutait avec ironie que, même en Angleterre, l'instruction était

<sup>149</sup> Sur toutes ces questions de politique d'éducation, voir Krishna Kumar, 2005.

<sup>150</sup> Sarkar S. 1997, pp. 249-52.

<sup>151</sup> B.B. p. 90 ; IM p. 232.

loin d'être répandue dans toutes les classes de la société. A l'échelle de l'Inde, ce serait une tâche totalement impossible. C'était une réponse triste, mais de bon sens.

#### - Autres expériences éducatives menées par Vidyasagar

##### L'établissement pour les pupilles de l'état (*Wards' Institute*)

Le Gouvernement avait fondé en 1855 une institution résidentielle pour les héritiers encore mineurs des *rājā* et des *zamindars* importants. Il s'agissait de former ces jeunes garçons afin qu'à leur majorité ils puissent remplir leur rôle auprès de leurs métayers et administrer leurs propriétés à la satisfaction des autorités. L'institution était connue sous le nom de *Ward's Institute*, Etablissement pour les pupilles (de l'Etat). Elle était placée directement sous le contrôle du *Board of Revenue*. Rajendralāla Mitra (1823-1891), célèbre bibliothécaire, puis Secrétaire de *l'Asiatic Society*, et historien distingué, en était responsable. En 1863, Vidyasagar en fut nommé un des quatre inspecteurs. Il ne perdit pas de temps et, à peine un an plus tard, il présenta un long memorandum sur la base de ses visites. Il y suggérait quelques améliorations concernant l'organisation des études. Le gouvernement du Bengale demanda ensuite à chaque inspecteur de lui fournir un rapport annuel sur l'ensemble du fonctionnement de l'institution. En janvier 1865, Vidyasagar offrit trois suggestions de base afin d'améliorer le niveau d'instruction des jeunes garçons qui passaient de quatre à six ans en résidence : 1- L'établissement devrait devenir un véritable pensionnat et non pas seulement une résidence. 2- Un programme spécifique d'études devrait être établi afin de répondre aux besoins des enfants. 3- Des enseignants compétents devraient être recrutés. Il ajouta aussi qu'il était opposé aux punitions corporelles, quelles que fussent les fautes commises par les jeunes garçons car il les jugeait dégradantes. En septembre de la même année, il écrivit un autre rapport, très négatif, celui-là. Il critiquait l'enseignement qui y était donné. Les jeunes gens quittaient l'institution en sachant à peine un peu d'anglais et avec peu, ou pas du tout, de connaissance du milieu rural. Il rappelait les suggestions qu'il avait faites dans son précédent rapport. Il recommandait que la majorité des garçons concernés fût fixée à vingt-et-un an, au lieu de dix-huit, pour qu'ils eussent plus de maturité et de connaissances<sup>152</sup>. Les changements suggérés ayant probablement tardé à être introduits, du fait de l'opposition du directeur, Rajendralal Mitra, Vidyasagar envoya un autre memorandum, en août de la même année, dans lequel il insistait sur le bien-fondé de ses recommandations. Certaines furent mises en œuvre, mais les punitions corporelles furent jugées indispensables. Peu après, Vidyasagar démissionna de cette charge<sup>153</sup>. Le *Wards' Institute* fut fermé en 1880. Il est probable que Rajendralal Mitra gardât de l'animosité envers Vidyasagar. Il ne fut jamais compté parmi ses amis.

#### - Le développement de la Metropolitan Institution (Vidyasagar College)

La contribution du pandit à l'éducation des jeunes garçons ne s'arrêta pas à ce qui a été évoqué jusqu'à présent. Il participa aussi de façon prééminente à la fondation, à la gestion et au développement d'un établissement qui existe aujourd'hui encore et porte son nom : le *Vidyasagar College*, qui fut d'abord appelé *Hindu Metropolitan Institution*,

---

<sup>152</sup> IM p. 234-35.

<sup>153</sup> SC.M. pp. 262-270.

puis *Metropolitan Institution*. Les détracteurs de Vidyasagar, le réformateur, ne peuvent que le louer de cette entreprise qui, sans l'aide du gouvernement ni celle de Britanniques bienveillants, a fait d'une école ordinaire le premier collège universitaire entièrement géré par des Bengalis où l'on préparait aux diplômes de *Bachelor of Arts* et de *Bachelor of Law*. Le pandit y consacra beaucoup de temps et d'efforts. L'appréciation de cette initiative est unanime.

En 1859, quelques bengalis, dits respectables, des *bhadralok*, s'étaient réunis pour ouvrir une école qu'ils appelèrent *Calcutta Training School*. Ils voulaient qu'un enseignement, au moyen de l'anglais, y fût donné à des garçons de la classe moyenne pauvre. Les écoles établies par les missionnaires déplaisaient du fait de la possibilité de conversion. L'école attachée au *Hindu College*, devenu le *Presidency College* en 1855, était trop chère pour la petite classe moyenne. Quelques mois plus tard, quand les fondateurs apprirent que Vidyasagar avait démissionné du *Sanskrit College*, ils lui demandèrent de bien vouloir aider à gérer l'établissement avec son ami Rajkrishna Bandyopadhyay. Après qu'ils eurent tous deux accepté, un comité d'administration fut formé. Toutefois, en 1861, des désaccords apparurent au sein de ce comité, et deux des membres-fondateurs le quittèrent pour ouvrir un établissement rival. Peu après, les autres membres s'en allèrent aussi. Un nouveau Comité directeur fut constitué pour gérer l'école. Il comprenait Vidyasagar, Rajkrishna Bandyopadhyay, Pratapchandra Sinha, Ramgopal Ghose, Ramanath Tagore et quelques autres personnalités riches et bien considérées. Vidyasagar en fut le Secrétaire bénévole. Comme toujours, le pandit s'attela à la tâche avec énergie et proposa des changements. Les élèves devaient y acquérir une connaissance tout à fait suffisante de l'anglais et du bengali, ainsi que des littératures écrites dans ces deux langues. En 1864, l'école, qui assurait un enseignement primaire et secondaire, prit le nom de *Hindu Metropolitan Institution*, puis, peu après, de *Metropolitan Institution*. Vidyasagar demanda officiellement que l'institution fût affiliée à l'université de Calcutta, établie en 1857, et qu'on pût y enseigner jusqu'au diplôme de *Bachelor of Arts*. Il ajoutait que la préparation des élèves pour l'examen de *First Arts* s'y faisait déjà. La classe de *First Arts* était la première année du cursus universitaire. A cette demande, les autorités ne donnèrent pas leur accord.

En 1866 et 1868, deux membres du Comité moururent et d'autres démissionnèrent. L'administration fut alors entièrement placée entre les mains de Vidyasagar. En 1872, il constitua un nouveau Comité avec le juge Dvarakanath Mitra et le journaliste Krishnadas Pal. Il écrivit à l'université pour demander, une seconde fois, son affiliation jusqu'à l'examen de *First Arts*. Il assura J. Sutcliffe, le *Registrar*, du bon niveau des professeurs. Comme à son habitude, il chercha à faire intervenir une personnalité amie et il écrivit, en même temps, une lettre personnelle à E. C. Bayley, membre influent du *Syndicate* de l'université. Il soulignait que la classe moyenne bengalie hindoue avait besoin de poursuivre des études secondaires et universitaires au-delà du minimum, la *matriculation*, et que les frais de scolarité étaient trop élevés au *Presidency College*. Les élèves musulmans avaient accès aux établissements publics grâce à la Fondation Mahsin qui leur attribuait des bourses. Il n'y avait rien de tel pour les hindous. Il s'engageait à ce que les professeurs bengalis, qui y seraient employés, ne fussent en rien inférieurs à des enseignants britanniques. Il les recruterait lui-même et les paierait bien.

Cette fois, Vidyasagar obtint l'affiliation demandée. La *Metropolitan Institution* fut acceptée comme *college* universitaire de seconde classe et put préparer les élèves pour

l'examen de *First Arts*. Deux ans plus tard, précisément à cet examen, les élèves de cet établissement obtinrent la seconde place parmi ceux des autres *colleges* universitaires affiliés à l'université de Calcutta. Ce succès d'un établissement entièrement bengali, sans aucun enseignant européen, surprit le monde de l'éducation et le nombre des élèves augmenta considérablement. En 1879, la *Metropolitan Institution* obtint l'appellation de *college* universitaire de première classe. En 1881, ses élèves se présentèrent pour la première fois à l'examen de *Bachelor of Arts* de l'université et obtinrent d'excellents résultats. De 1881 à 1892, le diplôme de *Bachelor of Arts* fut décerné à quatre cent quatre-vingt-dix-huit de ses étudiants. Le nombre des inscrits ne cessa de croître, et plusieurs filiales de l'école primaire furent ouvertes dans différents quartiers de Calcutta. Vidyasagar, comme il le faisait toujours, assumait la pleine responsabilité de la gestion de l'établissement et du recrutement des enseignants jusqu'à ses derniers jours. En 1882, l'établissement fut aussi affilié à l'université de Calcutta pour l'enseignement du Droit, *Law*. Dans les dix années suivantes, cinq cent treize élèves furent diplômés dans cette discipline. Vidyasagar avait acheté un terrain en 1885 et fait construire un grand bâtiment pour la *Metropolitan Institution*. Les trois sections de l'établissement y emménagèrent quatre ans seulement avant la mort du pandit. C. E. Buckland, dans son ouvrage *Bengal under the Lieutenant Governors*, écrit : « L'établissement de la *Metropolitan Institution* à Calcutta, en 1864, et son fonctionnement réussi, grâce à sa gestion en tant que *College* (universitaire) de premier ordre, sont bien connus dans l'histoire de l'éducation au Bengale ; ce fut le prototype, et le modèle, de plusieurs institutions similaires. La *Metropolitan Institution* a une école qui lui est rattachée et qui compte huit cents élèves, outre quatre ou cinq filiales dans divers quartiers de Calcutta. »<sup>154</sup> C'est à présent une véritable institution qui porte aujourd'hui le nom de *Vidyasagar College*. Cet établissement compta, un certain temps, parmi ses enseignants, le célèbre fondateur de l'*Indian National Association*, Surendranath Banerjea. Parmi les étudiants célèbres de cette institution, il faut mentionner Narendranath Datta qui prit plus tard le nom de Swami Vivekananda<sup>155</sup>.

Les biographes ainsi que tous ceux qui écrivirent des articles sur le pandit furent unanimes à louer son action pour le développement de la *Metropolitan Institution*. A l'époque, il était flatteur pour eux de penser qu'un collège universitaire fondé, géré et maintenu par des Bengalis pût obtenir d'aussi bons résultats sans aucune participation britannique.

#### - Fondation de l'université de Calcutta et défense du Sanskrit College et de l'étude du sanskrit

En l'année 1857, l'université de Calcutta fut établie sur le modèle de celle de Londres. Au départ, elle n'avait pas pour tâche d'enseigner mais seulement d'organiser les examens et de décerner les diplômes. Vidyasagar fut nommé *Fellow* et membre du *Senate* de l'université avec six autres Indiens dont Prasanna Kumar Tagore, Ramaprasad Ray, le fils cadet de Rammohun Roy, et Ramgopal Ghose. Il y avait aussi deux représentants de la communauté musulmane. Le pandit fut aussi nommé membre du *Board of examiners* dès qu'il fut constitué et, à ce titre, il fut chargé d'organiser et de superviser les examens pour le sanskrit, le bengali, le hindi et l'oriya. Peu de temps après,

<sup>154</sup> Buckland C.E. vol. 2, p. 1035. SC. M. pp. 283-300, citant C.E. Buckland.

<sup>155</sup> *Ibid.* p.368.



devant l'ampleur de la tâche et sa mauvaise santé, il fit savoir qu'il ne désirait plus être examinateur. Il ne le fut plus qu'une fois, en 1865, pour l'examen de *Master of Arts*.

Deux ans après l'établissement de l'université de Calcutta, un sanskritiste allemand, le Dr. Edouard Roer (1805-1866), membre de *l'Asiatic Society*, suggéra de fermer le *Sanskrit college* et, à la place, d'introduire l'étude de la langue sanskrite dans les collèges universitaires et les écoles secondaires du Gouvernement. Vidyasagar fut le seul membre du Sénat à s'y opposer. Il obtint gain de cause grâce au soutien du Lieutenant-Gouverneur John Peter Grant (1859-1862) qui lui avait tout particulièrement demandé son avis<sup>156</sup>. Vidyasagar envoya au Lieutenant Gouverneur une lettre dans laquelle il écrivait qu'il était partisan de l'introduction du sanskrit dans les collèges universitaires et les écoles anglaises, mais que son étude y serait insuffisante, comme l'était celle du bengali. Le maintien du *Sanskrit College* était donc indispensable. Il ajoutait : « Le résultat de l'adoption du plan du Dr. Roer serait l'extinction, dans cette partie de l'Inde, d'une langue et d'une littérature dont la préservation dans leur intégrité était l'un des buts essentiels des fondateurs du *Sanskrit College*. »<sup>157</sup> Très clairement, cette fois, Vidyasagar faisait montre de son attachement à l'héritage que constituaient la langue et la littérature sanskrites.

Le biographe conservateur Biharilal Sarkar écrivit, quant à lui, qu'il fut question de supprimer l'enseignement du sanskrit de l'université et que Vidyasagar fut le seul à s'y opposer<sup>158</sup>. Quant à Subal Chandra Mitra, il mentionna une proposition visant à fermer le *Sanskrit College* et à exclure aussi le sanskrit de l'université<sup>159</sup>. Ces deux biographes conservateurs ne perdaient pas une occasion d'exprimer leur crainte de l'impérialisme de l'anglais face au sanskrit, langue garante de la tradition religieuse hindoue.

Des années plus tard, en 1872, lorsque le nouveau Lieutenant Gouverneur, Sir George Campbell (1871-1874), voulut supprimer l'enseignement de la *Smṛti* et du *Vedānta* au *Sanskrit College* pour faire des économies, il fit courir le bruit que ce changement avait l'accord du pandit. Ce dernier protesta vigoureusement dans les colonnes du *Hindoo Patriot*. Selon lui, les livres choisis pour la classe de *Smṛti* enseignaient ce qu'il fallait savoir à propos, entre autres, de l'héritage et de l'adoption. Cet enseignement était donc utile. Quant au *Vedānta*, qu'il avait appelé « une fausse doctrine » dans sa controverse avec Ballantyne, il indiquait seulement qu'étant un des systèmes philosophiques professés en Inde, il avait sa place au *Sanskrit College*. S'il s'opposait à sa suppression du cursus, cela ne voulait pas dire que son opinion avait changé au sujet de son contenu philosophique. Toutefois, pour lui, c'était un système qui, bien que dépassé, faisait partie de l'héritage intellectuel de l'Inde. Un étranger était mal placé pour décider de supprimer son enseignement. Campbell, furieux, interdit que les manuels de Vidyasagar fussent achetés par le gouvernement pour les écoles publiques. Ils ne le furent pas, en effet, pendant un certain temps, ce qui causa des soucis financiers au pandit. Le *Sanskrit College* n'avait pas la faveur des autorités qui cherchaient à faire des économies.

En effet, cette même année 1872, l'hebdomadaire *Somprakas*, dirigé par l'ami du pandit, Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa, faisait part d'une rumeur, qui avait paru dans le

---

<sup>156</sup> CC. B. pp. 102-03 ; Buckland, C.E., p. 234.

<sup>157</sup> IM p. 232.

<sup>158</sup> B.S. p. 207.

<sup>159</sup> SC.M. p. 212

quotidien anglais *The Englishman*, selon laquelle le même Lieutenant Gouverneur Campbell avait décidé de supprimer l'école attachée au *Sanskrit College*. Les élèves y commençaient leurs études de sanskrit très jeunes, comme Vidyasagar l'avait fait. Dans son article, *Somprakas* faisait l'historique de l'établissement en notant que le nombre des élèves avait augmenté lorsque l'anglais y fut introduit et son étude développée par Vidyasagar. Il était indispensable aussi que l'enseignement y demeurât gratuit ou très peu cher, poursuivait l'auteur de l'article. Campbell se trompait s'il croyait que les fils des familles riches profitaient du fait que le *Sanskrit College* était presque gratuit pour y envoyer leurs enfants. C'étaient les pauvres qui, seuls, y étudiaient. A la fin de l'article, le journaliste écrivait : « Nous prions instamment le Lieutenant Gouverneur qui ne connaît pas le sanskrit, qui ne comprend pas la mentalité des habitants de ce pays et qui ne sait rien de l'état de cette région, de ne pas commettre la mauvaise action de supprimer brusquement l'école sanskrite qui est en activité depuis si longtemps. »<sup>160</sup> Dans son numéro suivant, le n° 24 de 1872, le périodique publia un second article intitulé 'L'utilité du *Sanskrit College*'. Il y prenait la défense des études sanskrites, déjà mises à mal par l'importance prise par l'anglais et par la perte des moyens de vie des brahmanes, étant donné le peu d'intérêt de la classe moyenne éduquée à l'occidentale pour les cérémonies religieuses et la distribution de dons. La disparition du *Sanskrit College* serait un grand malheur pour le pays. Le sanskrit est un monument, une colonne de gloire, *kīrtistambha*. C'est le devoir d'un gouvernement de le conserver dans un pays qu'il a soumis à son autorité », écrivait courageusement le journaliste<sup>161</sup>.

Vidyasagar n'est pas resté indifférent à ces attaques répétées de l'administration contre cet établissement auquel il était très attaché. En 1858, il avait contribué à la fondation du périodique *Somprakas* qui en prenait si vigoureusement la défense.

---

<sup>160</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra*, vol. 4, pp. 556-559, éd. de 1966.

<sup>161</sup> *Ibid.* pp. 559-560.

## Chapitre 3

### La question de l'instruction des filles

#### - Les tentatives faites par les missionnaires et par les autorités britanniques

Au Bengale, les premières écoles pour les filles furent fondées par des missionnaires chrétiens dès le début du XIXe siècle. En 1819, un premier pas fut fait avec la création de la *Female Juvenile Society for the Establishment and Support of Bengali Female Schools* qui ouvrit quelques écoles qui n'attirèrent pas les filles de la bonne société. Cette *Female Juvenile Society* commanda à Gauramohana Vidyālaṅkāra un livre *Strīśikṣāvidhāyaka*, plan pour l'instruction des filles, dans lequel il s'efforçait de montrer que l'instruction des filles était tout à fait acceptable selon la religion hindoue et la morale sociale. Des exemples anciens aussi bien que récents de femmes hindoues instruites le confirmaient. Une deuxième édition parut en 1822 sous l'égide de la *Calcutta School Book Society*, et une troisième, en 1824, qui contenait des dialogues entre deux femmes. Selon leur auteur, ces quelques pages convenaient tout à fait pour offrir de la lecture à celles qui avaient récemment appris à lire<sup>162</sup>. Plus tard, Rajnarayan Bose rappela comme exemple de femme instruite la carrière de Haṭī Vidyālaṅkāra, fille d'un pandit du district de Burdwan, qui devenue veuve et déjà âgée, alla ouvrir un *ṭol* à Kāśī pour y enseigner le *Nyāya*<sup>163</sup>.

En 1821, la *British and Foreign School Society* envoya à Calcutta Miss Mary Ann Cooke, devenue plus tard Mrs. Wilson après son mariage avec un missionnaire. Elle fonda, quelques années plus tard, avec les encouragements de Lady Sarah Amherst, épouse du Gouverneur Général, la *Ladies' Society for Native Female Education in Calcutta and its Vicinity*. En 1826, cette organisation avait réussi à établir plus d'une dizaine d'écoles pour les filles. Quelques-unes des élèves furent ensuite formées dans une école normale pour devenir institutrices. En 1825, fut fondée la *Ladies' Association* pour aider la *Ladies' Society*. L'année suivante, fut posée la première pierre de la *Central Female School* dont était responsable Mrs. Wilson. Dans ces établissements, l'enseignement de la Bible était dispensé, et les élèves qui y étaient converties appartenaient toutes aux classes populaires et aux basses castes, ce qui avait un effet dissuasif sur la fréquentation des classes supérieures. Le nombre d'écoles dirigées par ces sociétés missionnaires diminua rapidement, les hindous de haute caste se méfiant du prosélytisme des pasteurs. En 1834, William Adam donne le chiffre de dix-neuf écoles de ce type. De leur côté, les Baptistes de Srirampur, et surtout William Ward, firent beaucoup pour l'instruction des filles de milieu modeste qu'ils cherchaient à convertir. Il n'y avait aucune école non confessionnelle.

---

<sup>162</sup> IM p. 182 ; CC.B. p. 163.

<sup>163</sup> Bose Rajnarayan, *Sekāl ār Ekāl*, p. 51.

### - Les *bhadralok* et l'instruction des filles

Traditionnellement, les familles des *zamindars*, les grands propriétaires fonciers, donnaient à leurs filles un minimum d'instruction en lecture, écriture et calcul à domicile. Elles devaient être capables, en effet, de veiller sur leurs propriétés dans le cas de décès du chef de famille et de l'absence d'héritier mâle majeur. Certaines grandes familles de Calcutta, les Tagore, par exemple, employaient aussi des femmes vishnouites, des *Vaiṣṇavī*, qui venaient instruire les filles à la maison. Elles utilisaient pour ce faire les textes de la secte du mystique vishnouite Śrī Kṛṣṇa Caitanya qui vécut au Bengale au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans les classes moyenne et supérieure hindoues, il y avait plusieurs obstacles à l'instruction des filles : la croyance selon laquelle l'instruction d'une femme entraînait son veuvage précoce et la nécessité coutumière du maintien des femmes hors de la vue de tout homme étranger à la famille, le *pardah*. Les mariages très précoces empêchaient aussi toute poursuite de l'instruction que la petite fille aurait éventuellement reçue dans sa famille paternelle. Plus tard dans le siècle, vint s'ajouter, chez les hommes, le désir de protéger les femmes de toute influence occidentale et le souci de leur moralité ! Cependant, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques personnalités poussèrent au développement de l'instruction des filles. Radhakanta Deb, bien que conservateur dans d'autres domaines, s'exprima en faveur de leur éducation dans des écoles pour les classes populaires. Toutefois, il se dit partisan de leur enseignement à la maison, dans le gynécée, *antaḥpura*, ou encore *zenana*, pour les classes supérieures. La question de l'instruction des filles souleva un grand intérêt dans la société des *bhadralok*, ceux que l'on qualifiait d'hommes respectables. Les membres du mouvement radical *Young Bengal*, anciens élèves de V. Derozio, au *Hindu College*, firent campagne pour le développement généralisé de l'éducation féminine dans leurs périodiques en anglais et en bengali. En même temps, ils condamnaient la coutume des mariages d'enfants qui, enlevant très vite les filles à leurs parents, empêchait de les instruire. Ils souhaitaient aussi que fût légalement permis le remariage des veuves et allaient jusqu'à prôner l'abolition des castes ! Cette opinion resta très minoritaire. Par ailleurs, la plupart des hommes éduqués à l'occidentale craignaient l'immoralité que la lecture de romans ou de poèmes licencieux risquerait de développer chez les femmes qui sauraient lire. Pour pallier ce danger, une missionnaire d'origine suisse, Catherine Mullens, écrivit, dans les années cinquante, un premier « roman » en bengali, intitulé *Phulmaṇī o Karuṇā*, pour l'édification morale des jeunes chrétiennes capables de lire.

En 1842, les élèves du *Hindu College* se virent offrir des prix pour la rédaction d'un essai sur le bien fondé de l'instruction des filles. Le premier prix fut attribué à Michael Madhusudan Datta, qui allait devenir un grand poète, et le second à Bhudev Mukhopadhyay, futur essayiste et éducateur<sup>164</sup>. Dès cette date, dans son éphémère périodique mensuel qui n'eut que six numéros, *Vidyādarśana*, Miroir du savoir, Akshay Kumar Datta mena campagne pour la réforme sociale et, en particulier, pour l'instruction des filles. Il consacra trois articles à ce sujet. Si Dieu n'avait pas voulu que les femmes fussent instruites, écrivait-il, il les aurait faites selon le modèle des animaux qui sont doués d'une intelligence minimale. L'auteur affirmait qu'il n'y avait aucune interdiction dans les *śāstra* au sujet de leur instruction, même si, pour lui, la caution des *śāstra* était inutile et si le raisonnement suffisait. Il cita, toutefois, le *Mahānirvāṇa Tantra*, le *Bhāgavata purāṇa* et le théâtre de Kālidāsa pour appuyer ses dires. Tant que la moitié

---

<sup>164</sup> IM p. 186.

de la société resterait ignorante, le progrès serait impossible, ajouta-t-il<sup>165</sup>. Dans le sixième numéro de son périodique, il termina le dernier article qu'il consacra à ce sujet par un appel aux riches pour qu'ils participent à l'établissement d'un enseignement généralisé pour les filles : « Pitié, riches habitants du Bengale, faites preuve d'enthousiasme à ce propos ! »<sup>166</sup>

#### - La Bethune School et Vidyasagar

En 1849, John Elliot Drinkwater Bethune, membre du Conseil du Gouverneur Général et Président de l' *Education Council*, ouvrit à Calcutta la *Calcutta Female School*, avec l'aide de deux anciens élèves de V. Derozio au *Hindu College* : Ramgopal Ghose (1815-1868) et Daksinaranjan Mukhopadhyay (1814-1898). Cette école, qui n'était pas confessionnelle, était destinée à recevoir les filles des classes et des castes supérieures. Le Gouverneur Général Dalhousie encouragea cette initiative. Un article du 10 mai 1849 dans *Sam̄bād Bhāskar*, Le soleil de l'information, intitulé « Heureuse initiative pour l'indépendance des femmes », loua la générosité de Daksinaranjan qui prêta un bâtiment et fit don de livres. Le premier jour, une vingtaine de filles se présenta.

Vidyasagar partageait l'enthousiasme de Bethune pour l'instruction des filles. En 1850, Bethune, qui le connaissait déjà, lui demanda d'être le Secrétaire honoraire de l'école nouvellement établie, ce que le pandit accepta volontiers. Dans un premier temps, les chefs des familles importantes par le prestige et la richesse n'y envoyèrent pas leurs filles et s'opposèrent à ce que leurs parents, relations et dépendants permettent aux leurs d'y aller. Vidyasagar usa de toute son influence sur le milieu des brahmanes lettrés pour que ceux-ci passent outre à l'interdiction des conservateurs. Des pandits, comme Tārānātha Tarkavācaspati (1812-1885) et Madanamohana Tarkālaṅkāra (1817-1858), ainsi que de riches hommes d'affaires, comme Ramgopal Ghose, y envoyèrent leurs filles dans une voiture à cheval fermée, sur laquelle était inscrite la formule sanskrite : *Kanyāpy evaṃ pālānīyā śikṣānīyāti yatnataḥ*, ce qui signifie : Les filles aussi doivent être élevées et éduquées avec soin<sup>167</sup>. Cette formule ne se trouve pas dans la *Manu Sam̄hitā*, comme l'indique à tort le frère biographe, mais elle est empruntée au *Mahānirvāṇa Tantra, aṣṭam ullāssa, śloka 47*<sup>168</sup>. A ce propos, Shambhuchandra soulignait la malice de nombreux chefs de famille qui disaient, bien à tort, que, si Vidyasagar avait eu des filles en âge scolaire à Calcutta, il ne les aurait sûrement pas envoyées à cette école. Celles qui l'avaient fréquentée donnaient bien du souci à leurs parents pour leur trouver un mari.

En 1850, Vidyasagar avait déjà publié une condamnation du mariage d'enfants dans le mensuel *Sarvaśubhakarī Patrikā*, Périodique pour le bien de tous, édité par les élèves du *Hindu College*. Ce journal était l'organe de la société du même nom. Son jeune rédacteur en chef avait demandé à Vidyasagar d'y écrire le premier article, ce qui ne manquerait pas de donner du prestige à la publication, pensait-il. Le pandit avait accepté et écrit une condamnation du mariage d'enfants, *Bālyavivāher Doṣa*, Le crime des mariages d'enfants, qui avait paru anonymement. Dans ce texte, l'auteur énumérait tous les maux qui frappaient alors la condition féminine chez les hindous du Bengale, sans oublier le manque d'instruction (*infra*).

---

<sup>165</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikpatre Bāmlār samājcitra*, vol. 3, pp. 24-27.

<sup>166</sup> *Ibid.* p. 33.

<sup>167</sup> SC. p.47.

<sup>168</sup> IM p. 199 ; Śāstrī Ś. *Rāmtanu Lāhiḍī o Tatkālīn Baṅga Samāj*, p.172.

Le pandit Madanamohana Tarkālaṅkāra en *āśvin* 1772 *śaka* (mi-septembre-mi-octobre 1850), écrivit aussi un long article sur l'instruction des filles, *Strīśikṣā*, dans ce même mensuel. Il n'était pas signé, mais il lui est communément attribué. L'auteur s'y félicitait de l'ouverture récente de quelques écoles pour les filles, dont une à Calcutta, mais il regrettait qu'aucun père « respectable » n'acceptât d'y envoyer ses filles. Il commençait alors par rappeler les objections soulevées par les opposants avant de les réfuter une à une : 1 - les filles sont incapables d'apprendre, 2 - leur instruction est interdite par les *śāstra* et la coutume, *lokācāra*, 3 - les femmes instruites deviennent veuves, 4 - instruites, elles se montrent indépendantes et querelleuses, 5 - elles se conduisent mal et dégradent leur lignée, 6 - à quoi pourrait bien leur servir cette instruction ? Tarkālaṅkāra répondait alors à ces hindous orthodoxes que le Père de l'univers n'avait pas fait les deux sexes si différents. Les filles apprenaient aussi bien, sinon mieux, que les garçons. Les textes anciens donnaient de nombreux exemples de femmes instruites. Seule, la conquête musulmane avait mis un terme à l'instruction des filles. Il n'y avait pas un seul passage dans les *śāstra* qui interdisait leur instruction. Il était ridicule de croire que l'éducation d'une fille menait à son veuvage ou à son malheur. Personne n'avait jamais entendu dire qu'une femme deviendrait coupable des défauts mentionnés plus haut du seul fait d'avoir été instruite. Elle se parerait plutôt de qualités telles que l'humilité et la douceur, car elle comprendrait qu'elle avait encore tant à apprendre. L'idée, généralement répandue, que le savoir servait uniquement à l'avancement matériel était une erreur. L'auteur de l'article s'étendait ensuite longuement sur les bienfaits spirituels et intellectuels de l'éducation. Dans toutes les tâches, une épouse instruite apporterait une aide précieuse à son mari, même en demeurant à l'intérieur du foyer. Elle instruirait ses enfants dès la petite enfance. Son goût pour les bijoux et les riches vêtements diminuerait. Elle ne passerait plus son temps à essayer de voir les hommes marcher dans la rue tout en se cachant ! Elle lirait les textes sacrés, étudierait l'histoire et la géographie. Pour terminer, Tarkālaṅkāra faisait la louange de Drinkwater Bethune qui avait ouvert pour elles une école sur laquelle il veillait quotidiennement. Ce pandit blâmait avec la plus grande vigueur ceux qui n'avaient pas su profiter de cette chance d'instruire leurs filles et qui refusaient toute réforme. Pour terminer, il citait les noms, dont le sien, de ceux qui avaient participé au développement de l'école pour les filles : Ramgopal Ghose, Pyarichand Mitra, Pandit Tārānātha Tarkavācaspati, etc. Il ne mentionnait pas le nom de Vidyasagar, sans doute parce que, n'ayant pas ses filles à Calcutta, il ne pouvait pas les envoyer à l'école de Béthune<sup>169</sup>. Il va sans dire que Vidyasagar était du même avis que son ancien condisciple du *Sanskrit College* en ce qui concernait l'instruction des filles, et il le prouva, non seulement en acceptant d'être Secrétaire honoraire de la *Bethune School*, mais surtout par ses efforts pour ouvrir des écoles en province dans les années qui suivirent. Toutefois, rien n'est dit dans les biographies du pandit à propos de l'instruction qu'il donna à ses propres filles.

En 1851, Bethune acheta de ses deniers un terrain pour y construire l'école qu'il avait établie. Le bâtiment commençait à voir le jour lorsque son fondateur mourut, pour certains, d'une pneumonie contractée en allant visiter sous la pluie un autre établissement scolaire, hors de Calcutta et, pour d'autres, d'un abcès au foie. Comme toujours, Vidyasagar, particulièrement émotif, versa d'abondantes larmes.

<sup>169</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra*, vol. 3, pp. 101-114.

Le Gouverneur Général Dalhousie (1848-1856) prit alors la responsabilité personnelle du maintien de l'école. Il en confia la charge à son épouse, Lady Dalhousie<sup>170</sup>. Après le départ de ce Gouverneur Général, cette responsabilité incombait au gouvernement du Bengale. Pour que l'école pût continuer d'accueillir des filles de familles aisées et de haute caste, un Comité fut constitué comprenant des personnalités importantes de la société bengalie. Vidyasagar en demeura le Secrétaire honoraire et se dépensa sans compter pour le bien de cet établissement. Un an après son ouverture, l'école qui avait pris le nom de son fondateur, comptait trente-quatre élèves qui y étudiaient gratuitement<sup>171</sup>. A partir de 1862, Vidyasagar envoya régulièrement des rapports sur la *Bethune School* aux autorités du Bengale. Les élèves, une centaine, écrivait-il, auraient été plus nombreuses si l'école avait disposé d'une troisième voiture à cheval pour le transport des écolières qu'il fallait cacher aux regards masculins. Plus tard, une troisième voiture fut finalement offerte ainsi que deux chevaux pour la tirer.

Les élèves, outre les matières scolaires habituelles, apprenaient aussi la couture et la broderie. Deux pandits étaient employés comme enseignants et deux femmes aidaient la directrice. Tout se passait en bengali. Le Comité et son Secrétaire honoraire, Vidyasagar, regrettaient que les filles fussent retirées très jeunes de l'école. Si elles y demeuraient jusqu'à l'âge de onze ans au moins, leur niveau serait bien meilleur<sup>172</sup>.

En 1864, le rapport rédigé par M. Woodrow, Inspecteur des écoles, relevait des difficultés du même ordre: « ... après quinze ans d'effort, les résultats ne sont pas encourageants. Les filles sont mariées à dix ans environ et cessent de fréquenter l'école quand leur progrès est le plus évident. Les petites filles qui y sont admises sont très irrégulières: elles s'absentent pour n'importe quelle insignifiante raison et souvent sans aucune raison. En conséquence, comme dans toutes les autres écoles de filles, beaucoup de temps est perdu dans les deux premières années, et la majorité des enfants sont incapables de lire et de comprendre même de simples histoires. »<sup>173</sup> Ce jugement éclaire les réticences de Vidyasagar qui déclara plus tard que l'école coûtait trop cher par rapport aux résultats obtenus, mais qu'il fallait, malgré tout, continuer de la soutenir en mémoire de celui qui l'avait fondée. Pour la première fois, cette école, établie par un Britannique, avait le grand mérite d'être absolument non-confessionnelle.

#### - La fondation d'une école normale pour d'éventuelles futures institutrices

En 1866, le Gouvernement du Bengale avait écrit une lettre au Comité de la *Bethune School* pour lui faire connaître l'intérêt porté par les autorités à l'ouverture d'une école normale pour les filles qui lui serait rattachée. Vidyasagar, en sa qualité de Secrétaire honoraire, répondit en ces termes: « En réponse, je me permets d'affirmer qu'après avoir longuement délibéré, le Comité pense que, dans les circonstances actuelles, la formation d'une classe de cette nature n'est pas réalisable. Pour pouvoir être admises comme institutrices dans des familles respectables, il est nécessaire que les enseignantes soient respectables de naissance comme de caractère. Mais, malheureusement, il y a peu ou pas du tout de chance d'obtenir des femmes de ce type qui soient prêtes à entrer dans l'École Normale que vous proposez d'ouvrir. Les femmes

---

<sup>170</sup> Ghosh S.C., *The History of Education in Modern India*, pp. 65-69.

<sup>171</sup> *IM* p. 188.

<sup>172</sup> *Ibid.* pp. 222-23.

<sup>173</sup> *Ibid.* pp. 201-02.

devraient être adultes lorsqu'elles deviennent candidates à l'admission, mais, selon la coutume du pays, il est impossible de s'attendre à ce qu'une femme respectable qui a dépassé l'âge de douze ans accepte d'aller à l'école. » Toutefois, le Comité promettait de saisir toute occasion favorable qui se présenterait<sup>174</sup>. La réponse était en anglais.

A la fin de l'année 1866, W. S. Atkinson, directeur de l'instruction publique, écrivit à Vidyasagar pour l'informer de l'arrivée à Calcutta de Mary Carpenter qui souhaitait rencontrer le pandit. Mary Carpenter était la fille de l'ami de Rammohun Roy, le pasteur unitarien Lant Carpenter, auteur de l'ouvrage intitulé *A Review of the Labours, Opinions and Character of Rajah Rammohun Roy in a Discourse on the Occasion of Death (sic)*. Mary Carpenter avait elle-même rencontré Rammohun à Bristol et avait publié, en 1866, à Londres, un ouvrage intitulé *The Last Days in England of Rajah Rammohun Roy*. Dévouée à la cause de l'instruction des filles, elle avait fondé, en Angleterre, la *National Association for the promotion of Female Education*. Quand elle arriva à Calcutta, elle souhaita rencontrer Vidyasagar qui était toujours Secrétaire honoraire du comité directeur de la *Bethune School*. Tous deux s'apprécièrent dès leur première entrevue.

Mary Carpenter, qui voulait établir à Calcutta une école normale pour la formation des institutrices, avait intéressé à son projet les personnalités les plus prestigieuses du *Brahmo Samaj* : Dwijendranath Tagore, le fils aîné de Debendranath, Monmohan Ghose et Keshab Chandra Sen, ainsi que le lieutenant Gouverneur de l'époque Sir William Grey (1867-1871), dès que ce dernier eût pris son poste. Le 1<sup>er</sup> décembre 1866, le *Brahmo Samaj* organisa une grande réunion au cours de laquelle un comité fut constitué auquel Vidyasagar accepta d'appartenir. Toutefois, il s'en retira bien vite. Pour expliquer son désengagement, il écrivit une lettre à Keshab Chandra Sen, Monmohan Ghose et Dwijendranath Tagore, disant qu'il ne pensait pas que les organisateurs eussent rassemblé les personnes vraiment intéressées par l'éducation des filles. Le concours de ces quelques individus compétents n'avait même pas été sollicité. Il laissait entendre aussi que la communauté hindoue n'avait pas été consultée. Quant à lui, il avait accepté de se rendre à la réunion car il avait pensé qu'une discussion en profondeur sur cette importante question, qu'était la création d'une école normale pour les filles, aurait lieu en présence de Mary Carpenter. Il n'en fut rien, et lui-même ne put pas s'exprimer. Il préférait donc se retirer<sup>175</sup>.

Le 14 décembre 1866, accompagnés du directeur de l'instruction publique, W. S. Atkinson, et de l'inspecteur des écoles, H. Woodrow, Mary Carpenter et Vidyasagar se rendirent dans une école de filles à Uttarpara, non loin de Calcutta. Ce fut au retour que la voiture à cheval dans laquelle se trouvait le pandit se retourna. Vidyasagar fut projeté à l'extérieur. Sa chute lui causa des dommages internes dont il ne se remit jamais. On craignit même pour sa vie.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1867, Sir William Grey écrivit au pandit pour le prier de donner son avis sur la demande de financement formulée par le comité qui avait été formé à l'issue de la grande réunion de décembre, l'année précédente. Vidyasagar répondit longuement par une lettre datée du 1<sup>er</sup> octobre dans laquelle il énonçait clairement les raisons qui, selon lui, vouaient le projet de Mary Carpenter à l'échec. La société hindoue, écrivait-il, qui enfermait les filles mariées, alors qu'elles n'étaient pas même âgées de onze ans, et qui les empêchait à vie de sortir de chez elles, ne permettrait jamais à des

---

<sup>174</sup> *Ibid.* p. 225.

<sup>175</sup> *Ibid.* p. 227.



femmes adultes de devenir institutrices. On ne pourrait recruter que des veuves pauvres et sans protection. Quelle que fût leur moralité personnelle, elles feraient toujours l'objet de soupçons, du simple fait d'avoir quitté leur demeure. Le pandit mettait aussi en doute la sincérité et la profondeur de l'engagement des membres du comité qui avaient sollicité l'aide financière des autorités. Il croyait que le gouvernement serait inutilement critiqué par cette société bengalie qui refusait d'abandonner ses superstitions. Puis, il poursuivait : « Si des individus sont prêts à mettre en œuvre l'idée de Miss Carpenter, le gouvernement doit les aider par de généreuses subventions. Bien que, selon moi, la plus grande partie de la communauté hindoue ne profitera pas de cette aide, certaines personnes ont l'air, malgré tout, d'être très confiantes à ce sujet. Si elles sont sincères et sérieuses, elles se feront connaître, je l'espère du moins, et tenteront l'expérience avec l'aide du gouvernement. Je suis libre d'avouer que je ne leur fais pas une grande confiance... » Il ajoutait que la *Bethune School* jouait un rôle de modèle pour les écoles de filles dans les districts, bien qu'elle coûtât fort cher et que son fonctionnement pût être amélioré. Son nom était un hommage au grand homme qui l'avait fondée<sup>176</sup>.

Le gouvernement n'écouta pas Vidyasagar et préféra suivre l'avis de Mary Carpenter. En même temps, en janvier 1869, la *Bethune School* et l'école normale, qui allait lui être adjointe, furent placées sous le contrôle direct du Département d'Instruction publique. A l'époque, la directrice de la *Bethune School*, une missionnaire, Miss Pigot, fut renvoyée pour cause de prosélytisme, semble-t-il. Le Comité qui gérait l'école se retira et Vidyasagar fit de même. Il n'y avait plus alors que quinze élèves inscrites.

Il n'est pas inutile de citer un éditorial, intitulé 'L'école normale pour les filles', publié dans le mensuel destiné aux femmes appartenant au *Brahmo Samaj*, *Bāmābodhinī Patrikā*, Périodique instructif pour les femmes. Il est daté de *jyais̥ṭha* 1277 (mi-mai-mi-juin 1870). Il montre la part que pouvait et voulait prendre le *Brahmo Samaj* dans l'organisation de la formation des institutrices, et il explique, dans une certaine mesure, les réticences de Vidyasagar : « Il y a bien longtemps que nous avons suggéré l'ouverture d'une école normale de filles à Calcutta ; entre-temps, Miss Carpenter est venue ici et a demandé, dans ce but, l'aide du gouvernement qui, après réflexion, a décidé d'en ouvrir une à la *Bethune School*. Nous en avons été ravis et avons appelé les personnes qui souhaitent le bien du pays à se joindre au projet. Quelques-uns de nos amis ont répondu à l'appel. Toutefois, beaucoup ne savent pas pour quelle raison ce beau projet n'a pas abouti. Beaucoup pensent que cela ne se fera pas tant que Woodrow *Saheb* ne fera pas venir des cochers d'Angleterre ! Nous avons été très surpris et tristes de lire parfois dans la presse des idées fausses à propos des *Brahmos*. Nous allons dissiper ces erreurs, autant que possible, en disant les choses telles qu'elles sont.

Dans la *Bethune School*, la place pour l'école normale de filles est déjà prête, mais les responsables de l'enseignement n'établissent pas les règles nécessaires pour que l'on puisse y inscrire des élèves. Les *Brahmos* font des efforts pour cela et proposent d'y envoyer dix à douze élèves, mais ils ont été déçus lors de leur entretien avec les responsables : 1 – les responsables ne désirent pas enseigner seulement les femmes de bonne famille, *bhadrakulabālā*... 2- toutes les futures élèves devront aller là où le Gouvernement les enverra, 3 – les femmes *brahmos* ne participent pas à toutes les

---

<sup>176</sup> CC. B. pp. 178-180 ; 496-98 pour le texte en anglais.

coutumes de la communauté hindoue, par conséquent, les responsables craignent que, si ces femmes deviennent enseignantes, la communauté hindoue n'en retirera aucun bénéfice. Tous ces arguments n'ont pas d'autre but que de retarder l'ouverture de l'école normale. Les membres du *Brahmo Samaj* ne sont pas en dehors de la communauté hindoue, *hindu samāj* ; ils en sont les représentants les plus avancés et les plus instruits. Les *brahmos* ont débarrassé la société hindoue de superstitions et d'usages dénués de sens, et ils ont introduit de bonnes coutumes. C'est un faux espoir qu'espérer faire entrer un seul bon usage dans ce pays en les éliminant. Les responsables de l'éducation croient-ils pouvoir envoyer à l'école normale des femmes adultes issues de la société hindoue ordinaire telle qu'elle est actuellement ? Iron-elles enseigner là où ils les enverront ? Ils pourront avoir des femmes de basse caste ou de mauvaises mœurs. Mais chacun pourra comprendre comment, au moyen d'un enseignement de courte durée, ils pourraient faire d'elles des femmes vertueuses et bien éduquées qu'ils installeraient comme institutrices dans des postes purs (*sic*) et de niveau élevé. Quoi qu'il en soit, nous prions le responsable du Comité d'instruction de ne pas perdre davantage de temps en vains espoirs ou en craintes anticipées ; qu'il permette à l'école normale de commencer à fonctionner en édictant ces quelques règles simples : 1- qu'il accepte comme élèves pour les former toutes les femmes de bonne famille, qu'elles veuillent devenir institutrices ou non. Il peut même leur faire payer une petite somme d'argent. Quand il y aura quelques élèves, l'école se mettra à fonctionner et, au moins, la tâche des formatrices commencera avec elles, chacune dans son gynécée, 2 - qu'une formation soit organisée pour celles qui veulent être enseignantes et qu'ensuite, au moment où elles devront choisir un poste d'institutrice, qu'on leur dise d'en examiner raisonnablement les inconvénients et les avantages. Les postes vacants pourront être graduellement remplis par des femmes de bonne famille pauvres ou veuves, 3 - il faut faire en sorte que les règlements de l'école normale soient libéraux, *udāra*, de façon à ce que ces femmes de bonne famille n'aient aucune crainte de perdre leur religion, ni le respect qu'on leur doit. »<sup>177</sup>

A la lecture de cet article, on comprend mieux les réticences de Vidyasagar devant l'arrivée de Mary Carpenter, membre de l'église protestante unitarienne, proche du *Brahmo Samaj*. Le pandit ne voulait pas s'appuyer uniquement sur l'élite *brahmo* que l'ensemble de la société hindoue tenait à l'écart et qui, cependant, était la seule communauté capable de s'intéresser sérieusement à ce projet. C'est pour cette raison, sans doute, qu'il se retira du comité après la réunion publique mentionnée plus haut.

L'école normale pour former les institutrices fut créée, mais ce fut un échec et, trois ans après son ouverture, le lieutenant gouverneur George Campbell (1871-1874) décida de la fermer. Vidyasagar, qui avait démissionné de son poste de Secrétaire honoraire de la *Bethune School* en 1869, avait eu raison sur toute la ligne. Il avait clairement exprimé son manque de confiance dans la solidité de l'engagement des personnalités qui constituaient le comité. Shambhuchandra mentionne les noms de Debendranath Tagore et de Keshab Chandra Sen, tandis que Chandicharan Bandyopadhyay cite ceux du lieutenant gouverneur de l'époque, William Grey, et des officiels Seton-Karr et Atkinson. Il ne cite aucun Bengali. Etant lui-même membre du *Brahmo Samaj*, Chandicharan ne souhaitait probablement pas que les leaders de cette communauté fissent l'objet du blâme indirect du pandit. Qui étaient vraiment ces personnes en qui Vidyasagar n'avait pas confiance ? Il est difficile de le dire. Pourtant, les

---

<sup>177</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra*, vol. 3, pp. 363-65.

membres du *Brahmo Samaj* avaient, depuis longtemps, donné la preuve de leur intérêt pour l'instruction des filles, ainsi que de leur engagement pour les réformes sociales. Il faut toutefois ajouter que, depuis plusieurs années déjà, Vidyasagar avait réuni autour de lui une équipe appartenant au milieu des pandits formés au *Sanskrit College*. Il pensait pouvoir compter sur eux, même lorsqu'il allait à contre courant des usages de la société hindoue, et regrettait qu'on n'ait pas fait appel à eux. De plus, il ne souhaitait sans doute pas donner l'impression de faire allégeance au *Brahmo Samaj*, surtout pour une cause qu'il pensait perdue d'avance. Vidyasagar ne se sépara jamais ouvertement de sa communauté d'origine (*infra*).

Quels que furent les changements que Vidyasagar apporta dans sa vie, dont sa démission du *Sanskrit College*, en novembre 1858, ne fut pas le moindre, il ne cessa jamais d'œuvrer en faveur de l'instruction des filles. Il se déclara toujours prêt à aider le gouvernement dans ce domaine<sup>178</sup>.

#### - Vidyasagar établit des écoles de filles dans les districts

Le pandit ne voulait pas se contenter de la création d'une seule école de filles, la *Bethune School*, située à Calcutta. En 1854, lorsque le gouvernement, par la *Wood's Despatch*, fit savoir que les autorités souhaitaient aussi le développement de l'instruction des filles, le Lieutenant Gouverneur Halliday et le pandit avaient pris les officiels au mot. Très vite, Vidyasagar réussit à ouvrir plusieurs établissements dans les quatre districts du sud du Bengale où il inspectait les écoles modèles pour les garçons. Les habitants s'engageaient à construire les bâtiments, mais des subventions du gouvernement devaient couvrir les frais de fonctionnement et, surtout, le paiement des salaires des instituteurs. Le pandit écrivit des lettres en ce sens au Lieutenant Gouverneur qui donna, chaque fois, son accord verbal. Vidyasagar avait déjà établi des écoles modèles pour les garçons et pensait donc pouvoir faire de même pour les filles (*supra*). Entre novembre 1857 et mai 1858, il ouvrit trente-cinq écoles de filles dans les villages du district de Hooghly, et d'autres encore dans ceux des districts de Burdwan, de Midnapur et de Nadia. Le plus grand nombre était dans celui de Hooghly. Dans son rapport pour l'année 1857-58, il déclara qu'il avait pu établir quarante écoles pour les filles dans les quatre districts dont il était responsable. Il précisait que le nombre des écolières atteignait mille trois cent quarante-huit<sup>179</sup>.

Pour soutenir ces écoles et payer les enseignants, Vidyasagar n'hésita pas à dépenser ses propres deniers en attendant le remboursement du gouvernement. Les autorités de Londres avaient laissé entendre que les parents des élèves n'auraient rien à déboursier. Halliday crut pouvoir affirmer que le gouvernement paierait les frais des écoles au cas où le bâtiment ne lui coûterait rien et qu'un minimum de vingt élèves pouvait être espéré. Mais, finalement, les autorités refusèrent de s'engager dans ce sens et répondirent qu'il valait mieux ne pas ouvrir d'écoles si elles devaient être gratuites. Vidyasagar avait déjà établi des écoles et recruté des enseignants dont, à présent, il restait à payer les salaires. Les sommes dues s'élevaient à trois mille quatre cent trente-neuf roupies qu'il craignit devoir payer de sa poche. Inquiet, il écrivit au directeur de l'instruction publique à qui il avait toujours fait part des créations. A présent, il lui faudrait fermer ces écoles, annonçait-il avec regret. Le directeur envoya à Halliday une

---

<sup>178</sup> Sur l'éducation des *bhadramahilā* voir, Borthwick M. 1984, pp. 60-108.

<sup>179</sup> Guha Arabinda (ed.) 1971, *Unpublished Letters of Vidyasagar* p. 36.

lettre dans laquelle il recommandait la prise en charge des frais déjà engagés et louait le travail accompli par le pandit. Le Lieutenant Gouverneur Halliday, lui aussi, écrivit dans le même sens aux autorités centrales. Le 22 décembre 1858, la décision finale de celles-ci fut communiquée dans une lettre officielle. Le gouvernement, prenant en compte les efforts désintéressés du pandit, sa bonne foi et le soutien qu'il avait toujours trouvé du côté des autorités locales, acceptait de payer les salaires des enseignants, les trois mille quatre cent trente-neuf roupies, qui leur étaient dues<sup>180</sup>. Il n'est donc pas exact, comme la plupart des premiers biographes de Vidyasagar l'écrivirent, que le gouvernement refusa de défrayer les dépenses encourues. Par contre, il ne s'engageait pas à poursuivre le financement d'écoles de filles. La Révolte des Cipayes de 1857 n'avait pas arrangé les finances du gouvernement de l'Inde et l'avait aussi rendu plus circonspect que jamais dans ses interventions concernant la vie privée et les croyances religieuses des hindous. Cependant, lorsqu'on lit les dispositions prises par les successeurs de F. J. Halliday, il est assez clair que la plupart d'entre eux manifestèrent un intérêt certain pour l'éducation primaire vernaculaire, surtout celle des garçons, John Peter Grant (1859-1862), tout particulièrement<sup>181</sup>. Toutefois, le gouvernement de Londres ne déliait que très peu les cordons de sa bourse et reculait devant l'ampleur de la tâche. Comme toujours, Vidyasagar avait fait œuvre de pionnier. Ses efforts dans le domaine de l'éducation primaire pour les garçons, comme pour les filles, eussent été une plus grande réussite si les élites bengalies l'eussent plus vigoureusement aidé.

En 1871, *Somprakas* reproduisit une lettre à la louange de Vidyasagar. Le correspondant écrivait que le pandit entretenait entièrement de ses fonds propres une école sanskrite et anglaise, et une école de filles dans son village d'origine qui était si pauvre et démunie. Le pandit donnait aussi de l'argent pour un dispensaire et une bibliothèque, sans oublier des sommes mensuelles à beaucoup d'habitants. Cet admirateur en profitait pour offrir deux suggestions au pandit. Il serait bon d'introduire des cours de couture et de broderie dans l'école de filles et d'abonner celle-ci au périodique brahmo *Bāmābodhinī Patrikā* ! La seconde suggestion concernait l'établissement d'un *Brahmo Samaj*. Le correspondant suggérait, en même temps, que l'on renonçât au culte des images dans les familles. L'auteur de la lettre était un membre du *Brahmo Samaj* qui hésitait à se déclarer comme tel. Réformer la société et promouvoir l'éducation sans être affilié à cette secte progressiste n'était pas facile pour Vidyasagar.

L'enthousiasme du pandit pour l'éducation et, en particulier pour celle des filles, ne faiblit pas. Des années plus tard, lorsque Chandramukhi Basu obtint sa maîtrise de l'université de Calcutta, la première candidate féminine à réussir à cet examen, Vidyasagar lui écrivit une lettre de félicitation et lui offrit les œuvres complètes de William Shakespeare dans une belle édition<sup>182</sup>.

---

<sup>180</sup> B.B. pp. 65- 71.

<sup>181</sup> Buckland, C.E. pp. 208-218.

<sup>182</sup> Ghose B. vol. 3, p. 346.

## Chapitre 4

### La campagne pour le remariage des veuves hindoues

#### - Vidyasagar pleure sur le sort des veuves et s'oppose aux mariages d'enfants

Depuis son enfance, le pandit Iswarchandra Vidyasagar était particulièrement sensible au sort des femmes de son pays. Il pensait que les hommes pouvaient, et même devaient, être capables de se défendre eux-mêmes contre l'adversité, mais il savait que rien de tel n'était possible pour les femmes. Dans son autobiographie, Vidyasagar mentionne avec émotion la jeune sœur de son logeur, Rāimoṇi, veuve avec un fils. Cette jeune femme l'aimait comme son enfant. Il attribue à sa relation avec elle son respect affectueux pour le sexe féminin qui l'accompagna toute sa vie. Il évoquait aussi la commerçante qui avait donné à manger à son père quand il était affamé<sup>183</sup>. Un incident révélateur de la compassion que le pandit avait à l'égard des femmes eut lieu à l'époque où il était étudiant au *Sanskrit College*. L'épouse du professeur de *Vedānta*, le vénérable Śambhucandra Vācaspati, mourut. Peu de temps après, le professeur, qui était déjà âgé, voulut se remarier. Il demanda à son élève chéri, Vidyasagar, si c'était une bonne idée. Celui-ci chercha vivement à l'en dissuader, mais sans succès. Fâché, Vidyasagar décida de ne plus rendre visite à ce professeur. Des personnes très riches dont Vācaspati était le *sabhā paṇḍit* arrangèrent le remariage du vieil homme avec une fille très jeune et très belle. Un jour, Śambhucandra Vācaspati, qui aimait Vidyasagar comme son fils, lui reprocha de n'être pas encore venu voir « sa mère ». Vidyasagar se mit alors à pleurer. Une autre fois, le professeur l'obligea à rencontrer son épouse et, de nouveau, Vidyasagar versa d'abondantes larmes. Peu après, Śambhucandra Vācaspati mourut, faisant de sa toute jeune femme une veuve, comme l'avait craint Vidyasagar<sup>184</sup>. Cette anecdote montre, une fois de plus, la pitié qu'il ressentait pour les veuves et annonce la campagne qu'il mènera avec succès pour la légalisation de leurs remariages. Depuis son enfance, insiste Shambhuchandra, le frère biographe, Vidyasagar était ému par la situation des femmes hindoues. Pourquoi n'avaient-elles aucun accès à l'instruction ? Comment mettre un terme à la polygamie des brahmanes *kulīn (infra)*? Vidyasagar s'était très tôt posé la question de savoir si la coutume qui interdisait à une veuve de se remarier était ou non en accord avec les *śāstra*. Un jour, sa mère bien-aimée pleura devant lui à la vue d'une jeune parente devenue veuve à douze ans. Il fut lui-même touché par la tristesse de son sort. Ses parents lui demandèrent s'il n'était écrit nulle part dans les *śāstra* que le remariage des veuves était licite. Leurs auteurs étaient-ils à ce point dénués de compassion ? Lui, qui était un pandit, devrait relire ces textes attentivement pour trouver des solutions. Vidyasagar garda ces paroles inscrites dans son cœur<sup>185</sup>. La demande formulée par ses parents fut, selon son frère, sa motivation

---

<sup>183</sup> *Vidyāsāgar Racanāvalī* vol.1, ensuite V. R. p. 33 ; pp. 26-27.

<sup>184</sup> SC. p. 23.

<sup>185</sup> *Ibid.* p. 45.

profonde. Shambhuchandra pensait, sans doute, que cela lui enlevait une part de responsabilité morale en ce qui concernait ses activités de réformateur qui furent loin de faire l'unanimité, même dans sa famille, et qui bousculaient l'orthodoxie.

Il a déjà été mentionné que lorsque les élèves du *Hindu College* décidèrent de publier un périodique mensuel intitulé *Sarvaśubhakarī Patrkā*, Périodique pour le bien de tous, organe de la société du même nom, son jeune rédacteur en chef demanda à Vidyasagar d'y écrire le premier article. Le pandit accepta et écrivit une condamnation du mariage d'enfants. En août 1850, parut l'article, *Bālyavivāher Doṣa*, Le crime des mariages d'enfants, qui ne portait pas de nom d'auteur. Cependant Rajnarayan Bose, proche de Vidyasagar, tous les amis du pandit ainsi que ses biographes furent certains qu'il avait été écrit par le pandit<sup>186</sup>. Après avoir fait allusion, pour les décrier, aux textes des *śāstra* recommandant les mariages des fillettes âgées de huit à dix ans, l'auteur décrivait le malheur psychologique des mariés et la faiblesse des enfants qui leur naissaient. Les petites filles ne recevaient aucune éducation et, une fois mariées, elles étaient uniquement employées aux travaux ménagers. Les garçons qui étaient mariés trop jeunes se montraient incapables de gagner leur vie et restaient dépendants de leur père ou de leurs aînés. Enfin, les hommes mourant souvent avant l'âge de vingt ans, leurs petites épouses, qui devenaient alors des veuves enfants, menaient une vie de misère. L'auteur, qui était sans nul doute le pandit, énonçait à l'avance une partie de ce que serait son œuvre de réformateur. Dans cet article, comme l'écrit l'historien Sumit Sarkar : « ... il était capable dans l'espace de quelques pages brillamment écrites de développer une critique intégrée et complète du mariage d'enfants, des mariages arrangés, de l'oppression maritale, des tabous empêchant l'éducation des filles et des horreurs de l'austère veuvage. »<sup>187</sup>

Il n'était pas le seul à considérer honteuse et néfaste cette pratique. En 1859, Sripati Mukhopadhyay écrivit une pièce de théâtre, intitulée *Bālyavivāha Nāṭak*, Pièce sur les mariages d'enfants. Un an plus tard, en 1860, Śyāmācaraṇa Śiromaṇi écrivit une autre pièce de théâtre sur le même sujet et l'intitula, comme la précédente. A l'époque, l'article de Vidyasagar qui condamnait les mariages d'enfants ne suscita pas de réaction d'opposition. Même un conservateur, comme le rédacteur en chef du périodique *Hindu Intelligencer*, Kashiprasad Ghose, publia un long article intitulé « *Early Marriage, the source of much evil in India* ». Pendant les années suivantes, l'opinion hostile aux mariages d'enfants continua de se manifester. Dans les années soixante-dix, à Dacca, fut établie une association, *Bālyavivāha Nībāraṇī Sabhā*, Société pour l'interdiction des mariages d'enfants. Elle regroupait de jeunes étudiants à l'université qui s'engageaient à ne pas se marier avant d'avoir dix-huit ans. D'autres essais et des pièces de théâtre continuèrent de voir le jour sur la question. Des périodiques prirent aussi position contre la coutume des mariages prématurés<sup>188</sup>.

Vidyasagar, toutefois, ne lança pas de campagne pour mettre fin aux mariages d'enfants. Il entendit lutter plutôt contre la plus douloureuse de ses conséquences : le veuvage de très petites filles. Celles-ci, comme toutes les veuves, considérées de mauvais augure, étaient contraintes à la chasteté, aux jeûnes et aux mortifications jusqu'à la fin de leurs jours, qu'elles demeurent dans leur belle-famille ou chez leurs parents. Les veuves qui n'avaient pas donné naissance à un fils étaient particulièrement

---

<sup>186</sup> V.R. (*Vidyāsāgara Racanāvalī*) vol. 2, pp. 1297-1302. La traduction française est en appendice.

<sup>187</sup> Sarkar S., 1997, p. 261.

<sup>188</sup> Basu Svapan, *Samakāle Vidyāsāgar*, pp. 1-4.

privées de toute protection. En fait, le pandit lutta pour la légalisation du mariage des veuves, quel que fût leur âge.

#### - Les efforts pour permettre le remariage des veuves avant Vidyasagar

Depuis longtemps déjà, des personnalités riches et puissantes de la communauté hindoue du Bengale avaient tenté d'obtenir des brahmanes *smārta*, spécialistes des *Dharmaśāstra*, une décision, *vyavasthā*, permettant le remariage de très jeunes veuves, encore des enfants. En 1756, *Rājā* Rājaballabha, ému du malheur de sa fillette, une enfant que le veuvage condamnait à une vie de chasteté, à un régime alimentaire draconien et au jeûne total, chaque onzième jour du mois, *ekādaśī*, avait demandé aux gardiens de l'orthodoxie, les pandits de la cour de Kṛṣṇacandra, *mahārājā* de Nadia, de permettre son remariage en s'appuyant sur les *śāstra*, les textes de lois. La petite fille était dite *akṣatayoni*, c'est-à-dire vierge. Malgré cela, le *mahārājā*, entouré de l'assemblée, *sabhā*, des brahmanes savants de sa cour, avait refusé la permission de donner la petite fille en mariage une nouvelle fois.

Moins d'un siècle plus tard, les élèves de Derozio au *Hindu College*, regroupés sous le nom de *Young Bengal*, avaient fait campagne pour le remariage des veuves dans leurs journaux et leurs associations. En 1839, par exemple, un certain Maheshchandra Deb avait présenté à la *Society for Acquisition of General Knowledge*, un texte très critique sur la condition des femmes hindoues. En 1842, dans le *Bengal Spectator*, qui appartenait à Ramgopal Ghose, Derozien célèbre, un article avait paru qui rappelait la demande de Rājaballabh et qui précisait que des pandits de « Dravida, Telinga, Benares, Mithila, etc » y avaient répondu favorablement<sup>189</sup>. En 1843, le même journal revenait à la charge et publiait la lettre d'un correspondant qui lançait un appel aux autorités pour qu'elles agissent en faveur du remariage des veuves hindoues. Le gouvernement n'y prêta pas attention. Les opinions jugées excessives des membres de *Young Bengal* et leurs conduites volontairement choquantes les empêchaient d'être écoutés par la société hindoue dans son ensemble<sup>190</sup>. Par ailleurs, à la demande de la *British India Society*, Rāmacandra Vidyāvāgīśa, associé de Rammohun Roy, puis de Debendranath Tagore, au *Brahmo Samaj*, fit paraître en 1844 une *vyavasthā* présentant le remariage des veuves comme licite au regard des *śāstra*. Après sa mort, en 1845, le *Bengal Hurkaru*, quotidien possédé et dirigé par des Anglais, lui décerna le titre de « premier des réformateurs hindous. » Un certain Rāmajaya Śarmā avait, entre temps, répondu par une *vyavasthā* contraire, signée par onze autres pandits, dans un opuscule consacré à la question. Le même *Bengal Hurkaru*, en 1852, informa ses lecteurs que, si l'on en croyait une rumeur, un mariage de veuve avait eu lieu hors de Calcutta. Lors d'une réunion, en présence de Debendranath Tagore, chez le juge Kishorichand Mitra (1822-1873), célèbre élève de Derozio, l'association *Samājonnatividhāyinī Suhrd*, (Association) des amis du progrès de la société, fut fondée. Mitra, soutenu par Akshay Kumar Datta, proposa une motion engageant la nouvelle association à œuvrer pour le développement de l'instruction des filles, le remariage des veuves, l'interdiction des mariages d'enfants et de la polygamie. Debendranath Tagore, son tout nouveau président, proposa qu'une pétition fût envoyée au Gouvernement pour obtenir une loi permettant le remariage des veuves et la

---

<sup>189</sup> IM p. 242.

<sup>190</sup> *Ibid.* p. 243.

multiplication des écoles de filles dans les environs de Calcutta<sup>191</sup>. L'association eut une courte vie, et la motion n'eut pas de suite.

#### - Vidyasagar entreprend sa campagne

Le biographe Biharilal Sarkar commençait ainsi le chapitre qu'il consacrait à la réforme à laquelle Vidyasagar, lui-même, attachait une si grande importance : « J'en viens, à présent, à ce mariage des veuves qui valut à Vidyasagar dans la société hindoue une terrible disgrâce, et dans celle des non hindous et celle de ceux qui n'ont pas de sentiment hindou, un grand honneur ; et pour laquelle son nom est universellement connu. » Il ajoutait : « Il faut dire que la société hindoue a eu bien de la chance que cette coutume non hindoue n'ait pas pu pénétrer. » Il accusait l'excès de compassion du pandit qui l'avait conduit à perdre son sang froid. Il avait cru bien faire, mais avait mal interprété les *śāstra*. Ce même Biharilal Sarkar rapportait une anecdote que lui avait fait connaître Shasibhushan Sinha, résidant, comme Vidyasagar, dans le village de Birsingha : Vidyasagar, enfant, avait une compagne de jeux qu'il aimait beaucoup. On la maria pendant que le jeune Iswarchandra étudiait à Calcutta. Elle devint veuve quelques mois plus tard. Lorsque Vidyasagar revint à Birsingha pour ses vacances, il apprit le malheur de cette petite fille, précisément un onzième jour du mois où il lui était interdit de manger et même de boire une seule goutte d'eau. Vidyasagar pleura et prit la ferme résolution de soulager le malheur des veuves. Il avait alors treize ou quatorze ans<sup>192</sup>.

Mais voici plutôt comment Shambhuchandra, le frère cadet, raconte l'incident qui, selon lui, bien des années après l'anecdote précédente, engagea Vidyasagar dans la voie de cette réforme sociale. Il était assis dans la véranda de la maison de famille, à Birsingha, et parlait avec son père des écoles du village. Sa mère survint et, en pleurant, les informa qu'une petite fille venait de perdre son mari et était donc veuve à vie. « Toi qui as tellement étudié les *śāstra*, n'y a-t-il aucune solution pour les veuves ? » demanda Bhagavati Devi. Thakurdas, le père, reprit la question : « Īśvar, qu'ont prévu les auteurs des *Dharmaśāstra* pour les veuves ? – Si le *brahmacarya*, la continence à vie et les austérités sont impossibles, c'est la crémation avec le défunt ou bien le remariage » répondit Vidyasagar. Le père reprit : « Grâce aux conseils et aux arrangements, *jogāre*, faits par Rājā Rāmamohana Rāya, Kālīnārāyaṇa Caudhurī et Dvārakānātha Ṭhākura, le gouverneur général Lord Bentick a interdit la coutume de la crémation et, à l'âge *Kali*, la chasteté est impossible. Par conséquent, pour les veuves, le mariage est la seule solution. - A la lecture des *Veda*, de la *Smṛti* et des *Purāṇa*, répliqua Vidyasagar, je pense depuis longtemps que le remariage des veuves est permis par les *śāstra*. Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet, et le public ordinaire le comprendra. Mais si un livre est publié à ce propos, nombreux sont ceux qui utiliseront la calomnie (contre moi) et (me) feront de très vifs reproches. Je me suis désisté de peur que vous n'en ayez du chagrin. – Tous deux, nous t'affirmons que nous supporterons tout ce que nous aurons à subir à cause de cela. Nous ferons tout ce qu'il faudra faire, et quand il faudra le faire, autant que cela nous sera possible. Néanmoins, avant de publier un livre, tu dois, une fois encore, revoir les *Dharmaśāstra*. Tu ne devras en aucun cas reculer une fois que tu auras commencé. Même si nous, tes parents, nous nous arrêtons, toi, tu ne dois pas t'arrêter. »<sup>193</sup>

---

<sup>191</sup> *Ibid.* p. 245.

<sup>192</sup> B.S. pp. 171-72.

<sup>193</sup> SC. p. 61.



Shambhuchandra mettait ainsi en avant, non seulement l'accord des parents de Vidyasagar, mais le côté instigateur de leur démarche. L'obéissance aux parents étant un *dharma* supérieur à tout autre, la responsabilité du fils s'en trouvait diminuée alors qu'il allait se lancer dans une campagne révolutionnaire qui bouleverserait les croyances et les usages de son milieu. Jusqu'alors, le père n'avait jamais été présenté comme un réformateur, ouvert aux idées nouvelles. Ce passage de la biographie du frère aîné par le cadet est particulièrement significatif. Que l'anecdote fût vraie ou pas, elle est placée au tout début de la saga du remariage des veuves et anticipe toutes les avanies que subira le pandit dans sa démarche réformatrice. Elle justifie également que Vidyasagar eût voulu s'appuyer sur les textes des *śāstra*, comme son prédécesseur Rammohun Roy l'avait fait pour l'interdiction de la *Satī*. Certains intellectuels de sensibilité laïque le lui ont, plus tard, reproché. Selon eux, cette démarche était rétrograde, la morale universelle eût dû suffire à justifier son combat pour le remariage des veuves. Ces critiques semblent avoir oublié, d'une part ce qu'était la société hindoue au milieu du XIXe siècle et, d'autre part, que Vidyasagar était avant tout un pandit.

Shambhuchandra allait ensuite placer l'action de son frère dans une continuité, mais non sans souligner que seul, son aîné avait mené cette campagne jusqu'au bout. Par exemple, il rappelait que dix ans avant que Vidyasagar ne commençât son action, un certain Nilakamala Bandyopādhyāya de Calcutta avait rassemblé ses proches parents et avait essayé de les convaincre d'accepter le remariage d'une petite fille veuve, mais le courage d'affronter les reproches violents de la communauté hindoue lui avait finalement manqué. En évoquant cet exemple, Shambhuchandra soulignait l'incroyable courage de son frère, mais aussi le fait qu'il n'était pas le premier, ni le seul, à vouloir changer les choses. Il poursuivait en peignant le portrait de parents qui semblaient désespérés du veuvage de leur petite fille et ne supportaient pas de la voir souffrir de la soif, chaque onzième jour du mois, dans la chaleur extrême de l'été. Mais, passé quelque temps, écrivait-il, la vue du malheur de leur enfant cessait de les émouvoir à ce point. Quand la fillette avait grandi, poursuivait-il, la nature imposait ses exigences. Les parents préféraient fermer les yeux sur les errements de leur fille et n'hésitaient pas à tuer le fœtus qu'elle allait mettre au monde. Ils étaient prêts à tuer leur propre enfant afin de ne pas déchoir socialement et d'être toujours comptés parmi les *bhadralok*. Bien que les femmes fussent plus faibles que les hommes face aux ennemis de la conduite selon le *dharma*, et que le désir ne s'éteignît pas chez elles à la mort du mari, poursuivait-il, les parents, si prompts à remarier leurs fils veufs, préféraient tuer secrètement un fœtus plutôt que trouver un nouvel époux pour leurs filles. D'entrée de jeu, le souci de la morale sociale était mis en avant et le resterait jusqu'au bout.

Gardant présentes à l'esprit les paroles de ses parents, écrit Shambhuchandra, Vidyasagar fit une recherche minutieuse pendant de longs mois dans les *Dharmaśāstra*. Puis, « afin d'éclairer le peuple », il publia le résultats de ses efforts sous le titre : *Vidhavā vivāha pracalita haoyā ucit kinā etadviṣayaka prastāva*, Doit-on ou non remarier les veuves ? Ce fut d'abord dans le périodique *Tattvabodhinī Patrikā* en *phālgun* 1776 *śaka* ((mi-février- mi-mars)1854)<sup>194</sup>. Vidyasagar fit ensuite paraître son ouvrage en un opuscule indépendant en janvier 1855. Il ajouta au texte et aux citations en sanskrit une traduction bengalaise. La sortie de ce livret déchaîna les passions. Le pandit fut calomnié et injurié. Son père qui se trouvait à Calcutta lui dit alors : « *Īśvar*, tu n'auras pas à célébrer mes obsèques. » Ceci voulait dire qu'il en serait empêché par les pandits

<sup>194</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlā Samājcitra*, vol. 4, pp. 145-157.

orthodoxes qui le puniraient ainsi pour cette publication. Mais le père reprit : « Tu aurais dû y penser avant. Tu as commencé, alors ne t'arrête pas, accepte (les conséquences) jusqu'à la mort. » Une fois encore, pour justifier la position prise par son aîné, le cadet met en avant, d'une part, le soutien paternel et, d'autre part, la fin des souffrances pour la veuve qui, une fois remarié, profitera des joies du *saṃsāra*, de la vie conjugale. Le meurtre de foetus et la prostitution, deux fautes très graves qui détruisent la caste, seront alors en diminution. Chandicharan, quant à lui, insiste sur la visite que fit Vidyasagar à ses parents pour être sûr qu'il avait leur bénédiction avant de distribuer son opuscule. Le père passa du temps à lire l'ouvrage de son fils et, le lendemain seulement, lui dit qu'il n'avait pas d'objection. Vidyasagar alla ensuite trouver sa mère qui, sans hésitation, lui prodigua des encouragements<sup>195</sup>. Dans son *Bhramanirāsa*, recueil des « erreurs » de Chandicharan, qui suit la biographie que Shambhuchandra a consacrée à son aîné, le cadet conteste la mention de l'accord maternel. La mère de Vidyasagar, selon lui, n'était pas présente<sup>196</sup>. Lorsqu'on connaît l'amour que le fils portait à sa mère, on doute qu'il eût agi sans son accord.

Selon Śivanāth Śāstrī, qui était élève au *Sanskrit College* du temps où Vidyasagar le dirigeait et qui resta toujours en contact avec lui, Vidyasagar ne publia pas son livret avant d'avoir fait de très longues et pénibles recherches dans les manuscrits des *Dharmaśāstra*, conservés à la bibliothèque du *Sanskrit College*, pour y trouver un passage autorisant le remariage des veuves. Il ne dormait pas la nuit, ne mangeait pas et n'avait qu'une seule idée en tête<sup>197</sup>. Chandicharan insiste beaucoup, lui aussi, sur le manque de nourriture et de sommeil du pandit qui, après sa journée de travail en tant que directeur du *College*, compulsait des heures durant les manuscrits, page après page. Un soir, ne comprenant pas bien le sens d'un *śloka*, il décida de rentrer chez lui. En chemin, la signification de ces lignes lui apparut clairement. Au lieu d'aller se reposer, il reprit aussitôt le chemin du *College* pour mettre par écrit le sens qu'il avait enfin découvert<sup>198</sup>. Quant à Biharilal Sarkar, il rapporte les propos de Rajkrishna Bandyopadhyay, ami intime de Vidyasagar. Rajkrishna lui raconta que Vidyasagar qui se trouvait, un soir, chez son ami, tournait, l'une après l'autre, les pages d'un manuscrit de la *Parāśara-Saṃhitā*. Tout à coup, il se leva en disant : « Ca y est ! Ca y est ! » Rajkrishna lui demanda ce qu'il avait trouvé. Vidyasagar aussitôt récita le célèbre verset : *Naṣṭe mṛte pravrajite klībe ca patite patau/ Pañcasvāpatsu nārīnāṃ patiranyo vidhīyate//*<sup>199</sup> « Les femmes peuvent se marier de nouveau si leurs maris ont disparu, sont morts, se sont retirés du monde, se sont révélés impuissants ou ont été déçus. » Selon Rajkrishna, ceci se passa à la fin de l'année 1853 et donc près de deux ans avant la parution du premier opuscule du pandit.

La découverte du verset de la *Parāśara-Saṃhitā* n'a peut-être pas été aussi soudaine et aussi dramatique que les biographes et les amis du pandit l'ont dit. Il semblerait que, lors d'un déplacement à Krishnanagar, au moment où Vidyasagar cherchait un manuscrit de l'*Annadāmaṅgala* afin d'en préparer une édition pour le *Fort William College*, il avait rencontré le *Rājā Śrīśacandra*. Celui-ci, qui avait auparavant souhaité faire accepter le remariage des veuves dans ses domaines, avait consulté des pandits de Navadvip et obtenu d'eux le *śloka* en question. Il l'aurait communiqué à

<sup>195</sup> CC. B. p. 196-97.

<sup>196</sup> SC. p. 152.

<sup>197</sup> IM p. 246, citant Śāstrī S. « Paṇḍitavar Īśvarcandra Vidyāsāgara » *Sakhā*, octobre 1885, p.157.

<sup>198</sup> CC.B. p. 194.

<sup>199</sup> *Parāśara Saṃhitā* 4, 30 ; *Nārada* (strīpūṃsa), V. 97 ; *Agnipurāṇa* 154. 5-6. B.S. p. 172.

Vidyasagar<sup>200</sup>. Indramitra en fait état dans une note mais ajoute que, si tel avait été le cas, il n'y aurait pas eu, de divers côtés, tant d'insistance sur la « découverte » du pandit. Prahlad Kumar Pramanik, qui édita la dernière parution de la biographie écrite par Biharilal Sarkar, mentionne aussi la possibilité que Vidyasagar ait eu connaissance du *śloka* en question par l'intermédiaire du *rājā*. De plus, il rappelle qu'en 1842 le *Bengal Spectator* avait évoqué la demande du *Rājā* Rājballabha et la *vyavasthā* positive qu'il avait obtenue des pandits. Elle comportait la citation du même *śloka* de la *Parāśara-Saṃhitā*, 4. 30, accompagné de sa traduction en anglais : « *Women are at liberty to marry again if their husbands be not heard of, die, retire from the world, prove to be eunuchs or become patita.* » A l'époque, Vidyasagar venait de prendre son poste au *Fort William College*. Sarkar pensait qu'il ne pouvait pas avoir ignoré l'article du *Bengal Spectator*<sup>201</sup>. Le périodique *Tattvabodhinī Patrikā*, dans son numéro de *caitra* 1776 *śaka* (mi-mars-mi-avril 1855), reconnaissait pourtant à Vidyasagar, et à lui seul, le très grand mérite d'avoir suscité un si vif intérêt du côté des partisans du remariage des veuves, comme de celui des opposants, par son opuscule sur le sujet. L'article déployait des trésors de rhétorique pour décrire la brusque chute de la condition d'une très jeune femme devenue veuve et posait, chaque fois, la même question : « Doit-on ou non remarier les veuves ? »<sup>202</sup>

Sarkar reprend le récit, fait par Anandakrishna Basu, ami de longue date de Vidyasagar et petit-fils par sa mère du Raja Radhakanta Deb, d'une assemblée qui se tint chez son grand-père après la parution de l'opuscule. Au cours de cette réunion, Vidyasagar défendit son point de vue contre plusieurs pandits sans qu'aucune décision ne fût prise. A la fin, cependant, le Raja fit don d'un châle à Vidyasagar, signe d'approbation qui lui fut reproché par les chefs des autres familles d'importance. Radhakanta se défendit alors en disant qu'il avait seulement récompensé l'habileté dans la discussion du pandit, mais qu'il n'avait pas voulu le déclarer victorieux. N'étant pas spécialiste des *śāstra*, il n'était pas habilité à juger. A titre personnel, il n'était pas favorable au remariage des veuves. Une seconde assemblée fut réunie chez ce même Radhakanta en présence de Vidyasagar et du plus célèbre *smārta* de Navadvip, Vrajanātha Vidyāratna. Cette fois encore, aucune décision ne fut prise, mais ce fut le *smārta* qui reçut le châle. Vidyasagar comprit qu'il ne trouverait aucune aide du côté de Radhakanta Deb<sup>203</sup>. Comme le souligne l'historien Sekhar Bandyopadhyay, les chefs des *dal*, ces institutions qui avaient, à l'époque, remplacé largement les *samāj* traditionnels, gouvernaient la hiérarchie des castes, grâce à leur fortune, avec l'aide de pandits qui étaient leurs obligés. Depuis l'époque où Rammohun Roy luttait pour faire interdire la *Satī*, Radhakanta Deb était un très puissant *dalpati*, chef de *dal*, dont l'influence à partir de Calcutta s'étendait sur les régions avoisinantes. Sans l'appui de cet homme, la tâche des réformateurs s'avérait presque impossible<sup>204</sup>.

Les deux mille exemplaires de l'opuscule écrit par Vidyasagar furent épuisés dès la première semaine de leur parution<sup>205</sup>. Il en imprima trois mille de plus, puis dix mille

<sup>200</sup> Kārtikeyacandra Rāy, *Kṣitīśa-vaṃśāvali-carita*, p. 211 ; cité par IM p. 246.

<sup>201</sup> B.S. p. 456.

<sup>202</sup> IM pp. 248-250.

<sup>203</sup> B.S. pp. 173-174.

<sup>204</sup> Bhandyopadhyay Sekhar « Caste, Widow-Remarriage and the Reform of Popular Culture in Colonial Bengal », pp. 156-57 dans Sarkar S. et T. *Women and Social Reform in Modern India*, 2007. Sur le rôle des *dal*, voir Mukerjee S.N., 1993, pp. 168-208 ; McGuire J., 1983, pp. 30-34.

<sup>205</sup> V.R. vol. 1, pp. 395-414.

encore. Il semble bien qu'il les distribuait gratuitement puisque, nous dit-on, il dépensa pour cela beaucoup d'argent. Des opposants parmi les riches et parmi ceux qui faisaient commerce des *śāstra*, les *śāstrabyabasāyī*, comme on les appelait sans intention péjorative, imprimèrent des arguments contre les thèses développées par Vidyasagar qu'ils envoyèrent ici et là. Biharilal Sarkar rapporte que, dès la parution, il y eut beaucoup de violentes manifestations d'opposition.

Une première pétition, en octobre 1855, fut envoyée aux autorités par Vidyasagar pour demander une loi. Elle fut signée par neuf cent quatre-vingt-sept personnes. D'autres encore furent envoyées de dix-neuf villes du Bengale dans le même but. Lors d'une réunion, le 15 novembre 1855, chez Radhakanta Deb, une nouvelle association vit le jour, la *Hindudharmarakṣā Sabhā*, afin d'assurer la pérennité du *dharma*. Elle doit être distinguée d'une association dans le même but qui verra aussi le jour et aura davantage d'importance. Il s'agit de la *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā*, Association pour la conservation du *dharma* hindou éternel. La *Dharma Sabhā* de Calcutta et, plus tard, la branche de la *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā* de Jessore protestèrent vigoureusement<sup>206</sup>.

Dans le second opuscule, publié en octobre de la même année 1855, qui était beaucoup plus épais que le premier, le pandit reprit chaque objection de ses opposants et écrivit les réponses appropriées<sup>207</sup>. Selon son cadet, ses arguments et les citations des *śāstra* y étaient tout à fait convaincants, et, seuls, ceux qui étaient esclaves de la coutume, *lokācāra*, continuèrent de s'opposer au mariage des veuves.

#### - Le premier ouvrage du pandit sur la question

Il y eut quatre éditions du premier opuscule. Après la première, datant de janvier 1855, qui n'est pas reproduite dans les œuvres complètes du pandit publiées par *Sāhityam*, la seconde, datée de 1858, comportait une annonce, *vijñāpan*, dans laquelle Vidyasagar commençait par se réjouir du succès de sa publication<sup>208</sup>. Ses arguments avaient convaincu beaucoup des premiers opposants que le remariage des veuves était permis par les *śāstra*. Il s'excusait d'avoir oublié de mentionner le soutien que le très savant pandit Tārānātha Tarkavācaspati lui avait accordé. Il rappelait que, peu avant la première publication de son opuscule, un certain Śyāmācaraṇa Dāsa, de la caste des *navasākhā*, et donc appartenant au *varṇa* des *sūdra*, avait voulu remarier sa fille veuve, âgée de huit ou neuf ans, et qu'il avait demandé l'avis des brahmanes pandits. Il avait obtenu une décision, *vyavasthā*, signée par plusieurs *smārta* qui, donnant leur accord au remariage, le déclaraient licite selon les *śāstra*. Vidyasagar en reproduisait le texte sanskrit, accompagné de sa traduction en bengali. Il donnait le nom des dix pandits signataires avec, en tête, celui de Kāśīnātha Tarkālaṅkāra, qu'il appelait « le tout premier *smārta* du pays ». Aujourd'hui, s'étonnait Vidyasagar, tous ceux-ci s'opposent farouchement au remariage des veuves. Lors d'une confrontation, à la suite de la décision obtenue par Shyamacharan Das, Bhavaśaṅkara Vidyāratna, qui avait rédigé la *vyavasthā* face au premier *smārta* de Nabadvip, avait défendu sa position en faveur du mariage. Déclaré vainqueur, il avait reçu deux châles en récompense. Mais, à présent, s'étonnait Vidyasagar, les deux pandits, le vainqueur comme le vaincu, sont d'accord

---

<sup>206</sup> B.S. pp. 175-76. Il donne une liste d'opposants.

<sup>207</sup> V.R., vol. 1, pp. 415-518.

<sup>208</sup> V.R. vol. 1, pp. 397-414.

pour dire que le remariage des veuves est interdit par les *śāstra* ! Les signataires avaient-ils d'abord espéré une récompense de la part de Shyamacharan, homme riche et père éploré ? Pour quelle raison ont-ils changé d'avis ? Il est désolant que les habitants de ce pays doivent dépendre des décisions de ces supposés grands hommes<sup>209</sup>.

Dans la très courte annonce précédant la troisième impression, datée de 1863, Vidyasagar faisait savoir qu'une grande agitation dans la région de Dacca l'obligeait à publier de nouveau son premier livre, mais sans y reproduire le texte et les signatures de l'affaire concernant Shyamacharan Das. Dans l'annonce de la quatrième édition, datée de 1873, Vidyasagar déclarait qu'il avait été obligé de rédiger celle-ci pour répondre aux critiques de ses amis qui regrettaient qu'il n'eût pas mentionné ses dettes à l'égard de plusieurs pandits qui lui avaient communiqué quelques citations appropriées. Il mentionnait, entre autres, les noms de Bhāratcandra Śiromaṇi, ancien professeur de *Smṛti* au *Sanskrit College*, et celui de Tārānātha Tarkavācaspati qui y enseignait la grammaire<sup>210</sup>.

Dans son premier opuscule, Vidyasagar évoquait l'intérêt, dont beaucoup faisaient preuve, pour la question de savoir si, oui ou non, le mariage des veuves était autorisé par les *śāstra*. Il faisait allusion à la réunion à l'issue de laquelle les défenseurs et les adversaires du remariage s'étaient les uns et les autres déclarés vainqueurs ! Ce genre de disputes ne résolvait donc pas le problème, écrivait-il, mais elle avait au moins le mérite de susciter l'intérêt du public pour cette question. Lui, Vidyasagar, avait donc décidé, de son propre chef, de faire une recherche très approfondie dans les textes pour arriver à une solution et d'en publier les conclusions en langue vernaculaire. Il reconnaissait que la coutume interdisait ces remariages, mais cette interdiction était-elle ou non justifiée par les textes ? Les *Dharmaśāstra* étaient la référence ultime, et non la coutume, *lokācāra*. Quels étaient les auteurs de ces *Dharmaśāstra* ? Vidyasagar citait deux versets de la *Yājñavalkya Saṃhitā* (I. 4 et 1.5) qui en donnaient la liste. Il insistait sur leur autorité dans l'Inde entière. Son argumentation partait ensuite de l'énoncé de Manu selon lequel chaque *yuga*, âge du monde, avait un *dharma* qui lui était propre et qui correspondait aux capacités des humains à chacune de ces grandes périodes (1, 58). Toutefois, Manu ne précisait pas quel était le *dharma* spécifique à chaque *yuga*. Le *ṛṣi* Parāśara, lui, dans le premier chapitre de sa *Saṃhitā*, en donnait la liste. Vyāsa, racontait-il, accompagné des *ṛṣi*, alla trouver son père, qui n'était autre que ce même Parāśara. Ce dernier leur fit connaître le nom de l'auteur de *Dharmaśāstra* faisant autorité pour chacun des quatre âges du monde: Svāyambhu Manu au *satya*, Gautama au *tretā*, Śāṅkha et Likhita au *dvāpara*, et Parāśara, lui-même, au *kali*, l'âge dans lequel les humains vivaient actuellement et depuis fort longtemps. Puis, dans le second chapitre de sa *Saṃhitā*, Parāśara énonçait le *dharma* du *kali yuga*<sup>211</sup>. Vidyasagar se disait pleinement satisfait de la déclaration sans ambiguïté de l'autorité de Parāśara et citait ce qu'il disait du *dharma* des veuves. La citation sanskrite était accompagnée de sa traduction en bengali : « Lorsque l'époux quitte le pays, meurt, est impuissant, abandonne le *dharma* du maître de maison, ou est dégradé, son épouse a la possibilité de se remarier sans enfreindre le *dharma*. » Le législateur reconnaissait ensuite aux veuves trois conduites justes: la continence, etc., la crémation avec le défunt et le remariage. Le gouvernement ayant interdit la crémation avec la dépouille du mari, la *Satī*, il ne restait

---

<sup>209</sup> *V.R.* vol.1, pp. 397-398.

<sup>210</sup> *Ibid.*, pp. 402-404.

<sup>211</sup> *Ibid.* pp. 407-408.

plus que deux options, la première et la dernière. Le *brahmacarya*, avec toutes les restrictions qui l'accompagnaient, était très difficile à supporter physiquement et moralement au *kali yuga*. C'est pourquoi, Parāśara, au chapitre 4 de sa *Samhitā*, avait permis le remariage et l'avait déclaré conforme au *dharma*.

Vidyasagar s'interrogeait ensuite sur le statut du fils né de cette seconde union. Selon lui, Parāśara avait aussi donné la solution. Au *kali yuga*, il n'y avait que trois sortes de fils : légitime, *aurasa*, adopté, *dattaka*, et accepté comme un fils, *kṛtrima*. Patrick Olivelle, traduisant Manu, (9, 159) traduit ce dernier mot par *constituted*. Dans le *śloka* précédent, Manu mentionnait douze sortes de fils. Parāśara ne faisait pas de place au fils dit *paunarbhava*, nom qui était donné aux fils d'une seconde union<sup>212</sup>. Le fils du second mariage d'une veuve ne pouvait être dit ni adopté ni accepté, poursuivait Vidyasagar<sup>213</sup>. Il avait, par contre, toutes les caractéristiques du fils *aurasa*, légitime. Le pandit mentionnait ensuite les textes dans lesquels on pouvait lire une interdiction du mariage d'une veuve. Les opposants s'appuyaient sur l' *Udvāhatattva* du *smārta* Raghunandana. Pour déclarer illicite le remariage des veuves, ce *smārta* célèbre au Bengale se référait à deux *Purāṇa*, le *Brhannārādīya* et l'*Āditya*. Les adversaires modernes du remariage des veuves, poursuivait Vidyasagar, cherchaient à prendre appui sur ces deux textes. Il citait d'abord l'*Udvāhatattva* afin de prouver qu'il y était question, non pas du remariage des veuves, mais de la promesse d'un père qui, lorsqu'il s'était engagé une fois envers un prétendant, ne pouvait pas revenir sur son engagement et donner sa fille à un autre. « On ne peut donner qu'une fois sa fille en mariage » s'appliquait à une promesse de mariage, non au mariage lui-même<sup>214</sup>. C'est à Vidyasagar seul qu'appartient la responsabilité de cette appréciation, mais il réaffirmait sur ce point encore son allégeance à Parāśara. De même, quelle que fût l'interprétation donnée à un passage de l'*Āditya Purāṇa*, elle était, selon lui, annulée par la *Parāśara Samhitā*. En effet, s'il y avait désaccord entre les *Purāṇa* et la *Samhitā* de Parāśara, selon la *Vedavyāsa Dharma Samhitā*, que Vidyasagar citait, c'était à la *Samhitā*, et non aux *Purāṇa* qu'il fallait obéir. La seule conclusion possible était donc qu'au *kali yuga* le remariage des veuves était licite et conforme au *dharma*. La dernière objection qui pouvait être soulevée était la suivante : le remariage des veuves n'était pas considéré comme une conduite juste, conforme au *dharma*, *śiṣṭācāra*, par l'usage. Sur ce point encore, une citation de la *Vasiṣṭha Samhitā* venait établir la supériorité des *sāstra* sur la coutume pour définir une conduite juste. La coutume devait être suivie seulement là où les *sāstra* n'avaient énoncé ni interdiction ni injonction positive. P.V. Kane reprend cet argument et en montre les limites<sup>215</sup>.

Il faut remarquer que le pandit ne fait pas de différence entre le cas d'une veuve enfant, restée vierge, *akṣatayoni*, et les autres, plus âgées, ce qui lui aurait, peut-être, facilité la tâche et l'aurait aidé à convaincre les pandits, ses adversaires. Vasiṣṭha (19.74) fait cette distinction et permet le remariage d'une femme dont la première union n'a pas

---

<sup>212</sup> Le dictionnaire bengali unilingue de Jñānendramohan Dās, vol. 2, pp. 1356-57 cite les douze sortes de fils et ajoute qu'à l'époque actuelle seules deux sortes peuvent faire le don des *piṇḍa* et hériter du père: les fils *aurasa* et *dattaka*. Voir aussi Kane P.V. vol. II.1, pp. 608-11.

<sup>213</sup> La définition du fils 'accepté' ou 'constituted' est donnée par Manu, 9, 169.

<sup>214</sup> V.R. vol. 1, p. 411.

<sup>215</sup> Kane P.V. *History of Dharmaśāstra*, vol. 3, pp. 868-69.

été consommée. Toutefois, les textes qui énumèrent les pratiques interdites au *kali yuga*, les *kalivarjya*, interdisent aussi le remariage dans ce cas<sup>216</sup>.

Vidyasagar terminait ce premier opuscule en se référant au sort misérable des veuves enfants qui, incapables de supporter les rigueurs du *brahmacarya*, empruntaient un mauvais chemin et allaient même jusqu'à commettre le péché de meurtre d'un fœtus. Elles salissaient ainsi leurs lignées paternelle et maternelle, ainsi que celle de leur époux défunt. La permission de se remarier, si elle était reconnue aux veuves, protégerait la société de ces maux. Après avoir pris connaissance de tous ces arguments, terminait le pandit, le public devait décider si le remariage des veuves pouvait être accepté par les hindous. Le texte était signé Īsvaracandra Śarmāḥ. L'adresse était celle du *Sanskrit College*, et la date le 16 *māgha samvat* 1911 (28 janvier 1855). Une traduction complète de ce premier document a été publiée<sup>217</sup>.

#### - Le second ouvrage sur la question

Neuf mois plus tard, en octobre 1855, Vidyasagar rédigea un second ouvrage avec le même titre mais avec la mention ' Deuxième livre'. C'est un texte beaucoup plus long que le premier dans la mesure où il entendait répondre aux nombreuses objections que le premier opuscule avait soulevées<sup>218</sup>. Comme l'écrit son frère cadet, Vidyasagar « baratta l'océan des *śāstra* » pour répondre à chacun de ceux qui avaient fait connaître leurs interprétations divergentes des textes. Dans son autobiographie, *Ātmacarita*, le célèbre membre du *Brahmo Samaj*, Rajnarayan Bose, raconte que Vidyasagar restait très tard au *Sanskrit College* qu'il dirigeait encore pour chercher les réponses aux objections de ses opposants. Il rédigeait une première solution qui ne lui donnait pas complètement satisfaction. Il se dirigeait, malgré tout, vers sa maison, tout en poursuivant sa réflexion. Et voilà qu'au milieu du chemin, une meilleure explication lui venait à l'esprit. Il retournait aussitôt au *College*, se remettait à écrire et ne s'arrêtait pas avant deux heures du matin<sup>219</sup>. Il avait fort à faire, en effet, car Biharilal Sarkar cite les noms de vingt-deux pandits qui se sont opposés à Vidyasagar, alors que trois seulement l'ont soutenu ; tous les trois enseignaient sous sa direction au *Sanskrit College*. L'allusion à leur souci de plaire au directeur est claire chez cet adversaire de la réforme !

Dans son second opuscule, Vidyasagar se disait agréablement surpris de l'intérêt qu'avait suscité la question du remariage des veuves. Il ne s'attendait pas à l'acceptation facile de sa thèse. La plupart de ceux qui avaient voulu le contredire n'avaient pas vraiment étudié la question. Ils avaient écrit avec colère et de façon superficielle. Le public, ignorant le sanskrit, n'avait pas su choisir entre les arguments de Vidyasagar et ceux de ses opposants. L'ironie avait été l'arme de ces derniers, et le public avait été séduit. Vidyasagar se disait heureux de pouvoir répondre à chacune des objections. Il les classait en vingt-quatre rubriques et répondait à chacune. Des notes renvoyaient à chaque protestataire et aux ouvrages cités. Pour terminer, il écrivait : « Hélas ! Quelle tristesse ! Les coutumes locales, *desācāra*, sont les seules autorités qui gouvernent ce pays. Ce sont les suprêmes gourous ; leur autorité est inégalée ; leur enseignement est le

---

<sup>216</sup> Ibid. vol. 4, p. 931.

<sup>217</sup> Ishvarchandra Vidyasagar, *Hindu Widow Marriage : An Epochal Work on Social Reform from Colonial Bengal*, translated by Brian A. Hatcher, New York : Columbia University Press, 2011.

<sup>218</sup> *V.R.* vol. 1, pp. 415-512.

<sup>219</sup> Basu Rājanārāyaṇa, *Ātmacarita*, p. 71.

suprême enseignement ! »<sup>220</sup> Dans une envolée rhétorique, il lançait une série d'appels aux coutumes locales, au *dharma*, aux *śāstra*, à l'Inde et aux Indiens. Finalement, s'adressant au faible sexe féminin, il s'exclamait : « Quels péchés avez-vous commis qui vous ont fait naître en Inde, je l'ignore ! »

Beaucoup plus tard, parurent deux opuscules anonymes, mais qui sont considérés comme écrits de la plume de Vidyasagar. Il s'agit de *Vrajavilāsa* et de *Ratnaparīkṣā* qui tous deux trouvent place dans ses œuvres complètes<sup>221</sup>. L'auteur de ces pamphlets fait preuve d'une grande vigueur dans le sarcasme envers ses opposants. Le premier, *Vrajavilāsa* fut publié en 1884, et le second *Ratnaparīkṣā* en 1886 (*infra*).

S'appuyant sur l'autorité de quelques pandits, certains opposants allèrent jusqu'à accuser Vidyasagar d'avoir ajouté, lui-même, le *śloka* de la *Parāśara-Saṃhitā* sur lequel il avait basé son argumentation. Il ne se trouvait pas, disaient-ils, dans la copie manuscrite originale. C'était donc une interpolation, sans nul doute faite par Vidyasagar! Il s'agit d'un mensonge éhonté. Cette citation de Parāśara se trouve bien dans sa *saṃhitā*, IV, 30, ainsi que dans Nārada, V, 97 et *Agnipurāṇa* 154, 5-6, comme l'écrit P.V. Kane.<sup>222</sup> Biharilal, qui rapporte complaisamment cette accusation, affirme pourtant ne pas croire le pandit capable d'une telle malhonnêteté.

#### - Démarches auprès du gouvernement

Pour régler les questions d'héritage des enfants nés de ces remariages, une loi était indispensable. Le 4 octobre 1855, Vidyasagar envoya une lettre au secrétaire du *Legislative Council of India*, accompagnée d'une pétition signée par neuf cent quatre-vingt-six personnalités et lui-même.

Selon Chandicharan Bandyopadhyay, Vidyasagar voulut que fût aussi envoyée une pétition auprès du Secrétaire du département de l'Intérieur, Sir Cecil Beadon, des membres du *Legislative Council* et auprès du Lieutenant Gouverneur F. J. Halliday. La pétition fut signée par soixante-deux personnalités dont vingt-deux pandits. On relève les noms de Debendranath Tagore, Ramgopal Ghose, Dakshinaranjan Mukhopadhyay, Jaykrishna Mukhopadhyay, Akshay Kumar Datta, le poète Isvarcandra Gupta, le juge Dwarkanath Mitra, Rajnarayan Bose, Bholanath Chandra et le Dr. Mahendralal Sarkar, parmi les plus célèbres<sup>223</sup>. Le *Mahārājā* de Burdwan avait aussi promis son aide. Cette liste est peut-être, au moins en partie, sujette à caution. En effet, le poète Īśvarcandra Gupta, dans l'important périodique qu'il éditait, *Saṃbād Prabhākar*, Le soleil de l'information, ainsi que dans ses vers satiriques, exprima à maintes reprises son opposition au remariage des veuves. Biharilal cite un long poème dans lequel cet écrivain célèbre se moque de l'initiative de Vidyasagar<sup>224</sup>.

Le 17 novembre 1855, le projet de loi fut présenté au *Legislative Council* par l'entremise de John Peter Grant qui en était membre. Il fut secondé par James Colvil. Une seconde présentation eut lieu le 9 janvier 1856. Un *Select Committee* fut constitué avec comme membres J. P. Grant et J. Colvil, entre autres. Shambhuchandra mentionne

---

<sup>220</sup> V.R. vol. 1, p. 510.

<sup>221</sup> V.R. vol. 2, pp. 1247-51 et pp. 1197-1228.

<sup>222</sup> Kane P.V. *History of Dharmasāstra*, vol. 2, part 1, pp. 610-11.

<sup>223</sup> CC. B. pp. 216-217.

<sup>224</sup> B.S. pp. 183-184.



l'aide précieuse reçue de John Peter Grant qui défendit le projet de loi devant le *Legislative Council* ainsi qu'au sein du *Select Committee*. Dans son argumentaire, Grant décrivit, avec de nombreux détails, la vie d'une veuve hindoue dans toute sa rigueur en s'inspirant des écrits des missionnaires, tel que William Ward, et d'informateurs privés. Il fit remarquer que la loi laisserait libres ceux qui étaient opposés aux remariages des veuves, mais qu'elle permettrait à ceux qui pensaient autrement de soulager la misère de leurs filles et de ne pas les pousser aux vices. Biharilal Sarkar reproduit en traduction bengalie l'intervention de Grant. L'Anglais fut remercié de son concours par une lettre signée par des personnalités telles que Śrīśacandra, *rājā* de Nadia, *Rājā* Pratāpcandra Siṃha, Ramgopal Ghose, le pandit Tārānātha Tarkavācaspati, etc.

Toutefois, la majorité des hindous, au Bengale comme dans le reste de l'Inde, ne fut pas convaincue par les arguments de Vidyasagar à partir des *śāstra*. Ils restaient, avant tout, fidèles à la coutume. Radhakanta Deb prit la tête des protestataires contre le projet de loi. Le 17 mars 1856, il envoya une pétition signée par 36.763 personnes et une seconde, le 5 juillet<sup>225</sup>. Grant, lui-même, fait état de quarante pétitions contre le projet de loi, signées par cinquante ou soixante mille personnes, tandis que seulement vingt-cinq pétitions, signées par cinq mille personnes, s'y disaient favorables<sup>226</sup>. Les opposants avaient trois objections principales : 1- le mariage des veuves était interdit par les *śāstra*, 2- la coutume y était également opposée, 3 – les fils d'une veuve remariée seraient toujours considérés comme des bâtards, *jāraj*, ou des fils de prostituées. Ils demanderaient légalement leur part d'héritage, contrairement aux règles actuellement en vigueur, ce qui aurait pour résultat de soulever de graves disputes familiales<sup>227</sup>. Certains avançaient aussi l'idée que le veuvage était le fruit des actions passées des veuves dans leurs vies antérieures ; il était donc insensé de vouloir remarier ces femmes<sup>228</sup>.

L'auteur de la première biographie anglaise du pandit, Subal Chandra Mitra, n'hésite pas à se déclarer hostile à la réforme et à récuser le tableau peint par Grant de la vie misérable des veuves. Le biographe Sarkar condamne sans ambages l'initiative du héros de son livre. Il écrit : « Le veuvage des filles et des sœurs est sans nul doute une souffrance pour leurs pères et leurs frères. Mais les hindous qui croient en la vie future se souviennent du fruit des actes, *karmaphala*. »<sup>229</sup> La souffrance des veuves, les principales intéressées, malgré tout, n'est même pas évoquée ! Elles aussi doivent sans doute se consoler en pensant, d'une part, aux fautes qu'elles ont commises dans une vie antérieure et, d'autre part, aux joies qui les attendent dans une existence future ! Ce même biographe mentionne deux textes écrits par des pandits contre la démonstration faite par Vidyasagar à partir du texte de Parāśara. Sous l'égide du périodique *Baṅgabāsi*, défenseur de l'orthodoxie hindoue, le pandit Pañcānana Tarkaratna de Bhatpara publia une traduction bengalie de la *Parāśara-Saṃhitā* dans laquelle il affirmait que la phrase du *ṛṣi* à propos des diverses possibilités laissées aux veuves, dont celle d'être remariée, s'appliquait à la promesse de mariage faite par le père de la fille, et non au mariage lui-même. Toutefois, Sarkar défendait l'honnêteté de Vidyasagar contre les ignorants qui pensaient que le pandit avait volontairement falsifié la signification de ce verset<sup>230</sup>. Pour

---

<sup>225</sup> *Ibid.* p. 191 ; IM p. 266

<sup>226</sup> *Ibid.* p. 192.

<sup>227</sup> Ghosh Benoy, *Vidyāsāgara*, vol. 3, pp. 197-199.

<sup>228</sup> Basu Svapan, p. 26.

<sup>229</sup> B.S. p. 180.

<sup>230</sup> *Ibid.* pp. 181-182.

ce biographe, Vidyasagar s'est trompé sur la question du remariage des veuves du fait de sa trop grande émotivité, mais il s'est toujours montré honnête. Comme on l'a dit, P.V. Kane reprend le verset, donne les occurrences dans la *Nāradaśmṛti* et l'*Agni purāṇa*, et souligne que, comme pour les autres « inconvenient texts », les opposants expliquent qu'il y est question d'un autre *yuga*.

Les pétitions en faveur de la loi, et d'autres, plus nombreuses, s'y opposant, furent envoyées de Calcutta et de sa région, mais aussi de la *Presidency* de Bombay. L'une, arriva de Pune en décembre 1855, une autre encore d'Ahmednagar. En janvier 1856, six cent cinquante personnalités du Bengale pétitionnèrent pour la promulgation de la loi, parmi lesquelles Digambar Mitra, Pyaricharan Sarkar, Shivchandra Dev, et plus étonnant, Bhudev Mukhopadhyay. Une pétition favorable à la loi fut envoyée de Murshidabad avec la signature de Madanamohana Tarkālaṅkāra. Au contraire, près de mille pandits de Navadvip, Triveni, Bhatpara, Vamsavati, Calcutta, etc., exprimèrent leur désaccord. Il y eut bien davantage de pétitions contre la future loi qu'en sa faveur, et le nombre des signataires en faveur de la loi fut peu important. Le 24 juillet 1856, d'anciens disciples de Derozio, parmi lesquels Rasikkrishna Mallik, Kishorichand Mitra et Pyarichand Mitra, exprimèrent un point de vue plus radical encore. Ils écrivirent : « ... les besoins de ce cas seraient mieux satisfaits par une loi instituant un mariage général que, seulement, par la promulgation d'une loi rendant légal le mariage des veuves hindoues. »<sup>231</sup> Ils demandaient ainsi un mariage civil avec enregistrement obligatoire, mais ils ne furent pas écoutés.

#### - La loi de 1856 permettant le remariage d'une veuve hindoue

Pour les autorités britanniques, l'affaire était simple. Puisque les *śāstra* hindous autorisaient le remariage des veuves, comme le montraient les travaux du pandit Iswarchandra Vidyasagar, le Conseil du gouvernement décida aussi que le fils né d'une veuve remariée serait considéré légitime, *aurasa*, et hériterait de son père.

Le 31 mai 1856, le *Select Committee* donna un avis favorable à la promulgation de la loi. Il y eut une troisième lecture le 19 juillet. Enfin, le 26 juillet 1856, la loi fut promulguée par le Gouverneur Général sous le nom de « *Act XV of 1856, being an Act to remove all legal obstacles to the Marriage of Hindu Widows.* » Subal Chandra Mitra reproduit le projet de loi tel qu'il a été présenté par J. P. Grant devant le *Legislative Council*, ainsi que le texte de la loi qui a reçu l'assentiment du Gouverneur Général<sup>232</sup>.

Le nom de Vidyasagar fut bientôt connu dans toute la province et même au-delà. Le poète populaire Dāśarathi Rāya écrivit sur un ton légèrement ironique plusieurs chansons célèbres à propos des controverses qui firent rage au moment de la promulgation de la loi<sup>233</sup>. Ishvarchandra Gupta, poète célèbre et rédacteur en chef du périodique *Sambād Prabhākar*, qui était opposé à la réforme, ironisa sur l'agitation populaire<sup>234</sup>. Dans un long poème, il s'éleva contre l'ingérence du gouvernement étranger dans les affaires de la religion hindoue<sup>235</sup>. Par contre, des admirateurs de

---

<sup>231</sup> IM p. 270.

<sup>232</sup> SC. M. pp. 183-194.

<sup>233</sup> *Dāśarathi Rāya Pāñcālī*, pp. 657-661.

<sup>234</sup> IM p. 251-52.

<sup>235</sup> *Ibid.* pp. 271-73.

Vidyasagar composèrent des poèmes et des chansons à sa louange : « Bénis sois-tu, Vidyasagar, puisses-tu vivre éternellement! Quand donc viendra le jour où une telle loi étant promulguée, l'ordre sera donné de région en région, de district en district ? Le jour où l'on entendra le bruit des célébrations du mariage d'une veuve, je ne manquerai pas d'accompagner les femmes mariées, portant sur la tête le plateau du rite d'accueil, etc. »<sup>236</sup> Les tisserands de Santipur reproduisirent les premiers vers de ce chant sur la bordure des saris qu'ils tissaient et les vendaient ainsi à un meilleur prix. Une autre version du chant se trouve dans l'ouvrage d'Indramitra, et les deux premiers vers sont aussi reproduits dans *Nadīyā Kāhinī*, L'histoire de Nadia, de Kumud Nath Mallik, à propos de l'artisanat du tissage à Nadia. Un autre chant fut composé pour se moquer du précédent : « Reste couché, Vidyasagar, puisses-tu être toujours malade. » Nombreux étaient ceux qui voulaient voir Vidyasagar et être vus par lui parce qu'il était le seul à avoir eu pitié des veuves bengalies. Lorsqu'il se déplaçait, il était suivi par des badauds qui le louaient et par d'autres qui l'insultaient, au contraire. L'impression était donnée que les Bengalais attendaient que fût célébré le premier mariage de veuve pour se décider à remarier leurs filles.

La presse anglaise s'intéressa à la loi et à ses résultats. Le 26 novembre 1856, *The Englishman* reproduisit une lettre qui lui avait été envoyée par un lecteur à ce propos : « La loi promulguée par le *Legislative Council*, grâce aux grands efforts de l'Honorable M. Grant et du Pandit Iswarchandra Vidyasagar, pour légaliser le mariage des veuves hindoues, n'a eu jusqu'à présent aucun résultat heureux ; bien que quelques quatre ou cinq mois eussent passés depuis que ce décret a été rendu public, nous ne trouvons presque personne suffisamment entreprenant et courageux pour le mettre à exécution. Il est vrai que des discours et des conférences sont chaque jour offerts par le *Young Bengal* dans tous les lieux publics, et qu'il est louable de le voir engagé à discuter solennellement chaque point de la controverse ; mais je vous le demande, Monsieur, où sont les bons résultats de ces efforts ? » Les anciens élèves de Derozio sont une fois encore montrés du doigt et accusés de parler sans vouloir agir.

Le *Hindoo Patriot*, le 4 décembre, reprend la critique des anciens membres du *Young Bengal*, parue dans *The Englishman* et écrit : « Le temps montrera si *Young Bengal* était sincère ou pas dans le mouvement et, dans quelques semaines, s'il peut braver l'opinion publique. »<sup>237</sup> Le journal des missionnaires de Srirampur, *Friend of India*, annonça, le 4 décembre 1856, le mariage d'une veuve dans le sud de l'Inde, à Salem. C'est, en effet, dans l'Inde du Sud que le mouvement concernant le mariage des veuves eut la plus grande résonance en dehors du Bengale. D'après les pétitions et les lettres reçues par le gouvernement, on constate que, pour la première fois au dix-neuvième siècle, l'agitation à propos d'une réforme religieuse et sociale, initiée au Bengale, ne resta pas limitée à cette province. Bien évidemment, le nombre des opposants dépassait de loin celui des partisans<sup>238</sup>.

Le 29 novembre 1856, quatre mois après le passage de la loi, une pétition, qui n'eut pas d'effet, fut envoyée au *Legislative Council* pour que fût abolie la loi permettant le mariage des veuves, signée par le même Radhakanta Deb et environ dix mille chefs de famille hindous. *The Englishman* fit paraître la nouvelle.

---

<sup>236</sup> SC. p. 64.

<sup>237</sup> IM p. 277.

<sup>238</sup> Ghose B. *Vidyāsāgara*, vol. 3, p. 193-95.

Entre-temps, le vénérable pandit Premacandra Tarkavāgīśa, professeur au *Sanskrit College*, vint rendre visite à Vidyasagar, son ancien élève en classe de rhétorique, pour le féliciter d'avoir su trouver les arguments afin que le mariage des veuves devînt licite. En même temps, il le mettait en garde contre les dépenses que les célébrations de ces mariages allaient entraîner pour lui. Il lui conseillait de se rendre auprès des riches *zamindars* du Bengale afin de demander leur aide, sinon il serait bientôt ruiné.

#### - Les premiers mariages de veuves

Sans écouter la mise en garde de son ancien professeur, raconte Shambhuchandra, trois mois seulement après le passage de la loi, Vidyasagar se mit en devoir d'organiser le mariage de Śrīśacandra Vidyāratna, fils de Rāmadhana Tarkavāgīśa, homme riche, respectable et célèbre. Śrīśacandra avait d'abord obtenu le poste de secrétaire adjoint au *Sanskrit College*, puis celui de professeur de littérature, avant de devenir Juge-pandit à Murshidabad. La promise avait 4 ans à son premier mariage et était devenue veuve deux ans plus tard. Lors de son second mariage, elle était âgée de dix ans. Son père était un certain Brahmānanda Mukhopādhyāya d'un village du district de Burdwan. La date du mariage avait été une première fois fixée, mais le futur marié avait pris peur et s'était désisté. Il fallut le convaincre de nouveau d'accepter d'épouser une veuve. Les noces furent célébrées en grande pompe le 24 *agrahāyaṇ* 1263 (7 décembre 1856) dans la demeure du grand ami de Vidyasagar, Rajkrishna Bandyopadhyay, à Calcutta. Shambhuchandra souligne qu'à cette occasion, comme l'avait prédit Premacandra Tarkavāgīśa, son aîné dépensa beaucoup d'argent. Il est question de dix mille roupies. Plusieurs professeurs du *Sanskrit College*, parmi les plus savants, étaient présents : Jayanārāyaṇa Tarkapañcānana, Bhāratacandra Śiromaṇi, Premacandra Tarkavāgīśa et Tārānātha Tarkavācaspati. Il y avait aussi de nombreux enseignants de *ṭol* et beaucoup de brahmanes venus de province. L'assistance à la cérémonie de tous ces brahmanes savants semblait devoir être un solide appui pour Vidyasagar.

Par ailleurs, vinrent aussi des personnalités de Calcutta tel que l'ancien disciple de Derozio, l'homme d'affaires Ramgopal Ghose, Ramaprasad Ray, fils de Rammohun Roy, Digambar Mitra, grand propriétaire foncier, Kaliprasanna Sinha, *zamindar* d'Uttarpara, Gaurishankar Bhattacharya, rédacteur en chef de *Sam̄bād Bhāskar*, Soleil des nouvelles, périodique favorable aux réformes, etc. Avant le mariage, les opposants avaient tenté d'empêcher les célébrations sans y parvenir. La foule était si grande à l'arrivée du marié que son palanquin ne parvenait pas à avancer. La police était présente sur les lieux pour empêcher tout débordement. Le périodique *Tattvabodhinī Patrikā* fit un récit positif de la scène. Tous les rituels habituels dans les mariages de brahmanes furent célébrés : *vrddhiśrāddha*, *kuṣaṇḍikā*, etc. Huit cents invitations avaient été imprimées, et les *Bhaṭṭācārya* avaient reçu les leurs sous forme d'un poème en sanskrit<sup>239</sup>. Par contre, *Sam̄bād Prabhākar*, Soleil de l'information, prit un ton ironique pour décrire la cérémonie et condamna l'initiative en soulignant qu'aucun parent, ni du côté du marié ni de celui de la mariée, n'avait assisté à la cérémonie. Seule la mère de la mariée était présente et fit « le don de la fille », *kanyādāna*. Le marié avait accepté d'épouser une veuve simplement pour plaire aux gouvernants. D'autres périodiques, qui s'opposaient aussi à la réforme, déclarèrent que Vidyasagar s'était lancé dans cette campagne pour être bien vu des autorités anglaises et qu'il avait été soudoyé par des familles qui

---

<sup>239</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājcitra*, vol. 4. pp. 201-02. CC. B. pp. 227-28.

voulaient que les fils de veuves fussent reconnus légitimes. Cette réforme était un complot des autorités avec l'aide de Vidyasagar pour détruire le *dharma* hindou<sup>240</sup>. *Sam̄bād Bhāskar*, le 9 décembre 1856, écrivit qu'à l'avenir les hindous se réjouiront de cette réforme comme ils ont finalement accepté l'interdiction de la *Satī*. Le même périodique, quelques jours plus tard, défendait l'honorabilité de la mère de la mariée. Elle n'avait pas été soudoyée par Vidyasagar, mais elle avait, au contraire, dépensé cinq mille roupies pour le remariage de sa fille<sup>241</sup>. Il est remarquable que, nonobstant sa condamnation des mariages d'enfants dans son article sur la question, quelques années auparavant, Vidyasagar n'ait pas hésité pas à organiser le remariage d'une fillette âgée seulement de dix ans. Sans doute pensait-il que la condition de veuve était la pire de toutes. En fait, à l'époque, la plupart des filles hindoues étaient mariées au plus tard, à dix ou onze ans.

Les biographes donnent aussi des précisions sur les quatre mariages suivants. Le second eut lieu le lendemain, à Calcutta. Il concernait une fille de douze ans. Mariée une première fois à neuf ans, elle était devenue veuve trois mois plus tard. Cette famille était des *kāyastha kulīn*. L'oncle paternel du marié était un gendre de la célèbre famille de Shobhabazar et exerçait le métier d'homme de loi, *ukil*. Le marié étudiait le droit. La foule dépassa tout ce qu'on pouvait imaginer. Les invités ne trouvaient pas de place pour s'asseoir et beaucoup restèrent dans la rue. Pour certains, ce mariage était une excellente chose pour l'Inde entière, tandis que, pour d'autres, c'était une catastrophe. Chandicharan Bandyopadhyay, le biographe *brahmo*, se laissa aller à exprimer très longuement sa joie, tandis que le frère de Vidyasagar demeura plutôt discret. *Tattvabodhinī Patrikā*, qui fit le récit des deux premiers mariages, se félicitait de ces noces célébrées selon les règles<sup>242</sup>. *Le Hindoo Patriot* et le *Sam̄bād Bhāskar* se réjouissaient aussi<sup>243</sup>. Cependant, les choses n'étaient pas si simples. *Sam̄bād Bhāskar* publia, peu après, la lettre d'un brahmane qui avait épousé une veuve et s'attendait à recevoir cent roupies de Kaliprasanna Sinha. Ce riche propriétaire foncier avait promis son aide financière à tous ceux qui accepteraient une veuve en mariage. Déçu, le brahmane en appela au donateur fautif par l'intermédiaire du journal.

Le troisième mariage, toujours en 1856, concerna encore une famille de *kāyastha*. La fille avait été mariée à neuf ans et était devenue veuve un an plus tard. Elle avait quatorze ans à son remariage. Le marié, qui était le neveu du célèbre membre du *Brahmo Samaj* Rajnarayan Bose, enseignait à l'école publique anglaise de Midnapur. Pour la quatrième union, la même année, il s'agissait encore d'une famille de *kāyastha* dont la fille, mariée à sept ans, était devenue veuve à onze. On la remariait à quatorze ans avec un *kāyastha kulīn*. L'oncle paternel du marié était encore le même Rajnarayan Bose, l'ami de Vidyasagar et le disciple de Debendranath Tagore. A la suite de ces unions, l'oncle de Rajnarayan Bose lui écrivit, depuis leur village situé dans les environs de Calcutta, en se lamentant : « A cause de toi, nous sommes mis à l'écart de notre communauté de *kāyastha*. » Les habitants du village avaient déclaré : « Si Rajnarayan pénètre dans le village, nous lui lancerons des briques. » De ce fait, quand il y venait il arrivait tard dans la soirée et repartait avant le lever du jour<sup>244</sup>. Debendranath Tagore,

<sup>240</sup> *Nityadharmānurañjikā*, 15 caitra 1777śaka, cité par Basu Svapan, p. 40.

<sup>241</sup> IM pp. 280-82.

<sup>242</sup> Ghosh B. (ed.). *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājcitra*, vol. 4. p. 202.

<sup>243</sup> IM pp. 282-87.

<sup>244</sup> Basu Rājanārāyaṇa, *Ātmacarita*, p. 73.

au contraire, tint à féliciter son disciple pour avoir ‘arrangé’ le mariage de deux membres de sa famille avec des veuves.

En 1857, pendant la Révolte des Cipayes, ces soldats indiens incorporés dans l’armée britannique, Vidyasagar dut cesser d’organiser des mariages de veuves. Certains opposants firent circuler la rumeur selon laquelle la loi permettant le remariage des veuves avait été l’une des causes de la révolte<sup>245</sup>. Rajnarayan Bose, qui était alors directeur de l’école secondaire du district de Midnapur, raconta que les cipayes révoltés étaient très hostiles aux remariages des veuves. Ils menaçaient de mort tous les partisans de changements dans les coutumes religieuses. Rajnarayan se sentait particulièrement en danger<sup>246</sup>. Devant les menaces, Vidyasagar resta impavide, mais certains de ceux qui l’avaient soutenu prirent peur et, face aux persécutions, acceptèrent de faire les expiations demandées pour être réintroduits dans la caste<sup>247</sup>.

#### - Les difficultés financières de Vidyasagar

Dès la fin des hostilités, Vidyasagar obtint de Sir Cecil Beadon l’assurance que le gouvernement le soutiendrait et se remit ensuite à la tâche pour faciliter le remariage de veuves. Toutefois, le peu d’enthousiasme du public pour cette innovation devenait de plus en plus évident. L’appui des autorités coloniales était indispensable, ne serait-ce que pour assurer la protection physique des mariés et celle de Vidyasagar lui-même. En 1857, le cinquième mariage eut lieu dans une famille de brahmanes en province. La fillette, mariée à trois ans, était devenue veuve la même année. Elle fut remariée à huit ans. Le marié, ancien étudiant du *Sanskrit College*, connaissait bien le sanskrit et l’anglais. Comme pour les mariages précédents, Vidyasagar dépensa beaucoup d’argent. Il n’est pas précisé si ces sommes servaient à inciter les parents du couple à franchir le pas, malgré les critiques acerbes et les menaces de leur communauté, ou bien si elles servaient à payer les frais de la cérémonie, à acheter des bijoux et à donner une dot au marié, à la place des parents de la fille. Dans le cas du premier mariage, il est rapporté que Vidyasagar donna à la mariée le sari et les bijoux habituels, et il paya aussi toutes les autres dépenses de la cérémonie. Il dut souvent aussi subvenir aux besoins quotidiens des familles pauvres qui, après avoir donné ou accepté une veuve en mariage, ou encore après avoir seulement gardé des liens avec les familles concernées, étaient ostracisées et persécutées. Les nouveaux mariés dépendaient, le plus souvent, entièrement des subsides donnés par Vidyasagar. Ce dernier fut déçu dans son espoir de recevoir l’aide financière promise par ses riches amis. Il dut encourir cinquante mille roupies de dettes<sup>248</sup>. Toutefois, un petit nombre de Bengalis l’aidèrent : Rajnarayan Bose et le juge de la Haute Cour, Durgamohan Das, par exemple. Mais plus le temps passait, moins il eut de soutien. Un de ses plus proches amis, le Dr. Durgacharan Bandyopadhyay, père de Surendranath Banerjea, avait prêté un peu d’argent à Vidyasagar qui se trouva dans l’incapacité de le lui rendre quand il le lui réclama. Le biographe Chandicharan reproduit la lettre que le pandit écrivit à son ami pour lui faire savoir à quel point il était endetté. Cette missive exprimait aussi toute sa déception : ceux qui l’avaient encouragé à se lancer dans les célébrations de mariages de veuves l’avaient ensuite abandonné : « Si j’avais su que les gens de notre pays étaient sans substance, *asār*, et bons à rien, *apadārtha*, je ne me serais jamais occupé des mariages de

---

<sup>245</sup> CC.B. p. 238.

<sup>246</sup> Basu Rājanārāyaṇa *Ātmacarita*, pp. 99-100.

<sup>247</sup> *Friend of India*, 23 décembre 1856.

<sup>248</sup> SC. M. pp. 207-08.

veuves, *hastakṣepa karitām nā*. A l'époque, les gens avaient fait preuve d'un si grand enthousiasme que cela m'avait encouragé, sinon j'aurais pu me contenter de faire connaître la loi concernant ces mariages. J'ai cru dans les paroles de ces messieurs, ces patriotes désireux d'agir pour le bien du pays, et j'ai perdu et ma vie et mon cœur. Loin de m'aider avec de l'argent, certains ont même oublié cette affaire et n'en prennent plus de nouvelle. »<sup>249</sup> Le biographe donne des exemples de lettres d'amis du pandit dans lesquelles ces hommes riches et considérés exprimaient leurs regrets de ne pas pouvoir contribuer à la cause. Dans l'une, le jeune *Rājā* de Nadia remerciait Vidyasagar de lui avoir rendu la somme de mille huit cents roupies que son père lui avait autrefois prêtée.

La situation financière de Vidyasagar devint tellement critique qu'il se vit dans l'obligation de demander un poste au nouveau Lieutenant Gouverneur, Cecil Beadon (1862-67) qui avait succédé à J. P. Grant. Vidyasagar, cet homme si fier, se vit contraint d'écrire à ce fonctionnaire : « Je suis dans une situation difficile et je me trouve dans l'impossibilité d'en sortir sans une nouvelle source de revenus. » L'année précédente, Cecil Beadon lui avait demandé s'il voulait reprendre du service, et il avait alors refusé. Mais lorsqu'il écrivit cette lettre, le Lieutenant Gouverneur lui répondit qu'il regrettait de n'avoir rien à lui proposer. Les lettres reproduites dans la biographie de Chandicharan Bandyopadhyay ne sont malheureusement pas datées. Plus tard, Vidyasagar écrivit à Cecil Beadon une seconde missive sur le sujet en rappelant que, trois ans auparavant, il avait demandé si un poste pouvait lui être proposé. Cette fois il ajoutait : « Depuis ce temps mes difficultés ont graduellement pris un caractère beaucoup plus grave... » Il faisait ensuite allusion à un poste de professeur de sanskrit qui était à pourvoir au *Presidency College*, le nouveau nom du *Hindu College*. Il demandait que le poste lui fût attribué mais, ajoutait-il, il ne pourrait pas l'accepter à moins qu'on ne lui donnât un salaire identique à celui que recevrait un professeur européen ! La réponse du Lieutenant Gouverneur fut négative. Il était certain, écrivait-il, que le gouvernement de l'Inde ne donnerait pas son accord à une proposition de création d'un poste de professeur de sanskrit au *Presidency College* avec un salaire si élevé. Dès la réception de cette lettre, le pandit reprit la plume pour dire qu'il retirait sa demande, ne voulant pas gêner ce haut fonctionnaire<sup>250</sup>.

Les amis du pandit étaient navrés de la situation financière dramatique de celui-ci. En mars 1867, Pearycharan Sarkar écrivit dans son périodique mensuel *The Well Wisher* : « Il (Vidyasagar) a non seulement dépensé chaque sou de ses revenus, ainsi que ses difficiles économies des années précédentes, mais il a aussi contracté des dettes de plusieurs milliers de roupies pour lesquelles nous entendons dire qu'il doit payer cinq mille roupies rien que pour les intérêts....Individuellement et à plusieurs, efforçons-nous de recueillir des donations de tous les endroits où nous avons accès, et remettons des fonds suffisants entre les mains de Vidyasagar, qui ne peut refuser d'accepter cette charge, aussi pénible qu'elle puisse paraître. » A la lecture de cet appel, Nabagopal Mitra, organisateur de la *Hindu Mela*, exprima dans son périodique, *National Paper*, sa peine de savoir le pandit confronté à de telles difficultés. Le 20 mai, *Somprakas* reprit la question en précisant que Vidyasagar avait marié soixante veuves et avait dépensé pour cela quatre-vingt-sept mille roupies. Grâce à l'aide de quelques-uns, tel que le *rājā* Pratap Chandra Sinha, à présent défunt, il avait pu rembourser quarante-deux mille roupies. Il avait encore trente-cinq mille roupies de dettes et cinq mille roupies d'intérêts annuels.

---

<sup>249</sup> CC. B. p. 245.

<sup>250</sup> CC. B. pp. 243-52.

Le périodique réitérait avec force l'appel aux dons lancé par les deux précédents journaux.

Tout ceci se passait lorsque Vidyasagar était éloigné de Calcutta. Des sommes importantes furent bien vite confiées au fonds ouvert dans la presse. Dès son retour, Vidyasagar apprit l'initiative de ses amis, et il en fut très mécontent. Il fit paraître son point de vue, le 1 juillet 1867, dans l'hebdomadaire *Hindoo Patriot*. Cette déclaration permet de saisir la personnalité du pandit dans sa grande dignité. « J'ai pensé que je devais publier cette déclaration uniquement et seulement dans l'intérêt de la cause. Je suis indifférent à ce l'on pense ou dit de moi en tant qu'individu, mais je serais absolument désolé de voir qu'une initiative, bien que faite dans les meilleures intentions, puisse nuire à la cause que je défends. Si les personnes qui ont lancé cette souscription avaient limité leurs efforts à la constitution d'un Fonds pour les mariages de veuves et n'avaient fait aucune allusion à mes dettes pour le remboursement desquelles j'ai à peine besoin de le répéter je n'ai pas eu et je n'ai pas la moindre idée de faire appel au public, je n'aurais pas cru nécessaire de protester contre cette agitation. Mais le but national pour lequel je travaille a été tellement mêlé à moi personnellement que je dois protester contre cette démarche et demander à ces messieurs qui en ont eu l'initiative de mettre un terme à leurs efforts. »<sup>251</sup> L'éditeur de *Well Wisher* présenta ses excuses à Vidyasagar pour avoir pris cette initiative et lancé la souscription. On se rappelle cependant que Vidyasagar avait dû dépenser quatre-vingt-deux mille roupies pour l'organisation de soixante mariages de veuves et que, lors du premier, il avait fait distribuer dix mille roupies aux brahmanes *kulīn* qui avaient accepté l'invitation. Dans les villages, les organisateurs de ces unions étaient souvent obligés d'intenter des procès pour se défendre contre des opposants très violents qui allaient jusqu'à les attaquer physiquement. Ils devaient chercher réparation en justice ce qui coûtait cher. Malgré tout, Vidyasagar refusa qu'on l'aidât au moyen de cette souscription.

#### - Les premiers mariages de veuves dans la littérature et la presse

La littérature s'empara du sujet ainsi que la scène. En 1859, un drame, écrit par Umeschandra Mitra et intitulé *Vidhavā vivāha Nāṭak*, Pièce sur le mariage d'une veuve. Il s'agit d'une tragédie qui a pour sujet le malheureux destin d'une veuve. La pièce fut représentée dans un local appartenant au *Brahmo Samaj*. Son auteur l'avait écrite pour soutenir la réforme. Des membres du *Brahmo Samaj*, proches de Keshab Chandra Sen, montèrent sur scène à cette occasion. Celui-ci fut même responsable de la mise en scène. Vidyasagar assista à la représentation<sup>252</sup>. Ce ne fut pas la seule pièce pour ou contre la loi.

La presse bengalie réagit de façon bien différente suivant qu'elle soutenait les réformes sociales ou, au contraire, les condamnait. *Sam̐bād Bhāskar*, sous la direction de Gaurishankar Bhattacharya, soutint la réforme, on l'a vu. C'était un périodique très important à l'époque. *Sam̐bād Prabhākar*, autre hebdomadaire très populaire, y était opposé. Parmi les autres périodiques en bengali, *Sam̐bād Pūrṇacandrodaya*, Le lever de la pleine lune de l'information, et son rédacteur en chef, Haracandra Bandyopādhyāya, étaient favorables au mariage des veuves, tandis que *Samācāra Sudhāvarṣaṇa*, La pluie du nectar des nouvelles, y était hostile. Quelques années après la promulgation de la loi,

---

<sup>251</sup> Basu Svapan, pp. 44-46, citant *Hindoo Patriot* et *Well Wisher*.

<sup>252</sup> B.S., p. 219.



le *Hindoo Patriot*, le premier juillet 1867, reprocha à Vidyasagar de dépenser autant d'argent pour favoriser les mariages de veuves. C'était une incitation malvenue. Debendranath Tagore ne payait pas pour que de nouveaux membres se joignent au *Brahmo Samaj*<sup>253</sup>. Dans une lettre à son frère biographe, Vidyasagar, qui semble avoir pris en compte cette critique, écrivit qu'il ne paierait plus rien et se contenterait de trouver des jeunes gens prêts à épouser une veuve (*infra*).

Parmi les périodiques bengalis importants, *Tattvabodhinī Patrikā*, par son contenu et sa hauteur de vue, se plaçait à l'époque au premier rang. Debendranath Tagore avait fondé la *Tattvabodhinī Sabhā*, en 1839. Vidyasagar fut le dernier Secrétaire, *sampādak*, de l'association, avant que Debendranath décidât de la dissoudre en 1849 pour la fondre dans le *Brahmo Samaj*. Debendranath avait bientôt ressenti le besoin de diffuser les idéaux d'un hindouisme réformé et de répandre un savoir utile pour la société au moyen d'un périodique. Ce fut le mensuel intitulé *Tattvabodhinī Patrikā* qui vit le jour en 1843. Ce périodique et son premier responsable, Akshay Kumar Datta, furent des soutiens indéfectibles de Vidyasagar qui, par ailleurs, fut quelques années membre du comité de lecture avec Anandakrishna Basu. Comme ce fut dit plus haut, avant d'être publié en livre, le texte de l'opuscule, écrit par le pandit, *Vidhavā vivāha pracalita haoyā ucit ki nā*, parut dans *Tattvabodhinī Patrikā*, en *phālgun 1776 saka* (mi-février-mi-mars 1854), numéro 139<sup>254</sup>. Puis, la même année, dans le numéro suivant de la revue, un second article, non signé, insistait sur la contribution de Vidyasagar au mouvement en faveur du remariage des veuves<sup>255</sup>. L'auteur de l'article, Akshay Kumar Datta probablement, donnait neuf raisons justifiant la réforme. Puisque les veufs ont le droit de se marier, les femmes doivent l'avoir aussi. En Inde, la femme est entièrement dépendante de son époux. Une fois ce dernier disparu, elle devient misérable, et son statut est celui d'une esclave. C'est la raison pour laquelle, auparavant, certaines veuves préféraient être brûlées sur le bûcher de leur conjoint. La conduite de leur fille veuve est une source d'anxiété pour ses parents également. Les femmes sont privées de l'éducation qui les aiderait à supporter leur malheur et à résister aux tentations, après le décès de leur mari. La mauvaise conduite d'une veuve est un fâcheux exemple pour les autres femmes de la famille. Le meurtre de fœtus est la conséquence de la chasteté exigée des veuves. L'auteur rapprochait le refus du remariage des veuves de la polygamie des *kulīn*. Ces deux désastreuses coutumes devraient être éradiquées, écrivait-il. Il condamnait aussi le mariage d'enfants qui multipliait le nombre de veuves. Alors que la *Parāśara Saṃhitā* permettait à tous les *varṇa* le remariage des veuves, Raghunandana, le législateur *smārta* qui faisait autorité au Bengale, avait limité ce droit aux *śūdra*. L'auteur évoquait ensuite les états princiers où, selon lui, cette possibilité existait autrefois. Enfin, certaines personnes craignaient que si les veuves pouvaient se remarier quelques-unes fussent prêtes à tuer leurs maris pour en prendre un autre mieux à leur convenance! L'exemple de l'Europe contredisait cet argument. L'auteur terminait par un appel à la compassion et posait la question : Doit-on ou non remarier les veuves ?

Un article, dans le numéro 148, daté de *agrahāyaṇ 1777 śaka* (mi-novembre-mi-décembre 1855) que l'on sait avoir été aussi de la plume d'Akshay Kumar Datta, faisait état de l'agitation créée par l'initiative de Vidyasagar et des objections que son argumentation avait soulevées. Le pandit a répondu longuement aux arguments de ses

<sup>253</sup> Basu, Svapan, p. 46-47.

<sup>254</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra*, vol. 4, pp. 145-157.

<sup>255</sup> *Ibid.* vol. 4, pp. 157-166.

adversaires dans un deuxième opuscule, écrivait l'auteur de l'article, mais sa longueur ne permettait pas sa réimpression dans ce périodique, ce qui était regrettable. Seules son introduction, *upakrama*, et sa conclusion, *upasamhāra*, y étaient imprimées de nouveau<sup>256</sup>. Il est aisé de voir quelle importance ce mensuel accordait au sujet. En 1856-57, après le passage de la loi, dans le numéro 161, du mois de *pauṣ* de l'année 1778 *śaka* (mi-décembre –mi-janvier), un long article permettait de suivre le développement de la campagne qui cherchait à rendre effectif le mariage des veuves. Il commençait avec la première de ces unions, celle de Śrīśacandra Vidyāratna. Il rapportait qu'aucun rite n'avait été omis, que tout s'y était passé comme à l'accoutumée et que des invitations avaient été envoyées à huit cents brahmanes pandits. Sans faire aucune allusion aux protestataires qui avaient tenté de faire obstacle à la tenue de la cérémonie, le périodique poursuivait en rappelant le mariage d'un *kāyastha kulīn*. Revenant sur le premier mariage, il ne cachait pas que la communauté hindoue était divisée sur le sujet et s'affrontait violemment dans la presse. Bien qu'il se réjouît du nombre et de l'importance des invités présents, l'auteur regrettait l'opposition à cette réforme qui augurait bien du progrès de l'Inde. A la fin, dans un long paragraphe, il reconnaissait, une fois encore, le rôle déterminant joué par le pandit Iswar Chandra Vidyasagar dans le succès de cette réforme si bénéfique pour les femmes<sup>257</sup>.

L'année suivante, dans son numéro 172 de *agrahāyaṇ* 1779 *śaka* (1857), *Tattvabodhinī Patrikā* rapportait encore le mariage d'un brahmane avec une veuve âgée de huit ans. La mariée dont il était question avait été mariée une première fois à l'âge d'un an et demi et était devenue veuve un an plus tard. L'auteur de l'article se demandait si l'on pouvait vraiment parler de mariage dans le cas de la première union. Le remariage avait été voulu par la mère de la petite fille. L'auteur revenait sur la coutume qui, depuis longtemps, interdisait le second mariage d'une veuve. Il émettait l'idée que le nombre des veuves était moins important lorsque celles-ci s'immolaient sur le bûcher funéraire de leur époux. Comme il y avait moins de veuves en vie, avant la loi interdisant la *Satī*, la société ne leur prêtait aucune attention. La loi de 1829 l'interdisant avait changé la donne. Le nombre des veuves avait beaucoup augmenté, et la seule solution était leur remariage. L'auteur finissait son article en se disant confiant du succès final des mariages de veuves, bien qu'il y en ait eu peu ces derniers mois<sup>258</sup>. Une fois encore, le mensuel publia en *śrāvaṇ* 1780 *śaka* (mi-juillet-mi-août 1858) des nouvelles de la réforme. Pour la première fois, deux unions avaient été célébrées en dehors de la capitale. A Calcutta, il y en avait déjà eu cinq. Les remariages de veuves en province paraissaient à l'auteur de l'article un progrès important, étant donné le bas niveau d'éducation et la pauvreté qui y régnaient. On pouvait penser que les habitants de Calcutta, étant instruits, seraient prêts à accepter les réformes. En fait, leur éducation était restée superficielle. Ils ne savaient qu'imiter les usages des Occidentaux et non pas leurs qualités. L'auteur terminait en implorant le Seigneur de délivrer le peuple des superstitions et des coutumes déplorables. Puis, dans deux numéros de la même année 1858, *Tattvabodhinī Patrikā* recensait, une fois encore, les mariages de veuves et faisait des vœux pour que le mouvement prît de l'ampleur<sup>259</sup>.

*Somprakas*, l'hebdomadaire fondé en novembre 1858 par Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa (1819-1886), à l'initiative et avec l'appui de Vidyasagar, soutint aussi la

<sup>256</sup> *Ibid.* pp. 166-174.

<sup>257</sup> *Ibid.* pp. 201-206.

<sup>258</sup> *Ibid.* pp. 206-209.

<sup>259</sup> IM p. 292-93.

réforme. Quand le premier mariage de veuve eut lieu à Birsingha, en mai 1862, le périodique en fit état en rappelant qu'il y en avait déjà eu une vingtaine dans la région, mais que celui-ci, dans le village de naissance de Vidyasagar, avait revêtu une solennité particulière. Le marié, dont c'était la première union, avait vingt-et-un ans. L'épouse avait été mariée une première fois à l'âge de cinq ans. Elle avait été veuve aussitôt et avait, à présent, neuf ans. Le journaliste écrivait que, même si elle eût été âgée de onze ans, elle n'eût pas encore atteint l'âge du mariage. Il faut remarquer une fois encore que les petites veuves que l'on réussissait à remarier étaient encore très jeunes à ce moment-là et qu'il s'agissait encore de mariages d'enfants. Les promoteurs des mariages de veuves ne s'en offusquaient pas.

*The Hindu Intelligencer*, un hebdomadaire en anglais, dont le fondateur et rédacteur en chef était Kashinath Ghosh, s'opposa à Vidyasagar à propos du remariage des veuves. Ghosh appartenait au parti de Radhakanta Deb qui resta le chef des orthodoxes jusqu'à sa mort en 1867. L'hebdomadaire souhaitait que les réformes sociales fussent laissées à l'éducation et au temps, et il s'élevait contre l'intervention du gouvernement étranger. Avec le développement du sentiment national chez les hindous éduqués, cette opinion allait se répandre de plus en plus. Dès le 17 décembre 1855, on y lisait : « Si le remariage des veuves est valide selon les *shastras*, une loi est inutile. Si, étant valide, la communauté a choisi de le laisser de côté, il lui appartient de le remettre en usage »<sup>260</sup> Le même *Hindu Intelligencer* reproduisit une lettre, envoyée par l'entremise du périodique *Hurkaru* à Vidyasagar, dans laquelle le correspondant, qui signait *Gymnosophist* et était sans doute Britannique, se disait convaincu par les arguments du pandit, basés sur les *sāstra*, mais il lui reprochait de n'avoir pas d'abord établi des écoles pour les filles ! Il poursuivait en lui donnant des conseils : «... votre attention aurait dû d'abord se porter sur l'amélioration de votre pays par l'encouragement des arts et des sciences, du négoce et du commerce, conférant ainsi de réels bienfaits à vos compatriotes.»<sup>261</sup> Un autre correspondant se félicitait du passage de la loi, mais regrettait le manque de persévérance des jeunes réformateurs<sup>262</sup>.

Enfin, dans le périodique destinée aux femmes de la communauté Brahmo, *Bāmābodhinī Patrikā*, en *śrāvaṇ* 1277 BS (mi-juillet-mi-août 1871) on put lire : « Vidyasagar *mahāśay* s'est donné entièrement, corps et biens, pour améliorer le sort des veuves. Néanmoins, autant que nous puissions le savoir, aussi longtemps que la société hindoue restera attachée à ses usages présents, il n'y aura aucun d'espoir de succès. Les gens ordinaires ne comprennent rien aux raisonnements et rien aux *sāstra* ; ils s'en tiennent aux coutumes locales et, en gros, à des superstitions. Dès qu'ils entendent parler de remariage de veuve, ils en ressentent une terrible aversion et disent que c'est un très grand péché. Ainsi, ces couples leur font horreur. Comment alors peuvent-ils vivre dans la société en y étant objets de haine et de sarcasmes ? »<sup>263</sup>

Mises à part les publications émanant des missionnaires et du *Brahmo Samaj*, qui défendaient tout naturellement les réformes sociales, l'hebdomadaire, publié en anglais, qui apporta un soutien indéfectible au pandit fut le *Hindoo Patriot* et son directeur Harish Chandra Mukherjee. Harish Chandra se chargea de cette publication à partir de 1855 et en devint propriétaire l'année suivante. Il mourut prématurément en 1861, à

<sup>260</sup> Ghose B. (ed.) *Selections from the English Periodicals of 19th century Bengal*, vol. 3, p. 138.

<sup>261</sup> *Ibid.* vol. 4, pp. 276-77.

<sup>262</sup> *Ibid.* vol. 4, pp. 260-62.

<sup>263</sup> IM p. 298.

l'âge de trente-six ans seulement. Jusqu'à sa disparition, il défendit, d'une part, l'œuvre réformatrice du pandit et, d'autre part, les paysans opprimés par les planteurs d'indigo. Vidyasagar plaça ensuite à la tête de la rédaction Krishna Das Pal qui y demeura jusqu'à sa mort en 1884. Dès février 1855, Harishchandra reprenait les arguments du pandit basés sur les *sāstra* et écrivait : « Les arguments utilisés par le Pandit Iswar Chunder nous paraissent très appropriés et puissants, bien que nous ne soyons pas tout à fait certains qu'ils répondent à ceux qui viennent de l'usage local. » Le périodique répondait ensuite aux objections soulevées dans le *Hindu Intelligencer*<sup>264</sup>. Il soulignait la division de la société hindoue entre les aînés, conservateurs et orthodoxes, et les jeunes générations libérales. Ces dernières devraient résister aux protestations des premiers face aux réformes. « Que l'ami de la veuve ne soit ni effrayé et conduit à une neutralité pusillanime, ni découragé par un rejet imminent ; mais qu'il remplisse plutôt consciencieusement son rôle dans ce drame tellement important. »

#### - Le fils unique de Vidyasagar épouse une veuve

Pendant cette période si agitée de la vie de Vidyasagar se produisit un événement important : le mariage de son fils unique Narayan avec une veuve de quatorze ans. C'était une bonne nouvelle pour le pandit qui était injustement accusé de vouloir organiser des remariages de veuves dans toutes les familles, sauf dans la sienne. Cette union était le choix de Narayan, lui-même, auquel Vidyasagar ne s'opposa pas, bien au contraire. D'après une lettre de Shambhuchandra à son aîné, on comprend que l'épouse du pandit était opposée à cette union. Au contraire, la remarquable mère de Vidyasagar y était favorable<sup>265</sup>. Cette dernière affirmation est contestée par d'autres témoignages. Elle n'aurait pas été hostile au mariage de son petit-fils avec une veuve, mais avec cette Bhavasundarī, en particulier. Dans une seconde lettre de Shambhuchandra à son aîné, le cadet exprimait le point de vue des parents, *ātmīya*, des amis, *bandhubāndhav*, et des alliés, *kuṭūmbagaṇa*. Toutes ces personnes souhaitaient que Narayan attendît encore trois ou quatre ans avant de se marier. Si, à ce moment-là, le remariage des veuves était accepté dans la société, il pourrait épouser une veuve vierge, *akṣatayoni*, âgée de sept ou huit ans. Ce serait bien vu et en accord avec les *sāstra*. Mais si Narayan s'obstinait à épouser une veuve maintenant, ces mêmes parents et alliés ne pourraient garder de relations ni avec lui ni avec les membres de sa famille. Ils craindraient, en effet, d'être mis à l'écart de la caste et de ne pas pouvoir marier leurs enfants s'ils acceptaient de prendre des repas avec eux. Narayan devrait donc se désister. Shambhuchandra donne l'impression qu'il se contente de se faire l'intermédiaire des parents et alliés auprès de son aîné, alors qu'en réalité il est du même avis qu'eux et a peur d'être ostracisé<sup>266</sup>.

Le mariage eut lieu le 11 août 1870 à Calcutta. L'épousée avait été mariée une première fois à neuf ans et était devenue veuve à douze ans. Aucune femme de la famille n'accepta d'accueillir le couple selon les rituels d'usage. Ce fut l'épouse de Tārānātha Tarkavācaspati que l'on fit venir pour les accomplir. Quatre jours après la noce, Vidyasagar répondit à son frère cadet, toujours à Birsingha, une lettre qui mérite d'être traduite et citée, au moins en partie. « Tu avais écrit que si Narayan épousait une veuve, nos alliés, *kuṭumba*, arrêteraient de prendre des repas avec nous et que, pour cette raison, il nous fallait empêcher le mariage de Narayan. A ce sujet, mon opinion est

<sup>264</sup> Ghose B. (ed.) *Selections from the English Periodicals of 19th century Bengal*, vol. 3, pp. 116-17.

<sup>265</sup> CC.B. p. 506.

<sup>266</sup> *Ibid.* pp. 507.

la suivante : Narayan s'est marié de sa propre initiative, non pas parce que je le désirais ni à ma demande. Lorsque j'ai appris qu'il avait décidé d'épouser une veuve, et que la promesse était déjà arrivée (à Calcutta), il n'aurait pas été du tout correct de ma part de faire obstacle au mariage en ne donnant pas mon accord. Je suis l'initiateur des mariages de veuves ; j'en ai marié beaucoup par mes propres efforts. Par conséquent, si mon fils avait épousé une jeune fille, *kumārī*, au lieu d'une veuve, je n'aurais pas pu montrer mon visage en public. J'aurais été méprisable et incapable d'avoir la confiance de la société respectable. En faisant ce mariage de son propre chef, Narayan a illuminé mon visage et a tracé le chemin pour pouvoir se dire mon fils. La promotion du mariage des veuves est la tâche principale de ma vie. Il n'est pas possible que je puisse accomplir une autre tâche qui fût aussi bonne. Pour elle, je me suis dépouillé de tout et, si besoin est, je n'hésiterai pas à donner ma vie. Au regard de cela, l'abandon des alliés est bien peu de chose. Si, par peur de ma mise à l'écart par Messieurs les alliés, j'empêchais mon fils d'épouser une veuve selon son vœu, je serais le plus vil des hommes ... Je ne suis pas vraiment l'esclave de la coutume locale, je ferai ce qui est doit être fait et ce qui est nécessaire de faire pour le bien de la société, et je n'hésiterai jamais par peur des gens, *lok*, ou des parents. Enfin, je pense que ceux qui, par peur de la société, ou pour toute autre raison, n'auront pas le courage ou l'envie de prendre des repas avec Narayan, qu'ils ne les prennent pas. Narayan ne semble pas devoir le regretter et, moi, je n'en serai ni irrité ni malheureux. Dans un domaine comme celui-là, chacun, selon moi, doit être absolument indépendant ; personne ne doit se conformer au désir d'autrui ni accepter les demandes d'autrui. »<sup>267</sup>

Tout Vidyasagar est dans cette missive au frère pusillanime mais obéissant qui, en réponse à la lettre de son aîné, écrivit qu'il se réjouissait du mariage de Narayan. Accusé par Chandicharan d'avoir été hostile à cette union, Shambhuchandra se défendit en disant que la jeune veuve avait été promise à un autre, et que la mère de Narayan et toute leur parenté y étaient opposées<sup>268</sup>.

#### - Suite des réactions

Le pandit déchaîna la haine des opposants à tel point que son père, Thakurdas, crut bon d'envoyer un « fort à bras » de Birsingha pour défendre son fils qu'il pensait en danger<sup>269</sup>. La nuit, Vidyasagar ne se déplaçait jamais sans être accompagné par ce protecteur, armé d'un solide gourdin. Cependant, plusieurs anecdotes illustrent le courage physique de Vidyasagar pendant cette période. Un article de 1879 dans le périodique *Hītavādī*, Celui qui donne de bons conseils, de la plume de l'ami du pandit, le docteur Amulyacharan Bose, raconte que le pandit se rendit, un jour, auprès de ceux qui complotaient contre sa vie. Il les défia en les invitant à le frapper ici et maintenant, ce qui couvrit de honte ceux qui avaient voulu sa disparition. Le biographe ne peut qu'admirer le courage exemplaire de Vidyasagar.

La tâche que Vidyasagar s'était donnée mettait en danger la place de sa propre famille dans la société villageoise. Un biographe met en avant les avanies subies par le pandit qui fut mis *ekaghare*, c'est-à-dire à l'écart de son milieu d'origine, *outcast*. Il n'était pas sûr que même ses amis acceptent de manger avec lui ou de partager sa

<sup>267</sup> SC. pp. 113-14 ; IM pp. 299-300.

<sup>268</sup> SC. p.154.

<sup>269</sup> CC. B. p. 234.

nourriture<sup>270</sup>. Après la mort de Vidyasagar, le journal *The Englishman* écrivit : « Les prêtres hindous déclarèrent que quiconque mangerait ou boirait avec lui (Vidyasagar), ou accepterait ses opinions, serait aussitôt excommunié du *samāj* hindou. »

Lorsque sa grand-mère paternelle mourut au bord du Gange, comme il se devait, les adversaires du remariage des veuves voulurent profiter de l'occasion pour mettre au ban de la communauté des brahmanes la famille du réformateur. Ils essayèrent d'empêcher que les deux-fois-nés participent au repas qui suit toujours les rites funéraires. Ils croyaient que, dans ce cas, Thakurdas, le père, serait obligé de quitter le village. Toutefois, ils ne réussirent pas dans leur dessein parce que Vidyasagar avait beaucoup d'obligés dans la région : des pauvres auxquels il envoyait de l'argent chaque mois et de simples membres de la communauté villageoise, redevables de la fondation d'écoles et de dispensaires. Le repas de *śrāddha* réunit donc un très grand nombre de Bhaṭṭācārya<sup>271</sup>. Shambhuchandra raconte que lorsque son aîné organisait des remariages dans son village de Birsingha, leur mère invitait alors les mariés à un repas et faisait manger avec eux des femmes brahmanes afin de faire accepter le couple par la communauté villageoise. Selon lui, de 1863 à 1866, ce furent surtout des *kāyastha* qui eurent le courage de célébrer des mariages de veuves dans les districts de Midnapur et de Burdwan. « Le but principal de la vie de Vidyasagar *mahāśay* fut de mettre un terme à la souffrance des femmes. », écrit encore son frère cadet.

Malgré quelques premiers succès, Vidyasagar se rendit vite compte que le remariage des veuves était une source de conflits dans les districts de province, là où les *zamindars* et la police locale prenaient le parti des opposants à la réforme. Il se donna la peine de recopier les dépositions des partisans des ces mariages, victimes d'intimidations et de menaces. Quelques exemples de ces dépositions que Vidyasagar transcrivait sont mentionnés. En tête de l'un de ces récits, le pandit avait écrit : « Je n'ai pas encore réussi à faire en sorte que davantage de veuves se marient. Je n'ai, non plus, aucun espoir de réussite si la situation ne s'améliore pas. » A la fin, il ajoutait : « Si ceux qui, à ma demande, se sont joints à la cause et souffrent pour cette raison ne sont pas secourus, et si les oppresseurs ne sont pas punis, je dois quitter ce monde, car à quoi bon vivre quand la cause que je défends n'a aucune chance de réussite. J'ai résolu d'y consacrer ma vie et, si c'est un échec, l'existence n'aura aucun charme pour moi, et ma vie sera inutile. »<sup>272</sup> Giriśacandra Vidyāratna était professeur au *Sanskrit College*. Il avait obtenu ce poste grâce à l'appui de Vidyasagar. Deux anecdotes figurant dans sa biographie ajoutent un éclairage de plus sur les difficultés rencontrées par ceux qui soutenaient les mariages de veuves<sup>273</sup>. La fille aînée de Girishchandra était promise à un certain Bhattacharya. Lorsque Girishchandra se rendit dans le village de la future belle-famille de sa fille, les aînés des brahmanes du lieu lui reprochèrent d'être du parti de ceux qui soutenaient les mariages de veuves et donc d'être dégradé, déchu, *patita*. Il devait se rendre chez le *zamindar* local, manger de la bouse de vache en expiation et promettre de ne plus se mêler de ces mariages de veuves. Girishchandra expliqua au *zamindar* qu'il enseignait au *Sanskrit College* sous la direction de Vidyasagar qui le renverrait s'il quittait le groupe de ses partisans ! Par ailleurs, il était convaincu que le mariage des veuves était admis par les *śāstra* et qu'il n'avait donc commis aucune faute. Comme il refusa de faire l'expiation le mariage de sa fille eut lieu ailleurs. Ce fut ensuite

---

<sup>270</sup> IM p. 294.

<sup>271</sup> SC. p. 80.

<sup>272</sup> SC.M. p. 335-36.

<sup>273</sup> Cette biographie, écrite par Hariśacandra Kaviratna, fut publiée en 1909 à Calcutta.

le tour de sa deuxième fille. Vidyasagar avait alors démissionné du *Sanskrit College*. La future belle-famille fit les mêmes objections que celles qu'avait faites la famille du prétendant de la fille aînée. Girishchandra devait aller trouver le *zamindar* de la région, différente de la première, et promettre de ne plus participer à un mariage de veuve. Girishchandra alla consulter Vidyasagar qui, cette fois, après réflexion, lui répondit : « Retourne les voir et dis-leur que tu ne vas pas rester dans le parti des partisans des mariages de veuve. - Comment pourrais-je bien dire cela ? - Puisque je ne peux plus organiser de ces mariages, il n'y a plus de parti. Donc, comment pourrais-tu être lié à ce parti qui n'existe plus ? »<sup>274</sup> L'amertume que lui causait son échec ne quitta plus Vidyasagar jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Par ailleurs, certains jeunes gens qui avaient épousé une veuve, très probablement en profitant de l'aide financière accordée par le pandit, n'hésitaient pas à l'abandonner pour se remarier ensuite avec une autre afin de réclamer une nouvelle somme d'argent. Un homme en pleurs, plein de remords, sans doute, vint un jour annoncer à Vidyasagar qu'après un premier mariage avec une veuve il venait d'en épouser une seconde ! Pour empêcher ces tromperies, le pandit fit ensuite signer aux candidats au mariage avec une veuve une déclaration par laquelle ils s'engageaient à vivre en couple avec leur nouvelle épouse, à ne pas se remarier et à laisser leurs biens aux enfants qui naîtraient de cette union. Il faisait écrire cet engagement sur du papier timbré et en présence de témoins.<sup>275</sup> En 1871, une nouvelle parut dans l'hebdomadaire *Eḍukeśan Gejeṭ o Sāptāhik Vārtābaha*, Gazette de l'éducation et courrier hebdomadaire, dont le rédacteur en chef était alors Bhudev Mukhopadhyay, à propos du mariage des veuves. On y apprend que, dans le district de Rajshahi, une veuve et son nouveau conjoint avaient fait enregistrer au tribunal la promesse que si l'homme abandonnait sa femme il devrait lui payer mille roupies<sup>276</sup>. Un autre exemple des difficultés de Vidyasagar pour faire accepter sa réforme se lit dans le même hebdomadaire à la suite de la nouvelle précédente. A Pabna, après un mariage de veuve, des avocats et d'autres hommes de loi, opposés à la réforme, réunis en assemblée, proposèrent de refuser tout contact avec ceux qui, de près ou de loin, auraient quelque chose à voir avec un mariage de veuve. Ils ne partageraient pas avec eux *hunkājal*, la pipe et l'eau. Certains acceptèrent à condition que l'on refusât aussi d'avoir des relations avec les membres de cette assemblée qui seraient coupables d'autres actes contraires au *dharma*. L'assemblée se dispersa en promettant de se réunir une autre fois ! Le rédacteur de ces nouvelles faisait savoir qu'il y avait eu encore un ou deux mariages de veuves à Pabna, et il ajoutait : « Plus il y aura de ces mariages, mieux se sera pour notre pays. » Dans le même périodique, le 15 janvier 1872, un certain Hariścandra Śarmā, qui, à Pabna, avait déjà 'arrangé' des mariages de veuves, écrivit au journal pour annoncer qu'une veuve de bonne famille, âgée de vingt-deux ans, belle et vertueuse, était disposée à se marier avec un homme qui n'eût pas déjà d'épouse et qui fût capable de l'entretenir. Il cherchait un candidat<sup>277</sup>.

Dans un éditorial de *srāvan* 1277 (mi-juillet-mi-août 1871), *Bāmābodhinī Patrikā*, le mensuel destiné aux lectrices membres du *Brahmo Samaj*, affirmait son soutien à Vidyasagar dans sa campagne pour le mariage des veuves, mais faisait aussi un constat d'échec. Les Bengalais sont les esclaves de la coutume, regrettait-il. Quant aux membres du *Brahmo Samaj*, ils sont actifs sur le sujet et beaucoup d'entre eux épousent des

<sup>274</sup> IM pp. 571-73.

<sup>275</sup> CC.B. pp. 256-57.

<sup>276</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra* vol. 3, p. 193.

<sup>277</sup> *Ibid.* p. 216.

veuves<sup>278</sup>. Quelques années plus tard, le même périodique exprimait un nouveau regret. Auparavant, y lisait-on, les jeunes gens étaient prêts à épouser des veuves, mais les parents de ces veuves ne voulaient pas que leurs filles se remarient, et les veuves, elles-mêmes, n'y étaient pas prêtes. Aujourd'hui, c'est l'inverse : les jeunes veuves sont désireuses de se marier, mais les jeunes gens ne veulent plus les épouser. Le périodique lançait donc un appel aux jeunes hommes du Bengale : qu'ils retrouvent l'enthousiasme de naguère ! <sup>279</sup>

En 1870, *Somprakas* reproduisit une lettre signée par cinq veuves brahmanes et une autre, probablement *kāyastha*. Toutes se félicitaient du mariage du fils de Vidyasagar avec une veuve. Le pandit était unique dans sa défense des femmes, écrivaient-elles. Le juge à la Haute Cour, Dwarkanath Mitra, se plaignaient-elles, ne faisait rien pour les veuves alors qu'il aurait pu seconder Vidyasagar. Lorsqu'il avait perdu sa femme, il s'était aussitôt remarié deux fois en l'espace de six mois bien qu'il eût déjà des enfants. « Nous, nous n'avons pas su ce que c'était qu'un mari, écrivaient-elles. Le *bābu* ne va-t-il pas, une fois au moins, compâtrer à notre malheur ? »<sup>280</sup> En 1884, ce même hebdomadaire qui regrettait le peu de succès de la réforme l'attribua à une disposition fâcheuse de la loi selon laquelle la veuve remariée était privée de l'héritage de son premier mari. Dans les familles riches, la veuve jouissait de la fortune de son époux défunt et pouvait enfreindre la règle du *brahmacarya* sans conséquence dommageable pour elle. Son inconduite restait cachée. Elle n'avait donc aucun intérêt à se remarier<sup>281</sup>.

On ne sait trop que penser d'une lettre à l'éditeur, datée du 25 avril 1889, envoyée au même hebdomadaire. Elle portait en tête la mention : « Cela demande réflexion » et elle était la copie d'une missive envoyée au périodique anglais *Pall Mall* (*sic*) par un groupe de vingt-cinq épouses et veuves anglaises. Ces femmes plaidaient pour l'interdiction, en Grande Bretagne, du remariage des veuves ! La principale raison était qu'il n'y avait pas assez d'hommes par rapport au nombre de femmes. Celles qui avaient eu la chance de trouver un mari une première fois ne devraient pas chercher à en avoir un second pour ne pas priver une compatriote des joies de la conjugalité. De plus, le mariage des veuves abaissait le niveau de la morale religieuse. En effet, une veuve remariée n'avait plus la même générosité ouverte à tous, car elle ne se consacrait plus qu'à un seul homme. Le remariage d'une veuve était aussi source de problèmes en ce qui concernait les biens matériels et les liens familiaux. Les anciens sages de l'Inde avaient eu raison de l'avoir interdit. Cette lettre reproduisait assez fidèlement l'opinion, entre autres, de Bhudev Mukhopadhyay telle qu'il l'a exprimée dans ses *Essais sur la famille*, publiés en 1882. Une des objections souvent faite au mariage des veuves était qu'il rendait plus difficile le mariage des vierges, le nombre des hommes étant insuffisant. Swami Vivekananda exprima aussi cette opinion (*infra*)

Si l'on a fait une grande place aux points de vue divergents exprimés dans la presse de l'époque, c'est aussi parce qu'on peut ainsi se rendre compte à quel point s'était développée, au Bengale, une opinion publique qui n'hésitait pas à s'exprimer sur tous les grands sujets de société et à en débattre. La culture de l'imprimé qui s'était largement répandue, surtout depuis le milieu du siècle, n'y était pas étrangère.

---

<sup>278</sup> *Ibid.* pp. 166-67.

<sup>279</sup> *Ibid.* pp. 301-02.

<sup>280</sup> IM pp. 300-01.

<sup>281</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra*, vol. 4, p. 322, éd. 1966.



## - Les réserves et les objections de la communauté hindoue

Ce furent les hommes qui jouèrent les premiers rôles pour accepter ou refuser le mariage des veuves. Les premières intéressées, les femmes, trop jeunes souvent, et leurs mères, trop ignorantes, demeurèrent silencieuses. Les hommes prenaient la parole pour elles. Le journal destiné aux femmes de la communauté brahmo était, lui aussi, dirigé par un homme. Il ne pouvait pas en être autrement au milieu du dix-neuvième siècle au Bengale, et il fallut attendre de nombreuses années avant qu'avec le développement de l'instruction des filles, les femmes commencent à prendre un peu en mains leur destin. On s'étonne donc du reproche fait par l'historien Sekhar Bandyopadhyay qui écrit : « Mais aucun des champions du remariage des veuves n'a jamais pensé à mobiliser l'opinion des femmes en faveur de la réforme, ne parlons pas de les impliquer en tant que participantes actives dans le processus actuel de réforme. »<sup>282</sup> Une exception au silence des femmes est le livre écrit par Kailāsavāsīnī Devī auquel elle donna le titre révélateur *Hindu Mahilāgaṇer Hīnāvasthā*, La misérable condition des femmes hindoues. Le texte fut publié en 1863 par son époux. Dans ce livre, cette femme, épouse d'un membre de la caste des *vaidya*, s'indigne successivement des mauvais traitements reçus par une fille à sa naissance, du sort des épouses de polygames, des mariages d'enfants, de l'absence d'instruction des filles, du manque d'amour dans le mariage et du sort des veuves. Ce texte rappelle dans le déroulement des séquences l'article de 1850 attribué à Vidyasagar<sup>283</sup>.

Le pandit avait su obtenir l'aide des étrangers qui gouvernaient son pays pour que le remariage des veuves fût légal, mais il ne réussit pas à rallier une partie importante de ses coreligionnaires à cette cause. Il ne pouvait même pas toujours compter sur ceux qui, en un premier temps, lui avaient déclaré leur soutien. Alors que Ramaprasad Ray, le fils de Rammohun Roy, qui avait promis son aide, figure dans la liste de ceux qui assistèrent au premier mariage de veuve, un biographe rapporte, au contraire, qu'il n'avait pas accepté d'y assister. Ramaprasad aurait dit à Vidyasagar : « Je suis de tout cœur avec toi. Je t'aiderai aussi. Alors, peu importe que j'assiste ou que je n'assiste pas au mariage ! » Mécontent, furieux même, Vidyasagar demeura immobile un instant. Puis son regard tomba sur le portrait de Rammohun Roy, accroché au mur. Il dit alors au fils peureux d'un noble père : « Jette-le, jette-le »<sup>284</sup> Sarkar reproduit cet échange en une note. Il précise qu'il a lu cette anecdote dans le périodique *Saṅjīvanī* Elixir de vie. Il cite ensuite la conversation entre les deux protagonistes telle qu'elle a été rapportée aussi dans la revue *Prakṛti*, Nature, par le pandit Mahendranātha Vidyānidhi. Ramaprasad aurait ajouté : « Mon père n'a rien négligé pour réformer la société. Cela n'a eu aucun résultat. Il est donc inutile d'essayer de nouveau. »

Telles qu'elles furent exprimées par la presse et les écrits individuels, les raisons de l'échec de la réforme furent d'abord le respect de la coutume, plus fort encore que celui des *sāstra*. Ces textes de loi, très nombreux, étaient souvent en contradiction les uns avec les autres et pouvaient être rejetés sous prétexte qu'ils concernaient une pratique acceptée lors d'un autre *yuga* mais interdite à l'âge *kali*, *kalivarjya*, ou le

---

<sup>282</sup> Bandyopadhyay, S., 2007, p. 167.

<sup>283</sup> Sarkar Tanika *Hindu Wife, Hindu Nation*, 2001, p. 47. Le texte en traduction se trouve dans *Women and Social Reform in Modern India*, vol. 2, pp.288-312.

<sup>284</sup> B.S. pp. 230-31.

contraire ! D'autre part, les castes supérieures se différencient aussi par le célibat forcé de leurs veuves des coutumes des basses castes et souhaitent ardemment conserver cette distinction. En même temps, certaines castes de *śūdra* s'efforçaient de monter dans la hiérarchie sociale en ne remariant plus leurs veuves, selon ce qui a été appelé le phénomène de sanskritisation.

Pour les Bengalis éduqués à l'anglaise, il faut ajouter la crainte des lecteurs de Malthus d'une croissance excessive de la population si les veuves se remariaient. Certains pensaient aussi que les vierges ne trouveraient pas de mari si les veuves en attiraient successivement deux. Par ailleurs, l'indifférence remplaça l'excitation des jeunes gens à propos du mariage des veuves. En 1874, un certain Śyāmāpada Nyāyabhūṣaṇa écrivit un opuscule intitulé *Vidhavā Dharmarakṣā*, Protection du *dharma* des veuves, dans lequel on pouvait lire ces lignes : « Śrīyukta Īśvaracandra Vidyāsāgara a toutes les qualités : le savoir, la bonté et la générosité, la cordialité, etc., mais ce qu'on entend dire à propos de sa conduite et de ses pratiques, c'est qu'il n'a peut-être pas foi dans les *Veda*. S'il n'y croit pas, le compatissant Vidyāsāgar a, bien sûr, pu être ému à la vue des inutiles souffrances des veuves et a pu ressentir un très fort désir de mettre fin à ces terribles souffrances. Pour satisfaire ce désir, peut-être a-t-il essayé de cacher le vrai sens des paroles des *ṛṣi* et de tromper la communauté hindoue en donnant ce sens ? Ou bien a-t-il lui-même été trompé et a révélé ce sens erroné de bonne foi ? »<sup>285</sup> Certains allaient jusqu'à accuser le pandit de prêcher un « *nāstik dharma* », un *dharma* athée. En 1891, le *Hindoo Patriot* qui avait soutenu le remariage des veuves lorsque le rédacteur était Harischandra Mukherji et, ensuite, Krishnadas Pal, changea de ton sous la direction de Rajendralal Mitra. On y lut cette déclaration étonnante et mensongère : « Nous avons toujours été opposés au remariage des veuves. » La réponse d'un autre périodique, rédigé en anglais, *Reis and Rayyeyet*, Princes et Paysans, ne se fit pas attendre : « Nous nous demandons ce que le vénérable Pandit Vidyasagar dira, lui qui est encore vivant, de la déclaration faite à présent par notre contemporain. »<sup>286</sup> Dans le périodique *Māsik Samālocak*, Le critique mensuel, organe du *Sadharan Brahma Samaj*, un certain Srischandra Majumdar exprima, en 1879, à propos de l'insuccès de la réforme, une opinion encore différente et très en avance sur son temps. « Vidyāsāgar *mahāśay*, certes, est un réformateur de la société bengalie, mais sa réforme est à mi-chemin entre le statu quo et le progrès. Il pense que la réforme de la société bengalie a encore du temps devant elle et, par conséquent, il ne va pas du côté de la révolution, *viplav*. C'est pourquoi, quand, ému par le malheur des veuves hindoues éternellement misérables, il a eu envie de les marier, même alors, Vidyāsāgar *mahāśay* fut obligé d'appeler à l'aide les *śāstra*... La société bengalie est devenue si vieille et si déchuë que la réforme ne lui fait aucun effet. Où peut-on mettre un onguent sur le corps de celui qui est couvert de blessures ? Il faut une révolution pour que la société bengalie progresse. » L'auteur reconnaît que la réforme du pandit a agité la société de fond en comble, mais que les actes n'ont pas suivi et qu'au contraire la réaction a commencé<sup>287</sup>.

#### -Pamphlets anonymes attribués à Vidyasagar

Le remariage des veuves continua de faire l'objet de protestations venues des milieux conservateurs de brahmanes pandits bien après que Vidyasagar eut lancé sa

---

<sup>285</sup> p. 4, reproduit dans Basu Svapan, p. 51.

<sup>286</sup> Basu S. p. 52, citant le *Reis and Rayyeyet* du 18 avril 1891.

<sup>287</sup> *Ibid*, p. 50.

seconde campagne de réforme, contre la polygamie, cette fois (*infra*). On attribue au pandit plusieurs pamphlets anonymes pour défendre ses positions dans les deux cas. En 1884, dix ans après la parution des pamphlets *Ati alpa haila* et *Ābār ati alpa haila*, condamnant les mariages multiples des *kulīn*, un autre texte anonyme, signé aussi d'un « neveu », intitulé *Vrajavilāsa*, fut publié pour la première fois<sup>288</sup>. Le titre de ce pamphlet joue sur deux registres : *Vrajavilāsa* signifie Jeux amoureux à Vraja, faisant allusion à ceux de Krishna en compagnie des bouvières. Vraja est aussi la première partie du nom d'un célèbre pandit de Navadvip, Vrajanātha Vidyāratna. Le titre pourrait donc se lire : Les jeux, sinon amoureux, du moins plaisants, de Vrajanātha. Quatre ans auparavant, à Jessore, au Bengale oriental, lors de l'anniversaire de la fondation de l'association, la *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā*, L'assemblée pour la préservation du *dharma* hindou éternel, ce pandit avait prononcé en sanskrit un discours, pour s'opposer à l'introduction du remariage des veuves, qui fut ensuite publié. *Vrajavilāsa*, le texte, publié anonymement, est présenté comme un poème en l'honneur de la déesse qui préside au destin de cette association de Jessore. Cette déesse avait à cœur la préservation du *dharma* hindou, est-il écrit. Le ton est ironique et léger. Alors qu'il s'agit essentiellement d'un texte en prose, son auteur lui donne ironiquement le titre de *mahākāvya*, grand poème, et le divise en courts chapitres appelés *ullāsa*. Le « neveu », alias Vidyasagar, s'y moque, non seulement d'un individu, avide de richesses, ce Vrajanātha, mais d'une classe, celle des pandits à laquelle il appartenait, pourtant. Leur avidité bien connue, écrit-il, pousse ces hommes à flatter les riches et les puissants, et à aller jusqu'à se renier eux-mêmes pour obtenir des dons importants.

Dans un autre opuscule, publié aussi en 1884, et intitulé *Vidhavā vivāha o Yaśohar Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā Viśayinī*, Le remariage des veuves et la *Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā de Jessore*, l'auteur, anonyme encore, s'adresse au responsable de l'association. Cette branche provinciale de la *Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā* s'était toujours montrée plus conservatrice que l'association de Calcutta au moment des campagnes de réforme<sup>289</sup>. Dans ce texte, l'auteur reprenait une à une les résolutions de l'assemblée qui s'était tenue pour l'anniversaire des quatre ans d'existence de l'association. L'auteur faisait remarquer à son Secrétaire qu'être un bon hindou n'était pas une évidence. Les pandits n'étaient jamais d'accord entre eux pour déterminer quelle était la bonne conduite à suivre. Si les membres de l'association voulaient savoir ce qu'il fallait faire pour être un bon hindou, ce n'était pas simple. Ils devraient établir deux listes : dans l'une figureraient les pratiques justes selon les membres de leur association, et dans l'autre celles qui ne l'étaient pas de l'avis général. L'auteur donnait l'exemple du remariage des veuves qui faisait l'objet de polémiques qui ne s'apaisaient pas. Le chef de la famille des propriétaires terriens de Naladanga, que les habitants de la région de Jessore considéraient comme un modèle de bonne conduite, avait commencé à marier les veuves de sa famille. Cependant, plusieurs pandits avaient signé une déclaration affirmant que le remariage des veuves était condamné par les *śāstra*. Qui devait-on croire ? En fait, les signataires n'étaient pas compétents parce qu'ils étaient spécialistes de logique, *Nyāya*, et non de *Smṛti*. Ils ne connaissaient donc rien aux *Dharmaśāstra*. Il n'y avait qu'un seul *smārta* parmi eux qui, par ailleurs, jouissait d'une solide réputation de cupidité. L'auteur citait *Vrajavilāsa* dans lequel ce même pandit, Vrajanātha Vidyāratna, était violemment critiqué pour son amour de l'argent.

<sup>288</sup> *V.R.* vol. 2, pp. 1197-1228.

<sup>289</sup> *Ibid.* pp. 1229-1246.

Un livre, intitulé *Ratnaparīkṣā*, L'examen du joyau, ou encore l'examen de Ratna, daté de 1886, se présente comme venant de la plume d'un « ami du neveu »<sup>290</sup>. Considérée comme ayant été écrite par Vidyasagar, il s'agit d'une critique acerbe de l'ouvrage rédigé par trois pandits qui s'opposaient au remariage des veuves. L'un d'entre eux était professeur de *Smṛti* au Sanskrit College et se nommait Madhusūdan Smṛtiratna, d'où le titre de l'opuscule : *Ratna Parīkṣā*. Vidyasagar entendait réfuter l'ouvrage de ces pandits, *Vidhavāvivāha Prativāda*, Protestation contre les mariages de veuves, en présentant un grand nombre de citations empruntées aux textes de *Smṛti*, aux *Purāṇa*, et même au *Mahānirvāṇa Tantra*, ainsi qu' à des commentateurs et *smārta* célèbres. Il reprenait les cinq objections de Madhusūdan Smṛtiratna pour y répondre. Il reproduisait la longue lettre d'un professeur du *Sanskrit College*, Maheścandra Nyāyaratna, qui s'opposait à Smṛtiratna et critiquait son savoir et son raisonnement. Pour terminer, « l'ami du neveu » rappelait, par des faits précis, la cupidité des *smārta* et des *naiyāyika*. Il se gaussait de ces derniers qui savaient raisonner, mais étaient incapables de garder des liens avec la réalité. L'auteur de cet opuscule reprenait toute l'argumentation de Vidyasagar, à l'aide de nombreuses citations empruntées aux auteurs de *Dharmaśāstra* et à la *Bhagavad Gītā*, dont il donnait les références. Vidyasagar qui, en 1886, n'avait plus que cinq ans à vivre laissait là s'épancher son mépris pour ces hommes que l'on disait sages et savants, et qui exigeaient le respect de tous, alors qu'ils ne possédaient aucune des qualités que la tradition leur accordait. Il laissait aussi paraître son mépris pour les textes qui semblaient justifier leur arrogance. Ainsi, il était encore question du mariage des veuves, trente ans après le passage de la loi le déclarant licite.

#### - Jugements de quelques contemporains

Les Britanniques, maîtres du Bengale, n'avaient eu nulle envie de promouvoir ni par la force, ni même par la persuasion, le remariage des veuves. Il ne leur appartenait pas de faire appliquer la loi qui offrait une possibilité aux familles, mais ne les obligeait pas à donner une nouvelle fois une veuve en mariage. Un gouvernement indépendant eût-il mieux réussi à changer les usages, ce n'est pas certain. L'évolution de la société, sur ce point, fut très lente. Bien longtemps après le départ des colonisateurs, les remariages de veuves sont restés mal considérés. L'échec de sa réforme contribua grandement à l'amertume des dernières années de vie de Vidyasagar. Un exemple frappant de la distance que gardaient certains intellectuels bengalis à l'égard de l'action réformatrice de Vidyasagar est sa condamnation par l'auteur de sa première biographie en anglais, le lexicographe Subal Chandra Mitra qui écrit : « Il est vrai que ses opinions et convictions dans bien des cas, particulièrement en ce qui concernait les réformes sociales, étaient mal formées (*wrongly formed*), mais il n'y a aucun doute qu'il a toujours agi conformément à ses idées et croyances avec sincérité. »<sup>291</sup> Il ajoutait : « Son plaidoyer en faveur du remariage des veuves hindoues était sincère, bien qu'il faille dire qu'il était basé sur de faux arguments. La société hindoue n'a rien à craindre d'hommes tels que Ram Mohan Roy ou Isvar Chandra Vidyasagar, qui ne cachèrent jamais leurs vrais motifs sous de faux déguisements. On peut vraiment craindre les hypocrites qui se proclament véritables hindous en public tout en agissant dans le sens contraire dans leur vie privée. Ces non-hindous sont une peste pour la société, et le plus tôt ils sont

<sup>290</sup> *Ibid.*, pp.1247-1294.

<sup>291</sup> SC.M. p. 348.

débarrassés de leur déguisement, le mieux pour le pays. Un adversaire caché est plus dangereux qu'un ennemi déclaré (*A covert foe is more dangerous than an open enemy*). »<sup>292</sup> Le biographe n'hésitait pas à faire du pandit un ennemi déclaré de l'hindouisme !

La même condamnation de la tâche que Vidyasagar reconnaissait comme essentielle dans sa vie se lit aussi chez un autre biographe Biharilal Sarkar qui n'hésita pas à écrire : « Je dis aux jeunes hindous : ne soyez pas détournés du droit chemin par l'erreur de Vidyasagar. Imitiez sa droiture, sa persévérance, sa confiance en soi et son sens du devoir. »<sup>293</sup> Sarkar ajoute encore l'expression émue d'un regret à la fin du très long chapitre qu'il consacre à cette réforme: « Hélas ! Si une telle fermeté, une telle énergie eussent été mises au service de l'hindouisme, la décadence qui menace aujourd'hui la société hindoue eût été beaucoup retardée. »<sup>294</sup> Surprenante position pour les auteurs de la biographie d'un homme qui, de son propre aveu, avait voué sa vie à une tâche que ces mêmes biographes, par ailleurs très admiratifs de l'homme, condamnaient ! Ces défenseurs de l'hindouisme hostiles à Vidyasagar et à sa réforme n'avaient aucun argument à présenter pour défendre leur cause si ce n'est que le remariage des veuves était interdit par les *śāstra*, ainsi que par la coutume, et qu'il portait donc atteinte à la cohésion de la communauté hindoue. Sur ce point précis qui est l'autorisation légale du mariage des veuves, la crispation des défenseurs du *statu quo* rend visible les premiers signes de l'émergence du courant religieux, qui devint une forme de nationalisme hindou. Un des représentants les plus éminents de ce courant, à son tout début, fut le journaliste Akshay Chandra Sarkar (1846-1917). Il créa deux périodiques dont l'influence fut grande dans les deux dernières décennies du dix-neuvième siècle, au moins. Il en fut aussi le rédacteur en chef. Il s'agit de l'hebdomadaire *Sādhāraṇī*, Le public, et du mensuel *Navajīvana*, Nouvelle vie. Dans le numéro du 6 février 1876, dans *Sādhāraṇī*, il écrit : « Il y a dix-huit ou dix-neuf ans, l'enthousiasme pour les mariages de veuves déferlait comme des vagues. Les mariages de veuves agitaient toutes les régions, les villes et les villages, les riches, les classes moyennes, les pauvres et les miséreux, les familles et les serviteurs. Les anciens étaient pleins d'espoir, l'enthousiasme soulevait la jeunesse, les jeunes filles regardaient avec des yeux pleins de joie, de crainte et d'étonnement. Les plaisantins composèrent des vers, les tisserands tissèrent des chansons dans les saris de Santipur, un peu pour plaisanter, un peu pour exprimer leur sentiment profond. Des chants de ' Sois heureux Vidyasagar, puisses-tu vivre à jamais ' résonnèrent et se répondirent. D'abord, trois ou quatre mariages de veuves furent célébrés, mais les responsables, ceux qui, au fond, étaient favorables aux mariages de veuves, n'ont pas eu le courage de s'avancer et se contentèrent de regarder les changements apportés par les efforts de Vidyāsāgar *mahāśay*. Personne n'a eu le courage d'aller de l'avant. Ici ou là, de temps en temps, un ou deux mariages furent célébrés. Ensuite, ce fut fini. Les veuves bengalies perdirent espoir, le feu qui brillait ne fut plus que de la fumée. »<sup>295</sup>

Dans son mensuel *Navajīvan*, en 1885, dix ans après cet article, Akshay Chandra Sarkar, fit paraître un très long essai dans lequel il louait la pratique du *brahmacarya* pour les veuves hindoues. Il en vantait la grandeur spirituelle et exprimait, cette fois, avec force, l'idée que les valeurs de l'hindouisme s'opposaient absolument au remariage

---

<sup>292</sup> *Ibid.* p. 351.

<sup>293</sup> B.S. p. 201.

<sup>294</sup> *Ibid.* p. 205.

<sup>295</sup> Basu, Svapan p. 49, citant *Sādhāraṇī* du 6 février 1876.

des veuves. L'hebdomadaire *Somprakas* lui répondit longuement dans deux numéros successifs en reprenant pour les combattre les arguments du journaliste et en prenant la défense de la réforme<sup>296</sup>. Bien avant l'émergence de ce courant 'revivaliste', les tenants de la tradition avaient fait de la bataille à propos du remariage des veuves un combat pour la préservation d'un symbole de l'autorité patriarcale et de la structure hiérarchique de la société. La chasteté de la veuve était le pilier sur lequel reposait toute l'hindouité.

Quant à Vidyasagar, jusqu'à la fin de sa vie, il garda intact son dévouement à la cause des veuves. Le périodique *Bāmābodhinī*, en 1890, rapporta que le pandit qui n'avait plus qu'une année à vivre avait envoyé la somme de cinq cents roupies à une association qui oeuvrait pour le remariage des veuves enfants à Sylhet, aujourd'hui au Bangladesh.

#### Le remariage des veuves à l'échelle de l'Inde

La *Bombay Widow Marriage Association* fut fondée en 1866, dix ans après la campagne de Vidyasagar et la traduction en marathi de son livre, par de jeunes réformateurs dont M. G. Ranade et K. T. Telang, autour de Vishnu Shastri Pundit. Le premier mariage, qui eut lieu en 1869, eut pour conséquence l'excommunication de Shastri et de cinq autres réformateurs. Les autorités religieuses sollicitées refusèrent d'approuver cette réforme. Toutefois, le mouvement se poursuivit à Bombay, puis au Gujarat et à Madras. Comme l'écrit Charles Heimsath : « Le mouvement pour le remariage, bien qu'il ne fût jamais organisé sur une base pan-indienne, devint ainsi la première cause de réforme sociale défendue sur l'ensemble de l'Inde. Malgré le peu d'acceptation par le public et le petit nombre de veuves de haute caste remariées, le mouvement resta étonnamment vigoureux loin dans le vingtième siècle. »<sup>297</sup>

---

<sup>296</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapātre Bāṃlār Samājacitra*, vol. 4, pp. 331-343, éd. 1966.

<sup>297</sup> Heimsath Ch. *Indian Nationalism and Hindu Social Reform*, pp. 87-88.

## Chapitre 5

### La lutte pour l'interdiction de la polygamie des *kulīn*

#### - Origine de cette pratique

La tradition veut que ce fût le roi Vallāla, de la dynastie Sena, qui régna sur le Bengale au XII<sup>e</sup> siècle (de 1159 environ à 1169), qui introduisit la distinction prestigieuse de *kulīn* dans son royaume. Parmi les lignées de brahmanes *rāḍhī*, ce roi souhaita distinguer celles dont les membres se conduisaient en étroite conformité avec les *Dharmaśāstra* en leur accordant le titre de *kulīn*, ce qui signifie bien né, de bonne lignée. Les brahmanes *kulīn*, pour conserver ce titre dans leur famille, devaient posséder neuf qualités dont une parfaite pureté rituelle. Ils devaient aussi être humbles, savants dans les textes sacrés, et demeurer fidèles aux observances de leur *varṇa*. Ils devaient aussi se marier et marier leurs filles dans des familles *kulīn* sous peine de perdre leur statut. Au fil du temps, la question du mariage devint primordiale, tandis que les qualités personnelles du *kulīn* ne comptèrent plus pour grand chose. On attribue au célèbre généalogiste Devīvara, auteur de *Kula-kārikā*, Traité sur la lignée, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la division des *kulīn* en sous-groupes endogames au nombre de trente-six, appelés *mel*, rendant plus étroites encore les règles de mariage. Ces *mel*, selon Vidyasagar qui l'écrit dans son premier opuscule sur la question, regroupaient les lignées de *kulīn* suivant, non pas leurs qualités, mais leurs défauts ! Par la suite, les brahmanes, dont les lignées n'avaient pas reçu le titre de *kulīn*, ou bien ceux qui appartenaient à des familles qui, n'ayant pas observé les règles des échanges matrimoniaux, avaient été dégradées en *bhaṅga kulīn*, *kulīn* déchu, s'efforçaient de faire épouser à leurs filles des *kulīn* pour accroître, ou recouvrer, leur prestige. Les *kulīn* ne voulaient pas leur donner de filles à moins de recevoir des sommes d'argent considérables et de nombreux cadeaux<sup>298</sup>. De ce fait, beaucoup de filles de brahmanes *kulīn* pauvres ne trouvaient pas d'époux, et les hommes *kulīn*, très sollicités, acceptaient de très nombreuses épouses richement dotées. Il n'était pas rare qu'un brahmane *kulīn* épousât plusieurs dizaines de femmes qui, délaissées par leur mari, une fois la dot versée, demeuraient leur vie entière en souffrance chez leurs pères, puis chez leurs frères si ceux-ci les acceptaient. Les pères des filles de famille *kulīn*, craignant pour leur propre salut dans l'au-delà s'ils ne les mariaient pas, n'hésitaient pas à leur faire épouser des vieillards alors qu'elles étaient encore enfants. Ces fillettes allaient bien vite grossir les rangs des veuves et étaient, de ce fait, condamnées à la chasteté et aux austérités ou, pire encore, à la mort sur le bûcher funéraire de leur époux, avant que Rammohun Roy n'obtînt une loi interdisant la *Satī*. Une fille, déjà relativement âgée, pouvait aussi être obligée d'épouser un bébé. Eḍukeśan Gejeṭ du 19 juin 1885 fait état d'un cas semblable. Après le mariage, la mariée se pendit<sup>299</sup>.

---

<sup>298</sup> Voir en appendice la traduction en français du premier texte de Vidyasagar sur la question; Dutt N.K. *Origin and Growth of Caste in India* ; vol. 2 : *Castes in Bengal*, 1965, pp. 5-13. Inden R. *Marriage and Rank in Bengali Culture*, 1976.

<sup>299</sup> Basu Svapan, p. 57.

Rammohun Roy avait déjà déploré le sort de ces épouses de polygames. En 1822, il avait dénoncé la polygamie dans ses *Brief Remarks regarding Modern Encroachments on the Ancient Rights of Females*. Plus tard, les jeunes disciples de Vivian Derozio n'avaient pas manqué de condamner les pratiques matrimoniales des brahmanes *kulīn* dans leurs périodiques, *Enquirer* and *Jñānānveṣaṇ*, Recherche de la connaissance. En 1833, *The Reformer*, publié par Prasanna Kumar Tagore, en fit aussi la critique et demanda une loi pour l'interdire. Les périodiques publiés par les missionnaires, soutinrent cette demande. Akshay Kumar Datta, dans son mensuel *Vidyādarśan*, a, lui aussi, montré les terribles conséquences de cette polygamie. En 1851, dans un éditorial, le *Sam̐bād Pūrṇacāndrodaya* reprit la demande d'une loi pour l'interdire.

#### - La polygamie des *kulīn* et Vidyasagar

Vidyasagar fut, à son tour, très sensible au triste sort des épouses de ces brahmanes et fit tout son possible pour y remédier. Dans son premier opuscule, il dresse un tableau consternant des pratiques des *kulīn*. Comme pour la campagne concernant le mariage des veuves, une histoire personnelle vint donner plus de force à sa détermination.

Il se trouvait un jour à Birsingha lorsque vinrent à lui deux femmes, l'une âgée d'une soixantaine d'années, l'autre de dix-huit ans environ. La première était une des nombreuses épouses du maître d'école qui l'avait enseigné à la *pāthasālā*, et l'autre était sa fille. Le brahmane-instituteur, un *kulīn*, avait contracté sept mariages. Vidyasagar, en remerciement de son enseignement, lui versait chaque mois une pension et l'employait à l'école modèle du village pour inspecter la section de bengali. L'homme était personnellement apprécié. Toutefois, il avait chez lui deux sœurs et des neveux qui faisaient la loi dans son foyer et qui ne lui permettaient pas d'y faire venir aucune de ses épouses. La fille, âgée de dix-huit ans, était mariée à un *kulīn* qui, voyant qu'elle et sa mère étaient à présent sans ressources, préférait ne garder avec elles aucune relation. La mère avait un fils chez qui les deux femmes avaient longtemps vécu en souffrance. Ce dernier avait, un jour, déclaré qu'il voulait bien nourrir sa mère, mais n'acceptait pas sa sœur. La mère refusa de se séparer de sa fille qui n'avait nulle part où trouver asile. Les deux femmes arrivèrent finalement à Birsingha où vivait l'instituteur, qui était le mari de l'une et le père de l'autre et, surtout, où se trouvait alors le compatissant Vidyasagar. Le mari, l'instituteur, refusa d'abord de les accueillir. Vidyasagar alla trouver son vieux maître d'école et lui reprocha sa conduite. Ses sœurs qui dirigeaient tout chez lui acceptèrent d'accueillir les deux femmes pourvu que Vidyasagar envoyât de l'argent chaque mois pour leur entretien, en sus de l'argent qu'il leur versait déjà. Le pandit accepta le marché. Quelques mois plus tard, quand Vidyasagar revint au village, il apprit que l'instituteur et ses sœurs avaient gardé pour eux l'argent et les vêtements qu'il avait envoyés et avaient chassé les deux femmes. La fille se retrouva bientôt prostituée à Calcutta. Cet incident est présenté comme le facteur décisif qui poussa le pandit à l'action. Une version, à peu près similaire de cette triste affaire, se lit dans le premier opuscule écrit par Vidyasagar pour faire accepter l'interdiction de la polygamie. Dans ce texte, il n'y précise pas qui est ce *kulīn* ni qui est ce généreux bienfaiteur<sup>300</sup>.

---

<sup>300</sup> V.R. vol. 2, p. 991 ; voir la traduction française de ce premier opuscule en appendice.



## - Premières démarches

A partir de 1855, l'agitation contre la polygamie s'intensifia. Kishorichand Mitra, à une réunion de son association, *Bandhuvarga Samavāya*, Assemblée des amis, envoya une pétition au *Legislative Council* pour demander l'interdiction légale de la polygamie. Vidyasagar décida, lui aussi, d'agir pour mettre un terme à cette pratique des *kulīn*. Il demanda que fût dressée la liste de tous les mariages qu'ils avaient contractés dans la région. Le 27 décembre 1855, le pandit fit signer au *Mahārājā* de Burdwan et à d'autres personnalités une première pétition dans laquelle on lisait : « Les Coolins (*sic*) se marient seulement pour l'argent et n'ont nullement l'intention de remplir aucun des devoirs que le mariage implique. Les femmes qui sont ainsi nominalement mariées sans aucun espoir de jouir jamais du bonheur que le mariage est censé leur apporter, ou bien languissent par manque d'objets dans lesquels placer l'affection qu'elles ressentent spontanément dans leur cœur, ou bien sont trahies par la violence de leurs passions et par leur mauvaise éducation jusqu'à l'immoralité. »<sup>301</sup> A la même époque, dans le numéro 152 de *caitra* 1777 *śaka* (mi-mars-mi-avril 1855) de *Tattvabodhinī Patrikā*, on pouvait lire un long article dans lequel l'auteur se réjouissait de découvrir chez beaucoup de Bengalis éduqués le désir de mettre un terme aux funestes coutumes de la polygamie et du paiement d'une dot. Il rappelait le rôle éminent que jouait Vidyasagar dans la campagne pour le remariage des veuves. L'auteur de cet article, probablement Akshay Kumar Datta, faisait un remarquable exposé, en un bengali d'une étonnante clarté, de tous les maux causés par ces pratiques et lançait un émouvant appel à y mettre fin<sup>302</sup>. L'année suivante, le même mensuel publia d'autres articles pour répondre à certaines objections des opposants en reprenant l'histoire du kulinisme, *kaulīnya prathā*, et des *mel*<sup>303</sup>. Le 31 décembre 1855, Prasanna Kumar Tagore envoya une pétition au Gouvernement demandant qu'une loi interdît la pratique de la polygamie. La pétition parut dans *Samācārasudhāvarṣaṇa*<sup>304</sup>. Les principaux intéressés, les brahmanes *kulīn* et les pandits, leurs obligés, commencèrent à s'inquiéter. Une grande réunion se tint, sous la présidence du *Rājā* Radhakanta Deb, dont la teneur fut reprise dans le *Hindu Intelligencer* du 16 juillet 1855. Ce périodique écrivait qu'une loi serait inutile et qu'elle toucherait aux pratiques religieuses des hindous, ce qui était plus grave. Le temps et l'éducation ne manqueraient pas de remédier aux inconvénients les plus criants de la polygamie.

Entre juillet 1855 et février 1856, un très grand nombre de pétitions signées par des personnalités, tels que les *Mahārājās* de Burdwan, de Nadia, de Dinajpur et de Natore, furent envoyées aux autorités. Neuf mille signatures pour l'interdiction de la polygamie furent recueillies. En juillet 1856, trente pétitions furent envoyées de tout le Bengale<sup>305</sup>. Selon ce que Vidyasagar écrivit plus tard, Ramaprasad Ray fit beaucoup d'efforts pour obtenir du Gouvernement un texte de loi. Il rédigea, lui-même, un projet avec l'aide de J. P. Grant, qui, à l'époque, était membre du gouvernement. En même temps, Radhakanta Deb, toujours très actif contre les réformes, envoya une première contre-pétition avec mille six cent trente-huit signatures. D'autres pétitions, allant dans le même sens, furent adressées aux autorités dans le courant de l'année suivante. Une autre, en juillet 1856, signée par un grand nombre de pandits, fut adressée au

---

<sup>301</sup> SC. M. p. 364.

<sup>302</sup> Ghose B., *Sāmayikapatre Bāṅlār Samājacitra*, vol. 4, pp. 174-182.

<sup>303</sup> *Ibid.* pp. 192-201.

<sup>304</sup> IM p. 303.

<sup>305</sup> Basu Svapan, pp. 58-59.

gouvernement par un *zamindar* de Dacca, opposé à la réforme. Toutefois, le 25 novembre 1856, le journal *Sam̄bād Bhāskar*, dans un éditorial, annonça que, sans nul doute, une loi interdisant la polygamie allait bientôt devenir une réalité. *Friend of India*, le journal des missionnaires, près de dix ans plus tard, le 30 mars 1865, exprima rétrospectivement le même avis : « Le *leader* de cette grande classe (d'hommes), que nous pouvons appeler les hindous larges d'esprit, est l'écrivain bengali et le savant en sanskrit le plus distingué de notre temps, Pundit Ishur Chunder Vidyasagar. C'est à lui que l'on doit la loi qui enlève tous les obstacles légaux au remariage des veuves. Et si cette révolte (celle des Cipayes de 1857) n'avait pas eu lieu, cette loi aurait certainement été suivie par une autre, rédigée à son initiative, pour faire échec aux abus de la polygamie hindoue. »<sup>306</sup>

En effet, la Révolte des Cipayes, en 1857, troubla le cours normal des événements et rendit les autorités encore plus circonspectes à l'égard des usages de ses sujets hindous. Le gouvernement qui avait accepté de faire une loi permettant le remariage des veuves ne voulut pas, une fois encore, intervenir dans les coutumes qui semblaient avoir la sanction des autorités religieuses. Les partisans de l'interdiction légale arrêtaient aussi leurs démarches. Il fallut attendre l'année 1863 pour que les pétitions reprennent. Le *Rājā* Devanārāyaṇa Rāya de Bénarès fit alors parvenir au gouvernement un projet de loi interdisant la polygamie. A l'époque, il était membre du *Legislative Council*, et son influence y était grande. Malgré tout, il ne put obtenir satisfaction avant que son temps au Conseil ne se terminât. En août 1863, *Somprakas*, le périodique proche de Vidyasagar et qui l'avait soutenu dans sa campagne pour le mariage des veuves, cette fois, contesta sa démarche. Sur le fond, il était d'accord pour juger que la polygamie était une très mauvaise pratique, mais il s'opposait à la demande d'intervention formulée par le pandit auprès du gouvernement étranger. Les hindous devaient régler seuls leurs problèmes sociaux. Ce point de vue allait être de plus en plus largement répandu.

#### - Reprise de la campagne

En 1866, Vidyasagar reprit l'offensive contre la polygamie des *kulīn*. Il rédigea une pétition qui fut signée, cette fois, par plus de vingt mille personnes dont le *Mahārājā* de Nadia, Satishchandra, Pratapchandra Sinha et près de vingt-cinq autres personnalités dont Debendranath Tagore, Ramgopal Ghose et des membres de la riche famille Mullik. On y rappelait la précédente pétition, signée par vingt cinq mille personnes, qui avait été envoyée neuf ans auparavant. Les principaux signataires, accompagnés de Vidyasagar, se rendirent en délégation auprès du Lieutenant Gouverneur. Une fois encore, *Rājā* Radhakanta Deb fit parvenir au Gouvernement une contre-pétition dans laquelle il soulignait que la loi, si elle était votée, devrait s'appliquer aussi aux musulmans qui représentaient environ la moitié des habitants de la province et qui étaient également polygames<sup>307</sup>. Cette objection, qui avait un certain poids, serait reprise maintes fois par la suite.

Le *Hindoo Patriot* publia un article favorable à la réforme dans lequel il soulignait le rôle d'initiateur joué par Vidyasagar dans cette campagne qui était « appuyée par toutes les sections de la communauté hindoue du Bengale, les riches, les savants, les

---

<sup>306</sup> Ibid. p. 60.

<sup>307</sup> IM p. 305.

orthodoxes, aussi bien que les éclairés. » Le journal rappelait que trente-deux pétitions allant dans le même sens avaient déjà été envoyées en 1866<sup>308</sup>. Contrairement à l'opinion des conservateurs, opposés à la réforme, qui prédisaient la fin du kulinisme, grâce à l'éducation, le journal reprenait l'avis de Vidyasagar qui maintenait que « les maux causés par la polygamie *kulīn* étaient aussi rampants que jamais. »<sup>309</sup>

La pétition de 1866, qui comptait vingt et un mille signatures, était adressée à Sir Cecil Beadon, Lieutenant Gouverneur du Bengale (1862-1867), qui reçut la délégation des principaux signataires. Il promit de soumettre leur pétition au Gouverneur Général en son Conseil. Toutefois, le Gouverneur Général ne fut pas favorable à la préparation d'un projet de loi. Il ne croyait pas que la majorité des Bengalis, même instruits, le souhaitait. Il s'agissait aussi de savoir s'il fallait éventuellement légiférer pour le seul Bengale ou pour l'Inde entière. Pour connaître, au moins, l'opinion des principaux intéressés, un Comité fut constitué. Il comprenait deux Britanniques, dont H. T. Prinsep, et cinq membres Bengalis : Ramanath Tagore, Jaykrishna Mukherjee, Satyasan Ghoshal, Digambar Mitra et Vidyasagar. Les membres du Comité rendirent leur rapport. Tous exprimaient leur confiance dans le passage du temps pour éradiquer l'horrible coutume de la polygamie qui, du reste, avait déjà bien diminué, écrivaient-ils. Seul, Vidyasagar, très déçu, exprima un avis contraire. Il écrivit pour justifier son désaccord : « Je pense qu'une loi déclaratoire (*Declaratory Law*) peut être adoptée sans interférer avec la liberté que les hindous possèdent à présent de droit dans le domaine du mariage. »<sup>310</sup> Après avoir obtenu le rapport du Comité sur la question, les autorités décidèrent qu'il n'était pas opportun de légiférer. Il fallait plutôt laisser au temps et à l'éducation le soin de mettre un terme à cette funeste pratique. Une Dépêche du Secrétaire d'état fit connaître le refus de toute mesure législative<sup>311</sup>.

#### - Les écrits du pandit contre la polygamie

Vidyasagar ne s'avoua pas vaincu et, une fois encore, reprit la plume. En 1871, il écrivit, imprima et distribua un premier opuscule, intitulé *Bahuvivāha rahit haoyā ucit kinā etadviṣayak prastāv* Doit-on mettre un terme à la polygamie ?<sup>312</sup> Vidyasagar voulait démontrer que *Manu* permettait à un homme de prendre une seconde épouse seulement dans certains cas bien précis<sup>313</sup>. Il citait les versets suivants de la *Manu-Saṃhitā* : « Une femme adonnée aux liqueurs enivrantes, ayant de mauvaises mœurs, toujours en contradiction avec son mari, frappée d'une maladie incurable comme la lèpre, d'un caractère méchant et qui dissipe son bien, doit être remplacée par une autre femme. » (9, 80, trad. fr.) : « *If a wife drinks liquor, or is dishonest, cantankerous, sick, vicious or wasteful, she may be superseded at any time by marriage to another wife.* »<sup>314</sup> Vidyasagar citait aussi le verset suivant « Une femme stérile doit être remplacée la huitième année; celle dont les enfants sont tous morts, la dixième; celle qui ne met au

---

<sup>308</sup> SC.M. p. 368.

<sup>309</sup> Basu Svapan, p. 61, citant *Hindoo Patriot* du 26 mars 1866.

<sup>310</sup> Ghose B. *Vidyāsāgara*, vol. 3, pp. 240-243.

<sup>311</sup> Buckland C.E., p. 326.

<sup>312</sup> Ce titre est celui de l'édition publiée par Gopal Haldar en 1972 et celle de Sahityam en 2006. Celui de l'édition publiée par Tuli Kalam en 1994, donne *vicār* au lieu de *prastāv*. *Vicār* est utilisé aussi par B. Bandyopādhyāy, p. 115 et repris par S. Basu, p. 194. Le sens demeure le même. La traduction française du texte est en appendice.

<sup>313</sup> *V.R.* vol. 2, pp. 951-1016.

<sup>314</sup> La traduction française des *Lois de Manu* diffère quelque peu de celle en anglais de P. Olivelle.

monde que des filles, la onzième ; celle qui parle avec aigreur, sur-le-champ. » (9, 81, trad. fr.) « *A barren wife may be superseded in the eighth year ; a wife whose children die, in the tenth ; a wife who bears girls, in the eleventh ; but a foul-mouthed wife, at once.* » On note la différence des deux traductions : la française utilise le verbe 'doit' et la seconde 'may' qui signifie 'peut'<sup>315</sup>.

Vidyasagar n'hésitait pas, cette fois, à s'appuyer sur l'autorité de Manu qu'il avait déclarée impropre à l'âge *kali* lors de sa campagne pour le remariage des veuves ! Il ne s'agissait pas de mauvaise foi mais plutôt de stratégie pour réussir dans sa campagne humanitaire. Dans ce premier opuscule, Vidyasagar prenait la peine de répondre longuement à sept objections faites à l'interdiction de la polygamie. Mais, d'abord, il retraçait l'histoire du *kulinisme* depuis son introduction par Vallāla Sena. Il insistait ensuite sur la réforme du généalogiste Devīvara qui, à la fin du XVe siècle, introduisit la division des *kulīn* en trente-six *mel* endogames. Sous sa plume, l'importante communauté des nombreux brahmanes *rāḍhī* du Bengale apparaissait dans toute sa complexité. Il consacrait aussi un développement aux coutumes matrimoniales des *kāyastha kulīn* qui laissaient aussi à désirer. Il ne mentionnait pas celles des brahmanes *vārendra* du nord du Bengale, moins nombreux, mais polygames aussi. Dans ce texte, Vidyasagar faisait preuve d'une connaissance précise de la société bengalie des hautes castes telle qu'elle avait évolué au cours du temps. Il avait fait faire une enquête sur le nombre de mariages contractés par les *kulīn* résidant dans le district de Hooghly. Il en donnait le résultat dans son opuscule avec le nom et l'âge des mariés<sup>316</sup>. Toujours soucieux d'exactitude, il précisait que son enquête l'avait peut-être conduit à augmenter, ou à réduire, le nombre exact de polygames. Chandicharan reprit le compte de cette très longue liste dans sa biographie du pandit<sup>317</sup>. Dans quatre-vingt-six villages vivaient alors cent quatre-vingt-dix-sept brahmanes polygames qui avaient épousé un total de mille deux cent quatre-vingt-dix-huit femmes. Par ailleurs, au Bengale oriental, un habitant d'un village du district de Barisal, à cinquante-cinq ans, s'était déjà marié cent sept fois.

#### - Les nombreuses objections

Comme lors de la campagne pour le remariage des veuves, la prise de position de Vidyasagar suscita une grande agitation et l'opposition de nombreux pandits. Il est intéressant de prendre d'abord en compte celle qui fut exprimée, contre son argumentation, par ses propres amis. En 1867, dans son *National Paper*, Nabagopal Mitra, membre du *Brahmo Samaj* et le plus souvent favorable aux réformes, lui avait conseillé d'abandonner sa campagne pour obtenir une loi, puisque le Gouvernement n'y était pas favorable, et de consacrer plutôt son énergie à « améliorer la littérature vernaculaire du pays qui ne peut encore se targuer d'aucune œuvre originale de sa plume. »<sup>318</sup> L'opinion des habitués sympathisants se lit aussi dans le périodique *Somprakas* quelques jours seulement après la parution du livre de Vidyasagar. L'auteur de l'article ne voyait pas la nécessité d'avoir recours aux textes des *Dharmaśāstra* pour faire interdire une coutume qu'il qualifiait de désastreuse. Cette référence aux textes ne

---

<sup>315</sup> P.V. Kane traduit comme P. Olivelle et donne des explications sur les maux, *evils*, de la polygamie des *kulīn*, vol. 2, 1, p.553.

<sup>316</sup> V.R. vol. 2, pp. 976-982.

<sup>317</sup> CC.B. p. 271.

<sup>318</sup> Basu Svapan, p. 63, citant le *National Paper* du 16 janvier 1867.

faisait que multiplier inutilement l'agitation, les controverses et la polémique<sup>319</sup>. Ce même périodique, qui s'opposait aussi au recours à la loi pour faire interdire le fléau de la polygamie, le 13 *bhādra* 1278 BS. (mi-août1871), publia la réponse de Vidyasagar à ceux qui posaient la question d'une éventuelle responsabilité du gouvernement s'il promulguait une loi qui, interdisant la polygamie, suivrait Manu et maintiendrait les cas où il permettait de prendre une nouvelle femme. Par exemple, Manu prévoyait que l'époux d'une femme qui s'était montrée stérile, huit ans après ses premières règles, puisse en épouser une autre. Or, demandait l'hebdomadaire, comment savoir si c'était bien la femme qui était stérile et non pas l'homme ? Si c'était l'homme, dans ce cas, le Gouvernement ne partagerait-il pas, avec le mari, la faute qui serait commise ? D'autre part, il était plus judicieux de faire payer une taxe aux polygames plutôt que de demander une loi. Vidyasagar répondit longuement à cet article, deux jours plus tard. Il reconnaissait tout à fait que les versets de Manu autorisaient de nombreux abus. Sans examen médical, il était impossible de savoir si c'était l'homme ou bien la femme qui était stérile et, pourtant, le texte condamnait la femme sans aucune preuve. Toutefois, quand le Gouvernement acceptait le remariage de l'homme dans ces conditions, il ne faisait qu'accepter l'injonction des *sāstra* et ne s'y opposait pas. Il était, de toute façon, préférable d'obtenir une loi interdisant purement et simplement cette pratique. L'idée du paiement d'une taxe était mauvaise. Elle impliquait le Gouvernement autant que l'interdiction légale. Les pauvres, désireux de se remarier, en seraient empêchés, tandis que les riches continueraient de prendre une nouvelle épouse, comme ils l'avaient toujours fait. Il était donc préférable que le Gouvernement interdît la polygamie par une loi. L'imposition d'une taxe abaisserait les autorités aux yeux du peuple qui les accuserait d'avidité et, par ailleurs, la coutume ne serait pas éradiquée.

*Somprakas* publia, à la suite, un éditorial en réponse aux arguments de Vidyasagar. Dans le cas de la loi à propos du remariage des veuves, le Gouvernement s'était contenté de suivre les textes des *sāstra* qui autorisaient une seconde union, il n'avait donc pas innové et ne pouvait pas être blâmé. Le cas était différent en ce qui concernait la polygamie. Le Gouvernement, s'il l'interdisait et condamnait à cinq ans de prison et au paiement d'une amende le contrevenant polygame, irait à l'encontre des *sāstra*. S'il choisissait de s'y conformer partiellement seulement, sa conduite ne serait pas correcte. Les *sāstra* mentionnaient la limite de huit ans pour pouvoir prendre une autre épouse dans le cas de stérilité, mais ils ne donnaient aucune précision de temps dans les autres cas. Que ferait le Gouvernement si un homme accusait d'infidélité son épouse qui, en fait, était chaste ? Ferait-il faire une enquête pour apprécier la bonne ou mauvaise conduite de l'épouse, mais il n'en ferait pas dans le cas de la stérilité supposée ? Si l'on voulait que le Gouvernement fit une loi il faudrait qu'il trouvât un moyen de vérifier la stérilité, la mauvaise conduite, etc. S'il ne le faisait pas, il partagerait la responsabilité de la mauvaise action avec le polygame. *Somprakas* avait toujours combattu l'imposition de taxes élevées dans tous les domaines mais, dans ce cas, ce serait un moindre mal. Le Gouvernement imposait bien une taxe sur les *brahmottara*, les terres concédées aux brahmanes sans obligation de payer de taxe, n'était-ce pas déjà une ingérence des autorités dans le domaine religieux ? Il n'y avait aucune crainte à avoir dans le cas d'une amende imposée aux polygames. Il fallait simplement réfléchir à la plus grande efficacité d'une mesure : le châtement ou l'amende. Dans le premier cas, les *kulīn*, entichés de leur prestige, prendraient peur mais y resteraient attachés. Ils n'oseraient même plus donner leurs filles, ou leurs sœurs, en mariage. Le nombre des filles

---

<sup>319</sup> IM p. 309-10.

célibataires augmenterait. Avec l'amende, les *kulīn* ne seraient pas découragés, ils trouveraient l'argent, mais finiraient par détester le kulinisme. Le nombre des filles célibataires n'augmenterait pas. La véritable cause de la polygamie était le petit nombre de familles avec lesquelles les *kulīn* pouvaient avoir des échanges matrimoniaux. C'était la raison pour laquelle à un seul homme on donnait plusieurs filles. La solution était que Vidyasagar se mît d'accord avec la *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā*, Association pour la conservation du *dharma* hindou éternel. Ensemble, ils devraient réunir une assemblée qui déciderait qu'une famille ne perdrait pas son statut si elle donnait une fille à une famille de rang inférieur. La polygamie disparaîtrait ainsi peu à peu<sup>320</sup>. Le rédacteur en chef de *Somprakas*, Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa, un vieil ami de Vidyasagar, cette fois, ne lui accorda pas pleinement son soutien. Il condamnait la polygamie des *kulīn* mais ne voulait pas d'une loi pour l'interdire.

L'opposition du journal au recours au Gouvernement se manifesta aussi par un appel lancé à la *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā* pour que celle-ci ne demandât pas l'aide du pouvoir, mais réglât, elle-même, le problème, le 20 *āṣāḍ* 1278 ( juillet 1871)<sup>321</sup>. Cette association avait été établie en 1868 et, à l'époque, son président était Kalikrishna Deb, de la famille de Shobhabazar, et son secrétaire Chandrashekhar Mukhopadhyay. Le but déclaré de l'association était « de propager les croyances orthodoxes selon des lignes modernes. » La *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā* se réunit en 1871 pour discuter de la suppression de la polygamie des *kulīn*. L'opinion des membres fut divisée. Beaucoup étaient favorables à une loi pour interdire cette pratique, mais d'autres y étaient opposés. L'association décida de ne pas insister auprès du gouvernement et de faire campagne auprès des *kulīn*, eux-mêmes, pour les dissuader de contracter plusieurs mariages. Vidyasagar n'avait donc aucun soutien à attendre de cette association qui hésitait, et dont les branches situées en province avaient des opinions différentes de celle de Calcutta et souvent plus orthodoxes.

Mais une nouvelle, publiée dans *Ēdukeśan Gejeṭ* du 27 janvier 1871, avait déjà informé les lecteurs que les pandits de Nabadvip avaient refusé de signer une *vyavasthā* demandant l'interdiction de la polygamie et de la dot, lors de la réunion annuelle de cette même association, la *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā*. La question devait être discutée de nouveau à la prochaine assemblée.. Sur certains points, l'association défendait des opinions qui prenaient en compte la nécessité de changements. Par exemple, son président de l'époque, *Rājā* Kamal Krishna Deb, soutint une famille, par ailleurs puissante, qui avait invité des hindous « revenus d'Angleterre » aux obsèques de leur mère, ce qui allait à l'encontre de la règle et de la coutume qui interdisaient le voyage au-delà des mers sans expiations au retour. A propos de l'interdiction, faite aux hindous, de boire de l'eau dans un récipient utilisé par un membre d'une autre caste, l'association régla le problème dû à l'installation récente de robinets dans les rues. Elle décréta que le paiement de la taxe municipale constituait une expiation, *prāyaścitta*, suffisante. Elle déclara acceptable aussi le vaccin contre la variole, se réjouit *Somprakas*, le 23 *phālgun* 1277 B.S. (mars 1871)<sup>322</sup>. L'association de Calcutta, en 1878, après avoir demandé leur avis à des brahmanes pandits, déclara, cette fois, qu'en l'absence de règles précises données dans les *śāstra*, il fallait interdire la polygamie et le versement d'une dot, à la fois par des règles sociales et par la loi. Cette décision parut sous forme

<sup>320</sup> Ghose, B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāmlār Samājcitra*, vol. 4, pp. 244-49. Ed. 1966.

<sup>321</sup> *Ibid.*, vol. 4, pp. 237-39. Ed. 1966.

<sup>322</sup> *Ibid.* vol. 4, p. 226, éd. de 1966.

d'annonce dans *Eḍukeśan Gejeṭ* du 27 février 1878<sup>323</sup>. D'autres branches de l'association, par exemple celles qui se réunissaient à Dacca et à Jessore, exprimèrent, au contraire, des points de vue beaucoup plus conservateurs et prirent la défense de la polygamie des *kulīn*. Vidyasagar ne fut pas long à comprendre que cette association ne le soutiendrait pas.

Tanika Sarkar écrit à propos du rôle de cette association dans le procès du *mahānt* de Tarakeshwar qui eut lieu à la même époque : « Il est significatif que farce après farce (se moquant du *mahānt*) en appelait à la *Sanātana Hindu Dharmarakshini Sabha* pour venir au secours de la société hindoue. C'était une organisation nouvelle et moderne qui se développa en réponse au prosélytisme chrétien et au brahmoïsme. Les autorités hégémoniques traditionnelles étaient évidemment en état de crise et ces révélations (*disclosures*) aidèrent à générer des groupements d'un nouveau genre de *leadership* religieux qui joueraient un grand rôle dans les mouvements revivalistes qui commencèrent dans la décennie suivante. »<sup>324</sup>

Par ailleurs, une association de Vikrampur, la *Jñānajyotirbikāśinī Sabhā*, Assemblée pour la diffusion de la clarté du savoir, écrivit, en 1871, pour donner son appui à la demande d'interdiction de la polygamie et de la dot. L'endogamie à l'intérieur du *mel* était un carcan dont il fallait se débarrasser. Le responsable de cette association n'entrait pas dans les méandres des discussions scolastiques, mais soulignait les maux moraux et sociaux qu'entraînaient ces coutumes.

- Vidyasagar, son second livre sur la polygamie et le pandit Tārānātha Tarkavācaspati

Cinq pandits, avec à leur tête le professeur de grammaire du *Sanskrit College* Tārānātha Tarkavācaspati (1812-1885), ami de très longue date de l'ancien directeur du *College* qu'il avait fermement soutenu dans la campagne pour le remariage des veuves, écrivirent pour donner un avis contraire à celui de Vidyasagar après la publication du premier opuscule du pandit. Tārānātha fut soupçonné d'être même l'instigateur et le principal rédacteur de la protestation. Vidyasagar en fut très mécontent et accusa le pandit d'avoir changé brusquement d'opinion car, précédemment, il avait été favorable à l'interdiction de la polygamie par une loi. Tārānātha écrivit une lettre au périodique *Somprakas* qui la publia le 28 août 1871. Ce pandit regrettait que Vidyasagar, un vieil ami, ait écrit dans son opuscule que lui, Tārānātha, avait déclaré que les *śāstra* autorisaient la polygamie. En fait, ajoutait Tārānātha, son opinion à propos de la polygamie n'avait pas récemment changé. Parmi les raisons qui l'avaient poussé à quitter la *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā*, un mois auparavant, il y avait l'implication de cette association en faveur de l'interdiction de la polygamie. Tārānātha écrivait qu'il avait toujours été convaincu que la polygamie était tout à fait licite selon les *śāstra* et qu'elle était en vigueur partout depuis la nuit des temps. Son opinion n'avait donc pas changé. Toutefois, il regrettait d'avoir un avis différent de celui de Vidyasagar à ce sujet. L'interprétation que donnait Vidyasagar des versets des *śāstra* était, selon lui, nouvelle, et son raisonnement était judicieux. Toutefois, la lecture qu'il en faisait était contraire à la vraie signification du texte. Tārānātha se déclarait, cependant, hostile au commerce matrimonial que faisaient les *bhaṅga kulīn*.

---

<sup>323</sup> *Ibid.* vol. 3, p. 210.

<sup>324</sup> Sarkar Tanika *Hindu Wife, Hindu Nation*, pp. 77-78.

Les *bhaṅga kulīn* étaient les brahmanes dont les familles autrefois *kulīn*, avaient été dégradées. Elles gardaient, malgré tout, assez de prestige aux yeux des catégories inférieures de brahmanes pour que leurs membres veuillent leur donner des filles. Tārānātha reconnaissait que cinq ou six ans auparavant il s'était donné du mal pour que fût interdite légalement la polygamie des *kulīn*, pensant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de l'éradiquer. A présent, il était convaincu que l'éducation apporterait une solution à ce problème particulier sans qu'une loi fût nécessaire. La pratique avait déjà diminué et continuerait de le faire<sup>325</sup>.

*Bāmābodhinī Patrikā*, tout en continuant à soutenir Vidyasagar, se désolait que deux amis du pandit, nommément Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa, responsable de *Somprakas*, et Tārānātha Tarkavācaspati, se fussent rangés dans le camp opposé.

Vidyasagar poursuivit Tārānātha de sa vindicte, d'abord dans les premières pages, puis tout au long, de son second livre sur la question de la polygamie qu'il publia en 1873, deux ans après le premier et avec le même titre. C'était un ouvrage beaucoup plus long que le précédent parce que le pandit y répondait en détail aux objections de ses détracteurs<sup>326</sup>. Il y accordait la première place à Tārānātha Tarkavācaspati en se moquant cruellement de lui. Il ironisait sur le fait que le pandit eût changé d'avis puisque, six ans auparavant, au moment de la pétition envoyée par les *rājā*, il avait émis une opinion favorable à la suppression par une loi de cette mauvaise coutume. Lorsque le changement d'attitude de Tārānātha fut connu, ajoutait-il, les moqueries ne lui furent pas épargnées. Furieux, il écrivit alors en sanskrit ses objections à la thèse de Vidyasagar. Ce dernier ne manqua pas de faire remarquer que la majorité des Bengalis ignoraient cette langue et que, par conséquent, peu nombreux étaient ceux qui étaient capables de juger du bien fondé des arguments de Tārānātha qui s'opposaient aux siens. Vidyasagar n'hésitait pas à critiquer le manque de profondeur des connaissances de Tārānātha, simple enseignant de grammaire, dans le domaine des *Dharmaśāstra*, textes qu'il n'avait pas étudiés. Son opuscule montrait son ignorance. Vidyasagar écrivait que s'il avait changé d'avis, c'était pour suivre quelques autres pandits plus influents. Vidyasagar s'employa à réfuter l'interprétation de son opposant au sujet du sens des versets de la *Manu Saṃhitā* (3, 12-13) qui ordonnent aux brahmanes de prendre pour femme, pour le premier mariage, une femme de leur classe, *varṇa*, et si le désir les porte à se remarier une femme des trois classes inférieures ou de leur classe. Selon Vidyasagar, la possibilité pour un brahmane d'épouser en seconde noce une femme de la classe brahmanique ne figure pas dans le texte. Seule, l'union avec une femme d'un *varṇa* inférieur, union dite *anuloma* est possible. En fait, tout se joue sur la prise en compte, ou non, du *sandhi*, c'est-à-dire de l'union des voyelles, à la fin du verset 12. Au lieu de *kramaśo varāḥ*, il fallait lire, selon ce que Vidyasagar écrit dans son deuxième livre en réponse à Tārānātha, *kramaśah avarāḥ*, *avarā*, signifiant inférieure. Vidyasagar dénonçait une négligence de copiste qui avait été ensuite répandue dans les livres imprimés. Il s'appuyait sur des commentateurs et citait Mādhavācārya, Jīmūtavāhana, etc. tandis que Tārānātha citait Kullūkabhaṭṭa<sup>327</sup>. Bhudev Mukhopadhyay, commentant cette querelle, renvoya les deux pandits dos à dos. Selon lui, l'un disait que Manu défendait un remariage avec une femme de sa classe tandis que l'autre pensait que le législateur interdisait le premier

<sup>325</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāmlār Samājcitra*, vol. 4, p. 249-50, éd.1966.

<sup>326</sup> *V.R.* vol. 2, pp. 1017-1158.

<sup>327</sup> *V.R.* vol. 2, pp. 1021-24.



mariage avec une femme d'une classe inférieure. Il poursuivait : « La langue de ce texte permet de penser que les deux significations sont possibles. »<sup>328</sup>

Dans ce deuxième livre, Vidyasagar ne faisait pas moins de deux cent cinquante citations et mentions d'ouvrages pour conforter sa lecture des textes et tenter de confondre son adversaire. En réalité, loin de ces querelles scolastiques, le problème que posait Vidyasagar était d'une autre nature. Cette fois encore, il cherchait à remédier à la désastreuse condition des femmes de son pays et, particulièrement, à celle des épouses de brahmanes *kulīn*, victimes de l'orgueil de caste de leurs pères et de l'avidité de leurs maris polygames. Tous n'en furent pas convaincus. Proche des partisans du « renouveau hindou », Bhudev Mukhopadhyay, dans son périodique *Eḍukeśan Gejeṭ*, se porta, cette fois, à la défense de Tārānātha dans un long article du 1<sup>er</sup> septembre 1871<sup>329</sup>. Il y félicitait ce pandit d'avoir changé d'avis. Après avoir signé la pétition qui demandait la suppression par une loi de la polygamie, Tārānātha avait réfléchi pendant les cinq années suivantes et était, à présent convaincu de son erreur. Il donnait ce faisant une preuve d'intelligence. Il y avait, malgré tout, de l'ironie dans cette défense de Tārānātha.

Du côté des disciples de Debendranath Tagore, au *Brahmo Samaj*, Vidyasagar eût pu espérer quelques soutiens. Ce ne fut pas vraiment le cas. Le 30 août 1871, le *National Paper* de Nabagopal Mitra critiqua avec force la demande d'une loi et l'exactitude de la liste des *kulīn* polygames donnée dans l'ouvrage de Vidyasagar<sup>330</sup>. Le « nationalisme culturel » des membres de l'*Ādi Brahmo Samaj*, qui voulait tenir le gouvernement étranger en dehors des affaires religieuses et sociales, s'opposait au projet de Vidyasagar de la même façon que le respect pour les *śāstra* des tenants d'un hindouisme réaffirmé dans ses principes. Certains opposants allaient jusqu'à dire que le grand pandit n'avait prouvé qu'une seule chose dans son premier livre sur la polygamie des *kulīn* : sa haine et sa jalousie envers ceux-ci ! Vidyasagar n'était probablement pas *kulīn* puisqu'aucun de ses biographes ne mentionnait que sa famille possédait ce titre.

La dispute entre Vidyasagar et Tārānātha ne s'arrêta pas après la publication du second livre du pandit. Des textes sarcastiques furent publiés anonymement. En 1873, un court pamphlet parut, supposé écrit par un « neveu », *bhāipo*, de Tārānātha, intitulé *Ati alpa haila*, Ce n'est que peu, attribué à Vidyasagar<sup>331</sup>. Les spécialistes reconnaissent le style du pandit et sa connaissance des *Dharmaśāstra*. Avec quatre autres textes du même genre, ce pamphlet fut imprimé à la *Sanskrit Press* qui lui appartenait, et deux amis de Vidyasagar au moins lui en attribuèrent la paternité<sup>332</sup>. *Ati alpa haila* fut réimprimé dix ans plus tard. Dans ce texte, le « neveu » s'y moquait avec verve de ce Tārānātha Tarkavācaspati, son prétendu « oncle ». Ce soi-disant pandit ne savait pas écrire le sanskrit, et le « neveu » donnait dix exemples de ses fautes de grammaire. A la fin, il prétendait que « l'oncle » apprécierait ses corrections et regretterait que « ce n'était que peu ». Quelques mois plus tard, un second pamphlet intitulé *Ābār ati alpa haila*, De nouveau, ce n'est que peu. Supposé rédigé par le même « neveu » et faisant suite à la réponse de Tārānātha, le pamphlet avait pris une taille à la mesure de

---

<sup>328</sup> P. Olivelle, dans sa traduction, choisit *varāḥ* mais précise que *avarāḥ* est aussi possible "because of an ambiguous sandhi" *Manu's Code of Law*, 2005, p. 449. Voir aussi p. 923, la note sur ce choix.

<sup>329</sup> Basu S., pp. 70-1.

<sup>330</sup> *Ibid.* p. 72.

<sup>331</sup> *V.R.* vol. 2, pp. 1167-1174.

<sup>332</sup> *B.B.* vol. 2, pp. 116-17.

l'irritation des deux anciens amis et collègues<sup>333</sup>. Le « neveu » rappelait tout ce que Tārānātha devait à Vidyasagar, y compris son poste de professeur de grammaire au *Sanskrit College*. Dans la suite du texte, d'autres erreurs de sanskrit étaient relevées. Vidyasagar, sous couvert d'anonymat, défendait ainsi vigoureusement sa position à propos de la polygamie.

Il faut reconnaître que le grand pandit perdit son sang-froid dans cette polémique avec son ancien collègue. D'après Shambhuchandra, Tārānātha était, lui aussi, à titre personnel, opposé à la coutume de la polygamie chez les *kulīn*, mais il se refusait à dire que cette coutume allait à l'encontre des règles des *śāstra*<sup>334</sup>. Vidyasagar était d'autant plus fâché qu'il avait cru pouvoir compter sur son vieil ami. On se rappelle que Tārānātha avait envoyé son épouse pour accueillir rituellement la jeune veuve, lors de son mariage à Narayan, le fils de Vidyasagar, ce qu'aucune femme de la famille du pandit n'avait accepté de faire. Il avait aussi inscrit sa fille à la *Bethune School* et avait déclaré son opposition aux mariages d'enfants. Ce pandit s'était montré favorable aux réformes jusqu'à celle qui voulait interdire la polygamie. Pourquoi ce changement d'attitude chez cet homme respectable ? Pourquoi cet attachement aux *śāstra* dans la défense des pratiques matrimoniales des *kulīn* ? En 1871, alors que Tārānātha Tarkavācaspati enseignait encore au Sanskrit College, son avis avait été sollicité par quelques Bengalis importants à propos de l'interdiction des voyages en mer. Il était donc compté parmi les pandits savants, contrairement à ce qu'écrivait Vidyasagar. Il était sans doute aussi considéré comme un pandit ni totalement conservateur, ni totalement ouvert aux réformes. Plus tard, les hommes qui avaient fait appel à lui allaient former le *Standing Committee of the Hindu Sea-Voyage Question*. La décision, *vyavasthā*, qu'il écrivit en 1871 fut publiée après sa mort par le *Committee* dans l'ouvrage qui parut en 1894 sur la question. Il y faisait, en effet, montre à la fois d'un attachement à la tradition en même temps que d'une certaine ouverture aux idées nouvelles<sup>335</sup>. En 1871, au contraire, Vidyasagar ne fut pas consulté. Son orthodoxie était fort sujette à caution dans la famille de Shobhabazar qui présidait le *Standing Committee*. Attaqué de toutes parts et presque seul contre tous, Vidyasagar s'est montré vindicatif et méprisant dans sa querelle avec Tārānātha. Cet épisode n'ajoute rien à sa grandeur, bien au contraire, même si on peut lui trouver des excuses.

Ce que Vidyasagar écrivait dans la préface de son premier opuscule pour demander l'interdiction de la polygamie paraît plus important que ces échanges acrimonieux à propos des *śāstra*. Il s'indignait que les femmes, du fait de leur faiblesse et de leur dépendance, fussent soumises à de constantes humiliations et fussent condamnées à une existence misérable. C'était le cas presque partout dans le monde, poursuivait-il, mais c'était bien pire en Inde, du fait de l'égoïsme des hommes et des coutumes telle que la polygamie, pratique vile et inhumaine<sup>336</sup>.

#### - Bankim Chandra Chatterji et les réactions de la presse

Une des critiques les plus acerbes de la démarche du pandit vint de la plume du grand écrivain Bankim Chandra Chatterji (1838-1894). Il écrivit un essai intitulé

---

<sup>333</sup> V.R. vol. 2, pp. 1174-1196.

<sup>334</sup> SC. p. 117.

<sup>335</sup> *Standing Committee of the Hindu Sea-Voyage Question*, pp. 11-15.

<sup>336</sup> SC.M. pp. 363-373.

*Bahuvivāha* (Polygamie) dans son périodique *Baṅgadarśan* (*Bangadarshan*), Vision du Bengale, au plus fort de l'agitation. Il ne le publia pas de nouveau du vivant de Vidyasagar. Il souhaita cependant l'inclure dans ses *Vividha Prabandha*, Essais divers, qu'il fit paraître en 1892, avec le même titre, après la mort du pandit. Il le fit alors précéder d'une courte introduction dans laquelle il expliquait que Vidyasagar avait été irrité par la première publication de son essai critiquant son deuxième ouvrage sur la question de la polygamie. Malgré le respect que, comme tous les Bengalis, il éprouvait pour le pandit, et non sans avoir longuement hésité, écrivait-il, il a jugé utile de réimprimer l'essai en supprimant la partie la plus violemment critique. En effet, il n'avait pas changé d'opinion sur le fond. Il était toujours opposé à ceux qui voulaient réformer la société, ou y opérer une révolution, aussi bien en faisant intervenir des lois qu'en s'appuyant sur le contenu des anciens *Dharmaśāstra*. Il citait, à titre d'exemple, le nom du parsi Malabari (*infra*). Bankim reconnaissait qu'il ignorait tout des *śāstra* et qu'il était incapable de dire qui avait raison sur le fond, Vidyasagar ou Taranath. En fait, même ceux qui pratiquaient la polygamie jugeaient cette coutume mauvaise. Toutefois, croyait-il, Vidyasagar en avait exagéré l'importance. Bankim affirmait, d'entrée de jeu, que la liste des *kulīn* polygames dans le district de Hooghly, publiée par le pandit dans son premier opuscule, comportait bien des inexactitudes. Même des morts y étaient comptabilisés. Il faisait aussi remarquer que personne ne suivait les *śāstra* à la lettre et que ces textes normatifs n'avaient jamais été totalement suivis. Certaines règles étaient simplement inapplicables, d'autres étaient beaucoup trop strictes, d'autres encore se contredisaient. La décadence de l'Inde était due à l'observance de règles qui n'avaient pas évolué et étaient restées inchangées depuis la nuit des temps. « Nous ne sommes pas opposés à la religion hindoue; nous voulons que le *hindu dharma* soit purifié et qu'il demeure. Mais cela ne signifie pas que nous croyions que tout ce qui est appelé *Dharmaśāstra* fasse véritablement partie du *hindu dharma*. » En conclusion de son essai, Bankim résumait ses arguments en quatre points: « 1- la polygamie est une très mauvaise coutume. Nous devons être reconnaissants envers celui qui s'y oppose, 2- la polygamie est en voie de disparition dans ce pays. Il est probable qu'elle n'existera bientôt plus. Il n'est donc pas nécessaire de s'agiter beaucoup à ce sujet. Une bonne éducation la fera disparaître, 3- même si on ne reconnaît pas le fait que l'éducation y mettra fin, on ne peut pas espérer réussir (à l'éradiquer) en faisant la preuve de son interdiction par les *śāstra*, 4 - à notre avis, une loi pour interdire la polygamie est inutile. Si toutefois on décide qu'elle est nécessaire pour le bien des sujets, dans ce cas, il ne sert à rien d'avoir recours aux *śāstra* pour cela. »<sup>337</sup> Bien que l'article se terminât par une demande de pardon auprès de Vidyasagar et l'expression d'une grande reconnaissance pour tout ce que le Bengale lui devait, le ton y était le plus souvent ironique et, parfois même, léger. Il reprenait aussi les versets de la *Manu Saṃhitā*, cités par le pandit, et ironisait sur les possibilités accordées aux maris brahmanes de prendre une autre épouse d'un *varṇa* inférieur dans le cas où la première était désagréable ou querelleuse. Il faisait remarquer qu'il fallait suivre toutes les règles des *śāstra* et faire tout ce qu'ils ordonnaient, même ce qui ne plaisait pas, si l'on voulait obéir à leurs interdictions. Plus sérieusement, il rappelait que le Bengale était peuplé de musulmans autant que d'hindous, et que le gouvernement ne pouvait pas légiférer pour une seule communauté. Il se trompait sur ce dernier point puisque les codes civils des deux communautés religieuses sont, aujourd'hui encore, différents. Dans sa biographie de Vidyasagar, Indramitra reproduit le texte tel qu'il avait été publié la première fois dans

<sup>337</sup> *Bankim Racanāvalī*, vol. 2, pp. 272-76.

*Bangadarshan*<sup>338</sup>. Comme beaucoup de ses contemporains, Bankim préférait compter sur le passage du temps plutôt que d'agir, ou même de soutenir, ceux qui, comme Vidyasagar, oeuvraient pour réformer les abus criants de leur société.

Cet article fit réagir d'autres journalistes. Le 26 juin 1873, *Amṛtabājār Patrikā*, journal très populaire, complimenta *Bangadarshan* pour s'être opposé à l'intrusion du gouvernement étranger dans les affaires de la société hindoue, même si la polygamie était bien une tare dégradante qui se répandait. Vidyasagar avait, certes, été trop violent dans son livre contre ses opposants, mais *Bangadarshan* n'aurait pas dû écrire si longuement en le blâmant. Le pandit était un homme digne de la vénération de tout le pays. Un mois plus tard, le journal, qui confessait avoir été souvent en désaccord avec Vidyasagar, répétait son mécontentement à propos du blâme infligé au pandit par *Bangadarshan*. L'auteur de l'essai était un jeune écrivain - Bankim avait alors trente-cinq ans - et sa conduite, de ce fait, était excusable. Mais il ne devait pas refaire l'erreur d'écrire ainsi sur un homme que la plupart des Bengalis considéraient comme un dieu<sup>339</sup>.

*Hindoo Patriot* fut le périodique qui soutint Vidyasagar le plus vigoureusement contre les attaques de Bankim, le 23 juin 1873 : « Nous regrettons seulement que le compétent rédacteur de *Banga Dursana* (*sic*) ait jugé bon de remplir ses pages d'un compte-rendu extrêmement prévenu, irrévérencieux, et nous pouvons même dire insolent, du second pamphlet du Pundit Iswara Chunder Vidyasaghur (*sic*) sur la question de la polygamie hindoue...La réputation du Pundit Iswara Chunder Vidyasaghur en tant qu'érudit, écrivain et réformateur est trop bien établie pour être ébranlée par des attaques impotentes (*sic*) comme celles de *Dursana* »<sup>340</sup> Le 2 août 1873, dans les pages du *Bengalee*, un lecteur prit la plume pour défendre le pandit contre l'article de *Bangadarshan* qui l'accusait d'avoir produit de fausses listes de *kulīn* : « N'est-ce pas injuste et mesquin, au vu de ses propres déclarations, de se moquer de lui à cause d'une erreur fortuite qui peut avoir été introduite par inadvertance, ou bien de mettre en doute son honnêteté en affirmant que la liste des polygames a été gonflée par des morts jouant le rôle de vivants ? » Le *Bengalee* était dirigé par Surendranath Banerjea, fondateur de l'*Indian Association* et fils d'un ami du pandit.

Il était plus facile de répondre aux arguments de Vidyasagar en critiquant la liste des *kulīn* polygames qu'il avait publiée dans son premier livre qu'en réfutant sa lecture des *śāstra* et, surtout, en passant sous silence sa protestation humaniste. Pourtant, Bankim et bien d'autres opposants ne firent pas autre chose. Vidyasagar, lui-même, avait prévenu que son décompte pouvait comporter quelques inexactitudes. La liste n'était cependant pas si loin du compte. Dans le *Hindoo Patriot*, le 23 mars 1866, un habitant de Janai, village proche de Calcutta, avait relevé le chiffre de cinquante-trois *kulīn* polygames sur deux cent-vingt-neuf hommes habitant cette localité<sup>341</sup>. Vidyasagar en avait compté dix de plus. *Somprakas*, qui s'était opposé à la demande d'une loi pour mettre fin à cette pratique, publia en 1880 un article qui témoignait de la pérennité de la coutume. Dans le village de Batakul du district de Burdwan, un homme, âgé de trente-trois ans, s'était marié trente-huit fois. Dans un autre village du même district, un *kulīn* avait contracté plus de cinquante mariages et souhaitait continuer dans cette voie. En

---

<sup>338</sup> IM pp. 315-323.

<sup>339</sup> IM p. 325.

<sup>340</sup> Basu S. p. 80.

<sup>341</sup> *Ibid.* p. 82.

1891, *Sādharaṇī* publia l'annonce du décès d'un homme qui s'était marié cent treize fois. Près de trente ans après l'envoi par Vidyasagar de sa première pétition, la polygamie n'avait pas disparu, ni même diminué, comme beaucoup, même parmi les amis de Vidyasagar, l'avaient annoncé. Il est frappant de voir qu'un proche du pandit comme Krishnadas Pal (1838-1884), directeur du *Hindoo Patriot*, avait, en 1875, répondu aux autorités, qui l'interrogeaient, que la polygamie était en forte diminution et : «... qu'il ne serait donc pas judicieux de la part du Gouvernement d'adopter une attitude agressive afin de supprimer cette pratique par une législation contraignante. »<sup>342</sup> Ce Pal qui devait toute sa carrière de journaliste à Vidyasagar n'hésitait pas secrètement à le contredire !

Les nouveaux « nationalistes » qui refusaient de s'adresser une fois encore à un gouvernement étranger pour réformer leur société se sont ainsi unis aux conservateurs hindous pour faire échec à l'initiative du pandit. Le Bengale du dernier tiers du dix-neuvième siècle était avant tout soucieux de défendre ce qui lui restait d'autonomie face aux colonisateurs. Il n'en avait pas été de même, en 1856, lorsque Vidyasagar avait pu obtenir une loi permettant le remariage des veuves, loi qui faisait toujours l'objet de contestations et que beaucoup préféraient ignorer.

Vidyasagar, n'obtenant pas le soutien des autorités et, une fois encore, devant faire face à l'opposition soutenue des pandits et des *bhadralok* ou, plus souvent encore, à l'indifférence de ces derniers, ne put que renoncer à faire accepter cette réforme qu'il jugeait pourtant nécessaire. Biharilal Sarkar, en rapportant ces faits dans sa biographie du pandit, se réjouissait que la loi n'eût pas été votée, même s'il ne donnait aucune raison pour expliquer sa satisfaction<sup>343</sup>. Comme à son habitude, il se faisait le porte-parole de ceux qui, autour du périodique *Baṅgabāsī*, s'opposaient aux réformes. La polygamie fut interdite après l'indépendance de l'Inde par une loi en 1954 seulement. Plus d'un siècle après la campagne menée par Vidyasagar, il y avait encore des polygames parmi les vieux brahmanes *rāḍhī* résidant à Calcutta.

Mais avant de quitter ce triste épisode de la carrière du pandit réformateur, qu'il soit permis de revenir en arrière pour raconter l'histoire de Rāsabihārī Mukhopādhyāya, un *kulīn*, qui fut, au Bengale oriental, un partisan déterminé de l'abolition de la polygamie des brahmanes *rāḍhī*, communauté à laquelle il appartenait. Cet homme, issu d'une famille très pauvre et qui ne connaissait pas l'anglais, avait été marié huit fois dans sa jeunesse par son père pour subvenir à leurs besoins matériels. S'il ne s'y était pas opposé fermement à l'époque, il le fit dès qu'il le put, sinon il eût été marié d'autres fois encore. Enthousiasmé par le mouvement initié par Vidyasagar, il parcourut les villages des districts de Vikrampur et de Backerganj, au Bengale oriental, en s'adressant aux habitants pour dénoncer la polygamie des *kulīn*. Il demandait instamment aux intéressés de briser l'endogamie des *mel* et de revenir à la règle ancienne, permettant les unions entre un nombre plus grand de familles, *ghar*, de *kulīn*. On appelait ces unions *aṣṭadvārī* ou *sarvadvārī*. Il n'hésitait pas à proclamer que, lors du mariage de ses enfants, il avait choisi d'ignorer la règle obligeant les *kulīn* à se marier à l'intérieur de leur *mel*. Il composa des chansons et des poèmes qui donnaient la parole aux malheureuses filles et femmes de *kulīn* et il allait les chanter dans les villages. Il écrivit l'histoire de sa vie et de sa campagne contre la polygamie des brahmanes *kulīn* dans un petit livre dont

---

<sup>342</sup> *Ibid.* p. 87-89.

<sup>343</sup> B.S. p. 310.

Vidyasagar paya les frais d'impression. Cette modeste histoire de vie, *Jīvana Vṛttānta*, fut publiée en 1881 à Calcutta<sup>344</sup>.

---

<sup>344</sup> Ghose B. *Vidyāsāgāra*, vol. 3, pp 256-61 ; Śāstrī Ś. 1957, pp. 235-36. Vidyasagar mentionne la possibilité des mariages *sarvadvārī* dans son premier texte. V.R, vol. 2, pp. 965-66.

## Chapitre 6

### Le projet de loi sur l'Âge du consentement (*Age of Consent Bill*)

En 1891, très peu de temps avant sa mort, Vidyasagar eut à donner son avis sur le projet de loi dit de l'âge du consentement, *Age of Consent Bill*, à la demande du gouvernement. Il s'agissait d'interdire par une loi la consommation du mariage avant que la mariée eût douze ans. Auparavant, en 1860, la limite avait été fixée à dix ans, sous peine de poursuite pénale selon la section 375 de l'*Indian Penal Code*. Ce projet de loi fut initié dès 1889 par Behramji Malabari, un réformateur parsi de Bombay. Il mit en avant des accidents mortels survenus lorsqu'un mari s'était uni avec son épouse qui n'était encore qu'une toute petite fille. Une nouvelle fois, cette proposition de réforme souleva des mouvements très violents d'opinions opposées dans la communauté hindoue de l'Inde entière, mais particulièrement au Bengale et au Maharashtra. Pour les opposants, le gouvernement étranger était, une fois encore, appelé à s'ingérer dans les coutumes religieuses hindoues. En effet, une loi n'autorisant pas la consommation du mariage avant l'âge de douze ans rendait hasardeuse la célébration de la cérémonie appelée *garbhādhāna*, imprégnation de la matrice. Selon les textes et surtout la coutume de l'époque, cette cérémonie devait accompagner la consommation du mariage qui, elle, devait impérativement avoir lieu juste après les premières règles de la femme. Premières règles, mariage et *garbhādhāna* devaient être quasi simultanés. De plus, le *ṛṣi* Parāśara, que Vidyasagar avait évoqué dans sa campagne pour le remariage des veuves, en citant le verset 24 du chapitre 1 qui déclare qu'il est, lui-même Parāśara, l'autorité spécifique au *kali yuga*, condamne au chapitre 7, verset 5, les parents qui ne marient pas leur fille avant qu'elle ait douze ans. A la suite, le verset 6 précise l'obligation pour les parents de la marier avant qu'elle ait ses premières règles sinon ils iront en enfer<sup>345</sup>. Parāśara semble dire qu'une fille est toujours nubile à douze ans et doit donc déjà avoir été mariée à cet âge. En fait, ce n'est pas le nombre d'années qui est important mais l'apparition des premières règles qui, pour Parāśara, se produit avant douze ans. Le verset 4 du même chapitre l'exprime clairement, en faisant la différence entre une fille de dix ans, *kanyā*, et une plus âgée « semblable à une femme qui a ses règles chaque mois. » De plus, si le mariage de la fille est consommé alors qu'elle a déjà eu ses premières règles, sa matrice, *garbha*, devient impure, ses fils ne pourront pas offrir des oblations pures, *piṇḍa*, aux ancêtres et son père et son mari devront être considérés coupables du meurtre d'un fœtus, et donc punis.

Au Bengale, l'opposition à la proposition de loi fut la plus forte du côté du périodique *Baṅgabāsi*<sup>346</sup>. Le pandit Śāśadhar Tarkacūḍāmaṇi, célèbre à l'époque, écrivit

---

<sup>345</sup> *The Institutes of Parāśara*, transl. Krishnakamal Bhattacharyya, 1887. Chapter 7, 5 : « When the twelfth year is reached by a female child, if the guardian does not give her away in marriage, her forefathers drink, without interruption, during each succeeding month, whatever blood is passed in her courses. 7, 6 : « The mother, and the father, and likewise the eldest brother, all these three relatives will go to hell, if before menstruation they neglect to marry the girl. »

<sup>346</sup> Voir Sarkar Tanika, 2001, pp. 191-225, et 2009, pp. 121-152.

des articles et fit des conférences dans lesquelles il insistait sur la nécessité de la cérémonie du *garbhādhāna*. De grandes manifestations eurent lieu à Calcutta et en province. Des diplômés de l'université n'hésitèrent pas à se réunir au *Star Theatre* pour s'opposer au changement ! Le 15 mai 1891, le comité en faveur du projet de loi appela à une manifestation et envoya une pétition signée par huit mille personnes parmi lesquelles des membres du *Brahmo Samaj* et Krishna Kamal Bhattacharya qui avait récemment publié une traduction de la *Parāśara Saṃhitā*. D'autres personnalités, comme Bankim Chandra Chatterji, préférèrent garder le silence.

C'est dans ce contexte fort conflictuel que Vidyasagar répondit aux autorités qu'il ne donnerait pas son accord au projet de loi tel qu'il était présenté. Pour lui, il fallait rédiger la loi de telle sorte qu'elle protégeât de façon adéquate la femme-enfant sans s'opposer à la coutume religieuse qui imposait la cérémonie du *garbhādhāna*. Vidyasagar exposa ses arguments dans une note concernant le projet d'amender le Code Pénal et le Code de Procédure Criminelle, note qui est datée du 16 février 1891, cinq mois avant sa mort<sup>347</sup>. Il écrivit : « Bien que je ne puisse pas donner mon accord à ce projet de loi tel qu'il est, j'aimerais que cette mesure soit rédigée de façon à donner une protection adéquate aux petites filles mariées, *child-wives*, sans interférer en aucune façon avec un quelconque usage religieux. » Il avait cherché dans les *sāstra* des justifications obligeant à la tenue de la cérémonie du *garbhādhāna*. Il citait Parāśara ainsi que trois autres auteurs qui interdisaient au mari de consommer le mariage avant que sa femme eût ses premières règles. Il proposait donc de déclarer un délit la consommation d'un mariage avant celles-ci, sans fixer d'âge. Il pensait que les règles ne survenaient pas avant l'âge de treize, quatorze ou même quinze ans. Cependant, une étude du Dr. Mahendralal Sarkar en 1871 avait révélé que dans 137 cas sur 202, la menstruation avait lieu entre onze et treize ans. C'est sans doute en se référant à l'âge de la menstruation en Angleterre que le pandit avait trouvé la mention étonnante de quatorze et quinze ans<sup>348</sup>. Une loi dans le sens qu'il souhaitait protégerait mieux les très jeunes femmes, écrivait-il, tout en permettant l'imprégnation dès l'apparition des règles ainsi que la célébration du *garbhādhāna*. Dans le texte bengali, la cérémonie du *garbhādhāna* est appelée le *dvitīya saṃskāra*, le deuxième rite de perfectionnement, celui qui vient, pour la fille, juste après le mariage.

Il écrivit donc au Gouvernement la note suivante : « ...je propose que ce devrait être un délit pour un homme de consommer le mariage avant que sa femme ait eu ses premières règles. Comme la majorité des filles ne montre pas ce symptôme avant d'avoir treize, quatorze ou quinze ans, le projet de loi que je suggère donnerait une protection plus large, plus réelle et plus étendue que le projet actuel. En même temps, un projet de loi dans ce sens ne pourrait pas être contesté pour le motif qu'il interfère avec une observance religieuse... De tous les points de vue, par conséquent, la démarche qui me paraît la plus raisonnable serait de faire une loi déclarant que c'est un délit pénal pour un homme de s'unir à sa femme avant qu'elle ait eu ses premières règles. Une loi comme celle-ci non seulement servirait les intérêts de l'humanité, en accordant une protection raisonnable aux épouses-enfants, mais, loin d'interférer avec une coutume religieuse, elle appuierait une règle émise par les *Sastra*. La punition que les *Sastra* prescrivent pour une violation de cette règle est de nature spirituelle et donc apte à être négligée. L'interdiction religieuse serait rendue plus effective si elle était formulée dans une loi

---

<sup>347</sup> CC.B. pp. 295-96.

<sup>348</sup> Borthwick, M. 1984, p. 110-11, note 8.



pénale. Je me permets d'insister pour que cet aspect soit pris en compte par le Gouvernement. »<sup>349</sup>

S'il n'était pas facile en Inde, à l'époque, de déterminer précisément l'âge d'une fille, la venue de ses règles l'était encore moins. L'objection soulevée par le pandit a surpris beaucoup de ses admirateurs. Il fondait son raisonnement sur l'apparition tardive des premières règles, ce qui était loin d'être toujours le cas. Du point de vue de Vidyasagar, si les règles survenaient après l'âge de douze ans, la loi, en fixant cette limite à la consommation du mariage, ne permettrait pas la tenue du *garbhādhāna* puisque la fille serait mariée alors qu'elle n'était pas encore nubile. Il proposait donc que la loi ne prît pas en compte l'âge mais le phénomène physiologique des premières règles. Le projet de Malabari, soutenu par les autorités, était pourtant un progrès important qui protégeait la fillette de rapports sexuels au moins jusqu'à douze ans. Il y avait eu des cas où une fillette était morte d'une union sexuelle précoce. En 1889, par exemple, le Bengale fut ému par la mort d'une petite épouse de dix ans, violée par son mari âgé de trente-cinq ans<sup>350</sup>.

Dans le cas précis de ce projet de loi, Vidyasagar proposait d'aller plus loin que la réforme qui était demandée, mais seulement au cas où les règles seraient tardives, c'est-à-dire après l'âge de douze ans, ce qui était, malgré tout, plutôt rare. En même temps, il donnait satisfaction à sa communauté. Le pandit Śāsadhār Tarkacūḍāmaṇi, à la tête des opposants à la loi, ne demandait pas autre chose. L'opinion exprimée par Vidyasagar correspondait aussi exactement à celle du quotidien *Dainika o Samācāra Candrikā*, Quotidien et lune des nouvelles, le 23 août 1890 : « Les *Shastras* hindous interdisent la cohabitation avant la puberté, et le mari doit s'abstenir de cohabiter même si la puberté de la femme est retardée jusqu'à sa seizième année... Si une législation nouvelle est nécessaire, elle devrait prendre la forme, non d'un accroissement de la limite d'âge, mais d'une interdiction de cohabitation avant la puberté. L'opinion des Anglo-indiens et des Baboos dans ce domaine n'est pas celle de la communauté hindoue. Si l'opinion de la communauté hindoue est demandée, elle devrait l'être, non pas à Calcutta, mais dans les principaux sièges du savoir hindou, Navadvip, Bhatpara et Bikrampur. »<sup>351</sup> Ce quotidien avait été lancé en 1885 par Jogendra Chandra Basu, le propriétaire de *Baṅgabāsī*. Il suivait la ligne éditoriale de ce très populaire et très conservateur périodique. Dans cette affaire, Vidyasagar avait dans doute voulu éviter de heurter, sans absolue nécessité humanitaire, les sentiments religieux des hindous. Dans la mesure du possible, il prenait en considération, s'il le pouvait, les usages et croyances de sa communauté (*infra*).

Le pandit n'obtint pas gain de cause, et la loi fut promulguée telle qu'elle avait été proposée, ce qui était un progrès indéniable. En effet, les règles survenant généralement tôt, contrairement à ce qu'écrivait le pandit, la loi fixant l'âge du consentement à douze ans protégeait la très jeune fille contre des relations sexuelles dangereuses. Le biographe Chandicharan, un partisan des réformes mais, en même temps, un admirateur inconditionnel de Vidyasagar, pensait que les officiels de l'époque, dont le Lieutenant-Gouverneur Charles Alfred Elliott (1890-1895), ne connaissant pas le pandit, avaient ignoré son avis. Il ajoutait que tous ceux qui avaient du respect pour Vidyasagar et écoutaient volontiers ses conseils avaient depuis longtemps quitté la scène. D'autres commentateurs, moins indulgents, mettaient sur le compte de l'âge et de la maladie ce

---

<sup>349</sup> IM p. 238.

<sup>350</sup> Voir sur cette question, Sen A. P. *Hindu Revivalism in Bengal*, pp. 363- 399.

<sup>351</sup> *Ibid.* Sen A. p. 363.

qu'ils considéraient comme un reniement de Vidyasagar, le réformateur. D'autres encore invoquèrent son découragement devant l'incapacité des Bengalis à accepter les réformes. Bhudev Mukhopadhyay écrivit : « Lorsque Vidyāsāgara *mahāśay* essaie de promouvoir le mariage des veuves, nos Nouveaux Réformateurs, le voyant avancer une opinion conforme à l'éducation anglaise, ont décidé qu'il était, comme eux, « un penseur libre, *svādhīna cintāśīla* », et ils en ont été ravis. C'est pourquoi, ils voient, avec horreur, qu'il est un hindou orthodoxe dans ses pratiques et sa conduite, *ācār vyavahāre naiṣṭhik hindu*. Finalement, quand il donne un avis contraire au projet de loi sur l'âge de consentement, nos Eduqués ne voit plus en lui l'ombre d'une pensée libre. »<sup>352</sup>

Biharilal Sarkar, représentant des hindous conservateurs, ne put que se réjouir de la position prise par le pandit. Il écrivit : « L'erreur faite (par Vidyasagar) à propos du mariage des veuves ne fut pas répétée dans le cas de la loi sur le consentement. La communauté hindoue, *hindu samāj*, en fut heureuse. » Toutefois, le biographe exprimait son désaccord avec ceux qui pensaient que le pandit avait enfin reconnu son erreur. Il l'aurait admise si tel avait été le cas, écrivait-il, car il n'était pas hypocrite<sup>353</sup>. Subal Chandra Mitra, qui partageait les opinions de Sarkar, rappelait, dans sa biographie, que Vidyasagar, à la fin de sa vie, avait fait le projet de marier un de ses petits-fils à une veuve et qu'il s'était réjoui du mariage d'un de ses amis, Durgamohan Das, qui avait épousé une veuve adulte et déjà mère de plusieurs enfants. Il ne se reniait donc pas sur ce chapitre<sup>354</sup>. L'historien Sumit Sarkar pense que ce fut le recours aux textes des *śāstra*, habituel pour le pandit, qui influença son opinion sur cette question. Il s'était, en effet, appuyé sur les *śāstra* dans les campagnes pour le remariage des veuves et l'interdiction de la polygamie. A propos du projet de loi sur le consentement, il avait de même insisté sur l'obligation scripturaire du mariage avant les premières règles<sup>355</sup>. Svapan Basu, dans son ouvrage, *Samakāle Vidyāsāgara*, suggère que le pandit ne faisait pas que se servir des *śāstra*, comme on le dit souvent, mais qu'il avait foi dans ces textes, même si le souci du bien de l'humanité l'emportait sur toute autre considération. Basu ajoute que « ... son utilisation des *śāstra* tantôt allait dans le sens du progrès, tantôt du conservatisme. »<sup>356</sup> On peut ne pas être convaincu par cette remarque et penser plutôt que Vidyasagar, tout au long de sa vie, s'était efforcé de garder des liens avec la majorité de la communauté hindoue en tenant compte, dans la mesure du possible, de ses textes de loi, quelle que fut son opinion personnelle sur ces textes, tout en avançant des réformes qui allaient dans le sens du progrès. C'était un équilibre difficile qu'il ne réussit pas toujours à maintenir. Il est clair qu'il ne faisait partie ni par ses origines, ni par son éducation, ni par son mode de vie de ceux que Bhudev appelait, plus haut, les Nouveaux Réformateurs ou les Eduqués (à l'anglaise) avec tout ce que cela impliquait de privilèges.

---

<sup>352</sup> *Bhūdev-Carit, pratham bhāg*, p. 174 ; Basu S. p. 16.

<sup>353</sup> B.S. pp. 363-66.

<sup>354</sup> SC. M. pp. 425-27.

<sup>355</sup> Sarkar Sumit *Writing Social History*, p. 270.

<sup>356</sup> Basu Svapan, p. 17.



## **Quatrième partie**

### **L'homme, ses idées, ses relations avec les Autorités et ses écrits**

## Chapitre 1

### Les idées religieuses de Vidyasagar

Il n'est pas facile d'apprécier la « religion » du pandit et, d'abord, le degré de son attachement à l'hindouisme. Il eut, à ce sujet, une attitude pour le moins nuancée. A l'âge de onze ans, Vidyasagar reçut le cordon sacré lors de la cérémonie de l'*upanayana*. Son frère, biographe ne nous dit rien de plus à ce sujet. Mais Biharilal Sarkar, on l'a dit, écrit que, peu après, il oublia d'accomplir les rituels obligatoires, *sandhyāhnika*, et il ne sut plus le *mantra* qu'il devait réciter, la *gāyatrī*, certainement. Shambhuchandra, le frère cadet, note seulement que le jeune Vidyasagar donnait l'impression d'accomplir la séquence des rites mais qu'il en avait oublié les formules sacrées, *mantra*. Quand son père comprit qu'il ne se les rappelait pas, il le battit et lui interdit de boire tant qu'il ne les aurait pas apprises de nouveau<sup>357</sup>. C'est là une première indication du peu d'intérêt porté par Vidyasagar aux observances religieuses, lui qui avait, par ailleurs, une excellente mémoire. Biharilal Sarkar consacre un long développement à la conduite de Vidyasagar à propos de l'initiation à la formule sacrée, au *mantra*, propre à sa lignée. La coutume familiale voulait que ce fût le père, ou la mère, ou le grand-père, ou encore la grand-mère qui initiât le jeune garçon. Thakurdas avait proposé à plusieurs reprises de transmettre ce *mantra* à Vidyasagar. Voyant le peu d'enthousiasme de l'intéressé, il en avait abandonné l'idée. Ce fut ensuite sa mère qui proposa de l'initier. Vidyasagar répondit qu'il y penserait. Puis ce fut au tour de la grand-mère de soulever la question. Elle s'efforça de lui démontrer que l'initiation et la réception d'un *mantra* spécifique à la divinité de lignée, *kuladevatā*, étaient indispensables. Elle comprit cependant qu'il n'avait pas envie d'être initié ou même qu'il y était hostile, elle n'en parla donc plus. Sarkar avait entendu raconter cette histoire de la bouche d'un très vieil ami du pandit, le Docteur Amulyacharan Bose. Dans ces abandons successifs des uns et des autres, et devant le manque d'intérêt de Vidyasagar, ou même son refus, le biographe voyait un exemple de l'amour excessif que sa famille lui portait. Il eût fallu l'obliger à recevoir cette formule sacrée ! Le biographe soulignait que Vidyasagar n'aimait pas non plus célébrer les rites quotidiens mais qu'il ne défendait à personne de les accomplir. Pour ce qui en était de la nourriture, il était fidèle aux interdits des hindous. Personne n'avait jamais pu lui faire manger du poulet ni boire de l'alcool. Il évitait de se rendre aux invitations où il en était servi<sup>358</sup>. Toutefois, sa grande bonté lui avait fait accepter, mais non manger, un poulet que voulait lui donner un Santal lors d'un séjour à Karmatar.

#### - Vidyasagar, les *śāstra* et la coutume

Certes, son mouvement en faveur du remariage des veuves était une démarche qui n'allait pas dans le sens de la coutume et qu'il eut bien du mal à montrer fidèle aux textes

---

<sup>357</sup> SC. p.16-17.

<sup>358</sup> B.S. pp. 214-15.

des grands auteurs de *Dharmaśāstra*. Malgré tout, comme Rammohun Roy avant lui, il prit la peine de présenter une justification scripturaire pour une réforme née de sa compassion pour le sort des femmes. On pouvait penser qu'il consacrerait ses efforts aux remariages des veuves-enfants restées vierges, *akṣatayoni*, et donc très jeunes, mais ce ne fut pas le cas. Son fils épousa, avec son accord, une veuve de quatorze ans qui avait probablement co-habité avec son premier mari défunt. Comme le fait remarquer Tanika Sarkar : « Quelles qu'eussent été les intentions de Vidyasagar, la loi elle-même n'avait pas stipulé que seules les veuves vierges, *aksatayoni*, devaient être couvertes par elle. La loi permettait que des veuves adultes, ayant fait l'expérience d'une relation sexuelle complète avec leurs maris, pussent, malgré tout, se remarier et, aux yeux de la loi, sinon des normes sacrées, être considérées comme d'honnêtes femmes. »<sup>359</sup> Toutefois, en donnant une nouvelle fois en mariage une fillette veuve on se rendait coupable du crime de mariage d'enfants que Vidyasagar avait, lui-même, condamné.

Vidyasagar voulut aussi que cette possibilité de remariage fût ouverte à toutes les castes, les brahmanes comme les *sūdra* de haut statut : *kāyastha* et *vaidya*. Les castes inférieures, affirme Shambhuchandra, n'observaient pas l'interdiction coutumière. Il y aurait beaucoup de nuances à apporter à cette affirmation mais ce n'est pas le lieu ici. Plusieurs fois cité, l'article de Sekhar Bandyopadhyay sur le sujet est révélateur. Vidyasagar insistait aussi sur la crainte du déshonneur et de la dégradation des familles au sein desquelles les jeunes veuves se laissaient aller à la débauche, au meurtre de fœtus, ou à la prostitution. Enfin, il attirait l'attention sur le sort misérable de ces femmes-enfants qui, contre leur gré, devaient mener une vie d'ascète.

Dans sa campagne contre la polygamie des *kulīn*, il fit usage de deux versets de la *Manu Samhitā* qui limitaient à des cas précis le droit de prendre une seconde épouse, quand la première était vivante: stérilité de la première, mauvaise conduite, etc. (*supra*) Il justifiait le fait que le roi Daśaratha ait eu plusieurs épouses, selon le *Rāmāyaṇa*, par la longue stérilité de ses femmes qui n'avaient pas mis au monde de fils avant la naissance de Rāma et de ses frères. Il ajoutait que les hommes ordinaires ne devaient suivre les exemples de conduite ni des rois, ni des dieux. Ces arguments furent loin de convaincre les pandits spécialistes des *śāstra*. Cette fois encore, il leur ajoutait l'évocation de la situation misérable des femmes de leur pays. « Le sexe masculin, écrivit-il, fort et doté d'autorité commet, à sa guise, des actes de violence à l'égard de l'autre sexe. Les femmes, réduites à l'impuissance, les supportent avec patience et mènent une vie misérable. C'est le cas presque partout dans le monde. Mais l'état tristement déplorable dans lequel les femmes de ce malheureux pays languissent à cause de l'excessive inhumanité, égoïsme et indifférence de nos hommes ne se trouve nulle part ailleurs. » Sans aucun doute, c'était là dans cette remarquable prise de conscience des cruautés de sa société, régie par des lois et coutumes qu'il jugeait inhumaines, que résidait la principale motivation du pandit. Il est clair que ses campagnes iconoclastes répondaient à un objectif humanitaire. Le souci de la conformité aux textes de loi n'était que secondaire. Il accordait encore moins de valeur à la coutume, *deśācāra* ou *lokācāra*.

Toutefois, en 1866, lorsqu'un projet de loi fut présenté devant le *Legislative Council* pour permettre l'aliénation des propriétés appartenant à une divinité, *devottara*, ou *devatra*, et que le *Board of Revenue* demanda l'opinion de Vidyasagar, celui-ci répondit qu'il n'y avait aucun texte dans les *Dharmaśāstra* permettant, ou interdisant,

---

<sup>359</sup> Sarkar Tanika *Hindu Wife, Hindu Nation*, p. 83.

l'aliénation des propriétés dites *devottara*, mais comme la propriété appartenait au dieu, il faudrait sa permission pour pouvoir la vendre. De plus, la coutume s'opposait absolument à ce que l'on disposât d'une propriété de cette nature. Cette fois, le pandit fut prêt à reconnaître la force de cette même coutume qu'il avait combattue à propos de la polygamie et du remariage des veuves. Dans des cas d'extrême nécessité uniquement, et pour sauvegarder l'essentiel de la propriété appartenant à la divinité, pouvait-on être autorisé à en vendre une partie, déclara-t-il<sup>360</sup>. Etant donné qu'il n'y avait dans cette affaire aucun enjeu humanitaire, Vidyasagar ne voyait aucune raison d'aller contre la coutume. De plus, il se méfiait de la cupidité de ceux qui souhaitaient vendre les biens *devottara*, destinés à assurer le culte divin.

De la même façon, quand, en 1854, le gouvernement songea à supprimer le terrain de crémation à Nimtala, au bord de l'Adi Ganga, à Calcutta, pour installer, à la place, un crématorium mécanique (*sic*) hors de la ville, Vidyasagar, de son propre chef, décida de s'y opposer et, pour cela, il demanda à son ami Ramgopal Ghose, ancien élève de Derozio au *Hindu College*, homme fortuné et excellent orateur, d'intervenir dans un meeting d'opposition au *Town Hall*. Ramgopal, qui n'avait aucun préjugé religieux, n'accepta pas, car il ne voyait pas d'inconvénient à cette nouvelle disposition concernant les dépouilles des défunts. Vidyasagar s'obstina et fit intervenir la mère de Ramgopal. Cette femme pieuse obtint de son fils la promesse de participer au meeting et de s'opposer au projet du gouvernement<sup>361</sup>. Ramgopal assista à la réunion, et son discours fit reculer les autorités. Dans la mesure où le projet de loi ne remédiait à aucune réelle souffrance, Vidyasagar ne souhaitait pas heurter les sentiments des hindous en s'opposant à la coutume de brûler les cadavres sur un bûcher au bord du Gange.

Le gouvernement, désireux de faire des économies, souhaita supprimer le poste de professeur de *Smṛti* au *Sanskrit Collège* et faire enseigner ce vaste sujet par le professeur de rhétorique qui cumulerait l'enseignement des deux disciplines. Pour convaincre les Bengalis du bien-fondé de cette mesure, le Lieutenant Gouverneur Campbell fit courir le bruit qu'elle avait reçu l'assentiment de Vidyasagar. Ce dernier protesta vigoureusement dans le *Hindoo Patriot*. Selon lui, la *Smṛti* était un immense champ de connaissances. Il était donc presque impossible de connaître à fond *Smṛti* et *Alaṅkāra*. Il termina par ses mots : « La communauté hindoue désire la nomination d'un professeur qui se consacrera entièrement à l'enseignement de la *Smṛti*. »<sup>362</sup> Vidyasagar ne fut pas écouté. Malgré ses réticences personnelles à propos de la pertinence à l'époque moderne de bien des règles consignées dans les textes de loi, il n'hésitait pas à défier les autorités pour défendre les vœux de sa communauté d'origine. Cette prise de position qui s'opposait à la volonté du gouvernement eut pour conséquence une diminution des achats de livres dont il était l'auteur par le département d'Instruction publique. Ses revenus diminuèrent, et il dut réduire les mensualités qu'il accordait tout autour de lui. Puis, le département reprit ses achats<sup>363</sup>. Cette fois encore, Vidyasagar parla au nom de sa communauté. Au moment de donner son avis à propos de la loi sur l'âge du consentement, il le fit en prenant en compte, d'une part, la question humanitaire et l'intérêt de l'épouse-enfant, et, de l'autre, les croyances des hindous (*supra*).

---

<sup>360</sup> SC.M. pp. 314-15 ; B.S. pp. 265-66.

<sup>361</sup> SC.M. pp. 323-24.

<sup>362</sup> B.S. p. 329.

<sup>363</sup> *Ibid.* pp.329-30.

Les prises de position de Vidyasagar dans ces occasions semblent indiquer son souci de ne pas se séparer de l'ensemble de la communauté hindoue, contrairement à ce qu'avait objectivement fait Rammohun Roy en fondant le *Brahmo Samaj*. Pas plus Rammohun Roy que son successeur, Debendranath Tagore, ne souhaitait se mettre en dehors de la communauté hindoue, au contraire, ils s'en croyaient les seuls véritables représentants, mais pour les hindous traditionnels le fait était là : ils n'étaient plus hindous. Cette séparation s'accrut sous la direction de Keshab Chandra Sen, et Vidyasagar put en être témoin.

Dans son mode de vie, Vidyasagar n'a pas dévié de la conduite d'un brahmane bengali. Il ne but jamais d'alcool, même si beaucoup de ses amis étaient connus pour abuser de la boisson et s'en cachaient devant lui. Il s'inscrivit même comme membre de la *Bengal Temperance Society* dont le fondateur était son ami Pyaricharan Sarkar (1824-1875). Par contre, il était très amateur de tabac qu'il fumait dans une simple pipe à eau. Lorsqu'il soignait des malades, membres de sa famille ou étrangers de toutes castes, il ne prêtait aucune attention aux règles concernant la pureté. Son frère raconte qu'il n'hésitait pas à nettoyer les excréments des pauvres, atteints du choléra, auxquels il offrait asile chez lui. Il obligeait ses frères, beaucoup plus réticents, à porter les morts jusqu'au terrain de crémation, même le cadavre d'un jeune brahmane qui s'était suicidé, ce qui entraînait une très grande pollution. Dans ces cas encore, le service de l'humanité passait avant toute autre considération. Sarkar écrivit : « Pour ce qui est des dons, il (Vidyasagar) ne faisait pas de différence de caste ni de religion. »<sup>364</sup> Il racontait, à ce propos, une charmante anecdote. Au bord du Gange, dans une localité où il résidait avec sa fille aînée, Vidyasagar vit, un jour, venir à lui un couple de mendiants musulmans. L'homme qui était aveugle était guidé par sa femme. Ils avaient fait le tour de la ville sans recevoir d'aumône. Vidyasagar leur donna quelques pièces de monnaie, puis il leur demanda : « Qu'avez-vous envie de manger ? – Il y a bien longtemps que je n'ai pas mangé de galettes frites, *luci*, et pas non plus de caillé, *dai*. C'est de ça que j'ai envie » répondit le vieil homme. Vidyasagar demanda aussitôt à sa fille de cuisiner des galettes frites et de les leur servir avec du caillé. Le pandit leur donna aussi deux roupies et les invita à revenir faire le même repas chaque dimanche. Il prit aussi l'engagement de payer pour eux un petit loyer mensuel<sup>365</sup>.

Il ne craignait pas la pollution du contact avec des individus d'une autre foi, mais sa nourriture, sa boisson et ses vêtements étaient ceux d'un hindou et, mieux encore, d'un brahmane pauvre. Il en avait aussi la coiffure et les vêtements. On le prenait souvent pour un modeste travailleur venu d'Orissa, et il s'en amusait. Sur ce plan, il rappelle le Mahatma Gandhi ! En tête de ses lettres en bengali, il se conformait aussi à la coutume et écrivait la salutation habituelle à la divinité : *ŚrīŚrīHariḥ Śaraṇam*, ou bien encore, mais beaucoup plus rarement : *ŚrīŚrī Durgāḥ* <sup>366</sup>. Sa famille était très probablement vishnouite non sectaire.

Dans sa biographie du pandit, Chandicharan Bandyopadhyay raconte que Vidyasagar voulut traduire en anglais son premier opuscule contre la polygamie et en emporter des exemplaires en Angleterre. Il souhaitait en remettre un à la reine Victoria et lui faire ainsi connaître les malheurs des femmes *kulīn* du Bengale. La reine, pensait-il, serait certainement très émue par leur misérable situation. Chandicharan précise qu'il

---

<sup>364</sup> *Ibid.* p.280.

<sup>365</sup> *Ibid.* p. 363.

<sup>366</sup> SC. p. 113 ; B. S. p. 198 ; CC. B. p. 467.



tient cette information de Narayanchandra, le fils de Vidyasagar. A cette époque déjà, les arguments pour ou contre le voyage au-delà des mers occupaient la presse bengalie. Les *śāstra* et, plus encore, la coutume l'interdisaient. Dans son relevé des erreurs de Chandicharan, Shambhuchandra, à la fin de la biographie de son aîné, fait, à ce sujet, le correctif suivant : « Il n'y a aucune preuve que Vidyasagar ait jamais pensé à aller en Angleterre pour y promouvoir l'interdiction de la polygamie. Il était opposé aux voyages au-delà de l'eau noire, *kālā pāni*, car, aurait-il dit : « On ne doit pas aller en Angleterre en faisant pleurer ses vieux parents. De plus, ceux qui en reviennent n'obéissent plus à leurs parents et ne les fréquentent même plus. »<sup>367</sup> On remarquera que, si l'on en croit le frère, ce ne seraient pas les interdits religieux qui auraient retenu le pandit, mais des considérations beaucoup plus humaines. Par ailleurs, Vidyasagar chercha à aider Surendranath Banerjea, le fils de son ami médecin, qui, au retour d'Angleterre, avait du mal à être réintégré dans sa caste et dans la communauté hindoue, en général. Le pandit fit de même pour d'autres jeunes gens. *Eḍukeśan Gejeṭ* écrivit à ce sujet, le 5 octobre 1873 : « Pandit Īśvaracandra Vidyāsāgara essaie de faire accepter dans la communauté les jeunes gens revenus d'Angleterre. Que fait l'association *Sanātana Hindu Dharmarakṣiṇī Sabhā* ? » Cette association avait fait accepter le principe des voyages au-delà des mers, mais ne faisait aucun effort pour qu'au retour les jeunes gens recouvrent leurs places dans leurs familles et leurs castes<sup>368</sup>.

#### - Vidyasagar et les brahmanes de Bénarès-Kāśī et de Bhātpādā

En 1870, Vidyasagar se rendit à Kāśī pour voir son père malade. Il était accompagné de sa mère, de son second frère Dinabandhu et du troisième, Shambhuchandra, qui raconte le séjour<sup>369</sup>. Le père logeait chez un brahmane bengali dans le quartier où cette communauté est, encore aujourd'hui, très nombreuse. Le logis était insalubre et misérable. Thakurdas, dès l'aube, se rendait à Kedarghat et y passait la journée à réciter inlassablement le nom divin. Le soir venu, il rentrait chez lui après avoir fait le tour des temples pour y saluer les divinités. Il préparait alors son repas. Le brahmane bengali, Mātaṅgīpada Bhaṭṭācārya, et sa femme, chez qui il logeait, peu scrupuleux, s'approprièrent en cachette beaucoup de ses provisions. Lors des cultes, ce Matangi qui en était l'officiant s'emparait aussi des offrandes que Thakurdas faisait à la divinité. Le couple avait ainsi amassé beaucoup d'argent. Lorsque Vidyasagar décida de louer un autre logement plus grand et plus confortable pour son père, ce brahmane malhonnête tenta de dissuader Thakurdas de quitter sa maison. Il lui dit que ses fils étaient athées, *nāstik*, et qu'il ne devait pas habiter avec eux. En réponse, Thakurdas loua les efforts que faisait son fils aîné pour son bien-être et décida de quitter ce logis. Les principaux chefs des brahmanes bengalis de la ville vinrent alors trouver Vidyasagar et lui demandèrent de leur faire don de cinq à sept mille roupies et d'accroître ainsi sa réputation de générosité. Son père leur avait déjà donné beaucoup d'argent et de médicaments, ajoutèrent-ils, car c'était un homme qui observait fidèlement le *dharma*. Vidyasagar leur répondit que son père continuerait de leur faire des dons, comme il l'avait toujours fait. Qu'ils aillent donc le trouver ! Les brahmanes rappelèrent que tous les riches qui viennent en pèlerinage à Kāśī leur font des dons, ce qui leur permet de vivre. Lui, un homme célèbre, ne devrait pas être en reste. « Je ne suis pas venu à Kāśī

---

<sup>367</sup> SC. p.154.

<sup>368</sup> Basu Svapan, p. 7.

<sup>369</sup> SC. pp. 114-15.

pour avoir la vision divine, *darśana*, mais pour voir mon père, pour obtenir son *darśana* à lui. Si je faisais un don à des brahmanes tels que vous, ici à Kāśī, je n’oserais plus montrer mon visage de retour à Calcutta. Vous avez fait toutes sortes de mauvaises actions au Bengale et vous avez ensuite quitté le pays pour venir vivre à Kāśī. Je serais le plus vil des hommes si j’avais pour vous du respect ou de la dévotion, seulement parce que vous êtes ici, et si je vous révérais comme Śiva Viśveśvara.» Furieux, ils lui demandèrent : « Qui donc respectez-vous alors ? » Vidyasagar répondit : « Mon Viśveśvara et mon Annapūrṇā sont ici, ce sont mon père et ma mère. » Il évoqua ensuite tout le mal que ses parents avaient eu à l’élever, à le nourrir et à l’habiller, et pour lui permettre de faire des études. « Donc, poursuivit-il, je considère mes parents comme le Seigneur suprême, *Parameśvara*, et je les aime et les vénère comme tel. Si je puis les rendre heureux, tous mes désirs seront satisfaits. Si je les mécontente, Viśveśvara et Annapūrṇā seront mécontents de moi... » Les brahmanes, en colère, s’en allèrent sans avoir reçu la moindre somme d’argent. Vidyasagar retourna ensuite à Calcutta en laissant ses frères et sa mère auprès de son père. Bhagavati mourut deux mois plus tard à Kāśī (*supra*). N’ayant rien obtenu, les brahmanes bengalis, en représailles, interdirent à Matangipada d’officier pour Thakurdas qui dut recruter un autre prêtre. Les chefs des brahmanes bengalis menacèrent aussi ce nouvel officiant qui prit peur et ne voulut pas poursuivre sa tâche.

Thakurdas invitait parfois à un repas des brahmanes du Maharashtra, connaisseurs du *Veda*, à l’occasion de la célébration d’un rituel. Vidyasagar, revenu à Kāśī, invita ces mêmes brahmanes du Maharashtra à un repas, à l’occasion de la commémoration de la mort de sa grand-mère. Leur tenue pendant le repas fit l’objet de son admiration. En effet, ils récitèrent le *Veda* avant de commencer à manger, puis gardèrent le silence, contrairement aux Bengalis qui faisaient du tapage en mangeant. Quand ils eurent terminé, ils bénirent les donateurs avec des formules védiques. Vidyasagar fut sensible à leur conduite et leur donna d’importants honoraires<sup>370</sup>. Lorsque Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa, ami de Vidyasagar et professeur au *Sanskrit College*, se rendit à Kāśī, les brahmanes bengalis lui demandèrent d’intervenir auprès du pandit pour qu’une solution fût trouvée à leur dispute. Dvarkanath parla de cette affaire à Vidyasagar qui répondit : « Quel compromis ferais-je avec ces brahmanes menteurs et fourbes ? ... Ces brahmanes, venus en force, ont voulu me faire peur pour obtenir de moi une grosse somme d’argent ... Pourquoi aurais-je de la dévotion et du respect pour eux ? » Au contraire, lorsqu’il revint à Kāśī pour célébrer les cérémonies annuelles au bénéfice de sa mère défunte, il invita ces mêmes brahmanes du Maharashtra, capables de réciter le *Veda*. Il leur lava lui-même les pieds, ce qui surprit les témoins qui attribuèrent ce geste au très grand amour et respect de Vidyasagar pour sa mère. Biharilal Sarkar, dans sa biographie, insiste sur l’amour que Vidyasagar portait à ses parents. Il avait l’habitude de dire devant beaucoup de ses amis : « *Pitāmātāi Īśvara* », ce sont le père et la mère qui sont le Seigneur suprême. »<sup>371</sup>

Un biographe raconte la visite que firent à Vidyasagar des brahmanes de Bhatpara, réputés au Bengale pour leur stricte orthodoxie. Ils l’interrogèrent sur ce qu’était le *dharma*. « Ecoutez, répondit-il, le *dharma* et les pratiques religieuses, *dharma-karma*, c’est une affaire de cohésion de groupe (*dalbāndhā kāṇḍa*). Regardez, Manu a écrit : « La voie qu’ont suivie ton père et ton grand-père, suis cette voie en marchant sur le juste

<sup>370</sup> *Ibid.* pp.116-19 ; p. 121.

<sup>371</sup> B. S. p. 203.

chemin. Tu ne seras pas dans l'erreur si tu la suis. » Pourquoi (mentionner) ton père et ton grand-père si tu marches sur la voie juste ? Et si on doit suivre la voie du père et du grand-père, pourquoi parler de voie juste ? Si les deux voies ne sont pas mentionnées toutes les deux, l'unité du groupe n'est pas préservée, n'est-ce pas ? De peur que chaque caste suive son juste chemin et que le groupe se disloque, c'est pour cela que Manu a dû faire tant d'efforts. C'est pourquoi je dis que le *dharmā* et les pratiques religieuses sont une affaire de cohésion de groupe.» Pañcānana Tarkaratna dit alors humblement : « J'ai une autre idée. Avec un petit effort, on peut mieux comprendre la pensée de Manu et rendre le sens qu'il voulait donner. – Comment ? – Dans *satām mārgam* on peut voir l'*anuśvara* comme une erreur de copiste. Il aurait dû y avoir un *visarga* à la place de l'*anuśvara*. Le verset aurait alors un autre sens : ' Tu suivras le chemin de ton père et de ton grand-père, c'est celui-ci le chemin des justes.' – Nyāyaratna, reprit Vidyasagar en s'adressant à un témoin, ce garçon est intelligent, je vois. » Nyāyaratna fit alors beaucoup de compliments au sujet de Tarkaratna. Vidyasagar reprit enfin : « Tu lui fais tous ces compliments, (mais pour finir) la conclusion pour lui, ce sera la mendicité. Il a étudié le *Nyāya*, il a étudié les autres *darśana*, c'est très bien. A présent, il n'a plus de souci à se faire : il va rentrer chez lui et jeûner. »<sup>372</sup> La traduction que fait Olivelle est la suivante : « The path troden by his fathers, the path trodden by his grandfathers – let him tread along that path of good people ; no harm will befall him when he travels by that path. »<sup>373</sup>

Le biographe met comme titre à cette anecdote : un esprit libre ! Elle montre bien avec quelle ironie, quelle amertume, même, Vidyasagar considérait une certaine science brahmanique, au moins dans son siècle, bien qu'elle fût son héritage. Il ne se faisait aucune illusion à propos de ce que ce savoir pouvait apporter à ceux qui y consacraient leur vie, aussi brillants fussent-ils. Il avait compris que l'époque ne permettait plus aux lettrés traditionnels de vivre décemment. En même temps, il ne pensait pas grand bien des brahmanes pandits de son époque. Il écrivit que « leur voix devient de plus en plus faible » et que leur réputation était sur le déclin.

#### - Interrogations sur le *dharmā*

Lorsqu'il était à Kāśī, Vidyasagar reçut, un jour, la visite d'un homme qui souhaitait l'interroger à propos de ce qu'était pour lui la religion, le *dharmā*. Le pandit répondit qu'il n'avait jamais parlé de sa conception personnelle de la religion à quiconque et n'avait pas l'intention de le faire. Si un homme croyait qu'un bain dans le Gange le purifiait et que l'offrande d'un culte à Śiva apportait de la joie à son cœur, c'était cela la religion de cet homme<sup>374</sup>. Il n'en dit pas plus sur la sienne. Le service de son père et de sa mère remplaçait pour lui le culte divin. Pour plaire à ses parents qui le lui demandaient il n'hésitait pas à nourrir des brahmanes, mais il les voulait savants, pieux et honnêtes. Comme on vient de le dire, lorsque Vidyasagar allait voir son père à Kāśī, il ne montrait aucun respect pour les prêtres d'origine bengalie, ce qui leur déplaisait fort. Au contraire, il faisait grand cas des brahmanes du Maharashtra, connaisseurs du *Veda*<sup>375</sup>. On peut en déduire que Vidyasagar n'avait aucun respect pour la brahmanité si elle n'était pas accompagnée de savoir, de discipline et de qualités humaines.

<sup>372</sup> B.S. pp. 317-18.

<sup>373</sup> *Manu Saṃhita*, 4, 178. Le biographe ne donne pas la référence.

<sup>374</sup> SC. M. p. 356.

<sup>375</sup> SC. pp. 114-15.

Un jour où Vidyasagar était de fort bonne humeur, deux prédicateurs, accompagnés de quelques autres personnes éduquées à l'anglaise, vinrent le voir pour lui demander de préciser ce qu'était selon lui le *dharma*. Beaucoup de Bengalis s'interrogeaient à ce sujet, lui dirent-ils, et toutes sortes d'opinions circulaient. Il est probable que ces « prêcheurs » étaient des membres du *Brahmo Samaj*, mais le biographe ne le précise pas. Vidyasagar répondit qu'il était à présent impossible pour des êtres humains de répondre à cette question et que, d'ailleurs, ce savoir ne leur serait d'aucune utilité. Comme ils insistaient, le pandit poursuivit en disant qu'il ne voulait pas recevoir de coups de bâton pour les erreurs d'un autre. Il se mit à raconter l'histoire suivante : un serviteur de Yama, le dieu de la mort, introduisit auprès de son maître un homme à qui le dieu demanda pourquoi il avait prié une divinité plutôt qu'une autre. L'homme répondit qu'il avait suivi les instructions d'un certain prédicateur. Yama ordonna de donner cinq coups de bâton à ce dévot et de l'attacher à un arbre. Après avoir ainsi puni trois ou quatre dévots de cette façon, un prédicateur, comme ceux qui parlaient avec Vidyasagar, fut amené devant Yama. Cet homme dit au dieu qu'il avait prié selon les instructions de Vidyasagar et avait conseillé à d'autres de l'imiter. Yama lui fit d'abord donner cinq coups de bâton pour lui-même, puis il fit ajouter cinq autres coups pour chacun de ceux qui avaient suivi ses instructions. Plus on avait eu de disciples et plus on était puni. Après deux ou trois prédicateurs, ce fut au tour de Vidyasagar d'être amené devant Yama. Le dieu lui fit d'abord administrer cinq coups de bâton pour son compte et cinq autres pour chacun des prédicateurs et des dévots qui s'étaient référés à lui. Vidyasagar ajouta que bien que son corps fût déjà entièrement couvert de marques de coups, il dût en recevoir beaucoup d'autres pour le punir à cause de chacun de ses disciples jusqu'au dernier. A la fin de son histoire, il ajouta : « J'ai l'impression que ce genre de discussions se poursuit depuis le commencement du monde et continuera tant que la terre durera. La question ne sera jamais résolue. Voyez cet exemple tiré de ce qu'a écrit Vedavyāsa dans le *Mahābhārata* : Dharmarāja qui avait pris la forme d'un héron, *baka*, posa cette troisième question à propos du *dharma* à Yudhiṣṭhira, son fils, et voici la réponse de Yudhiṣṭhira :

« *Veda bibhinnāḥ smṛtayo bibhinnā nāsau muniryasya mataṃ na bhinnam*

*Dharmasya tattvaṃ nihitaṃ guhāyāṃ mahājano yena gataḥ sa panthāḥ. »*

Les Vedas disent une chose et la *Smṛti* une autre, les opinions des *munis* varient et sont encore différentes; cachés sont les principes du *dharma*, emprunte la voie que suivent les hommes vertueux. »<sup>376</sup>

Cette citation me semble éclairer parfaitement la forme que prenait l'agnosticisme chez Vidyasagar : un relativisme tolérant et, avant tout, le souci du bien général. Le biographe Sarkar, qui n'hésitait pas à critiquer Vidyasagar à propos de ses réformes, se plaignait des hindous hypocrites. Le pandit, lui, n'était pas « *bhaṇḍa* », faux jeton. Pas plus que Rammohun Roy, il ne dissimulait ses opinions. « Un ennemi caché est plus dangereux qu'un ennemi connu. » écrivit-il<sup>377</sup>. Pour ce champion de l'orthodoxie, Rammohun Roy et Iswarchandra Vidyasagar étaient des ennemis déclarés de l'hindouisme !

<sup>376</sup> *Mahābhārata* de Kāśīrāma Dāsa, vol. 1, *vana parva*, p. 103.

<sup>377</sup> B.S. p. 297.

## - Visite de Rāmakṛṣṇa Paramahansa à Vidyasagar

Le 5 août 1882, le mystique Rāmakṛṣṇa se rendit avec quelques disciples chez Vidyasagar dans sa maison de Calcutta. M., c'est-à-dire Mahendranāth Gupta, le fidèle disciple qui consigna par écrit les paroles ainsi que les faits et gestes de son maître spirituel, connaissait Vidyasagar parce qu'à l'époque il dirigeait la filiale de la *Metropolitan Institution* à Shyampukur. M. raconte qu'il avait un jour posé une question au pandit à propos des philosophes hindous. Vidyasagar lui avait répondu : « Il me semble qu'ils n'ont pas réussi à expliquer ce qu'ils avaient compris. » Un autre jour, Vidyasagar avait dit : « Il n'y a pas moyen de connaître Dieu. Que faut-il faire alors ? Selon moi, voici notre devoir : si nous sommes tels que nous devons être et si tous les hommes le sont aussi, la terre sera un paradis. Chacun doit faire en sorte que le monde soit heureux »<sup>378</sup>

M. avait déjà parlé de Vidyasagar à Ramakrishna qui avait exprimé le souhait d'aller lui rendre visite. Birsingha étant proche de Kamarpukur, le village où naquit le saint homme, celui-ci avait déjà entendu parler de la générosité et du savoir de Vidyasagar. Le pandit avait accepté de recevoir Ramakrishna et avait simplement demandé de quelle sorte de grand sage, de *paramahansa*, il s'agissait et s'il s'habillait en vêtement de couleur ocre comme un renonçant. On perçoit chez Vidyasagar une certaine réserve devant ce « gourou », à peine instruit, qui, pourtant, fascinait alors nombre de *bhadralok*, parmi lesquels se comptait Keshab Chandra Sen, éminente personnalité du *Brahmo Samaj*. Bien que Vidyasagar eût beaucoup de différences d'opinion avec ce dernier, il appréciait sa passion pour le bien de son pays<sup>379</sup>. Il fut, sans doute, satisfait par la réponse de M., assurant que Ramakrishna était quelqu'un de très différent des *paramahansa* habituels. Il s'habillait et vivait comme un homme ordinaire, même si sa pensée était toujours fixée sur le Seigneur, *Īśvara*. La visite qui dura de 4 heures de l'après-midi jusqu'à 9 heures du soir est racontée par M. dans la troisième partie, livre 1, du *ŚrīŚrīRāmakṛṣṇakathāmṛta*.

M. décrit d'abord la maison et le jardin de Vidyasagar, puis l'intérieur du premier étage de la résidence où vivait le pandit. Celui-ci recevait ses visiteurs dans une vaste pièce, assis devant une grande table entourée de chaises. Il se leva pour accueillir le saint homme. M. précisait que Vidyasagar lui semblait avoir alors soixante-deux ou soixante-trois ans, seize ou dix-sept ans de plus que Ramakrishna. Il décrivait ainsi le pandit : c'était un homme plutôt petit avec une très grosse tête, un grand front et une rangée de fausses dents éclatantes. Il portait le cordon des brahmanes. Puis, il ajoutait que c'était un océan de science et que sa compassion s'étendait à toutes les créatures. Pendant plusieurs années, écrivait M., il avait arrêté de boire du lait de la vache pour ne pas en priver son veau, mais, plus tard, sa mauvaise santé l'avait obligé à en consommer de nouveau. Il ne se déplaçait plus en voiture à cheval car l'animal souffrait sans pouvoir se plaindre. Il n'hésitait pas à soigner chez lui un inconnu atteint du choléra. La troisième caractéristique de Vidyasagar, selon M., c'était son indépendance d'esprit qui l'avait poussé à démissionner du *Sanskrit College* qu'il dirigeait. Il avait le même respect pour tous, petits et grands, et n'avait aucun égard pour son propre statut. Il avait un grand amour et un immense respect pour sa mère. Sa force de caractère était extraordinaire. Quand sa mère lui avait demandé de venir de Calcutta assister au mariage d'un de ses

---

<sup>378</sup> *ŚrīŚrīRāmakṛṣṇakathāmṛta*, III, 1, chap. 3, p. 158.

<sup>379</sup> B.S. p. 304.

frères, à Birsingha, il avait couvert la distance à pied et, ne trouvant pas de bateau, il avait traversé le Damodar à la nage pour arriver à temps à la cérémonie !

Après ce rappel de la personnalité de Vidyasagar, telle que la rapporte aujourd'hui encore la légende, M. commence le récit de la visite. Ramakrishna souhaita boire de l'eau. Le pandit demanda à M. si le saint homme accepterait aussi quelques sucreries. Ramakrishna en mangea volontiers. Un échange amical suivit entre les deux hommes. Tout d'abord, Ramakrishna se félicita d'être venu auprès de l'océan, *sāgara*. Vidyasagar répliqua qu'il ne trouverait rien d'autre à en emporter sinon de l'eau salée. « Pourquoi de l'eau salée ? demanda le saint homme. Tu n'es pas un océan d'ignorance. Tu es un océan de savoir. Tu es un océan de lait. – Cela, vous pouvez le dire, répondit Vidyasagar. » Ce premier échange amical s'accompagna de rires et de sourires de la part des protagonistes et des nombreux assistants. Ramakrishna parla ensuite de ses sujets habituels, et Vidyasagar l'écouta. Le mystique le félicita de faire des dons de connaissance et de nourriture. Celui qui fait cela sans attachement, *niṣkāma*, qui ne le fait ni pour sa réputation ni pour avoir des mérites, obtient le Seigneur. Il ajouta : « Toi, tu es bouilli, *siddha*. – Comment cela ? demanda le pandit. – Quand les pommes de terre et les courges sont bouillies, elles deviennent tendres. Toi, tu es très tendre. Tu as tellement de compassion (rires) – Mais si l'on fait bouillir des lentilles écrasées, elles deviennent dures. (rire général). – Toi, tu n'es pas comme ça. Seuls, les pandits, même bouillis, ne s'attendrissent jamais. Ni comme-ci, ni comme-ça. Le vautour vole très haut, mais ses yeux restent fixés sur des charognes. Ceux qui ne sont rien que des pandits le sont seulement de nom, mais, en réalité, ils sont attachés à la femme et à l'argent. Comme le vautour, ils sont à la recherche de cadavres pourris. L'attachement appartient au monde de l'ignorance; la compassion, la dévotion et le renoncement sont la richesse du savoir. » Vidyasagar écoutait en silence. Ramakrishna poursuivit en parlant du *brahman*, l'Absolu : « On ne peut pas dire ce qu'est le *brahman*. Toutes les autres choses deviennent des restes de nourriture, *ucchiṣṭa*. Le *Veda*, les *Purāṇa*, les *Tantra*, les six systèmes philosophiques, tous sont des restes pollués. Ils ont été récités, la bouche les a prononcés, c'est pourquoi ils sont devenus des restes. Mais une seule chose n'est pas devenue un reste, et c'est le *brahman*. Jusqu'à présent, personne n'a pu dire ce qu'est le *brahman*. » (Vidyasagar s'adressant à ses amis) « Bien ! C'est très bien dit. Aujourd'hui, j'ai appris quelque chose de nouveau : le *brahman* ne devient jamais un reste. »

Ramakrishna poursuivit son exposé tandis que Vidyasagar écoutait en silence. A un moment, il interrogea le mystique. Celui-ci répondit : « Ecoute, le monde est merveilleux. Que de choses diverses : la lune, le soleil, les étoiles ! Que de sortes d'êtres vivants : des grands, des petits, des bons, des mauvais ; certains possèdent plus de puissance, *śakti*, d'autres moins. - Il a donné à quelques-uns plus de puissance et à d'autres moins ? demanda le pandit. – Sous la forme de Dieu, *vibhūrūpe*, Il réside en tous les êtres, même dans une fourmi. Mais la puissance est particulière à chacun, *viśeṣa*. Sinon comment un homme serait-il capable de vaincre dix adversaires tandis qu'un autre ne peut que s'enfuir ? Et sinon toi, pourquoi tout le monde te respecte-t-il ? T'est-il poussé deux cornes ? (rires) Tu as de la compassion et du savoir plus que d'autres, c'est pourquoi les gens te respectent et viennent te voir. Es-tu d'accord ou pas ? » (Vidyasagar sourit).

Au cours de cette longue visite, la dernière phrase prononcée par Vidyasagar vint à la suite d'un exposé du mystique sur la folie de croire que quelque chose appartient à l'homme alors que tout appartient à Dieu. Ramakrishna termina en disant : « Peut-on Le

connaître par des arguments, *vicāra* ? Appelle-Le en étant son esclave, en prenant refuge en Lui. » (S'adressant à Vidyasagar avec un sourire) « Quel est ton sentiment, ton émotion à toi, *bhāva* ? » Vidyasagar répondit en souriant: « Eh bien ! Je vous dirai cela un autre jour en privé. » (rires des présents) Ramakrishna (toujours souriant) reprit : « On ne peut pas Le connaître en argumentant au moyen du savoir des pandits. » Puis, *Thākur*, fou d'amour, se mit à chanter<sup>380</sup>. »

Vidyasagar et Ramakrishna ne se sont pas revus, semble-t-il, et il est impossible de savoir quelle influence cette visite a pu avoir sur le pandit. A un autre moment, Ramakrishna répondit à ses disciples qui l'interrogeait à propos de Vidyasagar en disant : « Vidyasagar a de la science et il a aussi de la compassion, mais il n'a pas de vision intérieure, *antaradṛṣṭi*. Il a de l'or caché à l'intérieur ; s'il le trouvait, beaucoup des tâches qu'il accomplit à l'extérieur diminueraient. Elles finiraient par l'abandonner complètement. Le Seigneur, *Īśvara*, se trouve à l'intérieur du cœur ; s'il savait cela, il s'adonnerait à la méditation. Certains de ceux qui agissent longtemps sans désir personnel parviennent au détachement. Leur cœur penche de ce côté-là et s'unit à Dieu. La façon d'agir d'Isvar Vidyasagar est très bonne. Sa compassion est excellente. La compassion, *dayā*, et l'attachement illusoire, *māyā*, sont deux choses différentes. La compassion est une bonne chose, l'attachement illusoire n'est pas une bonne chose. L'amour pour les siens, pour son épouse, ses fils, ses frères et sœurs, ses neveux, son père et sa mère, c'est cela l'attachement illusoire. La compassion consiste à aimer de la même façon tous les êtres. »<sup>381</sup>

Vidyasagar s'opposa frontalement aux brahmanes cupides de Bénarès, mais il fit preuve de respect envers le saint homme de Dakshineshvar. Il semblerait que la parabole des coups de bâton que fait donner Yama aux prédicateurs se trouve aussi dans les entretiens de Ramakrishna, mais je n'ai pas pu trouver la référence. Plus tard, Vidyasagar fut obligé de renvoyer Mahendranath Gupta de son école pour manque d'assiduité dans son travail : ses visites à Dakshineshvar étaient devenues de plus en plus fréquentes.

Chandicharan Bandyopadhyay, qui consacra un chapitre aux opinions religieuses de Vidyasagar, était persuadé qu'il croyait en un Maître de l'univers, mais qu'il ne pensait pas qu'une voie fût meilleure qu'une autre et qu'il ne voulait surtout pas être responsable des erreurs d'autrui. Il évoquait, là encore, les coups de bambou, *bet*, qu'il recevrait s'il s'avisait de guider ses proches sur des chemins erronés. Le biographe raconte une anecdote à ce sujet. Un certain prédicateur, tout jeune membre du *Sadharan Brahma Samaj*, accompagnait, un jour, une personne âgée qui se rendait chez Vidyasagar pour la première fois. Le jeune prédicateur habitait le quartier où vivait le pandit et croyait connaître la maison de ce dernier, mais, ce jour-là, il ne la retrouvait pas. Quand ils y arrivèrent enfin et que Vidyasagar apprit qu'ils avaient eu tant de mal à parvenir jusque chez lui, il dit au jeune prédicateur : « Tu habites si près de cette maison et, pourtant, tu as causé tant de difficultés à ce vieillard pour l'amener jusque chez moi ! Comment serais-tu capable de montrer le chemin de l'au-delà à quiconque ? Quand tu te trompes tellement pour venir de là-bas jusqu'ici, comment pourrais-tu conduire les gens sur un chemin inconnu ? Allez, j'ai compris : quitte au plus vite cette profession ! Tu n'arriveras à rien. Je me demande combien de problèmes causera aux gens sur des

---

<sup>380</sup> *ŚrīŚrīRāmakṛṣṇakathāmṛta*, III, 1, chap.1-7, pp.157-62.

<sup>381</sup> *Ibid.*, I, 6, 1, p. 25.

chemins inconnus celui qui se trompe sur une route connue. Surtout, mon petit père, ne continue plus !»<sup>382</sup> C'est un exemple, à la fois, du relativisme de Vidyasagar dans le domaine religieux et, aussi, de son humour.

Il est évident que quelle que fût sa croyance personnelle, Vidyasagar ne chercha jamais à l'imposer aux autres, même pas à sa famille. A quelqu'un qui l'interrogeait, une fois de plus, sur sa foi, il répondit une fois encore : « Je n'ai donné mon opinion à personne. Mais je vous dis que si quelqu'un pense qu'il a purifié son cœur en se baignant dans le Gange, ou bien en accomplissant le culte de Śiva, c'est cela le *dharma* de cet homme. »

### - Vidyasagar et le *Brahmo Samaj*

Le pandit eut des relations étroites avec les milieux brahmos pendant une période de sa vie, tout au moins. En 1839, Debendranath Tagore fonda la *Tattvabodhinī Sabhā*, Association pour la connaissance des Principes, afin de promouvoir l'étude des *Upaniṣad* et du *Vedānta*. Akshay Kumar Datta, l'intellectuel qui devint l'ami proche de Vidyasagar, se joignit à l'association. Des conférences y avaient lieu sur des sujets divers. En 1842, quelques membres de la *Sabhā*, dont Debendranath et Akshay Kumar Datta, reçurent l'initiation au *Brahmo Samaj* qui leur fut donnée par Rāmacandra Vidyāvāgīśa, l'ancien associé de Rammohun Roy. Vidyasagar suivit les séances de la *Sabhā*, mais il ne se fit pas initier. L'année suivante, Debendranath décida la création d'un périodique qui transmettrait le message du *Brahmo Samaj*, ferait connaître la pensée et les œuvres de Rammohun Roy et rapporterait les activités de la *Sabhā*. Ce fut le *Tattvabodhinī Patrikā*. « Il y sera traité de tous les sujets pouvant contribuer à éduquer l'esprit et à élever le caractère. »<sup>383</sup> Vidyasagar fut aussi associé au périodique. A cette occasion, il rencontra souvent Akshay Kumar Datta qui devint secrétaire de la publication. Vidyasagar fut membre du comité de lecture qui acceptait ou rejetait les textes qui lui étaient soumis. La première année, le mensuel publia la traduction du sanskrit en bengali du début du *Mahābhārata*, *Upakramaṇikābhāga*, faite par le pandit. La traduction fut reprise sous forme de livre et publiée en 1860. A partir du sixième numéro, les textes imprimés au début ne portaient pas de nom et, à partir du septième, on trouvait seulement une initiale. De ce fait, on peut penser que certains articles, portant un Ī, étaient de la plume d'Īśvaracandra Vidyāsāgara. Pendant la période où le pandit se dépensa sans compter pour obtenir la promulgation de la loi permettant le remariage des veuves, il fut constamment soutenu par le périodique du *Samaj*, même si Debendranath eut, plus tard, quelques réserves au sujet des réformes sociales qui risquaient d'éloigner les membres de son *Brahmo Samaj* de la communauté hindoue. Lorsque Debendranath décida, en 1859, de supprimer la *Tattvabodhinī Sabhā* en la fondant dans le *Brahmo Samaj*, Vidyasagar en était encore le Secrétaire. A partir de cette époque, il s'éloigna du milieu *brahmo*, même s'il garda de bonnes relations avec certains de ses membres les plus éminents tels que Keshab Chandra Sen, en qui il voyait un homme désireux du bien de son pays. Rajnarayan Bose, *brahmo* zélé et le plus proche disciple de Debendranath, fut aussi pour lui un véritable ami. Rajnarayan pensait que Vidyasagar eût été un excellent missionnaire de la réforme *brahmo* et le lui dit. Le pandit répondit qu'il voulait bien être puni pour ses actes, mais non pas pour ceux des hommes qu'il aurait convertis. C'est

---

<sup>382</sup> CC.B. pp. 465-69.

<sup>383</sup> *The Autobiography of Maharshi Debendranath Tagore*, p. 17.



une fois encore l'histoire des coups de bâton donnés aux prédicateurs, anecdote déjà racontée<sup>384</sup> (*supra*). Avec Akshay Kumar Datta, dont l'évolution vers l'agnosticisme, sinon l'athéisme, lui convenait très bien, il conserva aussi d'excellentes relations<sup>385</sup>.

On raconte qu'un jeune élève de la *Metropolitan Institution* vint trouver Vidyasagar pour lui annoncer qu'il s'était converti et était devenu membre du *Brahmo Samaj*. Vidyasagar lui dit alors : « Mon petit, moi, je ne suis pas *brahmo*, et je n'ai aucun lien avec le *Brahmo Samaj*. Mais, bon, tu as choisi cette religion, *dharma*, en connaissance de cause, je n'ai rien à en dire. » Vidyasagar promit à ce garçon de lui donner dix roupies par mois pour l'aider à subvenir à ses besoins, puisqu'il était rejeté par sa famille du fait de sa conversion<sup>386</sup>.

En 1853, Rajnarayan Bose fit une conférence à Midnapur où il enseignait. Il en envoya le texte à Debendranath pour qu'il fût publié dans *Tattvabodhinī Patrikā*. Suivant la règle, le Comité de lecture eut à se prononcer et, contre toute attente, il refusa la publication. Debendranath, désolé et même fâché, écrivit à Rajnarayan : « Ceux de mes amis qui ont écouté cette conférence l'ont beaucoup appréciée; mais il est étonnant que les responsables des publications de la *Tattvabodhinī Sabhā* aient jugé qu'elle ne méritait pas d'être publiée dans le *Tattvabodhinī Patrikā*. Les responsables de la publication sont des athées, et si on ne les chasse pas, il ne sera bientôt plus possible de prêcher la doctrine du *Brahmo Samaj*. »<sup>387</sup> Debendranath exagérait, certes, mais il avait quelque raison de se méfier du rationalisme confirmé de certains des membres du Comité auquel appartenaient Akshay Kumar Datta et Vidyasagar. Dans son autobiographie, Śivanātha Śāstrī, élève du Sanskrit College et, plus tard, eminent membre du *Sadharan Brahmo Samaj*, écrivit que son père Harānanda Bhaṭṭācārya, condisciple de Vidyasagar au *Sanskrit College*, pensait qu'il était athée<sup>388</sup>.

Il n'est donc pas exact de faire de Vidyasagar un membre du *Brahmo Samaj*; à peine peut-on dire de lui qu'il en fut, pendant quelques années, un sympathisant. Seul, un programme commun de réformes sociales le rapprochait de ce milieu, ainsi que les amis qu'il y conserva.

Vijayakṛṣṇa Gosvāmī, descendant du grand disciple de Caitanya, Advaita Ācārya, fut aussi, pendant un certain temps, membre du *Brahmo Samaj*. A cette époque, il reprocha, à Vidyasagar de n'avoir fait aucune mention de Dieu, *Īśvara*, dans son livre *Bodhodaya*, dans lequel il faisait un rapide tableau de tous les constituants de l'univers, à partir d'un ouvrage anglais. Vidyasagar promit d'ajouter une référence à la divinité dans une seconde édition<sup>389</sup>. Il tint parole et le fit en ces termes : « *Īśvara* est le créateur de tout ce qui existe : êtres vivants, plantes et matière. C'est pourquoi on l'appelle le Maître de la création. Personne ne peut voir Dieu, *Īśvara*; mais Lui, Il est partout et toujours présent. Il voit tout ce que nous faisons et connaît toutes nos pensées. *Īśvara* est

---

<sup>384</sup> SC. M. pp. 359-60.

<sup>385</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikpatre Bāmlār Samājcitra*, vol. 5, pp. 223-226) (Pour la vie de Akshay Kumar Datta, voir Bandyopadhyay B.N. *Sāhitya-Sādhak-Caritamālā* Vol. 1, pp. 5- 60.

<sup>386</sup> IM p. 372, d'après Śaśibhūṣaṇa Basu : 'Vidyāsāgara-Smṛti', *Prabāsi*, 1343, p. 549.

<sup>387</sup> IM p. 561, à partir du recueil des lettres de Debendranath Tagore compilé par Priyanath Sastri en 1909.

<sup>388</sup> *Autobiography of Shivnath Sastri*, p. 48.

<sup>389</sup> CC.B. pp. 466, et *ŚrīŚrīsatguru saṅga*, vol. 1, Kuldānanda Brahmācārī, Saṅkarlāl Byānārjī, Kalikatā-14, p. 1406.

suprêmement compatissant. Il nourrit et protège tous les êtres.»<sup>390</sup> Ce paragraphe donne l'impression d'être traduit d'un catéchisme plutôt que d'être le fruit d'une réflexion indienne au sujet de l'Absolu. Il est vrai que Vidyasagar faisait, sans doute, en écrivant ces lignes, la différence entre *Īśvara* et le *Brahman*.

Chandicharan Bandyopadhyay, *brahmo* lui-même, écrivit qu'il avait discuté de la question religieuse avec Vidyasagar. Il pensait pouvoir affirmer que le pandit croyait en Dieu, *Īśvara*. Il précisait qu'il n'était ni un hindou orthodoxe ni non plus un membre du *Brahmo Samaj*. Alors qu'au début de la relance du mouvement par Debendranath Tagore, Vidyasagar avait été proche de celui-ci, les dissensions répétées qui se produisirent ensuite parmi les membres du *Samaj* lui déplurent, et il s'éloigna de la secte, tout en y gardant des amis, poursuit le biographe. D'autre part, le compatissant Vidyasagar reprochait à Dieu de permettre le malheur des hommes. Il fut très affecté par le naufrage d'un bateau transportant sept cents pèlerins de Calcutta à Puri. Le navire, le *Sir John Lawrence*, fut coulé par un cyclone, et tous les voyageurs périrent. Vidyasagar refusa de voir la bonté du Créateur dans cette tragédie. L'écrivain Rāmendrasundara Trivedī (1864-1919) prit la parole, lors d'une assemblée en mémoire de Vidyasagar, en 1897. « Ses biographes ne sont pas clairs au sujet de sa croyance en Dieu et en la vie future, dit-il alors. Mais je pense que l'Océan de bonté n'était pas capable d'envisager un royaume de bonheur et de bien-être en niant l'existence des chagrins de ce monde... Il se contentait de faire son devoir envers l'humanité et n'avait pas de temps à perdre en discussions sur des sujets controversés. »<sup>391</sup>

En 1885, Vidyasagar encouragea vivement le *sūdra*, Ramesh Chandra Dutt, revenu d'Angleterre, à publier sa traduction du *Ṛg Veda*, ce qui aurait dû lui être interdit au vu de son statut de non-brahmane et de voyageur au-delà des « eaux noires ». Comme le faisait remarquer Biharilal Sarkar, le biographe soucieux d'orthodoxie, le pandit ne prenait pas en compte la notion, si importante pour un hindou orthodoxe, d'*adhikārabheda* qui détermine ce qu'un individu est habilité à faire selon sa classe, sa caste, son sexe et le stade de vie, *āśrama*, dans lequel il se trouve<sup>392</sup>. Pour Vidyasagar, qui promettait même d'aider le traducteur si sa santé le lui permettait, le plus important était de répandre le savoir.

L'autobiographie de Śivanāth Śāstrī, l'un des fondateurs du *Sadharan Brahmo Samaj*, fait une place importante aux souvenirs que l'auteur a gardés de Vidyasagar. Le père de Sivanath, Harānanda Bhaṭṭācārya, avait été un condisciple du pandit et de Madanamohana Tarkālaṅkāra au *Sanskrit College*. Il était resté l'ami de Vidyasagar. L'oncle maternel de Sivanath, Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa, avait étudié dans la même classe que Vidyasagar et était, lui aussi, devenu son ami. Plus tard, à l'époque où le pandit dirigeait cet établissement, Sivanath fit, lui-même, son entrée au *College* comme élève. Vidyasagar avait réintroduit l'anglais au *Sanskrit College* et, de ce fait, les perspectives d'avenir étant meilleures pour les élèves, Harananda y avait envoyé son fils. Sivanath écrit que Vidyasagar, qui avait fait passer la loi sur le remariage des veuves et qui avait beaucoup amélioré l'administration du *College* et la qualité de l'enseignement, était alors considéré comme un modèle par tous les élèves. Ils éprouvaient pour lui du

---

<sup>390</sup> V.R. vol. 1, p. 241.

<sup>391</sup> Paru dans la revue mensuelle *Sāhitya*, en 1897, repris dans *The Golden Book of Vidyasagar*, pp. 347-350 en bengali, puis pp. 351-355 en traduction anglaise.

<sup>392</sup> B.S. p.359

respect et de l'affection. « Depuis mon enfance, écrit Sivanath, je suis le disciple de Vidyasagar et je suis favorable aussi au remariage des veuves. »<sup>393</sup> Même après la démission du pandit et son abandon du *Sanskrit College*, Sivanath avait souvent eu l'occasion de le voir auprès de son oncle Dvārakānātha chez qui le jeune homme habitait. En 1858, Vidyasagar et Dvārakānātha fondèrent l'hebdomadaire bengali *Somprakas*, ce qui les rapprocha encore. Sivanath écrivit à propos de son père, Harananda Bhattacharya, qu'il partageait les défauts et les qualités de Vidyasagar : « Cette vigueur, cette terrible personnalité, cette haine du mal, ce sens de sa dignité personnelle, cette compassion à l'égard des souffrances d'autrui, mon père avait aussi tout cela. Par ailleurs, cet attachement à son opinion personnelle, cet aveuglement devant les conséquences de ses actes, ce manque d'efforts dans l'analyse de soi et pour la réforme personnelle, tout cela aussi se trouvait chez lui. Mais tous les hommes n'ont-ils pas un mélange de qualités et de défauts ? »<sup>394</sup> Sivanath poursuivait en disant : « Je vais donner quelques exemples de l'obstination de mon père qui, comme je l'ai dit, était comparable à celle de Vidyasagar. »

On a voulu voir chez Vidyasagar l'influence dominante du *Brahmo Samaj* au point d'y trouver une des sources importantes de son éthique telle qu'elle apparaît dans ses manuels destinés aux jeunes enfants<sup>395</sup>. Toutefois, le lecteur appréciera dans la suite du récit fait par Sivanath la distance que Vidyasagar garda toujours à l'égard du *Brahmo Samaj*, que ce fût l'*Adi Brahmo Samaj* de Debendranath et Rajnarayan Bose, le *Brahmo Samaj of India* de Keshab Chandra Sen, ou encore le *Sadharan Brahmo Samaj* de Sivanath Sastri et d'Anandamohan Bose, bien qu'il eût en chacun des amis. Sivanath écrit: « Le grand pandit Iswarchandra Vidyasagar est celui dont la présence m'a apporté le plus après mon oncle maternel. A l'âge de neuf ans, en 1856, je suis venu à Calcutta et je suis entré au *Sanskrit College*. A l'époque, Vidyasagar en était le directeur. Ce n'était pas seulement cela : par amitié pour mon oncle, il venait le voir de temps en temps dans notre logement. Je l'ai dit, dès qu'il me voyait, il me pinçait le ventre entre deux de ses doigts. Cela me faisait peur, et je me sauvais quand je savais qu'il venait. Mais il m'aimait beaucoup. A son arrivée, il me cherchait et demandait de mes nouvelles. Il aimait aussi énormément mon père et lorsqu'il y avait des discussions entre lui et mon oncle maternel sur la grammaire sanskrite, il faisait venir mon père pour résoudre le problème. Au *College*, nous avions tous peur de lui et gardions nos distances. Quand un enfant faisait une sottise, il l'emmenait dans son bureau, le mettait au coin et lui donnait des piques dans le ventre avec un coupe-papiers. Il me semble me rappeler que j'avais fait une bêtise et qu'il avait agi ainsi avec moi. Nous tous, au *College*, petits et grands, nous considérions Vidyasagar comme un homme plein de qualités. Je me rappelle très bien que, lorsqu'il quitta le *College* après une dispute avec le directeur, nous avons été très fâchés contre le gouvernement. On eût dit qu'il avait emporté nos vies avec lui.

Ensuite, plus je pris de l'âge, plus le lien avec lui se resserra. Quand je suis devenu membre du *Brahmo Samaj* il en a souffert autant que mon père. Mon père lui a dit : « J'ai donné mon fils à Keshab comme on donne son fils à Yama, le dieu de la mort. » Vidyasagar avait pleuré en entendant ces mots. Mais quand il me rencontrait, ici et là, sa première question était : « Alors, comment fais-tu pour vivre ? » Il était malheureux de penser que je souffrais d'avoir été chassé de chez moi. Quand je cessai de travailler pour

<sup>393</sup> Śāstrī S. *Ātmacarita*, p. 76.

<sup>394</sup> *Ibid.* p. 265.

<sup>395</sup> Hatcher B., *Idioms of Improvement*, pp. 232-33.

le gouvernement, quelqu'un alla lui dire : » Monsieur, ce mauvais garçon a quitté un bon poste. » Il répondit en souriant : « De quel mauvais garçon parlez-vous ? Il a fait ce que j'aurais fait. » Quand quelqu'un lui disait du mal de moi, il déplorait que je sois entré au *Brahmo Samaj*, mais il disait : « Quoi que tu en dises quand je le serre sur mon cœur, mon cœur ne me fait pas mal... » J'ai eu beaucoup d'occasions de m'approcher de lui dans bien des endroits et d'apprécier toutes ses qualités. Dans ma vie, j'ai vu bien peu d'hommes aussi compatissants, aussi généreux, aussi forts et dotés d'une personnalité aussi puissante que lui. »<sup>396</sup>

Dans son autobiographie, le témoignage de ce grand prédicateur *brahmo* montre aussi que, plus de dix ans après la loi autorisant le remariage des veuves, Vidyasagar ne manquait pas une occasion d'encourager et d'aider des jeunes gens qui, comme Sivanath Sastri, poussaient les étudiants des trois *Colleges* : *Medical*, *Sanskrit* et *Hindu*, à épouser des veuves, au prix de grandes difficultés financières.

Vidyasagar appréciait tous ceux dont les qualités morales étaient solides, quelle que fût leur secte ou leur religion. Il n'a pas jugé bon de changer la sienne, aucune ne détenant, selon lui, l'ultime vérité. Sans doute aussi entendait-il rester fidèle à celle qu'il avait héritée de ses ancêtres et qu'avaient continué de professer ses parents bien-aimés. Quoi qu'il en pensât, il en célébra les rituels lors de leurs obsèques et alla jusqu'à prendre l'opinion des « bons » brahmanes de Bénarès à propos de leur déroulement. De même, au moment où s'aggravait la maladie qui allait l'emporter, les frères de Vidyasagar montrèrent son horoscope à un astrologue qui y décela un risque mortel. Une oblation au feu, *homa*, et des rituels de conjuration furent faits à la demande des filles du pandit. Des brahmanes officiants furent employés à cet effet dans la maison de Badurbagan, à Calcutta. Vidyasagar, nous dit-on, ne croyait pas en l'efficacité de ces cérémonies, mais il laissa faire ses filles<sup>397</sup>. Toutefois, il ne pénétra pas dans la pièce où se tenaient les officiants autour du feu sacré et resta sur le pas de la porte. Il dit à l'une de ses filles qui le pressait d'entrer : « S'il te plaît, ne t'inquiète pas, mon enfant. La fumée arrive jusqu'à moi. »

Pour clore ce chapitre sur les croyances religieuses du pandit, on doit se rappeler ce qu'écrivit son frère à propos de ses jeunes années : « Depuis l'enfance, Monsieur l'aîné, écrit Shambhuchandra, ne faisait jamais preuve de dévotion ni de foi, *śraddhā*, envers les divinités imaginaires, *kālpanika devatā*. Dans ce monde, seuls les hindous manifestent du fond du cœur tant de dévotion envers les effigies des dieux et déesses. Quant à lui, depuis qu'il était enfant, il avait pour son père et sa mère un respect profond, et il les considérait comme des dieux. »

A Bénarès, il répondit, un jour, à un homme qui l'interrogeait sur sa religion, *dharmā* : « Je n'ai parlé de ma foi à personne. Mais je vous dis une chose : si un bain dans le Gange vous purifie le corps, si offrir un culte à Śiva vous purifie le cœur, alors c'est cela votre *dharmā*. »<sup>398</sup> En ce qui le concernait, il ne croyait ni dans le bain ni dans la *pūjā*. Le rationalisme et l'humanisme, accompagnés d'un attachement certain à sa tradition familiale, maintinrent, toute sa vie, Vidyasagar dans un agnosticisme tolérant, qui n'est, d'ailleurs, pas inconnu de la pensée brahmanique.

---

<sup>396</sup> Śāstrī, Ś. *Ātmacarita*, pp. 282-83

<sup>397</sup> SC. p. 134.

<sup>398</sup> IM p. 588.

On doit aussi noter que, dans son testament, Vidyasagar ne fit figurer aucune donation à un temple. Il ne fit pas non plus mention de sommes destinées à la vénération d'une divinité dans la longue liste des bénéficiaires de ses largesses. Cependant, le pandit n'abandonna jamais le port du cordon brahmanique, l'*upavīta*, et il n'a jamais attaqué de front la religion hindoue comme l'avaient fait, quelques années plus tôt, les membres du *Young Bengal*. Son contemporain, le « sage » Bhudev Mukhopadhyay, qui, par la suite, écrivit à la défense des obligations rituelles et des mariages d'enfants, avait abandonné, lui aussi, la célébration des rituels quotidiens, obligatoires pour un brahmane, sous l'influence des disciples de Derozio, pendant ses études au *Hindu College*. Il n'avait repris ces observances qu'à la demande expresse de son père qu'il admirait<sup>399</sup>.

Une anecdote, racontée par Chandicharan, donne un dernier éclairage sur la pensée religieuse de Vidyasagar. Un jour où il bavardait avec des amis sur la terrasse de sa maison, il aperçut un fakir aveugle et boiteux qui mendiait en chantant. Le premier vers de son chant était : « Où te caches-tu, ô Nirañjan ? » Nirañjan est le nom que donnent ces fakirs à un Dieu absolu et sans forme. Vidyasagar fit appeler Akhilddin, ce fakir musulman, et lui demanda de lui chanter sa chanson, du début jusqu'à la fin. Il l'écouta en pleurant. Quand ce fut fini, il demeura immobile, comme en transe. Puis, il donna de l'argent au fakir en lui demandant de revenir, de temps en temps, lui chanter cette même chanson. Plus tard, et avec beaucoup de mal, les témoins de cette scène retrouvèrent Akhilddin et notèrent les paroles de son chant qui est un bel exemple du répertoire des Bauls-Fakirs du Bengale<sup>400</sup>. Le biographe Indramitra déduit de l'émotion de Vidyasagar à l'écoute de ce chant qu'il ne pouvait pas ne pas croire en Dieu. Cet auteur consacre de nombreuses pages à rappeler tous les incidents et les mots du pandit allant dans ce même sens.

---

<sup>399</sup> Bhattacharya F., 2010, pp. 116-17.

<sup>400</sup> CC. B. pp. 468-69.

## Chapitre 2

### Vidyasagar et les autorités Britanniques

Vidyasagar ne semble pas avoir eu de contacts suivis avec des Européens n'appartenant pas au gouvernement. La seule exception, peut-être, fut Mary Carpenter au moment où elle vint à Calcutta dans le but d'établir une école normale pour former des institutrices (*supra*). Par contre, appartenant lui-même à l'administration coloniale, il a connu de nombreux Britanniques, ses supérieurs. Il avait besoin de leur soutien dans sa vie professionnelle ainsi que pour réussir dans sa tâche de réformateur. Sa marche de manœuvre était donc limitée.

#### - Ses premiers soutiens

Elève exceptionnellement doué, alors que Vidyasagar était encore étudiant au *Sanskrit College*, il attira l'attention du responsable de cet établissement et aussi celle du directeur de l'*Education Council*. A peine ses études terminées, G.T. Marshall, Secrétaire du *College*, le recommanda pour le poste de *Head Pandit* ou *Serestadar*, archiviste, de la section bengalie du *Fort William College*<sup>401</sup>. Vidyasagar était très jeune, il avait vingt-et-un ans, et Marshall craignait à tort qu'il n'obtînt pas le poste. Marshall demeura pour lui un soutien fidèle. En 1846, quand le Gouverneur Général Hardinge fit ouvrir des écoles et qu'il chargea Marshall d'en recruter les enseignants, celui-ci confia à Vidyasagar le soin de faire passer l'examen aux candidats et de choisir les maîtres. Plus tard, lorsque Marshall devint directeur du *Fort William College*, il recommanda Vidyasagar au Docteur F. J. Mouat, Secrétaire de l'*Education Council*, pour un poste de professeur de grammaire au *Sanskrit College*. On se rappelle que Vidyasagar à qui le poste fut offert le refusa en disant qu'il voulait continuer à travailler sous les ordres de G. T. Marshall et donc rester employé au *Fort William College*. Selon le frère biographe, Vidyasagar aurait dit à Marshall : « Si j'ai votre faveur, je serai satisfait. » Vidyasagar, jeune encore, a éprouvé de la reconnaissance et de l'affection pour ce Britannique bienveillant. Lorsque le Dr. Mouat voulut que fût recruté au *Sanskrit College* comme Secrétaire adjoint un pandit connaissant à la fois le sanskrit et l'anglais, Marshall lui écrivit une lettre de recommandation pour Vidyasagar qui se terminait ainsi : « Dans l'ensemble, je considère qu'il réunit à un point exceptionnel de grandes compétences, de l'intelligence, de l'industrie, une bonne disposition et un caractère hautement respectable. »<sup>402</sup> Vidyasagar accepta le poste non sans avoir demandé que son deuxième frère Dīnabandhu Nyāyaratna, diplômé du *Sanskrit College*, prît sa place au *Fort William College*. Il craignait de ne pas s'entendre avec Rasamay Datta, Secrétaire du *Sanskrit College*. Si c'était le cas, il démissionnerait et son frère assurerait les dépenses de la famille. Le plus étonnant est que le marché fut accepté, ce qui montre à quel point

---

<sup>401</sup> *Serestādār*, orthographié *sheristadar* dans le dictionnaire Hobson-Johnson, y est traduit par *register-keeper*, p. 826. Il est rendu par *Head Pandit* dans les biographies de Vidyasagar.

<sup>402</sup> B.B. p. 23.

Marshall et Mouat étaient tous deux convaincus des qualités de Vidyasagar. Les bonnes relations du pandit avec G. T. Marshall lui permirent aussi d'aider ses anciens condisciples et amis à obtenir des postes dans les *colleges* financés par le pouvoir.

Marshall fut encore celui qui poussa Vidyasagar à éditer et à traduire des œuvres sanskrites et bengalies pour remédier au manque de livres destinés aux étudiants britanniques du Fort William College. En 1847, quand le pandit eut acheté une imprimerie et un dépôt de livres, Marshall lui promit de lui confier l'impression de ces manuels et de faire acheter cent exemplaires de chaque ouvrage, permettant ainsi à Vidyasagar de rembourser l'emprunt fait pour l'achat. Par la suite, tous les ouvrages de *Nyāya*, de *Sāhitya* et de *Darśana*, destinés aux bibliothèques du *Fort William College* et du *Sanskrit College*, sortirent de cette imprimerie. Vidyasagar put ainsi gagner beaucoup d'argent qu'il employa à faire des dons multiples et à financer les mariages de veuve.

Avec le Dr. Mouat, les relations de Vidyasagar furent aussi très cordiales et même amicales. Toutefois, le pandit garda toujours son indépendance d'esprit et sa dignité. Un jour, quand il n'était encore que Secrétaire adjoint du *Sanskrit College*, il dut rendre visite au Directeur anglais du *Hindu College*, un certain M. Kerr, qui le reçut les pieds chaussés de ses souliers en cuir posés sur son bureau et ne lui demanda pas de s'asseoir. Vidyasagar, fort mécontent, ne dit cependant rien. Peu après, cet homme vint le trouver dans son bureau du *Sanskrit College*. Vidyasagar le reçut, les pieds, chaussés de ses sandales, posés sur la table. Il ne pria pas l'Anglais de s'asseoir. L'homme dit ce qu'il était venu dire, puis sortit. Il se plaignit ensuite au Dr. Mouat de l'impolitesse du Secrétaire adjoint du *Sanskrit College*. Vidyasagar s'expliqua : il prétendit d'abord qu'il avait cru que c'était la bonne manière anglaise de recevoir les visiteurs, puis, plus sérieusement, il se plaignit de la conduite grossière de l'Anglais. Mouat dit en souriant : « Je n'ai jamais vu au Bengale un homme d'un caractère aussi bien trempé, *tejasvī*, que le pandit Vidyasagar. C'est pourquoi, nous éprouvons pour lui tant de respect et d'affection. Il n'y a personne comme lui au Bengale. »<sup>403</sup> Tant que F. J. Mouat resta à l'*Education Council*, il ne fit rien sans prendre l'avis de Vidyasagar.

Après sa première démission du *Sanskrit College*, puis son refus de revenir sur sa décision malgré les demandes de Mouat, Vidyasagar manqua d'argent. Il n'avait pas encore acheté son imprimerie. Mouat lui procura un élève anglais qui voulait apprendre le sanskrit, le hindi et le bengali. Quelques mois plus tard, quand l'élève, le Capitaine Banks, voulut payer les leçons cinquante roupies par mois, somme équivalente au traitement de Vidyasagar comme Secrétaire adjoint du *Sanskrit College*, celui-ci refusa en disant que le maître et l'élève ayant tous deux des relations amicales avec le Dr. Mouat il ne pouvait pas lui faire payer les leçons, d'autant plus que c'était à la demande de Mouat qu'il avait accepté de les donner<sup>404</sup>.

A deux reprises encore, Vidyasagar retrouva du travail grâce à ces hommes. Après cette première démission du *Sanskrit College*, Marshall lui offrit de nouveau un poste au *Fort William College*. Plus tard, le Dr. Mouat le fit revenir au *Sanskrit College* en tant que Professeur de littérature et il lui assura ensuite le poste de directeur. Ces deux officiels n'eurent qu'à se féliciter de l'appui qu'ils avaient accordé au pandit.

---

<sup>403</sup> SC. p. 39 ; B.S. p. 113.

<sup>404</sup> CC.B. pp. 80-81.

Un autre Britannique pour qui Vidyasagar ressentit une grande admiration fut John Elliot Drinkwater Bethune qui fut membre du Conseil du Gouverneur Général et aussi Président de l'*Education Council*. En 1849, Vidyasagar fut choisi comme examinateur de langue bengalie pour les étudiants les plus avancés du *Hindu College* de Calcutta ainsi que d'autres *colleges* en province. Le sujet prescrit fut le suivant: Doit-on instruire les filles? Lors de la remise des prix, Bethune qui avait fondé son école cette même année, était présent et s'adressa aux étudiants. Ce fut l'occasion de sa rencontre avec Vidyasagar. Le pandit accepta d'être le Secrétaire bénévole de l'école de filles que Bethune avait ouverte avec ses fonds propres. Cet homme généreux mourut deux ans plus tard. Par fidélité à son souvenir, Vidyasagar demeura Secrétaire honoraire de la *Bethune School* jusqu'en 1869.

Après sa démission du poste de directeur du *Sanskrit College*, Vidyasagar resta toujours conscient de l'aide qu'il avait recue, sur le plan personnel, ainsi que dans ses efforts pour le bien de son pays, de trois personnalités de l'administration coloniale: G. T. Marshall, F. J. Mouat et J. E. D. Bethune. Il fit peindre leurs portraits qu'il suspendit dans sa chambre. Il les regardait chaque matin après avoir salué ceux de ses parents chéris<sup>405</sup>.

#### - Les relations de Vidyasagar avec Frederick James Halliday,

En 1854, le Gouverneur général Dalhousie (1848-1856) créa des postes de Lieutenants Gouverneurs et nomma Frederick James Halliday Lieutenant-Gouverneur du Bengale. Cette même année, l'intitulé du service concernant l'éducation fut changé. L'*Education Council* devint le *Department of Public Instruction* et un directeur fut mis à sa tête. Les relations du nouveau Lieutenant Gouverneur avec le pandit furent d'abord étroites et amicales. Lorsque la maison de Vidyasagar à Birsingha fut cambriolée, pendant la nuit, par une troupe de voleurs, tous les habitants, y compris le pandit, s'enfuirent précipitamment. A son retour à Calcutta, quand Vidyasagar alla voir Halliday, comme à son habitude, et lui raconta l'histoire du cambriolage, le Lieutenant Gouverneur se moqua gentiment de lui en disant: "Comment peux-tu être si peureux! Tu as été cambriolé et, au lieu de protéger tes biens et d'arrêter les voleurs, tu t'es sauvé comme un poltron! Il n'y a pas de conduite plus honteuse." Le frère biographe n'hésita pas à raconter cette anecdote soulignant la faiblesse physique d'un Bengali opposée au courage d'un Anglais. Sans doute, voulait-il aussi souligner la familiarité avec laquelle le Lieutenant-Gouverneur parlait à Vidyasagar en utilisant le tutoiement, *tumi*.

Halliday, convaincu des qualités exceptionnelles du pandit, l'encouragea vivement à établir des écoles de garçons dans l'ouest du Bengale. Puis, lors d'une de leurs conversations, le Lieutenant-Gouverneur, regrettant qu'il n'y eût qu'une seule école de filles à Calcutta, la *Bethune School*, lui demanda d'en ouvrir d'autres dans les quatre districts où il inspectait les établissements modèles pour les garçons. Ce fut le début de la nouvelle mission du pandit et, en même temps, l'occasion de ses plus graves démêlés avec le directeur de l'instruction publique, Gordon Young, qui se sentait soutenu par les parlementaires conservateurs au pouvoir à Londres. Ces derniers ne pensaient pas qu'il fût urgent de développer l'instruction des filles en Inde (*supra*). Lorsque Vidyasagar rencontra des difficultés, Halliday fut incapable de récompenser ses efforts en obtenant sa nomination au poste permanent d'Inspecteur des écoles de première classe, ce qu'il

---

<sup>405</sup> S.C. p. 74.



espérait. En janvier 1855, Halliday avait mis à la place de F. J. Mouat, reparti pour l'Angleterre, un jeune employé de la *East India Company*, arrivé peu avant au Bengale, William Gordon Young. Cette nomination et ses suites furent, en grande partie, responsables de la démission de Vidyasagar.

#### - Halliday, Gordon Young et la démission du *Sanskrit College*

Malgré son dévouement et son énergie, le pandit ne pouvait réussir ni dans ses réformes ni dans sa carrière, sans un solide appui de la part des autorités, celle du Lieutenant- Gouverneur, en particulier.

Eu égard à tous les efforts de Vidyasagar pour établir des écoles, ainsi qu'à la compétence dont il avait fait preuve au *Sanskrit College*, établissement qu'il avait réussi à transformer complètement en une institution dont les étudiants sortaient maîtrisant le sanskrit, le bengali et ayant même une bonne connaissance de l'anglais, beaucoup avaient espéré, et le pandit le premier, qu'il obtiendrait le poste d'Inspecteur des écoles du Bengale, de façon permanente, au départ du Britannique Hodgson Prat. Les relations de Vidyasagar avec Halliday avaient d'abord été très bonnes. Chaque jeudi, le pandit devait se rendre chez le Lieutenant Gouverneur pour parler avec lui du développement de l'enseignement dans la province. Halliday recevait le pandit seul à seul. Un jour, dans la salle d'attente, de nombreuses personnalités, parmi lesquelles le juge Kishorichand Mitra, se pressaient en attendant d'être introduites dans le bureau de l'officiel. Lorsque Vidyasagar arriva, l'huissier le fit entrer aussitôt auprès du Lieutenant Gouverneur. Furieux, les *bhadralok*, qui attendaient depuis un moment déjà, se demandèrent pourquoi ce pandit, qui portait des sandales et était vêtu de coton grossier, pouvait être reçu avant eux. Halliday leur fit savoir qu'il appréciait fort les conseils de Vidyasagar, car cet homme, parfaitement désintéressé, œuvrait pour le bien de tous, tandis que les autres visiteurs ne venaient le voir que par intérêt personnel. A ses yeux, personne ne pouvait être comparé à Vidyasagar<sup>406</sup>. Frederick Halliday lui demanda, un jour, de venir le voir habillé, non pas de son *dhoti* et de son écharpe en coton épais, et chaussé de ses sandales, mais revêtu d'un pantalon et d'une longue tunique, coiffé d'un turban et portant aux pieds chaussettes et chaussures. Il fut donc obligé de s'habiller ainsi trois ou quatre fois, mais cet accoutrement le mit mal à l'aise : il se sentait enchaîné et honteux. « C'est la dernière fois que je viens vous voir, dit-il enfin à l'officiel. Je suis incapable de m'habiller et de me présenter comme un clown, que je garde mon emploi ou pas. » Le lieutenant-gouverneur lui permit alors de venir le voir dans l'habit de son choix. Vidyasagar n'abandonna jamais, de toute sa vie, le modèle de sandales qui porte son nom, son *dhoti* grossier et son écharpe. Il ne portait pas de chemise, les vêtements cousus n'étant pas autorisés aux brahmanes<sup>407</sup>.

Employé d'un gouvernement étranger, la position du pandit était, malgré tout, précaire. Au début des événements liés à la mutinerie des cipayes à Barackpore, près de Calcutta, au début d'avril 1857, la capitale de l'Inde britannique avait vu affluer des soldats de l'armée britannique envoyés garder les principaux monuments et bureaux de la ville. Vidyasagar, en tant que directeur du *Sanskrit College*, avait décidé de fermer son établissement, les élèves ayant déserté l'institution, et d'y accueillir les soldats. Comme il n'avait pas attendu l'autorisation des autorités, le pandit dut essuyer les reproches du

---

<sup>406</sup> *Ibid.* p. 70.

<sup>407</sup> SC. p. 55 ; CC.B. p. 104.

directeur de l'instruction publique, Gordon Young. Il en fut profondément blessé<sup>408</sup>. C'était un signe de plus de l'antipathie et de la jalousie du directeur à son égard, pensa-t-il. Un biographe ajoute que le *Sanskrit College* avait été réquisitionné pour loger les militaires et que c'était la raison pour laquelle le pandit avait dû le fermer<sup>409</sup>.

Persuadé qu'il pourrait obtenir le poste permanent d'inspecteur, au moins dans les quatre districts où il avait établi des écoles modèles, Vidyasagar écrivit une lettre dans ce sens à Halliday en mai 1857, après en avoir parlé avec lui. En réalité, avant même de recevoir la lettre du pandit, le Lieutenant-Gouverneur avait déjà cru bon de nommer un Anglais à ce poste. Le pandit fut très déçu. Le jeune directeur de l'instruction publique, William Gordon Young, qu'il avait conseillé à son arrivée selon les ordres reçus de Halliday, s'était toujours montré soupçonneux à l'égard de ce pandit si savant et si entreprenant, et avait cherché à lui créer des difficultés. Par exemple, dans le conflit entre le *Hindu College* et le *Sanskrit College* à propos de salles de classe, les deux institutions devant partager le même bâtiment, Gordon Young avait toujours pris le parti du premier établissement qu'il jugeait plus prestigieux. Par ailleurs, le pandit avait refusé d'écrire des rapports exagérément favorables sur les écoles qu'il inspectait, comme le lui avait demandé le directeur. Vidyasagar fut convaincu que ce jeune employé n'avait pas permis la promotion d'un Bengali à un poste important dans son service et qu'il n'avait donc plus aucun espoir d'avancement. Il décida alors de prendre sa retraite du service public, c'est-à-dire à la fois du *Sanskrit College* et du poste d'*Inspector of Schools*. Il n'était âgé que de trente-sept ans quand il prit cette grave décision !

Le 29 août 1857, il écrivit au directeur de l'instruction publique, ce même Gordon Young qui allait partir pour trois mois de congé en Angleterre, afin de lui communiquer sa décision de donner prochainement sa démission. Il souhaitait néanmoins rester encore trois mois dans son poste pour poursuivre les changements qu'il avait initiés au *Sanskrit College*. Il prévenait à l'avance le directeur pour qu'il pût organiser son remplacement. Il envoya une copie de sa lettre à Halliday. Le Lieutenant-Gouverneur chercha à le dissuader de démissionner. A sa demande, Vidyasagar accepta de rester à son poste une année de plus. Ce fut finalement le 5 août 1858 qu'il envoya sa véritable lettre de démission au directeur de l'instruction publique, William Gordon Young. Il mettait d'abord en avant sa mauvaise santé et son besoin de repos. Il n'avait plus assez de force pour accomplir correctement sa tâche, écrivait-il. Quand il recouvrerait la santé, il promettait de s'employer à la rédaction des manuels bengalis nécessaires au développement de l'éducation vernaculaire. Dans le paragraphe suivant, il précisait aussi qu'il avait perdu tout espoir de promotion et qu'il n'avait plus non plus « *that immediate personal sympathy with the present system of education which every conscientious servant of the department should possess* » (cette sympathie personnelle directe avec le système actuel d'éducation que tout serviteur consciencieux du département devrait posséder). Le pandit envoya une copie de sa lettre au Lieutenant Gouverneur Halliday. Gordon Young, de son côté, transmit à ce dernier, avec un avis favorable, la lettre de démission de Vidyasagar. Quelques jours plus tard, le 15 septembre 1858, Vidyasagar écrivit à Halliday une lettre personnelle dans laquelle il exprimait clairement son opposition à la façon dont les affaires du département d'éducation vernaculaire étaient menées. Il considérait que c'était « *a mere waste of money* » un simple gaspillage d'argent. Il relativisait l'importance de sa mauvaise santé

---

<sup>408</sup> CC. B. p. 109.

<sup>409</sup> SC. M. pp. 218-19.

dans sa prise de décision et écrivait : « *I saw besides no prospects of advancement and more than once I felt my just claims passed over.* » (De plus, je n'ai vu aucun espoir d'avancement et, plus d'une fois, j'ai eu l'impression que mes justes revendications étaient ignorées) Le lieutenant-Gouverneur répondit aussitôt pour dire qu'il ne croyait pas que le pandit eût des raisons de se plaindre. Mécontent des insinuations critiques que Vidyasagar formulait, il lui demanda s'il ne souhaitait pas modifier la partie désagréable de sa lettre avant qu'elle ne fût envoyée aux autorités supérieures. Dans un courrier à Halliday, Vidyasagar refusa de modifier quoi que ce fût à sa lettre de démission et réitéra ses critiques contre la façon dont le département chargé de l'éducation vernaculaire était conduit. Le 25 septembre 1858, le gouvernement du Bengale accepta la démission de Vidyasagar.

Le lieutenant Gouverneur Halliday, qui avait pour le pandit du respect et de l'amitié, n'avait pas su, ou pas pu, lui faire obtenir la promotion qu'il pensait mériter ni le protéger de l'animosité du directeur de l'instruction publique. Toute la correspondance concernant la démission de Vidyasagar est publiée, d'abord en bengali, puis en anglais, dans la biographie écrite par Chandicharan Bandyopadhyay<sup>410</sup>, ainsi que dans celle écrite par Indramitra<sup>411</sup>. La correspondance échangée entre les trois acteurs de ce que l'on peut appeler un drame, Vidyasagar, Halliday et Gordon Young, est reproduite aussi dans la biographie écrite en 1902, par Subal Chandra Mitra<sup>412</sup>.

Vidyasagar fit une dernière demande à Gordon Young, le 5 octobre 1858, quelques jours après que sa démission eut été acceptée. Il voulait rester à son poste tant que la question du paiement des arriérés de salaires dus aux instituteurs des écoles de filles ne serait pas réglée par le gouvernement, ce qui lui permettrait de garder un regard sur ces écoles qu'il avait ouvertes. Le directeur Young refusa en disant que cette demande arrivait trop tard : « ... d'autres arrangements avaient été faits et des ordres donnés en ce qui concernait la charge du *College*, de l'Ecole Normale, des écoles vernaculaires, etc. » Il espérait que « le Suprême Gouvernement » traiterait la question des écoles de filles avec justice et générosité. En effet, Vidyasagar n'eut pas à payer de sa poche les salaires des enseignants (*supra*).

Le 3 novembre 1858, Vidyasagar quitta son poste de directeur du *Sanskrit College*. Il laissa la place à un Anglais, Edward Byles Cowell, un orientaliste qui prit son poste dès le lendemain et y resta jusqu'en 1864. Dans son rapport final avant de quitter le *College*, Cowell ne manqua pas de louer Vidyasagar, son prédécesseur, pour y avoir rendu l'étude de l'anglais obligatoire et pour avoir introduit une grammaire sanskrite rédigée en bengali. Il écrivit : « Les classes juniors étudient la grammaire sanskrite dans l'ouvrage *Kaumudī* que le pandit Vidyasagar a rédigé en bengali sur le modèle européen. »

En démissionnant de tous ses postes, Vidyasagar se privait d'un traitement de cinq cents roupies par mois, une très grosse somme à l'époque. Vingt ans plus tôt, Thakurdas, son père, avait été très heureux de voir son salaire augmenter de cinq à huit roupies mensuelles ! Le pandit quitta ses fonctions administratives avec la même confiance en lui que celle dont il avait fait preuve, quelques dix ans plus tôt, en abandonnant son premier poste au *Sanskrit College*. Cette fois-ci encore, il répondit à un collègue qui

---

<sup>410</sup> CC.B. pp. 487-495.

<sup>411</sup> IM pp. 208-212.

<sup>412</sup> SC.M. pp. 215-226.

trouvait sa démarche bien imprudente : « Je sais que mon poste est précieux, mais, selon moi, rien n'est plus précieux en ce monde que le respect de soi. »<sup>413</sup> Toutefois, sa situation financière était bien meilleure que lors de sa première démission. Avec son imprimerie et son dépôt, Vidyasagar gagnait à présent entre trois à quatre mille cinq cents roupies chaque mois. Il dépensait environ mille cinq cents roupies en charités de toutes sortes.<sup>414</sup> Les mariages de veuves allaient bientôt lourdement grever son budget.

#### - La suite de ses relations avec les officiels britanniques

Les relations de Vidyasagar avec le Lieutenant Gouverneur F. J. Halliday avaient été exceptionnellement étroites et amicales. Toutefois, Vidyasagar ne fit pas peindre son portrait, en même temps que ceux des trois autres Britanniques. Était-ce parce qu'en tant que Lieutenant-Gouverneur, Halliday ne l'avait pas soutenu jusqu'au bout face à Gordon Young ? Ou bien est-ce à la suite du témoignage défavorable aux Indiens qu'il avait fait devant le *Joint Committee* du Parlement britannique en 1853 au moment du renouvellement de la Charte ? Dans un de ses discours célèbres Ramgopal Ghose, ami du pandit, avait répondu point par point à ces accusations<sup>415</sup>.

Dans sa démarche pour obtenir une loi permettant le mariage des veuves, Vidyasagar reçut le soutien de John Peter Grant, Membre du Legislative Council, puis Lieutenant Gouverneur (1859-1862) du Bengale. Cecil Beadon, qui lui succéda comme Lieutenant Gouverneur, de 1862 à 1867, fut favorable à une loi interdisant la polygamie mais ne réussit pas à convaincre ses supérieurs. Le pandit lui demanda aussi son aide pour continuer à marier des veuves. Par ailleurs, Vidyasagar, cet homme si fier, se vit contraint d'écrire à ce haut personnage qu'il était dans une situation difficile et avait besoin d'une nouvelle source de revenus (*supra*). Plus tard, lorsqu'il demanda que le poste de professeur de sanskrit au Presidency College lui fût attribué avec un salaire identique à celui que recevrait un professeur européen, le même Lieutenant Gouverneur répondit négativement. Le respect et même l'amitié étaient impuissants devant ce qu'il faut bien appeler le racisme des autorités. Dès la réception de cette lettre, le pandit reprit la plume pour dire qu'il retirait sa demande, ne voulant pas gêner cet homme important<sup>416</sup>.

Les Britanniques qui gouvernaient le Bengale continuèrent de demander l'avis de Vidyasagar sur des questions de société. Pour autant, ils ne le suivaient pas toujours. En 1891, le dernier Gouverneur-Général, Charles Alfred Elliott (1890-1895) l'interrogea à propos de la proposition de loi sur l'Âge du Consentement mais il ne tint pas compte de son opinion. Avec George Campbell (1871-1874), les relations furent conflictuelles à propos de l'importance des études sanskrites que Campbell voulait réduire (*supra*). Vidyasagar fut puni pour ses protestations.

#### - L'amour-propre du pandit face aux Britanniques

---

<sup>413</sup> SC. M. p. 227.

<sup>414</sup> Buckland C.E. *Bengal under the Lieutenants-Governors*, vol. 2, p. 1035.

<sup>415</sup> Śāstrī Śivanāth, *Rāmātanu Lāhiḍī o Tatkālin Baṅga Samāj*, p. 118.

<sup>416</sup> CC. B. pp. 243-52.

Vidyasagar n'hésitait pas à demander l'appui de personnalités britanniques influentes, par exemple, pour obtenir l'affiliation de son *Metropolitan College* à l'université de Calcutta, mais il veillait toujours à garder sa dignité. Plusieurs incidents illustrent cette attitude caractéristique du pandit.

La susceptibilité de Vidyasagar en ce qui concernait toute atteinte à sa dignité était connue de tous. Il en avait donné un exemple dans les premières années de son travail au *Sanskrit college* quand il dut faire face au directeur du *Hindu College* qui le reçut les pieds chaussés de ses souliers posés sur son bureau. Ce même souci se manifesta une fois encore lors d'un incident qui eut lieu, en 1874, à la porte de l'*Indian Museum* à Calcutta. Vidyasagar voulait faire visiter la bibliothèque de l'*Asiatic Society* à un poète célèbre de Bénarès, Hariścandra. Pour cela, il fallait passer par l'entrée de l'*Indian Museum*, les deux établissements partageant à l'époque le même bâtiment. Le pandit portait les sandales qu'il a rendu célèbres, tandis que le poète avait des chaussures à l'européenne. Le portier qui surveillait l'entrée laissa passer celui qui était «correctement» chaussé et interdit à Vidyasagar de pénétrer dans le bâtiment à moins qu'il ne prît ses sandales à la main ou les laissât à la porte et marchât pieds nus ! Humilié et furieux, le pandit repartit immédiatement. Le secrétaire adjoint de l'*Asiatic Society*, mis au courant, essaya en vain de le faire revenir. Vidyasagar écrivit ensuite une lettre de protestation aux directeurs, ainsi qu'au secrétaire du comité qui dirigeait le musée, un Anglais. La question des sandales contre les souliers ne reçut pas de réponse des autorités. Elle fit cependant l'objet d'articles dans la presse, gérée par des Anglais, comme aussi dans le *Hindoo Patriot*. A l'époque où William Grey était Lieutenant Gouverneur, en mars 1868, il avait été décidé d'étendre à toute la *Presidency* du Bengale la règle qui permettait aux « indigènes » portant des souliers à l'européenne de se présenter chaussés dans toutes les occasions officielles et semi-officielles. Ceux qui, au contraire, portaient des sandales à l'indienne devaient les enlever devant tous les fonctionnaires britanniques<sup>417</sup> !

Face à ces officiels souvent méprisants, le pandit était toujours soucieux de maintenir sa dignité personnelle et celle de son peuple. Un certain juge britannique de la Cour Suprême à Calcutta, en rendant un jugement, s'était lancé dans une diatribe méprisante contre les habitants de l'Inde. Vidyasagar convoqua aussitôt une assemblée de notables chez Radhakanta Deb et fit passer une résolution pour protester contre les propos du juge. Il réunit cinq mille signatures qu'il envoya au *Secretary of State* à Londres. Ce dernier donna l'ordre au Gouverneur Général de notifier un blâme à ce juge méprisant<sup>418</sup>. Bien avant cet incident, lorsque des élèves du *Sanskrit College* allèrent se plaindre auprès des autorités de l'*Education Council* de Vidyasagar, leur directeur, qui les avait renvoyés pour manquement à la discipline, le pandit, convoqué par ses supérieurs, exigea d'être pleinement indépendant dans son établissement, ce qui lui fut accordé<sup>419</sup>. De même, à la suite de la visite du Dr. Ballantyne au *Sanskrit College*, le pandit revendiqua son autonomie en tant que directeur du *College* de Calcutta. Cet orientaliste, directeur du *Sanskrit College* de Bénarès, n'avait jamais qu'un poste égal au sien, écrivit-il. Dût-il en souffrir, il n'admettait pas qu'une naissance britannique fût une qualification supplémentaire qui pouvait lui être opposée. On a déjà relevé ce même trait

---

<sup>417</sup> Buckland, pp. 428-29.

<sup>418</sup> Adhikari S.K. p. 78.

<sup>419</sup> CC.B. p.95.

de caractère lorsque Vidyasagar fut obligé de demander à Cecil Beadon le poste de professeur de sanskrit au *Presidency College* avec le même salaire qu'un Européen.

#### -Honneurs et distinctions venus d'Europe

En 1877, sur l'ordre du Gouverneur Général de l'Inde, Richard Temple, le Lieutenant Gouverneur du Bengale, remit à Vidyasagar un *Certificate of Appreciation* pour son rôle de réformateur. Trois ans plus tard, en 1880, il reçut le titre de *Companion of the Order of the Indian Empire*, CIE, du gouvernement de la reine Victoria. Ce titre lui fut accordé «... *in recognition of his earnestness as leader of the widow-marriage movement and position as leader of the more advanced portion of the Hindu Community.* » (...en reconnaissance de son dévouement, en tant que *leader*, à la cause du mouvement en faveur du mariage des veuves et de sa position en tant que *leader* de la partie la plus avancée de la communauté hindoue) Signé Richard Temple, Lieutenant Gouverneur. On ignore ce que le pandit a pensé de cet honneur qu'il a hésité à accepter mais n'a pas refusé. Il n'a cependant pas assisté à la cérémonie d'investiture du fait de sa mauvaise santé.

En 1883, un sanskritiste allemand écrivit à la Société Orientale d'Allemagne située à Leipzig-Halle, pour proposer les nominations de l'historien Rajendralal Mitra et du Pandit Iswarchandra Vidyasagar comme membres correspondants de cette Société. L'année suivante, Vidyasagar fut élu membre de la *Royal Asiatic Society of Great Britain*. En 1887, une dernière fois, le gouvernement voulut honorer le pandit du titre très respecté de *Mahāmahopādhyāya*. Vidyasagar refusa<sup>420</sup>.

---

<sup>420</sup> Basu S. p. 167, citant *Somprakas* du 4 avril 1887.

## Chapitre 3

### Les écrits de Vidyasagar

Vidyasagar avait très tôt compris l'importance des manuels pour la formation des jeunes enfants comme pour le développement d'une littérature vernaculaire. Il fit sienne la modernité de l'écrit et crut en la dispersion des idées par la presse et l'imprimerie. Si Vidyasagar passa beaucoup de son temps à écrire et à traduire, il en passa beaucoup aussi à lire. Sa bibliothèque était fort riche<sup>421</sup>. Il avait un goût exceptionnel pour l'acquisition de livres qu'il faisait richement relier. Sa collection personnelle comprenait près de quarante mille volumes. Outre les principaux *Purāṇa* et les épopées, elle comptait le *Coran* et la *Bible*, des biographies d'hommes célèbres d'Europe et d'Amérique, un petit nombre d'ouvrages sur la musique, art dont il était fort amateur, des livres sur l'histoire, la géographie, les sciences et les mathématiques. Ses livres sur l'éducation et la pédagogie sont particulièrement nombreux dans la collection, malheureusement incomplète, qui se trouve actuellement, parmi les fonds de la *Baṅgīya Sāhitya Pariṣad* à Calcutta. Ces ouvrages sont annotés dans la marge de la main du pandit, et des mots et des phrases entières, sont soulignés.

Rabindranath Tagore écrivit que les Bengalis sont redevables à Vidyasagar de l'introduction dans la prose bengalie de la virgule et du point virgule, signes de ponctuation facilitant grandement la compréhension. En réalité, de timides efforts avaient été faits par Rammohun Roy pour introduire la virgule dans certains de ses écrits bengalis, mais il n'en est pas moins vrai que Vidyasagar fit de la virgule, du point-virgule, des deux points, du point d'exclamation et du point d'interrogation un usage constant, sinon toujours approprié selon les habitudes occidentales à partir de la deuxième édition de *Vetāla Pacciṣī* et *Bāṅgālār Itihāsa, dviṭīya bhāga*. Le pandit conserva le tiret vertical qui faisait depuis toujours usage de point.

Vidyasagar ne fut ni romancier ni poète, même s'il composa plusieurs poésies sanskrites dans sa jeunesse à la demande d'élèves britanniques du *Fort William College*<sup>422</sup>. Il fut traducteur et adaptateur des œuvres écrites par d'autres, si l'on fait abstraction de ses opuscules au sujet du mariage des veuves et de l'interdiction de la polygamie, sans oublier son autobiographie et une ou deux autres courtes compositions. Il prépara des éditions de plusieurs œuvres classiques de la littérature sanskrite, à partir de manuscrits, et en adapta aussi quelques-unes. Il édita aussi une œuvre bengalie et une autre du hindi. L'acquisition de sa *Sanskrit Press and Depository* fut une aide considérable, à la fois pour ses publications et aussi pour ses finances. Il ne faut pas négliger non plus les commandes amicales de G.T. Marshall au *Fort William College*, d'abord, au *Sanskrit College* ensuite. Le but principal de Vidyasagar fut de combattre l'illétrisme par la rédaction et la publication de manuels en bengali qui manquaient cruellement à l'époque et de mettre ensuite à la portée des jeunes apprenants de sa région des livres éducatifs et capables de susciter l'intérêt des lecteurs récemment

---

<sup>421</sup> Adhikari, S.K. p. 29.

<sup>422</sup> CC.B. pp. 73-75.

scolarisés. Il réalisa cet agenda de façon tout à fait remarquable. Son œuvre la plus connue est son abécédaire en deux très minces volumes, *Varṇaparicaya*, Connaissance des lettres de l'alphabet, que le pandit écrivit et publia en 1855 et dont les Bengalais ont conservé longtemps l'usage et gardent encore le souvenir ému (*infra*).

- Les premiers abécédaires en bengali

La venue des missionnaires dans le domaine de l'enseignement avait suscité un certain intérêt parmi les membres du *Brahmo Samaj*, ainsi que chez quelques pandits, pour la littérature destinée à l'instruction des enfants. Rāmacandra Vidyāvāgīśa, fidèle disciple de Rammohun Roy, avait publié en 1246 B.S. (1839) un manuel, intitulé *Śīsusevadhi*, Trésor pour les enfants, destiné aux élèves de la *pāṭhasālā* attachée au *Hindu College*. L'ami de Vidyasagar, Madanamohana Tarkalaṅkāra, avait, lui aussi, écrit un manuel *Śīsusīkṣā*, Enseignement pour les enfants, dont les deux premières parties parurent en 1849 et la troisième en 1850. L'ouvrage qui anticipait de quatre ans le *Varṇaparicaya* de Vidyasagar était dans le même esprit, mais son auteur possédait un don poétique que son successeur n'avait pas. Deux vers de *Śīsusīkṣā* enchantèrent les enfants par leur musicalité et leur rythme :

*Pākhi sab kare rab, rāti pohāila*

*Kānane kusum kali, sakali phutila.*

(Les oiseaux gazouillent, la nuit a pris fin ; dans les bois, toutes les fleurs se sont épanouies.)

Ces deux manuels qui précédèrent ceux de Vidyasagar n'atteignirent pas, toutefois, le degré de popularité de *Varṇaparicaya* qui resta indétroné dans les écoles jusqu'à la publication de *Sahaja Pāṭha*, Leçons faciles, par Rabindranath Tagore bien des années plus tard.

La liste des écrits du pandit comprend une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels il faut inclure les opuscules destinés à présenter, puis à défendre, ses positions sur le mariage des veuves et la polygamie. Certains sont des réponses fort ironiques, et même acerbes, à ses détracteurs, qui furent publiées de façon anonyme. En 1842, alors qu'il était employé au *Fort William College*, Vidyasagar avait composé un premier ouvrage en bengali, intitulé *Vāsudeva Carita*, Vie de Vāsudeva (Kṛṣṇa), d'après le dixième livre du *Bhāgavata Purāṇa*. Il semble que G. T. Marshall, jugeant le thème de l'ouvrage trop ouvertement religieux pour pouvoir être proposé comme livre de lecture aux élèves du *College*, refusa de le publier. Vidyasagar n'écrivit pas d'autre composition sur un sujet purement religieux. Le biographe Sarkar, dévot vishnouite, qui a vu une copie très abîmée de ce texte, en dit beaucoup de bien, contrairement à Brajendranath Bandyopadhyay qui considère le peu, très abîmé, qu'il en a vu comme une œuvre de jeunesse. Ce texte ne figure pas dans les oeuvres complètes du pandit, ni non plus parmi les ouvrages recensés par Brajendranath qui donne la liste complète des œuvres du pandit<sup>423</sup>. Il les rassemble en trois groupes : 1- œuvres composées et rassemblées, *racita o saṅkalita*. Ce sont les traductions et les compilations ; 2- compositions anonymes ; 3 – éditions de textes.

---

<sup>423</sup> Bandyopādhyāy Brajendranāth *Sāhitya-Sādhaka-Caritamālā*, vol. 2, pp. 112- 118.



### - Editions de textes

En 1847, à la demande de G. T. Marshall, qui dirigeait le *Fort William College*, Vidyasagar prépara, d'après plusieurs manuscrits, une édition de l'œuvre du poète bengali Bhāratacandra Rāya *Annadāmaṅgala*, ouvrage datant de 1752-53.

La même année, Vidyasagar adapta en bengali pour les élèves de ce *College* une œuvre hindi, *Vetāla Paccīśī*. A l'origine, il s'agit d'une œuvre sanskrite, connue sous le titre *Vetālapañcaviṃśatika*. Elle fut traduite en français : ce sont les *Contes du vampire*. Cette publication faite par Vidyasagar fut un succès, et l'ouvrage corrigé et « nettoyé des mots, expressions et passages inconvenants » eut une deuxième édition en 1852. A la dixième édition, en 1876, Vidyasagar annonça dans la préface qu'il y avait ajouté la ponctuation à l'anglaise. Dans cette même préface, il s'employait à réfuter les prétentions du gendre de Madanamohana Tarkālānkāra selon lesquelles son beau-père et un autre pandit, Girīśacandra Vidyāratna, auraient partagé avec lui le mérite de cette composition. En réponse, Vidyasagar publia une lettre de Girīśacandra dans laquelle celui-ci niait que Madanamohana et lui-même eussent fait plus que changer quelques mots au texte déjà achevé<sup>424</sup>.

Il n'est pas dans mon propos d'analyser du point de vue du style les écrits du pandit. Je n'y ferai que des allusions rapides.

En 1853, Vidyasagar édita *Raghuvamśa* de Kālidāsa ainsi que *Kirātārjunīya*, poème composé par Bhāravi. Il fit précéder son édition du *Sarvadarśanasamgraha* de Mādhava, publiée en 1858, d'une préface en anglais dans laquelle il expliquait que cet ouvrage était très utile pour les étudiants du *Sanskrit College* et demandait sa mise au programme. L'auteur, écrivait-il, y donnait un résumé des principales doctrines philosophiques indiennes. Vidyasagar soulignait le peu de manuscrits qui existaient encore et craignait la disparition du texte. Il avait donc demandé à l'*Asiatic Society of Bengal* d'en supporter les frais d'impression, ce qu'elle avait accepté de faire<sup>425</sup>. On peut ajouter que E. B. Cowell, successeur du pandit à la direction du *Sanskrit College*, en fit une traduction anglaise. En 1857, Vidyasagar édita et publia également *Śīsupālavadhā* de Māgha, et, en 1861, *Kumārasambhava*, poème de Kālidāsa, le poète qu'il admirait le plus au monde et dont il édita encore une autre œuvre majeure, *Meghadūta*, en 1869. A ce propos, il écrivit une préface dans laquelle il indiquait qu'il avait collationné plusieurs manuscrits pour préparer son édition. Il avait alors découvert quelques versets qui ne lui avaient pas paru être de Kālidāsa, mais des interpolations. Le professeur Sukumar Sen, linguiste et sanskritiste de l'université de Calcutta, bien plus tard, fit remarquer que ces *śloka* ne figuraient pas, en effet, dans un manuscrit originaire du Cachemire qu'il avait pu examiner. Vidyasagar avait donc vu juste<sup>426</sup>. En 1862, le pandit prépara une édition de *Kādambarī* de Bāṇa. Un an après celle de *Meghadūta* et, à la demande de la toute nouvelle université de Calcutta, il prépara une édition d'*Uttararāmacarita* de Bhavabhūti. Il signalait qu'une traduction anglaise était basée sur son édition. Bien des années plus tard, en 1883, il prépara une dernière édition, celle de *Harśacarita* de Bāṇa. Il précisait qu'il avait obtenu du Cachemire des copies manuscrites. Il n'était cependant pas très satisfait du résultat et voulait arrêter la publication, mais on ne le lui permit pas. E. B. Cowell et F. W. Thomas ont fait la première traduction de cette œuvre en anglais.

---

<sup>424</sup> V.R. vol. 1, pp. 49-126.

<sup>425</sup> IM p. 508.

<sup>426</sup> Sen Sukumār *Vicitra Nibandha*, p. 233, cité par IM p. 509.

- Rédaction de grammaires sanskrites et adaptations d'œuvres de la littérature sanskrite

Vidyasagar ne se contenta pas de ces éditions de textes, il voulut aussi faire connaître les chefs d'œuvre de la littérature sanskrite au public bengali qui ignorait le sanskrit. Mais, auparavant, en 1853, il écrivit et publia une courte histoire de la langue et de la littérature sanskrites intitulée *Samskṛtabhāṣā o Samskṛtasāhityasāstraviṣayaka Prastāva*, Les règles de la langue et de la littérature sanskrites<sup>427</sup>. Dans sa courte préface à la réimpression de 1857, il faisait allusion à la première fois où il avait lu cet essai en public lors d'une réunion de la *Bethune Society* à Calcutta. Ce fut à la demande pressante du Dr. Mouat, qu'il imprima ces pages. Il était conscient de la brièveté de son texte, mais il avait été limité par la durée de la séance à la *Bethune Society* : une heure seulement. Il pensait toutefois que cet essai, bien que court et insuffisant, pourrait, malgré tout, être utile aux étudiants du *Sanskrit College*. Il commençait par une présentation de la langue sanskrite avec ses déclinaisons, ses racines verbales, etc. Il n'oubliait pas de chanter la gloire de cet idiome si riche et si parfait. Il expliquait ce que sont le *samāsa* et le *sandhi*. Il donnait des exemples de *śloka*, de prose et de poésie, précisait les différents types de *kāvya* et citait les œuvres majeures relevant de chaque genre. Il mentionnait le nom de Max Muller qui avait fait la louange du sanskrit. Il regrettait que les Bengalis éduqués négligent, à présent, son étude. En effet, seule, la connaissance du sanskrit permettrait l'enrichissement des langues modernes de l'Inde. L'histoire ancienne de ce pays n'était pas non plus accessible sans la maîtrise de cette langue dont la littérature procurait aussi tant de plaisir. Selon le professeur Sukumar Sen, Vidyasagar a écrit là le premier essai en bengali qui traite de l'histoire de la littérature indienne.

Ses travaux sur la grammaire du sanskrit avaient surtout une visée pédagogique. Pendant ses études au *Sanskrit College*, il avait trouvé trop longues les années passées à étudier la langue au moyen de la grammaire *Mugdhabodha*. En 1851, il composa en bengali une introduction à la grammaire sanskrite intitulée *Samskṛta Vyākaraṇer Upakramaṇikā*, destinée aux très jeunes apprenants<sup>428</sup>. Dans la préface, il critiquait le *Dhātu Pāṭha* et l'*Amarakośa* dont l'enseignement était oral et qu'il était d'usage d'apprendre par cœur. Il précisait qu'une fois son introduction étudiée, les élèves pourraient travailler à l'aide des grammaires écrites en sanskrit, la *Siddhāntakaumudī*, par exemple. Vidyasagar avait rédigé son introduction à la grammaire sanskrite pour enseigner la langue à son jeune ami Rajkrishna Bandyopadhyay, âgé alors d'une quinzaine d'années, qui avait commencé ses études au *Hindu College* et avait ensuite souhaité apprendre la langue classique de sa culture. Les progrès de l'élève furent très rapides. Plus tard, ce Rajkrishna devint professeur de sanskrit au *Presidency College* (ex-*Hindu College*). En 1884, Rajkrishna traduisit en anglais ce même texte de Vidyasagar et lui donna le titre d'*Introduction to Sanskrit Grammar*, avec des ajouts et quelques modifications<sup>429</sup>.

La malveillance et la jalousie poussèrent les ennemis du pandit à critiquer vigoureusement son *Upakramaṇikā*, comme s'il s'agissait d'une grammaire complète de la langue. Très vite, pour les détromper, Vidyasagar composa une grammaire sanskrite, *Vyākaraṇa Kaumudī* en quatre parties. Les deux premières furent publiées en 1853, la troisième en 1854 et la quatrième en 1862 seulement. Dans cette dernière partie, il

---

<sup>427</sup> V.R. vol. 1, pp. 317-352.

<sup>428</sup> *Ibid.* vol. 1, pp. 271-316.

<sup>429</sup> IM p. 512.

inclut les règles grammaticales sous la forme de *sūtra* à la demande des élèves qui trouvaient les vers plus facile à retenir que la prose. Il y reprit de nombreux *sūtra* de Pānini<sup>430</sup>. Cette grammaire ne figure pas dans l'édition des œuvres complètes, publiée par Sāhityam en 1413 B.S. (2006), qui est celle utilisée ici. Nombreux sont les linguistes et les sanskritistes bengalis qui considèrent que ces travaux donnent droit au pandit à leur reconnaissance.

Vidyasagar voulut aussi faire connaître de grands textes de la littérature sanskrite aux locuteurs de bengali. Ce ne sont pas des traductions mais des adaptations : par exemple, il ne conserve pas la forme théâtrale des œuvres dramatiques, mais transforme les actes en chapitres. En 1854, il publia en prose narrative *Abhijñānaśakuntalā* de Kālidāsa sous le titre de *Śakuntalā*<sup>431</sup>. Cette pièce de théâtre est, selon lui, la plus belle œuvre de toute la littérature sanskrite, et même le plus beau drame du monde. Il ne permettait même pas qu'on comparât Kālidāsa à Shakespeare qu'il admirait pourtant. Il divisa le texte en sept chapitres, *pariccheda*, et élimina autant que possible le surnaturel, comme il le précise ! Il fit une recherche de manuscrits dans laquelle il fut aidé par Harischandra, célèbre homme de lettres de langue hindi qui résidait à Bénarès. Il se dit conscient de la pauvreté de sa langue par rapport à la splendeur du sanskrit de Kālidāsa.

Tôt dans sa carrière, en 1849, Vidyasagar avait publié en plusieurs livraisons, dans le périodique *Tattvabodhinī Patrikā*, la traduction du début du *Mahābhārata: l'Upakramaṇikā*<sup>432</sup>. Le livre parut en 1860 seulement. Apprenant que Kaliprasanna Sinha avait commencé une traduction complète de l'épopée, avec une équipe de pandits, il n'alla pas plus loin dans son travail personnel mais apporta son aide au jeune traducteur qui lui exprima sa gratitude.

En 1860, Vidyasagar fit paraître *Sītār Vanavāsa, Exil de Sītā dans la forêt*, à partir de la pièce de théâtre de Bhavabhūti *Uttararāmacarita* pour les deux premiers chapitres et de la fin du *Rāmāyaṇa* pour les autres<sup>433</sup>. Le pandit précisa qu'il n'avait pas écrit ce livre pour servir de manuels aux enfants des écoles, mais qu'il le destinait plutôt aux femmes qui avaient appris à lire. Cette œuvre rencontra un très vif succès pour la beauté et la douceur de la langue, même si les détracteurs ne manquèrent pas, dont Bankim Chandra Chatterji qui la qualifia ironiquement de « laxatif de pleurs ». Rāmagati Nyāyaratna eut un jugement plus positif sur ce texte, tout en ne cachant pas la sentimentalité de l'ouvrage. Il écrivit : « Il n'y a probablement pas une seule page qui, à la lecture, ne changerait en eau un cœur de pierre. »<sup>434</sup>

Le pandit compila aussi des morceaux choisis de la littérature sanskrite qu'il rassembla dans des recueils destinés aux élèves du *Sanskrit Collège*. Le premier fut *Ṛjupāṭha*, Lectures faciles, en trois parties graduées selon une difficulté croissante. La première partie, publiée en 1851, contenait des extraits du *Pañcatantra* et du *Mahābhārata*. Il n'hésitait pas à éditer les passages en supprimant les longs composés, *samāsa*, et les allusions érotiques s'il s'en trouvait. L'année suivante, la seconde partie, réunit des extraits empruntés à l'*Ayodhyākāṇḍa* du *Rāmāyaṇa*, et la troisième à

---

<sup>430</sup> *Ibid.* p. 516.

<sup>431</sup> *V.R.* vol. 1, pp. 353-394.

<sup>432</sup> *Ibid.* vol. 1, pp. 619-718.

<sup>433</sup> *V.R.* vol. 2, pp. 719-764.

<sup>434</sup> Rāmagati Nyāyaratna *Bāṅgālā bhāṣā o Bāṅgālāsāhitya viṣayaka Prastāva, dvitīya bhāga*, p. 198.

l'*Hitopādeśa*, au *Viṣṇupurāṇa*, au *Mahābhārata* et au *Ṛtusamhāra*. Il s'était réservé le droit de couper et de modifier<sup>435</sup>.

En 1890, sous le titre de *Ślokamañjarī*, Jeunes pousses de versets, parut encore un recueil de deux cent treize *śloka* sanskrits dits *udbhata śloka*, Versets d'auteurs inconnus, ce sont des *śloka* qui, selon le pandit, n'avaient pas été rassemblés auparavant. Vidyasagar racontait qu'au *Sanskrit College*, le professeur Gaṅgādhara Tarkavāgīśa, avait l'habitude de faire apprendre aux élèves un *śloka* de ce type, chaque jour. Vidyasagar les avait notés, et il les publia, accompagnés d'un commentaire, comme il l'explique dans sa préface.

#### - Manuels pour les enfants adaptés de l'anglais

Il faut à présent en venir aux textes préparés par le pandit pour les enfants et les adolescents, non plus à partir du sanskrit, mais de livres anglais d'auteurs identifiés. Ce sont des œuvres dont la visée est purement pédagogique. Vidyasagar souhaitait instruire et aussi faire connaître d'autres pays et d'autres moeurs ; il voulait surtout donner aux enfants des exemples de comportement à imiter. C'est pourquoi il a adapté des vies d'hommes illustres, surtout des scientifiques.

Sa première traduction de l'anglais fut celle de la seconde partie de *History of Bengal*, écrite par le missionnaire baptiste J. C. Marshman en 1848. Vidyasagar la publia sous le titre de *Bāṅgālār Itihāsa, dvitīya bhāga*. La partie en question était comprise entre « la montée sur le trône du « très mauvais Nabāb Sirājuddaulā jusqu'à la fin du gouvernement de l'inoubliable Lord William Bentinck. »<sup>436</sup> Marshman s'étant employé à faire l'apologie de la conquête anglaise, il est donc aujourd'hui reproché à Vidyasagar d'avoir pris le parti des Britanniques et d'avoir fait sien leur jugement très négatif sur le Nabāb, ce qui permettait, par opposition, de faire un portrait très louangeux du Gouverneur Général. Dans sa traduction, Vidyasagar précise qu'il a amendé le texte anglais en supprimant des passages et en ajoutant d'autres développements. Toutefois, il n'en a pas vraiment modifié l'esprit. G. T. Marshal fit une version anglaise de la traduction bengalie de l'ouvrage anglais de Marshman et il la publia en 1850 avec notes et observations ! Il lui donna le titre de *A Guide to India*. Cette traduction d'une traduction surprend<sup>437</sup>.

En 1849, Vidyasagar traduisit aussi un ensemble de courtes biographies empruntées à l'ouvrage de Robert et William Chambers *Exemplary and Instructive Biography*<sup>438</sup>. Il lui donna le titre de *Jīvanacarita*. Ces histoires de vies exemplaires sont surtout celles de scientifiques, tels que Copernic, Galilée, Newton, Herschel et Linné. S'y ajoute une courte biographie de William Jones, le seul orientaliste à figurer. Deux personnages restent mystérieux : Thomas Jenkins, fils d'un roi africain, et un Français, Valentin Duval, qui naquit en 1695 en Champagne. Cet orphelin pauvre, d'abord simple berger, devint bibliothécaire du duc de Lorraine qu'il accompagna en Toscane. Il resta toujours très simple dans ses vêtements et ses manières. Il mourut en 1774. Les noms propres, donnés uniquement en transcription bengalie, sont difficiles à reconnaître.

---

<sup>435</sup> IM p. 513. Les œuvres complètes, publiées par Sāhityam, ne comportent pas ce titre.

<sup>436</sup> V.R., vol. 1, pp. 127-190.

<sup>437</sup> IM p. 519.

<sup>438</sup> V.R., vol. 1, pp. 191-236.

Vidyasagar soulignait que la différence de syntaxe dans les deux langues, l'anglaise et la bengalie, l'avait obligé à s'éloigner de l'original. Ces vies donnent des exemples de persévérance dans l'étude et aussi de lutte contre l'adversité, écrivait-il dans la préface de la première édition<sup>439</sup>. Il eut la très bonne idée d'ajouter une liste de soixante-quatorze noms appartenant au vocabulaire scientifique qu'il avait utilisés en traduisant de l'anglais en bengali. Il les accompagnait de courtes explications. Un de ses biographes, Biharilal Sarkar, lui reprocha de n'avoir pas écrit directement en bengali des vies exemplaires de Bengalis, sinon d'Indiens.

*Bodhodaya*, Eveil de l'intelligence, fut publié en 1851. Il s'agit d'explications de notions scientifiques, basées sur *Rudiments of Knowledge* des mêmes frères Chambers<sup>440</sup>. Cette fois encore, le livre était destiné aux écoliers et aux écolières. Il a trouvé utile d'expliquer des phénomènes, tels que la matière, les cinq sens, le langage, le temps, les nombres, les couleurs, les métaux, l'eau, les végétaux, etc. Ce sont des notices assez courtes et écrites très simplement. Cette fois encore, il a ajouté la signification des mots employés, difficiles à comprendre pour des écoliers, à la fin de l'ouvrage. Ce livre eut au moins quatre-vingt-seize éditions ! Une courte préface en fait foi. Vidyasagar y remerciait le rédacteur d'un périodique qui lui avait fait remarquer une erreur. Ce fut à l'occasion de la première édition de ce livre que Vijaykrishna Gosvami lui reprocha d'avoir écrit sur tout, sauf sur *Īśvara*, Dieu. Vidyasagar promit de pallier cette absence lors d'une nouvelle impression. Il le fit et écrivit, en effet, après un premier paragraphe intitulé *Padārtha*, Matière, un second qu'il appela *Īśvara (supra)*. Indramitra donne une version légèrement différente du même paragraphe : « Dieu a créé tout ce qui existe : les êtres conscients et inconscients, les plantes. C'est pourquoi Il est appelé le Créateur. Dieu est sans forme, Il est Conscience. Personne ne Le voit mais Il est présent partout et toujours. Il voit tout ce que nous faisons, Il sait tout ce que nous pensons. Il est suprêmement compatissant. Il nourrit et protège tous les êtres. »<sup>441</sup>

En 1856, à la demande du directeur de l'Instruction publique, Gordon Young, Vidyasagar publia, à partir de l'anglais du Révérend James, une traduction d'un choix de soixante-huit fables d'Esopé, intitulée *Kathāmālā*, Guirlande de récits. Il avait pensé que ces fables n'étaient pas toutes susceptibles de présenter le même intérêt pour les lecteurs bengalis. Dans la préface à la première édition, le traducteur loua leur charme et leur enseignement moral. A la trente-sixième édition, en 1883, il ajouta six autres fables<sup>442</sup>. La même année, 1856, il rédigea un autre recueil de vies exemplaires, intitulé *Caritāvalī*, pour inciter les enfants à étudier avec ardeur<sup>443</sup>. Dans sa très courte préface, le pandit admettait qu'il n'avait eu ni le loisir ni la santé de donner tous ses soins à ce travail. La première biographie est celle du même Duval, le Français déjà présent dans *Jīvanacarita*. On retrouve aussi celle de Jenkins ! Cette fois, son ami Anandakrishna Bose le pria d'écrire des vies d'hommes illustres indiens, et non plus seulement étrangers, qui feraient aimer l'étude. Vidyasagar le lui promit. Anandakrishna lui apporta quelques ouvrages destinés à l'aider dans ce travail. Malheureusement, le projet n'aboutit pas. Chandicharan écrit que le pandit avait l'intention d'écrire la vie du riche Motilāl Śīl, né pauvre et de basse caste, et celle du grand-père de Rabindranath, Dvārakānātha Ṭhākura (Tagore), remarquable entrepreneur et grand propriétaire terrien.

---

<sup>439</sup> *Ibid.*

<sup>440</sup> *Ibid.* pp. 237-270.

<sup>441</sup> IM p. 521.

<sup>442</sup> *V.R.* vol.1, pp. 545-582.

<sup>443</sup> *Ibid.* pp. 583-618.

*Ākhyānamañjarī*, Jeunes pousses de récits, est un recueil de textes courts qui fut publié en plusieurs fois. La première partie date de 1863, la seconde de 1868 et une dernière de 1888<sup>444</sup>. L'ouvrage est destiné aux écoliers, et les histoires se passent dans divers pays européens: Angleterre, Ecosse, Ireland, Grèce, Russie, Portugal, Italie, Etats-Unis, France, Allemagne et même en Amérique latine. Plusieurs ont lieu à Paris ! Le but de l'auteur est d'abord moral. Les histoires de la dernière partie se passent aussi dans les pays arabes, en Macédoine, en Perse, en Turquie et. Il est impossible de connaître leurs sources précises. Vidyasagar mentionne seulement que ces récits sont empruntés à plusieurs livres anglais. La variété des lieux et des sujets est étonnante. Même si le pandit y avait toujours pour but de donner une leçon de morale, il ouvrait néanmoins l'esprit des écoliers bengalis sur le monde, autre preuve de sa modernité.

Pour divertir ceux qui ne savaient pas l'anglais, comme il le dit lui-même dans sa préface, Vidyasagar traduisit, sous une forme narrative, *Comedy of Errors* de Shakespeare et l'intitula *Bhrāntivilāsa*, traduction exacte de l'anglais. Conscient, dit-il, que les lecteurs bengalis n'aiment pas les noms propres anglais, il « indianisa » les lieux et les noms des personnages<sup>445</sup>. Si Bhudev Mukhopadhyay, dans un long article, le félicita pour son style pur et polissé, « un modèle de bengali », il n'apprécia pas le choix de la pièce que Vidyasagar avait choisi d'adapter et le dit avec ironie : « Il était habilité à célébrer un *aśvamedha yajña*, un sacrifice du cheval, mais, pour notre malchance, il s'est satisfait d'un rituel à *Ghetu* (divinité locale). »<sup>446</sup> A son avis, *Comedy of Errors* était la plus mauvaise pièce du grand Shakespeare.

#### - Publication de *Varṇaparicaya* (La connaissance des lettres)

En avril 1855, Vidyasagar donna aux enfants bengalis son cadeau le plus précieux, grâce auquel plusieurs générations apprirent à lire, certains disent pendant plus d'un siècle. Il s'agit de l'abécédaire en deux parties intitulé *Varṇaparicaya*. La deuxième partie parut en juin de la même année 1855<sup>447</sup>. Dans la première partie, le pandit présente les lettres : voyelles et consonnes. Il réserve les lettres jointes, *yuktākṣara*, pour la seconde partie. Dans sa courte préface, il explique les choix qu'il a opérés selon la structure de la langue bengalie, et non celle du sanskrit. A partir de la quatorzième leçon, il donne à lire de petits textes en prose. C'est à la dix-neuvième leçon que commence l'histoire de Gopāl, le petit garçon sage et, à la vingtième et avant-dernière, celle de Rākhāl, son opposé, turbulent, désobéissant et mauvais élève. A la dernière, il introduit les chiffres. A la soixantième édition, en 1876, il annonce qu'il a fait quelques modifications qu'il ne précise pas. Il y eut cent cinquante-deux éditions de la première partie et cent quarante de la seconde. Les textes de la seconde partie sont un peu plus longs et parfaitement moralisateurs. Le pandit dut faire face aux critiques sévères de certains missionnaires à propos de l'absence de Dieu et de la vie future dans ses manuels destinés aux enfants, déjà dans *Bodhodaya*, mais plus encore dans *Varṇaparicaya*. L'un d'eux condamna sa « low miserable morality », expression qu'il corrigea ensuite en « atheistic morality. »<sup>448</sup> Pour ce qui est du style, il faut bien reconnaître que la fantaisie et la poésie en sont absentes. Rabindranath Tagore, au début, de ses Souvenirs, *Jīvanasmṛti*, écrivit que deux

<sup>444</sup> V.R. vol. 2, pp. 765-888.

<sup>445</sup> *Ibid.* vol. 2, pp. 901-948.

<sup>446</sup> *Eḍukeśan Gejeṭ*, 31 *vaiśākh* 1277 BS. (1870) ; Basu S. p. 137.

<sup>447</sup> V.R. vol.1, pp. 519-544.

<sup>448</sup> Basu Svapan, p. 123-130.

petites phrases chantaient toujours dans son esprit, des années après les avoir entendues à l'école. La rime l'enchantait : « *Jal paḍe pātā naḍe* », ce qui signifie littéralement : l'eau tombe, les feuilles bougent. Ce fut, écrit-il, l'apparition de la Poésie dans sa vie<sup>449</sup>. On a longtemps pensé que cette courte phrase rimée appartenait au *Varṇaparicaya* de Vidyasagar, mais ce n'est pas le cas. Dans la première partie, on peut cependant lire : « *Jal paḍe, megh ḍāke, hāt nāḍe, khelā kare* » et aussi : « *Kāk ḍākiteche Pākhī uḍiteche Pātā naḍiteche* » Si la rime s'y retrouve bien, la musique n'est pas du tout la même. La magie de *Jal paḍe pātā naḍe* n'est pas non plus due à Madanamohana Tarkālaṅkāra dans son *Śisūsīkṣā*. On peut y lire, cependant : « *Jal paḍe, chāti dhare* » qui signifie : l'eau tombe, on tient un parapluie. Il est probable que Rabindranath a, lui-même, modifié dans son souvenir le *Jal paḍe, megh ḍāke*, l'eau tombe, les nuages grondent, écrit par Vidyasagar.

Dans son essai sur Vidyasagar, Tagore nota avec une dose d'humour que le pandit enfant ressemblait bien davantage à Rākhāl, l'enfant turbulent, qu'à Gopāl, le petit garçon sage. Au Bengale, il ne manquait pas de Subodh, d'enfant consciencieux, écrivit-il. Dans ce pays faible, il faudrait davantage de Rākhāl, comme l'était Vidyasagar qui a raconté son histoire. Tagore poursuivait : « Les garçons sages réussissent aux examens, obtiennent un bon emploi et reçoivent une grosse dot à leur mariage, cela ne fait aucun doute, mais leurs compatriotes peuvent espérer beaucoup des garçons sots, désobéissants et turbulents... cependant, il y a un point sur lequel le biographe de Rākhāl ne lui ressemblait pas. Sur le chemin de l'école, Rākhāl s'amuse et il arrive volontairement le dernier en classe. Mais le petit garçon Īsvaracandra n'a jamais négligé ses études. Il allait étudier avec la même farouche détermination qui le poussait à faire l'opposé de ce que lui ordonnait, ou lui interdisait, son père. Il demeurait toujours aussi fermement résolu face aux obstacles qu'il rencontrait. »<sup>450</sup>

#### - Travaux divers

Beaucoup plus novateur que même ses admirateurs ne le disent, Vidyasagar s'intéressa vivement à l'enrichissement du vocabulaire bengali dans le domaine scientifique. En 1860, un enseignant anglais du *Medical College* le pria de lui faire connaître en quoi consistait l'enseignement de la médecine ayurvédique dans les écoles sanskrites traditionnelles, les *ṭol*. Le pandit fit une liste des matières traitées et, à la fin, il introduisit la question du vocabulaire médical sous l'intitulé : *Paribhāṣā : cikitsāvijñāner prayuktigata śabdagulir viśeṣa ālocanā*, Vocabulaire technique : discussion à propos du vocabulaire de la médecine. Quelques années auparavant, il avait écrit au directeur de l'instruction publique, H. Woodrow, pour lui demander l'aide de son service afin d'uniformiser la terminologie scientifique dans tous les manuels scolaires bengalis<sup>451</sup>.

En 1864, Vidyasagar, toujours soucieux d'enrichir sa langue, publia le tout début d'un dictionnaire bengali unilingue intitulé *Śabdamañjarī*, Jeunes pousses de mots<sup>452</sup>. Malheureusement, il n'alla pas au-delà de *ad-* (*adyāpī*), et le dictionnaire ne comprend

<sup>449</sup> *Ravindra Racanāvalī*, vol. 10, p. 7.

<sup>450</sup> *Ravindra Racanāvalī* vol. 11, p. 339.

<sup>451</sup> Ghosa Anila « *Cikitsāvijñāne Vidyāsāgarer Bhūmikā* », pp. 262-267 dans *Korak*.

<sup>452</sup> *V.R.* vol. 2, pp. 889-900.

que deux cent trente-deux entrées<sup>453</sup>. Dans le second volume de ses œuvres complètes se trouve aussi, sous le titre *Śabda-Saṃgraha*, Recueil de mots, une liste de termes bengalis réunis selon leur première lettre et dans l'ordre de l'alphabet : *a, ā, i, u, e, o, k, kh, g, gh, etc.*, jusqu'à *ha*. On remarque que toutes les voyelles n'y sont pas. Il y manque aussi des consonnes. Le pandit, sans doute, dut faire un choix et a préféré rejeter les lettres qui étaient rares en bengali à l'initiale. Etrangement pour le *ś* palatal il n'a pris qu'un seul mot *śaśabyasta*, expression plutôt familière qui signifie à peu près *très pressé, agité*<sup>454</sup>. Ce recueil n'est accompagné d'aucune préface ni date de publication. D'autre part, les mots retenus dans ce *Śabda-Saṃgraha* ne correspondent pas à ceux relevés dans son début de dictionnaire. On compte soixante-huit entrées pour la voyelle *a* dans le premier et près de trois cents dans le second. *Śabdamañjarī* se trouve bien dans la liste des publications du pandit dressée par Brajendranath Bandyopadhyay, tandis que *Śabda-Saṃgraha* n'y figure pas.

La même année 1864, il écrivit la courte lamentation en prose sur la mort de la fillette, âgée de trois ans, de son ami Rajkrishna Bandyopadhyay. Intitulée *Prabhāvatīsambhāṣaṇa*, Conversation avec Prabhāvatī, ce texte fut publié, après la mort du pandit, dans la revue *Sāhitya* que dirigeait Sureshchandra Samajpati, son petit-fils<sup>455</sup>. On y trouve l'expression d'une profonde sensibilité

Parmi ses écrits, un des plus attachants et, de loin, le plus personnel, est sa courte autobiographie, *Vidyāsāgara carita (svaracita)*, qui parut à titre posthume en septembre 1891, publiée par son fils. On avait pu auparavant en lire quelques pages dans la revue *Sāhitya*. Cette autobiographie est très précieuse pour la connaissance de l'homme. En *agrahāyaṇa*, novembre-décembre, de la même année, Rabindranath Tagore en écrivit un compte-rendu fort élogieux qui parut dans la revue *Sādhanā* qu'il éditait à l'époque. Il en louait la simplicité du style, dépourvu de tout effet rhétorique. Il regrettait que l'auteur n'ait pas pu mener l'ouvrage jusqu'au bout. Cette autobiographie, poursuivait-il, eût été un modèle du genre car elle était dépourvue de l'excès de pathos habituel aux écrits des Bengalis. L'amour pour les femmes démunies et privées de moyen de défense s'y exprimait avec retenue, sans abus d'émotion et sans effort pour les diviniser<sup>456</sup>.

#### - Jugements contemporains sur Vidyasagar prosateur

Les jugements des contemporains sur l'œuvre de prosateur de Vidyasagar furent variés. Dans ses premières traductions du sanskrit, on reprocha d'abord à Vidyasagar de n'avoir pas éliminé toutes les allusions érotiques. La morale victorienne de l'époque s'opposait à toute allusion qualifiée d'indécente, par exemple l'emploi du mot *stana*, sein, fut considéré outrageux. Le pandit le remplaça dans une édition suivante par *bakṣa*, poitrine. Les reproches allèrent aussi à la lourdeur de son style, riche en mots empruntés directement au sanskrit, les mots *tatsama*. Toutefois, des écrivains eurent des jugements plus réfléchis et plus positifs. L'auteur dramatique, Dīnabandhu Mitra, dédiant un recueil de poèmes à Vidyasagar, écrivit : « Vous êtes le père de la langue bengalie d'aujourd'hui; la langue bengalie est votre fille. »<sup>457</sup> L'ancien élève du *Sanskrit*

<sup>453</sup> *Ibid.*

<sup>454</sup> *Ibid.* pp. 1309-1326.

<sup>455</sup> *Ibid.* pp. 1303-1308.

<sup>456</sup> IM p. 553.

<sup>457</sup> *Ibid.* p. 540.



*College*, Rāmagati Nyāyaratna, dans son ouvrage sur la langue et la littérature bengalies, *Bāṅgālā Bhāṣā o Bāṅgālā Sāhityaviṣayakaprastāva*, publié en 1872, exprima un jugement positif sur l'œuvre du pandit dans le domaine littéraire : « Certains disent que Vidyāsāgara n'a pas de rival pour ce qui est de la perfection de la composition bengalie, mais qu'il n'a ni créativité ni originalité – cela signifie qu'il est incapable d'écrire une œuvre autre qu'une traduction. Tous les livres de Vidyāsāgara que l'on a cités sont, pour la plupart, des traductions, il y a peu d'œuvres originales, ce jugement n'est donc pas dénué de fondement. Mais il faut penser qu'au moment où parurent ses œuvres, pour le bengali c'était presque, la première apparition de la lumière dans les ténèbres. A un moment pareil, dans toutes les langues, il y a davantage de traductions que d'ouvrages originaux, c'est une règle habituelle. Vidyāsāgara n'a pas pu échapper à cette règle – par conséquent il a dû faire davantage de traductions que d'œuvres personnelles. Mais il a écrit *Upakramaṇikā* et *Kaumudī*, deux livres à propos du remariage des veuves, *Samskṛtabhāṣā o Samskṛtasāhityaviṣayakaprastāva*, *Sītār Vanavāsa* et les livres sur la polygamie, il est donc extrêmement malvenu de dire qu'il n'a pas la force d'écrire des œuvres originales. »<sup>458</sup>

Dans le même esprit, Rajnarayan Bose, ami de longue date de Vidyasagar, écrit : « Beaucoup disent que Vidyāsāgar n'avait pas de créativité et que tous ses livres étaient des traductions, mais ceux qui ont lu son *Samskṛta Sāhityaviṣayaka prastāva* et ses ouvrages sur le remariages des veuves ne peuvent pas dire qu'il n'avait pas une imagination extraordinaire... Dans une large mesure, il a construit la langue bengalie et l'a purifiée. La langue bengalie a une immense dette envers lui. »<sup>459</sup>

Dans une première évaluation, le grand romancier et essayiste, Bankim Chandra Chatterji, n'a pas été plus tendre avec les écrits du pandit qu'avec ses réformes sociales, malgré les compliments qu'il lui décerne au début d'un article qui parut en anglais : « Ses efforts pour la cause des veuves hindoues, le noble courage avec lequel, lui, un pandit et un professeur, a, le premier, défendu leur cause, la recherche patiente et l'énergie infatigable avec laquelle il voulut la défendre, sa grande générosité et ses travaux pour la cause de l'éducation vernaculaire, tout cela se combine pour le placer au premier rang des bienfaiteurs de son pays. Ses droits au respect et à la gratitude de ses compatriotes sont nombreux et grands, mais un haut degré d'excellence littéraire ne figure certainement pas parmi eux. Il jouit d'une grande réputation littéraire; il en va de même d' Iswar Chandra Gupta ; mais ces deux réputations ne sont pas méritées, et celle de Vidyasagar l'est à peine moins que celle de Gupta. Si des traductions réussies d'autres langues donnent droit à prétendre à un rang élevé en tant qu'auteur, nous l'admettons dans le cas de Vidyasagar; et si la compilation de très bons manuels pour les petits enfants peut donner du poids à sa revendication, sa revendication a de la force. Mais nous nions que la traduction, ou bien la composition de manuels, puissent témoigner d'un génie de grande envergure; et, à part traduire et écrire des manuels, Vidyasagar n'a rien fait. »<sup>460</sup> Cet article fut publié anonymement en 1871.

Nous savons aussi ce que Bankim pensait du talent d'écrivain du pandit indirectement par une lettre du 23 avril 1874, adressée à *l'Édukesan Gejeṭ* par un lecteur des environs de Calcutta. L'auteur de la lettre reprochait, sans le nommer, à Bankim

<sup>458</sup> Rāmagati Nyāyaratna *Bāṅgālā Bhāṣā o Bāṅgālā Sāhityaviṣayakaprastāva*, pp. 205-06.

<sup>459</sup> Basu Rājanārāyaṇa, *Bāṅgālā Bhāṣā o Sāhitya Viṣayaka Vakṛtā*, Calcutta, 1878, p. 26, repris dans IM p. 517.

<sup>460</sup> 'Bengali Literature', *The Calcutta Review*, April 1871 ; *Korak*, 2009, p. 138-39.

Chandra d'avoir critiqué Vidyasagar en disant qu'il n'était rien d'autre qu'un traducteur. C'est faux, protestait le correspondant. Il a adapté et mis beaucoup du sien dans les textes qu'il a traduits du sanskrit et de l'anglais. Dans ses ouvrages en faveur du remariage des veuves et dans ceux qui plaidaient pour l'interdiction de la polygamie, le pandit a fait preuve d'une grande indépendance d'esprit. Vidyasagar est un bienfaiteur du Bengale auquel il a donné sa langue qu'il a nourrie. S'il n'avait rien écrit d'autre que son abécédaire, *Varṇa Paricaya*, il mériterait la vénération des Bengalis. Grâce aux adaptations, qu'il en fit, *Uttararāmacarita* et *Śakuntalā* sont accessibles à ceux qui ne lisent pas facilement le sanskrit<sup>461</sup>.

Dans le domaine purement littéraire, Bankim ne reconnaissait donc à Vidyasagar aucune imagination créatrice. Mais, ce qui est beaucoup plus injuste, il ne lui attribuait non plus aucune qualité stylistique en tant que prosateur. Dans l'article en anglais de 1871, déjà cité et publié sous couvert d'anonymat, le style de Vidyasagar était, selon lui, caractérisé par : « la pureté quelque peu pédantique »<sup>462</sup> Il est évident que les adaptations des classiques sanskrits que faisait Vidyasagar, lui qui était un pandit, le disposaient à l'emploi d'un vocabulaire *tatsama* particulièrement fourni. En 1872, dans *Bangadarshan* dont il était le fondateur et le rédacteur en chef, Bankim écrivit une critique de la pièce *Uttararāmacarita* de Bhavabhūti et de l'adaptation que Vidyasagar en avait faite. Il y faisait preuve d'une grande sévérité à l'égard du dramaturge sanskrit et n'hésitait pas à contredire le jugement que le pandit portait sur l'ensemble des auteurs dramatiques sanskrits. Lorsqu'il reprit cet article dans ses *Vividha Prabandha* en 1887, Bankim supprima les passages les plus désagréables<sup>463</sup>. L'essai que le romancier écrivit sous le titre *Bahuvivāha*, en 1873, critiquait aussi la façon dont Vidyasagar s'y était pris pour tenter d'obtenir du gouvernement une loi interdisant la polygamie (*supra*). Il n'est pas possible de croire, après ces jugements négatifs, qu'il n'y avait pas chez le romancier une certaine animosité à l'égard du grand homme qui avait tant besoin de soutien de la part des intellectuels de son pays. Le professeur Amitrasudan Bhattacharya, dans un article récent, fait remarquer qu'après les années 1870, et ses ouvrages contre la polygamie et ceux qui la défendaient au nom des *śāstra*, Vidyasagar n'a presque plus rien publié alors qu'il lui restait encore dix-huit années à vivre, déçu, solitaire et profondément malheureux. Bhattacharya pense que les positions prises par le plus grand écrivain bengali, avant Rabindranath Tagore, n'ont pas été étrangères à cet état d'esprit<sup>464</sup>. Il faut souligner selon d'autres spécialistes, que la scène littéraire, à l'époque, était divisée entre les écrivains, comme Vidyasagar, qui étaient, au départ, des connaisseurs de sanskrit et ceux, plus jeunes, qui avaient reçu une éducation essentiellement anglaise. Vidyasagar était jaloux du fait de sa notoriété. Il l'était aussi à cause du titre de bienfaiteur du Bengale que ses compatriotes bengalis lui reconnaissaient en tant que philanthrope et rédacteur à succès de manuels et de traductions, d'autant plus facilement qu'ils étaient plus que réticents à l'égard de ses réformes sociales. Bankim Chandra Chatterji était à la tête de ceux qui appelaient à une littérature différente et à un autre style, détaché du sanskrit<sup>465</sup>. Il eut donc le jugement le plus sévère sur l'écrivain Vidyasagar. A d'autres moments, toutefois, son appréciation fut plus positive. Il avoua que « la langue bengalie que compose et que forme Vidyāsāgar

<sup>461</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra*, vol. 5, pp. 226-27.

<sup>462</sup> 'Bengali Literature', *Calcutta Review*, 1871, cité dans *Korak* Bhattacharya A. p. 205.

<sup>463</sup> *Bankim Racanāvalī*, vol. 2, pp. 141-163.

<sup>464</sup> Bhattacharya A. « Mataikyē matānaikyē Vidyāsāgara-Bāṅkimaçandra », *Korak*, pp. 197-211.

<sup>465</sup> Basu S. pp. 203-05.

*mahāśay* est notre capital. Je manipule les biens qu'il a gagnés. »<sup>466</sup> En 1892, alors que Vidyasagar était mort depuis un an, Bankim Chandra Chatterji se racheta de son jugement désagréable noté plus haut. Dans un court article à propos d'un des premiers romanciers bengalis, Pearychand Mitra, *alias* Ṭekcānd Ṭhākur, il mentionna « les belles adaptations de Kālidāsa faites par le pandit Īśvaracandra Vidyāsāgara ». Puis, après avoir condamné le style des *saṃskṛtabyabasāyī*, les « professionnels » du sanskrit, il écrivit : « Cette langue fut quelque peu réformée, d'abord aux mains du *Mahātmā* Īśvaracandra Vidyāsāgara et d'Akṣaya Kumāra Datta. Même si leur langue imite le sanskrit, elle n'est pas si difficile à comprendre. Celle de Vidyāsāgar *mahāśay*, surtout, est très douce et charmante. Avant lui, personne n'avait pu écrire une prose bengalie aussi douce, et personne n'a pu le faire après lui. Malgré tout, elle est restée éloignée d'une langue compréhensible par tout le monde. Parce qu'on ne se servait pas de mots de toutes sortes dans cette langue, on ne pouvait pas exprimer toutes les émotions, et tous les genres de compositions n'étaient pas possibles. La prose manquait de vigueur et de variété, et la langue ne progressait pas. Mais, limité à l'ancienne manière et fasciné par le charme de la langue de Vidyāsāgar, personne n'a eu ni le courage ni l'envie de composer dans un autre registre de langue. Par conséquent, le bengali est demeuré sur la même voie étroite qu'auparavant. De plus, la langue bengalie dut faire face à un plus grand danger. De la même façon que la langue littéraire avançait sur une voie étroite, les sujets traités avançaient sur un chemin plus étroit encore. De la même façon que la langue n'était que l'ombre du sanskrit, les sujets de la littérature, eux aussi, n'étaient que l'ombre du sanskrit et, dans une moindre mesure, de l'anglais. La littérature bengalie ne produisait rien d'autre que des compilations ou des traductions du sanskrit ou de l'anglais. Vidyāsāgar *mahāśay* était un écrivain puissant, il n'y a pas de doute, mais ses *Śakuntalā* et *Sītār Vanavāsa* sont adaptés du sanskrit, son *Bhrāntivilāsa* de l'anglais, et son *Vetāla-pañcaviṃśati* du hindi. Akṣaya Kumāra Datta a eu recours uniquement à l'anglais. Et tous les autres écrivains les ont imités et suivis... Vidyāsāgar *mahāśay* et Akṣaya Kumāra Datta ont agi selon les besoins de l'époque, aussi ne méritent-ils pas nos reproches mais nos louanges; cependant toute la troupe des écrivains bengalis n'a pas suivi d'autre chemin, et ce fut là le danger. »<sup>467</sup>

Rabindranath Tagore fut un grand admirateur de Vidyasagar dans bien des domaines (*infra*). A propos du travail sur la langue bengalie que le pandit avait accompli, il écrivit : « Vidyāsāgar fut le premier véritable artiste de la langue bengalie. Auparavant, la littérature bengalie en prose avait débuté, mais ce fut lui, le premier, qui introduisit de l'art dans cette prose. Vidyāsāgar a montré par l'exemple que la langue n'est pas que le simple receptacle d'émotions et qu'il ne suffit pas de la remplir plus ou moins de quelques idées. Il a montré qu'il faut présenter ce que l'on veut dire de façon simple, belle et en le disposant bien... Ayant libéré la langue bengalie du poids des habituels mots composés inutiles et ayant fixé de bonnes règles pour la liaison des parties dans les phrases, il ne s'est pas contenté de la rendre utilisable pour tous les usages, il s'est toujours efforcé de la faire belle. Vidyāsāgar a donné à la prose bengalie de la plénitude et de la beauté en créant une harmonie musicale dans ses phrases, en maintenant un rythme presque imperceptible dans son flot et en choisissant des sonorités douces et simples. Il l'a sauvée à la fois de l'érudition villageoise et de la grossièreté villageoise, et il a fait d'elle une langue aryenne digne de l'assemblée distinguée (des langues) de la terre. Quiconque étudie l'état ancien de la prose bengalie

<sup>466</sup> CC.B. rapporte que cette phrase lui a été dite par l'écrivain lui-même, p. 157.

<sup>467</sup> *Bankim Racanāvalī*, vol. 2, pp. 788-89.

a bien des occasions de se rendre compte du génie artistique de Vidyāsāgar et de sa puissance créatrice pour ce qui est de la structure de la langue. »<sup>468</sup>

Ce que ne disaient pas les critiques déjà cités et ce qu'il est important de souligner est que la langue de Vidyasagar a constamment évolué, tout au long de sa vie, vers plus de clarté et de simplicité en évitant d'employer les mots composés à la façon du sanskrit, ce qu'on lui a tellement reproché. Entre ses premiers écrits et les derniers, la différence est notable. La ponctuation qu'il a enrichie en utilisant largement, sinon en introduisant, les principaux signes reste encore souvent d'un usage inhabituel pour un lecteur européen. Malgré tout, la compréhension de sa prose en est grandement facilitée. A propos du style de Vidyasagar, il faut encore ajouter que c'est un grand satiriste. Cette qualité est rarement soulignée par les critiques littéraires au Bengale. Ses biographes, quant à eux, se préoccupent davantage de la 'respectabilité' ou de 'l'incorrection' de ses attaques contre ses opposants, Tārānātha ou Vrajanātha, dans ses écrits anonymes. Certains l'accuseraient volontiers de mauvais goût lorsqu'il se cache derrière 'le neveu' dans *Vrajavilāsa*, par exemple. En dehors même de ces pamphlets, le pandit sait manier l'ironie et le sarcasme contre ceux qui ne partagent pas ses idées réformatrices ou, simplement, ceux qui y sont indifférents. Il fustige ceux qu'ils appellent 'les grands hommes', et évoque avec humour 'un troupeau de filles à marier'. Bien des exemples de son humour et de son ironie pourraient être donnés.

#### - Vidyasagar et Bhudev Mukhopadhyay : deux pédagogues et deux écrivains

Si les réactions de Bankim Chandra Chatterji devant l'action réformatrice de Vidyasagar, ainsi qu'à la lecture de ses travaux littéraires, ont été plusieurs fois évoquées, celles de Bhudev Mukhopadhyay l'ont été beaucoup plus succinctement. Au début de sa carrière, on s'en souviendra, Vidyasagar avait traduit la seconde partie de l'histoire du Bengale, *Bāṅgālār Itihāsa*. Il avait pris la suite de la première partie rédigée par Rāmāgati Nyāyaratna. La troisième partie qui suivit fut une traduction de la plume de Bhudev Mukhopadhyay. Il en publia des chapitres, d'abord, dans le périodique *Śikṣādarpaṇa*, Le miroir de l'instruction, qu'il dirigeait, puis dans *Eḍukeśan Gejeṭ*, avant qu'elle ne parût sous forme de livre en 1904 à titre posthume. Pour terminer sur le sujet des écrits de Vidyasagar, il n'est peut-être pas inutile de rapprocher du pandit cette autre personnalité qui lui fut contemporaine et eut une carrière proche de la sienne par bien des aspects. Il faut d'abord remarquer que les relations personnelles entre Bhudev et Vidyasagar paraissent avoir été quasi inexistantes alors qu'ils n'avaient que six ans de différence d'âge et que Bhudev mourut seulement trois ans après le pandit. Jusqu'à quel point peut-on imaginer une certaine rivalité ? Toutefois, une visite de Bhudev à Vidyasagar, vieillissant et malade, est rapportée sans précision de source. Bhudev aurait dit au pandit : « Les Bengalis vous sont éternellement reconnaissants pour le service que vous avez rendu à la langue bengalie. »<sup>469</sup> Une recherche plus approfondie sur les relations entre les deux hommes paraît donc s'imposer. Il est étonnant de voir, en effet, à quel point les carrières de Vidyasagar et de Bhudev ont été proches. Bhudev, né en 1827, n'avait que sept ans de moins que le pandit. Tous deux étaient des brahmanes *rādhī* de l'ouest du Bengale. Vidyasagar étudia au *Sanskrit Collège* et reçut la formation complète d'un pandit, tandis que Bhudev, né dans une famille de la classe moyenne déjà installée à

---

<sup>468</sup> *Rabīndra Racanāvalī*, vol. 11, pp. 331- 332.

<sup>469</sup> Basu S. p. 137.

Calcutta, fut élève au *Hindu College*. Il y eut des condisciples qui devinrent célèbres comme le poète Michael Madhusudan Datta que Vidyasagar sauva, à plusieurs reprises, de la misère, et Rajnarayan Bose, ami proche du pandit. Vidyasagar et Bhudev écrivirent abondamment en bengali dans des domaines, pour une large part, voisins. Dès 1856, Bhudev composa un ouvrage destiné aux enseignants et aux parents des petits écoliers, intitulé *Śikṣā-viśāyaka-prastāva*, A propos de l'enseignement. Plusieurs manuels pour permettre ou faciliter l'enseignement de l'histoire suivirent de sa plume. Il composa aussi un manuel de géométrie et un autre d'histoire naturelle. Dans ce domaine, au moins, une certaine rivalité pouvait les opposer. Vidyasagar, grâce à sa *Sanskrit Press*, imprimait et publiait ses propres livres des manuels qui étaient mis au programme des écoles. Bhudev acheta, lui aussi, une imprimerie, avec son ami Rāmagati Nyāyaratna, à Chinsura, pour publier des manuels scolaires ! Cette entreprise fut-elle un aussi grand succès que la *Sanskrit Press* du pandit ? On peut en douter.

Vidyasagar et Bhudev furent, tous deux, de remarquables pédagogues. Bhudev dirigea l'école normale du district de Hooghly de 1856 à 1862, alors que Vidyasagar fut directeur du *Sanskrit College* de 1851 à 1858. A partir de mai 1855, le pandit fut aussi inspecteur des écoles, en plus de son poste au *College*. Il quitta cette charge en même temps que la direction du *Sanskrit College*. A partir de 1863, Bhudev fit une carrière réussie d'inspecteur des écoles, d'abord dans le district de Hooghly, dont s'était occupé Vidyasagar, et ensuite dans d'autres régions du Bengale, et même ailleurs en Inde du nord. Il termina sa carrière en 1883. L'année précédente, il avait été nommé membre du Conseil du Lieutenant Gouverneur, ainsi que membre de la Commission pan-indienne sur l'éducation qu'avait réunie William Hunter. Il fut chargé d'en rédiger le rapport qui fut très apprécié<sup>470</sup>. Le gouvernement britannique fit de lui, comme de Vidyasagar avant lui, un *Companion of the Order of the British Empire* (C.I.E.)<sup>471</sup>. Tandis que Vidyasagar, se sentant insulté, ou simplement ignoré, n'hésitait pas à démissionner de ses postes officiels, Bhudev fit certainement montre de plus de souplesse dans ses relations avec ses supérieurs britanniques puisqu'il gardât son emploi jusqu'à sa retraite. Outre ces différences de caractère, les deux hommes avaient aussi des points de vue fort différents sur les valeurs que leur pays devait défendre. Dans *Pārivārika Prabandha*, Essais sur la famille, qui parurent sous forme de livre en 1882, Bhudev s'employa à défendre la conception traditionnelle du mariage hindou et du rôle de la femme, y voyant une preuve de la grandeur spirituelle de l'Inde. Toutefois, si, à l'époque de la publication de ses essais, il n'était pas favorable au remariage des veuves, il était également hostile à celui des veufs. Dans la biographie, préparée par son fils et publiée sous le titre de *Bhūdev-Carita*, Vie de Bhūdev, il s'exprima ainsi à propos du mariage des veuves : « ... je considère que l'effort fait par Vidyāsāgar Mahāśay pour aller à l'encontre des pratiques du mariage hindou telles qu'elles sont apparues graduellement, est comme « une tache sur la lune. »<sup>472</sup> En même temps, ce personnage complexe s'opposait, à titre personnel, à la polygamie des *kulīn*, titre que sa famille possédait. Lors du mariage de ses enfants, il passa outre la règle de l'endogamie à l'intérieur des *mel*. Dans l'histoire intellectuelle du Bengale, au dix-neuvième siècle, plus encore que Bankim Chandra Chatterji, Bhudev fait figure de conservateur, et ses liens avec les défenseurs de l'hindouité sont bien connus.

<sup>470</sup> B.B. vol. 3, pp. 13-15.

<sup>471</sup> Sur la vie et les ouvrages de Bhudev Mukhopadhyay, voir Bhattacharya F. 2010, pp. 107-201.

<sup>472</sup> *Bhūdeva-Carita, prathama bhāga*, pp. 174-75, Basu Svapan, p. 53.

Pour conclure ce chapitre, il faut souligner que Vidyasagar ne souhaitait pas faire une carrière d'écrivain. Il ne cultivait pas son imagination. Son sens du devoir, que soulignent tous ses biographes, lui fit se limiter à la tâche, quelque peu ingrate mais combien nécessaire, de premier auteur de manuels bengalis destinés aux écoliers. On peut lui reprocher de ne pas avoir utilisé la langue parlée, *calit bhāṣā*, au lieu de la langue châtiée, *sādhū bhāṣā*, avec ses formes verbales et pronominales plus lourdes et son vocabulaire emprunté au sanskrit. Sa langue sut, toutefois, être proche de celles des femmes et des enfants quand le sujet l'exigeait. Comme son but était pédagogique, il s'inspira des textes composés par les auteurs anglais de livres pour enfants. Il n'eut pas peur de distiller au fil des pages leur morale victorienne qui, quoiqu'on pût dire, était une morale de simple bon sens, insistant sur quelques vertus essentielles : l'honnêteté, le goût de l'effort, l'obéissance aux parents et le refus de la violence. Il insistait sur le fait que la réussite était le fruit d'un travail assidu dans les études comme dans la vie professionnelle. Certes, Vidyasagar ne prônait pas la révolte des exclus mais plutôt la réussite de tous. Toutefois, il ne tenait pas assez compte des réalités économiques dont la transformation eût permis l'amélioration des conditions de vie d'un grand nombre. La morale qu'il dispensait était laïque, ce qui lui fut reproché par un missionnaire, John Murdoch, nommé à la tête de la *School Book Society* à Calcutta et auteur de *Education as a missionary Agency in India*, publié à Madras en 1872. Pour cette raison, cet homme était hostile à l'usage des manuels écrits par Vidyasagar dans les écoles missionnaires au Bengale. Il faut souligner plutôt l'ouverture d'esprit de ce brahmane qui n'hésitait pas à aller chercher en Europe les modèles de conduite qu'il proposait aux enfants bengalis avec l'intention de leur donner, en même temps, quelques connaissances du mode de vie occidental. Il cherchait aussi à développer chez eux un embryon d'esprit scientifique. Ce faisant, il ne pensait pas aider à l'établissement de l'hégémonie culturelle britannique dans les esprits indiens, mais il croyait que l'éthique occidentale, telle qu'elle s'était incarnée dans la vie de grands savants, par exemple, rendrait les petits Bengalis plus travailleurs. Son respect pour la morale européenne de son époque lui fut reproché avant et après l'indépendance. Il faut plutôt se demander s'il ne s'agissait pas de proposer une éthique qui lui paraissait universelle. Son souci de donner à la langue bengalie un vocabulaire scientifique permettant aux écoliers d'avoir accès aux avancées de la science en Europe est, sans nul doute, à mettre à son actif.

## Chapitre 4

### La personnalité de Vidyasagar

Il est temps de s'interroger sur l'homme Vidyasagar dont la personnalité a été, et est encore, très largement admirée au point d'être devenue une véritable icône au Bengale et dans une grande partie de l'Inde. Deux traits dominant chez lui : son esprit autoritaire qui se manifesta dans ses relations avec ses proches, cela fut dit, mais aussi avec ses amis, et son extraordinaire générosité, accompagnée d'une très grande émotivité. On peut aussi ajouter le souci de sa dignité et une grande fierté, sinon de l'orgueil, dont plusieurs exemples ont été donnés.

Exigeant envers lui-même, dur à la tâche, ne tolérant aucune faiblesse ni chez lui ni chez les autres, il se fâcha avec plusieurs de ses condisciples et relations amicales. Il se brouilla avec le célèbre médecin, Dr. Mahendralal Sarkar (1833-1904), qu'il avait encouragé à étudier l'homéopathie, thérapie dont Vidyasagar faisait grand cas, la trouvant efficace et surtout beaucoup moins chère que l'allopathie. Il reprocha plus tard à Mahendralal de ne pas être accouru assez vite au chevet d'une de ses filles malades. Les deux amis restèrent plusieurs années sans se voir. Le pandit, toutefois, contribua au fonds constitué par ce même Mahendralal Sarkar pour aider à la fondation de l'*Indian Society for the Cultivation of Science*, et il en devint un des fondés de pouvoir. Sarkar se rendit au chevet de Vidyasagar dans les derniers jours de sa vie.

En 1838, étudiant au *Sanskrit College*, il eut pour condisciple Madanamohana Tarkālānkāra (1817-1858) et se lia d'amitié avec lui. Peu après la prise de fonction de Vidyasagar, comme *Assistant Secretary* de ce College, Jayagopāla Tarkālānkāra, professeur de littérature, mourut. Rasamay Datta offrit ce poste à Vidyasagar. C'était aussi une façon de l'empêcher de poursuivre ses premières réformes qui bouleversaient les habitudes du *College*. Vidyasagar, voulant, au contraire, mener à bien les changements qu'il jugeait indispensables, refusa et suggéra que Madanmohan fût recruté à sa place. Le gendre de Madanmohan, Yogendranātha Vidyābhūṣaṇa, dans l'ouvrage qu'il consacra à son beau-père, bien des années plus tard, minimisa autant que faire se peut, la portée de l'appui reçu de Vidyasagar<sup>473</sup>. C'est un exemple, parmi bien d'autres, de la jalousie des proches du grand pandit. L'occasion se retrouvera de souligner à nouveau la vindicte de ce Vidyābhūṣaṇa (*infra*). Madanmohan ne resta pas longtemps dans ce poste de professeur de littérature. Il donna sa démission à la fin de l'année 1850 et partit occuper le poste de *Juge-Pandit* auprès du Tribunal de Murshidabad. Plus tard, il fut nommé *Deputy Magistrate* à Kandi. Il mourut du choléra prématurément. Madanmohan était un pandit réformiste. Il envoya ses deux filles à la *Bethune School* dès son ouverture. En 1850, il écrivit un long article sur l'instruction des filles, comme cela a été dit. Auteur de poèmes, d'éditions de textes et d'un abécédaire apprécié, il eut quelque succès en tant qu'auteur. Il fut le partenaire de Vidyasagar lors

---

<sup>473</sup> CC. B. p. 78.

de l'achat de la *Sanskrit Press and Depository* avant de s'en retirer. Mais, à la fin de sa courte vie, cet homme eut une attitude qui déplut à Vidyasagar suffisamment pour qu'il rompît tout lien avec lui. Il semble que l'épouse de Tarkālaṅkāra, femme dépensière et autoritaire, fût responsable du manque de générosité de Madanmohan envers sa propre mère et sa sœur veuve, ce que Vidyasagar reprocha à son ami au point de rompre toute relation avec lui. Après son décès précoce, Vidyasagar envoya régulièrement des mensualités à sa mère et à sa sœur veuve qu'il avait laissées sans aucune ressource<sup>474</sup>. Après le décès de son fils, cette femme, déjà âgée, vint supplier le pandit de l'aider, car elle n'avait pas de quoi vivre et ne savait pas où habiter. Elle lui affirma que sa mort était proche. Il promit de lui faire parvenir une somme d'argent chaque mois. Comme elle ne savait pas où se loger, il lui conseilla d'aller vivre à Bénarès où Thakurdas lui trouverait un logement. Peu après, le pandit qui la revit dans cette ville la trouva en bien meilleure santé. Il l'en félicita et dit en riant : « Vous m'avez trompé... Vous allez vivre encore vingt ans. Si j'avais su, je n'aurais pas accepté de vous envoyer dix roupies par mois. »<sup>475</sup>

Avant la mort de Madanmohan, Vidyasagar, par l'intermédiaire d'un ami commun, l'avait informé qu'il souhaitait mettre fin à l'indivision concernant la *Sanskrit Press*. Il proposait que Madanmohan lui donnât ce qui lui revenait et devînt ainsi seul propriétaire, ou bien que ce fût l'inverse. Madanmohan préféra prendre sa part du capital de l'imprimerie et laisser l'entière propriété à Vidyasagar. Trois amis communs furent témoins du partage. En même temps, Madanmohan laissait les droits d'auteur de son manuel en trois parties, *Śīśusīkṣā*, à Vidyasagar, resté seul propriétaire de l'imprimerie. Un document fut établi donnant à Vidyasagar la propriété pleine et entière de la *Sanskrit Press*.

En 1871 environ, le pandit fut responsable du mariage de la fille cadette du défunt Madanmohan avec un ancien étudiant du *Sanskrit Collège*, Yogendranātha Vidyābhūṣaṇa (1845-1904). Plus tard, ce Yogendranath vint trouver Vidyasagar pour lui demander de céder les droits de *Śīśusīkṣā* à Kundamālā, la deuxième fille, déjà veuve, de Madanmohan, à qui le pandit donnait déjà de l'argent chaque mois. Vidyasagar accepta volontiers. Mais Yogendranath ne se contenta pas de ce don. Quelque temps après, il n'hésita pas à envoyer une lettre d'huissier à Vidyasagar dans laquelle il lui était demandé des comptes à propos des droits d'auteur du manuel *Śīśusīkṣā*. Il prétendait que cet abécédaire, qui avait été imprimé à la *Sanskrit Press*, appartenait aux héritiers de son beau-père. Il accusait Vidyasagar de s'être approprié, au fil des années, des sommes d'argent qui revenaient à Madanmohan et, après lui, à sa fille veuve. Vidyasagar put présenter le document prouvant sa totale bonne foi et sa pleine propriété des droits sur cet ouvrage. Cependant, dans la biographie qu'il consacra en 1872 à son beau-père, Yogendranath tenta de porter publiquement atteinte à la réputation de Vidyasagar en le calomniant par des accusations dénuées de preuves. Il prétendit que la traduction de *Vetālapañcaviṃśati* était de la plume de son beau-père autant que de celle de Vidyasagar. Heureusement pour sa réputation, Vidyasagar put produire la lettre d'un témoin remettant les choses au point<sup>476</sup>. Yogendranath voulait à tout prix rehausser le prestige de Madanmohan au dépend de son ancien condisciple devenu célèbre. Les calomnies se répandirent, et les jaloux furent nombreux à s'en réjouir. Trois ans seulement avant sa

---

<sup>474</sup> Das Nirmal 'Vidyāsāgar- Madanmohan : mitralābha-suhṛdbhed', pp. 157-70, *Korak*.

<sup>475</sup> IM pp. 349-51.

<sup>476</sup> *Ibid.* pp. 134-35.



mort, en 1888, le pandit crut nécessaire de défendre sa réputation en publiant l'histoire de ses relations avec Madanmohan et en y ajoutant les documents originaux qui venaient à l'appui de ses affirmations. Ce fut l'opuscule intitulé *Niṣkṛtilābhaprayāsa*, Effort pour se libérer, auquel Yogendranth répondit par un opuscule de quelques quarante pages<sup>477</sup>. Cette affaire ne fit qu'ajouter à l'amertume des dernières années de la vie du grand pandit. *Niṣkṛtilābhaprayāsa* figure dans les œuvres complètes du pandit<sup>478</sup>. Le biographe Indramitra consacre plusieurs pages au récit de toutes les autres vilenies et marques d'ingratitude que Vidyasagar dut supporter. Le pandit en garda quelque aigreur et une vue pessimiste sur la nature humaine.

On a vu à quel point il était sourcilleux et s'efforçait de garder toute sa dignité devant les représentants de l'autorité britannique. Son attitude particulièrement digne face aux Britanniques a été évoquée dans un chapitre antérieur, je n'y reviens pas. Il en allait de même face à ses compatriotes. A la suite des mariages de veuves pour lesquels il avait contracté de lourdes dettes, ses amis qui se rendirent compte de sa situation financière dramatique voulurent l'aider en lançant une souscription par voie de presse. Quand il apprit cette initiative, il en fut très mécontent et exigea qu'on remboursât les donateurs (*supra*). Sa grande fierté lui fit aussi refuser sa part du don que la *Mahārāni* de Burdwan fit parvenir à tous les brahmanes pandits du *Sanskrit College* après qu'elle eût été pesée contre son poids d'or, *tulādāna*. Vidyasagar fit savoir que les trois cents roupies que le gouvernement lui versait chaque mois en tant que directeur lui suffisaient pour vivre! Il n'appréciait sans doute pas cette coutume qui, d'un point de vue plus occidental qu'hindou, humiliait les brahmanes savants, les *adhyāpaka*. Toutefois, nombreux furent ceux qui l'accusèrent d'orgueil<sup>479</sup>.

Il fut souvent reproché à Vidyasagar de quitter très vite les entreprises qu'il avait lui-même initiées. Son tempérament entier ne lui permettait aucune concession. Il en alla ainsi de ses démissions des postes qu'il occupa successivement au *Fort William College* et au *Sanskrit College*. Il en alla de même lorsqu'il eut l'idée de lancer un fonds d'assurance vie, le *Hindu Annuity Fund*, en 1872. A la mort d'un homme aux revenus modestes, sa femme et ses enfants, ainsi que ses autres dépendants, se retrouvaient sans ressources. Sa famille aurait eu de quoi vivre si l'homme avait mis de côté, chaque mois, une petite somme d'argent et constitué ainsi un capital dont les intérêts auraient été reversés chaque mois à sa veuve. Tel fut le projet du pandit. Il n'y eut au début que dix souscripteurs. Pour commencer, quelques riches amis de Vidyasagar firent des donations importantes. Les deux premiers fondés de pouvoir, *trustees*, furent Vidyasagar lui-même et le juge Dwarkanath Mitra, son ami. Douze autres personnalités figurèrent dans le comité directeur. Le secrétaire du fonds fut Nabinchandra Sen, frère aîné de Keshab Chandra Sen. Vidyasagar en vint à soupçonner ce Nabinchandra de s'occuper de ses propres affaires plus que de celles du fonds, et il le réprimanda. Pendant trois ans, le pandit donna beaucoup de son temps à cette nouvelle entreprise que l'on peut qualifier d'humanitaire. Puis, en 1875, des malversations dans la gestion des fonds l'obligèrent à s'en détacher, imité par plusieurs de ses amis. Il écrivit alors aux autres directeurs pour exprimer sa déception devant la malhonnêteté du personnel qu'ils avaient recruté<sup>480</sup>. Dans la lettre très sévère qu'il leur adressa, il expliqua les raisons de sa démission : « Les Bengalis sont incapables de travailler ensemble... J'ai fait

<sup>477</sup> Dans B.B. vol. 3, pp. 5-31, voir la vie et les travaux de Yogendranātha Vidyābhūṣaṇa.

<sup>478</sup> V.R. vol.1, pp. 37-48.

<sup>479</sup> Basu S. p. 163.

<sup>480</sup> B.B., pp. 97-99 ; SC. M. pp. 376-80.

tous les efforts possibles pour créer ce fonds et le faire progresser. Par la suite, on pouvait espérer que vous le développeriez mais, à présent, je n'ai plus cet espoir. Qu'importe le pays natal d'un individu, son *dharma* suprême et son premier devoir dans la vie sont de faire tout son possible pour le bien de son pays et d'apporter à cette tâche tous ses soins. C'est seulement dans cet esprit que je me suis intéressé à ce projet et que j'y ai consacré toute mon attention et mes efforts ; ceci mis à part, je n'y ai aucun intérêt personnel...»

Vidyasagar se retirait ainsi, au bout de trois ans seulement, d'une entreprise qu'il avait initiée. Certains l'ont critiqué et ont voulu voir chez lui une incapacité à agir avec d'autres pour mener une entreprise collective jusqu'à son terme, défaut qu'il reprochait précisément à ses compatriotes bengalis. Le biographe Sarkar terminait son chapitre sur le *Hindu Family Annuity Fund* avec ces reproches : « Il (Vidyasagar) a blâmé les autres, mais les autres le blâment aussi. Ils disent : Vidyasagar n'était pas capable de travailler avec d'autres. Il tissait des liens mais ne pouvait pas aller jusqu'au bout. Sa personnalité bien particulière en était la cause. Une singularité de cette sorte est un signe de force, sans nul doute, mais, souvent aussi, elle mène à l'arbitraire. »<sup>481</sup>

La plus grande et la plus étonnante qualité de Vidyasagar fut son immense générosité. Tous les biographes s'accordent à reconnaître une très grande bonté chez cet homme dur pour lui-même et aussi pour les autres dont il ne tolérait pas les faiblesses. Il ressentait de la compassion avec une intensité qui lui faisait verser d'abondantes larmes à la vue du malheur de tout être vivant. Sa pitié pour les veuves a déjà été mentionnée (*supra*). Quand il était encore étudiant, il dépensait le peu d'argent de sa bourse pour acheter des sucreries qu'il distribuait autour de lui. Il allait jusqu'à emprunter pour donner des vêtements à ses condisciples pauvres. Quand il allait à Birsingha en vacances, il rendait visite aux malades et leur prodiguait des soins sans se soucier de la souillure causée par la manipulation des excréments. Il les veillait toute la nuit. Son frère racontait qu'à cette époque il refusait de boire du lait et de manger des sucreries à base de lait parce que cela revenait à priver le veau de sa nourriture. L'enfant Vidyasagar pleurait en y pensant. Pendant cinq ans, il ne mangea pas non plus de poisson et suivit un régime végétarien pour épargner les êtres vivants. Seule, sa mère réussit à le persuader d'en manger de nouveau<sup>482</sup>. Lorsqu'il commença à gagner sa vie, il prit l'habitude de distribuer de l'aide en argent et en vêtements à un grand nombre de pauvres de son village. Il le faisait discrètement afin que seuls les bénéficiaires le sachent. Malgré tout, les villageois le croyaient riche. Les voleurs vinrent cambrioler sa maison sans doute pour cette raison.

Ce Vidyasagar « océan de compassion » est souvent dépeint dans la biographie que Shambhuchandra consacre à son frère. Il évoque les voyages en palanquin que son aîné faisait dans les districts du Bengale occidental pour juger de la pertinence de la fondation d'une école et pour y intéresser les notables des villages concernés. Il raconte comment Vidyasagar emportait avec lui des pièces de monnaie qu'il distribuait le long de sa route lorsqu'il voyait des nécessiteux. S'il apercevait sur son chemin un homme incapable de marcher, il descendait de son palanquin et faisait monter le malade à sa place. Il le faisait porter jusqu'à l'étape où lui-même s'arrêtait pour la nuit et faisait en sorte qu'on prît soin de lui. « Nombreux étaient ceux qui lui disaient 'Nous ne vous

---

<sup>481</sup> B.S., pp. 314-16.

<sup>482</sup> SC. p. 37.

appellerons plus *Vidyāsāgara*, océan de connaissance, mais *Dayāsāgara*, océan de compassion. »<sup>483</sup> Il faut dire que la générosité du pandit était extrême. Son frère raconte encore qu'un jour où il se trouvait chez un ami dans un village, il entendit dire qu'un jeune brahmane ne pouvait pas poursuivre d'études par manque de moyens. Il emmena ce jeune garçon avec lui jusqu'à Calcutta, le nourrit, l'habilla et le fit entrer au *Sanskrit College*. Pendant les douze années suivantes, il le garda chez lui. Shambhuchandra énumère les noms des garçons qui, grâce à son aîné, réussirent à faire de longues études. Comme cela a été dit, Vidyasagar établit une école moderne pour les garçons dans son village. Il y ajouta une école du soir et un dispensaire. A Birsingha, le pandit nourrissait de nombreux élèves pauvres de l'école de la journée, ainsi que de celle du soir. Il acceptait chez lui de jeunes brahmanes qui venaient des villages voisins étudier dans son école. Une soixantaine de ces élèves prenaient leurs repas chez lui. Thakurdas, le père, se réjouissait et disait : « J'ai beaucoup souffert de la faim dans mon enfance. C'est un *dharma* essentiel que de dépenser son argent pour nourrir autrui. » Tous prenaient leurs repas ensemble : fils, petits-fils et écoliers étrangers à la famille. Il faut remarquer que les noms mentionnés sont ceux de brahmanes qui pouvaient donc s'asseoir '*ekapañkti*', c'est-à-dire sur une même rangée, à côté des membres de la famille Bandyopadhyay. Le père allait lui-même au marché acheter les provisions nécessaires. La mère, Bhagavati, aidait le cuisinier et servait les repas<sup>484</sup>. A cette époque, Vidyasagar emmenait les plus brillants des écoliers pauvres de Birsingha à Calcutta. Il les gardait chez lui. Selon leurs capacités et leurs préférences, il en envoyait quelques-uns étudier au *Sanskrit College*, d'autres au *Medical College* et d'autres encore au *Hindu College*. Certains, déjà plus âgés, entraient à l'école normale pour devenir instituteurs dans les écoles des districts. Le pandit fit aussi ouvrir un dispensaire à Birsingha où était pratiquée la médecine moderne, à l'occidentale. Il fournissait lui-même les médicaments et payait le médecin et son assistant. L'inspecteur d'écoles pour le sud du Bengale, M. Lodge, écrivit, dès 1859, un rapport sur l'école de Birsingha : « Cette école a été établie, et entièrement maintenue, par le célèbre Pandit Iswarchandra Vidyasagar. Par simple justice pour ce philanthrope, mon devoir m'oblige à dire qu'il a fait construire un beau bungalow (*sic*) pour l'école dans un quartier très convenable, rémunère six ou sept enseignants sur ses deniers propres, que les garçons n'ont rien à payer et reçoivent toutes sortes de livres et, ce qui est encore plus admirable, les écoliers pauvres sont logés et nourris de façon permanente dans sa famille et reçoivent, de temps en temps, des vêtements, etc. selon leurs besoins. Ils font l'objet d'une surveillance médicale, et on prend soin d'eux comme des membres de la famille. »<sup>485</sup> Deux ans avant sa mort, Vidyasagar voulut rouvrir les écoles de Birsingha qu'il avait dû fermer à la suite d'une épidémie de paludisme qui avait décimé enseignants et élèves. En 1890, il engagea cinq instituteurs, rouvrit l'école, fit construire de nouveaux bâtiments pour l'école de garçons, celle de filles, pour l'école du soir et pour le dispensaire. Il fit enregistrer ces établissements sous le nom de *Bhagavatī Vidyālaya* auprès de la direction de l'Instruction publique. A la mort de Vidyasagar, ils comptaient quatorze enseignants, et toutes les dépenses étaient payées régulièrement par le pandit.

Lors de la sécheresse mémorable qui sévit en 1865-66 et réduisit à presque rien les récoltes, le peu qui fut produit fut mis de côté par les usuriers pour être vendu plus

---

<sup>483</sup> *Ibid.* p. 56.

<sup>484</sup> SC. p. 57.

<sup>485</sup> IM pp. 179-80, citant *Appendices to General Report on Public Instruction in the Lower Provinces of the Bengal Presidency, for 1858-59*, ii-84-85.

tard et plus cher. Les tisserands de la région de Jahanabad étaient déjà très appauvris du fait de l'arrivée des tissus fabriqués dans les usines anglaises. Les ouvriers agricoles n'avaient plus de travail dans les champs brûlés par le soleil. Les villageois commencèrent par vendre leurs quelques bijoux, puis leurs ustensiles de cuisine, pour acheter de la nourriture. Beaucoup ne se nourrissaient plus que d'arums et d'autres tubercules. Les habitants des campagnes partirent nombreux pour Calcutta où ils trouvaient de la nourriture dans des cuisines charitables. Lorsqu'il l'apprit, Vidyasagar se déclara prêt à nourrir, chaque jour, les villageois de Birsingha et ceux de quelques villages voisins. Il demanda au *Deputy Magistrate* de Jahanabad de prévenir les officiels de Calcutta du malheur des campagnes. Il écrivit, lui-même, au Lieutenant Gouverneur Cecil Beadon (1862-1867) dès qu'il obtint le rapport sur la situation dans les villages à l'entour qu'il avait demandé à son deuxième frère, Dinabandhu. Beadon, prévenu, ordonna l'organisation de cuisines populaires qui fonctionnèrent pendant plusieurs mois dans les villages. Vidyasagar établit sa propre cuisine charitable à Birsingha. Il employa des bûcherons pour couper et tailler le bois, douze brahmanes pour cuisiner, vingt enfants de l'école pour servir et quatre personnes, dont deux gardiens, pour aller, chaque jour, acheter les provisions au marché. Cet arrangement dura plusieurs mois avec toujours davantage de monde à nourrir. Vidyasagar envoyait de plus en plus d'argent de Calcutta et défendait que l'on refusât un repas à un seul affamé. Shambhuchandra raconte qu'un de ceux qui mangeait, assis en tailleur sur le sol, s'effondrait parfois et mourait sur le champ. Ses voisins ne s'arrêtaient pas de manger pour autant et attendaient d'avoir fini pour s'occuper du corps. La chevelure des femmes qui venaient prendre leurs repas à la cuisine de Vidyasagar était emmêlée et sèche par manque d'huile. Au Bengale, les femmes avaient l'habitude d'enduire leurs cheveux d'huile après le bain. Le pandit fut attristé à la vue de ces pauvres femmes et décida de leur fournir de l'huile pour soigner leur chevelure. Mais ceux qui étaient chargés de la distribution, craignant le contact avec les femmes de cordonniers, balayeurs, *doma* et autres très basses castes, versaient l'huile sur leur tête en prenant leur distance. Il s'en gaspillait souvent ainsi. « Voyant cela, l'aîné, lui-même, enduisait d'huile la tête de ces femmes de castes inférieures et intouchables. » Les villageois disaient : « Il enduit de ses mains la tête de ces femmes de basse caste avec de l'huile, ce n'est pas un homme, c'est Dieu, *Īsvara*, incarné. »<sup>486</sup> La compassion du pandit qui atteignait des sommets lui faisait oublier les règles de caste, à moins qu'il ne les récusât en ce qui le concernait. En même temps, il se soumettait aux règles de la vie sociale pour ne pas entraver son action généreuse. Les *bhadralok*, par exemple, ne souhaitaient pas se retrouver, au moment des repas, sur la même rangée que les villageois ordinaires. Le pandit leur faisait donc porter la nourriture chez eux en cachette. Pour ménager leur susceptibilité, leurs noms ne figuraient pas dans les registres des dons que Vidyasagar faisait tenir. Shambhuchandra ne précise pas combien de temps dura la cuisine charitable payée par son aîné. Il semble qu'elle fonctionnât pendant plusieurs mois. Le titre de *Dayāsāgara* océan de compassion, lui fut alors attribué par les villageois reconnaissants

Vidyasagar prodiguait des soins aux malades de sa connaissance quelle que fût leur maladie. Il ne ressentait aucun dégoût ni aucune crainte. Il payait lui-même les médicaments et faisait venir à leur chevet son ami le Docteur Durgacharan Bandyopadhyay. Lorsque son ancien professeur de grammaire au *Sanskrit College* souffrit du choléra, il le soigna comme s'il eût été son fils. Une autre fois, le serviteur d'un

---

<sup>486</sup> SC. p. 99.

homme de loi fut affligé de la même maladie. Son maître le jeta à la rue de peur de la contagion. Vidyasagar prit l'homme chez lui, le soigna et le guérit.

Lorsque sa santé se détériora, autour des années 1865, au point qu'il décida de quitter, au moins temporairement, Calcutta. Il s'établit quelque temps à Burdwan. Il passa beaucoup de temps en compagnie de musulmans pauvres auxquels il donnait de l'argent et des vêtements. Il y retourna en 1869 quand une épidémie de paludisme, la célèbre *Burdwan fever*, fit des ravages dans la région. Il ouvrit un dispensaire qu'il confia à un médecin de ses amis. Devant l'ampleur que prenait la maladie, il fit appel au Lieutenant Gouverneur, William Grey (1867-1871) qui ordonna l'envoi de médicaments et de médecins. La même année, pour payer ses créanciers, il vendit les deux-tiers de son imprimerie à deux personnes dont il fit, plus tard, ses exécuteurs testamentaires<sup>487</sup>. En 1884, il vendit le dernier tiers de son imprimerie. Toutefois, il fit simplement don de son *Depository* qu'il ne parvenait pas à faire correctement gérer<sup>488</sup>.

Vidyasagar n'oubliait jamais ceux qui l'avaient aidé dans son enfance. La famille Sinha qui les avait hébergés, lui et son père, s'était beaucoup appauvrie. Il prit l'habitude de donner trente roupies chaque mois au chef de famille. A la mort de celui-ci, non seulement il continua de donner cette somme, mais il prit à sa charge tous les frais occasionnés par le mariage de la fille et trouva du travail pour le gendre.

Pendant quelques années, grâce à ses relations avec les officiels, il intervint avec succès en faveur de nombreux anciens élèves du *Sanskrit College* afin qu'ils eussent des postes dans l'enseignement ou l'administration. En 1878, Ramtanu Lahiri, brahmo célèbre pour sa piété et son honnêteté que Vidyasagar avait rencontré dans l'entourage de Debendranath Tagore, au tout début de sa carrière, perdit son fils aîné et se retrouva dans le besoin. Le pandit, qui lui avait gardé toute son amitié bien qu'ils eussent emprunté des voies religieuses différentes, offrit au cadet de ses fils le modeste poste de bibliothécaire à la *Metropolitan Institution*<sup>489</sup>. Bien avant ce deuil, en 1851, Ramtanu Lahiri, très jeune encore et nouvellement initié au *Brahmo Samaj*, avait abandonné son cordon brahmanique. Ce fut un grand scandale. Il fut ostracisé, et aucun serviteur n'accepta de travailler pour lui. Vidyasagar lui envoya cuisiniers et domestiques jusqu'à ce qu'il en trouvât prêts à servir cette famille<sup>490</sup>.

Au bénéfice de la *Metropolitan Institution*, Vidyasagar donna libre cours à sa générosité exceptionnelle, mettant ainsi, une fois encore, ses finances à rude épreuve. Au début, il dépensait son propre argent pour les besoins de l'établissement, ensuite, le succès aidant, ce ne fut plus nécessaire. Le pandit était souvent sollicité aussi par de jeunes garçons pauvres qui voulaient être admis dans son établissement. Il les acceptait lorsque la place ne manquait pas et payait pour eux logement et nourriture. Trop confiant, il acceptait, sans les faire payer de frais de scolarité, des enfants de riches qui se faisaient passer pour pauvres. Pendant cinq ans, il envoya gratuitement des manuels scolaires à un jeune garçon, soi-disant nécessiteux et méritant, d'une école de la banlieue de Calcutta. Un beau jour, il reçut la visite du directeur de cet établissement à qui il demanda des nouvelles du garçon. Le directeur répondit qu'il n'avait aucun élève de ce nom. A la suite d'une enquête, il informa Vidyasagar qu'il y avait une librairie à côté de

---

<sup>487</sup> B.S. pp. 270-72.

<sup>488</sup> *Ibid.*, p. 129 et 280-81.

<sup>489</sup> Sastri, S. *Rāmtanu Lāhiḍī o Tatkālīn Baṅga Samāj*, p. 330.

<sup>490</sup> *Ibid.*, p. 178.

l'école et que c'était son propriétaire qui, se faisant passer pour un bon élève pauvre, s'appropriait ainsi frauduleusement les manuels offerts qu'il revendait ensuite dans sa boutique. Vidyasagar, quelque peu humilié, dit seulement : « Comment un pays qui donne naissance à des gens aussi malhonnêtes pourrait-il bien progresser ? »

En janvier 1887, après que le bâtiment pour la *Metropolitan Institution* eut été construit, le directeur vint lui proposer d'organiser une inauguration en invitant les autorités britanniques et les *bhadralok*. Vidyasagar lui demanda combien coûterait cette cérémonie. Quand le directeur lui répondit que ce serait une affaire de quatre ou cinq cents roupies, il ordonna que cet argent fût plutôt dépensé en bourses pour les élèves<sup>491</sup>.

L'extrême générosité de Vidyasagar était bien souvent récompensée par la jalousie et l'ingratitude. Les bénéficiaires de ses largesses étaient habitués à penser que le fait d'accepter un don donnait au donateur l'occasion d'acquérir des mérites, ce qui était déjà pour lui une récompense suffisante. Il n'avait donc pas besoin de leur gratitude. Qui plus est, traditionnellement, seuls les brahmanes peuvent recevoir des dons sans en être humiliés. Le pandit était fortement peiné devant l'ingratitude de ceux qui avaient bénéficié de sa générosité et quand il entendait dire que quelqu'un l'avait critiqué violemment, il demandait : « Pour quelle raison cet homme m'insulte-t-il ? Je ne lui ai jamais rendu service ! »

#### - Vidyasagar et le poète Michael Madhusudan Datta

La générosité de Vidyasagar est particulièrement appréciée au Bengale parce qu'elle s'est manifestée à l'égard du plus grand poète bengali qui a précédé Rabindranath Tagore : Michael Madhusudan Datta (1824-1873). Né dans une famille très aisée, il se convertit au Christianisme à l'âge de dix-neuf ans pendant qu'il étudiait au *Hindu College*. Devenu chrétien, il alla poursuivre ses études au *Bishop's College*. Son père, très mécontent de sa conversion, rompit toute relation avec celui qui était son fils unique. Michael Madhusudan Datta vécut ensuite quelques années à Madras. Après la mort de son père, il revint à Calcutta et y passa les quelques années les plus fécondes de sa carrière littéraire. Vidyasagar, au début, n'appréciait pas sa poésie qui était d'une facture nouvelle, mais il s'y habitua. Michael dédia au pandit son long poème *Bīrāṅganā Kāvya*, Poème sur les femmes héroïques, car ils étaient devenus amis. En 1862, désireux de se préparer au Barreau, il partit pour l'Angleterre et put s'inscrire à *Grey's Inn*, afin de se qualifier. Sa femme et ses deux enfants le rejoignirent à Londres, l'année suivante. Avant de partir, il avait donné en location des terres qu'il possédait à une femme qui devait lui faire parvenir l'argent du loyer en quatre versements. Deux personnes, dont le juge Digambar Mitra, étaient supposées veiller à ces envois. Mais ceux que Michael Madhusudan avait chargé de lui faire parvenir régulièrement de l'argent ne le firent pas. De ce fait, cet homme, dépensier et fantasque, se trouva bientôt dans la misère. En mai 1863, il quitta Londres pour Versailles avec sa famille, le coût de la vie y étant, sans doute, moins élevé. Malgré tout, sur le point d'être jeté en prison pour dettes, il écrivit à Vidyasagar, le 2 juin 1864, une première lettre, puis, une semaine plus tard, une seconde, aussi pitoyable que la précédente, dans laquelle il le suppliait de lui envoyer très vite de l'argent. Le pandit emprunta les liquidités qu'il n'avait pas à l'époque et, trois mois plus tard, à Versailles, le poète reçut la somme de mille cinq cents roupies. Il remercia

---

<sup>491</sup> IM p. 357.

Vidyasagar en ces termes fort appropriés : « ... l'homme à qui je me suis adressé possède le génie et la sagesse d'un ancien sage, l'énergie d'un Anglais, et le cœur d'une mère bengalie. »<sup>492</sup> Cette phrase est restée célèbre.

Le pandit dut lui envoyer, en plusieurs fois, jusqu'à huit mille roupies, somme qu'il fut obligé d'emprunter et qu'il eut ensuite le plus grand mal à rembourser. Le 18 mai 1865, Michael donna une procuration à Vidyasagar qui emprunta encore douze mille roupies, en hypothéquant les propriétés du poète, somme qu'il lui envoya. Les folles dépenses de Michael Madhusudan ne s'arrêtèrent pas après son admission au Barreau à *Grey's Inn* ni après son retour à Calcutta en février 1867. Bien qu'il fût accepté comme avocat à la *Haute Cour* de Fort William, grâce à un certificat de bonne conduite signé par Vidyasagar et deux amis du pandit, après une première réticence des juges anglais, sa réputation d'extravagance fit que sa carrière ne fut pas satisfaisante. Il fit de nouvelles dettes. Quant à Vidyasagar, talonné par ses créanciers, il dut lui réclamer le remboursement de l'argent qu'il avait emprunté pour le lui envoyer pendant son séjour en Europe. C'était pour lui une question d'honneur, écrivit-il. Selon certains contemporains, Michael Madhusudan ne remboursa jamais Vidyasagar qui dut, lui, rembourser un créancier en empruntant à un autre. Si l'on en croit Brajendranath Bandyopadhyay, au contraire, il remboursa Vidyasagar en vendant ses propriétés<sup>493</sup>. La liste des dettes de Michael Madhusudan Datta figure dans la biographie de Vidyasagar écrite par Sarkar<sup>494</sup>. Deux ans avant la mort du poète, alcoolique et misérable, le 19 juin 1873, le pandit s'était résolu à mettre un terme à sa générosité. Subal Chandra Mitra qui publie toute leur correspondance dans sa biographie de Vidyasagar précise qu'en 1869 le pandit avait été obligé de vendre à deux de ses amis les deux tiers de la valeur de sa *Sanskrit Press* pour rembourser un de ses créanciers très impatient de récupérer une somme que le pandit avait lui-même prêtée à Michael Madhusudan Datta<sup>495</sup>.

On peut s'interroger sur les raisons de cette indulgence envers cet homme dont le mode de vie extravagant était très loin de l'austérité personnelle du pandit. Il est probable que Vidyasagar qui souhaitait ardemment le développement de la littérature bengalie voulut préserver le génie poétique de Michael Madhusudan Datta d'une plus grande déchéance. On peut penser aussi qu'il ressentait profondément la détresse de la femme et des enfants du poète et qu'il ne supportait pas leur misère. Ils étaient revenus à Calcutta en 1869. Le dernier message que Vidyasagar envoya à celui qu'il appelait encore *My dear Datta* mit un point final à leurs relations : « J'ai fait de mon mieux, et je suis tristement convaincu que votre cas est absolument sans espoir. » Cette lettre fut envoyée le 30 septembre 1872. Le poète mourut le 29 juin 1873. Dans ce cas encore, la déception du pandit fut à la mesure de la confiance qu'il mettait en l'homme. Le poète avait composé un poème à la louange de son généreux bienfaiteur qui se trouve dans son célèbre recueil de sonnets intitulé *Caturdaśpadī Kavitāvalī*. Il est reproduit dans la biographie de Sarkar. Plus tard, lorsqu'on vint demander au pandit sa participation au fonds destiné à élever un monument sur la tombe du poète, il répondit : « Je ne me soucie pas de conserver les ossements de celui que je n'ai pas pu garder en vie, malgré tous mes efforts. »<sup>496</sup>

---

<sup>492</sup> SC. M. p. 251.

<sup>493</sup> B.B. *Sāhitya-Sādaka-Caritamālā*, vol. 2, Madhusūdan Datta, p. 87

<sup>494</sup> B.S. pp. 236-37.

<sup>495</sup> *Ibid.* p. 258.

<sup>496</sup> IM p. 387.

Le biographe Sarkar écrivit à la fin du chapitre qu'il consacra aux multiples dons faits par le pandit cette phrase étonnante qui évoque la campagne pour le remariage des veuves : « Les fruits des actes sont inévitables. Pour avoir menti une fois, Yudhiṣṭhira, incarnation du *dharma*, dut aller visiter l'enfer. Les conséquences de ses actes d'extrême générosité ne pourront pas effacer le fait que Vidyāsāgara ait été l'initiateur d'une action que le *dharma* abhorre. Toutefois, dans l'au-delà, prenant en compte, de façon proportionnelle, ses actes généreux, il jouit d'un bonheur suprême. »<sup>497</sup> On peut préférer le jugement porté par le professeur Rabindrakumar Dasgupta sur le pandit et le poète : « Michael et Vidyasagar sont, à première vue, très différents. Mais, en fait, ce sont les fils jumeaux de l'âge nouveau du Bengale... L'un s'efforça de créer une nouvelle littérature, l'autre une nouvelle société. » On peut ajouter : ce que le premier fit pour la poésie bengalie, dans une bonne mesure, le second le fit pour la prose.

Avec son prestige de pandit, Vidyasagar s'efforça aussi d'aider les jeunes gens de sa connaissance revenus d'Angleterre, Surendranath Banerjea, fut l'un d'eux, à retrouver leur place dans leur caste et dans leur famille. La coutume de l'époque interdisait qu'un hindou franchît la mer.

Toutefois, la générosité de Vidyasagar avait quelque chose d'excessif et de démesuré. Dans le cas des jeunes écoliers, elle lui assurait une sorte de domination, non pas seulement sur le présent de ses obligés, mais aussi sur leur avenir. Le souvenir de sa très grande pauvreté lorsqu'il était enfant n'était sans doute pas étranger à son extrême bonté.

Il n'est pas possible de clore le portrait du pandit sans mentionner une fois encore son humour, noté par ceux qui entrèrent en contact intime avec lui. On sait aussi qu'il aimait la musique, principalement les chants populaires, appelés *kavi gāna*, qu'il recopiait dans un cahier. Ce fut aussi un grand amateur de théâtre. La première représentation à laquelle il assista fut, en 1854, celle de *Kulīnakulasarvasva*, Tout pour le prestige de la lignée *kulīn*, dont l'auteur était Rāmanārāyaṇa Tarkaratna (1822-1886)<sup>498</sup>. Vidyasagar ne manqua pas non plus la représentation de la pièce d'Umeścandra Mitra, *Vidhavāvivāha Nāṭak*, Pièce sur le mariage des veuves, en 1859. Il fut aussi associé aux membres de la famille Tagore qui établirent deux théâtres à Calcutta. Le pandit appréciait les pièces classiques sanskrites, ainsi que celles de Shakespeare. Il rompit avec le monde du théâtre au début des années soixante-dix quand il fut question d'y employer des actrices qui ne pouvaient venir que du milieu de la prostitution.

---

<sup>497</sup> B.S. p. 240.

<sup>498</sup> Enseignant au Sanskrit College, Rāmanārāyaṇa Tarkaratna écrivit encore une douzaine de pièces dont une, intitulée *Nava Nāṭak*, Nouvelle pièce, est un drame qui fustigeait une nouvelle fois la polygamie des *kulīn*. Il fut représenté en 1867.



## Chapitre 5

### Témoignages et jugements sur l'homme et son œuvre de réformateur

A la mort du pandit, le 29 juillet 1891, des assemblées en son honneur se tinrent au Bengale et dans plusieurs autres régions de l'Inde. Quatre ans plus tard, une très grande réunion eut encore lieu à l'*Emerald Theatre* à Calcutta pendant laquelle Rabindranath Tagore prononça un discours mémorable (*infra*).

A la fin de son ouvrage *Bengal under the Lieutenants Governors*, C. E. Buckland écrivit de courtes biographies d'Indiens illustres de l'époque. Voici le jugement qu'il porta sur Vidyasagar : « La vie de cet éminent Bengali fut remarquable dans plusieurs domaines et peut être étudiée sous divers aspects : 1) en tant qu'éducateur, 2) en tant qu'auteur et éditeur de diverses publications en bengali, sanskrit, et anglais, surtout dans le domaine de l'éducation, 3) en tant que réformateur social, et enfin, 4) en tant que philanthrope. En lui, était réunie une intrépide indépendance de caractère à une grande douceur et à la simplicité d'un enfant dans ses relations avec les individus de toutes les classes. Un homme de discipline, il pouvait néanmoins pardonner les manques de ceux qui étaient moins doués et moins précis que lui-même. C'était un modèle de patience et de persévérance dans le travail littéraire. . . Bien que persécuté pour ses réformes, il ne perdit jamais courage mais garda sa foi dans le triomphe ultime de la Vérité et de la Justice. »<sup>499</sup>

Le Commissaire à la presse, Sir Roper Lethbridge écrivit : « Vidyasagar fut l'idéal parfait d'un brahmane de la vieille école aux sentiments nobles, intelligent et charitable. »<sup>500</sup>

#### - Les jugements des défenseurs du renouveau de l'hindouisme traditionnel

L'attitude faite d'admiration, de reproche et de regret qui a caractérisé le traitement de leur sujet chez les biographes conservateurs s'est exprimée, une nouvelle fois, dans les dernières pages de l'ouvrage de Biharilal Sarkar. Il écrivit avec une émotion certaine: « Né dans une lignée de professeurs, *adhyāpaka*, fils de brahmanes pandits, le cœur plein d'une extraordinaire compassion, cultivant une grande pitié devant le malheur des autres, pourquoi n'a-t-il pas gardé sa vision sincère fixée sur les *śāstra* hindous, sur le *dharma* et les rites des hindous ? ... Vidyasagar a été submergé par le malheur des veuves. A la vue de la souffrance des épouses de *kulīn*, il a pris refuge pour la soulager auprès du roi étranger. Mais que s'est-il passé ? Vidyasagar n'a pas compris quelle pureté se trouve dans le mariage hindou, quel est le but suprême du *brahmacarya*, d'où vient cette institution du *brahmacarya*, pour quelle réalisation essentielle du *dharma*, comment sont survenus les obstacles à ce *brahmacarya*,

---

<sup>499</sup> Buckland C.E. *Bengal under the Lieutenant Governors*, vol. 2, pp. 1034-35.

<sup>500</sup> SC. M. p. 442.

comment ces obstacles ont été le début du mal social ? Sa compassion sans limite ne lui a pas permis de le comprendre. Cette pitié a emporté sa religion ancestrale... Vidyasagar est un homme de son temps. Il a suivi le *dharma* de son temps. Les hindous en ont souffert, la religion hindoue a été blessée, la société hindoue a été emportée dans le flot du désordre. Mais en quoi Vidyasagar est-il coupable ? Lui qui avait tant de compassion dans le cœur, qui avait fait preuve de tant de sympathie pour le malheur d'autrui, il savait pour quelles raisons les choses en étaient arrivées là. ... Que les jeunes hindous soient zélés dans la poursuite de leurs tâches, en accord avec les *śāstra*, avec l'ardeur et la sincérité de Vidyasagar, c'est avec cette prière qu'est publié *Vidyāsāgāra*.»<sup>501</sup>

Dans le même esprit et avec presque les mêmes mots, Subal Chandra Mitra termine sa biographie du pandit par un jugement qui ne peut manquer d'étonner. A propos de Vidyasagar, il écrit : « Personne ne peut nier sa grandeur ni sa supériorité. Il n'y a aucun doute que Vidyasagar fut véritablement grand. Il fut grand en bonté, grand en une large sympathie, grand en bienveillance, d'une grande valeur. En bref, à tous égards, il était plus grand que les hommes ordinaires. Ce fut cette étrange supériorité qui lui permit de lutter virilement contre les difficultés, de s'élever à une si éminente dignité. Cette extraordinaire particularité de son caractère s'est manifestée dans toutes ses actions, que les fruits en eussent été bons ou mauvais... » Mitra passe ensuite aux graves reproches qu'il veut faire au pandit. Il écrit en blâmant la période, celle du *kali yuga* : « Vidyasagar naquit en un temps où le *kali yuga* faisait sentir sa mauvaise influence sur la religion scientifique des saints *Rishis*. Vidyasagar fut seulement le moyen par lequel cette influence s'est exercée. Il poursuivit ce que son prédécesseur Ram Mohun Roy, qui est parti pour l'éternité six décennies avant lui, avait commencé. » Vidyasagar, poursuit-il, a gagné tant de gloire et de respect parce qu'il suivait le cours de l'histoire, celui de l'âge *kali*. « Sinon, lui, né dans une famille hindoue orthodoxe, entouré depuis ses premières années par de fidèles dévots de la religion des *Rishis*, lui-même très savant dans les diverses branches de la littérature sanskrite, pourquoi eût-il perdu tout respect pour les usages religieux et les pratiques de ses ancêtres, et pourquoi eût-il été privé de la capacité de percevoir la valeur réelle des *Sastras* sacrés de ses pères ? C'était la volonté de Dieu. La divinité compatissante, afin de propager l'influence de l'Âge, mit dans son cœur les germes d'une large sympathie et d'une grande bonté si profondément et si fortement que sa connaissance des *Sastras* et de la religion de ses pères disparut complètement ; aucun vestige n'en demeura pour le guider dans la bonne direction. Son cœur, naturellement tendre, fut ému par la détresse apparente des veuves hindoues. Pour ôter les prétendus malheurs des femmes kulinés (*sic*), il fit une pétition auprès du Gouvernement étranger demandant une législation pour interdire l'ancienne pratique de la polygamie. Mais, hélas ! Il ne s'arrêta pas un moment pour réfléchir que le mariage hindou n'est pas un contrat légal mais une alliance religieuse, (il ne réfléchit pas non plus) à ce qu'était le but ultime du *Brahmacharyya*, ni quelle était sa source ni dans quel dessein il était prescrit, ni non plus comment cette innovation empêcherait l'accomplissement de ce but et saperait matériellement les fondements de la société hindoue ; son infinie tendresse de cœur ne lui laissa pas le temps de réfléchir sur ces points. C'étaient cette tendresse et cette bonté qui lui ont fait oublier la véritable signification des saints *Sastras* et de la religion de ses pères... Vidyasagar fut un homme de son temps ; il suivit la voie qu'il lui indiqua. Sans nul doute, cette voie a causé un grand dommage au véritable hindou, a matériellement blessé la religion hindoue, a lancé la société hindoue dans la direction de la désorganisation avec une grande force ; mais

---

<sup>501</sup> B.S. pp. 668-69.

Vidyasagar ne doit pas être blâmé pour cela. Seul Dieu, qui l'a fait avec de tels matériaux, sait pourquoi Il l'a fait. »<sup>502</sup>

Après cette étonnante déclaration, le biographe conclut en exhortant les hindous à s'efforcer d'acquiescer la sincérité et l'ardeur qui ont caractérisé Vidyasagar, mais de les appliquer à suivre les pas de leurs ancêtres selon les injonctions de leurs Écritures. Le point de vue de la femme est totalement ignoré, ses souffrances, qualifiées de 'prétendus malheurs' ne sont absolument pas prises en compte. Elle n'est rien d'autre qu'un faire-valoir de l'homme hindou. Elle sera mariée à huit ans ; si elle devient veuve, elle sera chaste toute sa vie qu'elle passera enfermée, sans recevoir aucune instruction, mais la gloire de l'homme hindou n'en sera que plus grande.

Dans les vingt dernières années de la vie de Vidyasagar, un certain nombre d'écrivains et de journalistes de talent, sans parler des prédicateurs et des pandits, tels que le célèbre Śāśadhara Tarkacūḍāmaṇi (1851-1928) et Krisnaprosonno Sen (1849-1902), exprimèrent un conservatisme religieux teinté de nationalisme culturel, qui ne pouvait qu'être hostile aux tentatives de réformes sociales initiées par Vidyasagar. Ces cercles se réunirent à Calcutta autour de périodiques, tels que *Navajīvan* et *Baṅgabāsi*, et de personnalités parmi lesquelles il faut mentionner Bhudev Mukhopadhyay (1827-1894), Akshay Chandra Sarkar (1846-1917), Chandranath Basu (1844-1910), Jogendra Chandra Basu (1854-1905), sans oublier le grand écrivain Bankimchandra Chatterji (1838-1994)<sup>503</sup>. Les dernières années de la vie du pandit ont certainement été très assombries par la montée de cette défense de l'hindouisme qui s'accompagnait d'une violente critique de son action en faveur des femmes. Ces hommes furent, dans leurs écrits et leurs discours, des chantres inconditionnels du mariage traditionnel avec sa préférence pour les très jeunes mariées, la fidélité inconditionnelle des veuves par delà la mort de l'époux et le maintien de l'ignorante à son foyer<sup>504</sup>. Dans ce sens, en 1883, Chandranath Basu écrivit un article dans *Baṅgadarshan* intitulé *Vivāher Bayas o Uddeśa*, L'âge du mariage et son but. En 1882, Bhudev Mukhopadhyay publia son ouvrage *Pārivārika Prabandha*, Essais sur la famille, dans lequel il défendait le mariage traditionnel. Akshay Chandra Sarkar, en 1885, fit un discours, publié ensuite dans *Navajīvan*, intitulé *Hindu vidhabār ābār vivāha haoyā ucit kinā*, Les veuves hindoues doivent-elles se remarier ? L'auteur répondait par la négative à la question. En 1892, Chandranath Basu publia un livre intitulé *Hindutva ; Hindur Prakṛta Itihāsa*, L'hindouïté ; histoire authentique des Hindous, qui était une défense argumentée des valeurs traditionnelles. La polygamie dont la disparition prochaine avait été annoncée, grâce à l'éducation, lorsque Vidyasagar avait tenté de la faire interdire, était encore attestée en 1890 par la publication dans le périodique *Saṅjīvanī* d'une liste de diplômés de l'université qui étaient encore polygames<sup>505</sup>. Vidyasagar qui allait mourir cette année-là avait de quoi se faire du souci pour leurs épouses.

Les hommes, ces *bhadralok*, qui reprochaient à Vidyasagar de s'être adressé aux Anglais pour réaliser les réformes dont ils allaient parfois jusqu'à contester le bien-fondé au nom des valeurs indiennes étaient, ou bien des serviteurs fidèles du pouvoir colonial, ou bien encore des journalistes qui mesuraient leurs critiques à son égard.

---

<sup>502</sup> SC.M. pp. 440-42.

<sup>503</sup> Voir dans *Les intellectuels bengalis et l'impérialisme britannique*, après les chapitres sur Bhudev et Bankim, la conclusion, pp. 317-323.

<sup>504</sup> Sen Amiya P. *Hindu Revivalism in Bengal, 1872-1905*, pp. 205-284.

<sup>505</sup> *Ibid.* p. 373.

Bhudev, par exemple, a fait toute sa belle carrière dans l'administration de l'éducation. Si, dans ses *Sāmājika Prabandha*, Essais sur la société, il a écrit des pages courageuses en déplorant la situation économique désastreuse de son pays dont l'impérialisme britannique était responsable, il n'a pas demandé le départ des Anglais et ne l'a probablement pas souhaité ; aucun de ceux dont les noms ont été mentionnés plus haut ne l'a fait. Les *Pārivārika Prabandha*, Essais sur la famille, de Bhudev sont, au moins pour une part, dirigés contre les réformes de Vidyasagar sans le nommer. L'auteur s'y fait le chantre de la noblesse du mariage d'enfants, de la sainteté du veuvage assumé pour les femmes, de la beauté de la famille étendue, tout cela sur un ton qu'un pieux prédicateur ne renierait pas. Pour lui, la société hindoue traditionnelle, qu'il idéalise, était éminemment spirituelle et parée de toutes les vertus. Les hommes tels que lui redoutaient l'introduction des idées européennes des Lumières qui menaçaient de détruire ce bel ensemble si parfaitement patriarcal. Il y avait dans cette attitude une bonne part de nationalisme culturel. Au contraire, Vidyasagar refusait de voir cette société hindoue comme un ensemble harmonieux où tout se passait dans la paix pour atteindre le but ultime de la vie humaine : le retour à l'Absolu. Il la voyait comme elle était : profondément injuste à l'égard des femmes, et il se désolait de la seule réussite matérielle d'hommes faibles, égoïstes, incapables d'engagement solide et souvent hypocrites. Vidyasagar ne rejetait pas les idées modernes arrivées d'Europe, simplement parce qu'elles venaient d'Europe, lorsqu'elles parlaient le langage du respect de l'être humain, fût-il une femme. En même temps, il était sensible à la distance séparant le discours humaniste de la pratique. Il avait le souci de la dignité de l'individu, la sienne et celle des autres. Il appelait de ses vœux le progrès par l'éducation, non pas seulement celle des nantis qui serviraient ensuite à leur profit le pouvoir en place, mais celle des villageois démunis.

Un grand acteur du renouveau de l'hindouisme, Swami Vivekananda, disciple de Ramakrishna, aurait déclaré, deux jours avant sa mort, d'après les souvenirs de sa disciple irlandaise, Sister Nivedita : « *After Ramakrishna, I follow Vidyasagar.* » Après Ramakrishna, je suis Vidyasagar. Puis, il aurait évoqué l'entrée du pandit, vêtu de son *dhoti* et chaussé de ses sandales, dans la salle du Conseil du Vice-roi, et sa réponse à une remarque désobligeante sur sa tenue : « Si vous ne me vouliez pas, pourquoi m'avez-vous invité ? »<sup>506</sup> Toutefois, bien après la mort du pandit, Vivekananda s'exprima sur le programme de réformes du pandit. Il affirma sa totale opposition aux mariages d'enfants, mais aussi sa crainte que le remariage des veuves n'accrût le nombre de femmes célibataires. Dans une conférence, prononcée à Oakland, le 19 mars 1900, il n'hésita pas à déclarer que l'interdiction de se remarier, qui était faite aux veuves dans les textes de loi hindous, ne leur causait aucune souffrance particulière, *no particular hardship* !<sup>507</sup> Sa disciple irlandaise, Sister Nivedita, écrivit qu'il considérait la fidélité des veuves comme le pilier sur lequel reposaient les institutions sociales hindoues<sup>508</sup>. Les féministes parleraient sans doute d'instrumentalisation.

#### - La presse juge Vidyasagar

La presse en bengali et en anglais fut partagée entre les périodiques qui soutenaient les réformes, tels que *Tattvabodhini Patrikā* et *Somprakas*, en bengali, et

<sup>506</sup> *The Complete Works of Sister Nivedita*, Vol. 1, Calcutta, 1967, p. 378, cité dans IM p. 531.

<sup>507</sup> *Complete Works of Swami Vivekananda*, VIII, 243, repris par Sen A. P., p. 330.

<sup>508</sup> *Ibid.* p. 331.

*Hindoo Patriot* en anglais, et ceux qui, surtout à partir des années 1870, défendaient les valeurs traditionnelles. Parmi ces derniers, il faut citer justement ceux qui étaient édités par ces hommes mentionnés plus haut : *Sādhāraṇī*, publié à partir de 1873, et *Navajīvan*, qui parut de 1884 à 1889, et dont le rédacteur en chef était Akshay Chandra Sarkar, sans oublier *Baṅgabāsī*, l'hebdomadaire auquel était rattaché le biographe Biharilal Sarkar et auquel participait aussi Akshay Chandra Sarkar. Quelques mois avant la mort de Vidyasagar, la version hindi de *Baṅgabāsī* écrivit que Rammohun Roy et Vidyasagar étaient des ennemis internes, *internal enemies*, de l'hindouisme<sup>509</sup>.

De 1872 à 1876, Bankim Chandra Chatterji dirigea personnellement le mensuel bengali *Bangadarshan* qu'il avait fondé. Ce périodique et son rédacteur ont eu une position plutôt ambiguë au sujet de la personne, de l'œuvre et de l'action de Vidyasagar. En tant qu'écrivain, ce dernier n'eut droit à aucun essai louangeux, alors que Bankim écrivit des articles consacrés à d'autres auteurs contemporains, tels que Michael Madhusudan Datta ou Dinabandhu Mitra. On se souvient aussi de l'essai de l'écrivain à propos de l'interdiction de la polygamie, publié d'abord dans *Bangadarshan*, puis repris dans ses Essais (*supra*). Dans les dernières lignes, Bankim écrivait : « En conclusion, je veux prier Vidyāsāgar mahāśay de me pardonner. Je n'oublie pas que c'est un homme érudit, savant dans les *sāstra*, désireux du bien de son pays et bon écrivain. Le Bengale lui doit beaucoup. Nous sommes des ingrats si nous oublions cela. »<sup>510</sup> La question d'une mésentente possible entre les deux grands hommes du Bengale n'a pas manqué de faire l'objet de bien des controverses parmi les spécialistes de la littérature bengalie. Le plus récent article à ce sujet parut en 2009 dans le périodique *Korak* qui consacrait un numéro entier à Iswarchandra Vidyasagar. Il était de la plume du professeur Amitrasūdana Bhaṭṭācārya, spécialiste reconnu du romancier<sup>511</sup>. Dans cet article, le professeur cherche à démontrer que Bankim n'était pas hostile au remariage des veuves et souhaitait aussi la fin de la polygamie, les deux réformes voulues par le pandit. Il analyse dans ce sens le roman *Viśavṛkṣa*, *L'arbre à poison*, publié en 1873, pendant la période de la plus grande agitation autour de la demande de l'interdiction de la polygamie. Le professeur explique que le romancier ne prend pas à son compte la phrase de l'épouse délaissée qui condamne nommément le pandit pour avoir rendu licite le mariage des veuves. Précisément, écrit le professeur, Bankim condamne la polygamie du mari et non le fait qu'il ait eu le droit d'épouser une veuve. Il est difficile d'être tout à fait convaincu par cette affirmation. La position du romancier face à ces deux réformes de la société hindoue aurait gagné à être plus claire. Dans le roman, la jeune Kundanandinī, orpheline, est accueillie dans la famille d'un jeune et riche *zamindar*. Elle est ensuite mariée à un de ses proches, mais, veuve, elle revient vivre dans ce foyer sans enfant. Elle devient alors l'objet de la passion du *zamindar*. Celui-ci décide de l'épouser, encouragé par le passage de la loi et la démonstration du caractère licite de cette union du point de vue des *sāstra*. De ce fait, le *zamindar* devient polygame. Il s'en justifie par le besoin d'avoir un héritier. L'affaire se termine très mal. On comprend qu'en tant qu'auteur de fiction, Bankim n'ait pas souhaité prendre parti de façon didactique sur ces questions, brûlantes à l'époque. Toutefois, quand on connaît le point de vue conservateur qu'il adopta, plus tard, et l'absence, dans ses essais, d'un soutien déclaré aux réformes, la condamnation du remariage des veuves paraît relever d'une certaine logique. Même écrite par la première épouse délaissée à sa belle-sœur

<sup>509</sup> Sen A.P. p. 266, citant *Report on Native Papers (Bengal)*, 22 novembre 1890.

<sup>510</sup> *Bankim Racanāvalī, Vividha Prabandha*, vol. 2, p. 276.

<sup>511</sup> Bhaṭṭācārya A. '*Mataikye matānaikye Vidyāsāgara-Bankimacandra*', *Korak*, pp. 197-211.

dans un moment de colère, cette phrase résonne fâcheusement aux oreilles si l'on veut croire au soutien apporté par le romancier au réformateur : « A Calcutta, il y a, paraît-il, un grand paṇḍit appelé Vidyāsāgara il a fait paraître un livre sur le mariage des veuves. Celui qui a permis le mariage des veuves, si c'est un paṇḍit, alors qui est un ignorant ? »<sup>512</sup>. En réalité, dans ce roman, c'est toute l'activité réformatrice des membres du *Brahmo Samaj*, ainsi que celle de Vidyasagar, que récuse l'écrivain. Il donne vie à un personnage de membre du *Brahmo Samaj*, à la fois hypocrite, jouisseur et malfaisant et qui, dans son intérêt personnel, s'emploie à marier des veuves, ouvre une école de filles et prône la sortie des épouses du gynécée. Certes, un auteur ne doit pas être identifié à ses personnages, mais la force de l'écriture emporte ici la conviction.

En avril 1855, l'hebdomadaire *The Hindu Intelligencer*, au moment où Vidyasagar lançait son mouvement pour le remariage des veuves que le périodique ne voyait pas d'un bon œil, reproduisit, cependant, le texte d'une allocution faite à la *Bethune School* par le Révérend Lal Behari Dey sur l'éducation au Bengale. Le révérend disait : « Mon devoir – plus particulièrement en ce moment- est de mentionner en rapport avec le sujet un nom qui doit être révééré par tous les Bengalis, et ce nom sera applaudi chaleureusement, j'en suis sûr, dans cette assemblée, je fais allusion au grand, et cependant humble, Vidyasagar. J'aurais dû dire Eshwara Chunder Sharma, lui que, sans me tromper, je peux appeler le *Vidya Sagar* du Bengale. Je ne veux pas vous retenir, Messieurs, en vous informant de la nature et de l'étendue de votre obligation envers lui. Ce qu'il a fait pour vous et fait encore, vous le savez mieux que moi, mais je voudrais seulement dire que vous ne pouvez pas estimer trop largement sa valeur, - vous ne pouvez pas le récompenser suffisamment. »<sup>513</sup>

En *bhādra* 1813 *śaka* (mi-août-mi-septembre 1891), au moment de la mort de Vidyasagar, *Tattvabodhinī Patrikā* publia un article dans lequel l'auteur, anonyme, rappelait que le pandit avait été un des premiers à se joindre à la *Tattvabodhinī Sabhā*. Lorsque le journal de l'association parut, le pandit contribua grandement à apporter à ses lecteurs ses connaissances et sa sagesse. Vidyasagar commença à y faire paraître sa traduction du *Mahābhārata*, et le soin de corriger tous les articles qui devaient y être publiés lui fut confié. Grâce à ses efforts, le mensuel fit faire des progrès considérables à la langue bengalie. L'auteur de l'article rappelait aussi que Vidyasagar fut « le père et la mère » des pauvres auxquels il fit des dons considérables toute sa vie sans que personne ne le sache. « Vidyāsāgar est le père de la langue bengalie. Rāmamohana Rāya, certes, fut le premier à introduire la prose en bengali, mais Vidyāsāgar lui donna une nouvelle vie. Si la langue bengalie a tant progressé, c'est à Vidyāsāgar que nous le devons. Les livres qu'il a écrits servent aussi bien aux enfants bengalis qu'aux vieillards. Il a introduit le remariage des veuves à l'aide de son profond savoir et de sa grande intelligence. Il avait compris que, si l'enseignement anglais n'était pas largement répandu, ce peuple dégénéré ne progresserait pas. C'est pourquoi, il a établi de nombreuses écoles pour qu'une instruction de haut niveau fût introduite à peu de frais. Dans ce domaine, son plus grand titre de gloire il le doit à la *Metropolitan Institution*. Le Bengale tout entier reconnaît ouvertement que cela a été très bénéfique. C'était un homme très modeste. Si on l'avait rencontré une fois on ne pouvait pas l'oublier. Il avait l'esprit tout à fait libre, et sa persévérance était exceptionnelle. Il ne lui manquait aucune des qualités qui font d'un être humain un homme digne de ce nom. En ce jour où nous avons perdu un vieil

<sup>512</sup> *Baṅkim Racanāvalī*, vol. 1, p. 222.

<sup>513</sup> Ghose B. (ed.) *Sāmayikapatre Bāṅlār Samājacitra*, vol. 3, p. 123.

ami et un collaborateur, nous sommes très tristes, et le Bengale, toute l'Inde même, souffrent de son absence. »<sup>514</sup>

Il est inutile de revenir sur ce qui a été écrit par Sivanath Sastri dans son autobiographie et mentionné auparavant. Cependant, comment ne pas citer le jugement qu'il porte sur le pandit dans ses *Prabandhavalī*, Recueil d'essais ? Il écrit que Vidyasagar voulait former un caractère, *caritra*, nouveau et une nouvelle société. Puis, il ajoute : « Il s'était efforcé de maîtriser de façon adéquate toutes les parties de la culture orientale. Mais il désirait établir sur la base de la vie orientale le modèle de vie occidentale qu'il avait obtenu ; sur la base de l'affection, *prīti*, orientale, sur celle de la dévotion, *bhakti*, orientale, il s'efforça de placer l'engagement dans l'action occidental... Vidyāsāgar *mahāśay* avait voulu fonder une nouvelle société et un nouveau caractère d'homme en rassemblant, en un idéal, l'Est et l'Ouest. »<sup>515</sup> Il est évident que, pour atteindre le but que Sivanath décrivait si justement le développement de l'éducation était primordial. Ceci explique aussi pourquoi Vidyasagar traduisait des manuels anglais, imprégnés de morale victorienne, à l'intention des enfants bengalis. Il y trouvait des correctifs à l'éducation peu organisée qui était de mise parmi les siens. Ce Vidyasagar, à la fois si tendre et si dur, si érudit et si moderne, était une énigme pour ceux qui, à l'époque, au Bengale, ne juraient que par le retour à un hindouisme scripturaire qui était davantage une forme de nationalisme réactif que l'expression d'une profonde religiosité.

#### - Le point de vue de Rabindranath Tagore

Quatre ans après la mort de Vidyasagar, en 1895, une grande assemblée se réunit pour honorer sa mémoire. Rabindranath Tagore y prononça un long discours resté célèbre. D'entrée de jeu, Tagore loue Vidyasagar pour « sa foi solide en une humanité incomparable, libre, pleine des larmes de la compassion. » Cette richesse d'humanité faisait de lui un homme digne de ce nom. Pour le poète, la première contribution du pandit est allée à la langue bengalie dont il fut le premier artiste. Vidyasagar, dit Tagore, a introduit de l'art dans la prose. Il précise qu'il l'a organisée, nettoyée et disciplinée. Puis, le poète souligne la grande indépendance d'esprit de Vidyasagar à l'égard des règles et des coutumes. Au Bengale, seul Rammohun Roy peut lui être comparé. Tous deux étaient profondément Bengalis dans leurs vêtements, leurs conduites et leurs habitudes. « Ils n'avaient pas leur pareil dans la connaissance des Ecritures de leur peuple et ils ont établi pour lui les fondements de l'enseignement dans la langue maternelle... » Et cependant, poursuit Tagore, on peut les comparer aux grands hommes de l'Europe pour leur force dénuée de peur, leur véracité, leur souci du bien public, leur détermination, leur profond respect de soi qui rejette avec mépris la misérable imitation extérieure des Européens. Tagore reprend ensuite des passages de l'autobiographie de Vidyasagar. Il cite aussi les biographies écrites par Shambhuchandra, le frère, et par Chandicharan, le *brahmo*. Il s'arrête ensuite sur la générosité du pandit, même lorsqu'il n'était qu'un jeune étudiant pauvre. Commentant sa démission du poste de directeur du *Sanskrit Collège* en 1858, Tagore écrit : « Dieu, le Dispensateur, *Vidhātā*, l'avait envoyé pour diriger. Il ne lui avait pas donné les qualités nécessaires pour travailler dans la dépendance. » Il renouvelle à ce propos ses reproches aux Bengalis en poursuivant : « Au

---

<sup>514</sup> *Ibid.* vol. 4, pp. 375-76.

<sup>515</sup> IM p. 352, Voir aussi l'article de Sastri, publié dans la *Modern Review*, puis repris, en 1919, dans son livre *Men I have seen*, et dans *The Golden Book of Vidyasagar*, pp. 303-311.

Bengale, il y a suffisamment d'employés subordonnés. Le Dispensateur a trouvé inutile et déraisonnable d'en accroître le nombre avec Vidyāsāgar. »

La louange décernée au pandit est à la mesure de la critique acerbe que le poète assène à ses compatriotes. Il écrit : « Vidyāsāgar avait de l'affection et même de la dévotion envers le sexe féminin. C'était la principale caractéristique de sa grande masculinité. En général, nous sommes malveillants à l'égard des femmes. Le bonheur, la santé et le bien-être des femmes dépourvues de pouvoir sont, pour nous, un objet suprême de moquerie, l'ingrédient d'une farce. C'est un autre signe de notre petitesse et de notre poltronnerie. » Tout au long de son allocution qui reprend les moments marquants de la vie de Vidyasagar, Rabindranath insiste sur le terrible contraste entre la pusillanimité des Bengalais, telle qu'il la voit, et la virilité du pandit. La compassion sans la virilité est, dit-il, inopérante. « La compassion de Vidyāsāgar était robuste, elle était digne d'un homme... Elle faisait son travail rapidement, avec fermeté, sans peur et sans hésitation. » Et encore : « Dans notre pays humilié, nous ne pouvons pas dire comment est née une virilité idéale comme celle de Vidyāsāgar. Les coucous pondent leurs œufs dans le nid des corbeaux – le Dispensateur de l'histoire humaine, de la même façon et en cachette, a habilement confié à Vidyāsāgar la tâche de faire des hommes sur la terre du Bengale. » Le poète poursuit : « C'est pourquoi Vidyāsāgar était seul au Bengale. Il n'avait ici aucun frère. Manquant d'un collaborateur capable, il a souffert de l'exil jusqu'à la mort. Il n'était pas heureux. » Il termine son discours par une envolée qui exprime une fois encore ce qu'il admirait le plus chez le grand pandit : « Aujourd'hui, nous ne connaissons Vidyāsāgar que comme un réceptacle de savoir et de bonté. Attachés à cette immense terre, plus nous poursuivrons notre avance, comme des hommes, dans le vaste et difficile champ de l'action, plus nous ferons intimement connaissance avec la grandeur de l'héroïsme et du courage, plus nous ressentirons, au plus profond de nous-mêmes, que la principale gloire d'Īśvaracandra Vidyāsāgar n'est pas sa bonté, ni son savoir, mais son invincible virilité, son humanité indestructible – et plus nous éprouverons cela, plus notre connaissance sera complète et plus le but du Dispensateur sera accompli. La personnalité de Vidyāsāgar sera à jamais consacrée dans la vie nationale des Bengalais. »<sup>516</sup>

En 1898, Tagore écrivit un autre essai sur Vidyasagar qu'il réunit au texte précédent en un recueil d'hommages dédiés à quelques personnalités du Bengale, dont Rammohun Roy et Debendranath Tagore, son père. Dans ce texte, le poète reprend les thèmes qu'il a abordés précédemment mais insiste plus encore sur l'opposition de nature entre Vidyasagar et l'homme ordinaire. Il écrit : « Il (Vidyasagar) n'était pas seulement deux-fois-né, il était deux fois plus vivant. » Et encore : « Īśvaracandra Vidyāsāgar n'a pas pu se protéger du malheur des autres en se réfugiant dans l'habitude, la coutume et le mur de pierre de l'insensibilité. » Vidyasagar s'habillait à l'ancienne manière mais son intelligence et les tâches qu'il s'était fixé étaient nouvelles. « Il s'était donné la tâche de rassembler les savoirs, lui dont les vêtements et la conduite extérieure étaient anciens, mais l'intérieur était toujours nouveau, *cira-navīna*. »<sup>517</sup>

Selon Tagore, Vidyasagar, le brahmane, le pandit en *dhoti*, avec son écharpe de gros coton et ses sandales, était plus grand que le réformateur social que les *Brahmos* admiraient, plus grand que le généreux donateur qu'il était aussi et plus grand encore

---

<sup>516</sup> *Ravindra Racanāvalī*, vol. 11, pp. 330-349.

<sup>517</sup> *Ibid.* pp. 349-355.



que l'artiste de la langue bengalie, reconnu même par ceux qui contestaient le bien-fondé du remariage des veuves. Il était tout simplement un Homme.

## Conclusion

### Vidyasagar et les débuts du nationalisme

Quelle a été l'attitude de Vidyasagar à l'égard des premiers ferments de nationalisme que l'on voit se manifester à partir des années 1870 ? Peut-on déceler chez lui des sentiments anti-impérialistes ? Dans la seconde moitié du siècle, il n'était pas rare de lire, au moins dans la presse, des dénonciations de la paupérisation croissante de l'Inde par la faute de la politique des colonisateurs. La classe moyenne éduquée réclamait aussi une plus grande ouverture aux Indiens dans l'administration et insistait pour leur plus large représentation dans les conseils et les assemblées du gouvernement. Vidyasagar s'est-il intéressé à ces reproches et à ces revendications ? S'il est difficile de répondre avec certitude à ces questions elles méritent au moins d'être posées.

Le biographe Chandicharan Bandyopadhyay rapporte que Vidyasagar, déjà très âgé, lui avait confié qu'il avait rassemblé tous les documents nécessaires dans le but d'écrire une histoire complète de l'Inde. Seule sa mauvaise santé l'avait empêché d'entreprendre ce projet<sup>518</sup>. Il est donc impossible de savoir quelle aurait été sa position dans une telle entreprise. Aurait-il écrit une histoire 'proto-nationaliste', ou bien aurait-il chanté les louanges de la présence britannique en l'opposant à la domination musulmane, ce qui était la pensée dominante à l'époque ? Plusieurs histoires de l'Inde avaient déjà été écrites en bengali depuis le début du siècle. Qu'aurait-il apporté de nouveau ? Dans sa traduction de Marshman, il avait souligné qu'à Plassey seule la trahison de Mir Jafar avait permis la victoire de Clive ; plus tard aussi celle de Gurgin Khan (*sic*) avait eu pour conséquence les défaites répétées de Mir Kasim<sup>519</sup>.

#### - Vidyasagar et le système colonial

Ses liens étroits avec certains représentants du gouvernement et de l'administration britanniques au Bengale ont déjà été longuement évoqués. Il travaillait à l'intérieur du système colonial et il ne semble pas qu'il l'ait jamais, au moins ouvertement, contesté. Toutefois, il a toujours gardé la tête haute devant ses supérieurs au point de démissionner par deux fois, sans regret apparent, quand il estimait avoir été traité injustement. Face aux fonctionnaires anglais arrogants, Vidyasagar était toujours soucieux de sa dignité d'homme. On se rappelle son refus d'enlever ses sandales devant l'*Indian Museum*, la leçon de politesse qu'il donna au directeur du *Hindu College* qui l'avait reçu les pieds sur son bureau, ainsi que le blâme qu'il fit donner par les hautes autorités de Londres au juge anglais méprisant. Il s'agissait, cette fois-là, de défendre l'honneur de son pays tout entier. Ses compatriotes ont unanimement admiré la dignité de sa conduite tout au long de sa vie et ont été prompts à s'étonner lorsqu'une seule fois, jeune encore, il semblait s'être laissé aller à la flatterie à l'égard de G.T. Marshall en lui

---

<sup>518</sup> CC.B. pp. 157-58.

<sup>519</sup> Sen Ashok, *Vidyasagar and his elusive Milestones*, p. 137.

disant ne pas vouloir le quitter (*supra*). On se rappelle qu'il avait fait peindre les portraits des trois Britanniques dont il jugeait l'action bénéfique pour son pays. Il les avait accrochés dans sa chambre. Toutefois, dans son livre contre la polygamie, au cours de sa réponse à la septième objection de ses opposants qui s'étonnaient que la pétition ne prît pas en compte les sujets musulmans et ceux des autres régions de l'Inde, polygames aussi, et qui notaient que si le gouvernement légiférait pour tous, il mécontenterait fort l'ensemble des habitants du pays, il écrivit ce jugement : « Quoi qu'il en soit, il ne peut en aucun cas être estimable de la part du gouvernement de refuser la loi que désirent les auteurs de la pétition par peur d'être coupable envers les musulmans de cette région-ci, ou bien envers les sujets hindous et musulmans des autres régions, ou bien encore en pensant que ces gens seront mécontents. La nation britannique n'est ni aussi stupide, ni aussi incapable, ni, non plus, aussi poltronne. *Selon ce qu'on entend dire*, ils ne sont pas venus pour dominer ce pays par avidité pour jouir du pouvoir<sup>520</sup>. Le seul but de leur conquête est de s'efforcer d'enrichir ce pays dans tous les domaines. »<sup>521</sup> Quelle importance faut-il accorder à ce début de phrase : « *Selon ce qu'on entend dire...* » qui a été mis en italiques ici ? Il ne manque pas de mettre une distance entre les intentions supposées généreuses du colonisateur et celui qui reprend, à son compte, on pourrait croire, ce jugement. Vidyasagar n'était pas un flatteur, même pas pour obtenir une loi dans un domaine qui lui tenait tant à cœur. Au moins jusqu'à la première Partition du Bengale, en 1905, il est reconnu que la classe moyenne était unanime à se féliciter de la présence anglaise. Une personnalité aussi active que Rajnarayan Bose dans la défense de la culture indienne écrivait cette phrase caractéristique : « Que la domination des Anglais demeure, nous prions Dieu en esprit et en paroles pour cela. »<sup>522</sup> Vidyasagar, par son « *Selon ce qu'on entend dire* », allait plus loin que la plupart de ses compatriotes dans sa contestation de la mission civilisatrice et, surtout, du projet de développement de la prospérité indienne que s'attribuaient les colonisateurs. Connaissant beaucoup mieux que les *bhadralok* de Calcutta la grande pauvreté des régions rurales, il ne pouvait que constater à quel point le pays s'enfonçait dans la misère. Toutefois, ce n'était pas dans son caractère de s'appesantir sur les côtés négatifs d'une situation, il préférait mettre son énergie au service des remèdes qu'il pensait possible d'y apporter. L'éducation était le moyen qu'il avait choisi pour tenter d'y remédier.

#### - Ses relations avec les milieux défenseurs d'un nationalisme culturel

Vidyasagar a souvent fréquenté les milieux dans lesquels s'élaborait une affirmation culturelle qui était une forme de nationalisme, ou plus exactement, de patriotisme, si l'on retient la distinction que faisait Rabindranath Tagore, entre une idéologie et un sentiment, si l'on en croit Ashis Nandy.<sup>523</sup> Christopher Bayly a souligné aussi cette différence dans son ouvrage *Origins of Nationality in South Asia*<sup>524</sup>. Le pandit a été en rapport étroit avec Debendranath Tagore et les membres de sa famille qui furent très actifs, à des degrés divers, en faveur de la préservation, et même de la valorisation, de la culture indienne. Il a été l'ami de Rajnarayan Bose (1826-1900), membre éminent de l'*Adi Brahmo Samaj* et auteur de conférences et d'ouvrages

<sup>520</sup> C'est moi qui souligne en utilisant les italiques.

<sup>521</sup> *V.R.* vol. 2, p. 990.

<sup>522</sup> Bose R. *Sekāl ār Ekāl*, p.78.

<sup>523</sup> Nandy A. *The illegitimacy of Nationalism Rabindranath Tagore and the Politics of Self*, pp. 1-4.

<sup>524</sup> Bayly C.A. *Origins of Nationality in South Asia*, pp. 98-132.

enthousiastes sur la grandeur de la religion de l'Inde et sur la nécessité de cultiver le sentiment national. En 1861, justement, Rajnarayan fonda la *Society for the Promotion of National Feeling among the Educated Natives of Bengal*. Il participa avec Nabagopal Mitra et les Tagore à la *Hindu Mela* qui, à partir de 1867, fut un des lieux où se développa le sentiment patriotique. La *Mela* avait pour but de mettre à l'honneur l'appartenance nationale en présentant les jeux sportifs, l'artisanat et les spectacles originaux du Bengale. Dans le même esprit, semble-t-il, lorsque Vidyasagar dirigeait le *Sanskrit College*, il introduisit la lutte à la bengalie, *kusti*, parmi les jeunes pandits qui y enseignaient. Il réserva une grande salle à cet usage<sup>525</sup>. On ne nous dit pas pour quelle raison précise Vidyasagar avait pris cette initiative, mais on peut penser que c'était dans le but de fortifier le physique de ses jeunes collègues, considérés par les Britanniques comme faibles et efféminés, reproche adressé à tous les Bengalis. Il est aussi intéressant de remarquer qu'il choisit une lutte ' indienne', ou 'à l'indienne', et non un des sports que pratiquaient les Européens.

Vidyasagar n'accepta pas longtemps de porter un pantalon à la place de son *dhoti* (*supra*). Il dit au Lieutenant Gouverneur qu'il se sentait habillé comme un clown et préférerait ne plus aller le voir plutôt que se vêtir ainsi. Peut-on y voir un signe d'affirmation nationaliste, ou bien s'agit-il plutôt d'un souci de dignité et d'une certaine fidélité à sa tradition ? Le même Rajnarayan Bose s'exprima avec force contre le port de vêtements « anglais » par les Bengalis. Il y voyait un mauvais coup porté à ce sentiment national, *jātitva*, qu'il fallait cultiver. La fidélité à ce *jātitva*, s'il s'agissait bien de cela, n'était pas systématique chez Vidyasagar. Nous savons, grâce aux souvenirs de Krishnakamal Bhattacharya, membre de la société positiviste, que Vidyasagar s'asseyait toujours sur une chaise et refusait obstinément de prendre place sur un divan, à la façon orientale. Sans doute pensait-il que cette attitude invitait à la mollesse, ce qu'il détestait par-dessus tout. Toutefois, quel que fût son amour pour une certaine austérité brahmanique, il ne s'étendait pas à la décoration de son intérieur. En 1891, deux mois après sa mort, le périodique *Indian Nation* écrivit : « Il y avait une horloge anglaise dans son escalier, et sur les murs de son bureau étaient accrochées des aquarelles anglaises. Le mobilier de ses pièces était anglais ; il avait un goût anglais pour le jardinage. »<sup>526</sup> Il s'occupait beaucoup de jardinage, en effet, lorsqu'il vivait à Karmatar auprès des Santals.

#### - Vidyasagar et le nationalisme des *bhadralok*

Selon ses biographes, le pandit ne fréquentait pas les assemblées où se réunissaient les membres des premières associations à caractère quelque peu politique, telles que la *British Indian Association*, sinon pour aller attendre à la sortie Jaykrishna Mukherji, le *zamindar* éclairé d'Uttarpara qui fut son ami. Il ne voyait sans doute pas l'intérêt de se rapprocher d'une assemblée de notables issus de la classe supérieure qui, privés de pouvoir de décision, n'avaient que l'arme de la parole. Ces hommes riches et éduqués ne se préoccupaient guère des intérêts des pauvres et des ignorants alors qu'ils vivaient des rentes que leur payaient leurs métayers. Toutefois, on sait aussi qu'au début des années soixante-dix, Vidyasagar fut consulté par Surendranath Banerjea, Sivanath Sastri et Ananda Mohan Bose, au moment où ils songeaient à former une association qui regrouperait les membres de la classe moyenne éduquée, tandis que la *British Indian*

---

<sup>525</sup> IM p. 147.

<sup>526</sup> *Ibid.* p. 203.

*Association* réunissait surtout les propriétaires terriens et les riches négociants qui pouvaient payer un important droit d'entrée. Ils demandèrent alors à Vidyasagar d'en être le premier président. Le pandit les encouragea vivement à créer ce qui allait être l'*Indian National Association*, mais il déclina l'offre de présidence du fait de sa mauvaise santé. Il leur conseilla d'appeler cette association *Bengal Association*, plutôt qu'*Indian Association*, ce qu'ils n'acceptèrent pas, préférant lui donner un caractère pan-indien, plutôt que régional<sup>527</sup>. Vidyasagar était-il donc un patriote bengali plutôt qu'un nationaliste indien ? Les jeunes hommes qui vinrent à lui se proposaient de réunir les membres de la classe moyenne, *madhyavitta*, ce que Vidyasagar ne pouvait qu'approuver. Dans son ouvrage sur les débuts du nationalisme, l'historien Anil Seal écrit, on ne sait sur quelle base : « In 1860 Vidyasagar was thinking of a Bengal association... »<sup>528</sup> Par ailleurs, dans ce même ouvrage, l'historien indique que Jotindra Mohan Tagore et Vidyasagar envoyèrent à Dadabhai Naoroji, en Angleterre à l'époque, les noms des personnalités de Calcutta susceptibles de devenir membres de la *East India Association*, qui avait été établie à Londres, en 1866, pour y défendre les intérêts de l'Inde auprès des décideurs anglais<sup>529</sup>. Ces quelques détails montrent que le pandit n'était pas indifférent à ces associations à caractère politique.

Partha Chatterjee, dans son ouvrage sur le nationalisme, fait écho au point de vue exprimé par Ashok Sen sur Vidyasagar selon lequel la situation politique et économique d'un pays colonisé était un frein aux réformes sociales. L'intelligentsia bengalie de l'époque avait accepté certains éléments de la pensée européenne. Toutefois, les idées de liberté individuelle, de primauté de la raison et de foi dans le progrès grâce à la science, qui étaient les forces fondamentales de transformation sociale, étant absentes de la société coloniale, il était impossible qu'émergeât un ensemble rationnel de croyances et de pratiques. Vidyasagar, malgré son courage extraordinaire, ne pouvait pas réussir à introduire les changements sociaux qu'il appelait de ses vœux. Les élites étaient, en outre, convaincues que le pouvoir colonial était un rempart nécessaire contre les maux du passé. « En fait, écrit Chatterjee, c'était l'existence même de la puissance britannique en Inde qui était considérée comme la dernière et la plus solide garantie contre le désordre, la superstition et le despotisme. »<sup>530</sup> Aucun des penseurs bengalis, jusqu'aux dernières années du dix-neuvième siècle, au moins, ne souhaitait le départ des Anglais. Ils aspiraient seulement à partager le pouvoir avec eux. Vidyasagar n'en demandait même pas tant. Il savait que leur aide était indispensable pour réaliser ses objectifs qui visaient à améliorer la condition des femmes et à généraliser l'instruction primaire et secondaire en langue vernaculaire. Il avait sans doute conservé une certaine foi dans le projet civilisateur de la domination britannique, même s'il déplorait la mesquinerie, l'égoïsme et l'ignorance de beaucoup de ses hommes politiques et de ses représentants au Bengale. Il fit appel aux Britanniques pour affranchir les femmes de coutumes cruelles, comme Rammohun Roy l'avait fait avant lui, et n'adhéra pas à l'idéologie nationaliste qui posait l'existence de deux mondes, l'un matériel et l'autre spirituel, le premier qui était aussi un « dehors » et le second un « dedans », l'un celui de l'homme qui acceptait sa soumission au pouvoir et les compromis nécessaires à son

---

<sup>527</sup> Banerjea S. *A Nation in Making*, p. 41.

<sup>528</sup> Seal A. *The Emergence of Indian Nationalism*, 1968, p. 213.

<sup>529</sup> *Ibid.*, p. 248, note 2.

<sup>530</sup> Chatterjee Partha *Nationalist Thought and the Colonial World – A derivative Discourse?* p. 26.

avancement, et l'autre celui de la femme qui devait absolument rester pur de toute influence extérieure<sup>531</sup>.

Vidyasagar aimait son pays et cherchait à le faire avancer dans la voie du progrès qui exigeait des actions concertées. Il était toujours prêt à aider ceux qui oeuvraient dans ce but, mais il ne croyait guère dans les discours des membres de la classe éduquée à l'occidentale. Il ne faisait pas partie de leur clan bien qu'il eût de nombreux amis parmi eux. Il n'était ni propriétaire terrien, ni homme de loi, ni médecin, ni grand négociant, ni journaliste, les catégories sociales les plus représentées dans les nouvelles associations. Il n'était même pas ancien élève du *Hindu College*. Socialement, il n'était qu'un brahmane issu d'une famille pauvre des zones rurales, un enseignant de sanskrit qui osait bousculer les traditions par son intelligence, son savoir, sa générosité, son énergie et sa largeur d'esprit. Un véritable contact avec le peuple manquait aux Bengalis éduqués à l'occidentale ainsi qu'aux associations qu'ils formaient. Cette proximité, Vidyasagar l'avait établie depuis sa jeunesse par son origine familiale, et il l'a maintenue toute sa vie par l'exercice constant de son extraordinaire générosité. Dans ce domaine, il en remontrait à Rammohun Roy et, bien sûr, à Bankim Chandra Chatterji. Il faut cependant reconnaître qu'il n'a pas pris fait et cause pour les castes inférieures et n'a pas essayé de créer un mouvement pour débarrasser sa communauté de l'intouchabilité. A son époque, des mouvements initiés par des membres des castes de *śūdra* s'étaient organisés au Maharashtra et à Bombay. Ils réclamaient l'aide du gouvernement pour développer l'éducation des basses castes<sup>532</sup>. Vidyasagar ne semble pas les avoir connus. Il s'est contenté, en tant qu'individu, d'aider de ses dons tous les démunis qui étaient placés sur son chemin, sans faire de distinction de caste, de religion ou d'ethnie (*supra*).

Vidyasagar était très conscient des faiblesses de son pays et, pour y remédier, il faisait confiance à l'éducation selon les méthodes occidentales. Pour lui, le progrès ne serait pas le fruit du retour à la civilisation ancienne de l'Inde, aussi grande eût-elle été. Il exigeait, au contraire, une avancée dans le domaine de la connaissance scientifique et de la pensée critique. Cela n'était possible que par l'emprunt et non le rejet. Il n'avait pas d'affinité avec les tenants du 'renouveau' hindou qui s'exprimaient avec de plus en plus de force dans les dernières années de sa vie. Sur ce point, il eût été plus proche de Nehru que de Gandhi. Vidyasagar voulait que le dernier mot fût laissé à l'éducation. Il se donna pour tâche de contribuer à former des hommes forts et industriels par l'étude et le travail. Il était conscient que sa propre ascension sociale avait été, en grande partie, le fruit de l'énergie dépensée au cours de ses études. Dans ses manuels, il recommandait aux enfants bengalis ce qui lui avait réussi. Alors qu'il dirigeait le *Sanskrit College*, il écrivit au Dr. Mouat : « Ce qu'il nous faut c'est étendre le bénéfice de l'éducation à la masse du peuple. Etablissons un nombre d'écoles vernaculaires, préparons une série de manuels vernaculaires sur des sujets utiles et instructifs, formons une bande d'hommes qualifiés pour entreprendre le devoir responsable d'enseigner, et l'objectif sera atteint. » Il n'a jamais varié sur ce point, bien qu'il se fût rendu compte que c'était une tâche immense, même à l'échelle de sa seule province.

Entre les anciens *Young Bengal* assagis, comme son ami Ramgopal Ghose, qui, dans leur jeunesse, avaient voulu pour le moins débarrasser la religion hindoue de toutes ses règles, superstitions et coutumes désuètes, et les 'revivalistes' qui ne juraient que par le

---

<sup>531</sup> Ibid. « The Nationalist Resolution of the Women's Question » in Sangari K. and Sudesh Vaid, *Recasting Women*, pp. 233-253.

<sup>532</sup> O'Hanlon, R. *Caste, Conflict and Ideology Mahatma Jotirao Phule*, 1985, pp. 3-11.

retour aux *Upaniṣad*, pour les uns, ou aux *Purāṇa*, pour les autres, Vidyasagar, comme son ami Akshay Kumar Datta, mettait son espoir dans la raison universelle. Les Bengalis, comme tous les Indiens, n'étaient pas moins à même que les Européens de développer une pensée scientifique et rationnelle s'ils s'en donnaient la peine, après s'être libérés des coutumes qui réduisaient au malheur, à la misère et à l'ignorance la moitié féminine de la population, et après avoir développé leur langue maternelle pour en faire un véritable instrument de connaissance. Comme l'écrit Ashis Nandy à propos de Vidyasagar : « Mais son diagnostic de l'hindouisme n'était pas né de sentiments d'infériorité culturelle ; il était né des contradictions qu'il avait perçues à l'intérieur de l'hindouisme lui-même. »<sup>533</sup> Certes, il ne fut pas un apostat, mais il fut loin d'être un apologiste.

En 1899, lors de la Conférence annuelle de la *Baṅgīya Sāhitya Pariṣat*, Association littéraire bengalie, son président, Dwijendranath Tagore (1840-1926), frère aîné du poète, évoqua dans son allocution le « *patriotism* » (*sic*) de Vidyasagar. La question faisait sans doute déjà débat. Quelques phrases de son discours méritent d'être citées : « Nous disons que le défunt Vidyāsāgar *mahāśay* était un « *patriot* ». S'il avait créé cent universités, marié cent millions de veuves en leur donnant une nouvelle vie d'épouse, nous aurions dit qu'il avait été un extraordinaire « *philanthropist* ». Je l'appelle « *patriot* » pour une autre raison. Quand il a arraché les chaînes de la dépendance qui le liaient à Woodrow *Sāheb* et, qu'après être revenu chez lui sans ressources, il a défriché la voie qui lui permettrait d'avoir un moyen de vivre grâce à l'imprimerie, j'ai compris alors que c'était un *patriot* parce qu'il avait préféré l'indépendance à la nourriture et aux vêtements. Quand j'ai vu qu'il avait accepté à bras ouverts tout ce que la culture du dix-neuvième siècle avait de meilleur, en même temps que, repoussant d'un coup de pied ce que cette culture contenait d'illusoire et d'artificiel, il avait incarné la culture indigène, *svadeśīya*, supérieure : le savoir, l'humilité, la compassion, la bonté, la grandeur et la magnanimité, j'ai compris alors que la vraie nature de ce brahmane avait été formée dans le moule d'un *patriot*. »<sup>534</sup> Les italiques sont dans le texte.

S'il a bien été un patriote, a-t-il été un nationaliste indien quelque peu avant l'heure, ou bien simplement un Bengali digne et fier qui aimait les humbles de sa région ? Quand il employait le mot *deśa*, à quoi pensait-il ? Était-ce à l'Inde, *Bhāratvarṣa*, ou au Bengale, *Bāṅlādeśa* ? Qu'évoquait pour lui le mot nation, *jāti* ? Bien qu'il fût allé plusieurs fois dans les régions de l'ouest, au moins jusqu'à Bénarès, le cher Kāśī de son père, dont les brahmanes *rāḍhī* du Bengale, comme lui, se disaient issus, c'était plutôt par la langue sanskrite et sa littérature qu'il se liait au reste de l'Inde à travers le temps et l'espace. Il connaissait le pays marathe par le biais des brahmanes de cette région qui vivaient à Bénarès et savaient le *Veda*. Il parlait d'eux avec admiration, mais ne visita pas leur région. A plusieurs reprises, il fit allusion à des manuscrits de textes sanskrits qu'il avait fait venir du Cachemire. Il avait des relations amicales avec Harischandra, homme de lettres, originaire de Bénarès, qui écrivait en hindi et qui était venu à Calcutta. Le district de Midnapur dans lequel se trouve aujourd'hui son village natal est proche de l'Orissa. Vidyasagar, lui-même, fut souvent décrit avec ironie comme un travailleur oriya. Pour un brahmane lettré comme lui, le territoire de sa culture était loin de s'arrêter au Bengale. Pourtant, le mot *deśa*, si chargé d'affects, semble bien avoir indiqué pour lui sa terre natale, c'est-à-dire son village, sa région et, finalement, le Bengale dont il servait la

<sup>533</sup> Nandy Ashis, *The Illegitimacy of Nationalism*, p. 27.

<sup>534</sup> Cité dans B.S. pp. 393-94.

langue avec passion. Le patriotisme de Vidyasagar était certes nourri d'universalisme moral mais il était aussi riche de traditions locales et de sentiments.

Vidyasagar fut un solitaire, un incompris, même par ceux qui lui vouèrent une admiration sans borne. Un profond sentiment de tristesse domina le dernier tiers de sa vie. Il fut un brahmane fier de ses origines qu'il ne renia jamais, ni dans son apparence physique ni dans ses vêtements ni dans son mode de vie, bien qu'il ne pratiquât pas les rituels obligés. En tant que brahmane lettré, il s'efforça de trouver dans les *śāstra* des appuis pour ses campagnes de réforme qui partaient de sa compassion. Contrairement à beaucoup de ses contemporains au Bengale, il ne chercha jamais à présenter de l'Inde ancienne une image idéalisée. Il n'avait rien à faire d'un Âge d'or védique, ou puranique, pendant lequel la société de son pays en remontrait à toutes les autres civilisations du monde. Pensait-il, comme tant de ses contemporains, que si l'Occident dominait l'Inde dans le domaine matériel, grâce à la science, à la technologie et à l'usage de la Raison, l'Inde lui était supérieure dans le domaine de la spiritualité ? Rien de ce qu'il a écrit ne permet de le dire. Ce qui le frappait dans son pays, c'étaient la pauvreté des masses populaires et leur ignorance, tandis qu'il ne manquait pas de relever l'égoïsme et la lâcheté des élites. L'état présent, seul, l'intéressait, même s'il admirait profondément les chefs d'œuvre anciens de la littérature sanskrite. C'était ce présent qui sollicitait son action en faveur des pauvres et des femmes. Il ne chercha jamais d'excuse au mal de son temps, comme tant d'autres avant et après lui, dans la conquête musulmane, ou encore l'impérialisme britannique. A certains égards, il annonçait les campagnes du Mahatma Gandhi. Comme le Mahatma, après lui, le pandit s'efforçait de réduire la distance entre le peuple et la classe moyenne éduquée. Il le faisait par ses initiatives en faveur de l'instruction dans les villages et par les manuels qu'il rédigeait pour les élèves de plusieurs niveaux. Il voulait mettre la richesse du sanskrit au service de la langue bengalie et refusait la séparation entre les élites, lisant et écrivant l'anglais, et les masses populaires se servant d'une langue vernaculaire encore insuffisante pour exprimer la modernité du monde. Il tenta aussi de réduire cette coupure par sa générosité extrême, par ses dons et par ses larmes de compassion chaque fois qu'il se trouvait face à face avec le malheur. Il fut certainement la personnalité du dix-neuvième siècle qui, au Bengale, restât la plus proche du peuple. Il se servit de son accès aux puissants maîtres britanniques pour promouvoir les réformes qu'il estimait indispensables, mais il refusa toujours de s'abaisser devant eux. Sa dignité rappelle celle de Rammohun Roy face aux Anglais. Cependant, Roy était un aristocrate, un grand propriétaire terrien, honoré du titre de *Rājā* par l'empereur de Delhi et reçu par les royautes d'Angleterre et de France, tandis que Vidyasagar n'était qu'un villageois pauvre, paré de sa seule brahmanité et de son savoir, acquis au prix de longues et dures années d'étude. Dans son Bengale, cependant, certains lui ont reproché ses liens avec les gouverneurs anglais, ses relations avec les *zamindars*, sa morale victorienne et son mode de vie traditionnel. Pour ces raisons, ces « progressistes » n'hésitaient pas à le traiter de « réactionnaire ». Pendant la période du mouvement maoïste militant, appelé Naxalisme, entre 1969 et 1971, sa statue qui se trouvait devant le *Sanskrit College*, à Calcutta, fut décapitée par des étudiants pour le punir de ses prétendues erreurs !

Il était loin d'être parfait : il était émotif au-delà du raisonnable, obstiné plus qu'il ne fallait, très autoritaire, coléreux, exigeant et très susceptible. Il n'est pas dans mon propos d'écrire une hagiographie. Sa grandeur résidait dans l'amour exceptionnel qu'il portait à l'être humain et dans l'énergie qu'il mettait à le défendre. Son honnêteté était entière. En 1873, lorsque le directeur de l'Instruction publique lui écrivit pour l'inviter à



devenir membre du *Text Book Committee* qui allait faire un choix dans les manuels en langue vernaculaire qui seraient mis au programme des écoles, le pandit expliqua son refus dans une lettre à ce fonctionnaire : « ... j'aurais accepté avec joie votre invitation de servir dans le *School Book Committee*, mais deux considérations m'obligent à décliner à regret cette offre. En tant qu'auteur, je suis directement concerné par les décisions du *Committee* et, par conséquent, je ne pense pas qu'il soit juste que je participe aux délibérations. De plus, j'ai lieu de penser que ma présence dans le *Committee* peut interférer avec la liberté et la franchise des discussions concernant les mérites et démérites des livres. »<sup>535</sup>

A propos de ce que l'on doit appeler ses échecs, concernant d'abord la réforme permettant le remariage des veuves hindoues qui, malgré le passage de la loi, n'eut que très peu d'effet, mais aussi l'interdiction de la polygamie qu'il ne réussit pas à obtenir, il lui a été reproché, au lieu « d'essayer de subvertir la structure de pouvoir de la société hindoue », d'avoir cherché à obtenir le patronage, à la fois des « *dalpatis* », ces leaders de la communauté, et des pandits eux-mêmes<sup>536</sup>. Cette critique est profondément injuste. On ne voit pas bien comment un homme seul aurait pu porter atteinte à l'union du pouvoir « politique » et du pouvoir « religieux », le roi et le brahmane, qui étaient alliés depuis la nuit des temps. Vidyasagar n'ignorait pas que ces *dalpatis* ne possédaient pas le véritable pouvoir politique, c'est pourquoi, jugeant, en outre, ces hommes inconstants et indifférents au bien public, il s'est tourné vers le véritable 'roi' : le gouvernement britannique. Des années plus tard, le Mahatma Gandhi, bien qu'auréolé de son prestige pan-indien, ne réussit pas non plus à faire accepter, dans les mœurs, la suppression de l'intouchabilité. On ne peut pas tenir rigueur à Vidyasagar, alors qu'il connaissait mieux que personne les limites de sa stratégie qui tentait de mobiliser une élite largement émasculée et une classe brahmanique dont le prestige était fort diminué, d'avoir tenté l'impossible par amour des femmes, déesses et servantes.

Le poète Michael Madhusudan Datta, à sa façon pétulante, fit un portrait du pandit qui mérite, sans doute, d'être cité : « Un gars formidable ; le premier homme parmi nous ; incapable de flatter quiconque ; un des hommes les plus nobles que la nature ait produite ; le plus grand Bengali qui ait jamais vécu ; un véritable ami et un homme juste ; un solide appui (*a tower of strength*) ; un cœur noble et amical ; un homme réfléchi ; non seulement *Vidyāsāgar*, mais aussi *Karuṇāsāgar*. »<sup>537</sup>

Vidyasagar fut, à certains égards, un homme conditionné par sa position de brahmane pandit dans une société encore traditionnelle, comme le montre sa dépendance obligée à l'égard des textes des *śāstra*, mais il fut aussi, et surtout, un homme de l'avenir qui croyait en la philosophie rationnelle des Lumières, en une morale universelle et, au moins pour les deux sexes, égalitaire. Toutefois, comme la société instruite de son temps, il resta attaché à certains éléments de sa tradition en tant que marqueurs identitaires, mais, en même temps, il sut répondre favorablement aux nouveaux développements d'une modernité émergente. Il représente à lui seul les forces et les faiblesses de ce qui fut appelée la 'Renaissance du Bengale'.

---

<sup>535</sup> IM, p. 237.

<sup>536</sup> Bandyopadhyay Sekhar, 2007, p. 162 dans Sarkar S. et T. Sarkar (eds) *Women and Social Reform in Bengal*, vol. 1, pp. 145-171.

<sup>537</sup> IM, p. 387.

## **Annexes**



## Le crime des mariages d'enfants (*Bālyavivāher Doṣa*)

Les parents qui donnent en mariage leur fille âgée de huit ans gagnent des mérites parce qu'ils font le Don de Gaurī; s'ils la marient à neuf ans, ils récoltent le fruit du Don à la Terre ; s'ils lui trouvent un époux à dix ans, ils obtiennent, après la mort, (le séjour) dans le monde pur, etc. Egarés par le désir des fruits imaginaires mentionnés par les *Smṛtisāstra*, tous les habitants de ce pays, sans la moindre réflexion, ont introduit cette coutume du mariage dans l'enfance.

Qui ignore combien de malheurs épouvantables se sont produits à cause de cela jusqu'à présent? Les rédacteurs des codes de loi en instituant cette pratique du mariage d'enfants et en interdisant sciemment celui des adolescentes sont responsables de l'horreur de la pire conduite contraire au *dharma*, au point que, même si une adolescente se conduit selon le *dharma* chez son père, elle est une honte pour ses lignées paternelle et maternelle, et elle envoie jusqu'à sept générations en enfer. Ses parents restent impurs toute leur vie; ils ne méritent pas le respect et ne peuvent pas manger sur le même rang que les membres de leur communauté.

Il s'ensuit que, même si un homme intelligent éprouve de l'aversion envers ces règles, il reste soumis à la conduite traditionnelle et ne parvient pas mettre en pratique ce qu'il désire. Sa réflexion personnelle s'évanouit aussi vite que l'éclair.

Ainsi liés par la coutume et les chaînes des pratiques conformes aux *sāstra*, nous éprouvons toujours la souffrance infinie et le malheur difficile à effacer que causent les mariages d'enfants. Du fait de ces unions dans l'enfance, le couple ne ressent jamais le doux fruit du mariage qui est la tendresse réciproque. Donc, à chaque pas, il rencontre des déceptions dans la poursuite du voyage dans la vie accompagné de tendresse réciproque. C'est dans cette relation très déplaisante que des enfants naissent, et il est probable que les naissances soient réduites de la même façon. De plus, les jeunes garçons et les petites filles, récemment mariés, s'efforcent sans cesse d'initier et d'entretenir des conversations amoureuses, de l'esprit, des jeux de langage et de l'habileté dans les arts de l'amour afin de se plaire mutuellement. Dans ce domaine, ils sont experts dans la mise en œuvre des moyens nécessaires et, de ce fait, les conversations sérieuses rencontrent de terribles obstacles et, comme ils sont dépourvus de toute connaissance de la vie depuis leur naissance, ils ne sont pas comptés parmi les véritables êtres humains, ils n'en ont que l'apparence.

Le mariage d'enfants affaiblit la santé physique qui est la base de tous les bonheurs. Par conséquent, les habitants de ce pays, plus que les autres races, sont très déficients en capacité physique et mentale. Si l'on en cherche la raison, on ne manquera pas de trouver, en fin de compte, que le mariage d'enfants en est la cause principale.

Hélas ! Dans combien de temps le Seigneur nous délivrera-t-il de cette misère ? Dans combien de temps ce jour béni arrivera-t-il ? Quoi qu'il en soit, l'agitation qui a récemment eu lieu à ce sujet est bénéfique. Un jour ou l'autre, peut-être, les habitants de ce pays pourront jouir du bonheur de voir venir ce moment.

De la même façon, puisqu'on écrit, parle et discute sans cesse à propos d'autres mauvaises conduites dans notre pays, il n'y a pas de doute que des solutions seront un jour trouvées pour s'en débarrasser. Peut-on creuser sans cesse le sol sans que de l'eau n'en jaillisse ? Si l'on frotte l'un contre l'autre des morceaux de bois combien de temps le feu mettra-t-il à jaillir ? Si l'on recherche assidument la vérité combien de temps peut-elle demeurer cachée dans les filets du mensonge sans se révéler ?

Après avoir beaucoup réfléchi à la question, j'ai pris la décision d'écrire à propos du mariage d'enfants dans la mesure de mes moyens.

Chez tous les êtres vivants il est visible que le Créateur de l'univers a créé un sexe masculin et un sexe féminin, et qu'Il les a associés. Il est donc évident que Dieu, *Viśvarūpa*, désire que les deux sexes demeurent attachés l'un à l'autre dans une relation inconditionnelle et qu'ils veillent à donner naissance à des êtres vivants de leur espèce, après avoir pris soin des créatures inférieures. En particulier, les êtres humains, une femme et un homme, s'étant unis, doivent observer avec amour, en s'y exhortant mutuellement, les règles de la vie dans le monde selon ces excellentes lois.

Les règles du mariage humain ont été établies longtemps après la création du monde, car formuler ces règles est très difficile, comme on vient de le souligner. Les règles à propos du couple, et donc du mariage, ont été, sans nul doute, établies lorsque se firent jour, parmi les hommes, un peu de clarté dans la connaissance des choses matérielles et une certaine force dans la politique, et quand il apparut que sans la distinction entre le soi et l'autre, sans l'amour, la bonté, l'affection parentale et l'attachement il n'était pas possible de faire un bon voyage dans ce monde.

Dans tous les autres pays, les coutumes concernant le mariage ont peu à peu beaucoup progressé. Dans celui-ci, au contraire, loin de s'améliorer, elles sont devenues tellement mauvaises que, si on y réfléchit, on comprend que ces pratiques actuelles sont devenues la principale cause de la ruine nationale.

Dans ce pays, lorsque les parents cherchent un mari pour leur fille, eux-mêmes ou par l'intermédiaire d'un tiers, même si le futur époux est dépourvu de mérites, ignorant et d'un âge qui ne convient pas au mariage, ils lui donnent leur fille, seulement à cause du prestige illusoire des *kulīna*, en s'estimant béni et gratifié. Ils ne jettent pas un seul regard vers le bonheur ou le malheur futur de leur fille. Dans ce monde, le bonheur conjugal est le bonheur essentiel. Si ce bonheur naturel est déçu le couple doit passer sa vie dans une éternelle tristesse. Hélas ! Quel malheur ! Au moment du mariage, il n'a pas été jugé utile d'avoir l'accord de la fille à propos du caractère et des façons d'être de son futur mari, alors que tout le bonheur de celle-ci dépend de l'amour du mari, alors qu'elle sera heureuse toute sa vie s'il est fidèle, et malheureuse toute sa vie s'il ne l'est pas. Comment ce couple pourrait-il bien être heureux ?

Le fondement de l'amour est l'unité des coeurs qui dépend de différentes choses : l'âge, la situation matérielle, l'apparence physique, les qualités morales, le caractère, la nature extérieure et intérieure, etc. Dans ce pays, les couples enfants n'ont pas pu connaître leur caractère respectif; ils n'ont pas eu l'occasion de s'informer de leurs désirs, ils n'ont pas pu s'informer de la situation matérielle. Ne parlons pas de connaître leur caractère mutuel par des rencontres et des conversations, ils n'ont même pas échangé un seul regard. Les parents ont fait confiance aux propos futiles d'un intermédiaire indifférent et volubile, et selon leur bon plaisir, cette règle est demeurée la

limite infranchissable du bonheur et du malheur de leur fils et de leur fille comme s'il s'agissait de l'application stricte d'un règlement. C'est pourquoi, on ne voit presque jamais dans ce pays d'amour sincère dans un couple, le bien-aimé a seulement l'apparence du mari et la bien-aimée celle d'une servante ; c'est ainsi que se passe leur voyage sur terre.

Les sages médecins, spécialistes du corps humain, disent que les enfants qui sont conçus dans une relation entre des époux qui sont encore dans l'enfance meurent alors qu'ils sont encore dans la matrice ; et s'ils naissent vivants, à peine sont-ils dans les bras de leur mère, que celle-ci doit être enceinte de nouveau. Si, parfois, les parents ont la chance que leur fils arrive à accroître la population, il est toutefois probable qu'il devra quitter ce monde précipitamment du fait qu'il est un être négligeable, toujours prompt à attraper des maladies et doté d'une grande faiblesse physique. Par conséquent, dans le couple dont on a fixé l'union dans le but de produire des enfants, le mariage d'enfants est cause de déceptions.

Les habitants de ce pays sont plus peureux, plus faibles et plus frêles que presque tous les autres peuples du monde. Encore jeunes, ils perdent leurs forces et sont très fatigués. Si, à ce sujet, on cherche d'autres petites raisons, on en trouvera sûrement ; mais si l'on cherche sérieusement, on comprendra que le mariage d'enfants est la cause principale de tout cela. Les enfants ne peuvent jamais être forts si le père et la mère ne sont pas forts et solides. Chacun reconnaîtra, en effet, qu'une cause faible ne peut jamais produire quelque chose de fort. Dans un champ infertile si l'on sème d'excellentes graines et dans un champ fertile des graines de moindre vigueur, dans un cas comme dans l'autre, la récolte ne sera pas abondante. De la même façon si l'on sème à un mauvais moment, on ne peut pas espérer de bons résultats.

Il est faux de dire qu'il n'y a jamais eu d'hommes valeureux et forts en Inde, que c'était impossible. En effet, les fils de anciens *kṣatriya*, ainsi que quelques fils de brahmanes, ont fait preuve d'héroïsme et d'un courage immense en tant que guerriers. Leur gloire impérissable est connue sur toute la terre et leurs caractères sont célébrés dans les légendes anciennes. Ainsi, l'Inde aussi est connue pour avoir donné naissance à des héros. Maintenant encore, dans les provinces de l'ouest, beaucoup d'hommes vaillants se comportent de façon virile et courageuse, et poursuivent les exemples d'héroïsme de leurs ancêtres. Dans cette région-ci, si les hindous, issus de cette race et de ces lignées, ont été affaiblis, la raison principale n'en est-elle pas les mariages d'enfants ? Auparavant, en effet, presque tous les peuples se mariaient plus tard. Les *sāstra* de ce temps-là mentionnent huit sortes de mariages, mais les plus répandus étaient les quatre mariages *gāndharva*, *āśura*, *rākṣasa* et *paśāca*. En outre, la coutume du *svayamvara* était répandue aussi. Ces mariages n'étaient pas possibles si les mariés n'étaient pas plus âgés. Après nous être mieux informés, nous avons appris de la bouche des habitants des régions de l'ouest qu'aujourd'hui encore, dans presque toutes les castes, les mariages ne sont possibles qu'avec des mariés plus âgés. Nous avons encore appris de ces habitants des régions de l'ouest que, comme, jusqu'à aujourd'hui, presque dans toutes les castes, les mariages ont lieu quand le marié et la mariée sont plus âgés, il n'y a pas de dissemblance entre le géniteur et la génitrice pour ce qui est de la production d'enfants. Ces derniers sont donc presque tous courageux et vaillants. La preuve en est que quand les gens de l'ouest ne trouvent pas d'autres moyens de gagner leur vie ils s'engagent dans l'armée du gouvernement ou bien comme gardiens des riches. Ils passent ainsi leur vie sans difficulté. Les habitants de ce pays-ci acceptent

aussi d'horribles emplois par manque de nourriture, mais jamais ceux qui demandent du courage ou de l'héroïsme. C'est pourquoi, on ne voit jamais de Bengalis dans l'armée. Les habitants de l'Orissa (*Utkal*) sont, encore plus timides et de caractère plus faible que nous, c'est pourquoi, nous aussi, nous nous moquons d'eux en les traitant de poltrons et de peureux. On sait que les mariages d'enfants y sont répandus, comme c'est le cas dans cette région-ci. Par conséquent, en voyant la différence importante entre le courage et la vaillance des Oriyas et des Bengalis et ceux des habitants de l'ouest, qui refusera de comprendre que les mariages d'enfants en sont la cause ? Sinon pour quelle autre raison les habitants de ces deux régions-ci, dans lesquelles le mariage d'enfants est répandu, sont-ils faibles et dépourvus de courage, et ceux de la région où l'on se marie plus tard, courageux et vaillants ?

Si, dans ce pays, la coutume d'instruire les filles existait, les garçons et les filles recevraient une bonne éducation auprès de leur mère et, jeunes encore, pourraient être bien instruits. Dans leur petite enfance les enfants sont très attachés à leur mère, davantage qu'à leur père ou à une autre personne âgée. Les paroles douces et affectueuses qui sont adressées aux enfants ne sont ni mensongères ni vides de substance. Aussi, les jeunes garçons qui restent dans la société des femmes sont-ils heureux tandis qu'ils ne sont ni aussi heureux ni aussi satisfaits dans celle des hommes. C'est pourquoi, si les garçons peuvent goûter au nectar des enseignements savoureux venus du beau visage de lune de leur mère après avoir cessé de boire son lait, ils prendront goût à l'étude dès l'enfance et parviendront aisément à devenir savants. Car l'instruction donnée par la mère s'inscrit cent fois plus solidement dans le cœur des enfants et se montre cent fois plus rapidement utile que ce n'est possible par celle donnée par un autre enseignant. Grâce à la puissance de l'instruction donnée par la mère, les Européens deviennent, très jeunes, judicieux et cultivés. De ce fait, dans ce pays, nous n'aurons pas cet avantage tant que la règle du mariage d'enfants ne sera pas éradiquée. Nous savons que quelques individus respectables instruisent leurs filles ainsi que leurs fils, mais à peine ces filles sont-elles parvenues au niveau de la découverte des lettres que le jour de leur mariage arrive. Donc, ce jour-là, leur pratique de la lecture prend fin. Ensuite, elles habitent dans une maison étrangère où elles sont dépendantes d'autrui. Selon les désirs des gourous que sont la belle-mère et le beau-père, il leur faut apprendre à nettoyer la maison, à préparer les lits, à faire la cuisine, à servir les repas et à s'occuper des autres travaux serviles. Les quelques lettres qu'elles avaient appris à reconnaître chez leur père disparaissent complètement de leur mémoire du fait de leurs charmantes conversations ininterrompues avec toutes sortes de récipients, de chaudrons et de louches. Par conséquent, si les parents ne marient pas leurs filles au début de leur éducation et s'ils les instruisent encore pendant quelque temps, même dans ce pays où les règles du mariage sont contraignantes, elles seront alors capables d'enseigner leurs futurs enfants et pourront ainsi combler les immenses désirs de leurs parents. Nous prions donc les individus modernes, raffinés et instruits, s'ils sont désireux d'instruire leurs filles, de s'efforcer d'éliminer la coutume des mariages d'enfants, sans quoi ils ne réussiront jamais à atteindre leur objectif.

Mariés dans l'enfance, nous sommes absolument troublés et tourmentés. En effet, d'abord, la première période pour l'étude, c'est l'enfance, qui se passe en vain, car, une fois mariés, il n'y a que distractions, jeux et plaisanteries. Ensuite, on donne le jour à un enfant avant d'être capable de gagner sa vie. Les besoins d'argent constants créent beaucoup d'anxiété. Un maître de maison qui ne possède pas un peu d'argent a l'impression que les quatorze mondes sont vides. A ce moment-là, s'il réussit à obtenir

des ressources financières, même par un moyen malhonnête, à moins d'y être fortement opposé, il sera tenté de recommencer. On a souvent vu un individu, même doté d'excellentes qualités, accepter de commettre de mauvaises actions, ne pouvant pas faire autrement parce qu'il est entouré de femme et d'enfants. Dans une situation aussi difficile que celle-là, même ceux pour lesquels il a de l'affection, comme son fils et son épouse, le dérangent. Par conséquent, cet homme est privé du bonheur d'être indépendant dans la mesure où il dépend des biens paternels, ou bien s'il a de quoi vivre grâce à ses frères, ou bien encore s'il devient un fardeau pour les membres de sa famille. Humilié à chaque pas, il lui faut passer sa vie dans le chagrin et les difficultés. Ainsi, ne faut-il pas mieux, à tous points de vue, éliminer la misère qui nous vient des mariages d'enfants?

Certains individus objectent que si la coutume des mariages d'enfants n'existait pas dans ce pays, les garçons et les filles pourraient être entraînés à se conduire mal. Nous ne pouvons pas être indifférents à cette remarque, mais nous pouvons sûrement dire que si, depuis l'enfance, l'esprit était toujours occupé à étudier, la propension aux mauvaises actions n'existerait pas. Grâce au savoir, en effet, naît le jugement qui permet de faire la différence entre les tendances menant aux actions bonnes et celles qui conduisent aux actions mauvaises, et la force qui permet de discriminer entre le *dharma* et l'*adharma* augmente alors. Les désirs mauvais ont-ils alors l'occasion de se manifester ? Cet argument ne tient pas si l'on juge avec impartialité

Si l'on réfléchit à l'âge auquel les hommes ont la plus grande probabilité de mourir, on s'aperçoit que c'est de la naissance à vingt ans. Aussi, si l'on se marie après l'âge de vingt ans, le nombre des veuves ne pourra pas être important, et l'anxiété des parents en sera allégée. Qui ignore qu'il y a des règles très contraignantes pour les veuves dans ce pays, et que, selon les *śāstra*, il leur faut supporter des observances très rigoureuses et, de ce fait, souffrir terriblement ? La vie d'une veuve n'est rien d'autre qu'un poids de chagrin. Ce monde, qui est si varié, est pour elle une forêt déserte. Tout son bonheur prend fin avec la mort de son époux. D'autres épreuves, difficiles à supporter, se présentent avec le malheur qu'est la séparation d'avec le mari. Pendant les jours de jeûne, un décret implacable ne lui permet pas de mettre ni une goutte d'eau sur sa langue desséchée ni de prendre un médicament, même si elle souffre de la soif et même si elle est à l'article de la mort, frappée par une terrible maladie. Réfléchissez, qui peut être aussi misérable et souffrante qu'une fillette veuve, tombée dans un état aussi pitoyable, ce qui peut arriver souvent à la suite d'un mariage d'enfants ? Le corps a du mal à supporter le cruel vœu de chasteté. Ce n'est pas possible de décrire la vie de souffrance que doit supporter depuis l'enfance une fillette au corps tendre qui suit ce pénible vœu. Nous voyons de nos propres yeux des centaines de malheureuses filles qui sont proches de la mort, pendant les nuits de jeûne, le palais desséché, souffrant d'hydropisie, le visage blême. Pourtant, aucun individu compatissant n'a le courage d'enfreindre les cruelles règles des *śāstra* et de la coutume en faisant preuve de pitié dans une situation si inquiétante. Et chez les infortunées, elles-mêmes, il leur vient une telle force de préjugés qu'elles vont jusqu'à accepter de perdre la vie plutôt que d'avaler une goutte d'eau. Ainsi, au moment où les parents doivent protéger leurs enfants et les soigner physiquement, ils les abandonnent en les mariant dans une maison étrangère. Les jeter ainsi dans un océan de souffrance est une très mauvaise action. En y réfléchissant, tout le monde comprend que la présence d'une veuve dans une lignée respectable fait craindre un grand nombre de péchés de toutes sortes. La veuve, sous l'emprise de l'ignorance, oublie parfois le *dharma* de la chasteté et peut emprunter un



mauvais chemin. Craignant la calomnie, elle peut être tentée d'accomplir des actes pécheurs tel que le très détestable meurtre d'un fœtus. La cause principale du veuvage dans les jeunes années n'est autre que le mariage d'enfants. Marier ses enfants dans leur première jeunesse est donc un acte très cruel et barbare. C'est pourquoi nous prions humblement les hommes respectables de débarrasser notre pays de la pratique perverse des mariages d'enfants. Puissent-ils tous ensemble s'y efforcer sans cesse.

Ce que nous venons d'écrire dans ce périodique au sujet des mariages d'enfants n'est qu'une introduction. Il nous reste encore dans l'esprit beaucoup d'arguments et d'exemples à ce propos. Nous ne manquerons pas de les faire, peu à peu, connaître.

(traduit du bengali par France Bhattacharya)

### Notes

*āśura* : forme adjectivale d'*asura* : créatures surnaturelles s'opposant aux dieux. Ce mariage est accompagné d'un achat de la fille par le marié.

*gāndharva* : de *gandharva*. Chanteurs et musiciens célestes. Un mariage *gāndharva*, fruit d'un consentement mutuel, est secret.

*paiśāca* : de *piśāca* ; démons de très bas statut. Il s'agit d'un viol qui est interdit.

*rākṣasa* : Démons anthropophages. Ce mariage, interdit, est la conséquence d'un rapt.

Ces quatre formes de mariage sont inférieures par rapport aux quatre autres supérieures dont Vidyasagar ne donne pas les noms.

( voir Renou L. *La Civilisation de l'Inde ancienne*, 1981, p. 72.)

*svayaṃvara* : choix d'un époux par une fille de roi au terme d'une épreuve.



## Doit-on mettre un terme à la polygamie ?

(*Bahuvivāha rahita haoyā ucita kinā etadviṣayaka prastāva*)

### Note préliminaire

Cette traduction du premier livre écrit par Vidyasagar sur la question de la polygamie a pour seule ambition de donner une idée de la façon dont le pandit présentait ses arguments. Elle comporte le texte principal en entier, mais ne prend pas en compte les appendices. J'ai mis les références textuelles, que le pandit place en notes à la fin du livre, à la suite même des citations qu'il fait des textes sanskrits. Par contre, je n'ai pas reproduit les longues citations sanskrits qu'il met en notes et qui concernent la seconde objection. Il ne donne pas leurs références. Elles sont extraites des généalogies, kulajī, des brahmanes rāḍhī kulīn. Elles ne font que reprendre ce qu'il dit dans son texte même.

Dans son édition *Vidyāsāgar Racanāvalī* de 1972, Gopāla Hāladār donne le même titre que celui de l'édition de Sāhityaṃ, datant de 2006, qui est celle utilisée ici : *Bahuvivāha rahita hāoyā ucita kina etadviṣayaka prastāva*. La traduction mot à mot est : Sujet de discussion à propos de doit-on mettre un terme à la polygamie. L'édition publiée par Tuli Kalam en 1994 remplace le terme *prastāva* par *vicāra*. La plupart des chercheurs qui ont cité l'ouvrage du pandit entre 1994 et 2006 l'ont suivie. Dans ce contexte, *vicāra* a un sens très proche de celui de *prastāva*,: considération sur, discussion sur. On omet, le plus souvent, de traduire *prastāva* ou *vicāra* dans le titre en anglais.

Les notes en bas de page sont celles de la traductrice.

### Premier livre

#### Annonce

Dans ce pays du fait de la polygamie, les femmes souffrent de toutes sortes de manières dans la société. Il est impossible de mettre un terme à ce malheur et à ce mal qu'on leur fait sans une intervention du gouvernement. C'est pourquoi, les habitants de ce pays, à plusieurs reprises, ont demandé au gouvernement d'interdire cette vilaine coutume. D'abord, il y a seize ans, par l'entreprise de l'ami Kīśorīcānd Mitra, l'assemblée appelée *Bandhuvargasamabāya*, assemblée des amis, avait envoyé une pétition au Conseil Législatif de l'Inde. Les opposants avaient fait parvenir une contre pétition disant que la polygamie était conforme aux *śāstra*, et que son interdiction détruirait le *dharma* des hindous, il ne faut donc pas que le gouvernement y mette la main. A cette époque, à part ces deux pétitions, il n'y eut aucune autre manifestation à ce sujet.

2- Il y a deux ans, les *rājās* de Barddhamān, Navadvīp, Dinājpur, Nāṭora, Dighāpati, etc., et presque toutes les personnalités importantes de ce pays, envoyèrent une lettre à l'Assemblée Législative pour que fût interdite la polygamie. On peut dire qu'à cette époque tous les habitants de ce pays étaient unanimes. Car, de presque toutes les régions, des pétitions avaient été envoyées pour demander cette interdiction, l'opinion contraire n'avait été exprimée d'aucun côté. Le défunt Bābu Ramāprasād Rāya, à cette époque, s'était efforcé de faire interdire cette vilaine coutume, et s'était donné bien du mal dans ce but avec un grand enthousiasme. Il faut pour cela lui prodiguer des milliers de félicitations. Mais, malheureusement pour cet infortuné pays, la Révolte (des Cipayes) eut lieu. Les gouvernants, entièrement occupés à la vaincre, n'eurent pas le loisir de penser à l'interdiction de la polygamie.

3- C'est ainsi que de grandes initiatives échouèrent. Ensuite, le *rājā* Devanārāyaṇa Siṃha de Vārāṇasī, à présent défunt, s'intéressa vivement à cette cause et s'efforça de faire interdire la polygamie. A ce moment-là, le généreux *Rājā Bāhādur* était membre du Conseil Législatif de l'Inde. Il avait décidé de soulever lui-même la question au Conseil. On s'était alors donné beaucoup de mal à ce sujet. Mais, malheureusement, son temps en tant que membre du Conseil Législatif se termina; il n'eut donc pas l'opportunité de soulever la question comme il le désirait.

4- Cinq années ont passé, et on s'efforce à nouveau de faire interdire la polygamie. Cette fois-ci, les *rājās* de Barddhamān, de Navadvīp, etc., d'autres propriétaires fonciers de ce pays, beaucoup d'autres hommes importants et un grand nombre de personnes ordinaires, unanimement, ont présenté une pétition au Lieutenant Gouverneur actuel, Sir Cecil Beadon. A la réception de la pétition, cet homme magnanime a fait preuve de beaucoup d'intérêt et a émis un avis favorable. Il a pris des mesures pour que l'interdiction de la polygamie fût légale. Mais, par la suite, du fait de la désapprobation des responsables, ou pour une autre raison que l'on ne peut pas dire, il a mis un terme à ses efforts.

5- La dernière fois, lorsque la pétition avait été présentée, il y avait eu des objections de certains côtés. J'avais commencé l'impression de ce livre en pensant qu'il était juste et nécessaire de répondre à toutes ces objections. Mais, récemment, tout fut arrêté et moi-même, très malade à l'époque, je suis resté alité pendant quelque temps. C'est pourquoi, l'impression de ce livre n'a pas semblé aussi nécessaire, et je n'avais pas non plus la même force pour le terminer. Pour ces deux raisons, ce livre demeura si longtemps à moitié imprimé.

6- J'ai entendu dire récemment que la *Sanātanadharmarakṣiṇī Sabhā*, l'assemblée pour la conservation du dharma éternel, de Calcutta s'intéresse beaucoup à l'interdiction de la polygamie. Ses membres souhaitent vivement que cette coutume affreuse et très cruelle soit interdite. Si l'on interdit cette pratique, cela vaudra-t-il dire qu'on désobéit aux *śāstra* et que l'on a une conduite contraire au *dharma*? Donc, pour éliminer cette crainte les responsables de l'association demandent l'opinion des principaux pandits connaisseurs des *śāstra*. Par ailleurs, ils s'activent pour envoyer une pétition au gouvernement. Poussés par le désir d'agir pour le bien du pays, ils ont pris cette affaire en mains. Pensant que cela pourrait leur être utile, j'ai imprimé et publié ce livre.

7- Au moment de la dernière campagne, le bruit avait couru que les autorités du gouvernement avaient poussé une certaine personne à s'en occuper et que, de ce fait, la

pétition avait alors été envoyée. D'autres ont dit que ceux qui s'étaient donné du mal pour que la pétition soit remise au gouvernement étaient des ennemis du *dharma* hindou et qu'ils avaient fait cela pour le détruire. Mais, il est tout à fait impossible que la *Sanātanadharmarakṣiṇī Sabhā* soit l'initiatrice de cette accusation. Cette association a été établie afin que le *dharma* hindou demeure dans ce pays; donc, à moins d'être tout à fait stupide et totalement inexpérimenté, on ne peut pas dire une chose pareille. Toutefois, ceux qui ont l'habitude de s'opposer à tout ce qui peut être bénéfique pour le pays et à en faire commerce ne pourront jamais se désister. A un moment pareil, ils s'excitent comme des fous. Ils font tous les efforts possibles pour que le projet n'aboutisse pas. Ces gens-là sont hostiles à la réforme des tares sociales. Leur nature et leur caractère sont très bizarres : ils ne veulent rien faire par eux-mêmes et ne permettront non plus à personne de faire quoi que ce soit. Puissent-ils vivre éternellement !

8- Du temps où le *rājā* Devanārāyaṇa Siṃha avait pris l'initiative en pensant qu'une loi était nécessaire, un projet manuscrit avait été préparé. Si ce projet, concernant la polygamie de la communauté hindoue, après être devenu une loi, avait été introduit dans cette région, on ne peut pas penser qu'il aurait pu en résulter du mal ou de l'embarras pour cette communauté de ce pays. Bien au contraire, cela aurait été bénéfique. Ce projet manuscrit est imprimé en appendice du livre.

9- Pour finir, j'ai une requête auprès de la *Sanātanahindudharmarakṣiṇī Sabhā*. Puisque ses membres ont pris cette affaire en mains, puissent-ils ne pas se lasser avant d'avoir fait tout leur possible. S'ils réussissent, il est inutile de dire quel bien immense cela fera au pays. Ils n'auraient jamais cherché à obtenir cette réforme s'ils n'en avaient pas éprouvé le désir. Une succession de très grands maux se sont produits dans la communauté hindoue du fait de la coutume de la polygamie. Cette constatation a fait naître en eux du mépris et de l'aversion pour la polygamie. Il n'y a aucun doute que c'est cette aversion qui les a poussés à vouloir y mettre fin.

Kāśīpur

1 śrāvaṇ, samvat 1928 (1871)

Śrīśvaracandra Śarmā

Les femmes sont comparativement plus faibles et complètement dépendantes des hommes par la faute des règles sociales. A cause de cette faiblesse et de cette dépendance, elles passent leur vie dans la soumission et l'humiliation devant le sexe masculin. Les hommes, qui sont puissants et dotés de l'autorité, les oppriment et se conduisent mal selon leur bon plaisir ; quant à elles, elles sont totalement sans défense et supportent cela pendant toute leur vie. La situation des femmes est la même presque partout dans le monde; mais, dans cet infortuné pays, la cruauté, l'égoïsme et l'indifférence sont pires qu'ailleurs. La situation dans laquelle se trouvent les femmes ne se voit nulle part ailleurs. Ici, les hommes, résolument attachés à certaines coutumes abominables, font éternellement souffrir les femmes. Parmi ces pratiques, la polygamie est, à présent, la plus dommageable. Du fait de cette horrible et cruelle pratique, il n'y a pas de limite à la misère des femmes. On a le cœur brisé si l'on réfléchit à tous les chagrins et les souffrances qu'il leur faut endurer par la force de cette coutume. De ce fait, cette oppression est si excessive et si insupportable que ceux qui ont conscience du bien et du mal et qui ont la force du vrai discernement deviennent terriblement hostiles

à cette pratique à titre individuel. Leur vœu le plus cher est qu'elle soit abolie immédiatement. A présent, la situation de ce pays est telle que seul le gouvernement est capable d'interdire cette tare dans le pays tout entier. C'est pourquoi, pour interdire cette pratique de la polygamie qui a d'infinis défauts, beaucoup de personnes ont entrepris d'adresser une pétition au gouvernement. A ce propos, des objections ont été soulevées. Dans la mesure de mes forces, je vais m'employer à répondre à toutes.

### Première objection

Lorsqu'on soulève la question des maux qu'entraîne la pratique de la polygamie et qu'on parle de l'interdire, un certain nombre de personnes se dressent aussitôt, l'épée à la main. Ces gens sont convaincus que la polygamie est en accord avec les *śāstra* et obéit au *dharma*. Selon eux, ceux qui ressentent de l'aversion ou de l'animosité à ce sujet sont en révolte contre les *śāstra*, détestent le *dharma*, sont athées et abjects. Les opposants ont décidé que, si la pratique de la polygamie était interdite, ce serait une insulte pour les *śāstra* et la destruction du *dharma*. Les *śāstra* et le *dharma* leur fournissent une excuse pour se quereller et se disputer ; mais ils ne savent pas vraiment jusqu'à quel point sur ce sujet on trouve confirmation dans les *śāstra* et à quel point la conduite désordonnée des hommes a produit un mode de vie non-aryen. Dans ce pays, toutes les conduites considérées comme justes selon le *dharma* sont basées sur les *śāstra*, et les règles qui y sont édictées sont acceptées comme étant en accord avec le *dharma* ; ce qui est défendu dans les *śāstra* est considéré comme étant en dehors du *dharma*. Donc, si on examine, à propos du mariage, toutes les règles et toutes les défenses des auteurs des *śāstra*, on pourra déterminer si la polygamie est autorisée par les *śāstra* et si elle est en conformité avec le *dharma* ou pas. On verra aussi s'il faut craindre que les *śāstra* soient insultés et que le *dharma* disparaisse au cas où la pratique de la polygamie serait interdite.

Dakṣa a écrit :

*Anāśramī nā tiṣṭhettu dinamekamapi dvijaḥ*

*Āśrameṇa vinā tiṣṭhan prāyaścittiyate hi sah*

« Les *dvija*, c'est-à-dire les brahmanes, *kṣatriya*, *vaiśya*, ces trois classes, ne doivent, même pas un seul jour, rester en dehors d'un *āśrama*. Celui qui n'est pas dans un stade de vie est pécheur. » (*Dakṣasaṃhitā prathama adhyāya*)

Selon ce *śāstra*, les *dvija* ont l'interdiction d'être en dehors des stades de vie, sinon ils deviennent pécheurs. Le terme *dvija* est ici accessoire, cette règle concerne les quatre classes : brahmanes, *kṣatriya*, *vaiśya*, *sūdra*.

Le *Vāmana purāṇa* ordonne :

*Catvāra āśramāścaiva brāhmaṇasya prakīrtitāḥ*

*Brahmacaryaṅca gārhasthyaṃ vānaprasthaṅca bhikṣukam*

*Kṣattriyasyāpi kathitā āśramāstraya eva hi*

*Brahmacaryaṅca gārhasthyamāśramadvitayaṃ viśaḥ*

*Gārhashtyamucitantvekaṃ sūdrasya kṣāṇamācāret*

« Pour les brahmanes, les quatre stades de vie : brahmacarya, *gārhashtya*, *vānaprastha*, *sannyāsa* sont prescrits ; pour les *kṣatriya*, les trois premiers ; pour les *vaiśya*, les deux premiers ; il n'y a qu'un stade, le *gārhashtya* pour les *sūdra* qui s'y conformeront, l'esprit content. » (*Udvāhatattvadhṛta*)

Selon cette disposition, il y a en tout quatre stades de vie : *brahmacarya*, *gārhashtya*, *vānaprastha*, *sannyāsa*. Selon la période (de leur vie) et leur habilitation, les hommes doivent suivre un de ces quatre *āśrama*, sinon ils sont coupables du péché d'avoir enfreint la règle des *āśrama*. Les brahmanes sont habilités aux quatre *āśrama* ; les *kṣatriya* aux trois premiers stades : *brahmacarya*, *gārhashtya* et *vānaprastha* ; les *vaiśya* aux deux premiers stades : *brahmacarya* et *gārhashtya* ; les *sūdra* ne sont habilités que pour le seul stade de *gārhashtya*. A la fin de la cérémonie de l'*upanayana*, après avoir pris résidence dans la famille du gourou, on appelle *brahmacarya* l'étude et l'apprentissage de la conduite juste selon les *śāstra*. A la fin du *brahmacarya*, s'étant marié, l'accomplissement de la vie de famille, *saṃsārayātrā sampādana*, est appelé *gārhashtya* ; à la fin de la pratique du *dharma* de *gārhashtya*, l'asile dans la forêt pour pratiquer le *yoga* est appelé *vānaprastha* ; à la fin du *dharma* de *vānaprastha*, l'abandon de tous les biens est appelé *sannyāsa*.

Manu a dit :

*Gurunānumataḥ snātvā samāvṛtto yathāvidhi*

*Udvaheta dvije bhāryyāṃ savarṇāṃ lakṣaṇānvitāṃ. 3, 4.*

« Le deux-fois né, après avoir obtenu l'accord de son maître, s'être baigné selon les règles et étant revenu (chez lui) épousera une femme de sa caste, *jāti*, dotée de signes auspicious. »<sup>538</sup>

Tel est la première règle du mariage. Selon cette règle, après l'étude et l'apprentissage de la conduite juste, l'homme entrera dans le *gṛhassthāśrama* après s'être marié.

*Bhāryyāyai pūrvvamārinyai dattvāgnīnantyakarmaṇi*

*Punarddārakriyāṃ kuryyāt punarādhānameva ca. 5, 168*

« Après avoir ainsi accompli, avec les feux consacrés, la cérémonie des funérailles d'une femme morte avant lui, qu'il contracte un nouveau mariage et allume une seconde fois le feu nuptial. »

Telle est la seconde règle concernant le mariage. Selon cette règle, lorsque l'épouse meurt, le *gṛhashta* doit se marier de nouveau.

*Madyapāsādhuvṛttā ca pratkulā ca yā bhavet*

*Vyādhitā vādhivettavyā hiṃsrārthaghnī ca sarbbadā 9, 80*

---

<sup>538</sup> Les traductions du sanskrit sont de Vidyasagar.

Une femme adonnée aux liqueurs enivrantes, qui a de mauvaises mœurs, qui est toujours en désaccord avec son mari, qui est toujours malade, qui a un caractère très méchant et qui dissipe son bien, doit se marier une seconde fois.

*bāndhyāṣṭamehadhivedyāvde daśame tu mṛtaprajā*

*ekādaśe strī jananī sadyastvapriyavādinī 9, 81.*

Une femme stérile doit être remplacée la huitième année ; celle dont tous les enfants sont morts, la dixième ; celle qui ne met au monde que des filles, la onzième ; celle qui parle de façon désagréable, sur le champ.

Telle est la troisième règle. Selon cette règle, s'il est avéré que son épouse est stérile, etc., il est nécessaire de se marier de nouveau pendant la vie de celle-ci.

*savarṇāgre dvijātīnāṃ praśastā dārakarmmaṇi*

*kāmatastu pravṛttānāmimāḥ syuḥ kramaśo varāḥ 3, 12.*

*śūdraiva bhāryyā śūdrasya sā ca svā ca viśaḥ smṛteḥ*

*te ca svā caiva rājñaśca tāśca svā cāgrajanmanaḥ. 3, 13.*

Les *dvija* doivent d'abord épouser une femme de leur classe ; mais ceux qui ont le désir de se remarier, doivent le faire en suivant l'ordre descendant, *anulomakrame*, des classes. C'est-à-dire qu'un brahmane prendra pour épouse une femme brahmane, une *kṣatriya*, une *vaiśya*, une *śūdra* ; un *kṣatriya* prendra une épouse *kṣatriya*, une *vaiśya*, une *śūdra* ; un *vaiśya*, une épouse *vaiśya*, ou *śūdra* ; à un *śūdra*, une épouse *śūdra* est seule permise.

Telle est la quatrième règle. Selon cette règle, une directive générale (*kalpa*) est donnée aux trois classes : brahmanes, *kṣatriya*, *vaiśya* : c'est le mariage dans sa classe. Mais si un membre d'une classe supérieure, après s'être mariée selon la règle à une femme de sa classe, par simple désir personnel, veut se marier une autre fois, il peut le faire dans une classe inférieure à la sienne<sup>539</sup>.

Selon les règles édictées, il y a trois sortes de mariages : *nitya*, *naimittika* et *kāmya*. Selon la première règle, le mariage que l'on doit faire est le mariage *nitya* ; l'homme qui ne se marie pas ainsi n'est pas habilité au *grhasthāśrama*. Selon la seconde règle, ce mariage aussi est *nitya* ; celui qui ne le fait pas est coupable d'avoir enfreint la règle des *āśrama*. Selon la troisième règle, ce mariage est appelé *naimittika* (contingent), car il faut le faire à cause d'un motif, *nimitta*, telle que la stérilité de l'épouse, etc. Selon la quatrième règle, le mariage est dit *kāmya*. Ce mariage n'est pas obligatoire comme les unions *nitya* et *naimittika*, il est entièrement dépendant du désir de l'homme, c'est-à-dire que s'il en a envie, il peut se marier ainsi, c'est tout. Seuls les brahmanes, *kṣatriya* et *vaiśya* sont habilités à contracter un mariage *kāmya*, les *śūdra* n'y ont pas droit.

---

<sup>539</sup> Vidyasagar veut d'abord empêcher que le mariage *kāmya* des brahmanes *kulīn* se fasse avec des femmes brahmanes. La traduction qu'il donne lui-même du verset 3,13 lui donne tort. Dans son 2<sup>ème</sup> livre, il répond à Tārānātha Tarkavācaspati en la corrigeant ainsi que le *sandhi kramaśo varāḥ* en *kramaśaḥ avarāḥ*, V.R. vol.2, pp. 1021-23.



Le but du *gr̥hasthāśrama* est d'avoir un fils et d'accomplir les pratiques religieuses. En dehors du mariage, ces deux buts ne sont pas atteints. C'est pourquoi, selon la première règle, le mariage est la porte du *gr̥hasthāśrama*, et il est ordonné comme étant le moyen indispensable pour accomplir ce *gr̥hasthāśrama*. Pendant la période de ce stade, si le décès de l'épouse se produit et si cet individu ne se remarie pas, alors, privé de femme, il y a rupture de son stade de vie, et il devient pécheur. C'est pourquoi, dans cette situation, les auteurs de *śāstra* ont édicté la deuxième règle dans le but de faire connaître la nécessité du remariage. Si l'épouse est stérile, toujours malade, etc., l'obtention d'un fils et les pratiques religieuses sont interrompues ; c'est pourquoi, dans une situation pareille, les auteurs de *śāstra* ont édicté une troisième règle ordonnant (à l'homme) de se marier de nouveau malgré l'existence d'une épouse. Pour accomplir correctement le *gr̥hasthāśrama* les règles sont énoncées dans les *śāstra* – selon les règles, si, après le mariage avec une femme de sa classe, un homme d'une des classes supérieures a envie de se marier selon son bon plaisir, les auteurs de *śāstra* ont édicté une quatrième règle afin de faire connaître le droit de se remarier dans une autre classe que la sienne. Mises à part ces règles, il n'y en a pas d'autres en ce qui concerne le mariage. Donc, si l'épouse est vivante, mises à part les instructions données, les auteurs de *śāstra* n'autorisent pas un autre mariage dans sa classe. Il en résulte qu'après un mariage dans sa classe si un individu souhaite se marier selon son envie, le mariage dans une autre classe que la sienne étant prescrit, la règle lui interdit de se marier dans sa propre classe.

On appelle ce genre de règle *parisaṃkhyā* (limitative). La règle concernant ces *parisaṃkhyā vidhi* est qu'il y a interdiction sauf là où la règle s'applique. Il y a trois sortes de règles: la règle *apūrvavidhi* (sans précédent), la règle *niyamavidhi* (spécifiante) et la règle *parisaṃkhyāvidhi* (limitative)<sup>540</sup>. On appelle *apūrvavidhi*, une règle sans laquelle aucune inclination à faire (quelque chose) ne serait possible. Par exemple : « (il faut) accomplir des sacrifices, *yāga*, pour gagner le ciel. » Si cette règle n'existait pas, personne n'aurait jamais le désir de sacrifier pour obtenir le ciel parce qu'il est impossible de prouver que l'on obtient le ciel si l'on sacrifie. La règle qui ordonne d'agir de façon particulière est nommée *niyamavidhi*, par exemple : il faut sacrifier dans la plaine. Il y a déjà une règle qui enjoint de sacrifier, mais ces sacrifices dans quel endroit les hommes devront-ils les faire ? Ils auraient pu vouloir les faire dans des endroits plats ou pas ; mais cette règle : il faut sacrifier dans un endroit plat, précise la règle. La règle par laquelle une interdiction vient s'ajouter à un sujet déjà prescrit, et là où la règle déjà énoncée permet d'agir à sa guise, on appelle cette règle *parisaṃkhyāvidhi*. Par exemple : *pañca pañcanakhā bhakṣyāḥ* : cinq (animaux) à cinq griffes sont comestibles. Les gens auraient pu manger, selon leur envie, tous les animaux à cinq griffes ; mais la règle : cinq animaux à cinq griffes sont comestibles, a pour effet que, mis à part le lièvre, etc., il est interdit de manger tous les animaux à cinq griffes, tels que le chien, etc.. Ce qui veut dire que si les gens ont envie de consommer la viande des animaux à cinq griffes, ils ne pourront pas manger celle d'autres animaux à cinq griffes que celle du lièvre, etc. Manger de la viande d'animaux à cinq griffes comme celle du lièvre, etc. est le choix absolu des individus. S'ils en ont envie, ils en mangeront, sinon ils n'en mangeront pas. De la même façon, les hommes désireux de se marier plusieurs fois auraient pu épouser une fille de leur classe ou pas. Mais, si l'on veut se marier selon son bon plaisir on devra

---

<sup>540</sup> Je remercie très vivement le Professeur Charles Malamoud qui a bien voulu m'éclairer sur ces points de vocabulaire. Les erreurs qui peuvent demeurer sont de mon fait.

épouser une femme qui n'est pas de sa classe ; du fait de la proclamation de cette règle, épouser par désir une femme autre qu'une qui n'est pas de sa classe est interdit. Le mariage avec une femme qui n'est pas de sa classe est aussi selon son bon plaisir, on peut le faire si on veut, mais si on ne veut pas on ne le fera pas. Par contre, si on veut se marier par simple désir, on ne pourra pas épouser une femme autre que d'une classe inférieure à la sienne, c'est l'objet de la quatrième règle concernant le mariage. On ne peut pas appeler cette quatrième règle *apūrvavidhi* car ce type de mariage est le fruit de la volonté personnelle ; et aussi parce qu'on appelle *apūrvavidhi* une règle qui n'est en aucune façon acquise, *prāpta*. On ne pourra pas non plus donner le nom de *niyamavidhi* à cette règle de mariage parce qu'elle n'édicte pas l'obligation du mariage hors de sa classe. Donc cette règle du mariage devra obligatoirement porter le nom de *parisaṃkhyāvidhi*.

La signification de ces quatre règles concernant le mariage est que, selon la première, le maître de maison a l'obligation de se marier dans sa classe ; dans le stade de maître de maison, si son épouse meurt, selon la seconde règle, l'homme a l'obligation de reprendre une épouse de sa classe; selon la troisième règle, s'il est assuré que son épouse est stérile, etc., il lui est enjoint de se remarier dans sa classe. Après s'être marié dans sa classe, s'il lui prend l'envie de se marier de nouveau, selon la quatrième règle, il épousera une femme qui n'est pas de sa classe, il ne pourra pas se marier autrement qu'en épousant une femme qui n'est pas de sa classe. A l'âge *kali*, le mariage avec une femme qui n'est pas de sa classe est interdit, donc il n'y a plus de place pour le mariage fait selon son bon plaisir.

A présent, il a donc été tout à fait établi que les mariages multiples, résultant du seul désir, non seulement ne sont pas enjoins par les auteurs des *śāstra* mais ils sont absolument interdits. Par conséquent, ceux qui se marient plusieurs fois suivant leur envie sont pécheurs du fait qu'ils se livrent à une action interdite. Yājñavalkya a dit :

*Vihitasyānanuṣṭhānanninditasya ca sevanāt*

*Anigrahācchendriyānām naraḥ patanamṛcchati* 3, 219.

S'il néglige des choses prescrites et accomplit des choses interdites, et s'il est incapable de dominer ses sens, l'être humain est pécheur.

Dans les déclarations de quelques *muṇi* il est indiqué qu'un individu a de nombreuses épouses vivantes. De ce fait, certains disent que, puisqu'il est clairement indiqué dans les *śāstra* qu'un homme a de nombreuses épouses, comment peut-on juger que les auteurs de *śāstra* n'acceptent pas la polygamie d'un individu qui en a le désir. Les *śāstra* qu'ils mentionnent sont les suivants :

1- *Sarvaṅāsu bahubhāryyāsu vidyamānāsu jyeṣṭhayā saha dhammakāryyaṃ kārayet* (*Viṣṇu Saṃhitā*, 26)

Si un homme a beaucoup d'épouses de sa case, *svajātīyā*, il accomplira les cérémonies religieuses avec l'aînée.

2- *Sarvvāsāmekapatnīnāmekā cet putriṇī bhavet*

*Sarvvāstāstena putreṇa prāha putravatīrmanuḥ* (*Manu Saṃhitā*, 9, 183)

Manu a dit : « Si parmi les épouses l'une a un fils, par le fils de cette épouse, toutes seront comptées comme pourvues d'un fils.

3- *Trivāhaṃ kṛtaṃ yena na karoti caturthakam*

*Kulāni pātayet sapta bhruṇahatyāvratam caret (Udvāhatattvadhṛta)*

L'individu qui, après s'être marié trois fois, ne se remarie pas une quatrième, il humilie sept lignées ; il doit impérativement faire l'expiation du meurtre d'un fœtus.

Toutes ces citations ne disent pas qu'un homme a le devoir de se marier de nombreuses fois à son envie, à l'exclusion des raisons énoncées dans les *sāstra*. Dans la première phrase, il est question d'un homme qui a de nombreuses femmes vivantes ; mais ces nombreux mariages ne sont pas dits avoir été un second mariage alors qu'une première femme était vivante, on ne remarque aucune raison de penser cela. Dans la deuxième citation, il est évident que les mariages multiples dont il est question sont causés par la stérilité des femmes précédentes. En effet, un arrangement est prévu pour les coépouses privées de fils. Dans la troisième citation, après trois mariages, il est enjoint d'en faire un quatrième. Mais cette citation ne concerne pas la polygamie. Elle signifie que l'homme qui a vu mourir deux femmes successivement s'il se marie une autre fois il aura contracté trois mariages ; s'il ne se marie pas une quatrième fois, il commet une faute. Pour réparer ce péché, il y a une conduite courante à présent. Cette conduite est la suivante : l'homme désireux de se remarier imaginera, en un premier temps, que son épouse est un arbre à fleurs, et il se mariera pour la troisième fois avec cet arbre. Ensuite, le mariage suivant sera reconnu comme le quatrième. Il est question de ces deux mariages, le troisième et le quatrième, dans cette citation. Certains s'arrangent ainsi quand il y a trois épouses vivantes, et, dans ce cas, cette citation est effective. Si l'on apprécie cet arrangement, le mariage des trois femmes présentes sera, dans ce cas, considéré comme un mariage *adhivedhana* (un second mariage lorsque la première épouse est vivante), et le quatrième mariage devra être considéré comme destiné à réparer la faute énoncée dans la citation. Ceci signifie que trois mariages ont eu d'abord lieu, l'un après l'autre, à cause de la stérilité de la femme, etc. Puis, même si trois épouses sont vivantes, cette citation énonce la nécessité d'un quatrième mariage ; selon elle, un autre mariage est obligatoire. Tout ce que Manu dit d'un mariage alors qu'une épouse est vivante, *adhivedana*, sera considéré comme une raison supplémentaire à ce que est dit dans cette citation pour contrer la faute. Il résulte que, quand les auteurs de *sāstra* ont édicté la règle selon laquelle, pour les mariages contractés par désir, on ne peut épouser qu'une fille qui n'est pas de sa classe, quand, du fait de cette règle, il est absolument interdit d'épouser une femme de sa classe dans un mariage selon son bon plaisir durant la vie de sa première épouse, quand ces mariages multiples, déjà mentionnés, sont absolument possibles selon ce qui est établi pour un mariage quand l'épouse est vivante, alors il ne peut absolument pas être soutenu que les auteurs de *sāstra* autorisent de se marier autant de fois qu'on veut selon son bon plaisir.

Selon l'opinion de certains, étant donné qu'on trouve des exemples dans les *Purāṇa* et les épopées de plusieurs *rājā* qui ont en même temps beaucoup d'épouses vivantes, on ne peut pas accepter la proposition selon laquelle la polygamie des hommes n'est pas une conduite admise par les *sāstra*. C'est certain, bien sûr, dans les temps anciens, on le sait, certains *rājā* étaient polygames ; mais ces mariages n'étaient pas du fait de leur bon vouloir. Le *Rāmāyaṇa* souligne que *Rājā* Daśaratha avait beaucoup d'épouses. Mais on n'a pas du tout l'impression qu'il avait contracté tous ces

mariages selon son bon plaisir. Il est indiqué dans le *Rāmāyaṇa* qu'il n'avait pas eu droit à voir le visage d'un fils jusqu'à un âge avancé. On peut être certain qu'il s'est marié une seconde fois parce que sa première épouse était considérée comme stérile. Du fait que cette seconde épouse n'enfanta pas non plus de fils, on la pensa stérile aussi, et le *rājā* se remaria encore une fois. Ainsi, graduellement, il fit de nombreux mariages. Finalement, à un âge très avancé, Kauśalyā, Kekayī (*sic*) et Sumitrā, lui donnèrent quatre fils. Donc, il est évident qu'avant que *Rājā* Daśaratha contractât ces nombreux mariages successifs, on avait craint la stérilité de ses femmes. D'autres *rājā* aussi se sont mariés plusieurs fois pour la même raison que celle pour laquelle *Rājā* Daśaratha s'est marié plusieurs fois, ou bien encore par soumission à une autre directive des *śāstra*, il n'y a aucun doute à cela. Cet exemple n'établit pas que la polygamie est une directive des *śāstra*. Les gens ordinaires ne doivent pas considérer que la conduite des rois est un modèle pour eux. Les *rājā* de l'Inde étaient, d'une certaine façon, tout puissants dans leur propre domaine. Quand leurs sujets contrevenaient aux directives des *dharmasāstra*, les *rājā* les remettaient sur le droit chemin après les avoir punis. Mais quand les *rājā* prenaient eux-mêmes un mauvais chemin, il n'y avait personne pour les remettre sur la voie juste. En fait, dans tous les domaines, les *rājā* faisaient ce qu'ils voulaient. Donc, si un *rājā* était dissolu, il pouvait se marier de nombreuses fois, selon sa volonté, contrairement aux injonctions des *śāstra*. Si des gens ordinaires se mariaient plusieurs fois en suivant cet exemple, ce ne pouvait en aucun cas être considéré légal. Manu a dit :

*Sohagnirbhavati vāyuśca soharkaḥ somaḥ sa dharmmārāt*

*Dva kuberaḥ varunaḥ sa mahendraḥ prabhāvataḥ 7, 7*

*Vālohapi nāvamantavyo manusya iti bhūmipaḥ*

*Mahatī devatā hyesā navarūpeṇa tiṣṭhati 7, 8.*

Le roi par sa puissance est Agni, Vāyu, Sūrya, Candra, Yama, Kubera, Varuṇa, Indra en personne. Même si c'est un enfant, il ne faut pas le considérer comme un homme ordinaire. Sans nul doute, c'est une grande divinité, sous une nouvelle forme.

Le roi n'est pas vraiment un être humain. Les auteurs des *śāstra* ont dit de lui qu'il était une grande divinité. C'est pourquoi, pas plus que les hommes ne doivent imiter les caractères des dieux, ils ne peuvent imiter ceux des rois. Ainsi, ce qui est toujours interdit aux hommes ordinaires, les auteurs de *śāstra* ont déclaré que cela n'entraînait pas de faute pour ces puissants.

Par conséquent, la polygamie selon son bon plaisir n'est rien d'autre qu'une conduite basée sur la volonté personnelle. Cette pratique affreuse et cruelle n'obéit pas aux *śāstra* ni ne suit le *dharma* ; et si on y met un terme il n'y a pas un atome de possibilité que cela soit insultant pour les *śāstra* ni que le *dharma* en soit détruit.

### Deuxième objection

Certains disent que, si l'on interdit la polygamie, ce sera la fin des brahmanes *kulīna* et la disparition du *dharma*. Si cette objection était juste il ne conviendrait pas du tout de vouloir interdire la polygamie. En examinant du début jusqu'à la fin la pratique du kulinisme, *kaulīnyaprathā*, la justesse ou la fausseté de cette objection apparaîtra

clairement. C'est pourquoi, l'introduction du kulinisme et son état actuel sont ici brièvement racontés<sup>541</sup>.

Le roi Ādiśūra voulut faire célébrer une cérémonie pour avoir un fils, il appela un certain nombre de brahmanes pour accomplir ce sacrifice. A cette époque, dans ce pays, les brahmanes étaient dépravés et ignoraient totalement les rites védiques. Ils refusèrent donc de célébrer le *yajña* désiré par Ādiśūra. Le roi fut obligé d'envoyer un messenger pour demander au roi de Kānyakubja en 999 *śāka*<sup>542</sup> de lui envoyer cinq brahmanes pieux et connaissant les *śāstra*. Le roi de Kānyakubja lui envoya cinq brahmanes de cinq clans, *gotra*, différents :

1 – *Śāṇḍilyagotra* Bhaṭṭanārāyaṇa

2 – *Kāśyapagotra* Dakṣa

3 – *Vātsyagotra* Chāndaḍa

4 – *Bharadvājagotra* Śrīharṣa

5 – *Sāvarnagotra* Vedagarbha

Les brahmanes arrivèrent au pays de Gauḍa à cheval avec leurs épouses et leurs serviteurs. Ils portaient des chaussures en cuir et étaient vêtus de vêtements cousus ; ils se présentèrent, ainsi vêtus et chiquant du bétel, à la porte du palais royal. Ils dirent au portier : « Amène nous vite auprès du roi. » Le portier alla trouver le roi et lui annonça l'arrivée des brahmanes. Il fut d'abord très heureux, puis apprenant de la bouche du portier leur conduite et leurs vêtements, il se dit : J'ai fait venir ces brahmanes d'un pays lointain parce que ceux d'ici étaient dépravés et ne connaissaient pas les rituels. Mais, d'après ce que j'entends dire, ceux-ci ne semblent pas avoir une bonne conduite ni être experts dans les rites. Quoi qu'il en soit, je ne vais pas les recevoir tout de suite, je vais m'informer mieux de leur conduite, etc., et j'agirai suivant ce qu'il en sera. Ayant pris cette décision, le roi dit au gardien : « Dis aux brahmanes que je suis occupé, je ne pourrai pas les recevoir tout de suite. Qu'ils aillent se reposer dans leur demeure, je les verrai quand j'aurai le temps. »

Le portier alla trouver les brahmanes et leur dit ce qu'il en était. Pensant que le roi les accueillerait sans attendre, les brahmanes étaient debout et avaient de l'eau dans les mains pour faire la bénédiction. Entendant dire que le roi ne viendrait pas ils jetèrent l'eau qu'il avaient dans les mains sur du bois pour les lutteurs, *mallakāṣṭha*, qui se trouvait là. Les brahmanes avaient un si grand pouvoir qu'à peine l'eau eût-elle touché le bois qui était sec depuis toujours qu'il se para de feuilles, de fleurs et de fruits. La nouvelle en parvint aussitôt au roi qui fut émerveillé. En entendant parler de leur conduite et de leurs vêtements, il n'avait d'abord ressenti aucun respect pour eux et avait été mécontent ; à présent, il mit son écharpe autour du cou en signe d'humilité et, les mains jointes, il se présenta à la porte. Avec la plus grande dévotion, il se prosterna de tout son long sur le sol et les pria de lui pardonner.

---

<sup>541</sup> Voir aussi Dutt Nripendra Kumar *Origin and Growth of Caste in India*, vol. 2, pp. 1-45.

<sup>542</sup> 999 *śāka* équivaut à 1087 du calendrier occidental.

Ensuite, en un jour faste, le roi ordonna que le sacrifice pour obtenir un fils fût célébré par les cinq brahmanes. Par la puissance du rite, la reine conçut et, en temps voulu, mit au monde un fils. Le roi fut on ne peut plus satisfait. Il pria ardemment les brahmanes de s'installer dans son royaume. Les brahmanes acceptèrent, ne voulant pas désobéir au roi, et chacun d'eux alla habiter dans un village différent : Pañcakoti, Kāmakoṭi, Harikoṭi, Kaṅkagrāma et Baṭagrāma, selon l'ordre du roi.

Peu à peu, cinquante-six fils naquirent aux cinq brahmanes. Bhaṭṭanārāyaṇa en eut seize, Dakṣa seize, Śrīharṣa quatre, Vedagarbha douze et Chāndaḍa huit. A chacun de leurs fils le roi fit don d'un village pour qu'il y demeurât. Chacun de leurs fils fut connu sous le nom de son village, un tel *grāmīṇ*, c'est à dire un tel *gāñi*<sup>543</sup> Dans le *gotra* Śāṅḍilya, dans la lignée de Bhaṭṭanārāyaṇa, il y eut seize *gāñis* : Bandya, Kusuma, Dīrghāṅgī, Ghoṣalī, Baṭabyāla, Pārihā, Kulakulī, Kuśārī, Kulabhi, Seyaka, Gaḍagaḍi, Ākāśa, Keśarī, Māṣacaṭaka, Basuyāri et Karāla. Dans le *gotra* de Kāśyapa, la lignée de Dakṣa, il y eut ces seize : Caṭṭa, Ambulī, Tailabāṭi, Poḍāri, Haḍa, Guḍa, Bhūriṣṭhāla, Pāladhi, Pākaḍāsī, Puṣalī, Mūlāgrāmī, Koyārī, Palasāyī, Pītamunḍi, Simalāyī, et Bhaṭṭa. Dans le *gotra* Bharadvāja, la lignée de Śrīharṣa, il y eut ces quatre : Mukhuṭi, Dīmsāi, Sāharī et Rāi. Dans le *gotra* de Sāvāṇa, la lignée de Vedagarbha, ces douze : Gāṅguli, Puṃsika, Nandigrāmī, Ghaṇṭeśvarī, Kundagrāmī, Siyāri, Sāteśvarī, Dāyī, Nāyerī, Pārihāla, Bāliyā et Siddhala. Dans le *gotra* de Vātsya, la lignée de Chāndaḍa, ces huit : Kāñjilāla, Mahistā, Pūtituṇḍa, Pīgalāi, Ghośāla, Bāpuli, Kāñjārī et Simalāya.

Avant que Bhaṭṭanārāyaṇa et les autres viennent dans ce pays, il y avait sept cents familles de brahmanes qui y demeuraient. Avec le temps, ils étaient devenus abjects et ne méritaient plus le respect. Ils furent connus sous le nom de Saptasatī et formèrent une communauté, *sampradāya*, à part. Ils avaient les *gāñi* suivant : Jagāi, Bhāgāi, Sāgāi, Nānasī, Āratha, Bālathabi, Pithurī, Mulukajurī, etc. Les Saptasatī sont en dehors des cinq *gotra* ; c'est pourquoi, les fils des cinq brahmanes venus de Kānyakubja ne mangeaient pas avec eux et n'échangeaient ni fils ni fille avec eux. Ceux qui le faisaient devenaient abjects comme les Saptasatī et ne méritaient pas le respect.

Le temps passa et la dynastie d'Ādiśūra disparut. La dynastie des Sena monta sur le trône de Gauḍa. Sous le règne du célèbre roi de cette lignée, Vallāla Sena, la dignité exceptionnelle des *kulīna* fut instaurée. Petit à petit, les générations des fils des brahmanes venus de Kānyakubja perdirent leur savoir et furent infidèles à leurs observances religieuses. L'instauration du kulinisme, *kaulīnyaprathā*, avait pour but principal de pallier cela. Le roi Vallāla Sen avait pensé que s'il récompensait spécialement des qualités particulières telles que l'observance des rituels, l'humilité, le savoir, etc., les brahmanes s'efforceraient de les cultiver. C'est pourquoi, après examen, il conféra la dignité de *kulīna* à ceux qu'il vit être pourvus de ces neuf qualités. Les neuf qualités qui établissaient le kulinisme étaient : *ācāra*, l'observance des rites, *vinaya*, l'humilité, *vidyā*, le savoir, *pratiṣṭhā*, l'observance des vœux, *tīrthadarśana*, la visite des lieux de pèlerinage, *niṣṭhā*, l'observance du code de conduite, *āvṛtti*, *tapasyā*, l'ascèse et *dāna*, le don. *Āvṛtti* signifie l'échange. L'échange est de quatre sortes : *ādāna*, le don, *pradāna*, l'acceptation, *kuśatyāga*, l'abandon de l'herbe *kuśa* et la promesse devant le généalogiste, *ghaṭaka*. *Ādāna* veut dire l'acceptation d'une fille d'une famille supérieure ou égale ; *pradāna* signifie le don d'une fille à une famille supérieure ou égale ; *kuśatyāga* veut dire donner une fille faite d'herbe *kuśa* en l'absence d'une fille réelle ; promettre

<sup>543</sup> A prononcer gan -i, comme en français le mot gant, mais ajouter i.

devant le *ghaṭaka* signifie que si la fille vient à manquer il y aura échange de filles en paroles seulement en présence du généalogiste. Donner une fille à une bonne lignée et prendre une fille dans une bonne lignée sont les principaux signes caractéristiques, *lakṣaṇa*, d'une lignée ; mais s'il n'y a pas de fille, l'échange ne peut pas avoir lieu, c'est pour cela qu'un individu dépourvu de fille ne peut pas être complètement privé de ces signes caractéristiques d'une lignée. Pour éviter cette faute il a été prévu le don d'une fille en herbe *kuśa* et l'échange de filles en paroles seulement devant le généalogiste.

Nous avons dit précédemment que les cinquante-six fils des cinq brahmanes venus de Kānyakubja s'étaient établis chacun dans un village différent. Selon le nom de ces villages il y eut un *gāñi* pour chacun d'eux. Leurs fils se firent connaître chacun par le *gāñi* ; au total cinquante-six *gāñi* ; parmi ceux-ci, huit *gāñi*: *Bandya*, *Caṭṭa*, *Mukhuṭi*, *Ghoṣāla*, *Pūtituṇḍa*, *Gāṅgulī*, *Kāñjilāla* et *Kundagrāmī*, possédaient ces neuf qualités, c'est pourquoi, ils obtinrent la distinction honorifique de *kulīna*. Dans ces huit *gāñi*, il y eut ces cinq dans la lignée des *Caṭṭopādhyāya* : Bahurūpa, Suca, Arabinda, Halāyudha, Bāṅgāla ; dans celle de *Pūtituṇḍa* : Govardhanācārya ; dans celle de *Ghoṣāla* : Śiva ; dans celle de *Gāṅgopādhyāya* : Śiśa ; dans celle de *Kundagrāmī* : Roṣākara ; dans celle de *Bandyopādhyāya*, il y eut ces six : Jāhlana, Maheśvara, Devala, Vāmana, Īśāna et Makaranda ; dans celle de *Mukhopādhyāya*, ces deux : Utsāha et Garuḍa ; dans celle de *Kāñjilāla*, ces deux : Kānu et Kutūhala ; en tout dix-neuf devinrent *kulīna*. Les trente-quatre autres *gāñi* avaient seulement huit qualités : Pāladhi, Pākaḍāśī, Simalāyī, Vāpuli, Bhūriṣṭhāla, Kulakulī, Baṭavyāla, Kuśārī, Seyaka, Kusuma, Ghoṣālī, Māsacaṭaka, Vasuyāri, Karāla, Ambulī, Tailabāṭī, Mūlagrāmī, Puṣālī, Ākāśa, Palasāyī, Koyārī, Sāhari, Bhaṭṭācārya, Sāteśvarī, Nāyerī, Dāyī, Pārihāla, Siyārī, Siddhala, Puṃsika, Nandigrāmī, Kāñjārī, Simalāla et Bālī. C'est pourquoi, ils furent désignés *śrotriya*. Parmi les neuf qualités mentionnées, ils étaient dépourvus de celle d'*āvṛtti* ; c'est-à-dire que ces trente-quatre *gāñi*, les pāladhi, etc., n'étaient pas aussi précautionneux pour ce qui étaient des échanges que les huit *gāñi* précédents, comme les Bandya, etc. C'est pourquoi, ils n'obtinrent pas la distinction de *kulīna*. Et Dīrghāṅgī, Pāriha, Kulabhī, Poḍārī, Rāi, Keśārī, Ghaṇṭeśvarī, Ḍimsāi, Pītamūṇḍī, Mahistā, Gūḍa, Pipalāi, Haḍa et Gaḍgaḍi, ces quatorze *gāñi* n'étaient pas fidèles à leurs observances, c'est pourquoi ils sont considérés comme des *gauṇa kulīna*<sup>544</sup>.

On dit que le roi Vallāla Sena fixa un jour pour établir la dignité des *kulīna*, et il ordonna aux brahmanes de se présenter à la cour après avoir terminé leurs rituels quotidiens. Certains brahmanes arrivèrent en un *prahara*, quelques-uns en un *prahara* et demi et quelques autres encore en deux *prahara* et demi<sup>545</sup>. Ceux qui vinrent en deux *prahara* et demi se virent attribués la distinction de *kulīna*, ceux qui vinrent en un *prahara* et demi, celle de *śrotriya*, et ceux qui arrivèrent en un *prahara* devinrent *gauṇa kulīna*. L'explication est qu'il faut réellement davantage de temps pour accomplir les rituels quotidiens, par conséquent ceux qui sont arrivés après deux *prahara* et demi ont véritablement célébré les rituels. Le roi considéra donc qu'ils étaient fidèles à leurs observances et il leur a accordé la première distinction. Ceux qui sont arrivés après un *prahara* et demi ont moins bien fait leurs rituels, il leur accorda moins de prestige ; et ceux qui sont arrivés après un *prahara* seulement, le roi les jugea dégradés et les considéra comme des brahmanes inférieurs.

<sup>544</sup> *Gauṇa* signifie de peu d'importance, secondaire.

<sup>545</sup> Un *prahara* a une durée de trois heures.

C'est ainsi que fut établie la dignité de *kulīna*. La règle voulut que les *kulīna* fassent les échanges, *ādānapradāna*, avec des *kulīna*. Ils pourraient accepter des filles *śrotriya*, mais ils ne pourraient pas donner de filles aux *śrotriya*. S'ils le faisaient leur lignée perdrait son prestige, et ils deviendraient des *vaṃśaja*. S'ils acceptaient des filles *gauṇa kulīna*, leur lignée serait déçue en une seule fois. C'est pourquoi, les *gauṇa kulīna* furent connus et considérés comme des *ari*, c'est-à-dire des ennemis de la lignée.

Sur l'ordre de Vallāla Sena, après l'établissement du kulinisme, quelques brahmanes reçurent le nom de *ghaṭaka*, généalogistes. Les *ghaṭaka* durent s'employer à louer les *kulīna*, à glorifier leurs lignées et à surveiller leurs qualités, leurs défauts et l'observance des règles fixées pour le prestige des *kulīna*.

A part les *kulīna*, les *śrotriya* et les *gauṇa kulīna*, il y a encore une autre sorte de brahmanes nommés *vaṃśaja*. Il est dit qu'au moment de diviser les brahmanes en catégories, le mot *vaṃśaja* sortit de la bouche de Vallāla Sena, rien de plus. En fait, il ne donna ce nom à aucune catégorie, *śreṇī*, particulière de brahmanes. Plus tard, on décida de ce qu'étaient les *vaṃśaja*. Les filles *kulīna* qui, par hasard, étaient mariées dans une famille de *śrotriya*, provoquaient la déchéance de leurs lignées. Ceux qui étaient déçus de cette façon devenaient *vaṃśaja* et, en prestige, descendaient au niveau des *gauṇa*. Cela voulait dire que, de la même façon que la lignée était déçue si quelqu'un acceptait une fille *gauṇa kulīna*, il en allait de même d'un *kulīna* qui acceptait une fille *vaṃśaja*, sa lignée aussi était déçue. De ce fait, il y eut trois sortes de *vaṃśaja* : 1- le *kulīna* devenu *vaṃśaja* pour avoir donné une fille à un prétendant *śrotriya*, 2 – le *kulīna* devenu *vaṃśaja* pour avoir accepté la fille d'un *gauṇa kulīna*, 3 – le *kulīna* devenu *vaṃśaja* pour avoir accepté la fille d'un *vaṃśaja*. En résumé, une déchéance de la lignée, de quelque nature que ce soit, fait d'un *kulīna* un *vaṃśaja*.

Depuis l'établissement du kulinisme, *kaulīnya*, il y a, dans ce pays, cinq catégories de brahmanes : 1 – les *kulīna*, 2 – les *śrotriya*, 3 – les *vaṃśaja*, 4 – les *gauṇa*, 5 – les *saptaśatī*.

Avec le passage du temps, les *gauṇa kulīna* furent placés parmi les *śrotriya*, mais ils ne purent pas devenir absolument leurs égaux. Les vrais *śrotriya* sont les *śrotriya* purs, *śuddha*, tandis que les *gauṇa kulīna* commencèrent à être connus sous le nom de *kaṣṭa śrotriya*, *śrotriya* difficiles. En tant que *kaṣṭa śrotriya*, les *gauṇa kulīna* restèrent aussi inférieurs et peu estimés qu'ils l'étaient quand ils furent constitués en un groupe.

Après la reconnaissance du prestige des *kulīna*, dix générations avaient passé lorsque Devīvara, le très savant *ghaṭaka* enferma les *kulīna* dans les *mela*. Les qualités : observances, humilité, savoir, etc. que Vallāla avaient observées chez les brahmanes qu'il avait honorés du titre de *kulīna*, ces qualités peu à peu disparurent en grande partie. Les *kulīna* ne prirent plus soin que de la seule qualité *āvṛtti*, l'échange matrimonial, et n'eurent plus de foi qu'en elle. Mais, à l'époque de Devīvara, les *kulīna* avaient abandonné aussi cette qualité. La pureté des échanges, qui était la seule qualité encore maintenue pour le prestige *kulīna*, conféré par Vallāla, était aussi sur le point de disparaître. Toutes les lignées de *kulīna* furent souillées par toutes les fautes, *doṣa*, qui détruisaient autrefois la lignée. Devīvara réunit en une communauté, *sampradāya*, les *kulīna* coupables de la même faute. Cette communauté prit le nom de *mela*. Le sens du mot *mela* est assemblage de fautes, c'est-à-dire groupement formé à partir de fautes. Devīvara fit en sorte que telle faute aille avec telle lignée. Vallāla avait établi le prestige des *kulīna* sur la base de qualités; Devīvara établit leur prestige sur la base de défauts.



Devīvara enferma alors les *kulīna* en trente-six *mela* selon leurs diverses fautes. Parmi eux, les *mela* Phuliyā et Khaḍadaha ont davantage de prestige. Les membres de ces deux *mela* sont considérés comme les premiers des *kulīna* ; et leurs membres sont ceux qui se sont conduits le plus mal. Voici les fautes qu'ils ont commises et qui les ont enfermés dans ces deux *mela*.

Gaṅgānanda Mukhopādhyāya et Śrīpati Bandyopādhyāya furent coupables de la même faute, c'est pourquoi il les réunit dans le même *mela* Phuliyā. Les quatre fautes appelées: Nādhā, Dhandha, Bāruihāṭī, Mulukajurī, furent placées dans le *mela* Phuliyā. Les Bandyopādhyāya qui habitaient Nādhā étaient *vaṃśaja* ; le père de Gaṅgānanda, Manohara, se maria dans cette famille. A cause de cette union avec une fille *vaṃśaja*, sa lignée fut déchuée et fut dégradée en *vaṃśaja*. Les *ghaṭaka* pour préserver la lignée de Manohara, après avis, firent *śrotriya* ces Bandyopādhyāya de Nādhā. Depuis lors, ces Bandyopādhyāya de Nādhā, bien que réellement *vaṃśaja*, commencèrent à être comptés comme *śrotriya*, du nom Māṣacaṭaka. En fait, à cause de ce mariage, la lignée de Manohara avait été déchuée mais, grâce aux généalogistes, elle fut quelque peu conservée. On appelle cela la faute de Nādhā.

Śrīnātha Caṭṭopādhyāya avait deux filles non mariées. Un musulman du nom de Hānsāi, dans un lieu appelé Dhandha, détruisit, par la force, la caste de ces deux filles, *jātipāta*. Ensuite, une de ces filles épousa à Kaṃsāritanaya Paramānanda Pūtituṇḍa, et l'autre se maria avec Gaṅgāvara Bandyopādhyāya. Nīlakaṇṭha Gaṅgo avait échangé des filles avec ce Gaṅgāvara. A cause de ces échanges avec Nīlakaṇṭha Gaṅgo, Gaṅgānanda (*sic*) aussi fut coupable de la faute due aux musulmans, *yavanadoṣa*. Cela prit le nom de *dhandhadoṣa*, faute de Dhandha. Quand un brahmane participait à un repas dans le village de Bāruihāṭī, il perdait la caste. Arjuna Miśra Mukhuṭī de Kāñcanā avait participé à un repas dans ce village. Śrīpati Bandyopādhyāya avait fait des échanges avec lui. A cause de ses échanges avec ce Śrīpati Bandyopādhyāya, Gaṅgānanda aussi fut coupable de cette faute. On appelle cette faute la faute de Bāruihāṭī, *Bāruihāṭīdoṣa*. Le fils du frère de Gaṅgānanda, Śivācārya ayant épousé une fille de Mulukajurī, sa lignée fut déchuée, et il devint *saptaśatī*. Ensuite, il épousa la fille de Śrīpati Bandyopādhyāya. Le nom de cette faute est *Mulukajurīdoṣa*.

Yogeśvara Paṇḍita et Madhu Caṭṭopādhyāya commirent la même faute. C'est pourquoi, ils furent tous deux assignés au Khaḍadaha *mela*. Le père de Yogeśvara, Hari Mukhopādhyāya, épousa une fille Gaḍagaḍi, et Yogeśvara, lui-même, une fille Pipalāi. Madhu Caṭṭopādhyāya épousa la fille de Rāi Paramānanda, un Ḍiṃsāi<sup>546</sup>. Yogeśvara avait donné une fille à ce Madhu Caṭṭo.

La lignée de celui qui épousait une fille de *vaṃśaja*, de *gauṇa kulīna* ou de *saptaśatī* était dégradée en une seule fois et considérée comme *vaṃśaja*. Manohara, le père de Gaṅgānanda Mukhopādhyāya du Phuliyā *mela* épousa une fille *vaṃśaja*. Śivācārya, le neveu de Gaṅgānanda épousa une fille de Mulukajurī. Le père de Yogeśvara Paṇḍita, Hari Mohana Mukhopādhyāya, du Khaḍadaha *mela*, épousa une fille Gaḍi de Gaḍa, Yogeśvara, lui-même, épousa une fille Pipalāi, et Madhu Caṭṭopādhyāya une fille Ḍiṃsāi. Mulukajurī, en dehors des cinq *gotra*, est dans la communauté des *saptaśatī* ; Gaḍagaḍi, Pipalāi et Ḍiṃsāi sont des *gauṇa kulīna*. Les membres de Phuliyā et Khaḍadaha *mela* se targuent d'être *kulīna*, alors que c'est complètement faux, car, du fait d'avoir épousé des

<sup>546</sup> Ces filles étaient nées dans des familles *gauṇa kulīna*.

filles *vaṃśaja*, *gauṇa kulīna* et *saptaśatī*, leurs lignées sont déchues depuis fort longtemps, et ils sont devenus *vaṃśaja*. De plus, touchés par la faute musulmane, *yavanadoṣa*, les gens du Phuliyā *mela* ont perdu la caste. Ainsi, tous les gens des *mela*, par la faute de mauvais mariages, ont perdu la dignité de leur lignée et sont devenus des *vaṃśaja*. Par conséquent, le prestige des lignées introduit par Vallāla Sena avait disparu avant la fermeture en *mela*. Maintenant ceux qui se targuent d'être *kulīna*, sont, en fait, des *vaṃśaja* de longue date. Ceux qui furent comptés parmi les *vaṃśaja*, selon les règles du kulinisme, ne sont en rien différents des nouveaux *vaṃśaja*, pourtant si fiers de leur lignée.

Comme on vient de le voir, il y a longtemps que le prestige du *kaulīnya*, kulinisme, a disparu chez les brahmanes *rāḍhīya*. Selon les règles du kulinisme, on ne peut à présent compter comme *kulīna* que quelques rares individus sans renommée. Donc, étant donné que les *kulīna* sont devenus mauvais, l'objection selon laquelle les *kulīna* perdront la caste et leur *dharma* disparaîtra si on interdit la polygamie ne peut en aucun cas être considérée comme juste.

Dans les familles que Devīvara enferma dans les *mela*, l'échange, *ādanapradāna*, était déjà institué. Avant l'établissement des *mela*, l'échange chez les *kulīna* se faisait dans huit familles. On appelait cela le mariage *sarvadvārī*. Il n'y avait alors aucune difficulté dans les échanges. Il n'y avait aucune nécessité pour un individu d'épouser plusieurs femmes, et aucune fille de *kulīna* n'était obligée de rester célibataire toute sa vie. A présent, du fait que la possibilité de mariage est limitée à l'intérieur du *mela* dans un petit nombre de familles, pour conserver un prestige imaginaire, il devient inévitable de donner beaucoup de filles à un seul prétendant. C'est ainsi que Devīvara introduisit la polygamie chez les *kulīna*.

Selon les *śāstra*, c'est un très grand péché qu'une fille ait ses règles avant d'être mariée. Kāśyapa a dit :

*Piturgehe ca yā kanyā rajaḥ paśyatyasaṃskṛtā*

*Bhrūṇahatā pitustasyāḥ sā kanyā vṛṣalī smṛtā*

*Yasta tāṃ varayet kanyāṃ brāhmaṇo jñānadurbalaḥ*

*Aśrāddheyamapāṃkteyaṃ taṃ vidyādvṛṣalīpatim.*

La fille non mariée, qui a ses règles dans la maison de son père, souille celui-ci du crime du meurtre du fœtus. On appelle cette fille *vṛṣalī*, mauvaise femme. Le brahmane ignorant qui épouse cette fille ne doit pas être invité à un *śrāddha*, on ne doit pas s'asseoir à côté de lui pour manger, et on l'appelle mari de *vṛṣalī*. (*Udvāhatattvadhṛta*)

Yama a dit :

*Mātā caiva pitā caiva jyaiṣṭho bhrātā tathaiva ca*

*Trayante narakaṃ yānti dṛṣṭvā kanyāṃ rajasvalām 23*

*Yastāṃ vivāhayet kanyāṃ brāhmaṇye madamohitaḥ*

*Asambhāśyo hyapāṃkteyaḥ sa vipro vṛṣalīpatiḥ 24*

Si une fille non mariée a ses règles, sa mère, son père et son frère aîné iront en enfer. Le brahmane qui, sans le savoir, épouse cette fille, on ne doit ni lui parler ni manger avec lui, et il est appelé mari de vṛṣalī.

Paithīnasi a dit :

*Yāvannodbhidyete stanau tāvadeva deyā . Atha ṛtumatī bhavati dātā pratigrahītā ca narakamāpnoti pitṛpitāmahaprapitāmahāśca biṣṭhāyāṃ jāyante. Tasmānagnikā dātavyā.*

Il faut marier une fille avant que ses seins apparaissent. Si la fille a ses règles avant d'être mariée, celui qui la donne et celui qui la prend, tous deux iront en enfer ; et son père, son grand-père et son arrière-grand-père naîtront dans la fiente C'est pourquoi il faut marier ses filles avant la puberté. (*Jīmūtavāhanapraṇītadāyabhāghārta*)

Vyāsa a dit :

*Yadi sā dātrvaikalyādrajaḥ paśyet kumārikā*

*Bhrūṇahatyāśca tāvatyaḥ patitaḥ syāttadapradaḥ*

Si, par la faute de la personne responsable du don, la fille a ses règles, autant de fois que cette fille non mariée aura ses règles autant de fois le responsable sera souillé du crime du meurtre du fœtus. Il sera déchu tant qu'il ne l'aura pas donnée en mariage. (*Vyāsasāṃhitā, dvītīya adhyāya*)

Dans les familles *kulīna*, à présent, il arrive tout le temps qu'il y ait une fille célibataire pubère et qu'on accepte de l'épouser. Les *kulīna* qui acceptent la coutume née de l'imagination de Devīvara deviennent terriblement pécheurs. Si l'on réfléchit en pensant aux *dharmaśāstra*, ils sont depuis très longtemps déchus et infidèles au *dharma*.

Messieurs les *kulīna*, si entichés du prestige de leur lignée, ce n'est pas le Dispensateur, *Vidhātā*, qui a créé cela. Si c'était Sa création, il faudrait y penser différemment. Les brahmanes de ce pays avaient perdu tout savoir et n'observaient plus les rituels religieux. Pour que le savoir, une conduite correcte et des qualités eussent leur faveur, dans ce but, un roi instaura le prestige de la lignée et fixa des règles pour que ce prestige fût conservé. Si l'on examine les règles que le roi avait fixées, on voit que, depuis très longtemps, par la faute de mauvais mariages, etc. les lignées de tous les *kulīna* sont déchues. Selon les règles établies par le roi, quand le prestige de la lignée, conféré par le roi, a disparu, l'orgueil actuel des grands personnages est une simple erreur qui se poursuit. On ne voit aucune raison pour les *kulīna* de s'enorgueillir, étant donné la façon ensuite dont Devīvara a réglé la question de la lignée. Si les *kulīna* étaient sensés, au lieu de s'enorgueillir, ils devraient plutôt avoir honte de présenter leur lignée. Loin d'avoir honte, par orgueil de leur lignée, ils posent le pied sur la tête des *śāstra*, vont eux-mêmes en enfer et envoient résider leur père, leur grand-père et leur arrière-grand-père dans une mare de fiente. Béni sois-tu, orgueil ! Il n'y a pas de limite à ta puissance et à ta grandeur. Tu es un terrible ennemi de la race humaine. Celui qui tombe dans ton puits perd tout à fait son jugement. La capacité de discriminer entre le bien et le mal, le *dharma* et l'*adharma* disparaît complètement.

Dix générations après l'institution du kulinisme, Devīvara voyant toutes sortes de désordres chez les *kulīna*, établit une nouvelle procédure par la fermeture des *mela*,

*melabandhana*. Maintenant dix générations ont passé depuis ce temps de la fermeture des *mela*, et beaucoup de désordres ont fait leur apparition parmi les *kulīna*. Par conséquent, le moment de changer de procédure est de nouveau venu. D'abord, constatant les désordres parmi les brahmanes, Vallāla Sena avait institué la reconnaissance du prestige des *kulīna* pour y remédier. Ensuite, constatant encore des désordres parmi les *kulīna*, Devīvara institua la fermeture des *mela* dans l'espoir de les éradiquer. Maintenant qu'il y a de grands désordres de toutes sortes chez les *kulīna*, il n'y a pas d'autre moyen d'y remédier que par l'abandon de l'orgueil de *kulīna*. S'ils sont judicieux, craignent le *dharma* et cherchent leur propre bien, qu'ils lavent la honte du nom de *kulīna*, en abandonnant l'insignifiante fierté de la lignée. Et s'ils ne peuvent pas du tout abandonner la fierté de la lignée ou s'ils trouvent cela contraire aux règles, alors il est indispensable qu'ils adoptent une nouvelle façon de faire. Dans cette situation, peut-être, n'y a-t-il pas d'autre solution pour les *kulīna* que de remettre à l'honneur le mariage *sarvadvārī*. S'ils suivent cette voie, aucun *kulīna* ne sera obligé de se marier plusieurs fois, aucune fille *kulīna* ne sera obligée de rester célibataire toute sa vie ou bien longtemps, et son père, par conséquent, n'ira pas en enfer. Et si la polygamie est interdite par une loi, cela ne causera ni dommage ni gêne. Les *kulīna* et leurs partisans doivent réfléchir à ce sujet et s'en préoccuper. A propos de conserver le kulinisme, qui est une pratique mauvaise, opposée au *dharma*, les messieurs qui sont favorables au kulinisme, au lieu de l'encourager comme des aveugles et des idiots devraient plutôt travailler avec intelligence, réflexion et selon le *dharma* en s'efforçant de le purifier de toutes les fautes qui ont fait perdre leur *dharma* aux *kulīna* et ont entraîné toutes sortes de maux.

Actuellement, les grands hommes qui se disent *kulīna* sont fiers de leur lignée et sont honorés par les habitants de ce pays. Si leurs caractères étaient purs et s'ils suivaient la voie du *dharma*, personne n'y trouverait à redire ni n'aurait d'objection. Mais leur conduite est devenue on ne peut plus abominable et détestable. Dans la société, on connaît des centaines de récits à propos de leurs conduites ; il est donc inutile de les signaler ici. En résumé, la compassion, la crainte du *dharma*, la honte, etc., ont disparu de leur cœur. L'appréciation du bonheur ou du malheur de leur fille, ou celle du bien et du mal, n'a jamais de place dans leur cœur. Leur seule considération est que leur fille soit remise à une famille qui convienne. Si la fille est remise à une famille qui ne convient pas, elle détruit la lignée. C'est pourquoi, on ne s'inquiète pas du sort de la fille, et si l'on peut donner sa fille à un prétendant convenable, on s'estime heureux. Si la fille sort de la maison alors qu'elle n'est pas mariée, leur lignée est dégradée. Si elle se rend plusieurs fois coupable de mauvaise conduite et commet le péché de tuer un fœtus, alors qu'elle est encore à la maison, cela ne constitue pas une faute ni ne fait de dommage. Après avoir protégé la lignée, c'est-à-dire marié la fille, les *kulīna* n'éprouvent ni chagrin, ni honte si elle se prostitue, et ils n'en subissent aucune dommage. En effet, la Lakṣmī, protectrice, de la lignée, n'est pas troublée par ces incidents. Si la Lakṣmī de la lignée n'est pas troublée, tout est sauvé pour ces gens. La Lakṣmī de la lignée a pour eux, elle aussi, une affection extrême et une bonté infinie. Elle ne peut jamais perdre cette affection ni cette bonté. La Lakṣmī de la lignée donne en cela un exemple surprenant d'affection et de bonté.

Dans un certain village habitait un *kulīna* très important. Il s'était marié trois ou quatre fois. Dans un des villages où il avait pris femme, il lui était né deux filles. Depuis leur naissance, elles avaient été élevées chez leurs oncles maternels. Leur père était sans souci: il avait prévu que les oncles maternels élèveraient ses filles et les donneraient en

mariage au moment voulu. Il ne s'occupait donc pas d'elles. Malheureusement, la situation des oncles devint mauvaise, ils ne purent donc pas les marier. La première des filles avait dix-huit ou dix-neuf ans, la seconde quinze ou seize ans. Ce fut alors qu'un individu les égara et les poussa à quitter la maison.

Une quinzaine de jours s'était écoulée quand leur père apprit enfin la nouvelle de ce fâcheux incident. Ne sachant que faire, il se rendit à Calcutta pour prendre conseil auprès d'un parent. Il lui raconta l'affaire, les larmes aux yeux, avec des paroles de désespoir : « Frère, la Lakṣmī de ma lignée m'a déserté après si longtemps ; mon existence est vaine ; je suis un infortuné, sinon pourquoi la Lakṣmī de ma lignée se serait-elle détournée de moi. » Le parent lui répondit : « Tu n'as jamais pris de nouvelles de tes filles, c'est le fruit de ce péché » Quoi qu'il en soit, le seigneur *kulīna* (*kulīna ṭhākura*), après moult réflexions, alla humblement trouver l'homme qui avait enlevé ses filles et le supplia en disant : « Rendez-moi ces filles pour trois mois, s'il vous plaît, je vous les ramènerai au bout de ces trois mois. » Beaucoup de ces individus preneurs de filles, émus de compassion, acceptent ces requêtes à la vue de la détresse d'un seigneur *kulīna* et à l'écoute de ses paroles désespérées. L'homme en question remit les deux filles à leur père pour trois mois. Celui-ci, satisfait, emmena les deux sœurs chez lui. Il fit savoir qu'un individu les avait enlevées pour les marier à une personne qui ne convenait pas et qu'il avait eu bien du mal à les délivrer. Pour que ses filles ne puissent pas se sauver, cet homme employa un gardien qui passa son temps à les surveiller.

Arrangeant les choses ainsi, le seigneur *kulīna* partit à la recherche d'argent et d'un futur mari. Un mois plus tard, à la fin du mois de *bhādra*, après s'être procuré l'argent nécessaire, il retourna chez lui, accompagné d'un futur mari, âgé de soixante ans. Le marié avait entendu quelques petites rumeurs concernant le caractère des filles, c'est pourquoi il refusa de sauver la lignée du seigneur *kulīna* à moins de recevoir une gratification plus importante que d'habitude. Dans la nuit du lendemain, la cérémonie du don de la fille fut célébrée, et la lignée du seigneur *kulīna* fut ainsi préservée. Ceux qui assistèrent à la cérémonie virent de leurs yeux que la Lakṣmī de la lignée n'était pas troublée, et la joie fit monter des flots de larmes aux yeux des brahmanes.

A peine l'aube se fut-elle levée que le marié repartit chez lui. Quelques jours passèrent, les jeunes femmes mariées disparurent aussi. Jusqu'à aujourd'hui, personne n'a eu de leur nouvelle, et il ne fut pas jugé nécessaire d'en prendre. Elles avaient sauvé la lignée de leur père. Par la suite, si elles se montraient indisciplinées, le père n'avait pas à craindre la destruction de sa lignée. Il avait spécialement promis à celui qui avait enlevé ses filles qu'il les lui ramènerait trois mois plus tard. Juste après le mariage, les trois mois promis furent dépassés. Quoi qu'il en soit, le seigneur *kulīna* ne fut pas privé de l'affection et de la bonté de la Lakṣmī de sa lignée, c'était une chance énorme. Lakṣmī est beaucoup blâmée pour son inconstance, mais la Lakṣmī de la lignée du *kulīna* ne mérite pas ce reproche.

Nombreux sont ceux qui sont au courant de cet incident, mais personne n'a fait preuve d'irrespect ou de désaffection à l'égard du *kulīna ṭhākura* pour autant.

### Troisième Objection

Certains objectent que ce sera une catastrophe pour les *bhaṅgakulīna* si la pratique de la polygamie est interdite. Si un homme ne peut pas se marier un grand nombre de

fois, le prestige de sa lignée en tant que *kulīna* sera détruit. Pour réfléchir au mérite ou au démérite de cette objection il est nécessaire de faire connaître la lignée, le caractère, etc. des *bhaṅgakulīna*.

On a déjà dit que si un *kulīna* épouse une fille *vaṃśaja* la lignée de ce *kulīna* est déchue, c'est pourquoi les *kulīna* ne veulent pas épouser les filles *vaṃśaja*. Par ailleurs, les *vaṃśaja* ont une très forte envie de donner leurs filles à des *kulīna* et d'accroître ainsi le prestige de leur lignée. Mais ce désir n'est pas facile à satisfaire. Les *vaṃśaja* qui possèdent beaucoup de biens ont cette chance. Le *kulīna*, qui a beaucoup de fils et qui est très avide d'argent, se satisfaisant de la richesse qu'il acquiert, accepte de marier un de ses fils à une fille *vaṃśaja*. Par cette union, seule la lignée du fils est déchue; ni le prestige de la lignée du père ni celles de ses autres fils ne subit de dommage.

Ainsi, tous les fils de *kulīna* qui deviennent déchus du fait d'épouser des filles *vaṃśaja* sont connus sous le nom de *kulīna svakṛtabhaṅga*, *kulīna* qui ont eux-mêmes causé leur perte de statut en n'observant pas les règles matrimoniales des *kulīna*. Après une première fois, ces individus n'ont plus aucune objection à épouser des filles *vaṃśaja*. Cela coûte très cher de faire déchoir la lignée d'un *kulīna* en lui donnant une fille, c'est pourquoi tous les *vaṃśaja* n'ont pas cette chance. Mais les *kulīna svakṛtabhaṅga* se satisfont de peu. Les *vaṃśaja*, voyant cette possibilité, commencent à donner leurs filles à ces *kulīna svakṛtabhaṅga* en leur faisant plaisir avec peu. Ceux-ci ne refusent pas de sauver les *vaṃśaja* puisqu'ils n'auront pas à se charger de leurs épouses et que, pourtant, ils auront une petite rétribution sur le moment même. Ainsi, le mariage avec les filles *vaṃśaja* est devenu un véritable commerce pour les *kulīna svakṛtabhaṅga*, attirés par l'assurance d'un gain.

Par ailleurs, parmi les *bhaṅgakulīna*, il existe une règle selon laquelle il faut donner une fille à un individu d'une catégorie au moins égale à la sienne, ce qui signifie qu'une fille de *svakṛtabhaṅga* doit être nécessairement donnée à un *svakṛtabhaṅga*. De ce fait, toutes les filles à marier de *svakṛtabhaṅga* sont données à des *svakṛtabhaṅga* avec un peu d'argent pour les contenter. En ce qui concerne les fils de *svakṛtabhaṅga* et les petits-fils, etc., il est louable pour eux de donner une fille à un *svakṛtabhaṅga*; c'est pourquoi, eux aussi, s'efforcent de marier leurs filles à des *svakṛtabhaṅga*.

Graduellement, les *kulīna svakṛtabhaṅga* en sont venus à contracter un grand nombre de mariages. Les fils de *svakṛtabhaṅga*, dans ce domaine, ne sont pas très inférieurs à leurs pères. Au-delà de la troisième génération, le nombre des mariages commence à diminuer. Auparavant, s'ils acceptaient des filles *vaṃśaja*, les *kulīna*, faisant perdre à leur lignée son prestige et la mettant en danger, devenaient vils et méprisables. A présent, jusqu'à cinq générations, ils sont considérés comme des *kulīna* et sont estimés et respectés.

Toutes ces malheureuses filles qui sont données à des *svakṛtabhaṅga* ou à des 'deux génération,' *dupuruṣiyā*, passent toute leur vie dans la maison de leurs parents. Ces grands hommes, les maîtres d'œuvre de ces mariages, se contentent de sauver la lignée du père de la fille, ou bien d'augmenter l'orgueil de sa famille, contre un petit honoraire. Il est établi que le chef de famille n'aura pas à veiller sur l'épouse ni à prendre en charge son entretien. Les femmes *kulīna*, par conséquent, ne sont mariées que de nom. Comme si elles étaient veuves, elles passent leur vie entière chez leurs pères. Le Dispensateur ne leur a pas accordé la chance de vivre avec leurs maris, et elles n'y comptent pas. Le côté de la fille obtiendra avec beaucoup de mal que le gendre *kulīna* vienne habiter trois ou

quatre jours chez son beau-père. Toutefois, si le service et les cadeaux d'adieu sont insuffisants, il ne remettra jamais plus les pieds dans la demeure de ses beaux-parents de toute sa vie.

Si, pour une raison quelconque, la femme *kulīna* est enceinte, ceux qui sont responsables d'elle peuvent utiliser trois moyens pour digérer, *paripākārtha*, cet incident. En premier : s'efforcer autant que possible de faire venir le gendre. S'il vient et accepte de rester deux jours chez le beau-père, puis s'en va, ce fœtus sera alors considéré comme issu de cette union. Deuxième possibilité : si l'on ne parvient pas à faire venir le gendre, on prie la déesse tueuse d'embryon qui est la compagne des unions sexuelles illégitimes. Dans cette situation, il n'y a pas d'autre voie de salut. Le troisième moyen est très facile, innocent et très amusant. On n'a pas à dépenser d'argent ni à prier la déesse tueuse d'embryon. La mère de la fille, ou bien une autre épouse de la famille, prend dans ses bras un petit garçon et va se promener avec lui dans son quartier. Elle va chez toutes les voisines (et dit) : « Regarde, mère, regarde, sœur, ou bien encore, regarde, mon enfant » en s'adressant ainsi, elle commence une conversation : « Le gendre est venu hier soir, il y avait longtemps qu'on ne l'avait pas vu ; il est venu, tout à coup, tard dans la soirée. Qu'est-ce que je pouvais trouver ? Je n'ai pas pu le nourrir comme il fallait. J'ai insisté pour qu'il reste une journée. Tu partiras après avoir mangé (lui ai-je dit) », mais il n'y a rien eu à faire, il n'a pas voulu rester. Il m'a dit : « Je ne peux absolument pas rester aujourd'hui. Dans la soirée, il faut que j'aille chez les Majumdār d'un certain village pour me marier. Ensuite, tel jour, il faudra que j'aille chez les Hāladār d'un autre village où il est aussi question d'un mariage. Si c'est possible, je passerai par ici sur le chemin. » Il est parti très tôt le matin. J'avais dit à Svarṇa : Fais venir Tripurā et Kāminī, qu'elles se réjouissent un peu avec le gendre. Comme elle avait dit qu'elle ne pourrait pas y aller seule, la gamine n'a pas du tout voulu venir ». Après avoir dit cela, la femme regarde les deux filles et dit : « La prochaine fois que le gendre viendra, mes petites mères, venez le trouver, vous deux. » En se promenant ainsi d'une maison à l'autre du quartier, elle proclame le message de la venue du gendre. Ensuite, lorsque la grossesse de Svarṇamañjarī deviendra une évidence, cette conception sera mise sur le compte du gendre.

Quand toutes ces femmes *kulīna* ont des fils ils sont considérés comme des *kulīna* de deuxième génération, *dupuruṣiyā*, et sont respectés comme tels. Leurs oncles maternels doivent les élever et ce sont eux qui font célébrer la cérémonie de l'*upanayana*. Le père *kulīna* ne prend jamais aucune nouvelle d'eux ni ne prend soin d'eux. Toutefois, au moment de l'*annaprāsana*, le premier riz, et des autres sacrements, ils viennent et célèbrent la cérémonie de l'*ābhyudayika*, cérémonie à la veille du mariage, si on leur envoie une carte d'invitation et s'ils espèrent recevoir un cadeau. Après l'*upanayana*, le père fait montre de beaucoup d'affection pour son fils. Il commence à le marier dans des familles *vamśaja* pourvues de biens, et il retire des gains importants de tous ces mariages du fait de la dot et du reste. Au moment de ces mariages, les oncles maternels n'ont pas leur mot à dire, ils n'ont aucun droit. Tant que le fils est jeune, le commerce profitable du père continue ainsi. Mais dès que les yeux du fils s'ouvrent, le commerce du père prend fin. Le fils commence alors, lui-même, à se marier à sa guise, et tout ce que le mariage apporte, c'est son gain à lui, le père ne peut plus mettre la main dessus. Si ce sont des filles qui naissent, depuis la coupure du cordon ombilical jusqu'à leurs obsèques, toutes les cérémonies doivent être accomplies par les oncles maternels. Marier une fille coûte de l'argent, c'est pourquoi, le père, à ce moment-là, ne s'approche pas de ce côté-là. Si les nièces *kulīna* ne sont pas données en mariage à un prétendant

convenable, le prestige de la lignée est atteint. C'est la raison pour laquelle les oncles maternels se chargent du mariage de leurs nièces selon les règles assurant le prestige des *bhaṅgakulīna*. Toutes ces filles, comme leurs mères avant elles, ne sont pas vraiment mariées et vivent toute leur vie chez leurs oncles maternels.

Les sœurs et les nièces de *kulīna* ont bien du malheur. Chez leurs pères ou chez leurs oncles, elles sont obligées de travailler à la fois comme cuisinières et comme servantes. Ces femmes *kulīna* ne sont pas très malheureuses tant que leur père vit. Après son décès, leurs frères deviennent les maîtres du foyer, elles sont alors terriblement humiliées. Les femmes de leurs frères, dures et désagréables, les tourmentent autant qu'elles le peuvent. Du matin à leur réveil jusqu'au soir à leur coucher, et tout le temps entre les deux, elles ne parviennent pas à satisfaire leurs charmantes belles-sœurs, même si elles assument toutes les tâches de la maison en se donnant beaucoup de mal. Elles ont toujours une épée dressée devant elles. Si on dit qu'elles pleurent sans cesse, on ne peut sans doute pas être accusé d'exagération. Ne pouvant plus supporter les réprimandes, elles vont souvent chez des voisines en pleurant. Elles s'y plaignent de leur sort et chantent les mérites de la pratique du *kaulīnya* : « S'il y avait un autre endroit où aller sur cette terre, je ne mettrais plus les pieds dans cette maison. » En disant cela, elles se lamentent, expriment leur détresse et soulagent leur douleur. Si elles rencontrent un assistant dans les rites tantriques, *uttarasādhaka*, beaucoup de femmes adultes et de filles *kulīna* quittent le douloureux foyer de leurs pères ou de leurs oncles maternels pour s'adonner à la prostitution.

Il n'y a donc pas de limite au malheur des femmes et des filles *kulīna*. Ceux qui jettent un seul regard sur leur situation comprennent dans quelle souffrance ces misérables femmes doivent passer leur vie. Quand on pense à leur misère, on a le cœur brisé et quand on pense à la raison pour laquelle elles sont obligées de supporter tous ces malheurs et toutes ces terribles souffrances, on ressent un grand mépris pour l'humanité. La cause réelle de ce mal, c'est, d'un côté, le désir d'un prestige sans fondement et insignifiant et, de l'autre, c'est l'avidité pour un peu d'argent. L'apathie de tous les habitants de ce pays à ce sujet est une autre raison qui vient s'ajouter aux deux autres. Par la faute de ces hommes, les filles *kulīna* sont dans cette situation misérable. On pourrait croire à la disparition graduelle de cette insupportable oppression si tout le monde faisait preuve envers ces gens de mépris et d'aversion. Mais, bien loin de leur manquer de respect et de faire preuve d'animosité, ceux qui oppriment ainsi sont on ne peut plus respectés et vénérés par les habitants de ce pays. Dans un cas pareil, quel autre moyen y a-t-il de mettre un terme à la terrible situation des femmes *kulīna* sinon de faire une pétition auprès du gouvernement ? Dans aucune autre région du monde, on ne voit une situation pareille. Si le *dharma* existe, le roi Vallāla Sena et le généalogiste Devīvara sont certainement allés en enfer. La polygamie existe dans d'autres parties de l'Inde et ailleurs dans le monde, mais, là-bas, les femmes mariées n'ont pas à passer leur vie dans une aussi grande souffrance que les épouses de *kulīna*. Elles peuvent habiter dans la maison de leur mari et être nourries selon ses moyens. A leur tour, elles peuvent avoir le bonheur de vivre en compagnie de leur époux. Vivre dans la maison du mari, vivre avec le mari, recevoir de lui sa nourriture et ses vêtements, tout cela est un rêve pour les filles de *kulīna*.

Il n'y a pas de plus grands pécheurs, d'hommes plus vicieux sur terre que les *bhaṅgakulīna* de ce pays. Ils sont dépourvus de pitié, de *dharma*, de honte et de pudeur. Leurs caractères sont très bizarres. On ne peut les comparer à personne. Ils ne peuvent



être comparés qu'à eux-mêmes. Quelqu'un avait demandé à un *bhaṅgakulīna* : « *Ṭhākuradādā Mahāśaya*, vous vous êtes marié tant de fois, pouvez-vous vous rendre partout ? » Il avait répondu sans aucun embarras : « Je vais là où j'obtiens une *bhijit* (sic) » Au moment de la dernière famine, un *bhaṅgakulīna* s'était marié un grand nombre de fois et s'en était vanté en public : « Tant de personnes sont mortes de faim, mais, moi, je ne me suis aperçu de rien. J'ai vécu sans souci grâce aux mariages. » On préparait la *pūjā* communautaire dans un village. Les organisateurs sont venus demander sa contribution à un *bhaṅgakulīna*. Pour se procurer l'argent de sa contribution, il s'est marié une fois de plus. Une certaine épouse apporta tout l'argent nécessaire pour entretenir la famille entière de son mari, un *bhaṅgakulīna* qui, ému, ordonna qu'elle vienne vivre chez lui. Mais, cet argent une fois dépensé, il l'a chassée de la maison. La femme du fils a eu ses règles. Son père a eu très envie de faire venir son gendre pour la célébration du second mariage<sup>547</sup>. Il écrivit une lettre au beau-père pour lui communiquer sa prière. Dans sa réponse, le beau-père demanda beaucoup d'argent. Comme le père de la fille était incapable de donner autant d'argent, ou bien ne le voulait pas, le père du garçon ne permit pas à son fils d'aller dans sa belle-famille. Donc, la cérémonie du second mariage fut annulée pour cette vie, et cette femme ne vit pas son mari pendant longtemps. Malgré l'absence du mari, l'épouse d'un certain *bhaṅgakulīna* tomba enceinte par hasard. Si l'on gardait cette fille de mauvaises mœurs à la maison, la famille serait humiliée et ostracisée par les parents et les alliés, c'est pourquoi on conseilla de la chasser. Un parent bienveillant, ne voyant aucun autre moyen d'empêcher cette catastrophe, fit venir le mari à grand mal. Ce grand homme, satisfait de l'argent à gagner, reconnu aux yeux de tous : « L'enfant dans le ventre de Ratnamañjarī est le fruit de ma coopération. »

On raconte une histoire extraordinaire à propos du caractère des *bhaṅgakulīna*. Au milieu de la journée, un homme est allé à l'intérieur de sa maison pour prendre son repas. Il vit que deux femmes inconnues étaient assises à la place qui lui avait été préparée. L'une était âgée de près de soixante ans, la seconde avait environ dix-huit ou dix-neuf ans. Leurs vêtements témoignaient de leur extrême pauvreté; leurs visages portaient les marques de la détresse et du découragement. L'homme demanda à sa mère qui étaient ces femmes et pourquoi elles étaient assises là. Celle-ci, montrant du doigt la plus âgée, répondit : « C'est l'épouse de Bhaṭṭarāja. » Puis, regardant la plus jeune, elle dit : « C'est sa fille. Elles t'attendent pour te raconter leur malheur. »

Ce Bhaṭṭarāja était un *bhaṅgakulīna* de deuxième génération, un *dupuruṣiyā*. Il avait contracté cinq ou six mariages. Chaque mois, il venait chez cet homme chercher une certaine somme d'argent que celui-ci lui donnait. C'est pourquoi il le traitait avec respect. Ses sœurs, ses neveux et ses nièces habitaient dans sa maison. On n'avait jamais vu aucune de ses épouses chez lui.

Devant l'apparence et les vêtements de ces deux femmes, l'homme éprouva un grand chagrin. Il abandonna son repas et s'assit pour écouter leur histoire. La vieille dame dit : « Je suis la femme de Bhaṭṭarāja et, elle, c'est sa fille, née de mon sein. Nous vivions dans la maison de mon père. Il y a quelques jours, mon fils m'a dit : Mère, Je ne pourrai plus vous nourrir et vous habiller toutes les deux. Je lui dis : Que dis-tu là, mon petit ? Je suis ta mère et c'est ta sœur. Si tu ne nous donnes pas à manger, où irons-nous ? Si tu nourris seulement l'une, alors où ira l'autre ? Il n'y a personne d'autre sur

---

<sup>547</sup> Il s'agit de la cérémonie appelée *Garbhādhāna*, imprégnation de la matrice.

cette terre qui nous nourrira. Le fils écouta, puis il dit : Tu es ma mère, je te nourrirai et te vêtirai de mon mieux, mais je ne peux plus la garder à ma charge. Je me suis fâchée et je lui ai dit : es-tu en train de lui dire de se prostituer ? Le fils répondit : Ca, je ne sais pas. Trouve une solution pour elle. J'ai été très fâché contre mon fils et, finalement, j'ai quitté la maison avec ma fille.

Quelques jours auparavant, j'avais entendu dire qu'on avait besoin d'une cuisinière chez une cousine. Nous y sommes allées en nous disant que nous ferions ce travail toutes les deux. Mais, par malheur, ils avaient déjà engagé une cuisinière trois ou quatre jours auparavant. Alors, absolument désespérées, nous sommes demandées quoi faire et où aller. Dans un certain village, mon mari a une épouse dont les fils sont riches et compatissants. Je me suis dit que, bien que je sois sa marâtre et qu'elle soit la fille de sa marâtre, si nous prenions refuge auprès de lui et si nous lui apprenions notre malheur, il pourrait sûrement avoir pitié de nous. Pour finir, nous sommes allés le trouver et nous lui avons tout raconté, les larmes aux yeux. Je lui ai pris la main et je lui ai dit : Mon petit, si tu n'as pas pitié de nous, nous n'avons pas d'autre refuge.

A la vue de ma détresse, bien qu'il fût le fils d'une coépouse, il a fait montre de beaucoup d'affection et de bonté, et il a dit : « Je prendrai soin de vous deux tant que je vivrai. » Ces paroles me remplirent de joie. Mes larmes se mirent à couler. Il commença à prendre soin de nous. Mais les femmes de sa maison n'étaient pas comme lui. Elles disaient : « Mais d'où nous sont venues ces deux encombrantes femmes ? » Elles commencèrent à nous humilier et à nous traiter durement. Le fils de ma coépouse apprit tout cela peu à peu, mais il ne put pas mettre un terme à leur persécution. Un jour, je suis allée le trouver et je lui ai tout raconté. « Mère, me répondit-il, je suis tout à fait au courant, mais je ne vois aucune solution. Allez habiter ailleurs. De temps en temps, envoyez-moi quelque chose de votre part et je lui remettrai quelque chose pour vous. »

Désespérée, je suis partie avec ma fille. La terre me parut n'être plus qu'obscurité. Finalement, je me suis dit que mon mari était vivant et que si j'allais le trouver et lui apprenais notre misérable situation, peut-être, éprouverait-il de la pitié. Il y a maintenant une semaine environ que nous sommes ici. Aujourd'hui, il nous a fait savoir clairement qu'il ne pourrait ni nous garder chez lui ni subvenir à nos besoins. Beaucoup de gens nous ont dit que si nous te racontions notre histoire tu pourrais trouver une solution. Voilà pourquoi nous t'attendions. » Après avoir écouté tout cela, l'homme versa des larmes d'émotion, de colère et de chagrin. Peu après, il se rendit chez ce Bhaṭṭarāja. Il le réprimanda comme il le fallait et lui dit : « Je n'en reviens pas de votre conduite. Comment avez-vous pu les chasser de votre maison ? Dites-moi clairement si, oui ou non, vous voulez les garder chez vous. » A la vue de l'expression du visage de l'homme, Bhaṭṭarāja, qui était son obligé, prit peur. Il répondit : « Rentre chez toi. Après avoir compris ce qui se passe à la maison, j'irai te voir. »

Dans l'après-midi, Bhaṭṭarāja se rendit chez l'homme et lui dit : « On les gardera à la maison, c'est arrangé. Mais il faudra que tu donnes quelque chose de plus pour elles, chaque mois. » L'homme accepta tout de suite et il lui remit en main la somme due pour un mois, puis il lui dit : « Je donnerai ainsi trois mois à l'avance. En outre, les vêtements restent à ma charge. » Incapable de présenter aucune autre excuse et ne pouvant s'opposer à leur venue, Bhaṭṭarāja revint chez lui avec sa femme et sa fille. Ce n'était pas un méchant homme, mais sa sœur était une terrible femme. A cause de la peur qu'elle lui inspirait, et en suivant son avis, il avait auparavant répondu cruellement à son épouse et

à sa fille. Celui qui lui donnait une mensualité en avait été fâché. La sœur avait tout de suite été d'accord en apprenant que cet homme avait promis d'augmenter les mensualités qu'il leur versait. Bhaṭṭarāja faisait parfois venir une de ses épouses chez lui. Toutefois, quand il émettait le désir de la garder auprès de lui, sa sœur se levait en armes. Pour cette raison, il n'avait jamais réussi à satisfaire son désir. Les sœurs, les neveux et les nièces des *bhaṅgakulīna* font partie de leur famille; ils n'ont aucune relation avec leurs épouses, leurs fils et leurs filles.

Quoi qu'il en soit, l'homme, après avoir fait l'arrangement tel qu'il l'avait annoncé, quitta la région et, le jour dit, commença à envoyer les mensualités promises. Plus tard, revenu chez lui et cherchant à avoir des nouvelles de ces deux malheureuses femmes, il apprit que Bhaṭṭarāja et sa sœur avaient décidé, puisque les nouvelles mensualités étaient incluses dans les anciennes et qu'elles ne seraient jamais suspendues, de chasser l'épouse et la fille de la maison. Bhaṭṭarāja s'était rangé à l'avis de sa sœur. La femme et la fille, n'ayant aucun autre endroit où aller, s'étaient installées quelque part. La fille était jeune et jolie, elle se prostituait et vivait avec sa mère sans souci d'argent.

Dans cette histoire, on peut voir un exemple de la conduite des *bhaṅgakulīna*. Une conduite pareille ne s'observe pas, même dans les plus basses castes. D'abord, un premier Grand Homme a chassé de chez lui sa mère âgée et sa sœur adulte. Ensuite, lorsqu'elles viennent se réfugier auprès de leur époux et de leur père, cet autre Grand Homme les a, lui aussi, chassées de chez lui. Un individu, par bonté, s'engagea à prendre à sa charge la nourriture et l'entretien de ces deux malheureuses. Malgré cela, le Grand Homme ne suivit pas l'avis de celui qui lui demandait de garder femme et fille dans sa maison. Alors qu'elle avait un mari, et aussi un fils, capables et bien vivant, une mère âgée a été mise dans une aussi misérable situation. Cela ne se serait produit dans aucun autre foyer respectable. Alors qu'elle a un père et un frère capable en vie, aucune fille de bonne famille ne doit être obligée, comme une malheureuse orpheline, de se livrer à la prostitution pour avoir de quoi manger et de quoi se vêtir. Le mari de cette fille, lui aussi, est vivant. On ne peut cependant pas faire de lui un accusé dans cette histoire, car c'est un *svakṛtabhaṅga kulīna*. Quoi qu'il en soit, il est surprenant que la société humaine n'ait pas considéré que Bhaṭṭarāja et son fils capable étaient tous deux des êtres abjects et indignes de respect, alors même qu'ils étaient souillés par une faute pareille.

La lignée des *bhaṅgakulīna*, leur caractère, etc. ont été ainsi révélés. A présent, réfléchissez et décidez si, parce qu'un individu ne peut pas se marier plusieurs fois, on lui fait du tort ou si on nuit à son prestige. Pour cette raison, doit-on conserver la pratique de la polygamie et est-ce nécessaire ? D'abord, leur ancienne lignée avait déjà été détruite avant même que fut instaurée l'endogamie des *mela* ; ensuite, du fait d'avoir épousé une fille *vaṃśaja*, leur nouvelle lignée imaginaire fut, une nouvelle fois, déçue. De cette façon, il n'y a aucune raison ni aucune nécessité de considérer comme des *kulīna* ceux qui, par deux fois, ont eu leur lignée détruite, ni de rester attaché à l'absurde prestige de *kulīna*. A cause de leur conduite illicite, cruelle, honteuse et qui est responsable de tant de maux si graves, on ne doit pas compter ces gens parmi les êtres humains. Ce ne serait peut-être pas commettre une faute contre le *dharma* si on les éliminait d'un seul coup jusqu'à la racine. En pensant à cela, la destruction du prestige insignifiant et imaginaire de lignée est peu de chose. Enfin, ce ne sont même pas des *kulīna* puisque leur lignée est détruite. Par conséquent, le prestige de leur lignée de *kulīna* n'existe plus, non plus ; étant donné que le prestige de leur lignée de *kulīna*

n'existe plus, on ne risque pas de détruire leur prestige de *kulīna* en interdisant la polygamie.

Il faut à présent mentionner que quelques *bhaṅgakulīna* ont absolument horreur de ce commerce matrimonial. Ils considèrent que ceux qui font commerce de mariages sont des êtres abjects. Même au péril de leur vie, ils n'acceptent pas de se marier plus d'une fois, et ils s'efforcent de faire en sorte que cette vilaine coutume soit interdite. La conduite de ces deux sortes de *bhaṅgakulīna* est si différente qu'on n'a pas du tout l'impression qu'ils sont de la même caste, *jāti*, ou de la même communauté, *sampradāya*. Malheureusement, le nombre de ces *kulīna* n'est pas important. Quoi qu'il en soit, leur conduite prouve qu'abandonner le commerce des mariages n'est une affaire ni très difficile ni irréalisable pour les *bhaṅgakulīna*.

#### Quatrième objection

Certains ont objecté qu'autrefois les brahmanes *kulīna* de ce pays se conduisaient très mal. A cette époque, ils se mariaient de très nombreuses fois. A présent, ces outrages ont presque disparu ; ce qui reste disparaîtra entièrement en très peu de temps. Dans une situation pareille, il est absolument inutile de faire intervenir le gouvernement pour faire interdire la polygamie.

Dire qu'à présent les *kulīna* ont cessé de se conduire mal est absolument mensonger. Il est possible aussi que ceux qui disent cela ne savent rien de la conduite et des façons d'être des *kulīna*. Les *kulīna* n'ont pas modifié l'horrible façon qu'ils avaient auparavant de se conduire à propos du mariage, il ne semble pas qu'elle ait le moins du monde changé. Au lieu de débattre inutilement, je présente ici les noms, les âges, les lieux de résidence et le nombre de mariages de quelques *kulīna* vivants :

District de Hugalī

Noms mariages âge village

Bholānāth Bandyopādhyāy 80 mariages 55 ans - Baso

Bhagavān Caṭṭopādhyāy 72 mariages 64 ans - Deśamukho

Pūṇacandra Mukhopādhyāy 62 mariages 55 ans - Citraśālī

Madhusūdan Mukhopādhyāy 56 mariages 40 ans - ibid.

Titurāma Gāṅguli 55 mariages 70 ans - ibid.

Rāmamay Mukhopādhyāy 52 mariages - 50 ans - Tajapur

Baidyanāth Mukhopādhyāy 50 mariages 60 ans = Bhuinpādā

Śhyāmācaraṇ Caṭṭopādhyāy 50 mariages 60 ans - Pākhuḍā

Nabakumār Bandyopādhyāy 50 mariages 52 ans - Kṣīrpāi

Īśānacandra Bandyopādhyāy 44 mariages 52 ans - Ānkaḍi-Śrīrāmpur

Yadunāth Bandyopādhyāy 41 mariages 47 ans – Citraśālī  
 Śivacandra Mukhopādhyāy 40 mariages 45 ans – Tīrṇā  
 Rāmikumār Bandyopādhyāy 40 mariages 50 ans – Konnagar  
 Śyamācaraṇ Bandyopādhyāy 40 mariages 50 ans - Cucundā  
 Ṭhākurdās Mukhopādhyāy 40 mariages 55 ans – Daṇḍipur  
 Nabakumār Bandyopādhyāy 36 mariages 44 ans – Gaurahāṭī  
 Raghunāth Bandyopādhyāy 30 mariages 40 ans - Khāmāragāchī  
 Śasiśekhara Mukhopādhyāy 30 mariages 60 ans - ibid  
 Tārācaraṇ Mukhopādhyāy 30 mariages 35 ans - Barijahāṭī  
 Īśānacandra Bandyopādhyāy 28 mariages 40 ans – Guḍap  
 Śrīcaraṇ Mukhopādhyāy 27 mariages 40 ans – Sāṅgāi  
 Kṛṣṇadhan Bandyopādhyāy 25 mariages 40 ans – Khāmārgāchī  
 Bhavanārāyaṇ Caṭṭōpādhyāy 23 mariages 40 ans - Jāinpādā  
 Maheśacandra Bandyopādhyāy 22 mariages 35 ans – Khāmāragāchī  
 Giriśacandra Bandyopādhyāy 22 mariages 34 ans – Kucuṇḍiyā  
 Prasannakumār Caṭṭōpādhyāy 21 mariages 35 ans – Kāpasīṭa  
 Pārvaticaraṇ Mukhopādhyāy 20 mariages 40 ans - Bhaiṭe  
 Yadunāth Mukhopādhyāy 20 mariages 37 ans – Māheś  
 Kṛṣṇaprasād Mukhopādhyāy 20 mariages 45 ans – Basantapur  
 Haracandra Bandyopādhyāy 20 mariages 40 ans – Rañjītabāṭī  
 Ramānāth Caṭṭōpādhyāy 20 mariages 50 ans – Garalagāchā  
 Annadācandra Caṭṭōpādhyāy 20 mariages 45 ans – Bhaiṭe  
 Dīnanāth Caṭṭōpādhyāy 19 mariages 28 ans – Vasantapur 24 ans  
 Rāmratna Mukhopādhyāy 17 mariages 48 ans – Jayarāmpur  
 Kedārnāth Mukhopādhyāy 17 mariages 32 ans - Māheś  
 Durgācaraṇ Bandyopādhyāy 16 mariages 20 ans - Citraśālī  
 Gopālcandra Mukhopādhyāy 16 mariages 35 ans – Maheśvapur  
 Abhaycaraṇ Bandyopādhyāy 15 mariages 30 ans - Mālipādā  
 Annadācaraṇ Mukhopādhyāy 15 mariages 35 ans – Goyādā

Śyāmācaraṇ Mukhopādhyāy 15 mariages 35 ans - Sontiyā  
 Jagaccandra Mukhopādhyāy 15 mariages 40 ans – Khāmārgāchī  
 Aghoranāth Mukhopādhyāy 15 mariages 36 ans – Bhuinpāḍā  
 Hariścandra Mukhopādhyāy 15 mariages 32 ans - Mogalpur  
 Nanigopāl Bandyopādhyāy 15 mariages 24 ans – Pātā  
 Yadunāth Bandyopādhyāy 15 mariages 22 ans - Ibid.  
 Dīnanāth Bandyopādhyāy 15 mariages 25 ans - Belesikare  
 Bhuvanmohan Mukhopādhyāy 15 mariages 20 ans – Baiṭe  
 Kālīprasād Gāṅguli 15 mariages 45 ans - Paśapur  
 Sūryakānta Mukhopādhyāy 15 mariages 35 ans - Baiṭe  
 Rāmikumār Mukhopādhyāy 14 mariages 32 ans - Kṣīrpāi  
 Kailāscandra Mukhopādhyāy 14 mariages 45 ans – Madhukhaṇḍa  
 Kālīkumār Mukhopādhyāy 14 mariages 21 ans – Siyākhālā  
 Mādhāvcandra Mukhopādhyāy 13 mariages 50 ans – Baincī  
 Hariścandra Bandyopādhyāy 13 mariages 40 ans – Garalgāchā  
 Kārttikeya Mukhopādhyāy 12 mariages 30 ans – Deoḍā  
 Yadunāth Bandyopādhyāy 12 mariages 30 ans - Tāntisāl  
 Mohinīmohan Bandyopādhyāy 12 mariages 30 ans - Mālīpāḍā  
 Sātkaḍi Bandyopādhyāy 12 mariages 40 ans – Ibid.  
 Brajarām Caṭṭopādhyāy 12 mariages 25 ans - Candrakonā  
 Kailascandra Bandyopādhyāy 12 mariages 32 ans - Kṛṣṇanagar  
 Rāmtārak Bandyopādhyāy 12 mariages 28 ans – Jayrāmpur  
 Kālīdās Mukhopādhyāy 12 mariages 40 ans – Bhuinpāḍā  
 Titurām Mukhopādhyāy 12 mariages 40 ans - Natibpur  
 Prasannakumār Gāṅguli 12 mariages 36 ans –Gajā  
 Manasārām Caṭṭopādhyāy 11 mariages 65 ans –Bhañjapur  
 Āśutoś Bandyopādhyāy 11 mariages 18 ans – Tāntisāl  
 Pyārīmohan Mukhopādhyāy 11 mariages 30 ans – Garalgāchā  
 Lakṣmīnārāyaṇ Caṭṭopādhyāy 10 mariages 25 ans – Vidyābatīpur

Śivacandra Mukhopādhyāy 10 mariages 45 ans - Ibid.  
 Kālīprasād Mukhopādhyāy 10 mariages 30 ans – Bhaiṭe  
 Rāmkaṃal Mukhopādhyāy 10 mariages 40 ans – Nityānandapur  
 Kālīprasād Bandyopādhyāy 10 mariages 28 ans – Bāincī  
 Dvārkaṃāth Mukhopādhyāy 10 mariages 25 ans – Ibid.  
 Motilāl Mukhopādhyāy 10 mariages 45 ans – Ibid.  
 Īśvarcandra Bandyopādhyāy 10 mariages 45 ans – Dhasā  
 Durgārām Bandyopādhyāy 10 mariages 50 ans – Śyāmbāṭī  
 Yajñeśvaṛ Bandyopādhyāy 10 mariages 45 ans - Ānuḍ  
 Prasannakumār Caṭṭopādhyāy 10 mariages 35 ans – Beṅgāi  
 Caṇḍīcaraṇ Bandyopādhyāy 10 mariages 30 ans – Baital  
 Pratāpcandra Mukhopādhyāy 10 mariages 40 ans –Basantapur  
 Kailāscandra Caṭṭopādhyāy 10 mariages 40 ans – Siyākhālā  
 Rāmcānd Mukhopādhyāy 9 mariages 36 ans – Yadupur  
 Kailāscandra Bandyopādhyāy 9 mariages 30 ans – Napāḍā  
 Sūryakānta Bandyopādhyāy 8 mariages 40 ans - Bāincī  
 Gopālçandra Mukhopādhyāy 8 mariages 45 ans – Ibid.  
 Cunilāl Bandyopādhyāy 8 mariages 32 ans - Ibid.  
 Kālīkumār Bandyopādhyāy 8 mariages 40 ans - Mollāi  
 Gaṇeścandra Mukhopādhyāy 8 mariages 20 ans –Deoḍā  
 Diçambar Bandyopādhyāy 8 mariages 35 ans - Guḍap  
 Kālīdās Mukhopādhyāy 8 mariages 40 ans - Mālipāḍā  
 Yādavcandra Gāṅguli 8 mariages 35 ans – Baharkulī  
 Mādhavcandra Bandyopādhyāy 8 mariages 25 ans - Sikare  
 Kedārṃāth Mukhopādhyāy 8 mariages 32 ans – Barijhāṭī  
 Īśvarcandra Mukhopādhyāy 8 mariages 45 ans – Pātul  
 Śyāmācaraṇ Mukhopādhyāy 8 mariages 45 ans – Jayarāmpur  
 Hariścandra Bandyopādhyāy 8 mariages 60 ans - Śyāmbāṭī  
 Rāmcānd Caṭṭopādhyāy 8 mariages 40 ans – Bhañjapur

Īśvarcandra Caṭṭopādhyāy 7 mariages 32 ans – Ibid.  
 Digambar Mukhopādhyāy 7 mariages 36 ans – Ratnapur  
 Kuḍārām Mukhopādhyāy 7 mariages 32 ans – Natibpur  
 Durgāprasād Bandyopādhyāy 7 mariages 62 ans - Mathurā  
 Vaikuṅṭhanāth Bandyopādhyāy 7 mariages 34 ans - Basantapur  
 Śrīdhar Bandyopādhyāy 7 mariages 35 ans - Bhursubā  
 Rāmsundar Mukhopādhyāy 7 mariages 50 ans – Āntpur  
 Beṇīmādhav Gāṅguli 7 mariages 50 ans – Citraśālī  
 Śyāmācaraṇ Bandyopādhyāy 6 mariages 30 ans - Mogalpur  
 Navakumār Mukhopādhyāy 6 mariages 22 ans – Candrakonā  
 Yadunāth Mukhopādhyāy 6 mariages 30 ans – Bākharcak  
 Candranāth Bandyopādhyāy 6 mariages 30 ans - Basantapur  
 Umācaraṇa Caṭṭopādhyāy 6 mariages 40 ans – Rañjitbāṭī  
 Umeścandra Mukhopādhyāy 6 mariages 26 ans – Nandanpur  
 Gaṅgānārāyaṇ Mukhopādhyāy 5 mariages 30 ans – Gaurhāṭī  
 Īśvarcandra Bandyopādhyāy 5 mariages 32 ans - Paśapur  
 Kālācānd Mukhopādhyāy 5 mariages 50 ans – Sultānpur  
 Manasārām Caṭṭopādhyāy 5 mariages 45 ans – Tārakeśvār  
 Gaṅgānārāyaṇ Bandyopādhyāy 5 mariages 22 ans - Āmḍāpāṭ  
 Viśvambhar Mukhopādhyāy 5 mariages 40 ans – Bāligoḍ  
 Īśvarcandra Caṭṭopādhyāy 5 mariages 35 ans – Tārakeśvār  
 Mādhavcandra Mukhopādhyāy 5 mariages 40 ans – Tālāi  
 Bholānāth Caṭṭopādhyāy 5 mariages 26 ans – Ṭekra  
 Harśambhu Bandyopādhyāy 5 mariages 40 ans - Māju  
 Nīlāambar Bandyopādhyāy 5 mariages 32 ans - Sandhipur  
 Kālīdās Mukhopādhyāy 5 mariages 30 ans – Bāliḍāṅgā  
 Bholānāth Bandyopādhyāy 5 mariages 36 ans - Gaurāṅgapur  
 Dvārkanāth Bandyopādhyāy 5 mariages 30 ans - Kṛṣṇanāgar  
 Sītārām Mukhopādhyāy 5 mariages 35 ans – Candrakonā



Rāmdhan Mukhopādhyāy 5 mariages 40 ans – Ibid.

Navakumār Mukhopādhyāy 5 mariages 43 ans – Baradā

Dharmadās Mukhopādhyāy 5 mariages 35 ans – Nārīṭ

Sūryakumār Mukhopādhyāy 5 mariages 26 ans – Baradā

Śaraccandra Bandyopādhyāy 5 mariages 19 ans - Napāḍā

Mahendranāth Mukhopādhyāy 5 mariages 18 ans – Daṇḍipur

Grâce à la recherche que j'ai pu faire aussi complète que possible, j'ai présenté la liste des mariages contractés par les *kulīna*. Si l'on menait la recherche plus loin, on trouverait encore beaucoup plus de noms de polygames. Je n'ai pas noté les très nombreux individus qui ont contracté 2, 3 ou 4 mariages. Il n'y a pas moins de *kulīna* polygames dans les districts de Bardhamān, Navadvīp, Yaśara, Barisāl, Ḍhākā que dans celui de Hugalī, il pourrait même, dans certains districts, en avoir davantage. Il est possible que le nombre de mariages indiqué soit inférieur à la réalité. Ceux qui ont contracté le plus grand nombre de mariages sont incapables d'en donner le nombre exact. Il n'est donc pas facile de le connaître pour un étranger. Si le nombre des mariages indiqués est, en certains endroits, supérieur à la réalité, n'en parlons pas. S'il est inférieur, les protestataires qui sont du parti des *kulīna*, défenseurs de la polygamie, diront aisément que j'ai volontairement augmenté leur nombre. Je ne l'ai pas fait. J'ai indiqué les résultats de l'enquête tels que j'ai pu les connaître. Je n'ai fait sciemment aucun changement .

Le célèbre village de Janāi est à cinq ou six *krośa* seulement de Calcutta<sup>548</sup>. Je donne séparément la liste des individus qui y sont polygames :

Mahānanda Mukhopādhyāy 10 mariages 35 ans

Yadunāth Bandyopādhyāy 10 mariages 29 ans

Ānandacandra Gāṅgulī 7 mariages 65 ans

Dvārkānāth Gāṅgulī 5 mariages 32 ans

Bholānāth Mukhopādhyāy 5 mariages 50 ans

Candrakānta Mukhopādhyāy 5 mariages 64 ans

Śyāmācaraṇ Bandyopādhyāy 4 mariages 18 ans

Dīnanāth Caṭṭopādhyāy 4 mariages 26 ans

Trailokyanāth Mukhopādhyāy 4 mariages 27 ans

Nīlkaṇṭha Bandyopādhyāy 4 mariages 50 ans

Sītānāth Bandyopādhyāy 3 mariages 29 ans

Tripurācaraṇ Mukhopādhyāy 3 mariages 35 ans

---

<sup>548</sup> Un *krośa* équivaut à trois kilomètres.

Kālīdās Gāṅgulī 3 mariages 26 ans  
Dīnanāth Gāṅgulī 3 mariages 19 ans  
Kālīpada Bandyopādhyāy 3 mariages 40 ans  
Kṣetramohan Caṭṭopādhyāy 3 mariages 40 ans  
Kālīpada Mukhopādhyāy 3 mariages 50 ans  
Mādhavcandra Mukhopādhyāy 3 mariages 35 ans  
Nabakumār Mukhopādhyāy 3 mariages 43 ans  
Nīlmaṇi Gāṅgulī 3 mariages 48 ans  
Kālīkumār Mukhopādhyāy 3 mariages 55 ans  
Candranāth Gāṅgulī 3 mariages 50 ans  
Śrīnāth Caṭṭopādhyāy 3 mariages 43 ans  
Harānanda Mukhopādhyāy 3 mariages 60 ans  
Pyārīmohan Caṭṭopādhyāy 2 mariages 40 ans  
Sūryakumār Mukhopādhyāy 2 mariages 40 ans  
Bholānāth Bandyopādhyāy 2 mariages 55 ans  
Sītānāth Bandyopādhyāy 2 mariages 55 ans  
Candrakumār Caṭṭopādhyāy 2 mariages 25 ans  
Ramānāth Bandyopādhyāy 2 mariages 25 ans  
Harināth Mukhopādhyāy 2 mariages 62 ans  
Rājīmohan Bandyopādhyāy 2 mariages 57 ans  
Bholānāth Mukhopādhyāy 2 mariages 50 ans  
Dīnanāth Mukhopādhyāy 2 mariages 50 ans  
Bīśvambhar Mukhopādhyāy 2 mariages 50 ans  
Rāmikumār Bandyopādhyāy 2 mariages 50 ans  
Pyārīmohan Mukhopādhyāy 2 mariages 35 ans  
Candrakumār Bandyopādhyāy 2 mariages 32 ans  
Kālīkumār Gāṅgulī 2 mariages 25 ans  
Āśutoṣ Gāṅgulī 2 mariages 20 ans  
Yadunāth Bandyopādhyāy 2 mariages 31 ans

Navīncandra Bandyopādhyāy 2 mariages 33 ans  
 Kedārnāth Mukhopādhyāy 2 mariages 28 ans  
 Gaurīcaraṇ Mukhopādhyāy 2 mariages 28 ans  
 Bhagavāncandra Mukhopādhyāy 2 mariages 32 ans  
 Dvārkanāth Gāṅgulī 2 mariages 30 ans  
 Kālīmohan Bandyopādhyāy 2 mariages 32 ans  
 Harihar Gāṅgulī 2 mariages 35 ans  
 Kāmākhyānāth Mukhopādhyāy 2 mariages 28 ans  
 Pyārīmohan Gāṅgulī 2 mariages 33 ans  
 Kālīdās Mukhopādhyāy 2 mariages 35 ans  
 Candrakumār Caṭṭopādhyāy 2 mariages 28 ans  
 Navīncandra Mukhopādhyāy 2 mariages 24 ans  
 Nandalāl Bandyopādhyāy 2 mariages 28 ans  
 Dīnanāth Mukhopādhyāy 2 mariages 30 ans  
 Yadunāth Gāṅgulī 2 mariages 27 ans  
 Bīśveśvar Mukhopādhyāy 2 mariages 27 ans  
 Gopālcandra Bandyopādhyāy 2 mariages 27 ans  
 Candrakumār Gāṅgulī 2 mariages 21 ans  
 Mahendranāth Mukhopādhyāy 2 mariages 21 ans  
 Priyanāth Bandyopādhyāy 2 mariages 22 ans  
 Yogendranāth Bandyopādhyāy 2 mariages 20 ans

Que chacun réfléchisse à présent et se demande si la tyrannie exercée par les *kulīna* dans le domaine des mariages est en train de disparaître. Il ne semble pas qu'il y ait eu une diminution par rapport à ce qui se passait auparavant. Il est très probable, au contraire, que l'oppression soit pire à présent. Auparavant, sans toucher beaucoup d'argent, les *kulīna* n'étaient pas enclins à briser la lignée, *kulabhaṅga*, et n'acceptaient pas de le faire. Ils n'étaient pas nombreux non plus ceux qui mariaient leurs filles en détruisant leur lignée et en donnant beaucoup d'argent. Pour cette raison, le nombre des *svakṛtabhaṅga* était alors bien moindre. Mais aujourd'hui, les *kulīna* détruisent leur lignée en se satisfaisant d'un gain modeste ; et le nombre de ceux qui marient leurs filles, en détruisant leur lignée, est très important. Auparavant, dans un village, un seul individu mariait ses filles en détruisant sa lignée. Cet homme a eu ensuite cinq fils. Tous ont suivi l'exemple donné par leur père pour le mariage de leurs filles. A présent, les fils de ces cinq fils doivent marier leurs filles en détruisant la lignée. Par conséquent, là où

un seul individu brisait la lignée et mariait sa fille, à présent, le nombre de ceux qui suivent cette pratique a beaucoup augmenté. Le prix est bas, les abonnés sont nombreux, c'est pourquoi, le commerce des destructeurs de lignée a bien augmenté. Donc, le nombre des *svakṛtabhaṅga* est maintenant beaucoup plus grand, et il est impossible qu'à l'avenir il fasse autre chose que croître. Les *svakṛtabhaṅga* contractent des mariages de plus en plus nombreux. Le troupeau de filles qui leur naît, ici et là, devra être remis à des prétendants *svakṛtabhaṅga*. Dans cette situation, on ne comprend pas comment il serait possible que la tyrannie exercée par ces mariages diminue au lieu d'augmenter. Quoi qu'il en soit, il est complètement faux de dire que l'oppression exercée par les mariages de *kulīna* a presque disparu et que le peu qui reste disparaîtra complètement bientôt.

La plupart des membres de la Nouvelle Communauté, *Navya sampradāya*, habitant Calcutta, ne s'informent aucunement de ce qui se passe dans les régions rurales. Ils sont donc totalement ignorants de tout ce qui les concerne. Toutefois si le désir de publier quelque chose à ce sujet s'impose, ils le font, comme de complets ignorants, sans l'ombre d'une hésitation. Ils déduisent la situation des campagnes à partir de ce qui se passe à Calcutta. Tous ces Messieurs disent alors : la mauvaise coutume de la polygamie a presque disparu du pays grâce à l'éducation généralisée.

Il est exact en effet que, depuis longtemps, avec l'éducation anglaise et les contacts répétés avec les Anglais, les mauvaises pratiques et les superstitions ont, pour une bonne part, disparu de Calcutta et des régions proches. Partout ailleurs, toutefois, l'éducation anglaise n'est pas répandue, et il n'y a pas autant de contact avec les Britanniques. Par conséquent, dans tous ces endroits, les mauvaises coutumes et les superstitions demeurent. Il est donc tout à fait faux de déclarer que la situation des régions rurales ressemble à celle de Calcutta. L'idée ne peut jamais en venir à celui qui examine les causes de cette situation. On ne peut pas s'attendre à voir apparaître dans ces lieux les causes qui ont, depuis longtemps, permis ces développements à Calcutta parce que ces mêmes causes ne se sont pas produites ailleurs depuis aussi longtemps. A Calcutta, il y a longtemps que l'éducation anglaise a été répandue et que les contacts avec les Britanniques se sont multipliés. Tant que cela ne se produira pas dans les régions rurales de la même façon, on ne pourra pas arriver aux mêmes résultats qu'à Calcutta. Quoi qu'il en soit, c'est absurde de juger de la situation des campagnes en regardant les attitudes et les façons de faire des habitants de Calcutta.

En conclusion, s'il s'avère nécessaire de donner son opinion à propos de quoi que ce soit, ce n'est pas judicieux de le faire si l'on ne connaît pas très bien le sujet. Personne ne peut être vraiment au courant sans avoir fait une recherche approfondie. Quelqu'un qui mène une recherche approfondie à propos de la pratique de la polygamie et qui n'a pas pour but de tromper autrui ne pourra jamais déclarer que cette horrible et cruelle coutume a beaucoup diminué et qu'elle n'est plus aussi importante qu'avant. Celui que la jalousie, ou que la haine inspire, ou bien encore celui qui est esclave d'une quelconque superstition et dont le but principal est de s'opposer au sujet en discussion, décidera à sa guise de ce qu'il croit utile pour soutenir son point de vue ou pour détruire l'opinion opposée, qu'il connaisse la question ou n'en sache rien. Il n'hésitera pas à proclamer exact ce qu'il a décidé, même si c'est sans aucun rapport avec la réalité. Lorsque quelqu'un, animé par une bonne intention, organise une réunion dans un but particulier, ces individus déjà mentionnés déclarent sans embarras que cette réunion est convoquée dans une mauvaise intention ; mais, dominés par le désir de la victoire, eux-mêmes

jettent de la poudre aux yeux des autres par cette déclaration sans même y réfléchir une seule fois.

### Cinquième objection

Certains objectent que si la polygamie est interdite, la pratique de l'*ādyarasa* de la caste des *kāyastha*, *kāyastha jāti*, sera empêchée. Cette objection est très faible et insignifiante. Sans cette pratique, la caste des *kāyastha* ne sera pas ruinée, et le *dharma* ne sera pas détruit. Il n'y aura non plus aucune difficulté à propos des mariages.

La caste des *kāyastha* est divisée en deux classes, *śreṇī* : d'abord, les *kulīna*, puis les *maulika*. Les *Ghoṣa*, les *Basu* et les *Mitra* sont les *kulīna*. Les *maulika* sont divisés en deux : les *siddha* (purifiés) et les *sādhya* (potentiels). Les *De*, *Datta*, *Kara*, *Sena*, *Siṃha*, *Dāsa*, *Guha* et *Pālita* forment les *siddha maulika*. Les *Soma*, *Rudra*, *Pāla*, *Nāga*, *Bhañja*, *Viṣṇu*, *Bhadra*, *Rāhā*, *Kunda*, *Sura*, *Candra*, *Nandī*, *Śīla*, *Nātha*, *Rakṣita* et *Āica*, ces familles *bāyattora* de *kāyastha* sont des *sādhya maulika*. En terme de prestige, les *sādhya maulika* sont inférieurs aux *siddha maulika*. Les *siddha maulika* sont généralement dits *sanmaulika*, les *sādhya maulika* sont connus comme *bāyattariyā maulika*.

Voici comment se font les mariages parmi les *kāyastha* : le fils aîné d'un *kulīna* doit épouser une fille *kulīna* ; s'il épouse une fille *maulika*, le statut de sa lignée est détruit. Mais, après avoir épousé une fille *kulīna*, s'il épouse une fille *maulika*, cela ne cause aucun dommage à sa lignée. Les autres fils *kulīna* peuvent épouser des filles *maulika*, et c'est ce qu'ils font d'habitude. Chaque *maulika* doit donner une fille à un *kulīna* et épouser une fille *kulīna*. Si les *maulika* font des échanges matrimoniaux entre eux, il n'y a pas perte de caste, *jātipāta*, et le *dharma* n'est pas détruit ; mais ceux qui ont fait ces échanges perdent un peu de prestige parmi les *kāyastha*. Il y a soixante ou soixante-dix ans, les mariages entre *maulika* n'étaient pas très rares, et on ne considérait pas qu'ils entraînaient une faute.

Les *maulika* donnent leurs filles aux deuxièmes fils, etc. des *kulīna*. Mais quelques familles *maulika* décident qu'il leur faut donner une fille au fils aîné d'un *kulīna*. Le fils aîné d'un *kulīna* ne peut pas épouser en première noce une fille *maulika*. Quand il a protégé sa lignée, en ayant d'abord épousé une fille *kulīna*, les *kāyastha maulika*, ensuite, dépensent beaucoup d'argent et d'effort pour lui donner une fille. On appelle *ādyarasa* (plaisir sexuel) la deuxième famille du fils aîné d'un *kulīna* marié chez un *maulika* ; et on appelle famille d'*ādyarasa* toutes les familles *maulika* dans lesquelles des *kulīna* se sont mariés <sup>549</sup>.

Les *maulika* qui ont fait ces mariages *ādyarasa* gardent chez eux leur gendre et prennent grand soin de lui. La raison en est sans doute que le fils aîné d'un *kulīna* recueille le prestige de son père. Les *maulika*, amateurs d'*ādyarasa*, ont pour but de faire en sorte que leur petit-fils obtienne ce prestige. Mais cet individu a deux familles, et on ne peut pas savoir avec certitude laquelle des deux épouses aura un fils la première. Si c'est à la fille de *kulīna*, qu'il a épousée la première, que naît d'abord un fils, le but de l'*ādyarasa* n'est pas atteint. Pour l'atteindre, il n'y a qu'un moyen : c'est d'empêcher le gendre de s'approcher de la fille de *kulīna* qu'il a épousée en premier. C'est pourquoi, il est absolument nécessaire de garder chez soi le gendre et qu'il y trouve du plaisir. Dans

---

<sup>549</sup> *Ādyarasa* signifie mot à mot quelque chose comme saveur première (sexuelle).

ce cas, la fille *kulīna* qui a été épousée en premier ne voit jamais le visage de son mari. En fait, cette fille *kulīna* n'est mariée que de nom, et il lui faut passer sa vie dans la maison de son père comme si elle était veuve. Cela coûte très cher de garder son gendre *kulīna* chez soi ; c'est pourquoi les *maulika* qui font cet *ādyarasa* ne peuvent pas atteindre leur but s'ils n'ont pas beaucoup d'argent. Ils n'ont pas alors la chance de réussir la partie essentielle de l'*ādyarasa*. Dans ce cas, le fils aîné d'un *kulīna* passe sa vie avec ses deux épouses, la fille *kulīna* et la fille *maulika*.

On l'a dit précédemment, s'il ne fait pas l'*ādyarasa*, un *maulika* ne perd pas la caste et ne détruit pas son *dharma*. Il ne rencontre non plus aucune difficulté à propos de mariage. S'il fait le don de la fille à un second fils, ou autre, de *kulīna*, le *maulika* gagne sur tous les tableaux. C'est pourquoi, presque tous les *maulika* donnent leurs filles à de tels prétendants. Peu de familles *maulika* font l'*ādyarasa* sous l'emprise du désir de jouir du bonheur vaniteux qui permet de se dire constamment : j'ai donné ma fille à un fils aîné de *kulīna* ; mais ce *maulika* ne pense même pas une seconde que, pour une minable satisfaction de vanité, il ruine la vie d'une innocente fille *kulīna* qui a été épousée la première. Dans un pays où on ne pense pas au bonheur ou au malheur de sa fille, penser au bonheur ou au malheur de celle des autres est une proposition vaincue d'avance.

Pour toutes les familles attachées à l'*ādyarasa* qui se sont ruinées pour cela et qui, même en dépensant de l'argent, n'ont pas été capables de le réussir vraiment, cet *ādyarasa* a été un terrible problème. Ces familles ne désirent qu'une chose : que la pratique de l'*ādyarasa* soit tout de suite interdite. Elles seront soulagées dès que cette vilaine coutume sera interdite par le gouvernement ; mais elles n'ont pas le courage de montrer elles-mêmes le chemin. Si ces *maulika*, renonçant à l'*ādyarasa*, commencent à donner leurs filles à un deuxième ou troisième fils, etc. de *kulīna*, ils ne perdront pas la caste et ne détruiront pas leur *dharma*. Cependant, leurs voisins les blâmeront et se moqueront d'eux en disant : ils n'ont pas fait l'*ādyarasa*, ou bien ils n'ont pas été capables de le faire. Par crainte de ce blâme et de cette moquerie, ils ne parviennent pas à mettre un terme à cet *ādyarasa*. Pour parler franchement, les habitants de ce pays sont bien stupides et bien poltrons.

Il n'y a aucun doute que si le gouvernement interdit la pratique de la polygamie, cela affectera l'*ādyarasa*. Mais, mis à part le minable bonheur vaniteux de quelques familles *maulika* qui sera empêché, il est impossible de supposer qu'une quelconque partie de la caste des *kāyastha* en éprouvera des difficultés ou en sera affectée négativement. L'*ādyarasa* n'est pas une conduite indispensable pour les *kāyastha*. A tous égards, c'est une pratique mauvaise et contraire au *dharma*, cela ne fait aucun doute. Quand elle sera interdite, rien de mal ou de contraire au *dharma*, ni aucune autre gêne ni fâcheuse conséquence, rien de tout cela ne se produira pour la caste des *kāyastha*. Donc, il n'est pas du tout juste ni raisonnable qu'elle s'oppose à l'interdiction de la polygamie. Et si par une loi, ou par un autre moyen, on peut mettre un terme à la pratique des mariages multiples, même dans ce cas l'*ādyarasa* ne sera pas éradiqué en une fois. Les fils aînés des *kulīna* qui deviendront veufs pourront se remarier dans des familles d'*ādyarasa*. Quoi qu'il en soit, c'est seulement faire de soi un objet de ridicule que de s'opposer à l'interdiction de la polygamie sous prétexte que cela empêchera l'*ādyarasa*.

#### Sixième objection

Certains ont soulevé encore une autre objection. Il n'y a aucun doute, disent-ils, que la pratique de la polygamie dans ce pays entraînent des maux infinis. Pour y mettre fin, il faut absolument que tous les habitants fassent les plus grands efforts possibles et s'emploient à son éradication. Mais la polygamie est un mal social, il appartient donc à la société d'y remédier. Ce n'est pas correct de permettre au gouvernement de s'y impliquer.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire en écoutant cette objection. Il est plaisant d'entendre dire que les maux de la société doivent être corrigés par ses membres. Si les habitants de ce pays sont désireux et soucieux de corriger les tares de la société et peuvent finalement y réussir, rien ne peut être plus heureux, plus réjouissant et une plus grande chance. Toutefois, l'engagement, l'intelligence, la puissance de réflexion, etc., que les gens d'ici ont manifestés, et manifestent encore aujourd'hui, ne permettent pas d'attendre d'eux qu'ils se donnent du mal afin de corriger les tares de la société ni que leurs efforts y réussissent. C'est pourquoi, le jour n'est pas encore venu où nous réussirons à accomplir la réforme désirée par nos seuls efforts et nos initiatives, et une telle situation ne s'est pas encore présentée. Il est impossible de dire dans combien de temps cela arrivera à la vue de la situation actuelle du pays. Peut-être que ce jour et cette opportunité ne viendront jamais.

Ceux qui soulèvent cette objection appartiennent à la Nouvelle Communauté, *navya sampradāya*. Dans cette Nouvelle Communauté, ceux qui sont relativement plus âgés et plus expérimentés ne font pas sortir tout à coup de leur bouche des paroles dénuées de sens comme le font les immatures. Il est vrai, cependant, qu'à une époque ils se vantaient à propos de toutes sortes de choses ; ils n'avaient pas d'autre but dans la vie que la réforme de la société et sa prospérité, ces mots dansaient constamment sur leurs lèvres. Mais c'était des façons d'étudiants. Ils mirent un terme à leurs études et s'occupèrent d'affaires matérielles. Peu à peu, leurs façons d'étudiants prirent fin. Non seulement il ne fut plus question de réformer les maux de la société mais ils vécurent eux-mêmes joyeusement, souillés par toutes ces fautes. Maintenant, ils ont acquis de l'expérience ; même par erreur, ils ne prononcent plus les mots : réforme sociale ou accroissement de la prospérité sociale. Quand ils entendent parler de tout cela ou bien s'ils voient quelqu'un qui se donne du mal dans ce domaine, ils rient et se moquent de lui.

Les jeunes de ce groupe conservent encore leurs façons de faire d'étudiants. Parmi ceux-ci, ceux qui quittent l'école alors qu'ils sont encore jeunes se vantent davantage que les autres. En voyant leurs façons de faire, on est facilement poussé à croire qu'ils ont consacré leur vie à la réforme sociale et à la prospérité du pays. Tout le monde ne peut pas comprendre que ce ne sont que de beaux parleurs et qu'à l'intérieur ils n'ont aucune substance. Ce type de personnes proclame avec hauteur et assurance que la réforme de la société est la tâche du public et qu'il n'est pas correct de laisser le gouvernement y mettre la main. Ceux qui réfléchissent à ce qu'est la tâche du réformateur et qui savent quelle sorte de personne est capable d'effectuer ces réformes sans l'aide de quelqu'un d'autre dans cette société, ceux-là, à la vue de la situation du pays, ne peuvent en aucun cas avoir le courage de dire : un jour, nous pourrions réussir à réformer la société seulement par nos efforts personnels et par notre persévérance. Nous sommes de terribles poltrons, de complets bons à rien, notre misérable société est pleine de très vilaines tares. La réforme sociale ne peut pas être accomplie par des gens qui se disent capables de faire aller la lune du côté où elle ne va pas. Ces nouvelles autorités, déjà mentionnées, sont très judicieuses en paroles. Leurs discours sont d'un niveau bien

supérieur encore à leur intelligence, leur savoir et leur capacité. Il n'est pas aussi facile d'agir que de parler.

A propos de notre capacité à réformer la société, deux exemples sont présentés ici. Le premier est la vente des filles, et cela concerne les brahmanes ; la seconde est la vente des fils qui concerne les *kāyastha*. Dans la classe des brahmanes, la plupart des *śrotriya* et beaucoup de *vaṃśaja* vendent des filles ; et tous les *śrotriya*, ainsi que la plupart des *vaṃśaja*, se marient en achetant des filles. Cette vente et cet achat sont abominables selon les *śāstra*. C'est une conduite détestable, on le verra en y réfléchissant d'une autre façon.

Atri a dit :

*Krayakṛitā ca yā kanyā patnī sā na vidhīyate*

*Tasyām jātāḥ sutāsteṣāṃ pitṛpiṇḍaṃ na vidyate (Atrisamhitā)*

Celui qui épouse une fille, après l'avoir achetée, n'a pas une épouse ; les fils qui naissent dans son sein ne sont pas habilités à faire le don des boulettes, *piṇḍa*, pour leur père.

*Krayakṛitā tu yā nārī na sā patnyabhidhīyate*

*Na sā daive na sā paitreya dāsīm tām kavayo viduḥ (Dattakamīmāṃsādhṛta)*

La femme qu'on épouse après l'avoir achetée n'est pas une épouse ; elle ne peut pas accomplir les actes du *dharma* de celui qui l'a épousée, ni pour les dieux ni pour les ancêtres ; les *paṇḍita* la considèrent comme une esclave et l'appellent ainsi.

Brahmā dit à Hariśarmā qui résidait au Vaikuṅṭha :

*Yaḥ kanyāvikrayaṃ mūḍho lobhācca kurute dvija*

*Sa gacchennarakam ghoram purīśahradasamjñakam*

*Vikṛitāyāśca kanyāyā yaḥ putro jāyate dvija*

*Sa caṇḍāla iti jñeyaḥ sarvvadharmavahiṣṭṛta (Kriyāyogasāra, unaviṃśa adhyaya)*

Hé, Deux-fois-né ! L'imbécile qui, poussé par l'avidité, vend une fille, va au terrible enfer appelé lac d'excréments, *purīśa hrada*. Hé, Deux-fois-né ! Le fils qui naît de la femme achetée est un *caṇḍāla*, il n'est habilité à aucun *dharma*. »

Voyez un peu, à quel point épouser une fille que l'on a achetée est condamnable selon les *śāstra* ! Les auteurs des *śāstra* n'acceptent pas de l'appeler épouse, ni d'appeler fils l'enfant né de son sein. Selon eux, cette épouse est une esclave ; de la même façon, son fils est un *caṇḍāla* tenu à l'écart de tous les rites. Il est obligatoire d'accomplir les actes religieux avec son épouse ; mais, selon les *śāstra*, une femme comme cela ne peut pas être la compagne de son époux dans les actes rituels. Les hommes prient pour avoir un fils dans l'attente des *piṇḍa* ; mais, selon les *śāstra*, un fils né d'une femme comme celle-là n'est pas habilité à faire le don des *piṇḍa* à son père. De plus, celui qui vend sa fille par avidité doit résider éternellement en enfer.



Tout le monde reconnaît qu'acheter une fille ou en vendre une est une conduite détestable. Ceux qui vendent une fille et ceux qui l'épouse après l'avoir achetée, eux aussi, proclament, de temps à autre, que ce commerce de vente et d'achat est horrible. Tous sont convaincus que cette conduite est absolument contraire au *dharma* et qu'elle est dommageable. Si nous étions enclins à réformer la société et si nous en avions la capacité, il y a longtemps que cette affreuse pratique n'aurait plus cours dans cette région.

La vente des fils pratiquée par les *kāyastha* est encore plus terrible que celle des filles par les brahmanes. Avoir une fille pour un *kāyastha* de la classe moyenne ou pauvre est une catastrophe. Plus la fille prend de l'âge, plus le sang de son père s'assèche. Calamité pour celui qui a une fille et festivité pour celui qui a un fils ! Lorsqu'une proposition de mariage se présente, le père d'un fils demande un prix si élevé, des bijoux, des dons en nature, etc., qu'il est très difficile pour un *kāyastha*, de fortune moyenne ou sans fortune, de se délivrer de la responsabilité du mariage de sa fille. Le côté du marié se conduit d'une façon si honteuse et si cruelle que l'on éprouve un total manque de respect à son égard. Il est amusant de voir que ceux qui sont tourmentés et en danger au moment de marier une fille ont une toute autre attitude au moment de marier leur fils. Ainsi, les *kāyastha* considèrent que le moment de marier leurs filles est pour eux celui d'une grande crise, et le moment de marier leurs fils, celui d'une grande fête. Tous les *kāyastha* reconnaissent que la vente des fils est une chose très mauvaise; mais, au moment de marier leur propre fils, cette idée ne leur reste pas en tête, ils n'y pensent pas. Il est surprenant de voir que ceux qui sont éduqués et qui ont très bien éduqué leurs fils ne sont pas les moins cruels dans ce commerce. Le garçon qui a réussi l'examen d'entrée à l'université vaut très cher ; celui qui a réussi un examen d'un niveau supérieur vaut encore davantage ; pour beaucoup de ceux qui ont des filles, faire une proposition de mariage à ceux qui sont encore plus savants est une démarche téméraire. Et si, en plus, se trouvent réunis une demeure en briques et de quoi vivre, c'est une catastrophe. Sans moyens financiers importants, on n'a pas le droit de soulever la question d'un mariage. Chose encore plus étonnante, ce commerce se révèle plus terrible à Calcutta que dans les villages. Enfin, le plus surprenant de tout est que, graduellement, le prix d'une fille brahmane baisse, et que celui d'un fils *kāyastha* ne cesse d'augmenter. Si le marché reste comme il est, ou bien s'il devient plus chaud encore, dans les familles moyennes ou pauvres, beaucoup de filles *kāyastha*, comme celles des brahmanes *kulīna*, devront passer toute leur vie sans être mariées.

D'après ce qu'on peut voir et entendre, tous les *kāyastha* sont très mécontents à ce sujet. Tous s'accordent à dire que c'est une conduite honteuse et méprisante. D'une seule voix, la caste des *kāyastha* exprime de l'aversion et de la détestation pour cette affaire, alors, pourquoi cette pratique est-elle encore en vigueur ? Si les gens de ce pays avaient l'envie et la capacité de réformer la société, il y a longtemps que la vente des fils chez les *kāyastha* aurait pris fin.

La communauté hindoue de cette région est pleine de tares comme celles-ci. Je demande à ces jeunes autorités que j'ai déjà mentionnées pendant combien de temps et en faisant quels efforts ont-ils tenté de réformer lequel de ces défauts jusqu'à présent ? Quelle réforme ont-ils réussi à faire accepter grâce à leurs efforts et à leurs tentatives ? A présent, quelle réforme s'efforcent-ils de réaliser ?

La société hindoue souffre beaucoup, et de bien des façons, du fait de la pratique de la polygamie. Des milliers et des milliers de femmes souffrent terriblement. Le flot des conduites immorales et des mises à mort de fœtus est de plus en plus violent. Il est impossible de s'y opposer grâce aux efforts et aux tentatives des habitants du pays. Si cela avait été possible il n'eût pas du tout été nécessaire de pétitionner les autorités. A présent, il est indispensable de mettre fin à la pratique de la polygamie, il faut donc envoyer une pétition à ces dirigeants. Si ce n'est pas une bonne chose de s'adresser aux autorités, que la pratique continue alors ! Et si l'on pense cela, il n'y a qu'à s'arrêter là. L'existence de cette pratique détestable et cruelle est la cause de beaucoup de crimes dans la communauté. Ceux qui en ont été témoins, nuit et jour, et qui, l'étant encore, en éprouvent une terrible douleur dans leur cœur, pensent que la société bénéficiera de l'arrêt de cette pratique par quel que moyen que ce soit. En réalité, on ne voit pas du tout pour quelle raison il serait possible qu'une interdiction légale de cette cruelle pratique soit autre chose que bénéfique. Il ne semble pas facile non plus qu'on puisse démontrer, par le raisonnement que ceux qui ont envoyé la pétition auprès du gouvernement ont mal agi, ou bien n'ont pas suffisamment réfléchi. Dire qu'il n'est pas bien de remettre notre pouvoir entre les mains du gouvernement n'est que de l'enfantillage. Où est notre pouvoir ? Si nous en avons, il aurait été incorrect et inutile d'approcher le gouvernement; nous aurions pu, nous-mêmes, réaliser les réformes nécessaires. Les gens d'ici n'ont ni désir, ni détermination, ni capacité, ils ne pourront donc pas réformer les tares de la société. Je pense, toutefois, qu'ils ne sont pas très nombreux ceux qui penseront que c'est insultant et catastrophique de pétitionner le gouvernement pour ce faire. Le pays et la communauté s'en porteront mieux si ces personnes ne sont pas nombreuses.

### Septième objection

Certains ont soulevé l'objection suivante : dans toutes les régions de l'Inde, la pratique de la polygamie est courante dans les deux communautés, *sampradāya*, hindoue et musulmane. Seuls les hindous du Bengale ont envoyé une pétition au gouvernement pour l'interdire. Le Bengale n'est qu'une des régions de l'Inde. A la demande d'une seule communauté d'une seule région, le gouvernement ne doit pas mécontenter tous ses sujets indiens.

Cette objection n'est absolument pas rationnelle. Du fait de l'existence de la pratique de la polygamie au Bengale, la communauté hindoue souffre de beaucoup de maux ; ce n'est pas forcément le cas ailleurs en Inde. Dans la communauté musulmane, non plus, on n'entend pas parler de ce genre de maux et de ces tares. Quoi qu'il en soit, ceux qui ont fait la pétition ont un but et une requête : que les maux entraînés par la pratique de la polygamie soient éradiqués dans la communauté des hindous du Bengale. Que les membres de la communauté musulmane du Bengale poursuivent cette pratique et qu'ils continuent de le faire à jamais, les auteurs de la pétition ne s'y opposent pas ; ils n'en ont pas l'envie et ne demandent pas que le gouvernement, à cette occasion, leur ferme la voie de la polygamie. Leur intention n'est pas non plus que le gouvernement, dans un même élan, prenne des dispositions concernant le mariage pour tous les Indiens. Ils ont été attristés par le spectacle de la misérable situation de leur région à cause de la polygamie et, ne voyant pas d'autre moyen d'y remédier, ils ont envoyé une

pétition au gouvernement. Leur seul but est de délivrer leur région et leur communauté de cette mauvaise situation. Pourquoi la communauté musulmane de cette région, ainsi que les communautés hindoues et musulmanes des autres régions de l'Inde, seraient-elles mécontentes si le gouvernement acceptait gracieusement la requête des hindous du Bengale et fixait, par la loi, les règles matrimoniales de leur communauté ? Les hindous de cette région sont les sujets du gouvernement. Certaines pratiques sont source de très grandes souffrances dans leur communauté, souffrances qui ne peuvent pas être éliminées par leurs propres efforts et leurs capacités. Il faut cependant absolument s'en débarrasser. Les sujets, n'ayant pas d'autre moyen, se sont adressés humblement au gouvernement en lui demandant son aide. En un cas pareil, il est du devoir du gouvernement d'exaucer la prière de ses sujets. C'est contraire au *dharma* d'un gouvernement de refuser d'accéder à leur demande de peur que les sujets des autres régions puissent être mécontents s'il édictait quelques règles, étant donné que la requête concerne les sujets d'une seule région et le bien de cette seule région.

On dit que l'ancien Gouverneur Général de l'Inde, la Grande Ame, *Mahātmā*, Lord Bentick, très déterminé, avait demandé l'avis des principales personnalités du gouvernement à propos de l'interdiction de l'effroyable coutume de la crémation des veuves, *sahagamanaprathā*. Tous avaient répondu que si le gouvernement s'occupait d'une chose pareille tous les habitants de toutes les régions de l'Inde seraient extrêmement mécontents et qu'une révolte éclaterait très vite. Le sage et avisé Gouverneur Général, après avoir écouté tout cela, n'eut pas peur et ne perdit pas un atome de sa détermination. Il leur dit : « Après l'interdiction de cette coutume, si notre pouvoir subsiste ne serait-ce qu'un seul jour, le nom de la race anglaise sera honoré et sa domination sera entièrement justifiée. » Emu aux larmes par les souffrances des sujets et s'étant personnellement engagé, il accomplit cette immense tâche. A présent aussi, nous habitons un territoire sous domination anglaise. Mais comme la situation a changé ! La race anglaise, alors, avait volontairement ignoré le danger de perdre son pouvoir et avait délivré ses sujets de leurs souffrances. De nos jours, ne parlons pas de détermination personnelle, même si les sujets le demandent avec insistance, ils ne peuvent pas être satisfaits. Hélas ! *Te kehapi divasā gatāḥ*, ce jour-là est bien passé.

Quoi qu'il en soit, il ne peut en aucun cas être estimable de la part du gouvernement de refuser la loi que désirent les auteurs de la pétition par peur d'être coupable envers les musulmans de cette région ou bien les sujets hindous et musulmans des autres régions, ou encore en pensant que ces gens seront mécontents. Les Anglais ne sont ni si bêtes, ni si incapables, ni, non plus, si poltrons. Selon ce qu'on entend dire, ils n'ont pas étendu leur domination dans ce pays par avidité pour jouir du pouvoir ; le seul but de leur domination est de s'efforcer d'enrichir ce pays dans tous les domaines.

Je ne peux pas m'empêcher d'évoquer à présent les paroles de souffrance d'une femme *kulīna*. Quand j'ai vu cette femme *kulīna* et sa jeune sœur, l'aînée m'a interrogé : « Il paraît qu'on essaie une fois encore de faire interdire la polygamie ? – Ce n'est pas seulement un essai. Si votre bonne étoile est suffisamment puissante, cette fois nous réussirons. » Elle me répondit : « S'il n'y a pas d'autre puissance que celle de notre destinée, vous ne pourrez pas réussir. Les filles *kulīna* n'ont pas du tout de chance. Nous savons très bien quelle est la force de leur destin. » Puis, après un moment de silence, elle jeta un regard sur le visage de la toute petite fille qu'elle tenait dans ses bras. Ensuite, les larmes aux yeux, elle dit en me regardant : « Cela ne nous servira à rien si la polygamie est interdite. Nous éprouverons alors le même bonheur que nous éprouvons

maintenant. Mais nous aurons beaucoup moins de chagrin si les malheureuses que nous enfantons ne sont pas éternellement misérables comme nous le sommes. » La femme *kulīna* attendit quelque temps, puis elle reprit : « Les gens disent que c'est une femme qui est le roi de ce pays ; mais nous ne le croyons pas, car pourquoi les femmes auraient-elles une vie si difficile dans un pays gouverné par une femme ? » En disant ces mots, son visage émacié exprima clairement une si profonde tristesse, un tel désespoir que, bouleversé, je ne pus retenir mes larmes.

Hélas ! Seigneur ! Tu ne sais pas écrire sur le front des filles *kulīna* autre chose qu'un malheur extrême ! Il n'y a aucun doute que, si ces paroles déchirantes viennent aux oreilles de la compatissante reine d'Angleterre, notre souveraine, elle aura honte et sera très triste.

Voici brièvement qui sont ces deux femmes : l'une est la fille d'un *bhaṅgakulīna* de deux générations, *dupururuṣiyā*, et l'autre est la femme d'un *svakṛtabhaṅgakulīna*. L'aînée a environ 21 ou 22 ans, la plus jeune 16 ou 17 ans. L'époux de l'aînée est âgé de 30 ans et il s'est marié douze fois jusqu'à présent. L'époux de la seconde a 25 ou 26 ans, il n'a pas encore contracté plus de 32 mariages.

### Conclusion

J'ai essayé de répondre de mon mieux à toutes les objections formulées à propos de la demande d'interdiction de la polygamie. Je ne peux pas dire dans quelle mesure j'ai réussi. Ceux qui liront ce livre en décideront. Il peut encore se trouver quelques objections, il est nécessaire de toutes les mentionner.

1- Certains n'en font qu'à leur tête à propos du mariage. S'ils en ont envie ils se marient. Des hommes comme ceux-là sont les maîtres de leur foyer et ils ne se soumettent donc à personne dans les affaires tels que le mariage. S'ils en ont envie, ils contractent deux, trois, quatre ou cinq mariages. Ils peuvent objecter que, pour ce qui concerne les affaires de famille, les hommes ont le pouvoir de faire entièrement ce qu'ils veulent, ils sont leurs maîtres. Les voisins n'ont pas le droit de dire quoi que ce soit ni de mettre un quelconque obstacle à leur volonté. Ceux qui n'ont ni le désir ni l'envie de se marier plusieurs fois, qu'ils passent leur vie en se contentant d'un seul mariage. Nous ne leur demanderons pas d'en faire plusieurs. Nous, nous avons envie de nous marier plusieurs fois, nous le ferons. Pourquoi y voir du mal et soulever des objections ?

2- Les parents ont organisé le mariage de leur fils. Après le mariage, de temps à autre, le côté de la fille est tenu d'offrir au gendre les présents d'usage, *tattva*, en faisant des dons de diverses sortes. Si les cadeaux ne sont pas à leur goût, les femmes du côté du gendre sont mécontentes. Dans certains cas, leur mécontentement est si violent et irrésistible qu'il paraît indispensable de remarier le fils.

3- Parfois, pour une raison insignifiante, il y a une totale inimitié entre les parents des époux. Là encore, le père et la mère éprouvent une si grande colère contre la lignée des beaux-parents de leur fils qu'ils donnent ce fils en mariage une nouvelle fois.

4- Pour une raison quelconque, il arrive que la belle-mère ressente de l'animosité envers sa belle-fille. Dominée par ce sentiment de haine, elle obtient de son mari qu'il remarie leur fils.

5- Tentés par beaucoup de bijoux et des dons variés, il peut arriver que le père et la mère marient leur fils à une fille laide. Le fils n'éprouve pas d'amour pour cette fille. Finalement, pour lui faire plaisir, ses parents acceptent de le remarier.

6- Non pas par avidité, mais parce que le père et la mère espèrent des relations agréables avec des alliés, ils marient leur fils sans penser à ce qui est bien ou mal pour lui. Dans ce cas encore, en fin de compte, son remariage s'avérera indispensable.

Si la polygamie est interdite par une loi, les caprices des parents concernant le mariage de leurs fils seront éradiqués. C'est pourquoi, ils ont des objections à ce sujet. Mais, jusqu'à maintenant, les objections de ce type n'ont pas été formulées clairement. Il n'est donc pas utile d'y répondre.

Certaines personnes ont accusé les principaux promoteurs de la pétition pour l'interdiction de la polygamie d'avoir voulu causer ce dommage au pays seulement pour s'acheter un nom. A ce sujet, il faut dire que plus de vingt mille personnes ont signé cette pétition. Toutes ces personnes ne sont ni si stupides ni si incapables que, perdant un moment leur raison, elles signent pour permettre à quelques-uns de s'acheter une réputation.

Voici ci-dessous les noms des signataires :

Bardhamānādhipati Śrīyuta Mahārājādhirāja Mahātāpacandra Bāhādur

Navadvīpādhipati Śrīyuta Mahārāja Satīśacandra Rāya Bāhādur

Śrīyuta Rājā Pratāpacandra Siṃha Bāhādur (Pāikapādā)

Śrīyuta Rājā Satyasaśaraṇa Ghoṣāla Bāhādur ( Bhūkailāsa)

Śrīyuta Bābu Jayakṛṣṇa Mukhopādhyāya (Uttarapādā)

Śrīyuta Bābu Rājakumāra Rāya Caudhurī ( Bāripur)

Śrīyuta Rājā Pūrṇacandra Rāya ( Sāoḍāpulī)

Śrīyuta Bābu Sāradāprasāda Rāya (Cakadighī)

Śrīyuta Bābu Yajñeśvara Siṃha (Bhāstādā)

Śrīyuta Rāya Priyanātha Caudhurī (Ṭākī)

Śrīyuta Bābu Śivanārāyaṇa Rāya (Jādā)

Śrīyuta Bābu Śambhunātha Paṇḍita

Śrīyuta Bābu Debendranātha Ṭhākura

Śrīyuta Bābu Īśvaracandra Ghoṣāla

Śrīyuta Bābu Rāmagopāla Ghoṣa

Śrīyuta Bābu Dvārakānātha Mallika

Śrīyuta Bābu Hirālāla Śīla

Śrīyuta Bābu Kṛṣṇakiśora Ghoṣa  
Śrīyuta Bābu Śyāmācaraṇa Mallika  
Śrīyuta Bābu Dvārakānātha Mitra  
Śrīyuta Bābu Rājendra Mallika  
Śrīyuta Bābu Dayālacānd Mitra  
Śrīyuta Bābu Rājendra Datta  
Śrīyuta Bābu Rājendralāla Mitra  
Śrīyuta Bābu Nṛsiṃha Datta  
Śrīyuta Bābu Pyārīcānd Mitra  
Śrīyuta Bābu Govindacandra Sena  
Śrīyuta Bābu Durgācaraṇa Lāhā  
Śrīyuta Bābu Harimohana Sena  
Śrīyuta Bābu Śivacandra Deva  
Śrīyuta Bābu Mādhavacandra Sena  
Śrīyuta Bābu Śyāmācaraṇa Sarakāra  
Śrīyuta Bābu Rāmacandra Ghoṣāla  
Śrīyuta Bābu Kṛṣṇadāsa Pāla

A présent, beaucoup pourront se demander s'il est raisonnable de penser que toutes ces personnes sont si stupides et si incapables. Ces personnes ne sont pas du genre à signer une pétition à la demande de quelqu'un d'autre ou pour toute autre raison si elles ne comprenaient pas qu'il est nécessaire et indispensable d'interdire la coutume de la polygamie et si elles n'étaient pas convaincues que le mieux pour cela était d'envoyer une pétition au gouvernement. On ne comprend pas non plus quel dommage souffrirait ce pays si la pratique était interdite. Aucun individu, doté d'yeux, d'oreilles et d'un cœur, peut refuser d'admettre que la pratique de la polygamie est devenue la principale cause de nos maux. Si l'on y réfléchit, il est difficile de comprendre comment on portera préjudice à ce pays en interdisant cette très dommageable pratique, à moins d'avoir une vue aussi pénétrante que les Grands Hommes qui s'opposent à la réforme. Quoi qu'il en soit, on peut dire sans crainte et sans hésitation que ceux qui ont envoyé la pétition au gouvernement pour demander l'interdiction de la polygamie n'ont pas d'autre but, pas d'autre intention que de soulager la misérable condition des femmes et réformer les maux de la société.

### Notes

Vidyasagar a inclus plusieurs suppléments, *pariśiṣṭa*, et appendices, *kroḍpatra*, que je n'ai pas cru utile de traduire. Dans les suppléments, il regrette que dans la deuxième

partie de son livre il n'ait pas pu donner toutes les références précises des ouvrages mentionnés. Le troisième supplément reproduit en anglais le projet de loi préparé à la demande du Rājā Devanārāyaṇa Siṃha. Dans le quatrième, il précise qu'il est possible qu'il n'ait pas été tout à fait exact à propos des lieux de résidence des *bhaṅgakulīna* du fait qu'ils en changent souvent. Il ajoute que ces renseignements ont été pris il y a cinq ans et que les âges indiqués ne sont donc plus les mêmes aujourd'hui. Un appendice répond à des objections du pandit, Kṣetrapāl Smṛtiratna et de treize autres opposants. Dans le dernier, il répond longuement aux objections de Tārānāth Tarkavācaspati, professeur de grammaire au Sanskrit College. Il fait à ce sujet de nombreuses citations de textes qu'il emprunte à divers auteurs de *dharmaśāstra* (VR. vol. 2, pp.994-1012).

## Biographie résumée de Vidyasagar

- 1820 - Naissance d'Īśvaracandra Bandyopādhyāya à Birsingha, Bengale occidental.
- 1829 – Entrée au Sanskrit College à Calcutta.
- 1834 ? - Mariage.
- 1839 - Obtient le diplôme du Hindu Law Committee; il reçoit de ses professeurs le titre de *Vidyāsāgara* (Océan de savoir).
- 1841– Termine ses études au *Sanskrit College*, et devient Premier Pandit au *Fort William College* dans la section bengalie.
- 1846- Secrétaire adjoint du *Sanskrit College*.
- 1847 - Démission.
- Achat de l'imprimerie et du dépôt de livres.
- 1849 – *Head Writer* et trésorier du *Fort William College*.
- 1850 – Professeur de Littérature au *Sanskrit College*.
- Naissance de Nārāyaṇa Candra, fils unique de Vidyasagar.
- Secrétaire honoraire de la *Bethune School*.
- 1851 - Directeur du *Sanskrit College*.
- 1855 - Etablit et inspecte des écoles vernaculaires dans quatre districts du Bengale occidental ainsi que des écoles pour les filles.
- Publication du premier opuscule, puis du second, sur le mariage des veuves.
- 1856 - Loi autorisant le remariage des veuves hindoues.
- 1858 - Démission du *Sanskrit College* et du poste d'inspecteur des écoles.
- Fondation de l'hebdomadaire *Somprakas*.
- 1859 - Secrétaire honoraire de la *Metropolitan Institution*.
- 1866 - Campagne contre la polygamie des brahmanes *kulīn*.
- Accident de voiture à cheval.
- 1869 - Vidyasagar quitte Birsingha pour toujours.
- 1870 - Le fils de Vidyasagar, âgé de 22 ans, épouse une veuve.
- 1871 - Premier opuscule demandant l'interdiction de la polygamie.



- 1873 - Deuxième ouvrage de Vidyasagar sur cette même question.
- 1875 - Vidyasagar fait son testament.
- 1876 - Mort de Ṭhākurdās, le père, à Bénarès-Kāśī.
- 1880 - Titre de *Companion of the Order of the Indian Empire* (CIE).
- 1888 - Mort à 62 ans de Dīnamayī, l'épouse.
- 1891 - Mort de Vidyasagar le 29 juillet à Calcutta.

## Glossaire des noms de personnes

**Adam William (1796-1881)** : Né en Ecosse, il arriva à la Mission Baptiste de Serampore (Srirampur) en 1818. Il se convertit à la doctrine unitarienne en 1821, après sa rencontre avec Rammohun Roy, et fonda avec son aide le *Calcutta Unitarian Committee*. Il travailla ensuite pour la Compagnie britannique et publia en trois volumes ses rapports sur l'éducation au Bengale. Il quitta définitivement l'Inde en 1838 et mourut en Angleterre.

**Ballantyne J. R.** : Sanskritiste anglais, directeur du *Sanskrit College* de Bénarès. Traducteur du *Sāhitya Darpaṇa*.

**Bandyopādhyāya Surendranātha (Surendranath Banerjea, Banerjee) (1848-1925)** : homme politique, journaliste et enseignant. Reçu à l'examen de *l'Indian Civil Service*, il perdit son poste à la suite d'une erreur de procédure. En 1876, il fonda *l'Indian Association* et rejoignit, dès sa création en 1885, *l'Indian National Congress* qu'il présida à deux reprises. Il fut le chef de son aile modérée. Son autobiographie, *A Nation in the Making*, publiée en 1925, rend compte de la première phase du mouvement nationaliste.

**Basu Ānandamohana (Anandamohan Basu/ Anandamohan Bose) ( 1847-1907)** : homme de loi, éducateur et homme politique. Il étudia au *Presidency College* à Calcutta. Il devint membre du *Brahmo Samaj of India* en 1869. Il se rendit en Angleterre pour étudier à Cambridge. Au retour, il exerça la profession d'avocat. Avec Surendranath Banerjea, il établit *l'Indian Association* en 1876 dont il fut le premier secrétaire. En 1878, avec Sivanath Sastri, il se sépara de Keshab Chandra Sen pour fonder le *Sadharan Brahmo Samaj*. Il en fut le premier président. Il fut membre du *Legislative Council* du Lieutenant Gouverneur et de *l'Education Commission*.

**Basu Candranātha (Chandranath Bose, Chandranath Basu) (1844-1910)** : écrivain conservateur, il fut bibliothécaire à la *Bengal Library* et traducteur officiel du gouvernement du Bengale. Auteur de *Hindutva Hindur prakṛta itihāsa* (L'hindouïté Histoire authentique des hindous), il défendit la conception traditionnelle de la famille et du mariage. Il publia *Śakuntalā Tattva* en 1881. En 1869, il écrivit un des premiers articles sur la mauvaise condition économique du Bengale.

**Basu Rājanārāyaṇa (Rajnarain Bose, Rajnarayan Bose, Raj Narain Bose) (1826-1899)** : enseignant, membre de *l'Adi Brahmo Samaj* de Debendranath Tagore. De 1851 à 1866, il dirigea l'école secondaire du district de Midnapur et y établit un Brahmo Samaj et une école de filles. En 1861, il institua à Midnapur une *Society for the Promotion of National Feeling among the Educated Natives of Bengal*. Il fut un des premiers à promouvoir un nationalisme culturel chez les intellectuels bengalis. Parmi ses publications, il faut mentionner son autobiographie, *Ātmacarit*, 1909, et *Sekāl ār Ekāl*, 1874, qui eut un grand retentissement. Il encouragea Nabagopal Mitra dans l'organisation de la *Hindu Mela*. En 1872, sa conférence en bengali, *Hindu Dharmer Śreṣṭhatā*, publiée un an plus tard, sur la supériorité du *dharma* hindou fit sensation.

**Basu Yogendra Candra (Jogendra Chandra Bose) (1854-1905)** : Propriétaire de l'hebdomadaire *Baṅgabāsi* qu'il lança en 1881. Cinq ans plus tard, il créa un quotidien *Dainika o Samācāra Candrikā* qui dura jusqu'en 1904. En 1890, il fut à l'origine du premier périodique illustré en bengali *Janmabhūmi*. Conservateur, ses journaux s'opposèrent aux réformes. En 1891, *Baṅgabāsi* fut accusé de sédition pour cinq articles qui y furent publiés. Le propriétaire et les éditeurs reconnurent avoir employé « *disrespectful and unjustifiable language* ».

**Beadon Cecil** : secrétaire du gouvernement du Bengale de 1852 à 1854. Lieutenant Gouverneur du Bengale de 1862 à 1867.

**Bethune John Eliot Drinkwater (1801-1851)** : établit l'école de filles à Calcutta qui porte encore son nom. Il fut *Legal Member* du Conseil du Gouverneur Général et président de l'*Education Council*.

**Bhaṭṭācārya Kṛṣṇakamala (Krishna Kamal Bhattacharya) (1840-1932)** : enseignant, membre du cercle positiviste à Calcutta. Il lisait le français et correspondait avec les disciples européens d'Auguste Comte. Traducteur des *Institutes of Parāśara*.

**Caitanya Śrī Kṛṣṇa (Sri Krishna Chaitanya) (1486-1533)** : mystique bengali, dévot de Krishna. Il exerça une influence considérable sur la vie religieuse du Bengale, ainsi que dans la région de Mathura, en Orissa et en Assam. La secte *Gauḍīya Vaiṣṇava*, qui se réclame de lui, favorise une pratique spirituelle basée sur la *bhakti*, la dévotion passionnée, et l'émotion.

**Campbell George, (1824-1892)** : fut Lieutenant Gouverneur du Bengale de 1872 à 1874. Il s'intéressa au développement de l'éducation en langue vernaculaire. En 1874, l'Assam fut détaché de la *Presidency of Bengal*.

**Candra Bholānātha (Bholanath Chandra) (1822-1910)** : Auteur d'articles sur le commerce et l'industrie du Bengale publiés dans le *Mookherjee's Magazine* en 1873-74. Ces articles contribuèrent à la prise de conscience de l'appauvrissement du pays sous la tutelle britannique.

**Carpenter Mary (1807-1877)** : membre de l'église unitarienne. Son père, Lant Carpenter, fut l'ami de Rammohun Roy en Angleterre. Elle fonda la *National Association for the promotion of female education*. Elle fit plusieurs voyages en Inde et écrivit ses impressions dans *Six Months in India*, en 2 volumes publiés en 1868.

**Caṭṭopādhyāya Baṅkima Candra (Bankimchandra Chatterjee, Bankim Chandra Chatterji) (1838-1894)** : romancier et essayiste célèbre. Il fonda et dirigea le mensuel *Baṅgadarśana* (Bangadarshan) de 1872 à 1876. Parmi ses romans les plus célèbres, on compte *Kapālakuṅḍalā* (Celle qui portait des crânes en boucles d'oreilles), 1866, *Viṣavṛkṣa* (L'arbre à poison), 1873, *Kṛṣṇakānter Uil* ( Le testament de Krishnakanto), 1878, et *Ānandamaṭha* (Le monastère de la félicité), 1882. Ses réflexions sur la religion se trouvent dans *Kṛṣṇacaritra* (Vie et personnalité de Krishna), 1886 et 1892, *Dharmatattva* (L'essence du *dharma*), 1888. Ses *Vividha Prabandha* (Essais divers) et *Baṅgadeśer Kṛṣaka* (Le Paysan du Bengale), 1872-73, sont fort intéressants. Dans *Kamalākānter Daptara* (Le journal de Kamalākānta), 1875, il met l'ironie au service d'une pensée très originale.

**Cowell E.B. (1826-1903)** : professeur d'histoire et d'économie politique au *Presidency College*, Calcutta, 1856. Il remplaça Vidyasagar à la direction du *Sanskrit College* en 1858. Il quitta l'Inde en 1864 et fut professeur de sanskrit à Cambridge. En 1882, il traduisit *Sarvadarśana Saṃgraha* qu'avait édité Vidyasagar. En 1902, il publia à Calcutta sa traduction intitulée *Three Episodes from the Old Bengali Poem Chandī (by Mukundaram Chakravarti)*, à l'*Asiatic Society of Bengal*.

**Dāsa Durgāmohana (Durgamohan Das) (1841-1897)** : étudia au *Hindu College*, appelé ensuite *Presidency College*. Il fut homme de loi et réformateur social. Il rejoignit Sivanath Sastri au Sadharan Brahma Samaj. Il fut un promoteur de l'instruction des filles et du remariage des veuves. Il alla en Angleterre en 1888. Après avoir perdu sa première épouse, il se remaria avec une veuve.

**Datta Akṣaya Kumāra (Akshay Kumar Dutt, Akshay Kumar Datta) (1820-1886)** : autodidacte, il apprend l'anglais, les mathématiques, les sciences et l'allemand. Il fait la connaissance de Vidyasagar et de Debendranath Tagore et devient membre de la *Tattvabodhinī Sabhā* en 1839. En 1842, il fonde un mensuel *Vidyādarśana* qui n'eut que six numéros. En 1843, il est rédacteur en chef de *Tattvabodhinī Patrikā*. Il resta douze ans à ce poste. Pendant quelques mois, en 1855, il fut professeur principal de la *Normal School*. Malade il dut quitter ce poste. De brahmo, il devient agnostique sinon athée. Il est l'auteur de *Bhūgola* (Géographie), 1841, *Bāhyavastur sahita mānava prakṛtir samvandha vicāra* (Considération sur les liens de la nature humaine avec les éléments extérieurs), 1845, en deux parties, *Dharmanīti* (Ethique), 1856, et *Bhāratavarṣīya upāsaka sampradāya*, (les sectes religieuses indiennes), en deux parties, 1870 et 1883.

**Datta Madhusūdana (Michael Madhusudan Dutt) (1824-1873)** : grand poète bengali. Etudiant au *Hindu College*, il se convertit au christianisme en 1842. Il est l'auteur de drames, *Śarmiṣṭhā*, 1859, et de farces : *Ekei bale Sabhyatā ?* (Est-ce cela qu'on appelle culture ?), 1860, de poèmes épiques en vers : *Meghanādavadha Kāvya* (Poème sur la mise à mort de Meghanād), 1861, *Bīraṅgaṇā* ( Les femmes héroïques), 1862, et de sonnets.

**Datta Rameśa Candra ( Romesh Chunder Dutt, R.C. Dutt) (1848-1909)** : membre de l'*Indian Civil Service* et historien. Critique de la politique du gouvernement colonial, il publia *The Peasantry of Bengal*, 1874, et *The Economic History of India – Early British Rule*, 1901. Il traduisit en bengali le *Ṛg-veda*, 1885. Il est l'auteur de romans historiques en bengali : *Rājaputa Jivana Sandhyā* (Le crépuscule de la vie rajpoute), 1879.

**Datta Rasamaya (Rasomoy Dutt, Rasamay Dutt) (-1854)** : Juge des petits délits, secrétaire du *Sanskrit College* de 1841 à 1851.

**Datta Umeśacandra (Umeshchandra Dutt) (1840-1907)** : membre du Brahma Samaj. Il fut un des fondateurs du Sadharan Brahma Samaj dont il devint secrétaire, puis président. Il édita le périodique *Bāmābodhinī Patrikā* destiné aux femmes brahmos et fit beaucoup pour l'éducation des filles.

**Derozio, Henry, Louis, Vivian (1809-1831)** : D'origine indo-portugaise, il enseigna au *Hindu College* de 1826 à 1831. Il présenta à ses élèves la littérature anglaise et la philosophie des Lumières, et organisa avec eux un club de débats, l'*Academic Association*. Son influence sur ses élèves fut très grande. L'esprit critique qu'il développa chez eux lui fut reproché. Renvoyé du *College*, il mourut peu après du choléra.

**Deva Narendra Kṛṣṇa ( Narendra Krishna Deb, Narendra Krishna Dev) (1822-1903) :** étudia au *Hindu College*. Membre de la célèbre famille des Debs de Shobhabazar, il fut vice-président et président de la *British Indian Association*. Membre du *Legislative Council* du Gouverneur Général.

**Deva Rādhākānta (Rājā) ( Radhakanta Deb) (1774-1867) :** Grand propriétaire et érudit. Membre important de la célèbre famille des Debs de Shobhabazar. Il compila le dictionnaire sanskrit *Śabdakalpadruma*. Il participa à la fondation du *Hindu College* et fut l'initiateur de la *School Book Society*. Conservateur, il s'opposa à Rammohun Roy sur l'interdiction de la crémation des veuves, la *Satī*, et à Vidyasagar sur le remariage des veuves.

**Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa (Dwarkanath Vidyabhusan) (1820-1886) :** Enseignant et journaliste libéral. Il étudia au *Sanskrit College* en même temps que Vidyasagar. En 1845, il y est nommé professeur de grammaire et prend sa retraite en 1873. Avec l'aide de Vidyasagar, il fonda l'hebdomadaire *Somaprakāśa (Somprakas)* en 1858. Ce périodique eut une très grande influence entre 1860 et 1870. Vidyābhūṣaṇa écrivit en bengali une histoire de Rome et une de Grèce, ainsi qu'un manuel de morale *Nītisāra*, Il était l'oncle maternel de Sivanath Sastri

**Gaṅgopādhyāya Dvārakānātha (Dwarkanath Ganguli) (1845-1898) :** Educateur, journaliste et réformateur social. Membre du Sadharan Brahmo Samaj. Bien que *kulīn*, il s'opposa à la polygamie et fonda l'hebdomadaire *Abalā Bandhav* (l'ami des femmes) en 1869. Il établit une école de haut niveau pour les jeunes filles. Il devint secrétaire adjoint de l'*Indian Association*. Il écrivit dans *Saṅjīvanī* et fut le rédacteur de *Samālocaka* (critique), l'hebdomadaire brahmo. Il épousa Kādambinī, la première femme médecin qu'il avait poussée à aller étudier en Angleterre.

**Gaurīśaṅkara Tarkavāgīśa (?) :** journaliste. Il fut le rédacteur en chef de *Sambāda Bhāskara*. Ce périodique soutint la réforme du remariage des veuves.

**Ghoṣa Lālamohana (Lalmohan Ghose, Lalmohun Ghosh) (1849-1909) :** frère cadet de Manmohan Ghose. Il étudia le droit à Middle Temple en Angleterre. Il fut appelé au Barreau en 1873 et exerça à Calcutta. Il fut le délégué de l'*Indian Association* en Angleterre. Membre du *Bengal Legislative Council* de 1893 à 1895. Président de l'*Indian National Congress* en 1903.

**Ghoṣa Manamohana (Manmohan Ghose, Manmohun Ghosh) (1844-1896) :** étudia au *Presidency College (ex-Hindu College)* où il rencontra Keshab Chandra Sen. Ensemble, ils lancèrent le périodique *Indian Mirror*. Il partit pour l'Angleterre avec Satyendranath Tagore en 1862 mais échoua deux fois à l'examen de l'*Indian Civil Service*. Il fut admis au Barreau à *Lincoln's Inn* et devint le premier avocat indien à la Haute Cour de Calcutta. Membre de l'*Indian Association*, puis de l'*Indian National Congress*, il était partisan de l'éducation des filles et hostile au mariage d'enfant. En 1891, il fut en faveur de la loi sur le consentement.

**Ghoṣa Rāmagopāla (Ramgopal Ghose, Ramgopal Ghosh) (1815-1868) :** élève de L.H.V. Derozio au *Hindu College*. Homme d'affaires avisé, il commerçait avec la Birmanie et s'enrichit rapidement. En 1839, il établit la *Society for the Acquisition of General Knowledge* et l'hebdomadaire *The Bengal Spectator*. Il encouragea les réformes, envoya sa fille à la *Bethune School*. Il fut membre de la *British Indian Association*. Grand orateur,

il devint membre du *Bengal Legislative Council* de 1862 à 1864, *Honorary Magistrate and Justice of the Peace* pour Calcutta.

**Ghoṣa Śīśira Kumāra (Sisir Kumar Ghose, Sisir Kumar Ghosh) (1842-1911)** : journaliste, il fonda, avec son frère, Motilāla, l'*Amrita Bazar Patrika* en 1868. En 1875, il fonda l'*Indian League*. L'*Amrita Bazar Patrika* fut d'abord un hebdomadaire bengali. Il parut en anglais à partir de 1878 à la suite de la loi sur la presse vernaculaire. Il devint un quotidien en 1891. De tendance nationaliste. Sisir Kumar Ghose fut aussi un ardent vishnouite. En 1897, il écrivit et publia *Lord Gauranga or Salvation for all*.

**Ghoṣa Yogendra Candra (Jogendra Chandra Ghose, Jogendra Chandra Ghosh) (1842-1902)** : grand propriétaire terrien. Il fut le fondateur de la *Calcutta Positivist Society*. Auteur de *Positive Religion*.

**Gosvāmī Vijaya Kṛṣṇa (Bejoy Krishna Goswami) (1841-1899)** : né dans une célèbre famille vishnouite, il descendait d'Advaita Ācārya, disciple de Śrī Kṛṣṇa Caitanya. Il adhéra au *Brahmo Samaj* et fut un prédicateur apprécié du mouvement dirigé par Keshab Chandra Sen. Plus tard, initié par un gourou, il quitta le *Brahmo Samaj* et devint lui-même maître spirituel. Il établit un *ashram* près de Dacca.

**Grant John Peter**, succéda à F.J. Halliday comme Lieutenant Gouverneur du Bengale de 1859 à 1862. En tant que membre du *Legislative Council*, il soutint Vidyasagar et fit passer la loi autorisant le remariage des veuves. Il s'intéressa vivement à l'instruction primaire vernaculaire.

Grey William, Lieutenant Gouverneur du Bengale de 1867 à 1871.

**Gupta Īśvaracandra (Ishwarchandra Gupta) (1812-1859)** : poète et journaliste. Il fit connaître les œuvres des poètes, ses prédécesseurs, savants aussi bien que populaires. Il édita l'hebdomadaire, plus tard quotidien, *Sambāda Prabhākara*, dans lequel il publia de jeunes écrivains tels que Dinabandhu Mitra, Bankim Chandra Chatterji, etc. Il ne soutint pas les réformes de Vidyasagar.

**Halliday Frederick James (1806-1901)** : Il arriva au Bengale en 1825. Il fut nommé *Secretary to the Government of Bengal* en 1838, *Secretary au Home department* du Gouvernement de l'Inde, puis Membre du *Supreme Council* du Gouverneur Général. Nommé par Lord Dalhousie, selon le *Charter of India Act* de 1853, il fut le premier Lieutenant Gouverneur du Bengale de 1854 à 1859. De 1868 à 1886, il fut membre du *Council of India*.

**Hare David (1775-1842)** : horloger né en Ecosse, il vint à Calcutta en 1800. Philanthrope, il participa au développement de l'éducation au Bengale, fut un des fondateurs du *Hindu College* et ouvrit une école qui porta son nom.

**Macaulay Thomas Babington (1800-1859)** : administrateur britannique. Il demeura en Inde de 1834 à 1838. Il écrivit sa célèbre *Minute on Indian Education* en 1835 en tant que président du *Committee of Public Instruction*. Il y recommandait l'usage de l'anglais et d'un programme d'études anglais dans les écoles.

**Madanamohana Tarkālaṅkāra (Madanmohan Tarkalankar) (1817-1858)** : Il entra au *Sanskrit College* en 1829 dans la même classe que Vidyasagar et suivit tout le cursus. Il passa l'examen du *Law Committee* en décembre 1841. De 1843-45, il fut *pandit* au *Fort*

*William Collège*. En 1846, il devint professeur de littérature au *Sanskrit College*. De 1850 à 1855, il fut Juge-pandit à Murshidabad, puis *Deputy Magistrate* à Berhampore, puis à Kandi. En 1847, il établit la *Sanskrit Press and Depository* avec Vidyasagar. Il s'en retira ensuite. En 1849 et 1850, il publia son manuel *Śisu Śikṣā*. Pandit réformateur, il envoya ses filles à la *Bethune School*. Il fut poète, traducteur et éditeur de nombreux textes sanskrits. Il mourut du choléra en 1858.

**Mitra Digambara (Digambar Mitra, Digambar Mitter) (1817-1879)** : Propriétaire terrien, il étudia au *Hindu College*. Il devint *assistant secretary*, puis vice-président et président de la *British Indian Association*. Il fut nommé à trois reprises membre du *Bengal Legislative Council* en 1864, 1870 et 1873.

**Mitra Dīnabandhu (Dinabandhu Mitra) (1829-1874)** : employé des Postes et auteur dramatique, il écrivit *Nīla Darpaṇa* (le miroir de l'indigo) en 1860, pièce qui souleva l'opinion contre les planteurs d'indigo. D'autres pièces suivirent parmi lesquelles *Sadhavāra Ekādaśī* (le onzième jour de la femme mariée), 1866.

**Mitra Dvārakānātha (Dwarkanath Mitra) (- 1874)** : Juge de la Haute Cour à Calcutta, signataire de la pétition pour l'abolition de la polygamie des *kulīna*.

**Mitra Kīśorīcānd (Kishori Chand Mitra, Kishorichand Mitter) (1822-1873)** : Ancien élève du *Hindu College*. Journaliste., puis secrétaire adjoint de l' *Asiatic Society*, il fut nommé *Deputy Magistrate* du district de Rajshahi (Bangladesh actuel). Il fonda l'hebdomadaire *Indian Field* qui s'unit au célèbre *Hindoo Patriot* en 1865. Auteur de nombreux essais. Il fut membre de la *Hindu Theosophical Society*.

**Mitra Nabāgopāla (Nabagopal Mitra) (1840-1894)** : Membre du *Brahmo Samaj*. Fondateur de la *Hindu Mela* qui eut lieu de 1867 à 1880. Initiateur d'un nationalisme culturel dans la mouvance de la famille Tagore. Fondateur en 1865 de l'hebdomadaire en anglais *National Paper*. En 1868, il fonda le *National Gymnasium*. En 1872, ce fut le *National Theatre* et la *National School*, où étaient enseignés les arts, l'architecture et l'ingénierie. Il ouvrit le *National Circus* en 1881. On l'appelait « National Mitra ».

**Mitra Peyārīcānd (Pearychand Mitra, Pearychand Mitter) (1814-1883)** : (alias Tekcānd Ṭhākur) étudiant du *Hindu College*. Il fut secrétaire de la *Calcutta Public Library*. Auteur de *Ālāler Gharer Dulāl* (le fils chéri d'une famille riche), qui parut en 1857 dans le mensuel *Māsika Patrikā* dont il était le fondateur et le rédacteur, et en livre en 1858. Pour la première fois, un écrivain se servait systématiquement de la langue parlée, *calita bhāṣā*. Il fut nommé membre du *Bengal Legislative Council*.

**Mitra Rājendralāla (Rajendralal Mitra, Rajendralal Mitter) (1822-1891)** : secrétaire et bibliothécaire de la *Bengal Asiatic Society* de 1846 à 1856, puis sociétaire et membre du Conseil. Il publia des traductions en anglais d'ouvrages sanskrits. Il fut aussi l'auteur de *The Antiquities of Orissa* en 2 vols, 1875, 1880, *Buddha Gaya*, 1878, et *Indo-Aryans : Contributions towards Elucidation of the Ancient and Medieval History*, en 2 vols. 1881. Fondé en 1851, son mensuel illustré *Vividhārthasaṃgraha* (Recueil de divers sujets) fut très apprécié.

**Mukhopādhyāya Bhūdeva (Bhudev Mukhopadhyay, Bhudev Mukherjee, Bhudev Mukherji) (1827-1894)** : essayiste, éducateur, journaliste. Elève du *Hindu College*. Il occupa des postes d'inspecteur d'écoles, édita l'hebdomadaire *Eḍukeśan Gejeṭ o sāptāhika vārtāvaha* (gazette de l'éducation et nouvelles hebdomadaires) dans lequel il

publia ses nombreux essais qui parurent ensuite sous forme de livres : *Pārivārika Prabandha*, (essais sur la famille), 1882, *Sāmājika Prabandha* (essais sur la société), 1892, *Ācāra Prabandha* (essais sur les rites et la conduite juste), à titre posthume. Il est l'auteur de récits historiques *Aitihāsika Upanyāsa* et d'un récit utopique *Svapnalabdha Bhāratavarṣer Itihāsa* (l'histoire de l'Inde obtenue en rêve), publié dans sa Gazette de l'éducation en 1875. Il fut proche du mouvement du renouveau hindou avec Akshay Chandra Sarkar.

**Mukhopādhyāya Dakṣiṇarañjana (Dakshinaranjan Mukherjee, Dakshinaranjan Mukherji) (1814-1898)** : propriétaire foncier et homme de loi, il étudia au *Hindu College* sous la direction de H.L. V. Derozio. Membre du *Young Bengal*, il édita *Jñānanveṣaṇa* (recherche du savoir) en 1831. Philanthrope, il donna le terrain pour construire l'école de filles fondée par D. Bethune. Il épousa une des veuves du Maharaja de Burdwan et s'installa à Lucknow. Il reçut le titre de *Rājā* et fut membre du Conseil du Vice-Roi.

**Mukhopādhyāya Hariśacandra (Harishchandra Mukherjee, Harischandra Mukherji) (1824- 1861)** : issu d'une famille de brahmanes pauvres, il fut d'abord employé dans le bureau du Commissaire aux comptes militaires. Il devint rédacteur en chef du *Hindoo Patriot* en 1855 et se distingua par ses campagnes contre les planteurs d'indigo. Il soutint les réformes de Vidyasagar.

**Mukhopādhyāya Jayakṛṣṇa (Jaykrishna Mukherjee, Jaykrishna Mukherji, Joykissen Mukherjee) (1801-1888)** : grand propriétaire terrien d'Uttarpara, Il aida à la fondation de la *British Indian Association*. Homme généreux, il fit une donation à la Bethune School et fonda des écoles dans ses propriétés. Il établit la première bibliothèque publique gratuite du Bengale à Uttarpara. Membre de l'*Indian National Congress*.

**Mukhopādhyāya Pyārīmohana (Peary Mohan Mukherjee) (1840-)** : fils de Jaykrishna Mukherjee d'Uttarpara. Il fut président de l'université de Calcutta, Secrétaire honoraire de la *British Indian Association*, membre du *Bengal Legislative Council*, 1879, et membre du Conseil du Gouverneur Général, 1884 et 1886.

**Naoroji Dādābhāi (1825-1917)** : journaliste et homme politique parsi. Il protesta contre la situation économique de l'Inde sous les Anglais et alla en Angleterre pour alerter les hommes politiques du pays sur le besoin de réformes. Ses *Essays, Speeches and Writings* furent publiés en 1887.

**Pāla Kṛṣṇadāsa (Krishnadas Pal, Kristodas Pal) (1838-1884)** : journaliste. Il étudia au *Metropolitan College* et fut secrétaire adjoint de la *British Indian Association*, 1858. A partir de 1861, il fut rédacteur en chef de l'*Hindoo Patriot* et le resta pendant 23 ans. Il fut membre du *Bengal Legislative Council* en 1872, et du Conseil du Gouverneur General en 1883.

**Pāla Bipina Candra (Bipin Chandra Pal) (1858-1932)** : enseignant, journaliste et homme politique. Né dans une famille *brahmo* du Bengale oriental, il fut un membre éminent de l'aile radicale du parti du Congrès. En 1906, au moment le plus fort du mouvement *Swadeshi* contre la première partition du Bengale, il fonda avec Aurobindo Ghose le quotidien anglais *Bande Mataram*. Auteur de *Memories of my life and times*, en 2 vols. 1932 et 1951.



**Premacānd Tarkavāgīśa (1805 - )** : Il fut admis au *Sanskrit College* en 1826. En 1832, il y fut nommé professeur d'*Alaṅkāra Śāstra*. Il était apprécié par Horace Hayman Wilson. Après avoir enseigné trente-cinq ans au *Sanskrit College*, il se retira à Kāśī. Poète, il composait en sanskrit. Il ne s'opposa pas à Vidyasagar à propos du remariage des veuves mais il voulait que fussent appelés à l'aide les personnalités des autres régions de l'Inde.

**Raghunandana Śiromaṇi (1490-1570 ou 1510-1580)** : brahmane bengali, auteur d'un important traité de *smṛti* divisé en vingt-huit sections. Son *Smṛtitattva* fut publié en deux volumes en 1895. Appelé aussi Smārta-Bhaṭṭācārya, son influence, très forte au Bengale, s'exerça dans le sens de la rigueur.

**Rāmacandra Vidyāvāgīśa (Ramchandra Vidyabagish) (1785-1845)** : Attaché à Rammohun Roy, il fut ministre du culte du *Brahmo Samaj* après la reprise en main du mouvement par Debendranath Tagore. En 1827, il enseigna au *Sanskrit College*.

**Rāmāgati Nyāyaratna (Ramgati Nyayaratna) (1831-1894)** : Il étudia au *Sanskrit College* à Calcutta où il fut l'élève de Vidyasagar. Il fit une carrière d'enseignant dans des écoles normales et fut professeur de sanskrit au Berhampore College. Auteur de *Bāṅgālār Itihāsa* (Histoire du Bengale), première partie, 1859, traduite de l'ouvrage de J. Marshman, et de *Bhāratavarṣer samasta Itihāsa*, un manuel d'histoire de l'Inde pour les élèves des écoles secondaires. Il fit des traductions du sanskrit et publia *Bāṅgālābhāṣā o Bāṅgālāsāhitya viṣayaka Prastāva* qui est une histoire de la langue et de la littérature du Bengale, 1872-73. Ami de Bhudev Mukhopadhyay.

**Rāmākṣṇa Paramahaṃsa (Ramakrishna Paramahansa) (1836-1886)** : mystique bengali, adorateur de la déesse Kālī. Il rencontra plusieurs fois Keshab Chandra Sen, leader du *Brahmo Samaj*, et eut des disciples parmi l'intelligentsia de Calcutta, dont Narendranātha Datta qui devint célèbre sous le nom de Swami Vivekananda. *ŚrīŚrī Rāmākṣṇakathāmṛta*, écrit par son disciple M., tient le journal de ses dits.

**Sarakāra Akṣaya Candra (Akshay Chandra Sarkar)(1846-1917)** : journaliste. Il fonda l'hebdomadaire *Sādharaṇī* (le public) pour conjuguer littérature et politique. En 1884, il fonda le mensuel *Navajīvan* qui publia plusieurs essais de Bankim Chandra Chatterji dont il était proche. Il soutenait le mouvement en faveur du renouveau de l'hindouisme autour du Pandit Śāśadhara Tarkacūḍāmaṇi. Il établit une école pour l'enseignement du sanskrit aux jeunes brahmanes.

**Sarakāra Mahendralāla ( Mahendralal Sarkar/ Mahendralal Sircar)(1833-1904)** : médecin. Il étudia à la *Hare School*, au *Hindu College*, puis au *Calcutta Medical College*. Il obtint son M.D. en 1863, un des trois premiers médecins qualifiés de ce *College*. D'abord très hostile à l'homéopathie, il fut convaincu de son efficacité en 1866. En 1876, il fonda l'*Indian Association for the Cultivation of Science*. Il se déclara en faveur de l'éducation des filles. Il fut nommé *Fellow* de l'université de Calcutta et reçut le titre de C.I.E en 1883. Membre de la Société Asiatique et du *Legislative Council* du Lieutenant Gouverneur.

**Sarakāra Peyārīcaraṇa (Pearycharan Sarkar, Peary Churn Sarkar) (1823-1875)** : éducateur, rédacteur de manuels scolaires et journaliste. Il enseigna au *Presidency College* (autrefois *Hindu College*). En 1848, il devint le directeur d'une première école de filles à Barasat, avant même la fondation de la *Bethune School* à Calcutta. Il soutint le remariage des veuves. Il fut très actif dans la *Bengal Temperance Society* qu'il fonda. Il est l'auteur de plusieurs manuels pour enseigner l'anglais aux enfants. Entre 1862 et

1867, il édita *l'Edukeśan Gejeṭ*. Il publia deux autres périodiques liés à la *Temperance Society* : *Well Wisher* et *Hitasādhaka*, un mensuel.

**Sarvādhikārī Prasanna Kumāra (Prasanna Kumar Sarbadhikari) (1825-1856)** : professeur d'histoire et d'anglais au *Presidency College*, Calcutta.

**Śāśadhara Tarkacūḍāmaṇi (Shashadhar Tarkachudamani) (1851-1928)** : pandit bengali qui eut son heure de célébrité à Calcutta dans les années quatre-vingt-dix. Il prêchait le renouveau de l'hindouisme orthodoxe. Il arriva à Calcutta en 1884 où il fut accueilli, entre autres, par Bhudev Mukhopadhyay et Bankim Chandra Chatterji. Il fut attaché à la maison d'édition et au périodique *Baṅgabāsī*. Il fonda le journal ultra-conservateur *Vedvyāsa*.

**Śāstrī Śivanātha (Sivanath Sastri, Sibnath Sastri) (1847-1919)** : réformateur religieux, éducateur et écrivain. Elève du *Sanskrit College*. Dès 1862, il fréquenta les réunions du *Brahmo Samaj*. Il fut initié en 1869 par Keshab Chandra Sen. En 1878, il fut un des fondateurs du *Sadharan Brahmo Samaj*. Il en devint un des prédicateurs dans toute l'Inde. En 1888, il alla en Angleterre où il resta six mois. Il est l'auteur de très nombreux livres parmi lesquels : *History of the Brahmo Samaj*, *Men I have Seen*, *Rāmatanu Lāhiḍī o Tatkālina Baṅgasamāja*, *Ātmacarita*, son autobiographie, des romans et des livres pour enfants en bengali.

**Sena Keśavacandra (Keshab Chandra Sen, Keshub Chander Sen) (1838-1884)** : réformateur religieux et social. En 1857, il rejoignit le *Brahmo Samaj* de Debendranath Tagore avant de se séparer de lui en 1866 pour fonder le *Brahmo Samaj of India*, puis *Navavidhāna* (la nouvelle dispensation). Il encouragea l'éducation des femmes et des ouvriers, publia plusieurs journaux et périodiques. Il visita l'Angleterre où ses discours furent appréciés. En 1878, certains de ses disciples se séparèrent de lui pour fonder le *Sadharan Brahmo Samaj*, s'opposant à son autoritarisme, ses tendances mystiques et son anglophilie. Le mariage de sa fille avec le jeune Mahārājā de Cooch Behar fut l'occasion de la sécession.

**Sena Vallāla (Ballal Sen)** : Roi de la dynastie Sena du Bengale. Il régna de c. 1159 à c. 1169. Il est crédité de plusieurs ouvrages sanskrits. On lui attribue l'instauration du titre de *kulīna*, accordé aux lignées de brahmanes savants et fidèles à leur règle de vie.

**Śīla Motilāla (Motilal Sil) (1791-1854)** : Il naquit dans une famille de petits commerçants de la caste des *suvarṇavaṇika* à Calcutta. Il perdit son père à cinq ans et ne put pas faire de longues études. En 1815, il obtint un petit poste au *Fort William College*. En 1819, il commença un commerce de bouteilles et de bouchons. Enrichi, il quitta son poste au *Fort William College*. Il devint agent commercial des propriétaires de navires venus d'Angleterre et amassa une très grande fortune. En 1842, il fonda un collège gratuit. Hindou orthodoxe, il s'opposa à Rammohun Ray. Il mourut à soixante-trois ans.

**Siṃha Kālīprasanna (Kaliprasanna Singha, Kaliprosanna Sinha) (1841-1870)** : riche propriétaire terrien et philanthrope, il aida de ses fonds de nombreux périodiques dont le *Hindoo Patriot*. Il paya l'amende infligée au Réverend James Long pour avoir fait traduire et publié *Niladarpaṇa*, la pièce de Dinabandhu Mitra dénonçant les planteurs d'indigo. Il traduisit avec une équipe de pandits et l'aide d'Iswarchandra Vidyasagar le *Mahābhārata* en bengali, le publia et le distribua gratuitement. Il est l'auteur de sketches

très appréciés sur les usages et la vie à Calcutta, *Hutom Pencār Nakṣā* ( sketches de la chouette Hutom), publiés en 1862.

**Siṃha Pratāpacandra (Pratap Chandra Sinha) rājā de Paikpara (1827-1866) :** Philanthrope, il contribua à la fondation du *Calcutta Fever Hospital*, ouvrit une école à Kandi, contribua généreusement aux remariages de veuves et soutint Vidyasagar dans la fondation d'écoles de filles. Il fut vice-président de la *British Indian Association*. Il fonda le *Belgachia Theatre* et patronna les premiers auteurs de pièces modernes en bengali. A sa mort, à l'âge de trente-neuf ans, Vidyasagar intervint auprès de Cecil Beadon pour empêcher la vente aux enchères de ses propriétés à la suite d'arriérés dans le paiement des taxes.

**Tārānātha Tarkavācaspati (1812-1885) :** pandit et enseignant au *Sanskrit College*. Après des études au *Sanskrit College*, il partit étudier à Kāśī. Il ouvrit une *catuspāthī* à Kalna, sa ville natale. Il se lança dans le commerce des tissus, du bois du Népal et de paddy. En 1844, Vidyasagar vint à Kalna lui proposer le poste de professeur de grammaire au *Sanskrit College* qu'il accepta. Pandit éclairé, il envoya ses filles étudier à la Bethune School. Il soutint Vidyasagar dans sa campagne pour le remariage des veuves et maria ses trois filles après l'âge de douze ans. Il était hostile à la polygamie mais ne croyait pas à son interdiction par les *śāstra*. Vidyasagar et lui se fâchèrent à ce sujet. Il déclara en 1871 que les voyages en Angleterre n'étaient pas interdits par les *śāstra*, mais qu'il fallait préparer sa propre nourriture et y mener une vie « hindoue ». Il prit sa retraite du *Sanskrit College* en 1874 et, à partir de 1885, enseigna à Kāśī où il mourut. Dans son ouvrage *Pandits in a changing environment*, Samita Sinha, écrit qu'il mourut en 1885 ; pour Hemacandra Bhaṭṭācārya, dans son ouvrage *Baṅgīya Saṃskṛta Adhyāpaka Jīvanī*, citant le périodique *Bhāratavarṣa*, ce fut en 1892.

**Ṭhākura Devendranātha (Debendranath Tagore) (1817-1905) :** fils de Dwarkanath Tagore et père de Rabindranath Tagore, il prit la succession de Rammohun Roy au Brahmo Samaj en 1843. Il se tint loin des Anglais et fut partisan d'un certain nationalisme culturel. Il s'efforça de garder le *Brahmo Samaj* dans la communauté hindoue. Il créa la *Tattvabodhinī Sabhā* en 1839 et le *Tattvabodhinī Patrikā*, un mensuel, en 1843. Après la sécession de Keshab Chandra Sen, son mouvement prit le nom de *Ādi Brahma Samāj* (le premier, l'originel).

**Ṭhākura Dvārakānātha ( Dwarkanath Tagore) (1794-1846) :** grand propriétaire terrien et homme d'affaires. Proche de Rammohun Roy, il le soutint dans la campagne pour l'interdiction de la crémation des veuves. Généreux, il fit des dons, entre autres, à la nouvelle école de médecine à Calcutta. Il se rendit à deux reprises en Angleterre et une fois en France. Il mourut sur le sol anglais.

**Ṭhākura Prasanna Kumāra (Prasanna Kumar Tagore) (1801-1886) :** Il était l'un des Tagores de Pathuriaghata, cousins des Tagores de Jorasanko, et un grand propriétaire terrien. Il fut étudiant au *Hindu College*. Homme de loi éminent, il fut un des fondateurs de la *British Indian Association* en 1851. Il en devint président en 1867. Il fut nommé membre du *Governor General's Council* en 1867. Avec son cousin Ramanath, il fonda le périodique anglais *The Reformer*.

**Ṭhākura Rāmanātha (Ramnath Tagore) (1801-1877) :** frère cadet de Dwarkanath Tagore. Membre du *Brahmo samaj*. Il fut un des fondateurs de la *British Indian Association* en 1851 et son Président pendant dix ans. Membre du *Bengal Legislative*

*Council* en 1866 et du *Governor General's Legislative Council* en 1873. Il reçut le titre de Raja, puis celui de Maharaja. Avec Prasanna Kumar Tagore, il fonda le périodique *The Reformer*.

**Ṭhākura Ravīndranātha (Rabindranath Tagore) (1861-1941)** : fils cadet de Debendranath. Poète, romancier, nouvelliste, dramaturge, auteur de pièces musicales et d'essais, il reçut le prix Nobel de littérature en 1913. Musicien averti, il composa près de deux mille chansons. Il fonda à Santiniketan une école, puis une université, *Viśvabhāratī*, sur des bases nouvelles en favorisant l'enseignement des arts et la rencontre des cultures. Ce fut une éminente personnalité dotée d'une vision universelle.

**Ṭhākura Yogendramohana ( Jogendra Mohan Tagore) ( -1832)** : de la famille Tagore de Pathuriaghata. Il soutint financièrement le journal *Sambāda Prabhākara* dont le directeur fut Īśvaracandra Gupta lors de sa fondation en 1831.

**Ṭhākura Yatīndra Mohana (Jotindra Mohan Tagore) (1831-1908)** : grand propriétaire foncier, neveu de Prasanna Kumar Tagore. Il étudia au *Hindu College*. Il fut président de la *British Indian Association* en 1879 et en 1891, membre du *Bengal Legislative Council* en 1870 et 1872 et du *Governor General's Legislative Council* en 1877, 1879 et 1881. Passionné de théâtre et de musique, il était aussi fin connaisseur des littératures bengalie, anglaise et sanskrite.

**Trivedī Rāmendrasundara (1864 -1919)** : homme de science, philosophe et linguiste. Il fut professeur de physique au *Ripon College* à Calcutta, puis directeur de cet établissement. Il publia des essais sur des sujets scientifiques, *Prakṛti* (la nature), sur des sujets philosophiques, *Jijñāsā* ( l'investigation), 1903, sur la linguistique, *Śabdakathā* (les mots), 1917. Il fut l'initiateur de la fondation de la *Baṅgīya Sāhitya Pariṣad* (Société pour la littérature bengalie), à Calcutta, en 1894 et fut responsable du périodique de cette Société.

**Vivekānanda Svāmī ( Swami Vivekananda) (1863-1902)** : né Narendranātha Datta, fut le disciple de Rāmakṛṣṇa Paramahansa. Il fonda un ordre de moines ainsi que la *Ramakrishna Mission* qui œuvre dans le domaine social. Il se fit le porte-parole des hindous au Parlement des religions à Chicago en 1893. Il prêcha le néo-*vedānta* en Inde, aux Etats-Unis et en Europe.

**Ward William (1769-1823)** : missionnaire baptiste, membre du groupe de Srirampur (Serampore) avec William Carey et Joshua Marshman. Tous trois s'installèrent dans le comptoir danois en 1800. Imprimeur de carrière, Ward fut le principal organisateur de l'imprimerie qui imprima en plusieurs dizaines de langues. En 1818, il se rendit en Europe et aux Etats-Unis pour chercher des fonds afin d'établir le *Srirampur College*. Il revint en Inde en 1821 et mourut du choléra deux ans plus tard. Son ouvrage *Account of the Writings, Religion, and Manners of the Hindoos*, fut publié à titre posthume en 1863.

**Woodrow Henry (1823-1876)** : fut Secrétaire du *Council of Education* en 1854, Inspecteur des écoles du Bengale de 1855 à 1872 et *Director of Public Instruction*, 1875.

**Yogendranātha Vidyābhūṣaṇa (Jogendranath Vidyabhushan), (1845-1904)**, élève du Sanskrit College. Il fut l'éditeur de *Āryadarśana*. Il écrivit des biographies de Mazzini, de Garibaldi et de John Stuart Mill en bengali. Il épousa une veuve après avoir perdu sa première femme, qui était la fille de Madanamohana Tarkālankāra. Il écrivit la vie de son beau-père en essayant de le grandir aux dépens de Vidyasagar.

## Glossaire des termes sanskrits et bengalis

*Adhikāra* : habilitation, qualification.

*Adhikārabheda*: Différence d'habilitation.

*Ārya* : « Noble », nom donné aux trois classes supérieures de la société brahmanique : brahmanes, kṣatriya, vaiśya.

*Āśrama* : stade de vie. Il y en a quatre : celui de l'étudiant brahmanique, *brahmacarya*, celui du maître de maison, *gṛhastha*, celui de l'ermite forestier, *vānaprastha*, et celui du renonçant, *sannyāsa*

*Ātman* : le Moi, ou le Soi existentiel, qui procède du Brahman.

*Āyurveda* : « savoir sur la longévité » médecine indienne traditionnelle, pratiquée par les *kavirāj*, le plus souvent de la caste des *vaidya*.

*Bābu* : terme poli qui précède le nom. Utilisé ironiquement par les Anglais pour désigner les Bengalis éduqués.

*Bhadra loka (Bhadralok)* : « personnes respectables » l'expression désigne les membres des classes supérieure et moyenne éduqués à l'anglaise

*Bhagavad Gītā* : « Chant du Bienheureux » enseignement donné par Krishna à Arjuna sur le champ de bataille de Kurukṣetra, inclus dans le *Mahābhārata*.

*Brahman* : l'Absolu indifférencié.

*Brāhmaṇa* : (brahmane) membre de la classe la plus haute dans la hiérarchie rituelle des *varṇa*.

*Brahma Samāja* : (Brahmo Samaj), secte réformée de l'hindouisme, monothéiste et hostile au culte des idoles, fondée par Rāmamohana Rāya (Rammohun Roy) en 1829.

*Catuṣpāthī*: école sanskrite d'un niveau supérieur à celui du *ṭol*.

*Dala* : groupe ; faction ; *dalapati* chef d'une faction. Au XIXe, la plupart des *dala* étaient multi-castes. Le *dalapati* tenait le rôle du roi entouré de son assemblée de brahmanes. Il réglait les questions de hiérarchie de caste et d'observances rituelles.

*Deśācāra* : conduite propre au pays, coutume locale.

*Dharma* : loi socio cosmique qui s'impose à chacun suivant son âge, sa classe (*varṇa*), son sexe, son stade de vie ; parfois traduit par religion.

*Dharmaśāstra* : corpus de textes faisant autorité en matière de conduite et d'éthique individuelles et sociales.

*Dhoti* : longue pièce de tissu dont les hommes s'entourent le bas du corps.

*Ḍoma* : très basse caste dont les membres brûlaient les cadavres sur le terrain de crémation, fabriquaient des paniers et jouaient du tambour lors des fêtes religieuses. Ils faisaient partie des *antyaja*, 'nés à la fin', c'est-à-dire 'intouchables'.

*Gāyatrī* : mètre védique sur lequel est récitée la *sāvitrī*, formule sacrée dont la récitation quotidienne s'impose aux brahmanes.

*Ghāṭa* : volée de marches menant à l'eau, parfois aussi débarcadère.

*Hindu Melā* : fête patriotique célébrée annuellement de 1867 à 1880. Elle fut fondée par Nabagopal Mitra, membre du Brahmo Samaj, qui voulait mettre en valeur l'artisanat local, les spectacles traditionnels, la lutte indienne, etc.

*Homa* : oblation au feu dans lequel du beurre clarifié, *ghṛta* ou *ghi*, est versé.

*Jāti* : « naissance », d'où peuple, communauté, nation, caste.

*Kali yuga* : « l'âge du *kali* », *kali* est un coup de dé et n'a rien à voir avec la déesse Kālī. Le dernier âge du monde, le pire ; voir *yuga*.

*Karma/ karman* : acte ; résultat des actes qui commande les renaissances selon la loi du *karman* ; *karmakāṇḍa* : rituels, cérémonies religieuses. *Karmaphala* : fruit des actes.

*Kavigāna* : « chants des poètes », chants populaires formant le répertoire de troupes ambulantes. Dāśarathī Rāy (1806-1857) fut le plus célèbre compositeur de ces chants. Il introduisit des sujets contemporains en sus des récits mythologiques habituels.

*Kāyastha* : caste d'administrateurs, de scribes, rangée parmi les *sūdra* mais qui jouit d'un statut élevé au Bengale où il n'y a pas de *kṣatriya*.

*Kṣatriya* : deuxième classe (*varṇa*) de la société hindoue, celle des princes et des guerriers.

*Lokācāra* : (conduite du peuple) : coutume acceptée comme règle de conduite en sus de celles ordonnées par les *śāstra*.

*Mahāśaya, mahashoy* : équivalent de Monsieur, suit le nom de famille ou le titre.

*Mantra* : formule sacrée transmise au cours d'une initiation et utilisée dans les rituels.

*Mela, mel* : division en trente-six unités endogames des brahmanes *rāḍhī*, de statut *kulīna*, au Bengale.

*Mīmāṃsā* : exégèse, herméneutique du *Veda* ;

*Navaśākha* : groupe de neuf castes d'artisans de statut moyen classées parmi les *sūdra*.

*Nyāya* : un des six systèmes philosophiques classiques : la logique.

*Paramahaṃsa* « oie sauvage suprême » titre attribué à un saint homme qui a atteint le stade ultime de la réalisation spirituelle.

*Pāṭhaśālā* : « maison d'étude » : école, souvent villageoise, où l'on apprenait à lire, écrire et compter.

*Piṇḍa* : boulette de nourriture offerte aux mânes des ancêtres.

*Pūjā* : culte, rituel de vénération.

*Purāṇa* : « ancien » ensemble de textes sanskrits composés entre le IV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècles environ, traitant de la création du monde, des généalogies royales, des mythes et légendes concernant des divinités, des pèlerinages, des rituels, etc.

*Rāḍha* : région du Bengale située à l'ouest du Gange.

*Rāḍhī* : nom d'une caste de brahmanes bengalis établis à l'ouest de la province. Ils se disent venus de Kānyakubja.

*Ṛṣi* : sages mythiques qui auraient eu la vision du *Veda* et en auraient transmis le contenu. Plus généralement, saints personnages, sages.

*Sabhā*, : assemblée ; *Sabhā paṇḍit* : lettré qui fait partie de la cour d'un roi ou d'un zamindar et qui est son conseiller dans le domaine religieux.

*Saṃsāra* : temps cyclique, transmigration ; monde dans lequel l'homme est retenu pour épuiser le fruit de ses actes, d'où, en bengali, famille.

*Sāṃkhya* : système philosophique classique selon lequel la Nature, *Prakṛti*, est distincte et indépendante de l'Esprit, *Puruṣa*.

*Satī* : « la parfaite », nom donné à l'épouse vertueuse qui s'est brûlée sur le bûcher funéraire de son mari. Ce mot désigne, par extension, la crémation des veuves.

*Śakti* : puissance, force, énergie ; la divinité sous une forme féminine.

*Śāstra* : traités, textes canoniques faisant autorité.

*Serestādār* : trésorier, chef du personnel indien de la comptabilité.

*Sipāhī* : cipaye, en français, soldat indien de l'armée des Indes.

*Smārta* : appellation donnée aux commentateurs de la *smṛti* et aux brahmanes savants qui suivent la tradition non sectaire.

*Smṛti* : « Souvenir », textes qui ne font pas partie du *Veda* et qui ont été transmis : épopées, *purāṇa*, codes de lois, manuels de rituels solennels et domestiques (*Dharmasūtra*, *Śrautasūtra* et *Gṛhyasūtra*).

*Śruti* : le *Veda* « entendu » directement ; la Révélation, alors que la *smṛti* est une transmission.

*Śūdra* : quatrième et dernière classe (*varṇa*) selon la hiérarchie brahmanique : serviteurs des trois autres. Ses membres n'étant pas deux-fois-nés n'ont pas accès au *Veda*.

*Svadeśī*, écrit aussi *swadeshi* : « de son propre pays », mouvement politique (1903-1908) qui, à la suite de la première partition du Bengale, en 1905, prôna le rejet de tout ce qui venait de l'étranger et la préférence donnée aux produits locaux.

*Tantra* : ensemble de textes donnant un enseignement de rituels et de pratiques yogiques.

*Tarpaṇa* : offrande d'eau faite aux ancêtres.

*Tattva* : principe, catégorie ; Réalité, principe cosmique.

*Ṭola (ṭol)* : école sanskrite où est principalement enseignée la grammaire.

*Ucchiṣṭa* : se dit de la nourriture laissée après un repas, restes. Tout ce qui a été en contact avec de la nourriture consommée et avec la bouche est dit *ucchiṣṭa*.

*Upanayana* : cérémonie au cours de laquelle le jeune brahmane est initié et reçoit le cordon sacré.

*Upavīta* : cordon sacré conféré aux jeunes brahmanes au moment de l'initiation.

*Vaidya* : caste des médecins traditionnels à laquelle appartenait, entre autres, Keshab Chandra Sen.

*Vaiṣṇava, Vaiṣṇavī* (f) (vishnouite) : au Bengale, surtout utilisé pour les membres de la secte de Śrī Kṛṣṇa Caitanya.

*Vaiśya* : troisième classe (*varṇa*) selon la hiérarchie brahmanique : agriculteurs et commerçants.

*Vārendra* : caste de brahmanes originaire de la région nord du Bengale.

*Varṇa* : « couleur », classes, et non castes, de la société brahmanique : brahmanes, *kṣatriya, vaiśya* et *śūdra*.

*Veda* : Connaissance, par excellence. Révélation consignée dans quatre textes en sanskrit : le *Ṛg°*, le *Sāma°*, le *Yajur°* et l'*Atharva-veda*.

*Vedānta* : « fin du Veda », système philosophique classique qui conceptualise la voie vers l'Absolu selon l'enseignement des *Upaniṣad* ; l'*advaita vedānta* est un non-dualisme « absolu » chez Śaṅkara, « qualifié », appelé *viśiṣṭādvaita*, chez Rāmānuja.

*Vrata* : vœu, pratique religieuse ascétique faite pour obtenir une faveur particulière.

*Vyavasthā* : décision énoncée par les pandits spécialistes des *dharmasāstra*.

*Yoga* : Le Yoga fait partie des six systèmes classiques de philosophie. Il a pour texte principal les *Yoga sūtra*, attribués à Patañjali. Le *yoga* est aussi un ensemble de techniques psychophysiologiques pour atteindre la délivrance et aussi pour obtenir des capacités supra normales.

*Yuga* : période cosmique, âges du monde, au nombre de quatre, soit, en ordre descendant de perfection : *satya* ou *kṛta*, *tretā*, *dvāpara* et *kali*, le pire, celui dans lequel nous vivons et qui s'achèvera par la destruction du monde avant son recommencement.



*Yunānī* (grecque) : médecine arabe pratiquée en Inde par les *hākim*.

Terme anglais utilisé par les Bengalais de l'époque

*Young Bengal* : nom donné à un groupe d'étudiants du *Hindu college* dans les années 1830. Influencés par leur jeune enseignant Vivian Derozio, ils se firent connaître par leur rationalisme, leur goût de la littérature anglaise et leur rejet des coutumes traditionnelles. Ramgopal Ghose, Dakshinaranjan Mukhopadhyay et Krishnamohan Bandyopadhyay furent parmi les plus célèbres.

## Principaux périodiques de l'époque mentionnés dans l'ouvrage

*Abalā Bandhab*, (L'ami des femmes) hebdomadaire dirigé par Dwarkanath Ganguli.

*Amrita Bazar Patrika*, (Périodique d'Amrita Bazar), hebdomadaire, fondé en 1868. Il fut publié partiellement en anglais à partir de 1872. Il devint un hebdomadaire anglais au moment de la loi sur la presse vernaculaire de Lord Lytton en 1878. En 1891, il devint quotidien. Il fut édité par Sisirkumar Ghose et son frère Hemantakumar Ghose. Il est toujours publié. Il fut un des tout premiers à exprimer un certain nationalisme politique.

*Āryadarśana* (*Aryadarshan*) (Vision aryenne), 1874, édité par Yogendranātha Vidyābhūṣaṇa (Jogendranath Vidyabhushan) (1845-1904), hindou libéral.

*Bāmābodhinī Patrikā*, bengali, 1863, (Périodique instructif dédié aux femmes), mensuel, édité par Umeshchandra Dutt, organe de la *Bāmābodhinī Sabhā*, association des femmes brahmos. La parution se poursuivit jusqu'en 1920 environ avec une succession d'éditeurs de sexe masculin.

*Baṅgabāsī*, bengali, (Bengali), hebdomadaire, fondé par Jogendra Chandra Bose/Basu en 1881. Le rédacteur en chef, de 1883 à 1895, fut Krishna Chandra Banerjee qui fut associé au journal jusqu'en 1898. Conservateur.

*Baṅgadarśana*, *Bangadarshan*, bengali, (vision du Bengale), mensuel, 1872, d'abord édité par Bankimchandra Chatterji jusqu'en 1876, puis par Sanjiv Chandra Chatterji, son frère, jusqu'en 1883.

(The) *Bengalee*, anglais, acheté par Surendranath Banerjea en 1879, trois ans après la fondation de l'*Indian National Association*. Banerjea le dirigea pendant quarante ans.

*Bengal Hurkaru*, 1822, quotidien en langue anglaise, dirigé par un Britannique à Calcutta, de 1822 à 1859, puis de 1860 à 1866. En 1867, il fut absorbé par l'*Indian Daily News*.

*Bengal Spectator*, anglais et bengali, 1842, mensuel, puis deux fois par mois, fondé par Ramgopal Ghose. Il s'arrêta en novembre 1843, après être devenu hebdomadaire.

*Bhāratī*, bengali, mensuel, 1877, édité par Dwijendranath Tagore jusqu'en 1883, puis par d'autres membres de la famille Tagore.

*Dainika o Samācāra Candrikā*, quotidien et lune des nouvelles, quotidien bengali lancé par Jogendra Chandra Bose/ Basu en 1885. La publication se poursuivit jusqu'en 1904.

*Eḍukeṣan Gejeṭ o Sāptāhika Vārtāvaha* (Gazette de l'éducation et courrier hebdomadaire), 1856, bengali, hebdomadaire, paraissant le vendredi. Il fut fondé sous le patronage de M. Hodgson Pratt, inspecteur des écoles dans le département de l'éducation du Gouvernement. Il fut d'abord dirigé par le Révérend O'Brien Smith. En 1866 Pearycharan Sarkar devint rédacteur en chef. Il démissionna en 1868. Bhudev Mukhopadhyay pris la place de Sarkar et devint propriétaire du périodique.

(The) *Englishman*, anglais, 1811-1875. Il est absorbé par *The Statesman* en 1875, en même temps que *Friend of India*. Directeurs britanniques.

*Friend of India* anglais, hebdomadaire, 1821, puis à partir de 1836, quotidien. Le rédacteur fut John Clarck Marshman, l'un des missionnaires de Serampore (Srirampur). Marshman retourna en Angleterre en 1855.

*Hindu Intelligencer*, anglais, 1846, hebdomadaire. Le rédacteur en chef fut Kashiprasad Ghosh. Conservateur.

*Hindoo Patriot*, anglais, 1853, hebdomadaire. Le propriétaire et rédacteur en chef fut d'abord Girish Chandra Ghose, En 1855, Harish Chandra Mukherjee acheta le périodique et l'édita jusqu'à sa mort en 1861. Kaliprasanna Sinha le racheta ensuite et Ghose redevint rédacteur en chef. En 1861-62, Iswarchandra Vidyasagar en devint quelque temps propriétaire et en confia la rédaction à Krishnadas Pal. Après 1862, un Comité de direction fut formé. En 1865, the *Indian Field*, un hebdomadaire en anglais s'unit au *Hindoo Patriot*. Après la mort de Krishnadas Pal en 1884, Rajkumar Sarbadhikari devint rédacteur en chef. A partir de 1892, le *Hindoo Patriot* devint quotidien. Libéral.

*Indian Field*, 1859, hebdomadaire anglais fondé par Kishorichand Mitra. En 1865, il s'unit au *Hindoo Patriot*.

*Indian Mirror*, 1861, hebdomadaire en anglais, fondé par Keshab Chandra Sen pour être l'organe du *Brahmo Samaj*. D'abord bi-mensuel, il devint quotidien en 1871.

*Janmabhūmi*, bengali, (Terre natale) un des premiers périodiques illustrés, fondé par Jogendra Chandra Bose en 1890.

*Jñānāneṣvāna*, 1831, *Gyananeshan* (Recherche du savoir), mensuel fondé par Dakshinaranjan Mukhopadhyay, membre du groupe *Young Bengal*. Les rédacteurs furent Rasikkrishna Mallik et Pearychand Mitra. Le périodique devint bilingue en 1833 et s'arrêta en 1840. Libéral et réformiste.

*Māsika Patrikā* mensuel (Périodique mensuel), fondé par Pearychand Mitra et Radhanath Sikdar en 1854. Il eut quatre ans de vie. Libéral et réformiste.

*Mookerjee's Magazine*, hebdomadaire en anglais, fondé en 1872 par Shambhu Chandra Mookerjee qui en fut le rédacteur en chef jusqu'en 1876.

*Navajīvana/ Nabajeebon*, (Nouvelle vie), mensuel, fondé en 1884 et édité par Akshay Chandra Sarkar. Malgré la publication de très bons auteurs comme Bankim Chandra Chatterji, le périodique s'arrêta en 1889. Conservateur.

*Reis and Rayyet*, (Princes et Paysans) Journal en anglais traitant de politique, de littérature et de questions sociales. Fondé vers 1880 par Sambhu Chandra Mookerjee.

*Sādhanā*, 1891, mensuel, édité par Sudhindranath Tagore, puis Rabindranath Tagore.

*Sādhāraṇī*, hebdomadaire, (la presse) publique), fondé et édité par Akshay Chandra Sarkar en 1873. La publication fut arrêtée en 1889 par manque d'argent. Conservateur.

*Sāhitya*, 1890, (Littérature), mensuel, édité par Sureschandra Samajpati, petit-fils de Vidyasagar.

*Samācāra Sudhāvarṣaṇa, Samacharsudhabarsan*, 1854, (Pluie du nectar des nouvelles), quotidien bilingue bengali et hindi. Il fut d'abord édité par Shyamsundar Sen. Il fut le seul périodique à soutenir la révolte de 1857. Il exprima son soutien à la pétition s'opposant à Vidyasagar à propos de l'interdiction de la polygamie des *kulīn*.

*Sam̐bāda Bhāskara*, bengali, (Le soleil des nouvelles), hebdomadaire fondé en 1839. Le rédacteur en chef fut Gaurīśaṅkara Tarkavāgīśa. un réformateur. Il parut deux fois par semaine en 1848, puis trois fois, l'année suivante. Il eut une longue vie. Libéral.

*Sam̐bāda Prabhākara*, bengali, (Le soleil des nouvelles), fondé en 1831 comme hebdomadaire. A partir de 1839, il devint le premier quotidien bengali. Le rédacteur en chef était Īśvaracandra Gupta. Il fut aidé financièrement par Jogendramohan Tagore de Pathuriaghata. Conservateur.

*Sam̐bāda Pūrṇacandroday* 1835, (Le lever de la pleine lune des nouvelles), d'abord mensuel (chaque pleine lune : *pūrṇimā*), puis, à partir de 1836, il devint hebdomadaire et, à partir de 1844, quotidien jusqu'en 1908. De 1835 à 1838, le rédacteur en chef fut Harachandra Banerji, puis Udaychandra Adhya, etc. Il dura soixante-treize ans.

*Sañjīvanī*, 1883, (Elixir de vie), bengali, édité par le Brahmō Krishna Kumar Mitra et, ensuite, par Sivanath Sastri. Libéral.

*Sarvasubhakarī Patrikā*, 1850 (périodique (de la société) pour apporter le bien-être à tous) mensuel, organe de la *Sarvasubhakarī Sabhā*. Il fut fondé par des élèves du *Hindu College*. Le rédacteur en chef fut Motilal Chatterji. La parution fut irrégulière. On ne connaît que 4 numéros. Libéral et réformiste

*Somaprakāśa/ Somprakas/ Somprakash* (La clarté de la lune), hebdomadaire bengali fondé par le pandit Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa sur un projet de Vidyasagar, en novembre 1858. En 1865, le rédacteur devient Mohanlāla Vidyāvāgīśa. Sivanath Sastri lui succéda pour quelques mois. Dvārakānātha reprit la charge en 1874. La publication fut arrêtée après le *Vernacular Press Act* de mars 1878 pendant un an. Il parut de nouveau en avril 1880. A la mort de Dvārakānātha, en 1886, la publication continua quelques années de plus. Libéral et réformiste. Son influence fut très grande entre 1860 et 1870.

*Sulabha Patrikā* 1853, (Périodique bon marché), mensuel bengali. Le rédacteur en chef fut Dvarkanath Ray. Après 9 numéros, Ray quitta le périodique et Lal Behari De devint le rédacteur en chef.

*Tattvabodhinī Patrikā*, 1843, mensuel bengali, organe de la *Tattvabodhinī Sabhā*, (société pour la promotion de la recherche philosophique), fondée par Debendranath Tagore. De 1843 à 1855, le rédacteur en chef fut Akshay Kumar Dutta. Ce furent ensuite des membres de la famille Tagore. Il continua jusqu'en 1932. Libéral.

*Vividhārtha-Saṁgraha*, 1851, (Collection de connaissances sur différents sujets), mensuel illustré, fondé sous le patronage du *Vernacular Literature Committee*. Il fut dirigé par Rajendralal Mitra. Ce fut le premier périodique illustré bengali. La publication s'arrêta en 1861.

*Vidyādarśana/ Vidyadarshan*, 1842, (La vision du savoir), mensuel bengali, fondé et édité par Akshay Kumar Dutta et Prasannakumar Ghose. Il eut 6 numéros seulement. Libéral.

## Bibliographie

### Biographies d' Īśvaracandra Vidyāsāgara

#### - en bengali :

Bandyopādhyāya 1997 : Caṇḍīcaraṇa Bandyopādhyāya, *Vidyāsāgara, bāṅgalā sāla* 1404, Reprint ED. 3rd.ed. Calcutta, College Street Publication. (1st ed. 1895).

Ghoṣa 1957: Vinaya Ghoṣa, *Vidyāsāgara o Bāṅālī Samāja, bāṅgalā sāla* 1364, 3 vols., Calcutta, Bengal Publishers.

Indramitra 2009 : (A. Guha) *Karuṇāsāgara Vidyāsāgara*, Calcutta, Ananda Publishers, 6th ed. (1st. ed. 1969).

Sarakāra 1986 : Bihārīlāla Sarakāra, *Vidyāsāgara*, ed. by Prahlādakumāra Prāmāṇika, Calcutta, Orient Book. (1st ed. 1895).

Vidyāratna 2008 : Śambhucandra Vidyāratna, *Vidyāsāgara- Jīvanacarita o Bhramanirāsa*, Calcutta, Cirāyata Prakāśaṇa Prvt Ltd. 3rd print. (1st ed. 1891).

Vidyāsāgara 1893 : Īśvaracandra Vidyāsāgara, *Vidyāsāgara-carita (svaracita)*, Calcutta, Calcutta Library. (2<sup>nd</sup> ed. 1893).

#### - en anglais

Mitra 2008 : Subal Chandra Mitra, *Iswar Chandra Vidyasagar : A Story of his Life and Work*. Calcutta, Parul Prakashani. (1st ed.1902).

Sen 1977 : Asok Sen, *Iswar Chandra Vidyasagar and his Elusive Milestones*. Calcutta, Riddhi-India.

Tripathi 1974 : Amales Tripathi, *Vidyasagar : The Traditional Moderniser*. Calcutta, Orient Longman.

#### Œuvres de Vidyāsāgara

*Vetāla Pañcaviṃśati*, 1847.

*Bāṅgālār Itihāsa, dvitīya bhāga*, 1848

*Jīvanacarita*, 1849

*Bodhodaya*, 1851

*Ṛjupāṭha* 3 parts, 1851, 1852

*Samskṛta Vyākaraṇer Upakramaṇikā*, 1851

*Samskṛtabhāṣā o Samskrta Sāhityaśāstra viṣayaka prastāva*, 1853

*Vyākaraṇa Kaumudī* 4 parties, 1853, 1853, 1854, 1862

*Śakuntalā*, 1854.

*Vidhavāvivāha pracalita haoyā ucita ki nā etadviṣayaka prastāva*, 1855.

Ishvarchandra Vidyasagar, *Hindu Widow Marriage : An Epochal Work on Social Reform from Colonial Bengal*, translated by Brian A. Hatcher, New York : Columbia University Press, 2011).

*Varṇaparicaya* 2 parties, 1855.

*Vidhavāvivāha pracalita haoyā ucita ki nā etadviṣayaka prastāva*, dvitīya pustaka, 1855.

*Kathāmālā*, 1856.

*Caritāvalī*, 1856.

*Mahābhārata (Upakramaṇikā bhāga)*, 1860.

*Sītār Vanavāsa*, 1860.

*Ākhyānamañjarī*, 2 parties, 1863, 1868.

*Śabdamañjarī* (dictionnaire bengali unilingue), 1864.

*Bhrāntivilāsa* , 1869 ( *Comedy of Errors* de Shakespeare).

*Bahuvivāha rahita haoyā ucita kinā etadviṣayaka prastāva*, 1871.

*Bahuvivāha rahita haoyā ucita kinā etadviṣayaka prastāva*, dvitīya pustaka, 1873.

*Niṣkṛtilābhaprayāsa*, 1888.

*Padyasaṃgraha*, 2 parties, 1888, 1890.

*Samskrta Racanā*, 1889.

*Ślokamañjarī*, 1890.

*Bhūgolakhagolavarṇanam*, 1892 (posthume).

#### Œuvres anonymes qui lui sont attribuées

*Ati alpa haila*, 1873.

*Ābār ati alpa haila* 1873.

*Bālyavivāher doṣa*, 1850.

*Vrajavilāsa*, 1884.

*Vidhavāvivāha o Yaśohara-Hindudharmarakṣiṇī Sabhā*, 1884, à la seconde éd. *Vinaya Patrikā*.

*Ratnaparīkṣā*, 1886.

#### Editions de textes

*Annadāmaṅgala*, 2 vols. 1847.

*Vaitāla Paccīsī* (hindi) 1852.

*Raghuvamśam*, 1853.

*Kirātārjunīyam*, 1853.

*Sarvadarśanasamgrahaḥ*, 1853-58.

*Śīsupālavadhā*, 1857.

*Kumārasambhava*, 1861.

*Kādambarī*, 1862.

*Meghadūtam*, 1869.

*Uttaracaritam*, 1870.

*Abhijñānaśakuntalā*, 1871.

*Harsacaritam*, 1883.

#### Œuvres complètes

*Vidyāsāgara-Racanā Samgraha*, Gopāla Hāladāra (ed.), 3 vols. Calcutta, 1972.

*Vidyāsāgara Racanāvalī*, Tīrthapati Datta, (ed.) 2 vols. Calcutta, Tuli Kalam, 1994.

*Vidyāsāgara Racanāvalī*, 2 vols. Calcutta, Sāhityam, 2006.

#### Ouvrages secondaires et articles en bengali et en langues européennes

Acharya 1986 : Pomoresh Acharya, « Development of Modern Language Text-Books and the Social Context in nineteenth-century Bengal », *Political and Economic Weekly*, vol. 21, n°17, April 26, 1986, 745-751.

Acharya 1995, Pomoresh Acharya, « Indigenous Education and Brahmanical Hegemony in Bengal », in *The Transmission of Knowledge in South Asia*. Delhi, Nigel Crook (ed.), O.U.P. 1995, 98-118.

Adam 1836-38 : William Adam, *Reports on Vernacular Education in Bengal*. Calcutta (voir DiBoni *One Teacher, One School*).

Adhikari, 1980 : Santosh Kumar Adhikari, *Vidyasagar and the Regeneration of Bengal*. Calcutta, Subarnarekha.



- Bandyopādhyāya 1955 : Brajendranātha Bandyopādhyāya, *Īśvaracandra Vidyāsāgara*. vol. 3, *bāṅgala sāla* 1362, Sāhitya-Sādhaka-Caritamālā, Calcutta, Baṅgīya-Sāhitya-Pariṣad, 5th ed.
- Bandyopādhyāya 1933-37 : Brajendranāth Bandyopādhyāya (ed.), *Sambādpatre Sekāler Kathā*. 2 vols. Calcutta, Baṅgīya-Sāhitya-Pariṣad.
- Bandyopadhyay 2001 : Sekhar Bandyopadhyay (ed), *Bengal : Rethinking History Essays in Historiography*, Delhi, Manohar, International Centre for Bengal Studies.
- Bandyopadhyay 2007 : Sekhar Bandyopadhyay « Caste, Widow-Remarriage, and the Reform of Popular Culture in Colonial Bengal » in *Women and Social Reform in Modern India*. Sumit Sarkar and Taneka Sarkar (eds) Ranikhet, Permanent Black, 145-171.
- Bandyopādhyāy 1991 : Śivāji Bandyopādhyāya, *Gopāl-Rākhāl Dvandasamāsa : Upanibeśavāda o Bāṅlā Śīśu Sāhitya*. Delhi, Papyrus.
- Banerjea 1925 : Surendranath Banerjea, *A Nation in Making* . Being the Reminiscences of Fifty Years of Public Life. London.
- Banerjee 1968 : Shyamananda Banerjee *National Awakening and the Bangabasi*. Calcutta, Amitava-Kalyan Publishers.
- Baṅkima Racanāvalī* 2003 : 2 vols. Calcutta, Sāhitya Saṃsad, 26<sup>th</sup> ed. *bāṅgalā sāla* 1410.
- Basak 1974: N. L. Basak, *History of Vernacular Education in Bengal (1800-1854) : A Review of the Early Trends and Experiments*. Calcutta, Bharati Book Stall.
- Basu (Bose) 1909 : Rājanārāyaṇ Basu, *Ātmacarita*. Calcutta.
- Basu (Bose) 1878 : Rājanārāyaṇ Basu, *Sekāla āra Ekāla*. Calcutta, Natuna Bāṅgalā Yantra (1800 śaka).
- Basu 1993 : Svapana Basu *Samakāle Vidyāsāgara*. Calcutta, Pustak Bipani.
- Bayly 1998 : Christopher A. Bayly, *Origins of Nationality in South Asia Patriotism and Ethical Government in the Making of Modern India*. Delhi, Oxford University Press.
- Bhattacharya 2010 : France Bhattacharya, *Les Intellectuels bengalis et l'impérialisme britannique*. Collège de France, Publications de l'Institut de civilisation indienne, fasc. 78.
- Bhaṭṭācārya 1986 : Hemaandra Bhaṭṭācārya, *Baṅgīya Saṃskṛta-adhyāpaka-jīvanī*. 2 vols. Calcutta, Navīna Prakāśak.
- Bhattacharya 2003 : Malini Bhattacharya and Abhijit Sen (eds.) *Talking of Power : Early Writings of Bengali Women*. Calcutta, Stree.
- Bhattacharya 2001 : S. Bhattacharya and al (eds.) *The Development of Women's Education in India*. New Delhi, Kanishka.
- Benoît 2002 : Philippe Benoît « Etude de l'œuvre du Pandit Vidyasagar, 1820-1891 » *Bulletin des Etudes Indiennes*, 01. 01. 2002, 11-56.

- Borthwick 1984: Meredith Borthwick, *The Changing Role of Women in Bengal 1849-1905*. Princeton NJ, Princeton University Press.
- Bose 1969 : Nimai Sadhan Bose *The Indian Awakening and Bengal*. Calcutta, Firma K.L. Mukhopadhyay.
- Buckland 1976 : C.E. Buckland *Bengal under the Lieutenants-Governors*. 2 vols, New Delhi, Deep Publications, (1st ed. 1901).
- Carroll 2007 : Lucy Carroll « Law, Custom and Statutory Social Reform The Hindu Widows' Remarriage Act of 1856 » in Sarkar Sumit and Tanika Sarkar (eds.) *Women and Social Reform in India*. 2 vols. Ranikhet, Permanent Black, 113-144.
- Chakraborti 1976 : Smarajit Chakraborti, *The Bengali Press (1818-1868) A Study in the Growth of Public Opinion*. Calcutta, Firma KLM Private Limited.
- Chambers 1838 : William and Robert Chambers, *The Rudiments of Knowledge, or Third Book of Reading. For Use in Schools, and in Private Instruction*. Edimburg.
- Chambers 1839 : William and Robert Chambers, *The Moral Class Book*, Edimburg.
- Chambers 1846 : William and Robert Chambers, *Exemplary and Instructive Biography. For the Study and Entertainment of Youth*. Edimburg.
- Chatterjee 1986 : Partha Chatterjee, *Nationalist Thought and the Colonial World – A Derivative Discourse ?* United Nations University, Zed Books.
- Chatterjee 1989 : Partha Chatterjee, « The Nationalist Resolution of the Woman's Question » in Sangari, Kumkum and Sudesh Vaid (eds.) *Recasting Women : Essays in Colonial History*. New Delhi, 233-253.
- Chatterjee 1993 : Partha Chatterjee, *The Nation and its Fragments*. Princeton : Princeton University Press.
- Crook 1995 : Nigel Crook (ed.) *The Transmission of Knowledge in South Asia*. Delhi, Oxford University Press.
- Das 1978 : Sisir Kumar Das, *Sahibs and Munshis : An Account of the College of Fort William*. New Delhi, Orion Publishers.
- DiBona 1983 : Joseph DiBona, *One Teacher, One School*. (edition of William Adams' Reports ) New Delhi, Biblia Impex Pvt. Ltd.
- Dutt 1965 : N.K. Dutt, *Origin and Growth of Caste in India*. 2 vols. Calcutta, Firma K.L. Mukhopadhyay.
- Ghose 1965 : Benoy Ghose, *Ishwarchandra Vidyasagar*. Builders of Modern India Series. New Delhi, Govt. of India Publications Division.
- Ghose 1981 : Benoy Ghose, *Selections from English Periodicals of the Nineteenth-century Bengal*. 8 vols. Calcutta, Papyrus.
- Ghoṣa 1962-68 : Vinaya Ghoṣa (ed.) *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājajcitra* , 1840-1905. 5 vols. Calcutta, Pāṭhabhavan. Le volume 4 de 1866 est consacré à *Somprakas*.

- Ghoṣa 1978-81 : Vinaya Ghoṣa (ed.), *Sāmayikapatre Bāṃlār Samājacitra*, 1840-1905. 5 vols. Calcutta, Papyrus.
- Ghosh 2000 : Suresh Chandra Ghosh, *The History of Education in Modern India 1757-1998*. New Delhi, Orient Longman.
- (The) *Golden Book of Vidyasagar*, 1993, Manik Mukhopadhyay (ed.), Calcutta, All Bengal Vidyasagar Death Centenary Committee.
- Guha 1971 : Arabinda Guha (ed.) *Unpublished Letters of Vidyasagar*. Calcutta, Reba Guha.
- Halbfass 1988 : Wilhem Halbfass, *India and Europe : An Essay in Understanding*. Albany, State University of New York.
- Haldar 1972 : Gopal Haldar, *Vidyasagar : A Reassessment*. New Delhi, People's Publishing House.
- Hatcher 1996 : Brian A. Hatcher, *Idioms of Improvement Vidyāsāgar and Cultural Encounter in Bengal*, New Delhi, Oxford University Press.
- Hatcher 2001 : Brian A. Hatcher, « Sanskrits Pandits recall their Youth : Two Autobiographies from Nineteenth-century Bengal » *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 121. N° 4, (Oct.-Dec. 2001), 580-592.
- Heimsath 1964 : C.H. Heimsath, *Indian Nationalism and Hindu Social Reform*. Princeton, Princeton University Press.
- Inden 1976 : Ronald B. Inden, *Marriage and Rank in Bengali Culture*. Berkeley, University of California Press.
- Inden 1977 : Ronald B. Inden and Ralph W. Nicholas, *Kinship in Bengali Culture*. Chicago, University of Chicago Press.
- Kailashbasini Devi 2007 : « The Woeful Plight of Hindu Women, (Hindu Mahilāgaṇer hīnāvasthā) » in Sarkar Sumit and Tanika Sarkar (eds.) *Women and Social Reform in Modern India*. vol. 2, 288-312.
- Kane 1968-75 : Pandurang Vaman Kane, *History of Dharmaśāstra. Ancient and Mediaeval Religious and Civil Law in India*. 5 vols. Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute (1st ed. 1930-1962).
- Kāśīrāma Dāsa 1976, *Mahābhārata. bāṅgalā sāla* 1383, Kalikātā, Paścimabaṅga Nirakṣaratā Dūrīkaraṇa Samitī, 2vols..
- Kaviraj 2010 : Sudipta Kaviraj, *The Imaginary Institution of India. Politics and Ideas*. New York, Columbia University Press.
- Kejariwal 1988 : O.P. Kejariwal, *The Asiatic Society of Bengal and the Dictionary of India's Past 1784-1838*. Delhi, Oxford University Press.
- Kerr 1852-53 : James Kerr, *A Review of Public Instruction in the Bengal Presidency from 1835 to 1851*. 2 vols. Calcutta.

- Kopf 1969 : David Kopf, *British Orientalism and the Bengal Renaissance 1773-1835*. Calcutta, Firma K.L.Mukhopadhyay.
- Kopf 1979 : David Kopf, *The Brahma Samaj and the Shaping of the Modern Indian Mind*. Princeton, Princeton University Press.
- Korak Sāhitya Patrikā, 2009 śārādīya saṃkhyā, *Prasaṅga Vidyāsāgara, bāṅgalā sāla* 1416, Calcutta.
- Kumar 2005 : Krishna Kumar, *Political Agenda of Education. A Study of Colonialist and Nationalist Ideas*. (2<sup>nd</sup> ed.) New Delhi, Sage Publications.
- Larivière 1989 : Richard Larivière, *The Nāradaśmṛti with text and translation*. 2 vols. Philadelphia, University of Pennsylvania.
- Loiseleur Deslongchamps 1976 : A Loiseleur Deslongchamps, *Lois de Manou*. trad. fr. Paris, Editions d'Aujourd'hui.
- Long 1868 : James Long « A Brief View of the Past and Present State of Vernacular Education in Bengal » in William Adam, *Reports on Vernacular Education in Bengal and Bihar, Submitted to Government in 1835, 1836 and 1838*. Reprint Ed. Calcutta.
- Majumdar 1960 : R.C. Majumdar, *Glimpses of Bengal in the Nineteenth-century*. Calcutta, Firma K.L. Mukhopadhyay.
- Manusaṃhitā*, 2003 text and transl, Mānabendu Bandyopādhyāya, Calcutta, Saṃskṛta Pustaka Bhandāra, *bāṅgalā sāla* 1410.
- Manu's Code of Law*, 2005, a critical edition and translation of the *Mānava Dharmaśāstra*, by Patrick Olivelle, Oxford University Press.
- McCully 1966: B.T. McCully, *English Education and the Origins of Indian Nationalism*. Reprint Ed. Gloucester, MA, Peter Smith.
- McGuire 1983 : John McGuire, *The Making of a Colonial Mind A Quantitative Study of the Bhadrak in Calcutta, 1857-1885*. Australian National University Monographs on South Asia N°10.
- Mitra 1967 : Ramesh Chandra Mitra « Education » in Sinha, N.K. (ed.) *The History of Bengal 1757-1905*. University of Calcutta, 429-471.
- Mukherjee 1957 : Haridas and Uma Mukherjee, *The Growth of Nationalism in India (1857-1905)*. Calcutta, Presidency Library.
- Mukherjee 1993 : S.N. Mukherjee, *Calcutta. Essays in Urban History*. Calcutta, Subarnarekha.
- Mukhopādhyāya 1882 : Bhūdev Mukhopādhyāya, *Pārivārika Prabandha* (Essais sur la famille), Chinsura.
- Mukhopadhyay 1993 : Manik K. Mukhopadhyay and alias (eds.) *The Golden Book of Vidyasagar*, Calcutta, All Bengal Vidyasagar Death Centenary Committee.
- Mukhopādhyāya 1917 : Mukundadeva Mukhopādhyāya (ed.), *Bhūdeva-Carita*, 3 vols. Chinsura (2<sup>nd</sup> edition *bāṅgala sāla* 1334 (1927)).

- Murshid 1983 : Ghulam Murshid, *Reluctante Debutante : Response of Bengali Women to Modernization, 1849-1905*. Rajshahi.
- Nandy 1983 : Ashis Nandy, *The Intimate Enemy : Loss and Recovery of Self under Colonialism*. New Delhi, Oxford University Press (reprint 1992) ; trad. fr. *L'ennemi intime, Perte de soi et retour à soi sous le colonialisme*. Paris, Fayard, 2007.
- Nandy 1994 : Ashis Nandy, *The Illegitimacy of Nationalism Rabindranath Tagore and the Politics of Self*. Delhi, Oxford University Press.
- O'Hanlon 1885 : Rosalind O'Hanlon, *Caste, Conflict, and Ideology . Mahatma Jotirao Phule and Low Caste Protest in Nineteenth-Century Western India*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Olivelle 2004 : Patrick Olivelle, *The Law Code of Manu*, transl. Oxford, Oxford World's Classics.
- Olivelle 2005 : Patrick Olivelle, *The Manu's Code of Law : A Critical Edition and Translation of the Manava-Dharmaśāstra*. New York, Oxford University Press.
- Pal 1932: Bipin Chandra Pal, *History of my Life and Times*. Calcutta, Modern Book Agency (2<sup>nd</sup> ed. 1957).
- Pandey 1969 : Rajbali Pandey, *Hindu Saṃskāras*. Delhi, Motilal Banarsidass.
- Parāśara 1887 : Parāśara, *The Institutes of Parāśara*. Transl. by Krishnakamal Bhattacharya, Calcutta, The Asiatic Society, Bibliotheca Indica.
- Parāśara: 1876: *Parāśara Dharmasaṃhitā* , with the commentary of Sāyaṇa Mādhavācārya. 5 vols, Bombay Sanskrit Series n° XLVIII, 1876,
- Ravindra Racanāvalī* 1966, *bāṅgalā sāla* 1373, Paścima Baṅga Sarkāra, 15 vols. Kalikātā.
- Rāmagati Nyāyaratna 1991 : *Bāṅgalā Bhāṣā o Bāṅgalā Sāhityaviṣayaka Prastāva*. Calcutta, Supreme Book Distributors, (1<sup>st</sup> ed. 1872).
- Ray 2000 : Sibnarayan Ray, *Bengal Renaissance The First Phase*. Calcutta, Minerva Associates.
- Renou 1945 : Louis Renou, *Littérature sanskrite*. Paris, Adrien Maisonneuve.
- Richey 1922 : J. A. Richey (ed.) *Selections from Educational Records*. Calcutta, Superintendent Government Printing.
- Riddick 2006 : John F. Riddick, *The History of British India A Chronology*. Westport, CA, Praeger.
- Rocher 1989 : Rosane Rocher « The Career of Rādhākānta Tarkavāgīśa, an Eighteenth-century Pandit in British Employ » *Journal of the American Oriental Society* 109/4 (1989), 627-33.
- Sangari, 1989 : Kumkum Sangari and Sudesh Vaid (eds.) *Recasting Women : Essays in Colonial History*. New Delhi, Kali for Women.
- Sarkar 2007 : Sumit Sarkar and Tanika Sarkar, *Women and Social Reform in Modern India*. 2 vols, Ranikhet, Permanent Black.

- Sarkar 2001 : Tanika Sarkar, *Hindu Wife Hindu Nation. Community, Religion, and Cultural Nationalism*. Ranikhet, Permanent Black.
- Sarkar 2009 : Tanika Sarkar, *Rebels, Wives and Saints. Designing Selves and Nations in Colonial Times*, Delhi, Seagull Books.
- Śāstrī 1988 : Śivanātha Śāstrī, *Ātmacarita : Autobiography of Sivanath Sastri*. translated by Suniti Devi. Edited by N.R. Ray. Calcutta, Riddhi.
- Sastri 1919 : Sivanath Sastri, *Men I Have Seen : Being the Author's Personal Reminiscences of Seven Great Bengalis*. Calcutta, Modern Review Office.
- Śāstrī 1957 : Śivanātha Śāstrī, *Rāmatanu Lāhiḍī o Tatkālīna Baṅgasamāja*. Calcutta, New Age Publishers, (1st ed. 1904).
- Scharfe 2002 : Harmut Scharfe, *Education in Ancient India*. Leiden- Boston-Köln, Brill.
- Seal 1968 : Anil Seal, *The Emergence of Indian Nationalism Competition and Collaboration in the Later Nineteenth Century*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Sen 1979 : Amiya Kumar Sen, *Tattvabodhini Sabha and the Bengal Renaissance*. Calcutta, Sadharan Brahma Samaj.
- Sen 1993 : Amiya P. Sen, *Hindu Revivalism in Bengal 1872-1905 Some Essays in Interpretation*. Delhi, Oxford University Press.
- Seton-Karr 1845 : W.S. Seton-Karr, « Note of the Course of Study pursued by Students in the Sanskrit College, Calcutta » *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 14/1 (1845), 135-36.
- Shahidullah 1987 : Kazi Shahidullah, *Pathshalas into Schools : The Development of Indigenous Elementary Education in Bengal, 1854-1905*. Calcutta, Firma KL.M.
- Shahidullah 1995 : Kazi Shahidullah « The Purpose and Impact of Government Policy on Pathshala Gurumohashoys in nineteenth-century Bengal » in Nigel Crook (ed.) *The Transmission of Knowledge in South Asia*, Delhi, Oxford University Press, 119-134.
- Sinha 1965 : Pradip Sinha, *Nineteenth Century Bengal Aspects of Social History*. Calcutta, Firma K.L. Mukhopadhyay.
- Sinha 1993 : Samita Sinha, *Pandits in a Changing Environment Centres of Sanskrit Learning in Nineteenth Century Bengal*. Calcutta, Sarat Book House.
- Stark 1916 : H. A. Stark, *Vernacular Education in Bengal from 1813 to 1912*. Calcutta, General Publishing.
- The Hindu Sea-Voyage Movement in Bengal* 1894, Standing Committee of the Hindu Sea-Voyage Question, Calcutta.
- Viswanathan 1990 : Gauri Viswanathan, *Masks of Conquest : Literary Study and British Rule in India*. London, Faber and Faber.
- Ward 1820 : William Ward, *A View of the History, Literature, and Mythology of the Hindoos*. 4 vols, London (1st ed. Serampore 1811).

Zastoupil 1999 : Lynn Zastoupil and Martin Moir (eds.) *The Great Indian Education Debate*.  
London, Curzon.

## Summary

### Foreword

After a first book on the intellectual and social history of Bengal in the 19th century, a research based on documents mainly written in the Bengali language, it appeared to me obvious that between the advent of Rāmamohan Rāy and the time of Bhūdeva Mukhopādhyāya and Baṅkimcandra Caṭṭopādhyāya, whose lives and works I had tried to analyze, there was another personality who played a most important part on the historical scene and that was Īśvaracandra Vidyāsāgara. So I undertook writing this second book with the encouragement of Professor Gérard Fussman, Professor Jean Kellens and my colleague and friend Dr. Clémentin-Ojha. My most sincere gratitude is due to them.

### Introduction

In the first half of the 19th century, an exceptional Brahman was born in a village of South West Bengal. His family was poor and not in any way well known. Yet, Īśvaracandra Vidyāsāgara, or Iswarchandra Vidyasagar (1820-1891), became one of the most admired personalities in Bengal at the time, but he was so for very different reasons according to the points of view of his contemporaries. Several biographies of Vidyasagar were published soon after his death and they show the various undercurrents amongst the Bengali intellectuals in the end of the 19th century and beyond. At this time, there were sharp divisions in the Bengali hindu society. Some of its members, educated on the european model, thought that they owed to the British presence the introduction of the Enlightenment philosophy celebrating the cult of a universal Reason that takes men on the path to Progress thanks to Science and technics. Among them, members of the Brahmo Samaj, followers of Rammohun Roy, were in favour of social reforms. Others, though educated and knowing English, did not consider that the theories of the utilitarian philosophers were worthy of application in India. They wished to maintain their community in the strict obedience to the hindu world view contained in the law-books, the *Śāstra*, and the custom, *deśācāra* or *lokācāra*. Their cultural nationalism did not include, at that time, any active aspiration for political independance. Iswarchandra Vidyasagar was thus admired by the first group for his fight for social reforms and the part he played in the development of vernacular education, as well as that of Bengali language and literature. The second group praised above all his exceptional generosity and his gift as a prose writer in his mother tongue. They deplored the way he advocated social reforms that went against religious tradition and they blamed for it his excessive sensitivity to female suffering, Later, in the 20th century, those who wrote his life belonged to the «progressist» side of Bengali intellectuals. They blamed British imperialism for the failures of the great man as a social reformer. These failures were not those of an individual, but of a class that was denied access to economic progress and industrialization. Others insisted on the part he played as an intermediary who led his fellow Bengalis to a modern but



« vernacularized » ethics, issued both from bourgeois morality of Victorian England and brahmanical values embedded in the *Nīti Śāstra*. A specialist of colonial psychology saw in Vidyasagar's endeavour an attempt to « modernize Indian culture without altering its authenticity. » These diverse judgments on this one man are proofs of the richness and complexity of his personality.

## **Part I The sources for Vidyasagar's life and the contemporary Bengali Society**

### Chapter 1 Biographical and journalistic sources

In Bengali, the books on Vidyasagar's life and activities are quite numerous. No less than five biographies were published in the ten years following his death in 1891. First of all, there is the very short autobiography which was published posthumously by his son Nārāyaṇa Candra Bandyopādhyāya, entitled *Vidyāsāgara-Carita (svaracita)*. A second edition was published in 1893. It ends when Vidyasagar is only 9 years old. The first chapter is mostly devoted to the personality of his grand-father. The grandson inherited a great deal of the qualities and shortcomings of this unusual man.

The biography written by the third among the brothers, Śambhucandra Vidyāratna, entitled *Vidyāsāgara-Jīvanacarita*, appeared only two months after Vidyasagar's death in 1891. It is rather short and plainly written. Shambhuchandra was eight years younger than Vidyasagar. He lived with his elder brother most of his life and did odd jobs for him. He was jealous of other biographers, thinking that he was the only person habilitated to write about his famous brother. In 1894, he added to the biography a text, entitled *Bhramanirāsa*, Removal of errors, in which he corrected all what he called the mistakes committed by Caṇḍīcaraṇa Bandyopādhyāya (1858-1916). Chandicharan had published his biography entitled simply *Vidyāsāgara* in 1895. He had met the pandit quite a few times but had also collected many anecdotes from Narayan, Vidyasagar's son, whom he had disinherited at the time of writing his will. In later editions, Chandicharan corrected his obvious mistakes and defended the reliability of his informers in many other cases. Chandicharan, a member of the *Brahmo Samaj*, gave great importance to Vidyasagar as a reformer, and his biography remained for a long time the most appreciated in the modern circles. For a long time, it remained in the list of books prescribed by Calcutta University. I used a 1997 edition.

In the same year 1895 was published another biography, with the same title but with a very different outlook, written by Bihārilāla Sarakāra (1855-1921). Biharilal was a journalist who worked in the weekly *Baṅgabāsi*, a periodical that defended scriptural hinduism and traditional values. The proprietor, Yogendracandra Basu, published religious texts edited by well-known pandits. In 1890, he requested Biharilal to write Vidyasagar's biography to contradict the admirers of the pandit reformer. Biharilal underlined the unbelievable generosity of his hero and his quality as a stylist and founder of schools, but he blamed him for his social reforms that stroke a blow, as he wrote, at Hindu laws and customs. Though very well documented, the biography does not convey the historical role of the great pandit nor his modernity.

Brajendranātha Bandyopādhyāya, in his very Important study in several volumes *Sāhitya- Sādhaka- Caritamālā*, garland on the lives of devotees of literature, gives an important place to Vidyasagar. He does not mention his role as a social reformer as his

subject is the pandit as a writer. The corrected fifth edition, used here, is dated 1362, *bāṅgālā sāla* (1955).

A more recent biography in Bengali was published in 1969. Its author, Aurobinda Guha, whose nom de plume is Indramitra, significantly entitled it *Karunāsāgara Vidyāsāgara*, Vidyasagar Ocean of compassion, an impressive work which received an important literary prize. Indramitra was a civil servant, a poet, a novelist and a scholar. He also published Vidyasagar's English correspondence. Of a conservative outlook, he underlined the pandit's generosity more than his reforming zeal.

In 1902 appeared, again in Calcutta the first biography written in English *Iswar Chandra Vidyasagar Story of His Life*. Subal Chandra Mitra, the author, was a lexicographer of some reputation. His biography was published anew in 1907 and again in 2008. He acknowledged having greatly borrowed from his predecessors, particularly Biharilal Sarkar. He shared with Sarkar a conservative attitude based on a religious and cultural proto-nationalism. In his introduction, the well-known historian Romesh Chandra Dutt bemoaned the absence of the social context in Mitra's book.

The sociologist Vinaya Ghōṣa, Benoy Ghose, in his Bengali biography in 3 volumes, published in 1959, *Vidyāsāgāra o Bāṅgālī Samāja*, Vidyasagar and Bengali Society, succeeded to a great extent to do the work of contextualisation that R. C. Dutt advocated. The historian Amallesh Tripathi published *Vidyasagar the Traditional Modernizer* in 1974, the economist Ashok Sen's seminal study *Iswar Chandra Vidyasagar and his elusive milestones* came out in 1977. Gopal Haldar wrote in English *Vidyasagar : a Reassessment* in 1972 and in Bengali *Prasaṅga Vidyāsāgara*, about Vidyasagar, published in 1991. Ghose, Sen and Haldar were Marxist intellectuals who situated the pandit within the colonial system with its frustrating economic and political limitations. Another historian, Sumit Sarkar, wrote an important article: "Vidyasagar and Brahmanical Society", published in 1997 in his book entitled *Writing Social History*.

In a very different perspective, for a Ph.D. at Harvard, Bryan A. Hatcher mainly studied the ethical viewpoint of the pandit as it can be analyzed from the textbooks that he wrote for school-children. His *Idioms of Improvement Vidyasagar and Cultural Encounter in Bengal* came out in 1996.

To assess what Vidyasagar and his reforms meant for his contemporaries, the study of the press, both in Bengali and English, was of great help. Benoy Ghose's compilations of articles from the major periodicals, in his *Selections from English Periodicals of the nineteenth century Bengal* in 7 volumes and his *Sāmayikapatre Bāṅlār Samājcitra 1840-1905*, in its two editions, one by Patha Bhavan and the other by Papyrus, as well as Svapan Basu's *Samakāle Vidyāsāgāra*, 1993, were very useful.

## Chapter 2 The colonial society in Bengal

Pandit Iswarchandra Vidyasagar lived and worked in what is now West Bengal and, particularly in Calcutta, then the capital of British India. The population of the western part of Bengal then as now, was in majority Hindu. As far as one knows, Vidyasagar had little, if any, contact with Muslims though, when employed in Fort William College, he must have come to know a few Arabic and Persian scholars. Muslims who were in a short majority in the province, were mostly cultivators and artisans living in the Eastern

part. In the first half of the nineteenth century, located in rural areas, they had remained mostly untouched by the modern trends in education. Till 1870, the community did not receive much attention from the British administration.

In Bengal, the Hindu community is divided in only two classes, *varṇa*, the first, the brahmins divided in various groups, *śreṇī*, and the fourth the *sūdra*. Among the *sūdra* are the *kāyastha*, an educated class that stands in social and ritual rank just after the Brahmins. Vidyasagar was a Brahmin belonging to the *Rāḍhī* group.

Vidyasagar's life spans the major part of the nineteenth century, although he was most active between 1850 and 1875 approximately. Thirteen years after he was born, Rammohun Roy died in England, and Rabindranath Tagore was thirty years old when he died. These two personalities have opened and closed what is often called the 'Bengal Renaissance'.

The British East India Company had been able to take over the control of the major part of India until the Mutiny of 1857 for a while endangered its domination. Most Indian historians consider this important upsurge as the first war of independence. After the victory of the British army and a strong repression, the Company's administration was replaced by that of the Crown and its direct government. The Bengali elite had not supported the rebels but, even then, the authorities became more cautious than before and refrained to interfere in the religious and social domain. The foundation of the *Hindu College* in 1817 had made possible the emergence of a class of Hindus educated in the English way. On the other hand, employees of the Company had learnt the Sanskrit language and with the help of pandits had translated important texts written in that classical language. These men wished to preserve the heritage of Indian civilization and to see maintained a class of well read pandits. With this objective was founded the *Benares Sanskrit College* in 1791, and later, in 1824, the *Calcutta Sanskrit College* where Vidyasagar studied and, later, spent in the 1850s a most important period of his life. This establishment, at first, was reserved for brahmins and *vaidya*, the traditional physicians. During twelve years, the students learnt by rote the entire corpus of knowledge contained in Sanskrit. The College was very different from the *Hindu College* where teaching was done in English and the syllabus was on the western model. The members of the upper and middle classes preferred to send their sons there to enable them to postulate for posts in the colonial administration. Yet, the opening of the *Sanskrit College* marked the short 'victory' of the so-called 'Orientalists' on the 'Anglicists', also called 'Utilitarians', who wanted to teach modern sciences by the medium of English. The latter triumphed with the arrival as Governor General of Lord William Bentick in 1828 and, particularly, after the *Minute* of Thomas Babington Macaulay in 1835.

As Ashok Sen underlines in his study on Vidyasagar, the legislative measures taken by the British government from the beginning of their conquest created a class of land owners who lived thanks to the rents they received from their farmers. The 1795 *Permanent Settlement* was decisive in this matter. These rentiers formed a new aristocracy much in favour of the British presence. The members of the English educated middle class could find employment in the lower rungs of the administration and in British commercial houses till their numbers became too important. Later, the British administration favoured importations into India of English textiles and other useful everyday items, destroying local industries. The poverty of the rural areas obliged many

young men to leave for Calcutta in search of employment. Vidyasagar's father was one of them.

In the 1830s, a group of *Hindu College* students gathered around one of their teachers, Henry Louis Vivian Derozio (1809-1831). This young man infused a great enthusiasm for the ideas of the Enlightenment among a number of his students. In the name of Reason, they defended the individual right to question tradition and, if necessary, to oppose it. They are known as *Young Bengal*. They advocated the equality of the sexes, the education of girls and the right of widows to marry again. Later, they supported Vidyasagar's reforms along with the members of the *Brahmo Samaj*.

### Chapter 3 Rammohun Roy (1774-1833) and Vidyasagar

Both were major social reformers. Both belonged to the same community of *Rādhī* Brahmins from the Western part of Bengal. Neither of them studied in English school nor did they imbibe from childhood the hegemonic influence of European philosophy. Both learnt English by their own efforts, later in life. But the differences between them were no less great. Roy belonged to a landed family who had gained an aristocratic status at the service of the Muslim governors. Vidyasagar was born in a very modest family. Landless, his ancestors earned their living teaching Sanskrit at home or in village schools. Rammohun obtained from the British government a law prohibiting the cremation of widows, in 1829; in 1856, Vidyasagar, similarly, was able to obtain the legalization of Hindu widows' remarriage but failed to obtain the legal prohibition of polygamy. Both used their vast knowledge of the sacred literature of Hinduism for allaying women's suffering. Both faced a very strong opposition from the orthodox milieu. Roy pleaded for the teaching of Western sciences by the medium of English while Vidyasagar opened vernacular schools, both for boys and for girls, in rural Bengal and wrote a number of text-books in Bengali, his mother tongue. Rammohun was received by the sovereigns of England and France, met statesmen and philosophers in both countries and died in Bristol in 1833. One of his rich admirers built for him a splendid tomb. Vidyasagar, disappointed by the little success of his reforms, spent much of his time far from Calcutta among poor and illiterate Santals. A deeply religious man, Roy wanted Hindus to go back to the philosophy of the *Upanishads* and its monotheism, and he founded the *Brahmo Samaj* in 1829. Vidyasagar, whatever he may have thought, did not separate himself from his community. In his attire and in his way of life, he remained a brahmin and a scholar. He tried to reform his society from within. Along with Rabindranath Tagore, both are iconic figures in Bengal. Yet, as far as Vidyasagar goes, his reforms were not a success. Illiteracy has not disappeared and widows rarely remarry. Where lay the sources of his indomitable energy, his zeal for the betterment of women's condition, his uncompromising rationalism? Is it in the philosophy of Enlightenment? In the influence of Christian missionaries or well-meaning British administrators? With a passionate stubbornness, Vidyasagar, a lonely man, reacted personally to the unacceptable social evils of his time.

### **Part II: Vidyasagar, his life, his family, his milieu**

#### Chapter 1 The migratory grand-father and the hard-working father

Vidyasagar's grand-father, Rāmajaya Tarkabhūṣaṇa was the third son of Bhuvaneśvara Vidyālaṅkāra. After his father's death, Ramjay quarrelled with his brothers and, wearing the ochre colour of a *sannyāsī*, left his village. His wife Durgā and his six children, two sons and four daughters, were left behind. After sometimes, Durgā, ill-treated by her brothers-in-law, returned to her father's place in the village of Birsingha, now in Medinipur district of South West Bengal. In great poverty, she used to spin cotton for a small gain. Ramjay dreamed that he should go back to his family and he did so. His eldest son Ṭhākuraḍāsa, the father of Vidyasagar, at the age of fourteen, was taken to Calcutta by his father to find some employment. He learnt a little English and started to work in a small shop. His life in the city was extremely hard. When his son had found work, Ramjay left again for the Himalaya. Durga remained in Birsingha. At 23, Thakurdas was married to Bhagavatī Devī, second daughter of Rāmākānta Tarkavāgīśa who lived in another village. Vidyasagar writes much about his mother and her paternal family. Rāmākānta Tarkavāgīśa, a learned man and a follower of *Tantra* rituals, became insane. His sons, Vidyasagar's maternal uncles, formed a peaceful joint family. The elder one, particularly, was very fond of his sister and nephews.

## Chapter 2 Birth of Vidyasagar and his childhood in the village

After some years, Vidyasagar's grandfather, Ramjay had another dream ordering him to go back to his wife and children. An exceptional grandson was to be born. In the biography written by Shambhuchandra, Vidyasagar's brother, 'marvellous' events are narrated to accompany the birth of his exceptional elder brother. In his autobiography, Vidyasagar insists on his grandfather's strong personality that resembles his own. In his second and last chapter, he paints his own portrait as a very naughty and disobedient child, and writes on his years at the village school. Seeing the intellectual capacities of the boy, it was decided to take him to Calcutta for study.

## Chapter 3 Departure for Calcutta and studies in *Sanskrit College*

In autumn 1828, Vidyasagar left on foot for the city with his father and his schoolmaster. He learnt the English numerals on the way by observing the milestones. They were lodged in a family in which lived a young widow with a son. Later in life, Vidyasagar mentioned with emotion the affection he received from her.

Vidyasagar spent twelve years and five months as a student in the College. He was a brilliant student in all the subjects, got a scholarship and many prizes. A student had to memorize all the prescribed books in grammar, literature, rhetoric, *Nyāya*, *Smṛti Vedānta* and mathematics. Vidyasagar learnt also some English. His life was exceedingly hard. He had to do marketing, cooking, cleaning for a number of people, including his father and his brothers who also came to study in the *Sanskrit College*. Two of them died quite young. His father made him study for long hours in the night and was ready to beat him if he fell asleep. At the age of fourteen, still a student, his father made him marry Dīnamayī who was only eight. Vidyasagar was successful in the *Law Committee Examination* while he was still a student. He applied for the post of *Judge Pandit* in Tripura and was selected, but his father forbade him to accept the appointment. He was nineteen year old then and on the certificate that was given to him he was already mentioned as Iswarchandra Vidyasagar, the ocean of knowledge.

## Chapter 4 Vidyasagar's Professional Life

In December 1841, only three weeks after the end of his studies, he was offered the post of *Pradhān Paṇḍit* in *Fort William College* with a fifty rupees salary. The *College* was established in 1800 by Lord Wellesly to prepare the young employees of the *East India Company* for their assignments as administrators and judges. Among other languages, Sanskrit, Bengali and Hindi were taught. Vidyasagar at once devoted much of his time to the study of English and Hindi, as he had to correct examination copies. The director of the *College* was G.T. Marshall. At that time, Vidyasagar met also F. J. Mouat, *Secretary of the Education Council*. Marshall and Mouat remained supportive of the pandit for the years to come. Vidyasagar insisted that his father leaves his small job in Calcutta and returns to their village. While working in *Fort William College*, he became conscious of the lack of editions and translations of classical literary texts. Marshall asked him to edit a few in Bengali and Hindi. In 1846, the *Assistant Secretary* of the *Sanskrit College* died and the post was offered to Vidyasagar who accepted it though reluctantly. He left *Fort William College* where he had worked four years and four months for the *Sanskrit College*. He was twenty-five year old and remained only one year and three months there. He resigned in July 1847. In the same year 1847, with his fellow-student at the *Sanskrit College*, Madanamohana Tarkālaṅkāra, he bought a printing press, purchased the best available types and started printing and publishing. He opened also a depository. Marshall helped him to repay his debt by buying hundred copies of his editions of literary texts for the *Fort William College*.

At the end of the year 1850, the professor of literature of the *Sanskrit College* died. The post was offered to Vidyasagar who at first refused, then accepted. He was promised the directorship and that would enable him to reform the institution that was losing students. He thus came back to the *Sanskrit College* with a monthly salary of 90 rupees. The important changes that he made there as well as his initiatives in favour of vernacular education for boys as well as for girls are studied in separate chapters.

Vidyasagar was unhappy with the way the *Department of Public Instruction* was working and he regretted that he was not able to open more primary schools in the rural areas. After several months of discussion, on 25 September 1858, the Bengal government accepted the resignation of the pandit, both of his directorship at the *Sanskrit College* and of his other official post as special inspector of schools. These developments will be studied in the chapter devoted to Vidyasagar's relations with his British superiors.

## Chapitre 5 : Activities of the pandit after his resignation, his illness and his death

Vidyasagar continued to take a passionate interest in education but independently and on a voluntary basis. Sometimes also he was consulted by the authorities. At their request, he inspected the *Wards' Institution* and wrote a report suggesting important changes. He was the true founder and manager of the *Metropolitan College*, to-day called *Vidyasagar College (infra)*. He understood the importance of a press in Bengali and in English for the information of the public. On 15 November 1858 appeared the first issue of the weekly *Somprakāśa*, the moonlight, that he has founded. Unable to find the time to publish it in time, every Monday, *somvār*, the day of the moon, he handed over the direction to his friend Dvārakānātha Vidyābhūṣaṇa who became a very powerful

journalist. Between 1860 and 1870, *Somprakash* was one of the most prestigious Bengali periodical. In 1861, after the untimely death of Hariśacandra Mukhopādhyāya, proprietor and brilliant editor of the *Hindoo Patriot*, the paper was saved by Vidyasagar who looked for a competent person to take over the charge of editing. He found one in the person of Kṛṣṇadās Pāl, a young man at that time.

Vidyasagar never enjoyed a good health. In 1866, he had a very serious coach accident. After his resignation, he frequently left Calcutta to stay where the climate was better and the visitors less numerous. He built a cottage at Karmatar, a village in the Santal Parganas, in actual Bihar. He enjoyed the company of the people there and spent a lot of time gardening. When his chronic illness became worse a number of physicians were called at his bedside : practitioners of allopathy, of *āyurveda*, of *yunānī* medicine and of homeopathy, therapy in which he had taken a lot of interest. Two British doctors were called. The pandit remained conscious till the end. He died on the 29 of July 1891. His son, grandsons, brothers and other relatives carried his body to the Nimtala *Ghāṭ* where he was cremated. Condolence meetings were held in Calcutta and elsewhere in the country in presence of British officials. Rabindranath Tagore made a remarkable speech in a meeting, a few years after the pandit's death.

#### Chapter 6 A joint family

The study of Vidyasagar's relations with the members of his family is important to understand the man and his milieu. As a child, he was under the control of a somewhat tyrannical father. Later, as an eldest son and the most successful bread-winner, he had a domineering voice in the family affairs. His authority was often challenged.

Two of his six brothers died, one at twelve and another at eight. The youngest one seems to have died in infancy. The second, Dīnabandhu Nyāyaratna, studied in *Sanskrit College* and, several times, obtained an employment thanks to Vidyasagar's British well-wishers. He resented the authority of the pandit. The third brother Śambhucandra Vidyāratna, the biographer, was ever obedient. All the family members who lived in the village had a common kitchen and ate together as a joint family, but in 1868-69, Vidyasagar decided that his brothers and his son would live separately. For each, he ordered a house to be built, as well as for his sisters. It was the end of the joint family, *ekānavartī parivār*. This separation was the consequence of family quarrels, but the pandit was censured by his staunch Hindu biographers on the plea of his total lack of appreciation of the beauty of a joint family. When Vidyasagar gave his *Depository* to a stranger as he displeased with the way it was managed, Dinabandhu sued his brother, claiming his part of the business. It was decided by arbitration in favour of the pandit. The brothers did not appreciate that Vidyasagar spent so much money on widow remarriages. They did not share his enthusiasm for the reform. Dinabandhu died before his famous brother. Īśānacandra, the sixth brother, was also rebellious and wayward. The brothers' rebellious nature was responsible for the incident which made Vidyasagar leave his village for ever(*infra*).

In 1867, Hemalatā, Vidyasagar's eldest daughter, was married to Gopālacandra Samājpati who died five years later. The pandit took with him his daughter and her two sons, as well as her in-laws. Nothing is said about the education of Vidyasagar's daughters. Hemalatā did not remarry but observed the rigorous way of life of a widow. Her father abstained from non-vegetarian food and, like her, took only one meal a day.

She was put in charge of Vidyasagar's household. Her eldest son expressed his resentment against being kept under the authority of his maternal grandfather. The husband of Vidyasagar's third daughter was put in charge of the *Metropolitan College* by his father-in-law and then suddenly dismissed. The youngest daughter lived in her father's place with her husband and her children.

The most important woman in Vidyasagar's life was his mother, Bhagavatī. She supported him in his zeal for reform and, like him, she was exceptionally generous. A pious woman, she had no caste prejudice and placed above all the service of the needy. A remarkable woman, she died in Benares, Kāśī, in 1871. Vidyasagar built a school in her name in Birsingha.

Nārāyaṇa Candra Bandopādhyāya, Vidyasagar's only son, behaved so badly that his father deprived him of inheritance when he wrote his testament in 1875. But, a few years before, the pandit had been proud of his son who married a widow of his free will. For a long time, the father did not keep any contact with his wayward son but regularly gave money to his daughter-in-law. Shortly before his death, Narayan pleaded for a reconciliation with his father and came to live with him. After the death of the pandit, Narayan's behaviour did not improve. He finally inherited Vidyasagar's property after a suit instituted by his son. He quickly dilapidated what remained of Vidyasagar's possessions.

Vidyasagar's wife, Dīnamayī, occupies a very small place in the biographies. The pandit who was so moved by the situation of Bengali women is not known to have taken any interest in his wife's education, maybe not to disobey Vidyasagar's father who did not want the women of his family to be educated. Vidyasagar in an article published in 1850, *The crime of child-marriages*, had blamed this custom for the lack of love, *praṇay*, between husband and wife. Besides, Dinamayi was rather strong-headed., She deplored the estrangement that kept father and son apart. She died in 1888, just after obtaining from the pandit their reconciliation.

Vidyasagar had a great love for his father Ṭhākurdāsa, though he had suffered from his harsh behavior in his youth. The father was violent and did not accept any show of independence. In 1865, he decided to leave Birsingha for Kashi where he died eleven years later. Vidyasagar paid all his expenses while he was there, took personally care of him and sent his brothers to do the same. The letters he wrote to his father were mostly dealing with money matters. Vidyasagar never took an initiative, not even for building a house in Calcutta, without asking his father's advice.

In 1875, much before his death, Vidyasagar wrote his will in which he mentioned, along with the names of all the beneficiaries, the monthly amount each one should receive. It went from fifty rupees to his father, forty for each of his three brothers still alive, thirty for his wife, ten for each of his sisters, etc. In all, there were forty-five beneficiaries. He mentioned a hundred rupees for the Birsingha School and for other charities. He also gave the list of his possessions. It is known that many years later, on his death-bed, he wanted to change his will, probably to re-introduce his son, but his severe illness prevented him from doing so.

On the whole, his family was far from being a source of unmitigated joy for the pandit. In 1869, after an incident in which his brothers were guilty of rebellious behaviour, he decided to leave his village for ever. He then wrote to his father and a few



others that he wanted to live alone, away from the family. He would no longer have anything to do with his near relations. He could not keep this promise for long.

### **Part III Vidyasagar, the social reformer and the founder of schools**

#### Chapter 1 Reforming the Sanskrit College

Once employed for the first time in the *Sanskrit College*, albeit in a junior post as *Assistant Secretary*, Vidyasagar introduced a greater discipline among the students and the teachers. He insisted on exactitude for teachers and students. He divided the *College* in two sections: junior and senior. The classes of Grammar, Literature and Rhetoric were placed in the junior section, the classes of *Nyāya Vedānta* and *Smṛti* in the senior. He introduced a new method for teaching Sanskrit grammar. He was thinking of more fundamental changes that he implemented later when he became director. In September 1846, he resigned from the *Sanskrit College* because the Secretary Rasamay Datta was reluctant at implementing his first reforms.

After a year and a half only at the *Sanskrit College*, he joined again *Fort William College*, this time as Head Writer and accountant.

At the end of 1850, Madanamohana Tarkālaṅkāra resigned from his professorship in Literature at the *Sanskrit College* to become *Judge Pandit* in the province. Vidyasagar was offered the post that he accepted. He was assured to become soon director and so to be able to implement his proposed reforms. The colonial authorities were thinking of closing the establishment. When he was Assistant Secretary, Vidyasagar had sent a first detailed report advocating important changes in the courses of study and in the prescribed books for each class. He wrote that only those knowing Sanskrit could become good writers in Bengali. A knowledge of English was also necessary, so he suggested to increase the time allotted for its study. He modified the way arithmetics and algebra were taught by introducing, in the beginning, English text-books in place of the Sanskrit ones that he judged too difficult for little profit. He wanted that the College taught history, 'natural philosophy', logic, political economy, etc. A important reform was to open the College at first to the *kāyastha* and later to all "respectable", *bhadra*, Hindus. On this account, he had to face a great deal of criticism from the orthodox pandits. In July 1853, J. R. Ballantyne, a Sanskrit scholar who was director of the *Benares Sanskrit College*, was invited by the *Education Council* to visit the institution and to give a report on the changes introduced by Vidyasagar in the list of the prescribed books. Vidyasagar did not accept the scholar's suggestions and expressed his displeasure. He also made it clear that for him, Indian philosophy was not equal to the rational utilitarianism of James Stuart Mill. As a director, he refused to accept the orders of another director, just because he was from Great Britain.

In 1854, the *Education Council* became the *Department of Public Instruction* and in January 1855, William Gordon Young, a young employee of the *Company*, newly arrived in Bengal, was appointed its Director. The relations of this administrator with Vidyasagar, cordial at first, later became sour and and were a cause of the pandit's resignation.

#### Chapter 2 Vernacular Primary Education: renovation and development

The education of young boys was mostly given in traditional schools, *pāṭhaśālā*, with one teacher called *gurumahāśay*. William Adam's *Reports*, covering the years 1835 to 1838, give important pieces of information on the number of schools, the teaching programme, the method employed and the usual punishments. The school taught what a village boy needed to know: writing, reading, some arithmetic and accountancy, agrarian measures and weights as well as basic letter writing. The teacher was paid by the villagers or by the landowner. The Christian missionaries had opened schools but they attracted mainly poor boys of low castes. Higher castes feared conversions. In the nineteenth century, *bhadralok* were contemptuous of the *pāṭhaśālā*, but in recent years, after Indian Independence, many specialists of education have started to appreciate these indigenous schools. For a long time, the colonial government did very little to develop a modern system of primary education and chose to concentrate the meager sums allotted for education on English medium secondary and higher establishments. However, during Dalhousie's time as Governor General, from 1848 to 1856, some efforts were made on a model introduced in the North West Province by the Lieutenant Governor Thomason. Circle Schools were to be established. Each one would function as a model school for a number of *pāṭhaśālā*. At the same time, in July 1854, the question was taken anew in the *Wood's Despatch*. The Government would give grants-in-aid to primary vernacular schools, provided that the local people offered a school building. Small fees were to be paid by the pupils, and the schools were to be inspected regularly. Normal Schools also were to be established. In the same year 1854, posts of Lieutenant Governors were set up for each province. For the Bengal Presidency, Frederick James Halliday was chosen.

Halliday sent to the Governor General a project that Vidyasagar had drafted for his approval. There would be model schools, regularly inspected. The *Sanskrit College* would have a Normal School attached to it. The model schools would teach, besides the usual skills, geography, history, exemplary lives, natural sciences, ethics, algebra and geometry, political sciences and hygiene. Vidyasagar suggested which should be the text-books to be made compulsory and what amount of salary the teachers should get. He proposed that the schools of this new model should at first, be opened in four districts: Medinipur, Nadia, Burdwan and Hooghly. He offered to take upon himself the responsibility of supervising the inspectors, all Bengalis. The teachers would be formed in the *Sanskrit College pāṭhaśālā*, opened in 1855. The inspectors, his assistants, would also visit the village *pāṭhaśālā*, to help their teachers. Halliday accepted Vidyasagar's plan. The pandit immediately started working though he was never given the official post of Chief Inspector of schools that he expected. In just one year, he was able to open five schools in each district. At that time, he was also the director of the *Sanskrit College* and also looked after the Normal School. With the new syllabus, he aimed at broadening the views of the schoolboys and at bettering the pedagogy of the teachers. He wrote a number of text-books that will be discussed later. He wanted that a modern vernacular education be generalized in Bengal and did not mind if the model was European.

After his retirement from the educational service, Vidyasagar was involved in other educational projects. In 1855, the Government had opened a residential institution for the minor sons of raja and important zamindars, the *Ward's Institute*. The director was the historian Rajendralal Mitra (1823-1891). Vidyasagar was nominated one of the four inspectors. In 1863, he gave a long memorandum suggesting several improvements in the administration and the curriculum.

He gave much of his time and energy to the development of the *Metropolitan Institution*, later called *Vidyasagar College*. *Hindu College* was expensive for the middle-class, so there was a need for a cheaper establishment. It became the first college affiliated to the University of Calcutta that was entirely managed and staffed by Bengalis. Vidyasagar became the sole administrator of the college and was able to recruit efficient teachers. In Calcutta, he also opened several schools that were attached to the establishment. The decisive part played by Vidyasagar in the management of the college was unanimously praised.

The pandit was nominated a Fellow of the University of Calcutta after its foundation in 1857.

### Chapter 3 The question of female education

From the beginning of the 19th century, the missionaries had established several societies for the establishment and support of Bengali female schools. However, the schools that they opened did not attract girls from high caste families. Traditionally, the *zamindars* taught their daughters at home a minimum of reading, writing and account so that they could manage their estates in case of widowhood. There were several obstacles that prevented Hindu girls to be educated and to attend school. There was a belief that an educated girl would soon become a widow. There was the custom of keeping girls and women in seclusion as they were not to be seen by men. Later, was added the desire to keep them away from Western influence and also the fear of female sexuality. Schooling at best could be done at their paternal home, in the *zenana*. But since child marriage was the norm, very few years could be given to studies. The members of *Young Bengal* were in favour of female education. Articles were written on this line. In 1849, John Elliot Drinkwater Bethune, a member of the *Governor General's Council*, opened a non-confessional school for girls in Calcutta, known later as the *Bethune School*. Its aim was primarily to educate girls of high castes and high classes. Bethune asked Vidyasagar to be the Honorary Secretary of the school. The pandit accepted at once. There was a strong hostility from the *bhadralok* to send their daughters. Vidyasagar convinced a few of his colleagues in the *Sanskrit College* to have their daughters registered. Bethune donated a piece of land to build the school. He died in 1851. The school continued under the care of the government with Vidyasagar as the Honorary Secretary. Unfortunately, the pupils were married very early, before they were eleven even, and attendance was very irregular.

In 1866, the Bengal Government wished to open a Normal School to train female teachers and wrote to the Bethune Committee about the project. Vidyasagar replied that he doubted that women from respectable families would accept such a training. The same year, Mary Carpenter visited Calcutta in connection with the opening of a Normal School. A Unitarian who had known Rammohun Roy, she was well received by the *Brahmo* community. At a meeting attended by eminent *Brahmos*, a committee was formed with Vidyasagar as a member. Shortly after, the pandit resigned and, in a letter to the Lieutenant Governor, he repeated his objections. Hindu society would not allow the opening of such a school. His views were not considered correct. The Bethune School and the new Normal School were directly placed under the *Department of Public Instruction*. The committee resigned. The Normal School was a failure and was closed

three years after its opening. Vidyasagar had correctly seen that it was doomed due to the constraints of Hindu society.

The pandit was not satisfied with the opening of only one school for girls in the capital. In 1854, at the time of the *Wood's Despatch*, the colonial government seemed to be in favour of the education not only of boys but also of girls. With the encouragement of Halliday, Vidyasagar opened several female schools in the four districts he was in charge. Between November 1857 and May 1858, he could establish thirty-five schools for girls in villages of the Hooghly district and some more in the other three districts: Nadia, Burdwan and Medinipur, forty schools in all. It was understood that if the villagers could provide a building, the authorities would pay the salaries of the teachers and cover the current expenses if a minimum of twenty students would attend. Besides, the Government wanted that the pupils should pay a fee. Schools should not be opened otherwise. Without waiting for the final agreement of the authorities and with the encouragement of the Lieutenant Governor, Vidyasagar spending his own money opened the schools and recruited teachers. He was finally refunded, but there was to be no more opening. The 1857 Mutiny had further limited the Government finance.

#### Chapter 4 The campaign for the remarriage of Hindu widows

In 1850, an anonymous article condemning child marriages was published in a *Hindu College* monthly periodical. It is known that Vidyasagar was the author. But whatever distaste he may have felt about child marriages, the pandit did not start a campaign against this evil. He led a movement for the legalization of widow marriage. There had been attempts before, by the members of *Young Bengal* particularly, but without success. Various incidents mentioned in the pandit's biographies show that he was personally affected by the sufferings of Hindu widows. In 1829, Rammohun Roy had obtained a law forbidding their cremation on their husband's funeral pyre. Their lives were to be spent in endless mortification and misery. Vidyasagar made a thorough search in the *śāstra*, the Hindu law codes, to find out whether they could be married again. He found a passage in the *Parāśara-Saṃhitā*, 4, 30, that allowed it. Was it really a discovery or had it been quoted before, the question remained disputable. In 1855, Vidyasagar published his views on the whole question, first in *Tattvabodhinī Patrikā* and, later, in a booklet entitled *Vidhavā vivāha pracalita haoyā ucita kina etadviṣayaka prastāva*, Should widows be remarried? At once, he encountered the stiff opposition of the *dalpatis*, the leaders of the Hindu community, such as Rājā Rādhākānta Deva, who had been most active against Rammohun Roy at the time of the interdiction of Satī, and the pandits who were under their obligation. In October 1855, Vidyasagar, undeterred, wrote a second book with the same title in which he replied with many quotations from the authors of the Law Codes. The first booklet had several editions that he distributed free. In the second, he attacked well known pandits who, at first, had supported him and were now against the reform. Vidyasagar admitted that custom, *lokacāra*, was opposed to widow marriages, but stated that the *śāstra* were of a greater authority. Manu, 1,58, had said that each age of the world, *yuga*, had a particular *dharma*, suited to human beings of that time. Parāśara, himself, had stated that he was the authority for the present *kali yuga*. Vidyasagar quoted the well known *śloka*: *Naṣṭe mr̥te pravrajīte klībe ca patite patau /Pāñcasvāpastsu nārīnām patiranyo vidhīyate//* This *śloka* 4,30 is also found in Nārada (*Strīpūṃsa* V,97) and Agnipurāṇa 154. 5-6. Vidyasagar gave his own Bengali translation: « When the husband leaves the country, dies, is impotent,

abandons the dharma of a householder or is degraded, his wife can marry again without transgressing the *dharma*.” The law code then, he wrote, admitted three possibilities for a widow: cremation with the dead husband, *brahmacarya*, and marriage. Since cremation was forbidden and *brahmacarya* very difficult to observe in the *kali yuga*, the ṛṣi Parāśara had allowed the remarriage. The son of such a second union, being neither adopted nor *kṛtrima*, translated by ‘accepted as a son’ by Vidyasagar and ‘constituted’ by Patrick Olivelle, could only be said *aurasa*, legitimate. Vidyasagar ended his demonstration by an appeal to the compassion of his countrymen for the miserable fate of widows. He also underlined the danger for the society of the ill conduct of the young widows who became prostitutes or committed the crime of foeticide<sup>550</sup>.

In the second book. Vidyasagar questioned the knowledge of his opponents in such a difficult matter. He tried to reply to each objections with quotations and references. At the end, he deplored the hold that custom had on the people, stronger than the *śāstra*. A letter was sent to the Secretary of the *Legislative Council*, and a first petition, at Vidyasagar’s initiative, went to the British authorities with the signatures of sixty-two personalities. On 17 November 1855, the Bill was presented for the first time to the Legislative Council, and a second presentation led to the constitution of a Select Committee with J. P. Grant who ably defended the Bill. Though thousands of people signed a petition against the Bill, a Law was promulgated on 26 July 1856 as *Act XV of 1856, being an Act to remove all legal obstacles to the Marriage of Hindu Widows*.

Vidyasagar’s name was known all over the province. The papers expressed different opinions, from support to sarcasm. The members of *Young Bengal* approved the passing of the law, but a petition was unsuccessfully sent in November 1856 asking for its abrogation. The first widow marriage took place in Calcutta three months after the passing of the law. The bride was ten years old. She had been married at four and had become a widow two years later. It was a grand affair, and Vidyasagar paid all the expenses. Soon after several *kāyastha* married widows.

The 1857 Mutiny put a stop to the widow marriages for some time. Opponents circulated the rumour that there was a link between the two. Those who married widows were thrown out of caste. There even was a danger of physical assault against them. Vidyasagar became heavily in debt. His friends made an appeal for funds in periodicals to help him, but he refused all assistance. The study of the contemporary press cannot be given a place in this summary. Very soon, it became clear to all that very few marriages of widows could be arranged. Vidyasagar’s life was threatened. The marriage of widows that he considered the major task of his life was not a success. The women themselves did not come forward to express their viewpoint and neither were they consulted. In the very rich zamindars’ family, a widow could take a lover and, even, get pregnant in secrecy. Nothing untoward happened to her. On the contrary, if she remarried she lost her right on her first husband’s inheritance according to the 1856 Law. Vidyasagar had obtained the help of a colonial Government so that a law was promulgated but he failed to have the support of a majority of his educated and well-to-do co-religionists. Besides the respect for the custom and the religious law-texts, the *bhadralok* were afraid that, if widows remarried, they would not be able to find

---

<sup>550</sup> Bryan A. Hatcher published a translation of the book : *Hindu Widow Marriage : An Epochal Work on Social Reform from Colonial Bengal*, New York, Columbia University Press, 2011.

husbands for their young daughters. Low castes allowed their widowed women to remarry, so upper castes did not want to imitate them. The readers of Malthus, among the educated men, were afraid of an increase in the population now that widows were not burnt with their dead husbands.

Indifference replaced the excitement of the very first months after the passing of the law. Two of his early biographers wrote very negatively of Vidyasagar's campaign for the marriage of widows. Hindu young men should not follow the pandit on such a wrong path, they urged. Instead they should imitate his energy, doggedness of purpose and his self-confidence, but should devote these qualities to the service of Hinduism. Undaunted, Vidyasagar, in 1884 and 1886, published anonymously two very sarcastic pamphlets, *Vrajavilās* and *Ratnaparīkṣā* against two pandits who opposed his reading of the *śāstra*.

### Chapter 5 Against the polygamy of *Kulīn* Brahmins in Bengal

In the book in which he called for the interdiction of *Kulīn* Brahmins' polygamy, Vidyasagar wrote a history of the custom from the time of the arrival in Bengal of five brahmins from Kanauj, who became the ancestors of the *Rādhī śreṇī* brahmins, to the invention of kulinism by King Vallāla Sena in the 12<sup>th</sup> century. The king meant to distinguish those brahmins whose conduct answered to nine criteria of good behavior and 'correct' marriages. Later, Devivār, a ghaṭak, divided the *kulīn* in thirty-six *mel*, regrouping them, this time, according to their faulty practices and making these *mel* endogamous. The *kulīns* who did not meet the requirements were considered degraded, *bhaṅga*, but continued to be highly appreciated by the non-*kulīns* who wished to give them their daughters in marriage in order to enhance the prestige of their family. They were ready for that to give them a very important dowry. The custom led to polygamy among the *kulīns* and *bhaṅga kulīns*. The husbands, once the marriage ceremony performed and the money received, did not take their new wife with them and, apart from occasional visits to receive more gratifications and gifts, never visited her. Rammohun Roy, *Young Bengal* and the journalists under the influence of the *Brahmo Samaj*, as well as the missionaries, had expressed their distaste of this practice in the first decades of the nineteenth century. Vidyasagar was shocked by the miserable lives of the wives of polygamous husbands. In 1855, he made a list of *kulīn* brahmins living in the district of Hooghly and petitioned the Government for a law against the practice. Many personalities signed the petition. The opponents, this time, answered that the custom had the sanction of the *śāstra* and, besides, would soon disappear of its own thanks to time and education. During 1856, a great many petitions, one side and the other, were sent. The 1857 Mutiny put a stop to the campaign. In 1865, Vidyasagar took the lead and sent another petition signed by more than twenty thousand persons. The opponents insisted on the presence in Bengal of polygamous Muslims who did not asked for the abolition of the practice. Should it concern them also? And what about the rest of India? A Committee was constituted to examine the question. The majority of its members expressed their opposition to the promulgation of a law.

In 1871, Vidyasagar published *Bahuvivāha rahit haoya ucit kina etadviṣayak prastāda ? Should polygamy be abolished*<sup>551</sup> ? He wanted to show that the *śāstra* did not approve of it. He quoted *Manu*, 9,80, 81. He mentioned also the marriage custom of the *kāyastha jāti*, the *ādyarasa*, leading also to polygamy. One by one, he answered the numerous objections of the adversaries of the reform. Among the periodicals, several of his supports at the time of the widow marriage campaign criticised Vidyasagar's plea for the promulgation of a law. The time had come for the expression of a nascent nationalism that firmly rejected the interference of a foreign government in social and religious matters. Though critical of polygamy, one periodical advocated the imposition of a fine on polygamous men. Many among the *bhadralok* preferred to wait for changes brought about by education. Some also criticised the number of polygamous men that Vidyasagar had listed in his booklet. He was advised to take the help of an association the *Sanātana Hindudharmarākṣinī Sabhā*, established to protect Hindu religion but on 'modern' lines. Nothing came out of the appeal to this association. Five pandits, with Vidyasagar's old colleague and friend Tārānātha Tarkavācaspati among them, wrote a pamphlet contradicting Vidyasagar's position on the *śāstra* which, according to them, approved of polygamy. Vidyasagar was furious of what he felt to be the pandit's treason. In 1873, he wrote a second book on the question, with the same title, to answer all the objections formulated by his opponents. He made fun of Tārānātha Tarkavācaspati's knowledge of the matter since he was only a teacher of Sanskrit grammar and not of the *Dharmaśāstra*. Anonymously two very sarcastic pamphlets were published in 1873, attributed to Vidyasagar, mocking Tārānātha in a very unpleasant fashion. This pandit was an important figure in the intellectual controversies of his time, for example the question of the sea voyages of the Hindus across the Black sea, *kālā pāni*. There is no doubt that Vidyasagar lost his equanimity in this controversy. His excuse is the feeling of desertion and bitter solitude that overtook him at that time. The press, in its majority, did not support him in his campaign, and educated Bengalis did not take an active interest. In fine, the British colonial Government did not accept to promulgate a law against polygamy.

### Chapter 6 The Age of Consent Bill and Vidyasagar

In 1891, shortly before his death, the officials asked Vidyasagar his opinion on the proposed bill. Behramji Malabari, a social reformer from Bombay, had approached the Government asking for a law to forbid sexual contact in a married couple before the bride be twelve years old. In 1860, the limit for cohabitation had been put at ten, under which it was an offence under section 375 of the Indian Penal Code. There had been cases when early sexual contact had led to the death of the young bride. Malabari's campaign resulted in an enormous agitation in Maharashtra and Bengal, particularly. The foreign government was, once more, asked to interfere in social and religious matters. A law, putting the age of marriage at twelve for a girl could prevent the celebration of the Hindu ceremony of *garbhādhāna*, the first impregnation, that was to take place immediately after the first menses. Puberty, marriage and impregnation were to be almost simultaneous. The Hindu revivalist newspapers campaigned against the bill, while the defenders of a progressive legislation sent a petition in favour. Vidyasagar

---

<sup>551</sup> A French translation is in appendix. There is a confusion about the title. One of the editor of the three *Vidyāsāgara Racanāvalī* used *vicāra* instead of *prastāva* at the end of the title. It does not change the meaning.

replied to the officials that he was not in favour of the bill as it was. He went once more back to the texts and proposed that no age limit should be fixed for marriage. A man should be legally prevented to marry a girl before she had her first menses. He stated that girls did not menstruate before thirteen, fourteen or even fifteen, so the criterium of puberty would better protect them than an age limit. In such case, the ceremony of *garbhādhāna* could take place according to the *śāstra* and at the appropriate time. Vidyasagar's position rejoiced the conservative Hindus and, especially, two of his biographers, but surprised negatively the enlightened opinion. The *Age of Consent Bill* which became a law was a real progress for women. Vidyasagar's position is surprising. He was influenced by his usual recourse to the *śāstra* and his constant desire to maintain the Hindu community together. He might have come to know a contemporary study mentioning that, in Victorian England, some girls menstruated as late as at the age of fifteen. In India, on the contrary, it was much earlier. If that was possible, Vidyasagar was always keen to keep his links with his community of origin without jeopardizing his humanitarian considerations.

#### **Part IV The man, his ideas, his relations with the British Authorities and his writings**

##### Chapter 1 Vidyasagar's religious ideas

It is not easy to determine what was the religious faith of Vidyasagar. His biographers wrote that he did not want to receive initiation to the family divinity. He ignored the many requests of his parents. His brother also said that he did not observe the daily rituals that are essential for a member of the brahminical class. In his will there is no mention of any sum of money to be given to temples or for religious cults or festivals. At the same time, he never drank alcohol, nor did he eat forbidden food. He became a member of the *Temperance Society* set up by his friend Pearycharan Sarkar. He dressed very simply in plain cotton and cut his hair in the usual way for a member of his class. He never took off his brahminical thread, the *upavita*. At the head of his Bengali letters, he used to write the invocation: *ŚrīŚrī Hariḥ Śaraṇam*, perhaps more as a cultural habit than by devotion. As a learned pandit, he tried to convince his coreligionists that the social reforms he was fighting for were in agreement with the *śāstra* though it is clear that his main motive was the betterment of human condition. He never expressed any desire to separate himself from his community especially when no humanitarian question was involved. For instance, he expressed a negative opinion about the construction of a mechanical crematorium in replacement of the Nimtola *Ghāt* at Calcutta. In a similar way, he was hostile to the projected change in the law concerning the *devattar* property. Belonging to a god, it could not be sold, without its owner's permission, he wrote to the Authorities. He was opposed also to the proposed suppression in the *Sanskrit College* of the post of professor of *Smṛti* and its fusion with the post of professor of rhetoric. He replied that his community would not accept any reduction in the teaching of the *Smṛti*.

At the same time, when he was taking care of sick patients, he was totally oblivious of the caste rules concerning purity and impurity. In 1870, when he went to Kāśī to take care of his father he refused to give money to the ignorant Bengali Brahmins who were pestering him, but did not forbid his father to do so. He told them that his Viśveśvara and his Annapūrṇā were his father and mother. On the contrary, he showed respect to



the learned brahmins of Makarashtra who knew the *Vedas*. To the Bhatpara Bhattacharyas who came to ask his opinion about what was *dharma*, he replied that it was a question of *dalabāndhā kāṇḍā*, keeping people together. He expressed also his conviction that the time was over when learned brahmin scholars were respected and able to make a living, at least in Bengal. They did not even have a nuisance value. At the time of his campaigns for reform though, he had to acknowledge their nuisance value!

When he was asked about his own *dharma*, Vidyasagar replied that he had no intention to tell anyone about it. He used to reply with the story of the blows with a stick that a preacher would get from Yama at the time of death : one blow for himself and one for each of his disciples. His position can be understood to be that of an agnostic. Yet, he received respectfully Rāmakṛṣṇa the holy man of Dakshineswar, who was eager to see him. To another person who again asked him about what was *dharma*, he replied: "I tell you if a man thinks that taking bath in the Ganges or worshipping Shiva has purified his soul that is the *dharma* of this man."

The pandit had close contacts with members of the *Brahmo Samaj*, at least during one period of his life. He was associated with the periodical *Tattvabodhinī Sabhā* founded by Debendranath Tagore in 1839 to promote the study of *Brahmo Vedānta*. He became very friendly with Akshay Kumar Datta who, in 1843, was the editor of the association 's periodical *Tattvabodhinī Patrikā*. At that time, Debendranath and Akshay were initiated in the brahmo faith, but not Vidyasagar. Yet the pandit became an important contributor of the periodical and was even a member of the reading committee. Later, he took his distance from Debendranath but remained in friendly terms with Rajnarayan Bose, a prominent member of Debendranath's *Samaj*. To a pupil of the *Metropolitan College* who came to tell him that he had become a member of the *Brahmo Samaj*, Vidyasagar replied that, himself, he was not a *Brahmo* but that he respected the boy's decision. He would help him financially since his family had rejected him. With Sivanath Sastri, his father and his maternal uncle, Vidyasagar had very friendly relations. He deplored the conversion of Sivanath to the *Samaj* but loved him no less for that. Vidyasagar never became a member of the *Brahmo Samaj* and kept himself at a distance from it though the members and the periodicals of the *Samaj* were steadfast supporters of his campaigns of reform.

## Chapter 2 Vidyasagar and the British Authorities

There is no document testifying that there ever were friendly relations between the pandit and private Britishers in Calcutta. With a few officials, he was in very good terms. He was grateful to G. T. Marshall and to F. J. Mouat for the confidence they placed in him at the beginning of his career. He was wary of leaving his first post at the *Fort William College* because he wanted to remain under its director, G.T. Marshall, and said so in a way that the first Nationalists disliked, finding his words too humble. After the purchase of his *Sanskrit Press and Depository*, Marshall helped him by buying for the *Fort William College* and, later, the *Sanskrit College*, an important number of books. Grateful, Vidyasagar placed an order for Marshall and Moat 's portraits with an English painter, along with that of J.E. Drinkwater Bethune. He hung the three oil paintings in his bedroom and used to look at them every morning after saluting the portraits of his dear parents. In his campaign for obtaining a law allowing the marriage of widows, he was greatly helped by J. P. Grant, a member of the Legislative Council.

Later, with Frederick James Halliday who became in 1854 the first *Lieutenant Governor* of Bengal, his relations were at first excellent. The official had full confidence in the pandit's ability and followed his advice without even waiting for the permission of his superiors. Yet he could not prevent the appointment of a young and inexperienced man, just arrived from England, William Gordon Young, to the post of *Director of Public Instruction*. Neither could he obtain, much as he tried, the nomination of Vidyasagar as Inspector of schools. The permanent post was offered to an English man. Though Halliday used to receive the pandit every week in his office, calling him in before visitors of higher social standing, the distance between an Englishman and a Bengali could not easily be bridged in colonial India. Finally, frustrated in his hope of career and harassed by Young, Vidyasagar resigned from the educational service. Halliday regretted that the pandit criticised the way the *Department of Public Instruction* was run and, partly, explained his resignation in these terms. Vidyasagar's financial situation became quite difficult after his resignation. He asked Cecil Beadon, who was, at first, *Secretary of the Home Department*, and later *Lieutenant Governor*, whether a post of Professor of Sanskrit vacant in the *Presidency College* could be given to him. He precisely said that he wanted to receive the same salary as would get an Englishman. Beadon replied that the government would never pay such a high salary. The pandit did not insist but wrote back to say that he did not want to create any problem for this official on account of his request. His greatest difficulties were when George Campbell, Lieutenant Governor (1871-1874) wanted to reduce the amount of money spent on the running of the *Sanskrit College* and made it known that this measure had the pandit's support. Vidyasagar protested and, as a consequence, he suffered a sharp cut in the numbers of books from his pen bought by the government schools. The name of the famous pandit could be used freely by the authorities but he was not to forget his position as a mere Indian subject.

All his life, Vidyasagar remained very attentive to preserve his dignity in his dealings with the foreigners who occupied and ruled his country. There are several incidents both in the *Sanskrit College* and later in his life when he refused to be treated in an undignified way. When he was director of the *Sanskrit College*, the director of the *Hindu College*, one Mr. Kerr, a Briton, received him with his feet on the desk and with his shoes on. The pandit said nothing. Next time, when Kerr came to see him, Vidyasagar received him with his feet with his sandals on the top of his desk. He explained the matter to Halliday who understood his point. When Ballantyne visited the *Sanskrit College* and later sent his recommendation, the pandit wrote that he wanted full freedom in his *College* and particularly no interference from a man who was a director just like him. In 1874, when he took a visitor from Benares to visit the library of the *Asiatic Society*, Vidyasagar was asked to leave his sandals at the door or carry them in. The visitor from Benares could enter with his proper European shoes on. Vidyasagar left immediately the place. From 1868, a rule obliged Indians to remove their sandals in front of any British official.

In 1880, Vidyasagar was awarded the distinction of CEI that he accepted. He was also made a member of the *Royal Asiatic Society of Britain*.

### Chapter 3 Vidyasagar's writings

Vidyasagar had understood the importance of good text-books for the development of vernacular education. The School Book Society had made some attempts at writing and publishing such books, as also the missionaries and the members of the *Brahmo Samaj*. In 1849 and 1850, Vidyasagar's fellow student at the Sanskrit College, Madanamohana Tarkālaṅkāra, published in three parts *Śīśuśikṣā*, to teach reading. Though it had many qualities, it never obtained the popularity of Vidyasagar's *Varṇa Paricaya*, published in two parts in 1855. These slender books ran into more than a hundred forty editions. The pandit took care to present the letters from the point of view of a Bengali speaker and not a Sanskrit scholar.

Vidyasagar's writings can be divided in three categories : 1- editions of texts from Bengali (*Annadāmaṅgala*), from Hindi (*Vetāla Paccīśī*) and Sanskrit. The list of Sanskrit edited texts is too long to be given in this summury. Kālidāsa was his favourite author. 2- writings of Sanskrit grammars and Bengali adaptations from Sanskrit literature. In 1851, for the students of the *Sanskrit College*, he wrote *Samskṛta Vyākaraṇer Upakramā*, completed by his *Vyākaraṇa Kaumudī* in four parts, 1853, 1854 and 1862. He published his *Samskṛtabhāṣā o Samskṛtasāhityaśāstraviṣayaka prastāva* in 1853. His translations from Sanskrit literature are better called adaptations since, for instance he did not keep the division in acts as in a play. One should mention *Śakuntalā* in 1854 and *Sītār Vānavāsa* in 1860. He also translated the beginning of the *Mahābhārata*. He compiled a selection of texts from Sanskrit for the students of the Sanskrit College *Ṛjjupāṭha* in three parts. 3 – text-books adapted from English with a simple didactic design : *Bāṅgalālār Itihās dviṭiya bhāg*, translated from J.C. Marshman's *History of Bengal*, 1850. In 1849, he published a collection of biographies, originally written by Robert and William Chambers. These are exemplary lives mainly those of scientists. Vidyasagar insists on the fact that these men were, in their youth, hard-working, studious boys. *Bodhodaya*, in 1851, explains notions like colours, numbers, matter, language, etc. As he had done in the biography book, Vidyasagar added a vocabulary in which he explained the meaning of the Bengali words he used. He also translated sixty-eight Aesop fables, published as *Kathāmālā*, in 1856. The same year, he published another compilation of exemplary lives to urge pupils to work hard, *Caritāvalī*. 4- from English literature he translated Shakespeare 's *the Comedy of Errors*, *Bhrāntivilāsa*. This work was made especially for the Bengali women who did not know English. 5 – Bengali to Bengali dictionaries ; in 1864, he wrote the very beginning of a vocabulary entitled *Śabdamañjarī*. Unfortunately, he did not pursue after *ad*. He compiled another incomplete list of words, *Śabdasaṃgraha*. He also showed a great interest in scientific terms that needed to be introduced into Bengali and he sent to a Medical College teacher a list of the words in medicine : *Paribhāṣā cikitsāvijñāner prayuktigata śabdagulir viśeṣa Ālocanā* 6- Literary original pieces. He wrote two chapters of his autobiography, published posthumously by his son, as also a moving text on the untimely death of the three years old daughter of his friend Rajkrishna Bandyopadhyay: *Prabhāvatīsambhāṣaṇa*, also published posthumously. 7- non-literary original writings : his books defending his social reforms in which he showed a mastery of reasoning and, at time, a devastating irony.

This list is not exhaustive but it can give an idea of the amount of writing done by the pandit. Its quality was discussed during his lifetime with undue severity. Vidyasagar, though a trained pandit, eschewed to a great extent the heavy compound words, *samās*, used in Sanskrit. Though he wrote in the literary language, *sādhu bhāṣā*, and not in the spoken idiom, *calit bhāṣā*, he was responsible for much advance in the fluidity and the

readability of the language. He made an extensive use of the punctuation marks, though not always judiciously for a modern European. Vidyasagar's language gained in lightness and simplicity with the passage of time. His style was highly praised by Rabindranath Tagore, for one. Bankim Chandra Chatterji, at first rather unsympathetic to the pandit, wrote « the Bengali language that Vidyasagar composes and forms is our capital. ».

#### Chapter 4 The personality of Vidyasagar

In Bengal, the pandit is an icon and only Rabindranath Tagore can be compared to him. His personality is dominated by two features : his domineering spirit, on one hand, and his extraordinary generosity, on the other. His self-respect can also be added.

He exercised his authority on his family members, as it has been said, but also on his friends. Dr. Mahendralal Sarkar (1833-1904) was known to him for a long time. Already a very well known allopathic physician, he was convinced by Vidyasagar of the virtues of homeopathy, therapy both reliable and cheap. For a while, the doctor's reputation suffered because of the change. The pandit contributed to Sarkar's *Society for the Cultivation of Science* and became one of the trustees. Yet, when the doctor failed to rush to the bedside of one of the pandit's daughter, the latter broke relations with him. The two friends ignored each other for years. Madanmohana Tarkālaṅkāra (1817-1858) was studying with Vidyasagar in the *Sanskrit College* and, since then, they were friends. Together they bought the Sanskrit Press and Depository. Later, Madanmohan withdrew from the business. Vidyasagar suggested the name of Madanmohan for the post of professor of literature at the College. In 1850, Madanmohan resigned and became Judge Pandit and, later Deputy Magistrate. He was a gifted writer and a reformist who supported Vidyasagar in his social reforms till his untimely death. The pandit did not like the way Madanmohan treated his mother and his widowed sister. So he broke all relations with him but took upon himself the financial burden of the two women. Madanmohan's son-in-law, Yogendranātha Vidyābhuṣaṇa, later, made several claims on the *Sanskrit Press* and on his father-in-law's writings that were proved false. In 1888, three years before his death, Vidyasagar was obliged to write a book, *Niṣkṛtiprayāsa*, to defend his reputation.

He is often accused by some of his biographers of being unable to work in cooperation. The fact is that he could condone neither wrong doings nor neglect of duty from his collaborators. In 1872, with a few friends, he started a *Hindu Family Annuity Fund*, a system of insurance to save from misery the widow and the children of a man who died poor. The interest of the wealthy *bhadralok* in the project did not last long. In 1875, irritated by mismanagement and malpractices, Vidyasagar disengaged himself from the undertaking. These unpleasant experiences added to the melancholy of his later years.

The dignity of his behaviour in his dealings with Indians was no less than with his British masters. For example, he refused the money the Maharani of Burdwan was distributing to the pandits of the *Sanskrit College* after she was weighted in gold. He made it known that the amount of his salary as a teacher was sufficient for him. He probably did not like the old-fashioned custom.

Above all, Vidyasagar is rightly known for his extraordinary generosity. He could not see material misery without shedding tears and doing his utmost to alleviate it. As a

young student, with the money of his scholarship, he used to help this fellow-students with money and clothings. Later, he built a school on a new model in his village, paid all the expenses, the salaries of the teachers and lodged and fed all the poor children who attended his classes. He understood the need of special learning facilities for the boys who had to work in the fields or to tend the cows, so he opened night classes for them, recruited and paid regularly the teachers. All the villagers needed health care, so he opened also a dispensary. At the time of a terrible drought, he took upon himself to alert the Calcutta Authorities. On his own, he opened relief kitchens that he kept going for several months. People called him *Dayāsāgara*, ocean of kindness. During the Burdwan fever, he organized the coming of doctors and medicines, set up dispensaries. When the new building of the *Metropolitan Institution* was completed, there was a proposal for an inauguration with officials and *bhadralok*, Vidyasagar, being told the amount to be spent on the occasion, ordered instead that a few scholarships be created. His extreme generosity was very often misunderstood. Rich parents, pretending to be poor, sent their children free to his schools. Vidyasagar was very often cheated by the very people he had helped. It explained the bitterness of some of his remarks. The most famous beneficiary of his generosity was the poet Michael Madhusūdana Datta (1824-1873). The only son of a rich family, he converted to christianity at the age of nineteen. For this reason, his father did not want to have anything to do with him. After a few years spent in Madras in relative poverty, he inherited some property after his father's death. So, in 1862, he left for London to qualify himself for the career of a barrister. His wife and his two children followed him one year later. The persons to whom he had rented some land on the understanding that they would send him regularly the money that was due to him failed to do so. In great poverty, he left London for Versailles, in France, and wrote piteously to the pandit asking for help. Vidyasagar sent him several remittances though he had to borrow money for that. In 1867, when Michael returned to Calcutta, his career as a barrister was not a success but his expenses did not diminish. Vidyasagar who himself had financial difficulties at that time and was pestered by his creditors, had to ask him to repay the sums he had borrowed. Finally, the pandit put an end to his generosity which was, perhaps, motivated by the admiration the pandit had for the brilliant poet and also by the pity he felt for his poor family.

Vidyasagar should also be known for his humour that gives his recorded conversations a peculiar charm. He was not a bookish scholar, nor a dry brahmin. He loved books of which he had an important collection in various languages. He got many of them beautifully bound. He was also fond of the theatre and was known to have been present at many performances till it was decided to recruit actresses who could only be prostitutes. Music was also a favourite pastime of his.

#### Chapter 5 Vidyasagar in the eyes of his contemporaries

After his death, several British officials, such as C.E. Buckland in his book *Bengal under the Lieutenants Governors* praised the pandit in glowing terms, Sir Roper Lethbridge, Press Commissioner, was no less enthusiastic. Among the Bengalis, two of his biographers, Biharilal Sarkar and Subal Chandra Mitra, expressed, in one breath, admiration, blame and regret. From the 1880s, the writers and journalists around periodicals like *Baṅgabāsī* and *Navajīvan*, as well as the Pandit Śāśadhar Tarkacūḍāmaṇi, campaigned in the defence of traditional Hindu values. Therefore, they could not but condemn Vidyasagar's reform campaigns. The famous writer, Bankim

Chandra Chatterji, expressed different opinions at different times in his essays and in his articles published in *Bangadarshan*, the periodical he edited. He finally appreciated Vidyasagar the architect of Bengali prose but could never approve of the social reformer. In his *Pārivārika Prabandha*, essays on the family, Bhūdev Mukhopādhyāy wrote in defence of Hindu marriage in its traditional form. The Bengali press was also sharply divided, as were the opinions of its journalists. The Brahmo periodicals greatly appreciated Vidyasagar's work in many domains. After his death *Tattvabodhinī Patrikā* praised the pandit whom he had supported during his life. *Bāmābodhinī*, a journal for women, edited by a Brahmo, was of the same positive opinion. In his autobiography Sivanath Sastri wrote about the pandit in glowing terms. The most eloquent praise came from Rabindranath Tagore in several speeches, printed later in his essays. He admired him along with Rammohun Roy and Debendranath Tagore, his father. Rabindranath underlined the manliness of Vidyasagar, that he compared with the pusillanimity of his contemporaries, the strength of his character and his modern mind in his old fashioned dress.

### Conclusion : Vidyasagar and early nationalism

In the 1870s Vidyasagar was alive when the first political associations were set up in Calcutta. Do we find in his attitudes or in his writings anything like anti-imperialism? In the second half of the nineteenth century it was not unusual to find in the press strong condemnation of the economic drain caused by the policies of the colonial power in India and a criticism of the Permanent Settlement. The middle-class was increasingly demanding not only more posts in the administration but also a share in the representation at various levels. One of Vidyasagar's biographers wrote that the pandit wanted to write a History of India and had collected documents for that. What would have been the ideology behind this undertaking? Would he have written a proto-nationalist history of the Indian people, or would he have praised the British presence in India and opposed it to the Muslim domination, the dominant viewpoint at that time? In his translation of the second part of Marshman's *History*, he differed from the author in insisting on Mir Jafar's treason at the battle of Plassey, for instance. In his answer to the seventh objection in his book against the polygamy of the *kulīn* brahmins, by the use of « One hears » at the beginning of a sentence affirming that the aim of the British conquest was not to enjoy power and that their only objective was to strive for the overall development of the country, he seems to express his distance from the general appreciation of the political aims of the foreign conquerors. This « One hears » is surely of some significance. Besides, we have given several examples of his dignity in front of his superiors. He went as far as writing a complaint against a British judge who had spoken ill of the Indian people as a whole. On the other hand, he was on friendly terms with those who were active in the promotion of the local culture and who decried foreign imitation: Rajnarayan Bose, for one, and the Tagore family with the *Hindu Mela*. Vidyasagar had always favored indigenous dress and the use of the vernacular. Yet, it is known that his house was furnished in the western style, with chairs, wall clock and watercolours hung on the walls. Though Vidyasagar did not have much confidence in the *bhadralok* as actors of change and considered them and their associations as places for talking and nothing else, yet he encouraged the young founders of the *Indian National Association* who wanted to gather members from the middle class with moderate means. Instead of lamenting the miserable state of industry and agriculture, under the colonial regime, Vidyasagar, who knew personally rural poverty since childhood, preferred to

use the means at his disposal which were to spread education in its modern form, but in vernacular and not in English. Adopting the distinction, made by Ashis Nandy in his *The Illegitimacy of Nationalism*, and by C. A. Bayly in *Origins of Nationality in South Asia*, between Patriotism and Nationalism, and echoing the words of Dwijendranath Tagore, we have reasons to say that Vidyasagar was a Patriot, not a Nationalist if the latter word means a believer in the modern national state. He had a very strong emotional attachment to his region and to his language. Some of his contemporaries took him to task because of his somewhat close relations with his English superiors, others because of his friendship with rich landlords, others condemned his Victorian ethics. Recently again, an historian reproached him with his collusion with the *dalpatis* and the pandits, their sycophants, instead of trying «to subvert the the power structure of Hindu society.» It is true that he did not condemn untouchability though his generosity and benevolence was directed to all, low castes or tribals. During the Naxalite period, in 1969-70, his statue in front of the *Sanskrit College*, was beheaded to castigate his «reactionary views». Yet, as a poor brahmin from the rural areas of Bengal, he had stood his ground in front of the political and economic powers of his time and worked with all his energy and intelligence for the benefit of the women and of the poor.

In conclusion, it must be said that Vidyasagar, though made into an iconic figure in Bengal, along with Rammohun Roy and Rabindranath Tagore, was an unhappy man who lived his last years in solitude and bitterness. He was not in tune with those who wanted to paint an idyllic picture of ancient Hindu society. He did not think like so many of his brilliant contemporaries that if the West dominated India in the material domain, she was spiritually above all other countries. Though he greatly admired the masterpieces of Sanskrit literature, he thought that his country would benefit from the study of science that was European at his time. Though a rationalist, he could not but acknowledge his necessary dependence on the *śāstra* for his social reforms, born from his extraordinary compassion for the Hindu women, goddesses and slaves, and for the illeterate masses of his countrymen.





